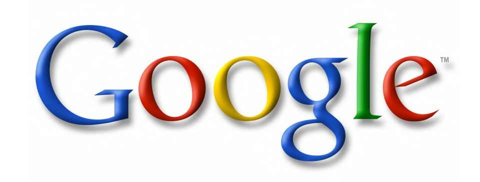
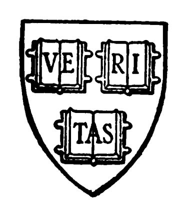
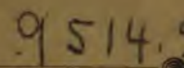



VE RI
TAS





ŒUVRES

COMPLETES

DE MOLIÈRE

ÉDITION VARIORUM

COLLATIONNÉE SUR LES MEILLEURS TEXTES

Précédée d'un Précis

DE L'HISTOIRE DU THÉATRE EN FRANCE

Depuis les origines jusqu'à nos jours

DE LA BIOGRAPHIE DE MOLIÈRE RECTIFIÉE

D'après les documents récemment découverts

Avec les Variantes, les Pièces et Fragments de Pièces

Retrouvés dans ces derniers temps

ACCOMPAGNÉE DE NOTICES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

SUR CHAQUE COMÉDIE DE MOLIÈRE

AINSI QUE DE NOTES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET LITTÉRAIRES

Formant le résumé des travaux

DE VOLTAIRE, LA HARPE, CAILHAVA, AUGER, BAZIN, SAINTE-BEUVE, SAINT-MARC GIRARDIN
GÉNIN, AIMÉ MARTIN, NISARD, TASCHEREAU, ETC., ETC.

PAR CHARLES LOUANDRE

TOME III

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

28, QUAI DE L'ÉCOLE

—

1858

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MOLIÈRE

CORBEIL. — TYPOGRAPHIE ET STÉRÉOTYPIE DE CRÉTÉ.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MOLIÈRE

ÉDITION VARIORUM

COLLATIONNÉE SUR LES MEILLEURS TEXTES

Précédée d'un Précis

DE L'HISTOIRE DU THÉATRE EN FRANCE

Depuis les origines jusqu'à nos jours

DE LA BIOGRAPHIE DE MOLIÈRE RECTIFIÉE

D'après les documents récemment découverts

Avec les Variantes, les pièces et Fragments de pièces

Retrouvés dans ces derniers temps

ACCOMPAGNÉE DE NOTICES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

SUR CHAQUE COMÉDIE DE MOLIÈRE

AINSI QUE DE NOTES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET LITTÉRAIRES

formant le résumé des travaux

DE VOLTAIRE, LA HARPE, CAILHAVA, AUGER, BAZIN, SAINTE-BEUVE, SAINT-MARC GIRARDIN, GENIN, AIMÉ MARTIN, NISARD, TASCHEREAU, ETC., ETC.

PAR CHARLES LOUANDRE.

TOME TROISIÈME.



PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

28, QUAI DE L'ÉCOLE.

1858

Hon. S. A. Green,
Boston

L'AVARE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

1669.

NOTICE.

Cette pièce fut jouée pour la première fois le 9 septembre 1668. Voici le jugement qu'en a porté Voltaire :

« Le même préjugé qui avait fait tomber *le Festin de Pierre*, parcequ'il était en prose, nuisit au succès de *l'Avare*. Cependant le public qui, à la longue, se rend toujours au bon, finit par donner à cet ouvrage les applaudissements qu'il mérite. On comprit alors qu'il peut y avoir de fort bonnes comédics en prose, et qu'il y a peut-être plus de difficulté à réussir dans le style ordinaire, où l'esprit seul soutient l'auteur, que dans la versification, qui, par la rime, la cadence et la mesure, prête des ornements à des idées simples, que la prose n'embellirait pas. Il y a dans *l'Avare* quelques idées prises dans Plaute, et embellies par Molière. Plaute avait imaginé le premier de faire en même temps voler la cassette de l'Avare et de séduire sa fille ; c'est de lui qu'est toute l'invention de la scène du jeune homme qui vient avouer le rapt, et que l'Avare prend pour le voleur. Mais on ose dire que Plaute n'a point assez profité de cette situation ; il ne l'a inventée que pour la manquer. Que l'on en juge par ce seul trait : l'amant de la fille ne paraît que dans cette scène ; il vient sans être annoncé ni préparé, et la fille elle-même n'y paraît point du tout. Tout le reste de la pièce est de Molière, caractères, critiques, plaisanteries ; il n'a imité que quelques lignes, comme cet endroit où l'Avare, parlant, peut-être mal à propos, aux spectateurs, dit : « Mon voleur » n'est-il point parmi vous ? Ils me regardent tous, et se met» tent à rire ! » (*Quid est quod ridetis ? novi omnes, scio fures hic esse complures.*) Et cet autre endroit encore où, ayant examiné les mains du valet qu'il soupçonne, il demande à voir la troisième : *Ostende tertiam*. Ces comparaisons de Plaute avec Molière sont toutes à l'avantage du dernier. »

Cette opinion de Voltaire, qui se trompe rarement en matière de goût, est aussi celle de la plupart des critiques. Mais on a nié, avec quelque apparence de raison, que la froideur avec laquelle furent accueillies les premières représentations de *l'Avare*, ait tenu à ce que cette comédie était écrite en prose. Quant à la supériorité de notre auteur sur le comique latin, elle a été reconnue par tout le monde, et l'on est tombé d'accord sur ce point que tout en rendant le personnage d'Harpagon plus dramatique et plus moral, Molière a aussi rendu l'intrigue plus attachante et plus vive. Il a même peint sous des couleurs si vraies le vice qu'il voulait flétrir, qu'un avare disait de bonne foi qu'*il y avait beaucoup à profiter de cet ouvrage, et qu'on pouvait en tirer d'excellents principes d'économie.*

M. Aimé Martin raconte que Boileau, qui assistait à toutes les représentations, « opposait sa justice inflexible aux cris de la cabale ; on le voyait, dans les loges et sur les bancs du théâtre, applaudir ce nouveau chef-d'œuvre : et Racine, qui fut injuste une fois, lui ayant dit un jour, comme pour lui adresser un reproche : « Je vous ai vu à la pièce de Molière, et vous » riiez tout seul sur le théâtre. — Je vous estime trop, lui ré- » pondit Boileau, pour croire que vous n'y ayez pas ri, du moins » intérieurement. »

Geoffroy, qui se montre souvent aussi sévère que Boileau, surtout en ce qui touche les questions morales, place *l'Avare* au nombre des chefs-d'œuvre de Molière. « Avec quelle vigueur, dit-il, avec quelle fidélité de pinceau Molière ne trace-t-il pas son avare s'isolant de sa famille, voyant des ennemis dans ses enfants qu'il redoute, et dont il n'est pas moins redouté ; concentrant toutes ses affections dans son coffre, tandis que son fils se ruine d'avance par des dettes usuraires, tandis que sa fille a une intrigue dans la maison avec son amant déguisé ! L'avare ne sait rien de ce qui se passe au sein de sa famille, rien de ce que font ses enfants ; il ne sait au juste que le compte de ses écus ; c'est la seule chose qui le touche et qui l'intéresse c'est le seul objet de ses veilles, l'argent lui tient lieu d'enfants, de parents et d'amis, voilà la morale qui résulte de l'admirable comédie de Molière ; et s'il y a quelque tableau capable de faire haïr et mépriser l'avarice, c'est celui-là..... Ce vice était assez commun sous Louis XIV. Les nobles avaient seuls alors le privilége de se ruiner, soit en servant l'État, soit en étalant un luxe au-dessus de leur fortune. La consolation des roturiers était de s'enrichir en volant l'État et les nobles, et pour cacher leurs larcins, ils avaient soin d'enfouir leurs richesses. »

Contrairement à l'opinion de Voltaire, de Boileau et de Geoffroy, Rousseau a taxé *l'Avare* d'immoralité : « C'est un grand vice assurément d'être avare et de prêter à usure ; mais n'en

est-ce pas un plus grand encore à un fils de voler son père, de lui manquer de respect, de lui faire les plus insultants reproches; et quand ce père irrité lui donne sa malédiction, de répondre d'un air goguenard, qu'il n'a que faire de ses dons? Si la plaisanterie est excellente, en est-elle moins punissable? Et la pièce où l'on fait aimer le fils insolent qui l'a faite, en est-elle moins une école de mauvaises mœurs? » — M. Saint-Marc Girardin, dans son *Cours de littérature dramatique*, au chapitre intitulé : *Des Pères dans la comédie, et surtout dans les comédies de Molière*, a discuté l'opinion de Rousseau :

« Au dix-huitième siècle, J. J. Rousseau attaquait donc la comédie et lui reprochait d'enseigner aux enfants l'oubli du respect qu'ils doivent à leurs parents, comme Aristophane autrefois, dans *les Nuées*, accusait la philosophie de pervertir l'esprit des jeunes gens et d'ébranler dans leur cœur la majesté du pouvoir paternel. Et c'est ainsi que la comédie et la philosophie, les deux arts les plus hardis du monde, l'un par la raillerie et l'autre par le doute, ont tour à tour, dans leurs querelles, reconnu et proclamé, l'une contre l'autre, la sainteté de ce pouvoir paternel qui est le vrai fondement des sociétés.

» Avant Rousseau, Bossuet et Nicole avaient parlé du théâtre de la même manière; et, avant Bossuet et Nicole, tous les Pères de l'Église l'avaient condamné. Essaierai-je de réclamer contre cet anathème? Essaierai-je de soutenir, comme les philosophes du dix-huitième siècle, que le théâtre est une école de morale? Non. Reconnaissons le mal où il est; mais seulement mesurons-le, afin de ne pas le faire plus grand qu'il n'est. Ne préconisons pas le théâtre, mais ne le condamnons que pour les fautes qui lui appartiennent. Ne lui demandons pas la pureté de la morale chrétienne : quiconque veut trouver cette morale, doit aller la chercher à l'église. Ne lui demandons pas non plus la morale sévère et guindée du Portique : tant d'austérité l'épouvante. N'attendons pas même de lui cette haine vertueuse que donne aux gens de bien la vue du mal : il est plutôt du parti de Philinte, qui

... prend tout doucement les hommes comme ils sont,

que du parti d'Alceste. Ne croyons pas cependant que le théâtre soit, de tous les genres de littérature, le plus dépourvu de morale. Image de la vie humaine, le théâtre est moral comme l'expérience, et, ajoutons-le, hélas! pour ne rien déguiser de son inefficacité, moral comme l'expérience d'autrui, qui touche et qui corrige peu.

» J'examinerai plus tard quels sont, quant à la morale, les dangers du théâtre. Je veux seulement aujourd'hui rechercher s'il est vrai que Molière ait voulu, comme l'en accuse J. J. Rous-

seau, ébranler l'autorité paternelle. Remarquons d'abord que les pères, les maris, les vieillards que Molière raille gaiement, ne sont pas ridicules par leur caractère de père, de mari et de vieillard, mais par les vices et les passions qui déshonorent en eux ce caractère même. Dans *l'École des Maris*, Sganarelle est ridicule, non parce qu'il est vieux, mais parce qu'étant vieux il est amoureux, et surtout un amoureux sévère et dur, ce qui est contraire au caractère de l'amour; et il est si vrai que Sganarelle n'est point ridicule à cause de son âge mais à cause de ses défauts, qu'à côté de lui est Ariste, son frère, vieux aussi et amoureux, mais aimable et indulgent, qui est le héros de la pièce, et que la jeune Léonore épouse de fort bon cœur. Ce n'est donc point la vieillesse que Molière ridiculise, ce sont les défauts qui la discréditent. J'en dirai autant d'Arnolfe dans *l'École des Femmes :* il n'est pas ridicule parce qu'il est vieux, mais parce qu'il est grondeur et jaloux. George Dandin non plus n'est pas ridicule parce qu'il est marié, mais parce qu'il a fait un mariage de vanité : il paye la faute de son orgueil. Harpagon enfin nous amuse, non comme père, mais comme avare ; et, si son fils lui manque de respect, c'est que, dans ce moment, l'avare, l'usurier et le vieillard amoureux, les trois vices ou les trois ridicules d'Harpagon, cachent et dérobent le père.

La comédie, en faisant punir les vices les uns par les autres, représente la justice du monde telle qu'elle est, justice qui s'exerce et qui s'accomplit à l'aide des passions humaines qui se combattent et se renversent tour à tour. C'est cette justice qu'expriment aussi les proverbes, qui ne sont que la comédie résumée en maximes, quand ils disent : A *père avare fils prodigue*. Lorsque les passions sont grandes et fortes, cette justice est terrible, et elle enfante l'émotion de la tragédie ; quand les passions sont plus petites et plus mesquines, cette justice est plaisante et gaie : elle enfante alors le ridicule de la comédie.

» Une étude attentive des rôles du père et du fils, d'Harpagon et de Cléante, dans *l'Avare*, justifiera ces réflexions.

» Si je voulais, dans un sermon, dépeindre l'avarice et la rendre odieuse ; si je disais que cette passion fait tout oublier, l'honneur, l'amitié, la famille ; que l'avare préfère son or à ses enfants ; que ceux-ci, réduits par l'avarice de leur père aux plus grandes nécessités, s'habituent bientôt à ne plus le respecter, et que cette révolte des enfants est le châtiment de l'avarice du père ; si je disais tout cela dans un sermon, qui s'en étonnerait ? qui s'aviserait de prétendre qu'en parlant ainsi j'encourage les enfants à oublier le respect qu'ils doivent à leurs parents ? Molière, dans la scène de *l'Avare* qu'accuse Jean-Jacques Rousseau, n'a pas fait autre chose que mettre en action le sermon que j'imagine. Quand le père oublie l'honneur, le fils

oublie le respect qu'il doit à son père. Ne nous y trompons pas, en effet : c'est un beau titre que celui de père de famille, c'est presque un sacerdoce; mais c'est un titre qui oblige, et, s'il donne des droits, il impose aussi des devoirs. Je sais bien qu'un fils ne doit jamais accuser son père, même s'il est coupable; mais c'est là le précepte, ce n'est point, hélas! la pratique, sinon des fils vertueux. Or, Molière, dans *l'Avare*, n'a pas entendu le moins du monde nous donner Cléante pour un fils vertueux que nous devons approuver aux dépens de son père; il a voulu seulement opposer l'avarice à la prodigalité, parce que ce sont les deux vices qui, contrastant le plus l'un avec l'autre, peuvent, par cela même, se choquer et se punir le plus efficacement. »

Cette ingénieuse et piquante appréciation est sans aucun doute, avec la comédie même de Molière, une réfutation sans réplique des paradoxes de Rousseau.

PERSONNAGES.

HARPAGON, père de Cléante et d'Élise, et amoureux de Mariane [1].
CLÉANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane [2].
ÉLISE, fille d'Harpagon, amante de Valère [3].
VALÈRE, fils d'Anselme, et amant d'Élise [4].
MARIANE, amante de Cléante, et aimée d'Harpagon [5].
ANSELME, père de Valère et de Mariane.
FROSINE, femme d'intrigue [6].
MAITRE SIMON, courtier.
MAITRE JACQUES, cuisinier et cocher d'Harpagon [7].
LA FLÈCHE, valet de Cléante [8].
DAME CLAUDE, servante d'Harpagon.
BRINDAVOINE, } laquais d'Harpagon.
LA MERLUCHE, }
UN COMMISSAIRE et son CLERC.

La scène est à Paris, dans la maison d'Harpagon.

Acteurs de la troupe de Molière : [1] MOLIÈRE. — [2] LA GRANGE. — [3] Mademoiselle MOLIÈRE. — [4] DU CROISY. — [5] Mademoiselle de BRIE. — [6] Magdeleine BÉJART. — [7] HUBERT, — [8] BÉJART cadet.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — VALÈRE, ÉLISE

VALÈRE.

Hé quoi! charmante Élise, vous devenez mélancolique, après les obligeantes assurances que vous avez eu la bonté de me donner de votre foi! Je vous vois soupirer, hélas! au milieu de ma joie! Est-ce du regret, dites-moi, de m'avoir fait heureux? et vous repentez-vous de cet engagement où mes feux ont pu vous contraindre?

ÉLISE.

Non, Valère, je ne puis pas me repentir de tout ce que je fais pour vous. Je m'y sens entraîner par une trop douce puissance, et je n'ai pas même la force de souhaiter que les choses ne fussent pas. Mais, à vous dire vrai, le succès me donne de l'inquiétude; et je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devrois.

VALÈRE.

Hé! que pouvez-vous craindre, Élise, dans les bontés que vous avez pour moi?

ÉLISE.

Hélas! cent choses à la fois : l'emportement d'un père, les reproches d'une famille, les censures du monde; mais plus que tout, Valère, le changement de votre cœur, et cette froideur criminelle dont ceux de votre sexe paient le plus souvent les témoignages trop ardents d'une innocente amour.

VALÈRE.

Ah! ne me faites pas ce tort, de juger de moi par les autres! Soupçonnez-moi de tout, Élise, plutôt que de manquer à ce que je vous dois. Je vous aime trop pour cela, et mon amour pour vous durera autant que ma vie.

ÉLISE.

Ah! Valère, chacun tient les mêmes discours! Tous les hommes sont semblables par les paroles; et ce n'est que les actions qui les découvrent différents.

VALÈRE.

Puisque les seules actions font connoître ce que nous

sommes, attendez donc, au moins, à juger de mon cœur par elles, et ne me cherchez point des crimes dans les injustes craintes d'une fâcheuse prévoyance. Ne m'assassinez point, je vous prie, par les sensibles coups d'un soupçon outrageux, et donnez-moi le temps de vous convaincre, par mille et mille preuves, de l'honnêteté de mes feux.

ÉLISE.

Hélas! qu'avec facilité on se laisse persuader par les personnes que l'on aime! Oui, Valère, je tiens votre cœur incapable de m'abuser. Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour, et que vous me serez fidèle : je n'en veux point du tout douter, et je retranche mon chagrin aux appréhensions du blâme qu'on pourra me donner.

VALÈRE.

Mais pourquoi cette inquiétude?

ÉLISE.

Je n'aurois rien à craindre, si tout le monde vous voyoit des yeux dont je vous vois; et je trouve en votre personne de quoi avoir raison aux choses que je fais pour vous. Mon cœur, pour sa défense, a tout votre mérite, appuyé du secours d'une reconnoissance où le ciel m'engage envers vous. Je me représente, à toute heure, ce péril étonnant qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre; cette générosité surprenante qui vous fit risquer votre vie, pour dérober la mienne à la fureur des ondes; ces soins pleins de tendresse que vous me fîtes éclater après m'avoir tirée de l'eau, et les hommages assidus de cet ardent amour que ni le temps ni les difficultés n'ont rebuté, et qui, vous faisant négliger et parents et patrie, arrête vos pas en ces lieux, y tient en ma faveur votre fortune déguisée, et vous a réduit, pour me voir, à vous revêtir de l'emploi de domestique de mon père. Tout cela fait chez moi, sans doute, un merveilleux effet; et c'en est assez à mes yeux pour me justifier l'engagement où j'ai pu consentir; mais ce n'est pas assez peut-être pour le justifier aux autres, et je ne suis pas sûre qu'on entre dans mes sentiments.

VALÈRE.

De tout ce que vous avez dit, ce n'est que par mon seul amour que je prétends, auprès de vous, mériter quelque chose; et, quant aux scrupules que vous avez, votre père lui-même ne prend que trop de soin de vous justifier à tout

le monde; et l'excès de son avarice, et la manière austère dont il vit avec ses enfants, pourroient autoriser des choses plus étranges. Pardonnez-moi, charmante Élise, si j'en parle ainsi devant vous. Vous savez que, sur ce chapitre, on n'en peut pas dire de bien. Mais enfin, si je puis, comme je l'espère, retrouver mes parents, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous les rendre favorables. J'en attends des nouvelles avec impatience, et j'en irai chercher moi-même, si elles tardent à venir.

ÉLISE.

Ah! Valère, ne bougez d'ici, je vous prie, et songez seulement à vous bien mettre dans l'esprit de mon père.

VALÈRE.

Vous voyez comme je m'y prends, et les adroites complaisances qu'il m'a fallu mettre en usage pour m'introduire à son service; sous quel masque de sympathie et de rapports de sentiments je me déguise pour lui plaire, et quel personnage je joue tous les jours avec lui, afin d'acquérir sa tendresse. J'y fais des progrès admirables; et j'éprouve que, pour gagner les hommes, il n'est point de meilleure voie que de se parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs maximes, encenser leurs défauts, et applaudir à ce qu'ils font. On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la complaisance, et la manière dont on les joue a beau être visible, les plus fins toujours sont de grandes dupes du côté de la flatterie; et il n'y a rien de si impertinent et de si ridicule qu'on ne fasse avaler, lorsqu'on l'assaisonne en louanges. La sincérité souffre un peu au métier que je fais; mais, quand on a besoin des hommes, il faut bien s'ajuster à eux; et, puisqu'on ne sauroit les gagner que par là, ce n'est pas la faute de ceux qui flattent, mais de ceux qui veulent être flattés.

ÉLISE.

Mais que ne tâchez-vous aussi à gagner l'appui de mon frère, en cas que la servante s'avisât de révéler notre secret?

VALÈRE.

On ne peut pas ménager l'un et l'autre; et l'esprit du père et celui du fils sont des choses si opposées, qu'il est difficile d'accommoder ces deux confidences ensemble. Mais vous, de votre part, agissez auprès de votre frère, et servez-vous de l'amitié qui est entre vous deux pour le jeter dans

nos intérêts. Il vient. Je me retire. Prenez ce temps pour lui parler, et ne lui découvrez de notre affaire que ce que vous jugerez à propos.

ÉLISE.

Je ne sais si j'aurai la force de lui faire cette confidence.

SCÈNE II. — CLÉANTE, ÉLISE.

CLÉANTE.

Je suis bien aise de vous trouver seule, ma sœur; je brûlois de vous parler, pour m'ouvrir à vous d'un secret.

ÉLISE.

Me voilà prête à vous ouïr, mon frère. Qu'avez-vous à me dire?

CLÉANTE.

Bien des choses, ma sœur, enveloppées dans un mot. J'aime.

ÉLISE.

Vous aimez?

CLÉANTE.

Oui, j'aime. Mais avant que d'aller plus loin, je sais que je dépends d'un père, et que le nom de fils me soumet à ses volontés; que nous ne devons point engager notre foi sans le consentement de ceux dont nous tenons le jour; que le ciel les a faits les maîtres de nos vœux, et qu'il nous est enjoint de n'en disposer que par leur conduite; que, n'étant prévenus d'aucune folle ardeur, ils sont en état de se tromper bien moins que nous, et de voir beaucoup mieux ce qui nous est propre; qu'il en faut plutôt croire les lumières de leur prudence que l'aveuglement de notre passion; et que l'emportement de la jeunesse nous entraîne le plus souvent dans des précipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma sœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire; car, enfin, mon amour ne veut rien écouter, et je vous prie de ne me point faire de remontrances.

ÉLISE.

Vous êtes-vous engagé, mon frère, avec celle que vous aimez?

CLÉANTE.

Non: mais j'y suis résolu, et je vous conjure encore une fois de ne me point apporter de raisons pour m'en dissuader.

ÉLISE.

Suis-je, mon frère, une si étrange personne?

CLÉANTE.

Non, ma sœur; mais vous n'aimez pas; vous ignor douce violence qu'un tendre amour fait sur nos cœur j'appréhende votre sagesse.

ÉLISE.

Hélas! mon frère, ne parlons point de ma sagess n'est personne qui n'en manque, du moins une fois e vie; et, si je vous ouvre mon cœur, peut-être serai-je i yeux bien moins sage que vous.

CLÉANTE.

Ah! plût au ciel que votre ame, comme la mienne..

ÉLISE.

Finissons auparavant votre affaire, et me dites qu celle que vous aimez.

CLÉANTE.

Une jeune personne qui loge depuis peu en ces quart et qui semble être faite pour donner de l'amour à tous qui la voient. La nature, ma sœur, n'a rien formé de aimable, et je me sentis transporté dès le moment que vis. Elle se nomme Mariane, et vit sous la conduite c bonne femme de mère qui est presque toujours malad pour qui cette aimable fille a des sentiments d'amitié q sont pas imaginables. Elle la sert, la plaint, et la con avec une tendresse qui vous toucheroit l'ame. Elle se p d'un air le plus charmant du monde aux choses qu'elle et l'on voit briller mille graces en toutes ses actions, douceur pleine d'attraits, une bonté tout engageante, honnêteté adorable, une... Ah! ma sœur, je voudrois vous l'eussiez vue[1].

ÉLISE.

J'en vois beaucoup, mon frère, dans les choses que me dites; et, pour comprendre ce qu'elle est, il suffi vous l'aimez.

[1] Molière, toujours attentif à rendre ses amants intéressants, ne fonde p: quement l'amour de Cléante pour Mariane sur les charmes dont cette jeur sonne est ornée, il y ajoute l'attrait non moins puissant et plus universel vertu, de la bonté. C'est ainsi que dans *les Fourberies de Scapin*, suiv traces de Térence, il rend Octave amoureux d'Hyacinthe, à la seule vue des si touchantes que lui fait verser la mort de sa mère. (Auger.)

CLÉANTE.

J'ai découvert sous main qu'elles ne sont pas fort accommodées[1], et que leur discrète conduite a de la peine à étendre à tous leurs besoins le bien qu'elles peuvent avoir. Figurez-vous, ma sœur, quelle joie ce peut être que de relever la fortune d'une personne que l'on aime ; que de donner adroitement quelques petits secours aux modestes nécessités d'une vertueuse famille ; et concevez quel déplaisir ce m'est de voir que, par l'avarice d'un père, je sois dans l'impuissance de goûter cette joie, et de faire éclater à cette belle aucun témoignage de mon amour.

ÉLISE.

Oui, je conçois assez, mon frère, quel doit être votre chagrin.

CLÉANTE.

Ah ! ma sœur, il est plus grand qu'on ne peut croire. Car, enfin, peut-on rien voir de plus cruel que cette rigoureuse épargne qu'on exerce sur nous, que cette sécheresse étrange où l'on nous fait languir ? Hé ! que nous servira d'avoir du bien, s'il ne nous vient que dans le temps que nous ne serons plus dans le bel âge d'en jouir, et si, pour m'entretenir même, il faut que maintenant je m'engage de tous côtés ; si je suis réduit avec vous à chercher tous les jours le secours des marchands, pour avoir moyen de porter des habits raisonnables ? Enfin, j'ai voulu vous parler pour m'aider à sonder mon père sur les sentiments où je suis ; et, si je l'y trouvois contraire, j'ai résolu d'aller en d'autres lieux, avec cette aimable personne, jouir de la fortune que le ciel voudra nous offrir. Je fais chercher partout, pour ce dessein, de l'argent à emprunter ; et si vos affaires, ma sœur, sont semblables aux miennes, et qu'il faille que notre père s'oppose à nos desirs, nous le quitterons là tous deux, et nous affranchirons de cette tyrannie où nous tient depuis si longtemps son avarice insupportable.

ÉLISE.

Il est bien vrai que tous les jours il nous donne de plus en plus sujet de regretter la mort de notre mère, et que...

CLÉANTE.

J'entends sa voix ; éloignons-nous un peu pour achever

[1] Pour *à l'aise*, *opulentes*. Voir F. Génin, *Lexique*, aux mots *Accommodé* et *Incommodé*.

notre confidence; et nous joindrons après nos forces pou venir attaquer la dureté de son humeur.

SCÈNE III. — HARPAGON, LA FLÈCHE.

HARPAGON [1].

Hors d'ici tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vrai gibie de potence!

LA FLÈCHE, à part.

Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieil lard; et je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps

HARPAGON.

Tu murmures entre tes dents?

LA FLÈCHE.

Pourquoi me chassez-vous?

HARPAGON.

C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons Sors vite, que je ne t'assomme [2].

LA FLÈCHE.

Qu'est-ce que je vous ai fait?

HARPAGON.

Tu m'as fait que je veux que tu sortes.

LA FLÈCHE.

Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON.

Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans m maison, planté tout droit comme un piquet, à observer c qui se passe, et faire ton profit de tout. Je ne veux poin avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, u

Le personnage de l'Avare, chez Plaute, s'appelle *Euclio*. C'est le suppl ment de cette pièce, par Codrus Urceus, qui a fourni à Molière le nom d'Ha pagon. Les maîtres de ce temps-ci sont avares, dit Strobile, scène II d l'acte V; nous les appelons des Harpagons, des Harpies :

> Tenaces nimium dominos nostra ætas tulit,
> Quos Harpagones, Harpigias et Tantalos
> Vocare soleo. (Bret.)

« Ici, sors, te dis-je; oui, tu sortiras, avec ces regards curieux q tout autour de toi. — Pourquoi me chassez-vous de la maison ? - à toi à me demander des raisons! Quitte à l'instant le seuil ...e; va-t'en! Mais voyez si elle bougera!... Tu murmures entre t ...le. » (Plaute.)

traître dont les yeux maudits assiégent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, et furètent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler [1].

LA FLÈCHE.

Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler? Êtes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit?

HARPAGON.

Je veux renfermer ce que bon me semble, et faire sentinelle comme il me plait. Ne voilà pas de mes mouchards, qui prennent garde à ce qu'on fait? (Bas, à part.) Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. (Haut.) Ne serois-tu point un homme à [2] faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché?

LA FLÈCHE.

Vous avez de l'argent caché?

HARPAGON.

Non, coquin, je ne dis pas cela. (Bas.) J'enrage. (Haut.) Je demande si, malicieusement, tu n'irois point faire courir le bruit que j'en ai.

LA FLÈCHE.

Hé! que nous importe que vous en ayez, ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose?

HARPAGON, levant la main pour donner un soufflet à La Flèche.

Tu fais le raisonneur! Je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici, encore une fois.

LA FLÈCHE.

Hé bien! je sors.

HARPAGON.

Attends : ne m'emportes-tu rien?

LA FLÈCHE.

Que vous emporterois-je?

HARPAGON.

Viens, viens çà, que je voie. Montre-moi tes mains [3].

LA FLÈCHE.

Les voilà.

[1] Dans Plaute, l'Avare dit à une vieille esclave,

Circumspectatrix cum oculis emissitiis?

[2] VAR. Ne serois-tu point homme à *aller* faire courir le bruit, etc.
[3] VAR. *Tiens*, viens çà, que je voie, etc.

HARPAGON.

Les autres [1].

LA FLÈCHE.

Les autres ?

HARPAGON.

Oui.

LA FLÈCHE.

Les voilà.

HARPAGON, montrant les hauts-de-chausses de La Flèche.

N'as-tu rien mis ici dedans [2]?

LA FLÈCHE.

Voyez vous-même.

HARPAGON, tâtant le bas des chausses de La Flèche.

Ces grands hauts-de-chausses sont propres à devenir recéleurs des choses qu'on dérobe ; et je voudrois qu'or eût fait pendre quelqu'un.

LA FLÈCHE, à part.

Ah ! qu'un homme comme cela mériteroit bien ce q craint ! et que j'aurois de joie à le voler !

HARPAGON.

Euh ?

[1] Cette scène est imitée de la scène IV de l'acte IV de *l'Aululaire*. Ici Mo n'a pas été plus heureux que l'auteur latin, qui fait demander la trois main : *Ostende etiam tertiam*. Harpagon, qui demande *les autres*, blesse lement la vérité du dialogue. Chappuzeau, dans sa comédie du *Riche vilain* primée en 1663, avoit trouvé un tempérament ingénieux à ce trait de Pl: en ne demandant que *l'autre*, parceque le Riche vilain peut avoir oublié a déja vu la main qu'il veut revoir. Voici la scène : Crispin soupçonne I pin, valet de son neveu, de lui avoir dérobé quelque chose.

CRISPIN.

Çà, montre-moi ta main.

PHILIPIN.

Tenez.

CRISPIN.

L'autre.

PHILIPIN.

Tenez ; voyez jusqu'à demain.

CRISPIN.

L'autre.

PHILIPIN.

Allez la chercher. En ai-je une douzaine ?

Il faut bien convenir que Chappuzeau a mieux fait que Plaute et que Mol (Bret.)

[2] Dans Plaute : EUCLION. Allons, secoue ton manteau. — STROBILE. J'y sens. — EUCL. N'as-tu rien sous ta tunique ? — STRO. Cherchez partout vous plaira. (*Aululaire*, acte IV, scène IV.)

LA FLÈCHE.

Quoi?

HARPAGON.

Qu'est-ce que tu parles de voler?

LA FLÈCHE.

Je vous dis que vous fouilliez bien partout, pour voir si je vous ai volé.

HARPAGON.

C'est ce que je veux faire.

(Harpagon fouille dans les poches de La Flèche.)

LA FLÈCHE, à part.

La peste soit de l'avarice et des avaricieux!

HARPAGON.

Comment? que dis-tu?

LA FLECHE.

Ce que je dis?

HARPAGON.

Oui; qu'est-ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux?

LA FLÈCHE.

Je dis que la peste soit de l'avarice et des avaricieux.

HARPAGON.

De qui veux-tu parler?

LA FLÈCHE.

Des avaricieux.

HARPAGON.

Et qui sont-ils, ces avaricieux?

LA FLÈCHE.

Des vilains et des ladres.

HARPAGON.

Mais qui est-ce que tu entends par là?

LA FLÈCHE.

De quoi vous mettez-vous en peine?

HARPAGON.

Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLÈCHE.

Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous?

HARPAGON.

Je crois ce que je crois; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLÈCHE.

Je parle... je parle à mon bonnet.

HARPAGON.

Et moi je pourrois bien parler à ta barrette[1]

LA FLÈCHE.

M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux

HARPAGON.

Non; mais je t'empêcherai de jaser et d'êti
Tais-toi.

LA FLÈCHE.

Je ne nomme personne.

HARPAGON.

Je te rosserai si tu parles.

LA FLÈCHE.

Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

HARPAGON.

Te tairas-tu?

LA FLÈCHE.

Oui, malgré moi.

HARPAGON.

Ah! ah!

LA FLÈCHE, montrant à Harpagon une poche de son jus

Tenez, voilà encore une poche : êtes-vous sati

HARPAGON.

Allons, rends-le-moi sans te fouiller[2].

LA FLÈCHE.

Quoi?

HARPAGON.

Ce que tu m'as pris?

LA FLÈCHE.

Je ne vous ai rien pris du tout.

HARPAGON.

Assurément?

LA FLÈCHE.

Assurément.

HARPAGON.

Adieu. Va-t'en à tous les diables.

LA FLÈCHE, à part.

Me voilà fort bien congédié[3].

[1] Dans le moyen âge on appelait *barrette* le devant du chaper passements dont il était orné, et qui y formaient des barres; *parl* en langage vulgaire, signifie *laver la tête* à quelqu'un, et mêm

[2] Dans Plaute : Je ne veux pas te fouiller davantage, rends-le

[3] Dans Plaute, Strobile est congédié de la même manière :

HARPAGON.

Je te mets sur ta conscience, au moins.

SCÈNE IV. — HARPAGON, seul.

Voilà un pendard de valet qui m'incommode fort; et je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là. Certes, ce n'est pas une petite peine que de garder chez soi une grande somme d'argent; et bien heureux qui a tout son fait bien placé, et ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense! On n'est pas peu embarrassé à inventer, dans toute une maison, une cache fidèle; car, pour moi, les coffres-forts me sont suspects, et je ne veux jamais m'y fier. Je les tiens justement une franche amorce à voleurs; et c'est toujours la première chose que l'on va attaquer.

SCÈNE V. — HARPAGON, ÉLISE ET CLÉANTE, parlant ensemble, et restant dans le fond du théâtre.

HARPAGON, se croyant seul.

Cependant, je ne sais si j'aurai bien fait d'avoir enterré, dans mon jardin, dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or chez soi est une somme assez..... (A part, apercevant Élise et Cléante.) O ciel! je me serai trahi moi-même! la chaleur m'aura emporté, et je crois que j'ai parlé haut, en raisonnant tout seul. (A Cléante et à Élise.) Qu'est-ce?

CLÉANTE.

Rien, mon père.

HARPAGON.

Y a-t-il longtemps que vous êtes là?

ÉLISE.

Nous ne venons que d'arriver.

HARPAGON.

Vous avez entendu...

CLÉANTE.

Quoi, mon père?

HARPAGON.

La...

ÉLISE.

Quoi?

» voudras, et que Jupiter et tous les dieux puissent te confondre! — Il me re-
» mercie bien poliment. »

HARPAGON.

Ce que je viens de dire?

CLÉANTE.

Non.

HARPAGON.

Si fait, si fait.

ÉLISE.

Pardonnez-moi.

HARPAGON.

Je vois bien que vous en avez ouï quelques mots que je m'entretenois en moi-même de la peine qu'il y jourd'hui à trouver de l'argent, et je disois qu'il es heureux qui peut avoir dix mille écus chez soi.

CLÉANTE.

Nous feignions [1] à vous aborder, de peur de vous rompre.

HARPAGON.

Je suis bien aise de vous dire cela, afin que vous n pas prendre les choses de travers, et vous imaginer dise que c'est moi qui ai dix mille écus [2].

CLÉANTE.

Nous n'entrons point dans vos affaires.

HARPAGON.

Plût à Dieu que les eusse, dix mille écus!

CLÉANTE.

Je ne crois pas...

HARPAGON.

Ce seroit une bonne affaire pour moi.

[1] *Feindre*, dans le sens d'*hésiter*.

[2] On trouve, dans une facétie du quinzième siècle, une tirade qui offre analogie avec la scène ci-dessus :

« Premier tu te mets en dangier
» De perdre le boire et manger,
» D'avarice qui te tiendra;
» Puis le grand diable viendra
» Qui te dira qu'on te de-robe...
» Un rische a toujours doubte et tremble
» De paour qu'on lui *emble* le sien;
» Mais un poure homme qui n'a rien
» Jamais il ne craint le deschet;
» Car qui n'a rien, rien ne lui chet. »

Voyez le *Dialogue beau et afable, et à toutes gens moult delectable, d et d'un fol*, etc. *Paris* (sans date).

ÉLISE.

Ce sont des choses...

HARPAGON.

J'en aurois bon besoin.

CLÉANTE.

Je pense que...

HARPAGON.

Cela m'accommoderoit fort.

ÉLISE.

Vous êtes...

HARPAGON.

Et je ne me plaindrois pas, comme je fais, que le temps est misérable [1].

CLÉANTE.

Mon Dieu! mon père, vous n'avez pas lieu de vous plaindre, et l'on sait que vous avez assez de bien.

HARPAGON.

Comment, j'ai assez de bien! Ceux qui le disent en ont menti. Il n'y a rien de plus faux; et ce sont des coquins qui font courir tous ces bruits-là.

ÉLISE.

Ne vous mettez point en colère.

HARPAGON.

Cela est étrange, que mes propres enfants me trahissent, et deviennent mes ennemis.

CLÉANTE.

Est-ce être votre ennemi que de dire que vous avez du bien?

HARPAGON.

Oui. De pareils discours, et les dépenses que vous faites, seront cause qu'un de ces jours on viendra chez moi me couper la gorge, dans la pensée que je suis tout cousu de pistoles.

CLÉANTE.

Quelle grande dépense est-ce que je fais?

[1] Dans Plaute, Euclion répète sans cesse qu'il est pauvre, ce qui est fort bien; mais Harpagon dit la même chose, ce qui est encore mieux, parce qu'on sait le contraire. Euclion est pauvre, et est à peu près dans le cas du savetier de La Fontaine, à qui ses cent écus tournent la tête: il a trouvé dans sa maison un trésor dans un pot de terre que son grand-père avait enfoui. Dans *l'Avare* de Molière, ce trésor n'a pas été trouvé; il a été amassé, ce qui vaut beaucoup mieux; de plus, Harpagon est riche et connu pour tel, ce qui rend son avarice plus odieuse et moins excusable. (La Harpe.)

HARPAGON.

Quelle? Est-il rien de plus scandaleux que ce somptueux équipage que vous promenez par la ville? Je querellois hier votre sœur; mais c'est encore pis. Voilà qui crie vengeance au ciel; et, à vous prendre depuis les pieds jusqu'à la tête, il y auroit là de quoi faire une bonne constitution. Je vous l'ai dit vingt fois, mon fils, toutes vos manières me déplaisent fort; vous donnez furieusement dans le marquis; et, pour aller ainsi vêtu, il faut bien que vous me dérobiez.

CLÉANTE.

Hé! comment vous dérober?

HARPAGON.

Que sais-je, moi [1]? Où pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir l'état que vous portez?

CLÉANTE.

Moi, mon père? c'est que je joue; et, comme je suis fort heureux, je mets sur moi tout l'argent que je gagne.

HARPAGON.

C'est fort mal fait. Si vous êtes heureux au jeu, vous en devriez profiter, et mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez, afin de le trouver un jour. Je voudrois bien savoir, sans parler du reste, à quoi servent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds jusqu'à la tête, et si une demi-douzaine d'aiguillettes ne suffit pas pour attacher un haut-de-chausses. Il est bien nécessaire d'employer de l'argent à des perruques, lorsque l'on peut porter des cheveux de son cru, qui ne coûtent rien! Je vais gager qu'en perruques et rubans il y a du moins vingt pistoles; et vingt pistoles rapportent par année dix-huit livres six sous huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze [2].

CLÉANTE.

Vous avez raison.

HARPAGON.

Laissons cela, et parlons d'autre affaire. (Apercevant Cléante et Élise qui se font des signes.) Hé! (Bas, à part.) Je crois qu'ils se font signe l'un à l'autre de me voler ma bourse. (Haut.) Que veulent dire ces gestes-là?

[1] VAR. Que sais-je? Où pouvez-vous donc, etc.

[2] Un denier d'intérêt pour douze prêtés, c'est-à-dire un peu plus de huit pour cent.

ÉLISE.

Nous marchandons, mon frère et moi, à qui parlera le premier; et nous avons tous deux quelque chose à vous dire.

HARPAGON.

Et moi j'ai quelque chose aussi à vous dire à tous deux.

CLÉANTE.

C'est de mariage, mon père, que nous desirons vous parler.

HARPAGON.

Et c'est de mariage aussi que je veux vous entretenir.

ÉLISE.

Ah! mon père!

HARPAGON.

Pourquoi ce cri? Est-ce le mot, ma fille, ou la chose qui vous fait peur?

CLÉANTE.

Le mariage peut nous faire peur à tous deux, de la façon que vous pouvez l'entendre; et nous craignons que nos sentiments ne soient pas d'accord avec votre choix.

HARPAGON.

Un peu de patience; ne vous alarmez point. Je sais ce qu'il faut à tous deux, et vous n'aurez, ni l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétends faire; et, pour commencer par un bout, (à Cléante) avez-vous vu, dites-moi, une jeune personne appelée Mariane, qui ne loge pas loin d'ici?

CLÉANTE.

Oui, mon père.

HARPAGON.

Et vous?

ÉLISE.

J'en ai ouï parler.

HARPAGON.

Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille?

CLÉANTE.

Une fort charmante personne.

HARPAGON.

Sa physionomie?

CLÉANTE.

Tout honnête et pleine d'esprit.

HARPAGON.

Son air et sa manière?

CLÉANTE.

Admirables, sans doute.

HARPAGON.

Ne croyez-vous pas qu'une fille comme cela mériteroit assez que l'on songeât à elle?

CLÉANTE.

Oui, mon père.

HARPAGON.

Que ce seroit un parti souhaitable?

CLÉANTE.

Très souhaitable.

HARPAGON.

Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage?

CLÉANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Et qu'un mari auroit satisfaction avec elle?

CLÉANTE.

Assurément.

HARPAGON.

Il y a une petite difficulté : c'est que j'ai peur qu'il n'y ait pas avec elle tout le bien qu'on pourroit prétendre.

CLÉANTE.

Ah! mon père, le bien n'est pas considérable, lorsqu'il est question d'épouser une honnête personne.

HARPAGON.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Mais ce qu'il y a à dire, c'est que, si l'on n'y trouve pas tout le bien qu'on souhaite, on peut tâcher de regagner cela sur autre chose.

CLÉANTE.

Cela s'entend.

HARPAGON.

Enfin, je suis bien aise de vous voir dans mes sentiments : car son maintien honnête et sa douceur m'ont gagné l'ame, et je suis résolu de l'épouser, pourvu que j'y trouve quelque bien.

CLÉANTE.

Euh?

HARPAGON.

Comment?

CLÉANTE.

Vous êtes résolu, dites-vous...

HARPAGON.

D'épouser Mariane.

CLÉANTE.

Qui? Vous, vous?

HARPAGON.

Oui, moi, moi, moi. Que veut dire cela?

CLÉANTE.

Il m'a pris tout à coup un éblouissement, et je me retire d'ici.

HARPAGON.

Cela ne sera rien. Allez vite boire dans la cuisine un grand verre d'eau claire[1].

SCÈNE VI. — HARPAGON, ÉLISE.

HARPAGON.

Voilà de mes damoiseaux flouets[2], qui n'ont non plus de vigueur que des poules. C'est là, ma fille, ce que j'ai résolu pour moi. Quant à ton frère, je lui destine une certaine veuve dont, ce matin, on m'est venu parler; et, pour toi, je te donne au seigneur Anselme.

ÉLISE.

Au seigneur Anselme?

HARPAGON.

Oui, un homme mûr, prudent, et sage, qui n'a pas plus de cinquante ans, et dont on vante les grands biens.

ÉLISE, faisant la révérence.

Je ne veux point me marier, mon père, s'il vous plaît.

HARPAGON, contrefaisant Élise

Et moi, ma petite fille, ma mie, je veux que vous vous mariiez, s'il vous plaît.

ÉLISE, faisant encore la révérence.

Je vous demande pardon, mon père.

HARPAGON, contrefaisant Élise.

Je vous demande pardon, ma fille.

ÉLISE.

Je suis très humble servante au seigneur Anselme; mais

[1] VAR. Allez vite boire dans la cuisine un verre d'eau claire.
[2] *Fluet.*

(faisant encore la révérence), avec votre permission, je ne l'épouserai point[1].

HARPAGON.

Je suis votre très humble valet, mais (contrefaisant Élise), avec votre permission, vous l'épouserez dès ce soir.

ÉLISE.

Dès ce soir?

HARPAGON.

Dès ce soir.

ÉLISE, faisant encore la révérence.

Cela ne sera pas, mon père.

HARPAGON, contrefaisant encore Élise.

Cela sera, ma fille.

ÉLISE.

Non.

HARPAGON.

Si.

ÉLISE.

Non, vous dis-je.

HARPAGON.

Si, vous dis-je.

ÉLISE.

C'est une chose où vous ne me réduirez point.

HARPAGON.

C'est une chose où je te réduirai.

ÉLISE.

Je me tuerai plutôt que d'épouser un tel mari.

HARPAGON.

Tu ne te tueras point, et tu l'épouseras. Mais voyez quelle audace! A-t-on jamais vu une fille parler de la sorte à son père?

ELISE.

Mais a-t-on jamais vu un père marier sa fille de la sorte?

HARPAGON.

C'est un parti où il n'y a rien à redire; et je gage que tout le monde approuvera mon choix.

[1] Dans presque toutes les comédies de Molière il y a une jeune fille qu'on veut marier contre son gré. Le talent du poëte est d'avoir varié cette situation uniforme par le seul effet du caractère et du ton des personnages. Élise n'a point appris à respecter son père. Ce seul trait suffit pour donner de la nouveauté à une situation qui est cependant la même que celle de Mariane dans *le Tartufe* et d'Henriette dans *les Femmes Savantes*. (Aimé Martin.)

ÉLISE.

Et moi, je gage qu'il ne sauroit être approuvé d'aucune personne raisonnable.

HARPAGON, apercevant Valere de loin.

Voilà Valère. Veux-tu qu'entre nous deux nous le fassions juge de cette affaire?

ÉLISE.

J'y consens.

HARPAGON.

Te rendras-tu à son jugement?

ÉLISE.

Oui; j'en passerai par ce qu'il dira.

HARPAGON.

Voilà qui est fait.

SCÈNE VII. — VALÈRE, HARPAGON, ÉLISE.

HARPAGON.

Ici, Valère. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raison de ma fille ou de moi.

VALÈRE.

C'est vous, monsieur, sans contredit.

HARPAGON.

Sais-tu bien de quoi nous parlons?

VALÈRE.

Non. Mais vous ne sauriez avoir tort, et vous êtes toute raison.

HARPAGON.

Je veux, ce soir, lui donner pour époux un homme aussi riche que sage; et la coquine me dit au nez qu'elle se moque de le prendre. Que dis-tu de cela?

VALÈRE.

Ce que j'en dis?

HARPAGON.

Oui.

VALÈRE.

Hé! hé!

HARPAGON.

Quoi?

VALÈRE.

Je dis que, dans le fond, je suis de votre sentiment, et

vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison[1]. Mais auss n'a-t-elle pas tort tout à fait, et...

HARPAGON.

Comment? le seigneur Anselme est un parti considé rable; c'est un gentilhomme qui est noble[2], doux, posé sage et fort accommodé, et auquel il ne reste aucun enfan de son premier mariage. Sauroit-elle mieux rencontrer?

VALÈRE.

Cela est vrai. Mais elle pourroit vous dire que c'est u peu précipiter les choses, et qu'il faudroit au moins quelqu temps pour voir si son inclination pourroit s'accommode avec...

HARPAGON.

C'est une occasion qu'il faut prendre vite aux cheveux. J trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverois pas; et i s'engage à la prendre sans dot.

VALÈRE.

Sans dot?

HARPAGON.

Oui.

VALÈRE.

Ah! je ne dis plus rien. Voyez-vous? voilà une raison tou à fait convaincante; il se faut rendre à cela.

HARPAGON.

C'est pour moi une épargne considérable.

VALÈRE.

Assurément; cela ne reçoit point de contradiction. Il es vrai que votre fille vous peut représenter que le mariage es une plus grande affaire qu'on ne peut croire; qu'il y v d'être heureux ou malheureux toute sa vie; et qu'un enga gement qui doit durer jusqu'à la mort ne se doit jamai faire qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON.

Sans dot!

[1] *Vous ne pouvez pas que*, latinisme, *non possum quin*. Boileau a dit auss dans la *Satire sur les Femmes:*

Je ne puis cette fois que je ne les excuse!

[2] *Ce gentilhomme qui est noble* est certainement un trait de satire contre l faux nobles, dont le nombre étoit fort considérable. Molière y revient plus loi acte V, scène v : « Le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de n » blesse, que de ces imposteurs qui tirent avantage de leur obscurité, et s'hab » lent insolemment du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre. (Aug

VALÈRE.

Vous avez raison : voilà qui décide tout ; cela s'entend. Il y a des gens qui pourroient vous dire qu'en de telles occasions, l'inclination d'une fille est une chose, sans doute, où l'on doit avoir de l'égard ; et que cette grande inégalité d'âge, d'humeur et de sentiments, rend un mariage sujet à des accidents très fâcheux.

HARPAGON.

Sans dot !

VALÈRE.

Ah ! il n'y a pas de réplique à cela ; on le sait bien. Qui diantre peut aller là contre ? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de pères qui aimeroient mieux ménager la satisfaction de leurs filles, que l'argent qu'ils pourroient donner ; qui ne les voudroient point sacrifier à l'intérêt, et chercheroient plus que toute autre chose à mettre dans un mariage cette douce conformité qui, sans cesse, y maintient l'honneur, la tranquillité et la joie ; et que...

HARPAGON.

Sans dot [1] !

VALÈRE.

Il est vrai ; cela ferme la bouche à tout. Sans dot ! Le moyen de résister à une raison comme celle-là ?

HARPAGON, à part, regardant du côté du jardin.

Ouais ! il me semble que j'entends un chien qui aboie. N'est-ce point qu'on en voudroit à mon argent ? (à Valère.) Ne bougez ; je reviens tout à l'heure.

SCÈNE VIII. — ÉLISE, VALÈRE.

ÉLISE.

Vous moquez-vous, Valère, de lui parler comme vous faites ?

VALÈRE.

C'est pour ne point l'aigrir, et pour en venir mieux à bout. Heurter de front ses sentiments est le moyen de tout

[1] Dans la pièce latine, Mégadore fait ses propositions de mariage : Euclion y consent, mais à une condition : Je veux bien, dit-il, que cet hymen s'accomplisse ; mais n'oubliez pas que vous vous êtes engagé à prendre ma fille sans dot.

.... Faxint ; illud facito ut memineris
Convenisse ut ne quid dotis mea ad te afferret filia. (Petitot.)

gâter; et il y a de certains esprits qu'il ne faut prendr qu'en biaisant; des tempéraments ennemis de toute résistance; des naturels rétifs, que la vérité fait cabrer, qui toujours se roidissent contre le droit chemin de la raison, e qu'on ne mène qu'en tournant où l'c veut les conduire Faites semblant de consentir à ce qu'il veut, vous en viendrez mieux à vos fins; et...

ÉLISE.

Mais ce mariage, Valère!

VALÈRE.

On cherchera des biais pour le rompre.

ÉLISE.

Mais quelle invention trouver, s'il se doit conclure ce soir

VALÈRE.

Il faut demander un délai, et feindre quelque maladie.

ÉLISE.

Mais on découvrira la feinte, si l'on appelle des médecin

VALÈRE.

Vous moquez-vous? Y connoissent-ils quelque chose? A lez, allez, vous pourrez avec eux avoir quel mal il vo plaira; ils vous trouveront des raisons pour vous dire d' cela vient.

SCÈNE IX. — HARPAGON, ÉLISE, VALÈRE.

HARPAGON, à part, dans le fond du théâtre.

Ce n'est rien, Dieu merci.

VALÈRE, sans voir Harpagon.

Enfin, notre dernier recours, c'est que la fuite nous p mettre à couvert de tout; et si votre amour, belle Élise, capable d'une fermeté... (Apercevant Harpagon.) Oui, il f qu'une fille obéisse à son père. Il ne faut point qu'elle garde comme un mari est fait; et, lorsque la grande rai de *sans dot* s'y rencontre, elle doit être prête à prendre t ce qu'on lui donne.

HARPAGON.

Bon; voilà bien parlé, cela!

VALÈRE.

Monsieur, je vous demande pardon si je m'emporte peu, et prends la hardiesse de lui parler comme je fais.

HARPAGON.

Comment! j'en suis ravi, et je veux que tu prennes

elle un pouvoir absolu. (A Élise.) Oui, tu as beau fuir, je lui donne l'autorité que le ciel me donne sur toi, et j'entends que tu fasses tout ce qu'il te dira.

VALÈRE, à Élise.

Après cela, résistez à mes remontrances.

SCÈNE X. — HARPAGON, VALÈRE.

VALÈRE.

Monsieur, je vais la suivre, pour lui continuer les leçons que je lui faisois.

HARPAGON.

Oui; tu m'obligeras. Certes...

VALÈRE.

Il est bon de lui tenir un peu la bride haute.

HARPAGON.

Cela est vrai. Il faut...

VALÈRE.

Ne vous mettez pas en peine. Je crois que j'en viendrai à bout.

HARPAGON.

Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour en ville, et reviens tout à l'heure.

VALÈRE, adressant la parole à Élise, en s'en allant du côté par où elle est sortie.

Oui, l'argent est plus précieux que toutes les choses du monde, et vous devez rendre graces au ciel, de l'honnête homme de père qu'il vous a donné. Il sait ce que c'est que de vivre. Lorsqu'on s'offre de prendre une fille sans dot, on ne doit point regarder plus avant. Tout est renfermé là dedans; et *sans dot* tient lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, d'honneur, de sagesse et de probité.

HARPAGON.

Ah! le brave garçon! Voilà parler comme un oracle. Heureux qui peut avoir un domestique de la sorte!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. – CLÉANTE, LA FLÈCHE.

CLÉANTE.

Ah ! traître que tu es ! où t'es-tu donc allé fourrer ? Ne t'avois-je pas donné ordre...

LA FLÈCHE.

Oui, monsieur ; et je m'étois rendu ici pour vous attendre de pied ferme ; mais monsieur votre père, le plus malgracieux des hommes, m'a chassé dehors malgré moi, et j'ai couru risque d'être battu.

CLÉANTE.

Comment va notre affaire ? Les choses pressent plus que jamais ; et depuis que je t'ai vu, j'ai découvert que mon père est mon rival.

LA FLÈCHE.

Votre père amoureux ?

CLÉANTE.

Oui ; et j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

LA FLÈCHE.

Lui, se mêler d'aimer ! De quoi diable s'avise-t-il ? Se moque-t-il du monde ? Et l'amour a-t-il été fait pour des gens bâtis comme lui ?

CLÉANTE.

Il a fallu, pour mes péchés, que cette passion lui soit venue en tête.

LA FLÈCHE.

Mais par quelle raison lui faire un mystère de votre amour ?

CLÉANTE.

Pour lui donner moins de soupçon, et me conserver, au besoin, des ouvertures plus aisées pour détourner ce mariage. Quelle réponse t'a-t-on faite ?

LA FLÈCHE.

Ma foi, monsieur, ceux qui empruntent sont bien malheureux ; et il faut essuyer d'étranges choses lorsqu'on est réduit à passer, comme vous, par les mains des fessematthieux

CLÉANTE.

L'affaire ne se fera point?

LA FLÈCHE.

Pardonnez-moi. Notre maître Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agissant et plein de zèle, dit qu'il a fait rage pour vous, et il assure que votre seule physionomie lui a gagné le cœur.

CLÉANTE.

J'aurai les quinze mille francs que je demande?

LA FLÈCHE.

Oui, mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez, si vous avez dessein que les choses se fassent.

CLÉANTE.

T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent?

LA FLÈCHE.

Ah! vraiment, cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin à se cacher que vous, et ce sont des mystères bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom; et l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maison empruntée, pour être instruit par votre bouche de votre bien et de votre famille; et je ne doute point que le seul nom de votre père ne rende les choses faciles.

CLÉANTE.

Et principalement ma mère étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien[1].

LA FLÈCHE.

Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montrés avant que de rien faire.

« Supposé que le prêteur voie toutes ses sûretés, et que » l'emprunteur soit majeur, et d'une famille où le bien soit » ample, solide, assuré, clair, et net de tout embarras, on » fera une bonne et exacte obligation par-devant un notaire, » le plus honnête homme qu'il se pourra, et qui, pour cet » effet, sera choisi par le prêteur, auquel il importe le plus » que l'acte soit dûment dressé. »

CLÉANTE.

Il n'y a rien à dire à cela.

[1] VAR. Et principalement *notre* mère étant morte, etc.

LA FLÈCHE.

« Le prêteur, pour ne charger sa conscience d'aucun » scrupule, prétend ne donner son argent qu'au denier dix-» huit[1]. »

CLÉANTE.

Au denier dix-huit? Parbleu! voilà qui est honnête. Il n'y a pas lieu de se plaindre.

LA FLÈCHE.

Cela est vrai.

« Mais, comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme » dont il est question, et que, pour faire plaisir à l'emprun-» teur, il est contraint lui-même de l'emprunter d'un autre » sur le pied du denier cinq[2], il conviendra que ledit pre-» mier emprunteur paie cet intérêt, sans préjudice du reste, » attendu que ce n'est que pour l'obliger que ledit prêteur » s'engage à cet emprunt. »

CLÉANTE.

Comment diable! quel Juif, quel Arabe est-ce là? C'est plus qu'au denier quatre[3].

LA FLÈCHE.

Il est vrai; c'est ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-dessus.

CLÉANTE.

Que veux-tu que je voie? J'ai besoin d'argent, et il faut bien que je consente à tout.

LA FLÈCHE.

C'est la réponse que j'ai faite.

CLÉANTE.

Il y a encore quelque chose?

LA FLÈCHE.

Ce n'est plus qu'un petit article.

« Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne » pourra compter en argent que douze mille livres; et, » pour les mille écus restants, il faudra que l'emprunteur » prenne les hardes, nippes, bijoux dont s'ensuit le mé-» moire, et que ledit prêteur a mis, de bonne foi, au plus » modique prix qu'il lui a été possible. »

[1] C'est-à-dire un denier d'intérêt pour dix-huit prêtés; ce qui équivaut à un peu plus de cinq et demi pour cent.

[2] A vingt pour cent.

[3] A vingt-cinq pour cent.

CLÉANTE.

Que veut dire cela ?

LA FLÈCHE.

Écoutez le mémoire.

« Premièrement, un lit de quatre pieds à bandes de point » de Hongrie, appliquées fort proprement sur un drap de » couleur d'olive, avec six chaises et la courte-pointe de » même : le tout bien conditionné, et doublé d'un petit taf- » fetas changeant rouge et bleu.

» Plus, un pavillon à queue, d'une bonne serge d'Aumale » rose sèche, avec le mollet et les franges de soie. »

CLÉANTE.

Que veut-il que je fasse de cela ?

LA FLÈCHE.

Attendez.

« Plus, une tenture de tapisserie des amours de Gombaud » et de Macée.

» Plus, une grande table de bois de noyer, à douze co- » lonnes ou piliers tournés, qui se tire par les deux bouts, » et garnie, par le dessous, de ses six escabelles[1]. »

CLÉANTE.

Qu'ai-je affaire, morbleu... ?

LA FLÈCHE.

Donnez-vous patience.

« Plus, trois gros mousquets tout garnis de nacre de » perle, avec les fourchettes assortissantes[2].

» Plus, un fourneau de brique, avec deux cornues et » trois récipients, fort utile à ceux qui sont curieux de dis- » tiller. »

CLÉANTE.

J'enrage.

LA FLÈCHE.

Doucement.

« Plus, un luth de Bologne, garni de toutes ses cordes, » ou peu s'en faut.

» Plus, un trou-madame et un damier, avec un jeu de » l'oie, renouvelé des Grecs, fort propres à passer le temps » lorsque l'on n'a que faire.

[1] VAR. Et garnie, par le dessous, de ses escabelles.

[2] Bâton terminé d'un bout par une pointe qu'on enfonçoit en terre, et, de l'autre, par un fer fourchu sur lequel on appuyoit le mousquet.

» Plus, une peau d'un lézard de trois pieds et demi, re
» plie de foin : curiosité agréable pour pendre au plancl
» d'une chambre.

» Le tout ci-dessus mentionné, valant loyalement plus
» quatre mille cinq cents livres, et rabaissé à la valeur
» mille écus, par la discrétion du prêteur[1]. »

CLÉANTE.

Que la peste l'étouffe avec sa discrétion, le traître, bourreau qu'il est! A-t-on jamais parlé d'une usure se blable? Et n'est-il pas content du furieux intérêt qu'il exi sans vouloir encore m'obliger à prendre pour trois mille vres les vieux rogatons qu'il ramasse? Je n'aurai pas de cents écus de tout cela; et cependant il faut bien me soudre à consentir à ce qu'il veut; car il est en état de faire tout accepter, et il me tient, le scélérat, le poign sur la gorge.

LA FLÈCHE.

Je vous vois, monsieur, ne vous en déplaise, dans grand chemin justement que tenoit Panurge pour se ruin prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon ma ché, et mangeant son blé en herbe[2].

[1] *La Belle Plaideuse*, comédie de Boisrobert, jouée l'an 1654, paraît av fourni à Molière l'idée de cet inventaire. Voici la scène de Boisrobert. Philip valet d'Ergaste, a trouvé un usurier qui veut bien lui prêter son argent.

.... A votre père il feroit des leçons.
Têtebleu, qu'il en sait, et qu'il fait de façons!
C'est le fesse-matthieu le plus franc que je sache.
J'ai pensé lui donner deux fois sur la moustache.
Il veut bien nous fournir les quinze mille francs;
Mais, monsieur, les deniers ne sont pas tous comptants.
Admirez le caprice injuste de cet homme:
Encor qu'au denier douze il prête cette somme
Sur bonne caution, il n'a que mille écus
Qu'il donne argent comptant.

ERGASTE.

Où donc est le surplus?

PHILIPIN.

Je ne sais si je puis vous le conter sans rire;
Il dit que du cap Vert il lui vient un navire;
Et fournit le surplus de la somme en guenons,
En fort beaux perroquets, en douze gros canons,
Moitié fer, moitié fonte, et qu'on vend à la livre.
Si vous voulez ainsi la somme, on vous la livre, etc.

[2] C'est le texte même de Rabelais : « Abattant bois, bruslant les grosses
» ches pour la vente des cendres, prenant argent d'avance, acheptant cher,
» dant à bon marché, et mangeant son bled en herbe. » (Liv. III, ch. II.)

CLÉANTE.

Que veux-tu que j'y fasse? Voilà où les jeunes gens sont réduits par la maudite avarice des pères; et on s'étonne, après cela, que les fils souhaitent qu'ils meurent!

LA FLÈCHE.

Il faut convenir que le vôtre animeroit contre sa vilenie le plus posé homme du monde. Je n'ai pas, Dieu merci, les inclinations fort patibulaires; et, parmi mes confrères que je vois se mêler de beaucoup de petits commerces, je sais tirer adroitement mon épingle du jeu, et me démêler prudemment de toutes les galanteries qui sentent tant soit peu l'échelle; mais, à vous dire vrai, il me donneroit, par ses procédés, des tentations de le voler; et je croirois, en le volant, faire une action méritoire.

CLÉANTE.

Donne-moi un peu ce mémoire, que je le voie encore.

SCÈNE II. — HARPAGON, MAITRE SIMON; CLÉANTE ET LA FLÈCHE, dans le fond du théâtre.

MAÎTRE SIMON.

Oui, monsieur; c'est un jeune homme qui a besoin d'argent; ses affaires le pressent d'en trouver, et il en passera par tout ce que vous en prescrirez.

HARPAGON.

Mais croyez-vous, maître Simon, qu'il n'y ait rien à péricliter? et savez-vous le nom, les biens et la famille de celui pour qui vous parlez?

MAÎTRE SIMON.

Non. Je ne puis pas bien vous en instruire à fond; et ce n'est que par aventure que l'on m'a adressé à lui; mais vous serez de toutes choses éclairci par lui-même, et son homme m'a assuré que vous serez content quand vous le connoîtrez. Tout ce que je saurois vous dire, c'est que sa famille est fort riche, qu'il n'a plus de mère déja, et qu'il s'obligera, si vous voulez, que son père mourra avant qu'il soit huit mois.

HARPAGON.

C'est quelque chose que cela. La charité, maître Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes, lorsque nous le pouvons.

MAÎTRE SIMON.

Cela s'entend.

LA FLÈCHE, bas, à Cléante, reconnoissant maître Simo

Que veut dire ceci? Notre maître Simon qui parl
père!

CLÉANTE, bas, à La Flèche.

Lui auroit-on appris qui je suis? et serois-tu
trahir?

MAÎTRE SIMON, à Cléante et à La Flèche.

Ah! ah! vous êtes bien pressés! Qui vous a dit
toit céans? (A Harpagon.) Ce n'est pas moi, mons
moins, qui leur ai découvert votre nom et vot
mais, à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela;
des personnes discrètes, et vous pouvez ici vous
ensemble.

HARPAGON.

Comment?

MAÎTRE SIMON, montrant Cléante.

Monsieur est la personne qui veut vous empr
quinze mille livres dont je vous ai parlé.

HARPAGON.

Comment, pendard! c'est toi qui t'abandonnes à
pables extrémités?

CLÉANTE.

Comment, mon père! c'est vous qui vous port
honteuses actions [1]!

(Maître Simon s'enfuit, et La Flèche va se

[1] Molière doit encore à Boisrobert l'idée de cette admirable scè
amoureux de la belle Plaideuse, a fait chercher pour elle l'argent
la poursuite de son procès; un notaire lui annonce l'usurier qui d
prêt : *Il sort de mon étude*, dit-il, *parlez-lui*.

ERGASTE.

. . . . . Q oi! c'est là celui qui fait le prêt?

BARQUET.

Oui, monsieur.

AMIDOR.

Quoi! c'est là ce payeur d'intérêt?
Quoi! c'est donc toi, méchant filou, traîne-potence?
C'est en vain que ton œil évite ma présence.
Je t'ai vu.

ERGASTE.

Qui doit être enfin le plus honteux,
Mon père? Et qui paroît le plus sot de nous deux?

PHILIPIN.

Nous voilà bien chanceux!

SCÈNE III. — HARPAGON, CLÉANTE.

HARPAGON.

C'est toi qui te veux ruiner par des emprunts si condamnables ?

CLÉANTE.

C'est vous qui cherchez à vous enrichir par des usures si criminelles !

HARPAGON.

Oses-tu bien, après cela, paroître devant moi ?

CLÉANTE.

Osez-vous bien, après cela, vous présenter aux yeux du monde ?

HARPAGON.

N'as-tu point de honte, dis-moi, d'en venir à ces débauches-là, de te précipiter dans des dépenses effroyables, et de faire une honteuse dissipation du bien que tes parents t'ont amassé avec tant de sueurs ?

CLÉANTE.

Ne rougissez-vous point de déshonorer votre condition par les commerces que vous faites ; de sacrifier gloire et réputation au désir insatiable d'entasser écu sur écu, et de renchérir, en fait d'intérêt, sur les plus infames subtilités qu'aient jamais inventées les plus célèbres usuriers ?

HARPAGON.

Ote-toi de mes yeux, coquin ; ôte-toi de mes yeux !

CLÉANTE.

Qui est plus criminel, à votre avis, ou celui qui achète un argent dont il a besoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire ?

BARQUET.
La plaisante aventure !
ERGASTE.
Quoi ! jusques à son sang étendre son usure ?
BARQUET.
Laissons-les.
AMIDOR.
Débauché, traître, infâme, vaurien !
Je me retranche tout pour t'amasser du bien,
J'épargne, je ménage, et mon fonds que j'augmente,
Tous les ans, pour le moins, de mille francs de rente,
N'est que pour t'élever sur ta condition, etc. (Aimé Martin.)

HARPAGON.

Retire-toi, te dis-je, et ne m'échauffe pas les oreilles (Seul.) Je ne suis pas fâché de cette aventure ; et ce m'est un avis de tenir l'œil plus que jamais sur toutes ses actions.

SCÈNE IV. — FROSINE, HARPAGON.

FROSINE.

Monsieur...

HARPAGON.

Attendez un moment ; je vais revenir vous parler. (A part. Il est à propos que je fasse un petit tour à mon argent[1].

SCÈNE V. — LA FLÈCHE, FROSINE.

LA FLÈCHE, sans voir Frosine.

L'aventure est tout à fait drôle ! Il faut bien qu'il ait quel que part un ample magasin de hardes ; car nous n'avon rien reconnu au mémoire que nous avons.

FROSINE.

Hé ! c'est toi, mon pauvre La Flèche ! D'où vient cett rencontre ?

LA FLÈCHE.

Ah ! ah ! c'est toi, Frosine ? Que viens-tu faire ici ?

FROSINE.

Ce que je fais partout ailleurs : m'entremettre d'affaire me rendre serviable aux gens, et profiter, du mieux qu' m'est possible, des petits talents que je puis avoir. Tu sa que, dans ce monde, il faut vivre d'adresse, et qu'aux pe sonnes comme moi le ciel n'a donné d'autres rentes q l'intrigue et que l'industrie.

LA FLÈCHE.

As-tu quelque négoce avec le patron du logis ?

FROSINE.

Oui. Je traite pour lui quelque petite affaire, dont j'e père une récompense.

LA FLÈCHE.

De lui ? Ah ! ma foi, tu seras bien fine, si tu en tir quelque chose ; et je te donne avis que l'argent céans est fo cher.

[1] Dans Plaute, Euclion va, comme Harpagon, faire des visites continuelles son argent.

FROSINE.

Il y a de certains services qui touchent merveilleusement.

LA FLÈCHE.

Je suis votre valet; et tu ne connois pas encore le seigneur Harpagon. Le seigneur Harpagon est, de tous les humains, l'humain le moins humain, le mortel de tous les mortels le plus dur et le plus serré. Il n'est point de service qui pousse sa reconnoissance jusqu'à lui faire ouvrir les mains. De la louange, de l'estime, de la bienveillance en paroles, et de l'amitié, tant qu'il vous plaira ; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'est rien de plus sec et de plus aride que ses bonnes graces et ses caresses ; et *donner* est un mot pour qui il a tant d'aversion, qu'il ne dit jamais, *Je vous donne*, mais *Je vous prête le bonjour*.

FROSINE.

Mon Dieu! je sais l'art de traire les hommes ; j'ai le secret de m'ouvrir leur tendresse, de chatouiller leurs cœurs, de trouver les endroits par où ils sont sensibles.

LA FLÈCHE.

Bagatelles ici. Je te défie d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il est question. Il est Turc là-dessus, mais d'une turquerie à désespérer tout le monde ; et l'on pourroit crever, qu'il n'en branleroit pas. En un mot, il aime l'argent plus que réputation, qu'honneur et que vertu ; et la vue d'un demandeur lui donne des convulsions ; c'est le frapper par son endroit mortel, c'est lui percer le cœur, c'est lui arracher les entrailles ; et si... Mais il revient : je me retire.

SCÈNE VI. — HARPAGON, FROSINE.

HARPAGON, bas.

Tout va comme il faut. (Haut.) Hé bien! qu'est-ce, Frosine?

FROSINE.

Ah! mon Dieu, que vous vous portez bien, et que vous avez là un vrai visage de santé!

HARPAGON.

Qui? moi!

FROSINE.

Jamais je ne vous vis un teint si frais et si gaillard.

HARPAGON.

Tout de bon?

FROSINE.

Comment! vous n'avez de votre vie été si jeune que ' êtes; et je vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus v que vous.

HARPAGON.

Cependant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés.

FROSINE.

Hé bien! qu'est-ce que cela, soixante ans? Voilà biei quoi! C'est la fleur de l'âge, cela; et vous entrez mai nant dans la belle saison de l'homme.

HARPAGON.

Il est vrai; mais vingt années de moins, pourtant, ne feroient point de mal, que je crois.

FROSINE.

Vous moquez-vous? Vous n'avez pas besoin de cela, vous êtes d'une pâte à vivre jusques à cent ans.

HARPAGON.

Tu le crois?

FROSINE.

Assurément. Vous en avez toutes les marques. Te vous un peu. Oh! que voilà bien là, entre vos deux yeux, signe de longue vie!

HARPAGON.

Tu te connois à cela?

FROSINE.

Sans doute. Montrez-moi votre main. Mon Dieu, qu ligne de vie!

HARPAGON

Comment!

FROSINE.

Ne voyez-vous pas jusqu'où va cette ligne-là[1]?

HARPAGON.

Hé bien! qu'est-ce que cela veut dire?

[1] Ce dialogue est traduit d'une comédie de l'Arioste, qui a pour titre à *positi*. Voici le passage : PASIPHILE. N'êtes-vous pas jeune? — CLÉANDRE cinquante ans. — PAS. Il en laisse dix pour le moins. — CLÉ. Que dis-tu ans moins? — PAS. Je dis que je vous estimois âgé de dix ans de moins. montrez trente-six à trente-huit ans au plus. — CLÉ. Je touche cependan cinquantaine. — PAS. Vous êtes en très bon âge, et, à vous voir, on jug que vous vivrez au moins cent ans; montrez-moi votre main. — CLÉ. habile en chiromancie? — PAS. Personne ne peut me le disputer. Montrez votre main, de grace. Oh! quelle belle ligne de vie! je n'en ai jamais vu si longue! (Acte I, scène II, traduction de de Mesmes.) (Bret.)

FROSINE.

Par ma foi, je disois cent ans ; mais vous passerez les six-vingts.

HARPAGON.

Est-il possible ?

FROSINE.

Il faudra vous assommer, vous dis-je, et vous mettrez en terre et vos enfants, et les enfants de vos enfants.

HARPAGON.

Tant mieux ! Comment va notre affaire ?

FROSINE.

Faut-il le demander ? et me voit-on mêler de rien dont je ne vienne à bout ? J'ai, surtout pour les mariages, un talent merveilleux. Il n'est point de partis au monde que je ne trouve en peu de temps le moyen d'accoupler ; et je crois, si je me l'étois mis en tête, que je marierois le Grand-Turc avec la république de Venise. Il n'y avoit pas, sans doute, de si grandes difficultés à cette affaire-ci. Comme j'ai commerce chez elles, je les ai à fond l'une et l'autre entretenues de vous ; et j'ai dit à la mère le dessein que vous aviez conçu pour Mariane, à la voir passer dans la rue, et prendre l'air à sa fenêtre

HARPAGON.

Qui a fait réponse...

FROSINE.

Elle a reçu la proposition avec joie ; et quand je lui ai témoigné que vous souhaitiez fort que sa fille assistât ce soir au contrat de mariage qui se doit faire de la vôtre, elle y a consenti sans peine, et me l'a confiée pour cela.

HARPAGON.

C'est que je suis obligé, Frosine, de donner à souper au seigneur Anselme ; et je serois bien aise qu'elle soit du régal.

FROSINE.

Vous avez raison. Elle doit, après dîner, rendre visite à votre fille, d'où elle fait son compte d'aller faire un tour à la foire, pour venir ensuite au souper.

HARPAGON.

Hé bien ! elles iront ensemble dans mon carrosse, que je leur prêterai.

FROSINE.

Voilà justement son affaire.

HARPAGON.

Mais, Frosine, as-tu entretenu la mère touchant le bien qu'elle peut donner à sa fille? Lui as-tu dit qu'il falloit qu'elle s'aidât un peu, qu'elle fît quelque effort, qu'elle se saignât pour une occasion comme celle-ci? Car encore n'épouse-t-on point une fille sans qu'elle apporte quelque chose.

FROSINE.

Comment! c'est une fille qui vous apporte douze mille livres de rente[1].

HARPAGON.

Douze mille livres de rente!

FROSINE.

Oui. Premièrement, elle est nourrie et élevée dans une grande épargne de bouche. C'est une fille accoutumée à vivre de salade, de lait, de fromage et de pommes, et à laquelle, par conséquent, il ne faudra ni table bien servie, ni consommés exquis, ni orges mondés perpétuels, ni les autres délicatesses qu'il faudroit pour une autre femme; et cela ne va pas à si peu de chose, qu'il ne monte bien tous les ans à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une propreté fort simple, et n'aime point les superbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles somptueux, où donnent ses pareilles avec tant de chaleur; et cet article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une aversion horrible pour le jeu, ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui; et j'en sais une de nos quartiers qui a perdu, à trente-et-quarante, vingt mille francs cette année. Mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, et quatre mille francs en habits et bijoux, cela fait neuf mille livres; et mille écus que nous mettons pour la nourriture, ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés?

HARPAGON.

Oui : cela n'est pas mal; mais ce compte-là n'est rien de réel.

FROSINE.

Pardonnez-moi. N'est-ce pas quelque chose de réel, que de vous apporter en mariage une grande sobriété, l'héritage d'un grand amour de simplicité de parure, et l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu?

[1] VAR. Comment! c'est une fille qui vous *apportera* douze mille livres de rente

HARPAGON.

C'est une raillerie que de vouloir me constituer son dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'irai point donner quittance de ce que je ne reçois pas; et il faut bien que je touche quelque chose.

FROSINE.

Mon Dieu! vous toucherez assez; et elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien, dont vous serez le maître.

HARPAGON.

Il faudra voir cela. Mais, Frosine, il y a encore une chose qui m'inquiète. La fille est jeune, comme tu vois, et les jeunes gens, d'ordinaire, n'aiment que leurs semblables, ne cherchent que leur compagnie : j'ai peur qu'un homme de mon âge ne soit pas de son goût, et que cela ne vienne à produire chez moi certains petits désordres qui ne m'accommoderoient pas.

FROSINE.

Ah! que vous la connoissez mal! C'est encore une particularité que j'avois à vous dire. Elle a une aversion épouvantable pour tous les jeunes gens, et n'a de l'amour que pour les vieillards.

HARPAGON.

Elle?

FROSINE.

Oui, elle. Je voudrois que vous l'eussiez entendue parler là-dessus. Elle ne peut souffrir du tout la vue d'un jeune homme; mais elle n'est point plus ravie, dit-elle, que lorsqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majestueuse. Les plus vieux sont pour elle les plus charmants; et je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins qu'on soit sexagénaire; et il n'y a pas quatre mois encore, qu'étant prête d'être mariée, elle rompit tout net le mariage, sur ce que son amant fit voir qu'il n'avoit que cinquante-six ans, et qu'il ne prit point de lunettes pour signer le contrat.

HARPAGON.

Sur cela seulement?

FROSINE.

Oui. Elle dit que ce n'est pas contentement pour elle que

cinquante-six ans ; et surtout elle est pour les nez (tent des lunettes.

HARPAGON.

Certes, tu me dis là une chose toute nouvelle.

FROSINE.

Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On dans sa chambre quelques tableaux et quelques es mais que pensez-vous que ce soit? Des Adonis, des C des Pâris, et des Apollons? Non : de beaux portrait turne, du roi Priam, du vieux Nestor, et du bon] chise sur les épaules de son fils.

HARPAGON.

Cela est admirable. Voilà ce que je n'aurois jamai et je suis bien aise d'apprendre qu'elle est de cette l En effet, si j'avois été femme, je n'aurois point (jeunes hommes.

FROSINE.

Je le crois bien. Voilà de belles drogues que de gens, pour les aimer! ce sont de beaux morveux, (godelureaux, pour donner envie de leur peau! et je bien savoir quel ragoût il y a à eux!

HARPAGON.

Pour moi, je n'y en comprends point, et je ne comment il y a des femmes qui les aiment tant.

FROSINE.

Il faut être folle fieffée. Trouver la jeunesse a est-ce avoir le sens commun? Sont-ce des hommes jeunes blondins, et peut-on s'attacher à ces animau

HARPAGON.

C'est ce que je dis tous les jours : avec leur ton (laitée, leurs trois brins de barbe relevés en barbe (leurs perruques d'étoupes, leurs hauts-de-chausses to et leurs estomacs débraillés!

FROSINE.

Hé! cela est bien bâti, auprès d'une personne vous! Voilà un homme, cela; il y a là de quoi sat la vue; et c'est ainsi qu'il faut être fait et vêtu pour de l'amour.

HARPAGON.

Tu me trouves bien?

FROSINE.

Comment! vous êtes à ravir, et votre figure est à peindre. Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Il ne se peut pas mieux. Que je vous voie marcher. Voilà un corps taillé, libre, et dégagé comme il faut, et qui ne marque aucune incommodité.

HARPAGON.

Je n'en ai pas de grandes, Dieu merci. Il n'y a que ma fluxion qui me prend de temps en temps.

FROSINE.

Cela n'est rien. Votre fluxion ne vous sied point mal, et vous avez grace à tousser.

HARPAGON.

Dis-moi un peu : Mariane ne m'a-t-elle point encore vu? N'a-t-elle point pris garde à moi en passant?

FROSINE.

Non; mais nous nous sommes fort entretenues de vous. Je lui ai fait un portrait de votre personne, et je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite, et l'avantage que ce lui seroit d'avoir un mari comme vous.

HARPAGON.

Tu as bien fait, et je t'en remercie.

FROSINE.

J'aurois, monsieur, une petite prière à vous faire. J'ai un procès que je suis sur le point de perdre, faute d'un peu d'argent (Harpagon prend un air sérieux); et vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès, si vous aviez quelque bonté pour moi. Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. (Harpagon reprend un air gai.) Ah! que vous lui plairez, et que votre fraise à l'antique fera sur son esprit un effet admirable! Mais surtout elle sera charmée de votre haut-de-chausses attaché au pourpoint avec des aiguillettes : c'est pour la rendre folle de vous; et un amant aiguilleté sera pour elle un ragoût merveilleux.

HARPAGON.

Certes, tu me ravis de me dire cela.

FROSINE.

En vérité, monsieur, ce procès m'est d'une conséquence tout à fait grande. (Harpagon reprend son air sérieux.) Je suis ruinée si je le perds; et quelque petite assistance me rétabliroit mes affaires. Je voudrois que vous eussiez vu le ravissement

où elle étoit à m'entendre parler de vous. (Harpagon reprend air gai.) La joie éclatoit dans ses yeux au récit de vos qu tés, et je l'ai mise enfin dans une impatience extrême voir ce mariage entièrement conclu.

HARPAGON.

Tu m'as fait grand plaisir, Frosine, et je t'en ai, je l'avoue, toutes les obligations du monde.

FROSINE.

Je vous prie, monsieur, de me donner le petit seco que je vous demande. (Harpagon reprend encore un air sérieux.) C me remettra sur pied, et je vous en serai éternellem obligée.

HARPAGON.

Adieu. Je vais achever mes dépêches.

FROSINE.

Je vous assure, monsieur, que vous ne sauriez jamais soulager dans un plus grand besoin.

HARPAGON.

Je mettrai ordre que mon carrosse soit tout prêt p vous mener à la foire.

FROSINE.

Je ne vous importunerois pas si je ne m'y voyois for par la nécessité.

HARPAGON.

Et j'aurai soin qu'on soupe de bonne heure, pour ne v point faire malades.

FROSINE.

Ne me refusez pas la grace dont je vous sollicite. V ne sauriez croire, monsieur, le plaisir que...

HARPAGON.

Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Jusqu'à tantôt.

FROSINE, seule.

Que la fièvre te serre, chien de vilain, à tous les diabl Le ladre a été ferme à toutes mes attaques; mais il ne faut pas pourtant quitter la négociation; et j'ai l'autre c en tout cas, d'où je suis assurée de tirer bonne réc pense.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

— HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, LAUDE, tenant un balai; MAITRE JACQUES, LA HE, BRINDAVOINE.

HARPAGON.

enez çà tous; que je vous distribue mes ordres , et règle à chacun son emploi. Approchez, dame nmençons par vous. (Elle tient un balai.) Bon, vous mes à la main. Je vous commets au soin de net- ut; et surtout prenez garde de ne point frotter s trop fort, de peur de les user. Outre cela, je tue, pendant le souper, au gouvernement des et, s'il s'en écarte quelqu'une, et qu'il se casse se, je m'en prendrai à vous, et le rabattrai sur

MAÎTRE JACQUES, à part.

it politique.

HARPAGON, à dame Claude.

— HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.

HARPAGON.

indavoine, et vous, La Merluche, je vous établis rge de rincer les verres et de donner à boire, nent lorsque l'on aura soif, et non pas selon la e certains impertinents de laquais, qui viennent les gens, et les faire aviser de boire lorsqu'on as. Attendez qu'on vous en demande plus d'une s ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

MAÎTRE JACQUES, à part.

vin pur monte à la tête.

LA MERLUCHE.

ns-nous nos siquenilles, monsieur?

HARPAGON.

Oui, quand vous verrez venir les personnes; et gard bien de gâter vos habits.

BRINDAVOINE.

Vous savez bien, monsieur, qu'un des devants de m pourpoint est couvert d'une grande tache de l'huile de lampe.

LA MERLUCHE.

Et moi, monsieur, que j'ai mon haut-de-chausses to troué par derrière, et qu'on me voit, révérence parler...

HARPAGON, à La Merluche.

Paix : rangez cela adroitement du côté de la muraille, présentez toujours le devant au monde. (A Brindavoine, en montrant comment il doit mettre son chapeau au-devant de son pourpoint, p cacher la tache d'huile.) Et vous, tenez toujours votre chape ainsi, lorsque vous servirez.

SCÈNE III. — HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈR MAITRE JACQUES.

HARPAGON.

Pour vous, ma fille, vous aurez l'œil sur ce que l'on de servira, et prendrez garde qu'il ne s'en fasse aucun dégât. Ce sied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien r cevoir ma maîtresse, qui vous doit venir visiter, et vous m ner avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis

ÉLISE.

Oui, mon père.

HARPAGON.

Oui, nigaude.

SCÈNE IV. — HARPAGON, CLÉANTE, VALÈRE, MAITR JACQUES.

HARPAGON.

Et vous, mon fils le damoiseau, à qui j'ai la bonté de pa donner l'histoire de tantôt, ne vous allez pas aviser non pl de lui faire mauvais visage.

CLÉANTE.

Moi, mon père? mauvais visage! et par quelle raison?

HARPAGON.

Mon Dieu! nous savons le train des enfants dont les pèr

se remarient, et de quel œil ils ont coutume de regarder ce qu'on appelle belle-mère. Mais si vous souhaitez que je perde le souvenir de votre dernière fredaine, je vous recommande surtout de régaler d'un bon visage cette personne-là, et de lui faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous sera possible.

CLÉANTE.

A vous dire le vrai, mon père, je ne puis pas vous promettre d'être bien aise qu'elle devienne ma belle-mère. Je mentirois, si je vous le disois; mais, pour ce qui est de la bien recevoir et de lui faire bon visage, je vous promets de vous obéir ponctuellement sur ce chapitre.

HARPAGON.

Prenez-y garde au moins.

CLÉANTE.

Vous verrez que vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre.

HARPAGON.

Vous ferez sagement.

SCÈNE V. — HARPAGON, VALÈRE, MAITRE JACQUES.

HARPAGON.

Valère, aide-moi à ceci. Or çà, maître Jacques, approchez-vous, je vous ai gardé pour le dernier.

MAÎTRE JACQUES.

Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler? car je suis l'un et l'autre.

HARPAGON.

C'est à tous les deux.

MAÎTRE JACQUES.

Mais à qui des deux le premier?

HARPAGON.

Au cuisinier.

MAÎTRE JACQUES.

Attendez donc, s'il vous plaît.

(Maître Jacques ôte sa casaque de cocher, et paroît vêtu en cuisinier.)

HARPAGON.

Quelle diantre de cérémonie est-ce là?

MAÎTRE JACQUES.

Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON.

Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

MAÎTRE JACQUES, à part.

Grande merveille !

HARPAGON.

Dis-moi un peu : nous feras-tu bonne chère ?

MAÎTRE JACQUES.

Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON.

Que diable, toujours de l'argent ! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire : de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ah ! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent ! toujours parler d'argent ! Voilà leur épée de chevet, de l'argent[1] !

VALÈRE.

Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille de faire bonne chère avec bien de l'argent ! c'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant ; mais, pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

MAÎTRE JACQUES.

Bonne chère avec peu d'argent !

VALÈRE.

Oui.

MAÎTRE JACQUES, à Valère.

Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier ; aussi bien vous mêlez-vous céans d'être le factoton.

HARPAGON.

Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra ?

MAÎTRE JACQUES.

Voilà monsieur votre intendant, qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HARPAGON.

Haye ! je veux que tu me répondes.

MAÎTRE JACQUES.

Combien serez-vous de gens à table ?

HARPAGON.

Nous serons huit ou dix ; mais il ne faut prendre que hu
Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour di

[1] *L'épée de chevet*, l'épée qu'on ne quitte jamais, qu'on place dans son lit ; figuré, *l'expression qu'on a sans cesse à la bouche.*

VALÈRE.

Cela s'entend.

MAÎTRE JACQUES.

Hé bien ! il faudra quatre grands potages et cinq assiettes. Potages... Entrées..

HARPAGON.

Que diable ! voilà pour traiter toute une ville entière.

MAÎTRE JACQUES.

Rôt...

HARPAGON, mettant la main sur la bouche de maître Jacques

Ah ! traître, tu manges tout mon bien.

MAÎTRE JACQUES.

Entremets[1].

HARPAGON, mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques.

Encore ?

VALÈRE, à maître Jacques.

Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde ? et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille ? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

HARPAGON.

Il a raison.

VALÈRE.

Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge, qu'une table remplie de trop de viandes ; que pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne ; et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger*.

[1] VAR. MAÎTRE JACQUES.

« Hé bien ! il faudra quatre grands potages bien garnis, et cinq assiettes d'en-» trées : potage bisque, potage de perdrix aux choux verts, potage de santé, » potage de canards aux navets. Entrées : fricassée de poulets, tourte de pigeon-» neaux, ris de veau, boudin blanc, et cervelles.

HARPAGON.

» Que diable ! voilà pour traiter toute une ville entière.

MAÎTRE JACQUES.

» Rôt dans un grandissime bassin en pyramide ; une grande longe de veau de » rivière, trois faisans, trois poulardes grasses, douze pigeons de volière, douze » poulets de grains, six lapereaux de garenne, douze perdreaux, deux douzaines » de cailles, trois douzaines d'ortolans... » (Édition de 1682.)

HARPAGON.

Ah! que cela est bien dit! Approche, que je t'embra pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entend de ma vie : *Il faut vivre pour manger, et non pas man pour vi*... Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce q tu dis?

VALÈRE.

Qu'*il faut manger pour vivre, et non pas vivre po manger*[1].

HARPAGON, à maître Jacques.

Oui. Entends-tu? (A Valère.) Qui est le grand homme qu dit cela?

VALÈRE.

Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON.

Souviens-toi de m'écrire ces mots : je les veux faire gr ver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

VALÈRE.

Je n'y manquerai pas. Et pour votre souper, vous n'av qu'à me laisser faire; je réglerai tout cela comme il faut.

HARPAGON.

Fais donc.

MAÎTRE JACQUES.

Tant mieux! j'en aurai moins de peine.

HARPAGON, à Valère.

Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et q rassasient d'abord; quelque bon haricot bien gras, av quelque pâté en pot bien garni de marrons. Là, que ce foisonne.

VALÈRE.

Reposez-vous sur moi.

HARPAGON.

Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carros

MAÎTRE JACQUES.

Attendez; ceci s'adresse au cocher. (Maître Jacques remet casaque.) Vous dites...

HARPAGON.

Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chev tout prêts pour conduire à la foire...

[1] *Ede ut vivas, ne vivas ut edas.* (Adage latin.)

MAÎTRE JACQUES.

Vos chevaux, monsieur? ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière : les pauvres bêtes n'en ont point, et ce seroit mal parler; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes, des façons de chevaux.

HARPAGON.

Les voilà bien malades! Ils ne font rien.

MAÎTRE JACQUES.

Et pour ne faire rien, monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudroit bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, de manger de même. Cela me fend le cœur de les voir ainsi exténués. Car, enfin, j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir. Je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche; et c'est être, monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON.

Le travail ne sera pas grand, d'aller jusqu'à la foire.

MAÎTRE JACQUES.

Non, monsieur, je n'ai pas le courage de les mener, et je ferois conscience de leur donner des coups de fouet, en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse, qu'ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes?

VALÈRE.

Monsieur, j'obligerai le voisin Picard à se charger de les conduire; aussi bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

MAÎTRE JACQUES.

Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

VALÈRE.

Maître Jacques fait bien le raisonnable!

MAÎTRE JACQUES.

Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire!

HARPAGON.

Paix.

MAÎTRE JACQUES.

Monsieur, je ne saurois souffrir les flatteurs; et je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels sur le pain

et le vin, le bois, le sel et la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter et vous faire sa cour. J'enrage de cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous : car, enfin, je me sens pour vous de la tendresse, en dépit que j'en aie ; et, après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

HARPAGON.

Pourrois-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi ?

MAÎTRE JACQUES.

Oui, monsieur, si j'étois assuré que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON.

Non, en aucune façon.

MAÎTRE JACQUES.

Pardonnez-moi ; je sais fort bien que je vous mettrois en colère.

HARPAGON.

Point du tout. Au contraire, c'est me faire plaisir, et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

MAÎTRE JACQUES.

Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet, et que l'on n'est point plus ravi que de vous tenir au cul et aux chausses, et de faire sans cesse des contes de votre lésine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-temps et les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde ; l'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste d'un gigot de mouton ; celui-ci, que l'on vous surprit, une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux ; et que votre cocher, qui étoit celui d'avant moi, vous donna, dans l'obscurité, je ne sais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous dise ? On ne sauroit aller nulle part, où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces. Vous êtes la fable et la risée de tout

le monde; et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain et de fesse-matthieu[1].

HARPAGON, en battant maître Jacques.

Vous êtes un sot, un maraud, un coquin, et un impudent.

MAÎTRE JACQUES.

Hé bien! ne l'avois-je pas deviné? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avois bien dit que je vous fâcherois de vous dire la vérité.

HARPAGON.

Apprenez à parler.

SCÈNE VI. — VALÈRE, MAITRE JACQUES.

VALÈRE, riant.

A ce que je puis voir, maître Jacques, on paie mal votre franchise.

MAÎTRE JACQUES.

Morbleu! monsieur le nouveau venu, qui faites l'homme d'importance, ce n'est pas votre affaire. Riez de vos coups de bâton quand on vous en donnera, et ne venez point rire des miens.

VALÈRE.

Ah! monsieur maître Jacques, ne vous fâchez pas, je vous prie.

MAÎTRE JACQUES, à part.

Il file doux. Je veux faire le brave, et, s'il est assez sot pour me craindre, le frotter quelque peu. (Haut.) Savez-vous bien, monsieur le rieur, que je ne ris pas, moi, et que, si vous m'échauffez la tête, je vous ferai rire d'une autre sorte?

(Maître Jacques pousse Valère jusqu'au fond du théâtre, en le menaçant.)

VALÈRE.

Hé! doucement.

MAÎTRE JACQUES.

Comment, doucement? il ne me plaît pas, moi.

[1] Molière a pris l'idée de cette scène dans la comédie *i Suppositi*, de l'Arioste, dont nous avons parlé plus haut. Voici le passage : « Le perfide dit de » vous tous les maux que l'on sauroit penser. — Ah! le méchant! Et que » dit-il? — Tout le pis qu'on sauroit dire. — O Dieu! — Que vous êtes le plus » avare et misérable homme qui oncques naquit, et que vous le laissez mourir » de male mort de faim. » (Acte II, scène IV, traduction de de Mesmes.) (Bret.)

VALÈRE.

De grace!

MAÎTRE JACQUES.

Vous êtes un impertinent.

VALÈRE.

Monsieur maître Jacques...

MAÎTRE JACQUES.

Il n'y a point de monsieur maître Jacques pour un
Si je prends un bâton, je vous rosserai d'importan

VALÈRE.

Comment! un bâton?

(Valère fait reculer maître Jacques à son

MAÎTRE JACQUES.

Hé! je ne parle pas de cela.

VALÈRE.

Savez-vous bien, monsieur le fat, que je suis b
vous rosser vous-même?

MAITRE JACQUES.

Je n'en doute pas.

VALÈRE.

Que vous n'êtes, pour tout potage, qu'un faqui
sinier?

MAÎTRE JACQUES.

Je le sais bien.

VALÈRE.

Et que vous ne me connoissez pas encore?

MAÎTRE JACQUES.

Pardonnez-moi.

VALÈRE.

Vous me rosserez, dites-vous?

MAÎTRE JACQUES.

Je le disois en raillant.

VALÈRE.

Et moi, je ne prends point de goût à votre
(Donnant des coups de bâton à maître Jacques.) Apprenez que
un mauvais railleur.

MAÎTRE JACQUES, seul.

Peste soit la sincérité! c'est un mauvais métier
mais j'y renonce, et je ne veux plus dire vrai. Pas

[1] C'est-à-dire, il n'y en a point. Le double était une petite pièce qui valait deux deniers.

pour mon maître : il a quelque droit de me battre; mais, pour ce monsieur l'intendant, je m'en vengerai si je puis.

SCÈNE VII. — MARIANE, FROSINE, MAITRE JACQUES.

FROSINE.

Savez-vous, maître Jacques, si votre maître est au logis?

MAÎTRE JACQUES.

Oui, vraiment, il y est; je ne le sais que trop.

FROSINE.

Dites-lui, je vous prie, que nous sommes ici.

MAÎTRE JACQUES.

Ah! nous voilà pas mal.

SCÈNE VIII. — MARIANE, FROSINE

MARIANE.

Ah! que je suis, Frosine, dans un étrange état, et, s'il faut dire ce que je sens, que j'appréhende cette vue!

FROSINE.

Mais pourquoi, et quelle est votre inquiétude?

MARIANE.

Hélas! me le demandez-vous? Et ne vous figurez-vous point les alarmes d'une personne toute prête à voir le supplice où l'on veut l'attacher?

FROSINE.

Je vois bien que, pour mourir agréablement, Harpagon n'est pas le supplice que vous voudriez embrasser; et je connois, à votre mine, que le jeune blondin dont vous m'avez parlé vous revient un peu dans l'esprit.

MARIANE.

Oui. C'est une chose, Frosine, dont je ne veux pas me défendre; et les visites respectueuses qu'il a rendues chez nous ont fait, je vous l'avoue, quelque effet dans mon ame.

FROSINE.

Mais avez-vous su quel il est?

MARIANE.

Non, je ne sais point quel il est. Mais je sais qu'il est fait d'un air à se faire aimer; que si l'on pouvoit mettre les choses à mon choix, je le prendrois plutôt qu'un autre; et qu'il ne contribue pas peu à me faire trouver un tourment effroyable dans l'époux qu'on veut me donner.

FROSINE.

Mon Dieu! tous ces blondins sont agréables, et débi fort bien leur fait; mais la plupart sont gueux comme rats; il vaut mieux, pour vous, de prendre un vieux r qui vous donne beaucoup de bien. Je vous avoue que sens ne trouvent pas si bien leur compte du côté que je et qu'il y a quelques petits dégoûts à essuyer avec un époux; mais cela n'est pas pour durer; et sa mort, cro moi, vous mettra bientôt en état d'en prendre un plu mable, qui réparera toutes choses.

MARIANE.

Mon Dieu! Frosine, c'est une étrange affaire, lors pour être heureuse, il faut souhaiter ou attendre le tr de quelqu'un; et la mort ne suit pas tous les projets nous faisons.

FROSINE.

Vous moquez-vous? Vous ne l'épousez qu'aux condit de vous laisser veuve bientôt; et ce doit être là un des ticles du contrat. Il seroit bien impertinent de ne pas n rir dans trois mois! Le voici en propre personne.

MARIANE.

Ah! Frosine, quelle figure!

SCÈNE IX. — HARPAGON, MARIANE, FROSINE.

HARPAGON, à Mariane.

Ne vous offensez pas, ma belle, si je viens à vous a des lunettes. Je sais que vos appas frappent assez les ye sont assez visibles d'eux-mêmes, et qu'il n'est pas besoin lunettes pour les apercevoir; mais, enfin, c'est avec des nettes qu'on observe les astres; et je maintiens et gara que vous êtes un astre, mais un astre, le plus bel astre soit dans le pays des astres. Frosine, elle ne répond mot ne témoigne, ce me semble, aucune joie de me voir.

FROSINE.

C'est qu'elle est encore toute surprise; et puis, les f ont toujours honte à témoigner d'abord ce qu'elles ont d l'ame.

HARPAGON, à Frosine.

Tu as raison. (A Mariane.) Voilà, belle mignonne, ma qui vient vous saluer

SCÈNE X. — HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

Je m'acquitte bien tard, madame, d'une telle visite.

ÉLISE.

Vous avez fait, madame, ce que je devois faire, et c'étoit à moi de vous prévenir.

HARPAGON.

Vous voyez qu'elle est grande; mais mauvaise herbe croît toujours.

MARIANE, bas, à Frosine.

Oh! l'homme déplaisant!

HARPAGON, bas, à Frosine.

Que dit la belle?

FROSINE.

Qu'elle vous trouve admirable.

HARPAGON.

C'est trop d'honneur que vous me faites, adorable mignonne.

MARIANE, à part.

Quel animal!

HARPAGON.

Je vous suis trop obligé de ces sentiments.

MARIANE, à part.

Je n'y puis plus tenir.

SCÈNE XI — HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE, VALÈRE, FROSINE, BRINDAVOINE.

HARPAGON.

Voici mon fils aussi, qui vous vient faire la révérence.

MARIANE, bas, à Frosine.

Ah! Frosine, quelle rencontre! C'est justement celui dont je t'ai parlé.

FROSINE, à Mariane.

L'aventure est merveilleuse.

HARPAGON.

Je vois que vous vous étonnez de me voir de si grands enfants; mais je serai bientôt défait et de l'un et de l'autre.

CLÉANTE, à Mariane.

Madame, à vous dire le vrai, c'est ici une aventure où,

sans doute, je ne m'attendois pas; et mon père ne m'a p peu surpris lorsqu'il m'a dit tantôt le dessein qu'il av formé.

MARIANE.

Je puis dire la même chose. C'est une rencontre impr vue qui m'a surprise autant que vous; et je n'étois poi préparée à une pareille aventure.

CLÉANTE.

Il est vrai que mon père, madame, ne peut pas faire u plus beau choix, et que ce m'est une sensible joie que l'hor neur de vous voir; mais, avec tout cela, je ne vous assure rai pas que je me réjouis du dessein où vous pourriez êtr de devenir ma belle-mère. Le compliment, je vous l'avoue est trop difficile pour moi; et c'est un titre, s'il vous plaît, que je ne vous souhaite point. Ce discours paroîtra brutal aux yeux de quelques-uns; mais je suis assuré que vous serez personne à le prendre comme il faudra; que c'est un mariage, madame, où vous vous imaginez bien que je dois avoir de la répugnance; que vous n'ignorez pas, sachant ce que je suis, comme il choque mes intérêts, et que vous voulez bien enfin que je vous dise, avec la permission de mon père, que, si les choses dépendoient de moi, cet hymen ne se feroit point.

HARPAGON.

Voilà un compliment bien impertinent! Quelle belle confession à lui faire!

MARIANE.

Et moi, pour vous répondre, j'ai à vous dire que les choses sont fort égales; et que, si vous auriez de la répugnance à me voir votre belle-mère, je n'en aurois pas moins, sans doute, à vous voir mon beau-fils. Ne croyez pas, je vous prie, que ce soit moi qui cherche à vous donner cette inquiétude. Je serois fort fâchée de vous causer du déplaisir; et, si je ne m'y vois forcée par une puissance absolue, je vous donne ma parole que je ne consentirai point au mariage qui vous chagrine.

HARPAGON.

Elle a raison. A sot compliment, il faut une réponse d même. Je vous demande pardon, ma belle, de l'imperti nence de mon fils; c'est un jeune sot, qui ne sait pas encor la conséquence des paroles qu'il dit.

MARIANE.

Je vous promets que ce qu'il m'a dit ne m'a point du tout offensée; au contraire, il m'a fait plaisir de m'expliquer ainsi ses véritables sentiments. J'aime de lui un aveu de la sorte; et, s'il avoit parlé d'autre façon, je l'en estimerois bien moins.

HARPAGON.

C'est beaucoup de bonté à vous, de vouloir ainsi excuser ses fautes. Le temps le rendra plus sage, et vous verrez qu'il changera de sentiments.

CLÉANTE.

Non, mon père, je ne suis point capable d'en changer, et je prie instamment madame de le croire.

HARPAGON.

Mais voyez quelle extravagance! il continue encore plus fort.

CLÉANTE.

Voulez-vous que je trahisse mon cœur?

HARPAGON.

Encore! avez-vous envie de changer de discours?

CLÉANTE.

Hé bien! puisque vous voulez que je parle d'autre façon, souffrez, madame, que je me mette ici à la place de mon père, et que je vous avoue que je n'ai rien vu dans le monde de si charmant que vous; que je ne conçois rien d'égal au bonheur de vous plaire, et que le titre de votre époux est une gloire, une félicité que je préférerois aux destinées des plus grands princes de la terre. Oui, madame, le bonheur de vous posséder est, à mes regards, la plus belle de toutes les fortunes; c'est où j'attache toute mon ambition. Il n'y a rien que je ne sois capable de faire pour une conquête si précieuse; et les obstacles les plus puissants...

HARPAGON.

Doucement, mon fils, s'il vous plaît.

CLÉANTE.

C'est un compliment que je fais pour vous à madame.

HARPAGON.

Mon Dieu! j'ai une langue pour m'expliquer moi-même, et je n'ai pas besoin d'un interprète comme vous[1]. Allons, donnez des siéges.

[1] VAR. Et je n'ai pas besoin d'un *procureur* comme vous.

FROSINE.

Non; il vaut mieux que, de ce pas, nous allions à la foir afin d'en revenir plus tôt, et d'avoir tout le temps ensui de vous entretenir.

HARPAGON, à Brindavoine.

Qu'on mette donc les chevaux au carrosse.

SCÈNE XII. — HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANT VALÈRE, FROSINE.

HARPAGON, à Mariane.

Je vous prie de m'excuser, ma belle, si je n'ai pas song à vous donner un peu de collation avant que de partir.

CLÉANTE.

J'y ai pourvu, mon père, et j'ai fait apporter ici quelque bassins d'oranges de la Chine, de citrons doux, et de confi tures, que j'ai envoyé querir de votre part.

HARPAGON, bas, à Valère.

Valère!

VALÈRE, à Harpagon.

Il a perdu le sens.

CLÉANTE.

Est-ce que vous trouvez, mon père, que ce ne soit pa assez? Madame aura la bonté d'excuser cela, s'il lui plaît.

MARIANE.

C'est une chose qui n'étoit pas nécessaire.

CLÉANTE.

Avez-vous jamais vu, madame, un diamant plus vif qu celui que vous voyez que mon père a au doigt?

MARIANE.

Il est vrai qu'il brille beaucoup.

CLÉANTE, ôtant du doigt de son père le diamant, et le donnant à Mariane.

Il faut que vous le voyiez de près.

MARIANE.

Il est fort beau, sans doute, et jette quantité de feux.

CLÉANTE, se mettant au-devant de Mariane, qui veut rendre le diamant.

Non, madame, il est en de trop belles mains. C'est u présent que mon père vous a fait.

HARPAGON.

Moi?

CLÉANTE.

N'est-il pas vrai, mon père, que vous voulez que madame le garde pour l'amour de vous?

HARPAGON, bas, à son fils.

Comment?

CLÉANTE, à Mariane.

Belle demande! il me fait signe de vous le faire accepter.

MARIANE.

Je ne veux point...

CLÉANTE, à Mariane.

Vous moquez-vous? Il n'a garde de le reprendre.

HARPAGON, à part.

J'enrage!

MARIANE.

Ce seroit...

CLÉANTE, empêchant toujours Mariane de rendre le diamant.

Non, vous dis-je, c'est l'offenser.

MARIANE.

De grace...

CLÉANTE.

Point du tout.

HARPAGON, à part.

Peste soit...

CLÉANTE.

Le voilà qui se scandalise de votre refus.

HARPAGON, bas, à son fils.

Ah! traître!

CLÉANTE, à Mariane.

Vous voyez qu'il se désespère.

HARPAGON, bas, à son fils, en le menaçant.

Bourreau que tu es!

CLÉANTE.

Mon père, ce n'est pas ma faute. Je fais ce que je puis pour l'obliger à la garder; mais elle est obstinée.

HARPAGON, bas, à son fils, en le menaçant.

Pendard!

CLÉANTE.

Vous êtes cause, madame, que mon père me querelle.

HARPAGON, bas, à son fils, avec les mêmes gestes.

Le coquin!

CLÉANTE, à Mariane.

Vous le ferez tomber malade. De grace, madame, ne sistez point davantage.

FROSINE, à Mariane.

Mon Dieu! que de façons! Gardez la bague, puisque m sieur le veut.

MARIANE, à Harpagon.

Pour ne vous point mettre en colère, je la garde mai nant, et je prendrai un autre temps pour vous la rendr

SCÈNE XIII. — HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉAN VALÈRE, FROSINE, BRINDAVOINE.

BRINDAVOINE.

Monsieur, il y a là un homme qui veut vous parler.

HARPAGON.

Dis-lui que je suis empêché, et qu'il revienne une au fois.

BRINDAVOINE.

Il dit qu'il vous apporte de l'argent.

HARPAGON, à Mariane.

Je vous demande pardon; je reviens tout à l'heure.

SCÈNE XIV. — HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANT VALÈRE, FROSINE, LA MERLUCHE.

LA MERLUCHE, courant et faisant tomber Harpagon.

Monsieur...

HARPAGON.

Ah! je suis mort.

CLÉANTE.

Qu'est-ce, mon père? vous êtes-vous fait mal?

HARPAGON.

Le traître assurément a reçu de l'argent de mes débiteu pour me faire rompre le cou.

VALÈRE, à Harpagon.

Cela ne sera rien.

[1] Dans une farce italienne intitulée *Arlequin dévaliseur de maisons*, S fait remarquer à Flaminia le diamant que Pantalon porte à son doigt. Fla le loue, et Scapin le lui présente, en l'assurant que Pantalon lui en fait pré Telle est la scène qui a fourni à Molière la première idée de cette situati comique. (Riccoboni.)

LA MERLUCHE, à Harpagon.

Monsieur, je vous demande pardon : je croyois bien faire d'accourir vite.

HARPAGON.

Que viens-tu faire ici, bourreau?

LA MERLUCHE.

Vous dire que vos deux chevaux sont déferrés.

HARPAGON.

Qu'on les mène promptement chez le maréchal.

CLÉANTE.

En attendant qu'ils soient ferrés, je vais faire pour vous, mon père, les honneurs de votre logis, et conduire madame dans le jardin, où je ferai porter la collation.

SCÈNE XV. — HARPAGON, VALÈRE.

HARPAGON.

Valère, aie un peu l'œil à tout cela, et prends soin, je te prie, de m'en sauver le plus que tu pourras, pour le renvoyer au marchand.

VALÈRE.

C'est assez.

HARPAGON, seul.

O fils impertinent! as-tu envie de me ruiner?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

—

SCÈNE I. — CLÉANTE, MARIANE, ÉLISE, FROSINE.

CLÉANTE.

Rentrons ici, nous serons beaucoup mieux. Il n'y a plus autour de nous personne de suspect, et nous pouvons parler librement.

ÉLISE.

Oui, madame, mon frère m'a fait confidence de la pas-

sion qu'il a pour vous. Je sais les chagrins et les déplaisir que sont capables de causer de pareilles traverses; et c'est je vous assure, avec une tendresse extrême que je m'intéresse à votre aventure

MARIANE.

C'est une douce consolation que de voir dans ses intérêts une personne comme vous; et je vous conjure, madame, de me garder toujours cette généreuse amitié, si capable de m'adoucir les cruautés de la fortune.

FROSINE.

Vous êtes, par ma foi, de malheureuses gens l'un et l'autre, de ne m'avoir point, avant tout ceci, avertie de votre affaire. Je vous aurois, sans doute, détourné cette inquiétude, et n'aurois point amené les choses où l'on voit qu'elles sont.

CLÉANTE.

Que veux-tu? C'est ma mauvaise destinée qui l'a voulu ainsi. Mais, belle Mariane, quelles résolutions sont les vôtres?

MARIANE.

Hélas! suis-je en pouvoir de faire des résolutions? Et dans la dépendance où je me vois, puis-je former que des souhaits?

CLÉANTE.

Point d'autre appui pour moi dans votre cœur que de simples souhaits? Point de pitié officieuse? Point de secourable bonté? Point d'affection agissante?

MARIANE.

Que saurois-je vous dire? Mettez-vous en ma place, et voyez ce que je puis faire. Avisez, ordonnez vous-même; je m'en remets à vous; et je vous crois trop raisonnable pour vouloir exiger de moi que ce qui peut m'être permis par l'honneur et la bienséance

CLÉANTE.

Hélas! où me réduisez-vous, que de me renvoyer à ce que voudront me permettre les fâcheux sentiments d'un rigoureux honneur et d'une scrupuleuse bienséance?

MARIANE.

Mais que voulez-vous que je fasse? Quand je pourrois passer sur quantité d'égards où notre sexe est obligé, j'ai de la considération pour ma mère Elle m'a toujours élevée a

une tendresse extrême, et je ne saurois me résoudre à lui donner du déplaisir. Faites, agissez auprès d'elle; employez tous vos soins à gagner son esprit. Vous pouvez faire et dire tout ce que vous voudrez; je vous en donne la licence; et, s'il ne tient qu'à me déclarer en votre faveur, je veux bien consentir à lui faire un aveu, moi-même, de tout ce que je sens pour vous.

CLÉANTE.

Frosine, ma pauvre Frosine, voudrois-tu nous servir?

FROSINE.

Par ma foi, faut-il le demander? je le voudrois de tout mon cœur. Vous savez que, de mon naturel, je suis assez humaine. Le ciel ne m'a point fait l'ame de bronze, et je n'ai que trop de tendresse à rendre de petits services, quand je vois des gens qui s'entr'aiment en tout bien et en tout bonneur. Que pourrions-nous faire à ceci?

CLÉANTE.

Songe un peu, je te prie.

MARIANE.

Ouvre-nous des lumières.

ÉLISE.

Trouve quelque invention pour rompre ce que tu as fait.

FROSINE.

Ceci est assez difficile. (A Mariane.) Pour votre mère, elle n'est pas tout à fait déraisonnable, et peut-être pourroit-on la gagner et la résoudre à transporter au fils le don qu'elle veut faire au père. (A Cléante.) Mais le mal que j'y trouve, c'est que votre père est votre père.

CLÉANTE.

Cela s'entend.

FROSINE.

Je veux dire qu'il conservera du dépit si l'on montre qu'on le refuse, et qu'il ne sera point d'humeur ensuite à donner son consentement à votre mariage. Il faudroit, pour bien faire, que le refus vînt de lui-même, et tâcher, par quelque moyen, de le dégoûter de votre personne.

CLÉANTE

Tu as raison.

FROSINE.

Oui, j'ai raison, je le sais bien. C'est là ce qu'il faudroit;

mais le diantre [1] est d'en pouvoir trouver les moyens. Attendez : si nous avions quelque femme un peu sur l'âge qui fût de mon talent, et jouât assez bien pour contrefaire une dame de qualité, par le moyen d'un train fait à la hâte et d'un bizarre nom de marquise ou de vicomtesse, que nous supposerions de la Basse-Bretagne, j'aurois assez d'adresse pour faire accroire à votre père que ce seroit une personne riche, outre ses maisons, de cent mille écus en argent comptant; qu'elle seroit éperdument amoureuse de lui, et souhaiteroit de se voir sa femme, jusqu'à lui donner tout son bien par contrat de mariage; et je ne doute point qu'il ne prêtât l'oreille à la proposition. Car, enfin, il vous aime fort, je le sais, mais il aime un peu plus l'argent; et quand, ébloui de ce leurre, il auroit une fois consenti à ce qui vous touche, il importeroit peu ensuite qu'il se désabusât, en venant à vouloir voir clair aux effets de notre marquise.

CLÉANTE.

Tout cela est fort bien pensé.

FROSINE.

Laissez-moi faire. Je viens de me ressouvenir d'une de mes amies qui sera notre fait.

CLÉANTE.

Sois assurée, Frosine, de ma reconnoissance, si tu viens à bout de la chose. Mais, charmante Mariane, commençons, je vous prie, par gagner votre mère; c'est toujours beaucoup faire que de rompre ce mariage. Faites-y de votre part, je vous en conjure, tous les efforts qu'il vous sera possible. Servez-vous de tout le pouvoir que vous donne sur elle cette amitié qu'elle a pour vous. Déployez sans réserve les graces éloquentes, les charmes tout-puissants que le ciel a placés dans vos yeux et dans votre bouche; et n'oubliez rien, s'il vous plaît, de ces tendres paroles, de ces douces prières, et de ces caresses touchantes, à qui je suis persuadé qu'on ne sauroit rien refuser.

MARIANE.

J'y ferai tout ce que je puis, et n'oublierai aucune chose.

[1] *Diantre*, pour *diable*. Rabelais a dit : *Créature du grand vilain diantre d'enfer.*

E II. — HARPAGON, CLÉANTE, MARIANE, ÉLISE, FROSINE.

HARPAGON, à part, sans être aperçu.

iis! mon fils baise la main de sa prétendue belle-; et sa prétendue belle-mère ne s'en défend pas fort! Y -il quelque mystère là-dessous?

ÉLISE.

là mon père.

HARPAGON.

carrosse est tout prêt; vous pouvez partir quand il plaira.

CLÉANTE.

sque vous n'y allez pas, mon père, je m'en vais les ire.

HARPAGON.

a : demeurez. Elles iront bien toutes seules, et j'ai be-le vous.

SCÈNE III. — HARPAGON, CLÉANTE.

HARPAGON.

çà, intérêt de belle-mère à part, que te semble, à toi, te personne?

CLÉANTE.

qui m'en semble?

HARPAGON.

, de son air, de sa taille, de sa beauté, de son esprit?

CLÉANTE.

la.

HARPAGON.

s encore?

CLÉANTE.

'ous en parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici e je l'avois crue. Son air est de franche coquette, sa est assez gauche, sa beauté très médiocre, et son esprit us communs. Ne croyez pas que ce soit, mon père, vous en dégoûter; car, belle-mère pour belle-mère, autant celle-là qu'une autre.

HARPAGON.

lui disois tantôt pourtant...

CLÉANTE.

Je lui ai dit quelques douceurs en votre nom, mais c'étoit pour vous plaire.

HARPAGON.

Si bien donc que tu n'aurois pas d'inclination pour elle?

CLÉANTE.

Moi? point du tout.

HARPAGON.

J'en suis fâché, car cela rompt une pensée qui m'étoit venue dans l'esprit. J'ai fait, en la voyant ici, réflexion sur mon âge; et j'ai songé qu'on pourra trouver à redire de me voir marier à une si jeune personne. Cette considération m'en faisoit quitter le dessein; et, comme je l'ai fait demander, et que je suis pour elle engagé de parole, je te l'aurois donnée, sans l'aversion que tu témoignes.

CLÉANTE.

A moi?

HARPAGON.

A toi.

CLÉANTE.

En mariage?

HARPAGON.

En mariage.

CLÉANTE.

Écoutez. Il est vrai qu'elle n'est pas fort à mon goût mais, pour vous faire plaisir, mon père, je me résoudrai l'épouser, si vous voulez.

HARPAGON.

Moi, je suis plus raisonnable que tu ne penses. Je ne veux point forcer ton inclination.

CLÉANTE.

Pardonnez-moi; je me ferai cet effort pour l'amour de vous.

HARPAGON.

Non, non. Un mariage ne sauroit être heureux où l'inclination n'est pas.

CLÉANTE.

C'est une chose, mon père, qui peut-être viendra ensuite; et l'on dit que l'amour est souvent un fruit du mariage.

HARPAGON.

Non. Du côté de l'homme, on ne doit point risquer l'af-

faire; et ce sont des suites fâcheuses, où je n'ai garde de me commettre. Si tu avois senti quelque inclination pour elle, à la bonne heure; je te l'aurois fait épouser, au lieu de moi; mais, cela n'étant pas, je suivrai mon premier dessein, et je l'épouserai moi-même.

CLÉANTE.

Hé bien! mon père, puisque les choses sont ainsi, il faut vous découvrir mon cœur; il faut vous révéler notre secret. La vérité est que je l'aime depuis un jour que je la vis dans une promenade; que mon dessein étoit tantôt de vous la demander pour femme, et que rien ne m'a retenu que la déclaration de vos sentiments et la crainte de vous déplaire.

HARPAGON.

Lui avez-vous rendu visite?

CLÉANTE.

Oui, mon père.

HARPAGON.

Beaucoup de fois?

CLÉANTE.

Assez, pour le temps qu'il y a.

HARPAGON.

Vous a-t-on bien reçu?

CLÉANTE.

Fort bien, mais sans savoir qui j'étois; et c'est ce qui a fait tantôt la surprise de Mariane.

HARPAGON.

Lui avez-vous déclaré votre passion, et le dessein où vous étiez de l'épouser?

CLÉANTE.

Sans doute; et même j'en avois fait à sa mère quelque peu d'ouverture.

HARPAGON.

A-t-elle écouté, pour sa fille, votre proposition?

CLÉANTE.

Oui, fort civilement.

HARPAGON.

Et la fille correspond-elle fort à votre amour?

CLÉANTE.

Si j'en dois croire les apparences, je me persuade, mon père, qu'elle a quelque bonté pour moi.

HARPAGON, bas, à Valère.

Je suis bien aise d'avoir appris un tel secret; (
tement ce que je demandois. (Haut.) Or sus, mon
vous ce qu'il y a? c'est qu'il faut songer, s'il vo
vous défaire de votre amour, à cesser toutes vos
auprès d'une personne que je prétends pour moi
marier dans peu avec celle qu'on vous destine [1].

CLÉANTE.

Oui, mon père; c'est ainsi que vous me joue
puisque les choses en sont venues là, je vous dé
que je ne quitterai point la passion que j'ai pou
qu'il n'y a point d'extrémité où je ne m'aband
vous disputer sa conquête; et que, si vous avez p
consentement d'une mère, j'aurai d'autres sec
être, qui combattront pour moi.

HARPAGON.

Comment, pendard! tu as l'audace d'aller sur m

CLÉANTE.

C'est vous qui allez sur les miennes, et je suis
en date.

HARPAGON.

Ne suis-je pas ton père, et ne me dois-tu pas r

CLÉANTE.

Ce ne sont point ici des choses où les enfants
gés de déférer aux pères, et l'amour ne connoît

HARPAGON.

Je te ferai bien me connoître avec de bons
bâton.

CLÉANTE.

Toutes vos menaces ne feront rien.

HARPAGON.

Tu renonceras à Mariane.

CLÉANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Donnez-moi un bâton tout à l'heure

[1] L'épreuve de l'Avare sur le cœur de son fils est la même qu
thridate dans la tragédie de Racine. Harpagon et le roi de Pont s
lards amoureux; l'un et l'autre ont leur fils pour rival, l'un et
vent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui est ent
leur maîtresse, et les deux pièces finissent par le mariage du jeun
(V

SCÈNE IV. — HARPAGON, CLÉANTE, MAITRE JACQUES.

MAÎTRE JACQUES.

Hé, hé, hé, messieurs, qu'est-ce-ci? à quoi songez-vous?

CLÉANTE.

Je me moque de cela.

MAÎTRE JACQUES, à Cléante.

Ah! monsieur, doucement.

HARPAGON.

Me parler avec cette impudence!

MAÎTRE JACQUES, à Harpagon.

Ah! monsieur, de grace!

CLÉANTE.

Je n'en démordrai point.

MAÎTRE JACQUES, à Cléante.

Hé quoi! à votre père?

HARPAGON.

Laisse-moi faire.

MAÎTRE JACQUES, à Harpagon.

Hé quoi! à votre fils? encore passe pour moi.

HARPAGON.

Je te veux faire toi-même, maître Jacques, juge de cette affaire, pour montrer comme j'ai raison [1].

MAÎTRE JACQUES.

J'y consens. (A Cléante.) Éloignez-vous un peu.

HARPAGON.

J'aime une fille que je veux épouser; et le pendard a l'insolence de l'aimer avec moi, et d'y prétendre malgré mes ordres.

MAÎTRE JACQUES.

Ah! il a tort.

HARPAGON.

N'est-ce pas une chose épouvantable, qu'un fils qui veut entrer en concurrence avec son père? et ne doit-il pas, par respect, s'abstenir de toucher à mes inclinations?

MAÎTRE JACQUES.

Vous avez raison. Laissez-moi lui parler, et demeurez là.

CLÉANTE, à maître Jacques, qui s'approche de lui.

Hé bien! oui, puisqu'il veut te choisir pour juge, je n'y

[1] Cette scène rappelle la scène septième du premier acte, où Harpagon a pris Valère pour juge entre sa fille et lui.

recule point; il ne m'importe qui ce soit; et je veux aussi me rapporter à toi, maître Jacques, de notre férend.

MAÎTRE JACQUES.

C'est beaucoup d'honneur que vous me faites.

CLÉANTE.

Je suis épris d'une jeune personne qui répond à vœux, et reçoit tendrement les offres de ma foi; et père s'avise de venir troubler notre amour, par la dem qu'il en fait faire.

MAÎTRE JACQUES.

Il a tort assurément.

CLÉANTE.

N'a-t-il point de honte, à son âge, de songer à se ma Lui sied-il bien d'être encore amoureux? et ne devroit-il laisser cette occupation aux jeunes gens?

MAÎTRE JACQUES.

Vous avez raison. Il se moque. Laissez-moi lui dire mots. (A Harpagon.) Hé bien! votre fils n'est pas si étr que vous le dites, et il se met à la raison. Il dit qu'il sa respect qu'il vous doit; qu'il ne s'est emporté que da première chaleur, et qu'il ne fera point refus de se mettre à ce qu'il vous plaira, pourvu que vous vouli traiter mieux que vous ne faites, et lui donner quelque sonne en mariage, dont il ait lieu d'être content.

HARPAGON.

Ah! dis-lui, maître Jacques, que, moyennant cel pourra espérer toutes choses de moi, et que, hors Mari je lui laisse la liberté de choisir celle qu'il voudra.

MAÎTRE JACQUES.

Laissez-moi faire. (A Cléante.) Hé bien! votre père n'est si déraisonnable que vous le faites; et il m'a témoigné ce sont vos emportements qui l'ont mis en colère; qu'il veut seulement qu'à votre manière d'agir, et qu'il sera disposé à vous accorder ce que vous souhaitez, pourvu vous vouliez vous y prendre par la douceur, et lui rendr déférences, les respects et les soumissions qu'un fils d son père.

CLÉANTE.

Ah! maître Jacques, tu lui peux assurer que, s'il n corde Mariane, il me verra toujours le plus soumis de

mmes, et que jamais je ne ferai aucune chose que par
lontés.

MAÎTRE JACQUES, à Harpagon.

est fait; il consent à ce que vous dites

HARPAGON.

à qui va le mieux du monde.

MAÎTRE JACQUES, à Cléante.

est conclu; il est content de vos promesses.

CLÉANTE.

iel en soit loué!

MAÎTRE JACQUES.

ieurs, vous n'avez qu'à parler ensemble : vous voilà
d maintenant; et vous alliez vous quereller, faute de
ntendre.

CLÉANTE.

pauvre maître Jacques, je te serai obligé toute ma

MAÎTRE JACQUES.

y a pas de quoi, monsieur.

HARPAGON.

n'as fait plaisir, maître Jacques; et cela mérite une
ense. (Harpagon fouille dans sa poche; maître Jacques tend la main; pagon ne tire que son mouchoir, en disant :) Va, je m'en sou-
ii, je t'assure.

MAÎTRE JACQUES.

ous baise les mains.

SCÈNE V. — HARPAGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

ous demande pardon, mon père, de l'emportement
i fait paroître.

HARPAGON.

n'est rien.

CLÉANTE.

us assure que j'en ai tous les regrets du monde.

HARPAGON.

oi, j'ai toutes les joies du monde de te voir raison-

CLÉANTE.

e bonté à vous d'oublier si vite ma faute!

HARPAGON.

On oublie aisément les fautes des enfants lorsqu'i
trent dans leur devoir.

CLÉANTE.

Quoi! ne garder aucun ressentiment de toutes mes
vagances?

HARPAGON.

C'est une chose où tu m'obliges, par la soumissio
respect où tu te ranges.

CLÉANTE.

Je vous promets, mon père, que, jusques au tomb
conserverai dans mon cœur le souvenir de vos bontés

HARPAGON.

Et moi, je te promets qu'il n'y aura aucune chose
n'obtiennes de moi.

CLÉANTE.

Ah! mon père, je ne vous demande plus rien; e
m'avoir assez donné que de me donner Mariane

HARPAGON.

Comment?

CLÉANTE.

Je dis, mon père, que je suis trop content de vous,
je trouve toutes choses dans la bonté que vous avez de
corder Mariane.

HARPAGON.

Qui est-ce qui te parle de t'accorder Mariane?

CLÉANTE.

Vous, mon père.

HARPAGON.

Moi?

CLÉANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Comment! c'est toi qui as promis d'y renoncer

CLÉANTE.

Moi, y renoncer?

HARPAGON.

Oui.

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Tu ne t'es pas départi d'y prétendre?

CLÉANTE.

Au contraire, j'y suis porté plus que jamais.

HARPAGON.

Quoi! pendard, derechef?

CLÉANTE.

Rien ne me peut changer.

HARPAGON.

Laisse-moi faire, traître.

CLÉANTE.

Faites tout ce qu'il vous plaira.

HARPAGON.

Je te défends de me jamais voir.

CLÉANTE.

A la bonne heure.

HARPAGON.

Je t'abandonne.

CLÉANTE.

Abandonnez.

HARPAGON.

Je te renonce pour mon fils.

CLÉANTE.

Soit.

HARPAGON.

Je te déshérite.

CLÉANTE.

Tout ce que vous voudrez.

HARPAGON.

Et je te donne ma malédiction.

CLÉANTE.

Je n'ai que faire de vos dons[1].

[1] Cette scène, on l'a vu dans l'avertissement, a été blâmée par Rousseau, qui a trouvé dans Chamfort et La Harpe des contradicteurs très-sensés. Voici ce que dit Chamfort : « Si Molière a peint des mœurs vicieuses, c'est qu'elles existent; » et quand l'esprit général de sa pièce emporte leur condamnation, il a rempli » sa tâche, il est un vrai philosophe et un homme vertueux. Si le jeune Cléante, » à qui son père donne sa malédiction, sort en disant : *Je n'ai que faire de* » *vos dons*, a-t-on pu se méprendre à l'intention du poëte? Il eût pu sans doute » représenter ce fils toujours respectueux envers un père barbare ; il eût édifié » davantage en associant un tyran et une victime; mais la vérité, mais la force » de la leçon que le poëte veut donner aux pères avares, que devenoient-» elles? » -- M. Saint-Marc Girardin a transporté la situation dans le drame

SCÈNE VI. — CLÉANTE, LA FLÈCHE.

LA FLÈCHE, sortant du jardin avec une cassette.

Ah! monsieur, que je vous trouve à propos! Suivez-moi vite.

moderne, pour en mieux faire ressortir la vérité par la différence du ton. Cette façon tout à fait neuve de défendre est trop piquante pour ne point trouver place ici. « Je suppose, dit M. Saint-Marc, que, de nos jours, un auteur ait à traiter la situation que Molière a inventée dans *l'Avare*. Un père veut épouser une jeune femme qui est aimée de son fils; il soupçonne l'amour de ce fils, et par une ruse il lui en arrache l'aveu; cet aveu fait, il lui ordonne de renoncer à son amour. La situation est vive et dramatique; elle peut devenir terrible. L'auteur moderne ne manquerait pas, dans un pareil sujet, de viser au sérieux et à l'émotion; il ne manquerait pas de déclamer à grands cris contre la tyrannie paternelle. « L'autorité paternelle! s'écrierait le Cléante du drame moderne; mais croyez-vous donc qu'elle doive étouffer les droits de l'amour et de la nature? Ah! mon père, je vous en supplie, ne me forcez pas de vous désobéir: je le ferais! » — A quoi j'imagine que le père répondrait par une tirade romanesque et sentimentale, ne voulant peut-être pas se trop targuer de l'autorité paternelle, ce qui est de mauvais ton dans nos idées: « Eh! pourquoi, dirait-il, n'aimerais-je pas cette jeune fille? Le cœur vieillit-il? Mon âme rajeunit quand mes yeux la voient, etc.

CLÉANTE, *se promenant à grands pas sur la scène**.

Mon père!... mon père!... prenez garde! je répète encore ces syllabes sacrées, mais je commence à n'en plus comprendre le sens.

LE PÈRE.

Et moi, que signifie pour moi ce nom de fils?..... Fils! fils! qu'est-ce que cela veut dire? Ah! rival plutôt! voilà le mot que je comprends et que je hais.

LE FILS.

Eh bien donc, rival! je le suis et je veux l'être! Je prends cette jeune fille pour ma femme, vous présent, mon père, entendez-vous? Oh! il ne sera pas dit que mon père n'aura point assisté à mon mariage!

LE PÈRE.

Malheureux! je te maudis!

LE FILS, *gravement*.

Vous n'en avez plus le droit. Maudire, cela est d'un père: vous êtes mon rival. Maudire, cela est d'un prêtre; mais où sont en vous les signes du prêtre, les passions vaincues et la colère domptée? Vous n'êtes ni père ni prêtre. (*Avec solennité et intention.*) Je n'accepte pas votre malédiction! »

Voilà, dans le style du drame moderne, la traduction du mot: *Je n'ai que faire de vos dons*. Quel est, de ces deux mots, le plus corrupteur? quel est celui qui met le plus en discussion le mystère de l'autorité paternelle? Le sérieux du drame est d'autant plus dangereux, qu'il corrompt la raison par le sophisme et le cœur par l'émotion. La comédie plaisante, le drame argumente; la comédie touche, en passant, l'idée délicate des bornes du pouvoir paternel et des droits toujours spécieux de l'amour; le drame s'y arrête avec intention; il aime à développer cette thèse qui touche à toutes les passions, car toutes aiment la révolte. Ne dites donc plus, avec J. J. Rousseau, que la comédie de

* Un de mes amis, romancier et dramaturge célèbre, a bien voulu, à ma prière, écrire la scène dans le ton du drame moderne. (Saint-Marc. Girardin.)

CLÉANTE.

a-t-il?

LA FLÈCHE.

z-moi, vous dis-je : nous sommes bien.

CLÉANTE.

ıent?

LA FLÈCHE.

votre affaire.

CLÉANTE.

LA FLÈCHE.

ıigné ceci tout le jour.

CLÉANTE.

l-ce que c'est?

LA FLÈCHE.

ésor de votre père, que j'ai attrapé.

CLÉANTE.

nent as-tu fait?

LA FLÈCHE.

saurez tout. Sauvons-nous : je l'entends crier.

VII. — HARPAGON, seul, criant au voleur dès le jardin, et venant sans chapeau[1].

oleur! au voleur! à l'assassin! au meurtrier! Justste ciel! je suis perdu, je suis assassiné! on m'a

t une école de dépravation. C'est la mauvaise comédie et le drame rent le cœur, parce qu'ils ont la prétention de prêcher et d'instruire, ls énervent les âmes par la sentimentalité et corrompent les esprits par ıe. La bonne comédie amuse aux dépens des vices qu'elle oppose les ıtres; mais elle n'en recommande et n'en préconise aucun.»

Plaute, l'Avare, après le vol de son trésor, s'écrie : « Je suis perdu! je ssiné! je suis mort! où irai-je? où n'irai-je pas? Arrêtez, arrêtez. ne sais. Je ne vois rien. Je cherche en aveugle. Je perds la raison. où je vais, où je suis, qui je suis? Au secours! mes chers amis, découvi, oh! découvrez-moi celui qui m'a dérobé... Que dis-tu, toi? Je e fier à toi; tu m'as l'air d'un homme de bien. Vous riez : je vous tous, et je n'ignore pas qu'il y a ici beaucoup de voleurs. Quoi! perıe veut me la rendre! je vais mourir, je meurs. Qu'est-ce? dis, dis l'a dérobée. Tu ne le sais pas! Ah! je suis ruiné! Malheureux? mal-! me voilà sans ressources sur la terre! la faim, la misère, vont ler .. Fatale journée! qu'ai-je besoin de vivre, après la perte de tant le gardois avec un si grand soin! Hélas! je me suis trahi moi-même! reuglé, et maintenant on se réjouit de mon malheur!. . » (*Aululaire*, cène x).

coupé la gorge : on m'a dérobé mon argent. Q
être? Qu'est-il devenu? Où est-il? Où se cache
ferai-je pour le trouver? Où courir? Où ne p
N'est-il point là? N'est-il point ici? Qui est-ce? Ar
même se prenant par le bras.) Rends-moi mon argent,
Ah! c'est moi! Mon esprit est troublé, et j'ignore
qui je suis, et ce que je fais. Hélas! mon pauv
mon pauvre argent! mon cher ami! on m'a pri
et, puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support
solation, ma joie : tout est fini pour moi, et je n'a
faire au monde. Sans toi, il m'est impossible de v
est fait; je n'en puis plus; je me meurs; je suis
suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me r
en me rendant mon cher argent, ou en m'appren
pris? Euh! que dites-vous? Ce n'est personne. Il
que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup
ait épié l'heure; et l'on a choisi justement le ten
parlois à mon traître de fils. Sortons. Je veux al
la justice, et faire donner la question à toute ma
servantes, à valets, à fils et à fille, et à moi aus
gens assemblés! Je ne jette mes regards sur per
ne me donne des soupçons, et tout me semble m
Hé! de quoi est-ce qu'on parle là? de celui qui m
Quel bruit fait-on là-haut? Est-ce mon voleur qui
grace, si l'on sait des nouvelles de mon voleur,
que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi
me regardent tous et se mettent à rire. Vous ve
ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. A
des commissaires, des archers, des prévôts, des j
gênes, des potences et des bourreaux. Je veux fai
tout le monde; et, si je ne retrouve mon argen
pendrai moi-même après.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

—

SCÈNE I. — HARPAGON, UN COMMISSAIRE.

LE COMMISSAIRE.

aissez-moi faire; je sais mon métier, Dieu merci. Ce st pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des ; et je voudrois avoir autant de sacs de mille francs que fait pendre de personnes.

HARPAGON.

'ous les magistrats sont intéressés à prendre cette affaire main; et, si l'on ne me fait retrouver mon argent, je ıanderai justice de la justice.

LE COMMISSAIRE.

l faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites il y avoit dans cette cassette...?

HARPAGON.

Dix mille écus bien comptés.

LE COMMISSAIRE.

Dix mille écus!

HARPAGON, en pleurant.

Dix mille écus.

LE COMMISSAIRE.

Le vol est considérable!

HARPAGON.

Il n'y a point de supplice assez grand pour l'énormité de crime; et, s'il demeure impuni, les choses les plus saées ne sont plus en sûreté.

LE COMMISSAIRE.

En quelles espèces étoit cette somme?

HARPAGON.

En bons louis d'or et pistoles bien trébuchantes.

LE COMMISSAIRE.

Qui soupçonnez-vous de ce vol?

HARPAGON.

Tout le monde; et je veux que vous arrêtiez prisonniers a ville et les faubourgs.

MAÎTRE JACQUES.

Je le crois... sur ce que je le crois.

LE COMMISSAIRE.

Mais il est nécessaire de dire les indices que vous

HARPAGON.

L'as-tu vu rôder autour du lieu où j'avois m argent?

MAÎTRE JACQUES.

Oui, vraiment. Où étoit-il votre argent?

HARPAGON.

Dans le jardin.

MAÎTRE JACQUES.

Justement je l'ai vu rôder dans le jardin. Et da est-ce que cet argent étoit?

HARPAGON.

Dans une cassette.

MAÎTRE JACQUES.

Voilà l'affaire. Je lui ai vu une cassette.

HARPAGON.

Et cette cassette, comment est-elle faite? Je verrai c'est la mienne.

MAÎTRE JACQUES.

Comment est-elle faite?

HARPAGON.

Oui.

MAÎTRE JACQUES.

Elle est faite... elle est faite comme une cassette.

LE COMMISSAIRE.

Cela s'entend. Mais dépeignez-la un peu, pour voi

MAÎTRE JACQUES.

C'est une grande cassette.

HARPAGON.

Celle qu'on m'a volée est petite.

MAÎTRE JACQUES.

Hé! oui, elle est petite, si on veut le prendre par l je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE.

Et de quelle couleur est-elle?

MAÎTRE JACQUES.

De quelle couleur?

LE COMMISSAIRE.

Oui.

MAÎTRE JACQUES.

Elle est de couleur... la, d'une certaine couleur... Ne sauriez-vous m'aider à dire?

HARPAGON.

Euh?

MAÎTRE JACQUES.

N'est-elle pas rouge?

HARPAGON.

Non, grise.

MAÎTRE JACQUES.

Hé! oui, gris-rouge; c'est ce que je voulois dire.

HARPAGON.

Il n'y a point de doute; c'est elle assurément. Écrivez, monsieur, écrivez sa déposition. Ciel! à qui désormais se fier! Il ne faut plus jurer de rien; et je crois, après cela, que je suis homme à me voler moi-même.

MAÎTRE JACQUES, à Harpagon.

Monsieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire, au moins, que c'est moi qui vous ai découvert cela.

SCÈNE III. — HARPAGON, UN COMMISSAIRE, VALÈRE, MAITRE JACQUES.

HARPAGON.

Approche, viens confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

VALÈRE.

Que voulez-vous, monsieur?

HARPAGON.

Comment, traître! tu ne rougis pas de ton crime?

VALÈRE.

De quel crime voulez-vous donc parler?

HARPAGON.

De quel crime je veux parler, infame? comme si tu ne savois pas ce que je veux dire! C'est en vain que tu prétendrois de le déguiser; l'affaire est découverte, et l'on vient de m'apprendre tout. Comment abuser ainsi de ma bonté, et s'introduire exprès chez moi pour me trahir, pour me jouer un tour de cette nature?

VALÈRE.

Monsieur, puisqu'on vous a découvert tout, je ne veux point de détours, et vous nier la chose.

MAÎTRE JACQUES, *à part.*

Oh! oh! aurois-je deviné sans y penser?

VALÈRE.

C'étoit mon dessein de vous en parler, et je voulois attendre pour cela des conjonctures favorables[1]; mais, puisqu'il est ainsi, je vous conjure de ne vous point fâcher, et de vouloir entendre mes raisons.

HARPAGON.

Et quelles belles raisons peux-tu me donner, voleur infâme?

VALÈRE.

Ah! monsieur, je n'ai pas mérité ces noms. Il est vrai que j'ai commis une offense envers vous; mais, après tout, ma faute est pardonnable.

HARPAGON.

Comment! pardonnable? Un guet-apens, un assassinat de la sorte!

VALÈRE.

De grace, ne vous mettez point en colère. Quand vous m'aurez ouï, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

HARPAGON.

Le mal n'est pas si grand que je le fais! Quoi! mon sang, mes entrailles, pendard!

VALÈRE.

Votre sang, monsieur, n'est pas tombé dans de mauvaises mains. Je suis d'une condition à ne lui point faire de tort; et il n'y a rien, en tout ceci, que je ne puisse bien réparer.

HARPAGON.

C'est bien mon intention, et que tu me restitues ce que tu m'as ravi.

VALÈRE.

Votre honneur, monsieur, sera pleinement satisfait.

HARPAGON.

Il n'est pas question d'honneur là dedans. Mais, dis-moi qui t'a porté à cette action?

[1] VAR. Des *conjectures* favorables, etc.

VALÈRE.

Hélas! me le demandez-vous?

HARPAGON.

Oui, vraiment, je te le demande.

VALÈRE.

Un dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire, l'Amour[1].

HARPAGON.

L'Amour?

VALÈRE.

Oui.

HARPAGON.

Bel amour, bel amour, ma foi, l'amour de mes louis d'or!

VALÈRE.

Non, monsieur, ce ne sont point vos richesses qui m'ont tenté; ce n'est pas cela qui m'a ébloui; et je proteste de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvu que vous me laissiez celui que j'ai.

HARPAGON.

Non ferai, de par tous les diables; je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait!

VALÈRE.

Appelez-vous ça un vol?

HARPAGON.

Si je l'appelle un vol? un trésor comme celui-là!

VALÈRE.

C'est un trésor, il est vrai, et le plus précieux que vous ayez, sans doute; mais ce ne sera pas le perdre que de me le laisser. Je vous le demande à genoux, ce trésor plein de charmes; et, pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

HARPAGON.

Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire cela?

[1] EUCLION.

Quel mal vous ai-je fait, jeune homme, pour en agir ainsi? vous causez mon malheur et celui de mes enfants.

LYCONIDAS.

J'ai cédé à l'impulsion d'un dieu; c'est un dieu qui m'a entraîné vers elle

EUCLION.

Comment... c'est l'Amour, le vin, qui en ont été cause?

(Plaute, *l'Aululaire*, acte IV, scène X.)

VALÈRE.

Nous nous sommes promis une foi mutuelle, fait serment de ne nous point abandonner.

HARPAGON.

Le serment est admirable, et la promesse plaisa

VALÈRE.

Oui, nous nous sommes engagés d'être l'un à jamais.

HARPAGON.

Je vous en empêcherai bien, je vous assure.

VALÈRE.

Rien que la mort ne nous peut séparer.

HARPAGON.

C'est être bien endiablé après mon argent!

VALÈRE.

Je vous ai déja dit, monsieur, que ce n'étoit po rêt qui m'avoit poussé à faire ce que j'ai fait. Mon point agi par les ressorts que vous pensez, et un r noble m'a inspiré cette résolution.

HARPAGON.

Vous verrez que c'est par charité chrétienne avoir mon bien! Mais j'y donnerai bon ordre; et l pendard effronté, me va faire raison de tout.

VALÈRE.

Vous en userez comme vous voudrez, et me vo souffrir toutes les violences qu'il vous plaira; mai prie de croire au moins que, s'il y a du mal, ce moi qu'il en faut accuser, et que votre fille, en n'est aucunement coupable.

HARPAGON.

Je le crois bien, vraiment! il seroit fort étrang fille eût trempé dans ce crime. Mais je veux ra affaire, et que tu me confesses en quel endroit t enlevée.

VALÈRE.

Moi? je ne l'ai point enlevée; et elle est encore

HARPAGON, à part.

O ma chère cassette! (Haut.) Elle n'est point sor maison?

VALÈRE.

Non, monsieur.

HARPAGON.

Hé! dis-moi donc un peu : tu n'y as point touché?

VALÈRE.

Moi y toucher? Ah! vous lui faites tort, aussi bien qu'à moi; et c'est d'une ardeur toute pure et respectueuse que j'ai brûlé pour elle.

HARPAGON, à part.

Brûlé pour ma cassette!

VALÈRE.

J'aimerois mieux mourir que de lui avoir fait paroître aucune pensée offensante : elle est trop sage et trop honnête pour cela.

HARPAGON, à part.

Ma cassette trop honnête!

VALÈRE.

Tous mes desirs se sont bornés à jouir de sa vue; et rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.

HARPAGON, à part.

Les beaux yeux de ma cassette! Il parle d'elle comme un amant d'une maîtresse [1].

VALÈRE.

Dame Claude, monsieur, sait la vérité de cette aventure; et elle peut vous rendre témoignage.

HARPAGON.

Quoi! ma servante est complice de l'affaire?

VALÈRE.

Oui, monsieur : elle a été témoin de notre engagement; et c'est après avoir connu l'honnêteté de ma flamme, qu'elle m'a aidé à persuader votre fille de me donner sa foi, et recevoir la mienne.

HARPAGON, à part.

Eh! est-ce que la peur de la justice le fait extravaguer? (A Valère.) Que nous brouilles-tu ici de ma fille?

VALÈRE.

Je dis, monsieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à faire consentir sa pudeur à ce que vouloit mon amour.

HARPAGON

La pudeur de qui?

[1] Comparer ce passage avec la scène X de l'acte IV de *l'Aululaire*.

VALÈRE.

De votre fille ; et c'est seulement depuis hier qu'elle a pu se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage.

HARPAGON.

Ma fille t'a signé une promesse de mariage ?

VALÈRE.

Oui, monsieur ; comme, de ma part, je lui en ai signé une.

HARPAGON.

O ciel ! autre disgrace[1] !

MAÎTRE JACQUES, au commissaire.

Écrivez, monsieur, écrivez.

HARPAGON.

Rengrégement de mal ! surcroît de désespoir ! (Au commissaire.) Allons, monsieur, faites le dû de votre charge ; et dressez-lui-moi son procès comme larron et comme suborneur.

MAÎTRE JACQUES.

Comme larron et comme suborneur.

VALÈRE.

Ce sont des noms qui ne me sont point dus ; et quand on saura qui je suis...

SCÈNE IV. — HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, VALÈRE, FROSINE, MAITRE JACQUES, UN COMMISSAIRE.

HARPAGON.

Ah ! fille scélérate ! fille indigne d'un père comme moi ! c'est ainsi que tu pratiques les leçons que je t'ai données ? Tu te laisses prendre d'amour pour un voleur infame, et tu lui engages ta foi sans mon consentement ! Mais vous serez trompés l'un et l'autre. (A Élise.) Quatre bonnes murailles me répondront de ta conduite ; (à Valère.) et une bonne potence, pendard effronté, me fera raison de ton audace[2].

[1] Le plus grand malheur pour un avare n'est pas de perdre sa fille, mais son trésor. C'est ce que Plaute n'a pas senti, lui qui fait dire à Euclion, dans une situation à peu près semblable : « Ainsi à mon malheur vient se joindre un mal » heur *plus grand encore : Ita mihi ad malum malæ res plurimæ se aggl* » *tinant.* » Molière ne fait jamais de pareilles fautes, parcequ'il n'oublie jamais caractère de ses personnages. (Aimé Martin.)

[2] VAR. Et une bonne potence me fera raison de ton audace.

VALÈRE.

era point votre passion qui jugera l'affaire, et l'on
a, au moins, avant que de me condamner.

HARPAGON.

suis abusé de dire une potence; et tu seras roué

ÉLISE, aux genoux d'Harpagon.

on père, prenez des sentiments un peu plus hu-
vous prie, et n'allez point pousser les choses dans
es violences du pouvoir paternel. Ne vous laissez
aîner aux premiers mouvements de votre passion,
-vous le temps de considérer ce que vous voulez
nez la peine de mieux voir celui dont vous vous
Il est tout autre que vos yeux ne le jugent; et
rerez moins étrange que je me sois donnée à lui,
us saurez que, sans lui, vous ne m'auriez plus il
mps. Oui, mon père, c'est celui qui me sauva de
péril que vous savez que je courus dans l'eau, et à
levez la vie de cette même fille dont...

HARPAGON.

ela n'est rien; et il valoit bien mieux pour moi
issât noyer que de faire ce qu'il a fait.

ÉLISE.

re, je vous conjure, par l'amour paternel, de me...

HARPAGON.

n; je ne veux rien entendre, et il faut que la jus-
son devoir.

MAÎTRE JACQUES, à part.

paieras mes coups de bâton!

FROSINE, à part.

n étrange embarras!

'. — ANSELME, HARPAGON, ÉLISE, MARIANE,
NE, VALÈRE, UN COMMISSAIRE, MAITRE
ES.

ANSELME.

e, seigneur Harpagon? je vous vois tout ému.

HARPAGON.

gneur Anselme, vous me voyez le plus infortuné

re, celui dont vous avez à vous plaindre.

de tous les hommes; et voici bien du trouble et du désordre au contrat que vous venez faire! On m'assassine dans le bien, on m'assassine dans l'honneur; et voilà un traître, un scélérat, qui a violé tous les droits les plus saints, qui s'est coulé chez moi sous le titre de domestique, pour me dérober mon argent, et pour me suborner ma fille.

VALÈRE.

Qui songe à votre argent, dont vous me faites un galimatias?

HARPAGON.

Oui, ils se sont donné l'un à l'autre une promesse de mariage. Cet affront vous regarde, seigneur Anselme; et c'est vous qui devez vous rendre partie contre lui, et faire toutes les poursuites de la justice à vos dépens, pour vous venger de son insolence[1].

ANSELME.

Ce n'est pas mon dessein de me faire épouser par force, et de rien prétendre à un cœur qui se seroit donné; mais pour vos intérêts, je suis prêt à les embrasser, ainsi que les miens propres.

HARPAGON.

Voilà monsieur qui est un honnête commissaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit, de la fonction de son office. (Au commissaire, montrant Valère.) Chargez-le comme il faut, monsieur, et rendez les choses bien criminelles.

VALÈRE.

Je ne vois pas quel crime on me peut faire de la passion que j'ai pour votre fille, et le supplice où vous croyez que je puisse être condamné pour notre engagement, lorsqu'on saura ce que je suis...

HARPAGON.

Je me moque de tous ces contes; et le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de noblesse, que de ces imposteurs qui tirent avantage de leur obscurité, et s'habillent insolemment du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre.

VALÈRE.

Sachez que j'ai le cœur trop bon pour me parer de quelque chose qui ne soit point à moi; et que tout Naples peut rendre témoignage de ma naissance.

[1] VAR. Et faire toutes les poursuites de la justice pour vous venger de son insolence.

ANSELME.

ɔeau! prenez garde à ce que vous allez dire. Vous ci plus que vous ne pensez; vous parlez devant un à qui tout Naples est connu, et qui peut aisément r dans l'histoire que vous ferez.

VALÈRE, en mettant fièrement son chapeau.

suis point homme à rien craindre; et si Naples vous u, vous savez qui était don Thomas d'Alburci.

ANSELME.

loute, je le sais; et peu de gens l'ont connu mieux

HARPAGON.

me soucie ni de don Thomas ni de don Martin.

(Harpagon, voyant deux chandelles allumées, en souffle une.

ANSELME.

ıce, laissez-le parler; nous verrons ce qu'il en veut

VALÈRE.

x dire que c'est lui qui m'a donné le jour.

ANSELME.

VALÈRE.

ANSELME.

vous vous moquez. Cherchez quelque autre histoire ı puisse mieux réussir, et ne prétendez pas vous ɔus cette imposture.

VALÈRE.

: à mieux parler. Ce n'est point une imposture, et ıce rien ici qu'il ne me soit aisé de justifier.

ANSELME.

vous osez vous dire fils de don Thomas d'Alburci?

VALÈRE.

ɜ l'ose; et je suis prêt de soutenir cette vérité contre ce soit.

ANSELME.

ıce est merveilleuse! Apprenez, pour vous confondre, seize ans, pour le moins, que l'homme dont vous lez périt sur mer avec ses enfants et sa femme, en dérober leur vie aux cruelles persécutions qui ont

accompagné les désordres de Naples, et qui en firent exiler plusieurs nobles familles.

VALÈRE.

Oui; mais apprenez, pour vous confondre, vous, que son fils, âgé de sept ans, avec un domestique, fut sauvé de ce naufrage par un vaisseau espagnol; et que ce fils sauvé est celui qui vous parle. Apprenez que le capitaine de ce vaisseau, touché de ma fortune, prit amitié pour moi; qu'il me fit élever comme son propre fils, et que les armes furent mon emploi dès que je m'en trouvai capable; que j'ai su depuis peu que mon père n'étoit point mort, comme je l'avois toujours cru; que, passant ici pour l'aller chercher, une aventure, par le ciel concertée, me fit voir la charmante Élise; que cette vue me rendit esclave de ses beautés, et que la violence de mon amour et les sévérités de son père me firent prendre la résolution de m'introduire dans son logis, et d'envoyer un autre à la quête de mes parents.

ANSELME.

Mais quels témoignages encore, autres que vos paroles, nous peuvent assurer que ce ne soit point une fable que vous ayez bâtie sur une vérité?

VALÈRE.

Le capitaine espagnol; un cachet de rubis qui étoit à mon père; un bracelet d'agate que ma mère m'avoit mis au bras; le vieux Pédro, ce domestique qui se sauva avec moi du naufrage.

MARIANE.

Hélas! à vos paroles je puis ici répondre, moi, que vous n'imposez point; et tout ce que vous dites me fait connoître clairement que vous êtes mon frère.

VALÈRE.

Vous, ma sœur?

MARIANE.

Oui. Mon cœur s'est ému dès le moment que vous avez ouvert la bouche, et notre mère, que vous allez ravir, m'a mille fois entretenue des disgraces de notre famille. Le ciel ne nous fit point aussi périr dans ce triste naufrage, mais il ne nous sauva la vie que par la perte de notre liberté; et ce furent des corsaires qui nous recueillirent, ma mère et moi, sur un débris de notre vaisseau. Après dix ans d'esclavage, une heureuse fortune nous rendit notre liberté, et nous re-

ournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien endu, sans y pouvoir trouver des nouvelles de notre père. ous passâmes à Gênes, où ma mère alla ramasser quelques nalheureux restes d'une succession qu'on avoit déchirée; et le là, fuyant la barbare injustice de ses parents, elle vint n ces lieux, où elle n'a presque vécu que d'une vie lanuissante.

ANSELME.

O ciel! quels sont les traits de ta puissance! et que tu fais ien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles! Embrassez-moi, mes enfants; et mêlez tous deux vos transports à ceux de votre père.

VALÈRE.

Vous êtes notre père?

MARIANE.

C'est vous que ma mère a tant pleuré?

ANSELME.

Oui, ma fille; oui, mon fils; je suis don Thomas d'Alburci, que le ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portoit, et qui, vous ayant tous crus morts, durant plus de seize ans, se préparoit, après de longs voyages, à chercher, dans l'hymen d'une douce et sage personne, la consolation de quelque nouvelle famille. Le peu de sûreté que j'ai vu pour ma vie à retourner à Naples m'a fait y renoncer pour toujours; et, ayant su trouver moyen d'y faire vendre ce que j'y avois, je me suis habitué ici, où, sous le nom d'Anselme, j'ai voulu m'éloigner les chagrins de cet autre nom qui m'a causé tant de traverses.

HARPAGON, à Anselme.

C'est là votre fils?

ANSELME.

Oui.

HARPAGON.

Je vous prends à partie pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

ANSELME.

Lui! vous avoir volé?

HARPAGON.

Lui-même.

VALÈRE.

Qui vous dit cela?

HARPAGON.

Maître Jacques.

VALÈRE, à maître Jacques.

C'est toi qui le dis?

MAÎTRE JACQUES.

Vous voyez que je ne dis rien.

HARPAGON.

Oui. Voilà monsieur le commissaire qui a reçu sa déposition.

VALÈRE.

Pouvez-vous me croire capable d'une action si lâche?

HARPAGON.

Capable ou non capable, je veux ravoir mon argent.

SCÈNE VI — HARPAGON, ANSELME, ÉLISE, MARIANE, CLÉANTE, VALÈRE, FROSINE, UN COMMISSAIRE, MAITRE JACQUES, LA FLÈCHE.

CLÉANTE.

Ne vous tourmentez point, mon père, et n'accusez personne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire; et je viens ici pour vous dire que, si vous voulez vous résoudre à me laisser épouser Mariane, votre argent vous sera rendu[1].

HARPAGON.

Où est-il?

CLÉANTE.

Ne vous en mettez point en peine. Il est en lieu dont je réponds; et tout ne dépend que de moi. C'est à vous de me dire à quoi vous vous déterminez; et vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre cassette.

HARPAGON.

N'en a-t-on rien ôté?

CLÉANTE.

Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage, et de joindre votre consentement à celui de sa mère, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.

[1] Ainsi le vol de la cassette n'est qu'un moyen d'obtenir le consentement d'Harpagon au mariage des deux amants. Voilà ce que n'a pas vu Rivarol lors qu'il a dit : Le voleur n'est pas assez bien défini dans l'*Harpagon* de Molière, « le vol n'y est pas assez mis au rang des crimes. C'est qu'en vérité il n'y a pas vol réel dans la pièce, mais seulement simulation de vol. Dans la comédie *des Esprits*, de Larivey, le vol des deux mille écus n'est aussi qu'un vol simulé pour déterminer le vieux Séverin à consentir à un mariage. (Aimé Martin.)

MARIANE, à Cléante.

Mais vous ne savez pas que ce n'est pas assez que ce consentement; et que le ciel (montrant Valère), avec un frère que vous voyez, vient de me rendre un père (montrant Anselme) dont vous avez à m'obtenir.

ANSELME.

Le ciel, mes enfants, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils plutôt que sur le père : allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est pas nécessaire d'entendre; et consentez, ainsi que moi, à ce double hyménée.

HARPAGON.

Il faut, pour me donner conseil, que je voie ma cassette.

CLÉANTE.

Vous la verrez saine et entière.

HARPAGON.

Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfants.

ANSELME.

Hé bien! j'en ai pour eux; que cela ne vous inquiète point.

HARPAGON.

Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages?

ANSELME.

Oui, je m'y oblige. Êtes-vous satisfait?

HARPAGON.

Oui, pourvu que, pour les noces, vous me fassiez faire un habit.

ANSELME.

D'accord. Allons jouir de l'allégresse que cet heureux jour nous présente.

LE COMMISSAIRE.

Holà! messieurs, holà! Tout doucement, s'il vous plait. Qui me paiera mes écritures?

HARPAGON.

Nous n'avons que faire de vos écritures.

LE COMMISSAIRE.

Oui! mais je ne prétends pas, moi, les avoir faites pour rien.

HARPAGON, montrant maître Jacques.

Pour votre paiement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

MAÎTRE JACQUES.

Hélas! comment faut-il donc faire? On me donne des coups de bâton pour dire vrai, et on me veut pendre pour mentir!

ANSELME.

Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

HARPAGON.

Vous paierez donc le commissaire?

ANSELME.

Soit. Allons vite faire part de notre joie à votre mère.

HARPAGON.

Et moi, voir ma chère cassette.

FIN DE L'AVARE.

MONSIEUR
DE POURCEAUGNAC,
COMÉDIE-BALLET EN TROIS ACTES.

1669.

NOTICE.

—

Suivant Geoffroy, qui nous paraît avoir très-heureusement caractérisé la pièce qu'on va lire, *M. de Pourceaugnac* « est le type, l'origine et le modèle de ces innombrables farces où il s'agit de berner un provincial imbécile qui a la témérité de vouloir épouser une jolie fille. Il est établi au théâtre, comme maxime fondamentale, qu'il n'y a qu'un joli garçon, un jeune officier, un petit maître qui puisse être le mari d'une jolie fille ; c'est à peu près le contraire de ce qui arrive dans le monde, où l'intérêt et les convenances se moquent des lois théâtrales. *Pourceaugnac* n'est probablement pas la première pièce faite sur ce sujet ; mais elle vaut mieux que toutes celles qui l'ont précédée ; et ce qui est plus extraordinaire, elle est restée la meilleure de toutes celles qui l'ont suivie. Dans le genre même de la farce, Molière est le maître, comme il l'est dans la haute comédie. »

Après avoir ainsi donné l'explication du sujet, Geoffroy aborde les détails, et touche encore avec bonheur bien des points principaux de cette farce ébouriffante, nous voulons parler des plaisanteries contre la *Faculté*. « Il s'en faut bien, dit-il, que l'on sente aujourd'hui comme autrefois, le sel des épigrammes de Molière contre les médecins. C'était, de son temps, un corps plus important, plus respecté, plus vénérable aux yeux du peuple par un extérieur scientifique : la robe, le bonnet, le rabat, un air rébarbatif, le latin de l'école, tout contribuait à leur donner l'air de pédants maussades, digne gibier de comédie. Ils étaient si graves et si tristes, que pendant un certain temps on les condamna au célibat, comme n'étant propres qu'à faire peur aux femmes. Les railleries sur cette étrange espèce d'animaux

et sur leur corporation qu'on appelait *la Faculté*, devaient p duire un effet bien plus piquant lorsqu'on avait sous les y dans le monde, les originaux des copies ridicules qu'on expo au théâtre. — *Pourceaugnac* n'est pas une pièce de carnaval, pièce faite pour le peuple; elle fut composée exprès pou plaisir du roi et de toute la cour. *Pourceaugnac* fit partie d' fête que Louis XIV donnait à Chambord. »

Suivant une opinion très-accréditée à Limoges, Molière au composé *M. de Pourceaugnac* pour se venger de l'accueil qu'il a reçu comme acteur dans cette ville.

Suivant Grimarest, l'idée première de cette pièce aurait fournie par un gentilhomme limousin, qui se serait quer sur le théâtre avec les comédiens de Molière et les aurait b talement insultés. Cette opinion est appuyée du témoignage rimeur contemporain Robinet, qui dit dans sa gazette en ve

Tout est dans ce sujet follet
De comédie et de ballet
Digne de son rare génie,
Qu'il tourne certe et qu'il manie
Comme il lui plaît incessamment,
Avec un nouvel agrément,
Comme il tourne aussi sa personne,
Ce qui pas moins ne nous étonne,
Selon les sujets comme il veut.
Il joue autant bien qu'il se peut
Ce marquis de nouvelle fonte,
Dont par hasard, à ce qu'on conte,
L'original est à Paris :
En colère autant que surpris
De s'y voir dépeint de la sorte,
Il jure, il tempête, il s'emporte,
Et veut faire ajourner l'auteur
En réparations d'honneur,
Tant pour lui que pour sa famille,
Laquelle en Pourceaugnacs fourmille...

Les érudits littéraires, comme les collecteurs d'anecdote n'ont pas manqué de rechercher les sources auxquelles Moliè a puisé; et tout en admettant que l'accueil fait à notre aute par la ville de Limoges, ou la querelle du gentilhomme ait é l'occasion première et la cause déterminante de cette coméd ils ont indiqué comme ayant fourni des inspirations à notre a teur : 1° *les Facétieuses journées*, de Gabriel Chapuis; 2° *les Rep franches*, de Villon; 3° *les Nouveaux contes à rire*, du sieur d'C ville; 4° *l'Histoire générale des larrons;* enfin une comédie en tr actes, intitulée *le Disgrazie d'Arlechino* (les Disgrâces d'Arlequi paraît avoir fourni la plupart des tours qu'on joue à Pource gnac. Le héros italien est, comme le héros français, persécu

par un fourbe qui met à ses trousses de faux créanciers, des coquines qui prétendent être ses femmes, et une troupe d'enfants qui l'appellent *papa*. Enfin, le héros italien finit aussi par se déguiser en femme pour fuir la justice, qui punit sévèrement les polygames.

Molière, à ce qu'il paraît, n'attachait guère plus d'importance à *M. de Pourceaugnac* qu'à *Georges Dandin*. Et cependant, suivant la remarque de Voltaire, dans cette farce, comme dans toutes celles de Molière, il y a des scènes dignes de la haute comédie; et aux *précieux* de la critique, on peut répondre avec Diderot : « Si l'on croit qu'il y ait beaucoup plus d'hommes capables de faire *Pourceaugnac* que *le Misanthrope*, on se trompe. »

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC [1].
ORONTE [2].
JULIE, fille d'Oronte [3].
ÉRASTE, amant de Julie [4].
NÉRINE, femme d'intrigue, feinte Picarde [5].
LUCETTE, feinte Gasconne [6].
SBRIGANI, Napolitain, homme d'intrigue [7].
PREMIER MÉDECIN.
SECOND MÉDECIN.
UN APOTHICAIRE.
UN PAYSAN.
UNE PAYSANNE.
PREMIER SUISSE.
SECOND SUISSE.
UN EXEMPT.
DEUX ARCHERS.

PERSONNAGES DU BALLET.

UNE MUSICIENNE.
DEUX MUSICIENS.
TROUPE DE DANSEURS.
DEUX MAITRES A DANSER.
DEUX PAGES dansants.
QUATRE CURIEUX DE SPECTACLES dansants.
DEUX SUISSES dansants.
DEUX MÉDECINS GROTESQUES.
MATASSINS [8] dansants.
DEUX AVOCATS chantants.
DEUX PROCUREURS dansants.
DEUX SERGENTS dansants.
TROUPE DE MASQUES.
UNE ÉGYPTIENNE chantante.
UN ÉGYPTIEN chantant.
UN PANTALON [9] chantant.
CHOEUR DE MASQUES chantants.
SAUVAGES dansants.
BISCAYENS dansants.

La scène est à Paris.

Acteurs de la troupe de Molière : [1] MOLIÈRE. — [2] BÉJART. — [3] Mad(
[M]OLIÈRE. (Armande BÉJART.) — [4] LA GRANGE. — [5] Magdeleine BÉ
HUBERT. — [7] DU CROISY

[8] Danseurs bouffons. Ce mot vient de l'espagnol, *matachines*. (MÉ

[9] *Pantalon*, personnage de la comédie italienne, espèce de bouffon q
[le]s danses grotesques avec des gestes violents et des postures extravaga
(LAVEAUX

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — ÉRASTE, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS CHANTANTS, PLUSIEURS AUTRES JOUANT DES INSTRUMENTS; TROUPE DE DANSEURS.

ÉRASTE, aux musiciens et aux danseurs.

Suivez les ordres que je vous ai donnés pour la sérénade. Pour moi, je me retire, et ne veux point paroître ici.

SCÈNE II. — UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS CHANTANTS; PLUSIEURS AUTRES JOUANT DES INSTRUMENTS; TROUPE DE DANSEURS.

(Cette sérénade est composée de chant, d'instruments et de danse. Les paroles qui s'y chantent ont rapport à la situation où Éraste se trouve avec Julie, et expriment les sentiments de deux amants qui sont traversés dans leurs amours par le caprice de leurs parents.)

UNE MUSICIENNE.

Répands, charmante nuit, répands sur tous les yeux
De tes pavots la douce violence;
Et ne laisse veiller en ces aimables lieux
Que les cœurs que l'amour soumet à sa puissance.
Tes ombres et ton silence,
Plus beaux que le plus beau jour,
Offrent de doux moments à soupirer d'amour.

PREMIER MUSICIEN.

Que soupirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose!
A d'aimables penchants notre cœur nous dispose :
Mais on a des tyrans à qui l'on doit le jour.
Que soupirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose!

SECOND MUSICIEN.

Tout ce qu'à nos vœux on oppose
Contre un parfait amour ne gagne jamais rien :

Et pour vaincre toute chose
Il ne faut que s'aimer bien.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle
Les rigueurs des parents, la contrainte cruelle,
L'absence, les travaux, la fortune rebelle,
Ne font que redoubler une amitié fidèle.
Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle :
Quand deux cœurs s'aiment bien,
Tout le reste n'est rien.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

(Danse de deux maîtres à danser.)

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Danse de deux pages.)

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Quatre curieux de spectacles, qui ont pris querelle pendant la danse des deux pages, dansent en se battant l'épée à la main.)

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Deux suisses séparent les quatre combattants, et, après les avoir mis d'accord, dansent avec eux.)

SCÈNE III. — JULIE, ÉRASTE, NÉRINE.

JULIE.

Mon Dieu! Éraste, gardons d'être surpris. Je tremble qu'on ne nous voie ensemble, et tout seroit perdu, après la défense que l'on m'a faite.

ÉRASTE.

Je regarde de tous côtés, et je n'aperçois rien.

JULIE, à Nérine.

Aie aussi l'œil au guet, Nérine, et prends bien garde qu'il ne vienne personne.

NÉRINE, se retirant dans le fond du théâtre.

Reposez-vous sur moi, et dites hardiment ce que vous avez à vous dire.

JULIE.

Avez-vous imaginé pour notre affaire quelque chose de favorable? et croyez-vous, Éraste, pouvoir venir à bout de

tourner ce fâcheux mariage que mon père s'est mis en e?

ÉRASTE.

Au moins y travaillons-nous fortement; et déja nous avons paré un bon nombre de batteries pour renverser ce des- ridicule.

NÉRINE, accourant, à Julie.

Par ma foi, voilà votre père.

JULIE.

Ah! séparons-nous vite.

NÉRINE.

Non, non, non, ne bougez; je m'étois trompée.

JULIE.

Mon Dieu! Nérine, que tu es sotte de nous donner de ces reurs!

ÉRASTE.

Oui, belle Julie, nous avons dressé pour cela quantité de chines; et nous ne feignons point de mettre tout en ge, sur la permission que vous m'avez donnée. Ne nous andez point tous les ressorts que nous ferons jouer; vous urez le divertissement; et, comme aux comédies, il est de vous laisser le plaisir de la surprise, et de ne vous rtir point de tout ce qu'on vous fera voir : c'est assez de s dire que nous avons en main divers stratagèmes tout s à produire dans l'occasion, et que l'ingénieuse Nérine adroit Sbrigani entreprennent l'affaire.

NÉRINE.

ssurément. Votre père se moque-t-il, de vouloir vous r [1] de son avocat de Limoges, monsieur de Pourceau-, qu'il n'a vu de sa vie, et qui vient par le coche vous ver à notre barbe? Faut-il que trois ou quatre mille de plus, sur la parole de votre oncle, lui fassent reje- un amant qui vous agrée [2]? et une personne comme est-elle faite pour un Limosin? S'il a envie de se ma- que ne prend-il une Limosine, et ne laisse-t-il en repos hrétiens? Le seul nom de monsieur de Pourceaugnac

[1] *augere* et non *angere*, comme on l'a dit. Le mot est dans Nicot, mais ar un *e*. Voir, pour les explications et les exemples, F. Génin, *Lexique de e*, au mot *An_er*.

[2] *réer* signifie tantôt *accepter*, tantôt *être agréable*. Il est ici dans ce der- ns.

m'a mise dans une colère effroyable. J'enrag de Pourceaugnac. Quand il n'y auroit que c sieur de Pourceaugnac, j'y brûlerai mes liv prai ce mariage; et vous ne serez point m ceaugnac. Pourceaugnac! cela se peut-il Pourceaugnac est une chose que je ne sauro nous lui jouerons tant de pièces, nous lui fe ches sur niches, que nous renverrons [1] à Li de Pourceaugnac.

ÉRASTE.

Voici notre subtil Napolitain, qui nous dir

SCÈNE IV. — JULIE, ÉRASTE, SBRIGA

SBRIGANI.

Monsieur, votre homme arrive. Je l'ai v d'ici, où a couché le coche; et, dans la cu descendu pour déjeuner, je l'ai étudié un demi-heure, et je le sais déja par cœur. Po ne veux point vous en parler : vous verrez nature l'a dessinée, et si l'ajustement qui répond comme il faut; mais, pour son esprit tis, par avance, qu'il est des plus épais qui nous trouvons en lui une matière tout à fa ce que nous voulons, et qu'il est homme dans tous les panneaux qu'on lui présentera.

ÉRASTE.

Nous dis-tu vrai?

SBRIGANI.

Oui, si je me connois en gens.

NÉRINE.

Madame, voilà un illustre. Votre affaire mise en de meilleures mains, et c'est le héro pour les exploits dont il s'agit; un homme q sa vie, pour servir ses amis, a généreusem galères, qui, au péril de ses bras et de se mettre noblement à fin les aventures les p qui, tel que vous le voyez, est exilé de son sais combien d'actions honorables qu'il a gén treprises.

[1] VAR. Que nous *renvoierons*, etc

SBRIGANI.

Je suis confus des louanges dont vous m'honorez, et je pourrois vous en donner avec plus de justice sur les merveilles de votre vie, et principalement sur la gloire que vous acquites, lorsque avec tant d'honnêteté vous pipâtes au jeu, pour douze mille écus, ce jeune seigneur étranger que l'on mena chez vous; lorsque vous fîtes galamment ce faux contrat qui ruina toute une famille; lorsque avec tant de grandeur d'ame vous sûtes nier le dépôt qu'on vous avoit confié; et que si généreusement on vous vit prêter votre témoignage à faire pendre ces deux personnes qui ne l'avoient pas mérité.

NÉRINE.

Ce sont petites bagatelles qui ne valent pas qu'on en parle; et vos éloges me font rougir [1].

SBRIGANI.

Je veux bien épargner votre modestie; laissons cela : et, pour commencer notre affaire, allons vite joindre notre provincial, tandis que de votre côté vous nous tiendrez prêts au besoin les autres acteurs de la comédie.

ÉRASTE.

Au moins, madame, souvenez-vous de votre rôle, et, pour mieux couvrir notre jeu, feignez, comme on vous a dit, d'être la plus contente du monde des résolutions de votre père.

JULIE.

S'il ne tient qu'à cela, les choses iront à merveille

ÉRASTE.

Mais, belle Julie, si toutes nos machines venoient à ne pas réussir?

JULIE.

Je déclarerai à mon père mes véritables sentiments.

ÉRASTE.

Et si, contre vos sentiments, il s'obstinoit à son dessein?

JULIE.

Je le menacerai de me jeter dans un couvent.

[1] Sous la casaque de Sbrigani, Molière a caché un de ces Sosies, de ces Daves de la comédie antique qu'il nous avait déjà fait voir sous le manteau de Mascarille, et qu'un dernier caprice de son génie doit nous montrer encore sous celui de Scapin. (Voir *l'Asinaire* de Plaute, acte III, scène II.) (Auger.)

ÉRASTE.

Mais si, malgré tout cela, il vouloit vous forcer à c
riage?

JULIE.

Que voulez-vous que je vous dise?

ÉRASTE.

Ce que je veux que vous me disiez?

JULIE.

Oui.

ÉRASTE.

Ce qu'on dit quand on aime bien.

JULIE.

Mais quoi?

ÉRASTE.

Que rien ne pourra vous contraindre; et que, m
tous les efforts d'un père, vous me promettez d'être à

JULIE.

Mon Dieu! Éraste, contentez-vous de ce que je fais n
tenant, et n'allez point tenter sur l'avenir les résolutio
mon cœur; ne fatiguez point mon devoir par les pro
tions d'une fâcheuse extrémité dont peut-être n'aurons
pas besoin; et, s'il y faut venir, souffrez au moins qu
sois entraînée par la suite des choses.

ÉRASTE.

Hé bien!...

SBRIGANI.

Ma foi! voici notre homme : songeons à nous.

NÉRINE.

Ah! comme il est bâti[1]!

SCÈNE V. — MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIG

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, se tournant du côté d'où il est v
et parlant à des gens qui le suivent.

Hé bien! quoi? Qu'est-ce? qu'y a-t-il? Au diantre sc
sotte ville, et les sottes gens qui y sont! Ne pouvoir fai

[1] On ne reconnoît point ici le goût délicat de Molière. Comment a-t-il
Julie avec une semblable intrigante? Comment, après de parcils aveux, l
amants consentent-ils à mettre leur sort entre les mains d'un misérable é
des galères, et d'une femme dont le faux témoignage a fait pendre de
sonnes? Il est vrai que cette scène est imitée de Plaute, mais cette in
n'est point heureuse, elle sort absolument de nos mœurs. (Aimé I

s trouver des nigauds qui vous regardent et se met- ·ire! Hé! messieurs les badauds, faites vos affaires, ;z passer les personnes sans leur rire au nez. Je me au diable, si je ne baille un coup de poing au pre- ıe je verrai rire,

SBRIGANI, parlant aux mêmes personnes.

st-ce que c'est, messieurs? que veut dire cela? A qui z-vous? Faut-il se moquer ainsi des honnêtes étran- ii arrivent ici?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

ı un homme raisonnable, celui-là.

SBRIGANI.

procédé est le vôtre? et qu'avez-vous à rire?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

bien.

SBRIGANI.

ieur a-t-il quelque chose de ridicule en soi?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

SBRIGANI.

l autrement que les autres?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

;:· tortu ou bossu?

SBRIGANI.

'enez à connoître les gens.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

bien dit.

SBRIGANI.

ieur est d'une mine à respecter.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

est vrai.

SBRIGANI.

ınne de condition.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

gentilhomme limosin.

SBRIGANI.

ne d'esprit.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

étudié en droit.

SBRIGANI.

ıs fait trop d'honneur de venir dans votre ville.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Sans doute.

SBRIGANI.

Monsieur n'est point une personne à faire rire.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Assurément.

SBRIGANI.

Et quiconque rira de lui aura affaire à moi.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à Sbrigani.

Monsieur, je vous suis infiniment obligé.

SBRIGANI.

Je suis fâché, monsieur, de voir recevoir de la sorte personne comme vous; et je vous demande pardon po ville.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur.

SBRIGANI.

Je vous ai vu, ce matin, monsieur, avec le coche, lo vous avez déjeuné; et la grace avec laquelle vous ma votre pain m'a fait naître d'abord de l'amitié pour v et, comme je sais que vous n'êtes jamais venu en ce p et que vous y êtes tout neuf, je suis bien aise de vous trouvé, pour vous offrir mon service à cette arrivée, et aider à vous conduire parmi ce peuple, qui n'a pas pa pour les honnêtes gens, toute la considération qu'il fau

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'est trop de grace que vous me faites.

SBRIGANI.

Je vous l'ai déja dit : du moment que je vous ai vu me suis senti pour vous de l'inclination.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je vous suis obligé.

SBRIGANI.

Votre physionomie m'a plu.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ce m'est beaucoup d'honneur.

SBRIGANI.

J'y ai vu quelque chose d'honnête.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur.

SBRIGANI.

chose d'aimable.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

!

SBRIGANI.

ieux.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

!

SBRIGANI.

r.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

!

SBRIGANI.

stueux.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

!

SBRIGANI.

c.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

!

SBRIGANI.

rdial.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

!

SBRIGANI.

assure que je suis tout à vous.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

ai beaucoup d'obligation.

SBRIGANI.

fond du cœur que je parle.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

ois.

SBRIGANI.

is l'honneur d'être connu de vous, vous sauriez
s un homme tout à fait sincère.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

doute point.

SBRIGANI.

de la fourberie.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

s persuadé.

SBRIGANI.

Et qui n'est pas capable de déguiser ses sentiments.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'est ma pensée.

SBRIGANI.

Vous regardez mon habit, qui n'est pas fait comme le autres; mais je suis originaire de Naples, à votre service et j'ai voulu conserver un peu et la manière de s'habiller et la sincérité de mon pays.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'est fort bien fait. Pour moi, j'ai voulu me mettre à l mode de la cour pour la campagne.

SBRIGANI.

Ma foi, cela vous va mieux qu'à tous nos courtisans.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'est ce que m'a dit mon tailleur. L'habit est propre e riche, et il fera du bruit ici.

SBRIGANI.

Sans doute. N'irez-vous pas au Louvre?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Il faudra bien aller faire ma cour.

SBRIGANI.

Le roi sera ravi de vous voir.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je le crois.

SBRIGANI.

Avez-vous arrêté un logis?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Non; j'allois en chercher un.

SBRIGANI.

Je serai bien aise d'être avec vous pour cela; et je con nois tout ce pays-ci.

SCÈNE VI. – ÉRASTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNA(SBRIGANI.

ÉRASTE.

Ah! qu'est-ce-ci? Que vois-je? Quelle heureuse rencontr Monsieur de Pourceaugnac! Que je suis ravi de vous voi Comment! il semble que vous ayez peine à me reconnoîtr

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Monsieur, je suis votre serviteur.

ÉRASTE.

Est-il possible que cinq ou six années m'aient ôté de votre mémoire, et que vous ne reconnoissiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnac?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Pardonnez-moi. (Bas, à Sbrigani.) Ma foi, je ne sais qui il est.

ÉRASTE.

Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connoisse, depuis le plus grand jusques au plus petit; je ne fréquentois qu'eux dans le temps que j'y étois, et j'avois l'honneur de vous voir presque tous les jours.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'est moi qui l'ai reçu, monsieur.

ÉRASTE.

Vous ne vous remettez point mon visage?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Si fait. (A Sbrigani.) Je ne le connois point.

ÉRASTE.

Vous ne vous ressouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire je ne sais combien de fois avec vous?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Excusez-moi. (A Sbrigani.) Je ne sais ce que c'est.

ÉRASTE.

Comment appelez-vous ce traiteur de Limoges qui fait si bonne chère?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Petit-Jean?

ÉRASTE.

Le voilà. Nous allions le plus souvent ensemble chez lui nous réjouir. Comment est-ce que vous nommez à Limoges le lieu où l'on se promène?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Le cimetière des Arènes?

ÉRASTE.

Justement. C'est où je passois de si douces heures à jouir de votre agréable conversation. Vous ne vous remettez pas tout cela?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Excusez-moi; je me le remets. (A Sbrigani.) Diable emporte si je m'en souviens.

SBRIGANI, bas, à monsieur de Pourceaugnac.

Il y a cent choses comme cela qui passent de la têt

ÉRASTE.

Embrassez-moi donc, je vous prie, et resserrons les de notre ancienne amitié.

SBRIGANI, à monsieur de Pourceaugnac.

Voilà un homme qui vous aime fort.

ÉRASTE.

Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté ment se porte monsieur votre... là... qui est si h homme?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mon frère le consul?

ÉRASTE.

Oui.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Il se porte le mieux du monde.

ÉRASTE.

Certes, j'en suis ravi. Et celui qui est de si bon meur? Là... monsieur votre...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mon cousin l'assesseur?

ÉRASTE.

Justement.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Toujours gai et gaillard.

ÉRASTE.

Ma foi, j'en ai beaucoup de joie. Et monsieur votre le...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai point d'oncle.

ÉRASTE.

Vous aviez pourtant en ce temps-là...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Non : rien qu'une tante.

ÉRASTE.

C'est ce que je voulois dire, madame votre tante. ment se porte-t-elle?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Elle est morte depuis six mois.

ÉRASTE.

Hélas! la pauvre femme! elle étoit si bonne personne!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Nous avons aussi mon neveu le chanoine qui a pensé mourir de la petite vérole.

ÉRASTE.

Quel dommage ç'auroit été!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Le connoissez-vous aussi?

ÉRASTE.

Vraiment; si je le connois! Un grand garçon bien fait.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Pas des plus grands.

ÉRASTE.

Non; mais de taille bien prise.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Hé! oui.

ÉRASTE.

Qui est votre neveu?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oui.

ÉRASTE.

Fils de votre frère ou de votre sœur?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Justement.

ÉRASTE.

Chanoine de l'église de... Comment l'appelez-vous?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

De Saint-Étienne.

ÉRASTE.

Le voilà : je ne connois autre.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à Sbrigani.

Il dit toute la parenté.

SBRIGANI.

Il vous connoît plus que vous ne croyez.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

A ce que je vois, vous avez demeuré longtemps dans notre ville?

ÉRASTE.

Deux ans entiers.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous étiez donc là quand mon cousin l'élu fit tenir son enfant à monsieur notre gouverneur?

ÉRASTE.

Vraiment oui; j'y fus convié des premiers.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Cela fut galant.

ÉRASTE.

Très galant. Oui.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'étoit un repas bien troussé.

ÉRASTE.

Sans doute.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous vîtes donc aussi la querelle que j'eus avec ce gentilhomme périgordin?

ÉRASTE.

Oui.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Parbleu! il trouva à qui parler.

ÉRASTE.

Ah! ah!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Il me donna un soufflet; mais je lui dis bien son fait.

ÉRASTE.

Assurément. Au reste, je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai garde de...

ÉRASTE.

Vous moquez-vous? je ne souffrirai point du tout que mon meilleur ami soit autre part que dans ma maison.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ce seroit vous...

ÉRASTE.

Non. Vous avez beau faire! vous logerez chez moi[1].

SBRIGANI, à monsieur de Pourceaugnac.

Puisqu'il le veut obstinément, je vous conseille d'accepter l'offre.

[1] VAR. Non, *le diable m'emporte*, vous logerez chez moi!

ÉRASTE.

Où sont vos hardes ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je les ai laissées, avec mon valet, où je suis descendu.

ÉRASTE.

Envoyons-les querir par quelqu'un.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Non. Je lui ai défendu de bouger, à moins que j'y fusse moi-même, de peur de quelque fourberie.

SBRIGANI.

C'est prudemment avisé.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ce pays-ci est un peu sujet à caution.

ÉRASTE.

On voit les gens d'esprit en tout.

SBRIGANI.

Je vais accompagner monsieur, et le ramènerai où vous voudrez.

ÉRASTE.

Oui. Je serai bien aise de donner quelques ordres, et vous n'avez qu'à revenir à cette maison-là.

SBRIGANI.

Nous sommes à vous tout à l'heure.

ÉRASTE, à monsieur de Pourceaugnac.

Je vous attends avec impatience.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à Sbrigani.

Voilà une connoissance où je ne m'attendois point.

SBRIGANI.

Il a la mine d'être honnête homme.

ÉRASTE, seul.

Ma foi, monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons : les choses sont préparées, et je n'ai qu'à frapper. Holà[1] !

SCÈNE VII. — ÉRASTE, UN APOTHICAIRE.

ÉRASTE.

Je crois, monsieur, que vous êtes le médecin à qui l'on est venu parler de ma part ?

[1] Molière doit l'idée de cette scène à une nouvelle de Scarron, publiée dix-sept ans avant Pourceaugnac. Cette nouvelle est intitulée : *Ne pas croire ce qu'on voit*, histoire espagnole. 1652.

L'APOTHICAIRE

Non, monsieur; ce n'est pas moi qui suis le médecin, moi n'appartient pas cet honneur; et je ne suis qu'apoth caire, apothicaire indigne, pour vous servir.

ÉRASTE.

Et monsieur le médecin est-il à la maison?

L'APOTHICAIRE.

Oui. Il est là embarrassé à expédier quelques malades; je vais lui dire que vous êtes ici.

ÉRASTE.

Non : ne bougez; j'attendrai qu'il ait fait. C'est pour l mettre entre les mains certain parent que nous avons, do on lui a parlé, et qui se trouve attaqué de quelque folie, q nous serions bien aises qu'il pût guérir avant que de marier.

L'APOTHICAIRE.

Je sais ce que c'est, je sais ce que c'est; et j'étois avec l quand on lui a parlé de cette affaire. Ma foi, ma foi, vo ne pouviez pas vous adresser à un médecin plus habil C'est un homme qui sait la médecine à fond, comme je sa ma croix de par Dieu, et qui, quand on devroit crever, i démordroit pas d'un *iota* des règles des anciens. Oui, il su toujours le grand chemin, le grand chemin, et ne va poi chercher midi à quatorze heures; et, pour tout l'or d monde, il ne voudroit pas avoir guéri une personne av d'autres remèdes que ceux que la Faculté permet.

ÉRASTE.

Il fait fort bien. Un malade ne doit point vouloir guér que la Faculté n'y consente.

L'APOTHICAIRE.

Ce n'est pas parce que nous sommes grands amis qu j'en parle; mais il y a plaisir d'être son malade; et j'aim rois mieux mourir de ses remèdes que de guérir de ceu d'un autre[1]. Car, quoi qu'il puisse arriver, on est assu que les choses sont toujours dans l'ordre; et, quand o meurt sous sa conduite, vos héritiers n'ont rien à vou reprocher.

ÉRASTE.

C'est une grande consolation pour un défunt.

[1] Molière a déjà employé ce trait dans *l'Amour médecin*, acte II, scène VI.

L'APOTHICAIRE.

Assurément. On est bien aise au moins d'être mort méthodiquement. Au reste, il n'est pas de ces médecins qui marchandent les maladies; c'est un homme expéditif, expéditif, qui aime à dépêcher ses malades; et, quand on a à mourir, cela se fait avec lui le plus vite du monde.

ÉRASTE.

En effet, il n'est rien tel que de sortir promptement d'affaire.

L'APOTHICAIRE.

Cela est vrai. A quoi bon tant barguigner[1] et tant tourner autour du pot? Il faut savoir vitement le court ou le long d'une maladie.

ÉRASTE.

Vous avez raison.

L'APOTHICAIRE.

Voilà déja trois de mes enfants dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui sont morts en moins de quatre jours, et qui, entre les mains d'un autre, auroient langui plus de trois mois.

ÉRASTE.

Il est bon d'avoir des amis comme cela.

L'APOTHICAIRE.

Sans doute. Il ne me reste plus que deux enfants, dont il prend soin comme des siens; il les traite et gouverne à sa fantaisie, sans que je me mêle de rien; et, le plus souvent, quand je reviens de la ville, je suis tout étonné que je les trouve saignés ou purgés par son ordre.

ÉRASTE.

Voilà les soins les plus obligeants du monde[2].

L'APOTHICAIRE.

Le voici, le voici, le voici qui vient.

SCÈNE VIII. — ÉRASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTHICAIRE, UN PAYSAN, UNE PAYSANNE.

LE PAYSAN, au médecin.

Monsieur, il n'en peut plus; et il dit qu'il sent dans la tête les plus grandes douleurs du monde.

[1] *Barguigner*, marchander; *barcaniare* dans la basse latinité; *barguignier* au treizieme siecle. Voir F. Génin, *Lexique*, etc.

[2] VAR. Voilà *des soins fort obligeants.*

PREMIER MÉDECIN.

Le malade est un sot ; d'autant plus que, dans la maladi dont il est attaqué, ce n'est pas la tête, selon Galien, ma la rate, qui lui doit faire mal.

LE PAYSAN.

Quoi que c'en soit, monsieur, il a toujours, avec cela, sc cours de ventre depuis six mois.

PREMIER MÉDECIN.

Bon ! c'est signe que le dedans se dégage. Je l'irai visit dans deux ou trois jours ; mais, s'il mouroit avant temps-là, ne manquez pas de m'en donner avis ; car il n'e pas de la civilité qu'un médecin visite un mort.

LA PAYSANNE, au médecin.

Mon père, monsieur, est toujours malade de plus en plu

PREMIER MÉDECIN.

Ce n'est pas ma faute. Je lui donne des remèdes : que n guérit-il ? Combien a-t-il été saigné de fois ?

LA PAYSANNE.

Quinze, monsieur, depuis vingt jours.

PREMIER MÉDECIN.

Quinze fois saigné ?

LA PAYSANNE.

Oui.

PREMIER MÉDECIN.

Et il ne guérit point ?

LA PAYSANNE.

Non, monsieur.

PREMIER MÉDECIN.

C'est signe que la maladie n'est pas dans le sang. Nou le ferons purger autant de fois, pour voir si elle n'est pa dans les humeurs ; et, si rien ne nous réussit, nous l'en verrons[1] aux bains.

L'APOTHICAIRE.

Voilà le fin, cela ; voilà le fin de la médecine.

SCÈNE IX. — ERASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTHICAIRE.

ÉRASTE, au médecin.

C'est moi, monsieur, qui vous ai envoyé parler, ces jours

[1] VAR. Nous *l'envoierons.*

passés, pour un parent un peu troublé d'esprit, que je veux vous donner chez vous, afin de le guérir avec plus de commodité, et qu'il soit vu de moins de monde.

PREMIER MÉDECIN.

Oui, monsieur; j'ai déja disposé tout, et promets d'en avoir tous les soins imaginables.

ÉRASTE.

Le voici fort à propos.

PREMIER MÉDECIN.

La conjoncture est tout à fait heureuse, et j'ai ici un ancien de mes amis, avec lequel je serai bien aise de consulter sa maladie.

SCÈNE X. — MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, ÉRASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTHICAIRE.

ÉRASTE, à monsieur de Pourceaugnac.

Une petite affaire m'est survenue, qui m'oblige à vous quitter; (montrant le médecin,) mais voilà une personne entre les mains de qui je vous laisse, qui aura soin pour moi de vous traiter du mieux qu'il lui sera possible.

PREMIER MÉDECIN.

Le devoir de ma profession m'y oblige, et c'est assez que vous me chargiez de ce soin.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à part.

C'est son maître d'hôtel, sans doute; et il faut que ce soit un homme de qualité.

PREMIER MÉDECIN, à Éraste.

Oui; je vous assure que je traiterai monsieur méthodiquement, et dans toutes les régularités de notre art.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu! il ne me faut point tant de cérémonies; et je ne viens pas ici pour incommoder.

PREMIER MÉDECIN.

Un tel emploi ne me donne que de la joie.

ÉRASTE, au médecin.

Voilà toujours dix pistoles d'avance, en attendant ce que j'ai promis.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Non, s'il vous plait; je n'entends pas que vous fassiez de dépense, et que vous envoyiez rien acheter pour moi.

ÉRASTE.

Mon Dieu! laissez faire. Ce n'est pas pour ce que vous pensez.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

ÉRASTE.

C'est ce que je veux faire. (Bas, au médecin.) Je vous recommande surtout de ne le point laisser sortir de vos mains; car, parfois, il veut s'échapper.

PREMIER MÉDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ÉRASTE, à monsieur de Pourceaugnac.

Je vous prie de m'excuser de l'incivilité que je commets.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous vous moquez; et c'est trop de grace que vous me faites.

SCÈNE XI — MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, PREMIER MÉDECIN, SECOND MÉDECIN, UN APOTHICAIRE.

PREMIER MÉDECIN.

Ce m'est beaucoup d'honneur, monsieur, d'être choisi pour vous rendre service.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur.

PREMIER MÉDECIN.

Voici un habile homme, mon confrère, avec lequel je vais consulter la manière dont nous vous traiterons.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Il ne faut point tant de façons, vous dis-je; et je suis homme à me contenter de l'ordinaire.

PREMIER MÉDECIN.

Allons, des siéges.

(Des laquais entrent, et donnent des siéges.)

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à part.

Voilà, pour un jeune homme, des domestiques bien lugubres.

PREMIER MÉDECIN

Allons, monsieur : prenez votre place, monsieur.

(Les deux médecins font asseoir monsieur de Pourceaugnac entre eux deux.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, s'asseyant.

Votre très humble valet. (Les deux médecins lui prenant chacun une main pour lui tâter le pouls.) Que veut dire cela?

PREMIER MÉDECIN.

Mangez-vous bien, monsieur?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oui; et bois encore mieux.

PREMIER MÉDECIN.

Tant pis! Cette grande appétition du froid et de l'humide est une indication de la chaleur et sécheresse qui est au-dedans. Dormez-vous fort?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oui; quand j'ai bien soupé.

PREMIER MÉDECIN.

Faites-vous des songes?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Quelquefois.

PREMIER MÉDECIN.

De quelle nature sont-ils?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

De la nature des songes. Quelle diable de conversation est-ce là?

PREMIER MÉDECIN.

Vos déjections, comment sont-elles?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ma foi, je ne comprends rien à toutes ces questions; et je veux plutôt boire un coup.

PREMIER MÉDECIN.

Un peu de patience. Nous allons raisonner sur votre affaire devant vous; et nous le ferons en françois, pour être plus intelligibles.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Quel grand raisonnement faut-il pour manger un morceau?

PREMIER MÉDECIN.

Comme ainsi soit qu'on ne puisse guérir une maladie qu'on ne la connoisse parfaitement, et qu'on ne la puisse parfaitement connoître sans en bien établir l'idée particulière, et la véritable espèce, par ses signes diagnostiques et prognostiques, vous me permettrez, monsieur notre ancien, d'entrer en considération de la maladie dont il s'agit, avant que de toucher à la thérapeutique, et aux remèdes qu'il

nous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc, monsieur, avec votre permission, que notre malade ici présent est malheureusement attaqué, affecté, possédé, travaillé de cette sorte de folie que nous nommons fort bien mélancolie hypocondriaque; espèce de folie très fâcheuse, et qui ne demande pas moins qu'un Esculape comme vous, consommé dans notre art; vous, dis-je, qui avez blanchi, comme on dit, sous le harnois, et auquel il en a tant passé par les mains, de toutes les façons. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque, pour la distinguer des deux autres; car le célèbre Galien établit doctement, à son ordinaire, trois espèces de cette maladie, que nous nommons mélancolie, ainsi appelée, non-seulement par les Latins, mais encore par les Grecs : ce qui est bien à remarquer pour notre affaire. La première, qui vient du propre vice du cerveau; la seconde, qui vient de tout le sang, fait et rendu atrabilaire; la troisième, appelée hypocondriaque, qui est la nôtre, laquelle procède du vice de quelque partie du bas-ventre et de la région inférieure, mais particulièrement de la rate, dont la chaleur et l'inflammation porte au cerveau de notre malade beaucoup de fuligines épaisses et crasses, dont la vapeur noire et maligne cause dépravation aux fonctions de la faculté princesse, et fait la maladie dont, par notre raisonnement, il est manifestement atteint et convaincu. Qu'ainsi ne soit, pour diagnostique incontestable de ce que je vous dis, vous n'avez qu'à considérer ce grand sérieux que vous voyez, cette tristesse accompagnée de crainte et de défiance, signes pathognomoniques et individuels de cette maladie, si bien marquée chez le divin vieillard Hippocrate : cette physionomie, ces yeux rouges et hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps, menue, grêle, noire et velue, lesquels signes le dénotent très affecté de cette maladie, procédante du vice des hypocondres; laquelle maladie, par laps de temps, naturalisée, envieillie, habituée et ayant pris droit de bourgeoisie chez lui, pourroit bien dégénérer ou en manie, ou en phthisie, ou en apoplexie, ou même en fine frénésie et fureur. Tout ceci supposé, puisqu'une maladie bien connue est à demi guérie, car, *ignoti nulla est curatio morbi*, il ne vous sera pas difficile de convenir des remèdes que nous devons faire à monsieur. Premièrement, pour remédier à cette pléthore

e, et à cette cacochymie luxuriante par tout le corps,
'avis qu'il soit phlébotomisé libéralement; c'est-à-
les saignées soient fréquentes et plantureuses : en
lieu, de la basilique, puis de la céphalique[1], et
si le mal est opiniâtre, de lui ouvrir la veine du
t que l'ouverture soit large, afin que le gros sang
rtir; et, en même temps, de le purger, désopiler,
er par purgatifs propres et convenables; c'est-à-dire,
agogues, mélanogogues[2], *et cœtera :* et comme la
source de tout le mal est ou une humeur crasse et
, ou une vapeur noire et grossière, qui obscurcit,
t salit les esprits animaux, il est à propos ensuite
nne un bain d'eau pure et nette, avec force petit-
, pour purifier, par l'eau, la féculence de l'humeur
t éclaircir, par le lait clair, la noirceur de cette va-
is, avant toute chose, je trouve qu'il est bon de le
ar d'agréables conversations, chants et instruments
ue; à quoi il n'y a pas d'inconvénient de joindre
eurs, afin que leurs mouvements, disposition[3] et
uissent exciter et réveiller la paresse de ses esprits
s, qui occasionne l'épaisseur de son sang, d'où pro-
naladie. Voilà les remèdes que j'imagine, auxquels
être ajoutés beaucoup d'autres meilleurs, par
r notre maître et ancien, suivant l'expérience, ju-
lumière et suffisance qu'il s'est acquise dans notre
i.

SECOND MÉDECIN.

n ne plaise, monsieur, qu'il me tombe en pensée
rien à ce que vous venez de dire! Vous avez si
couru sur tous les signes, les symptômes et les
la maladie de monsieur; le raisonnement que vous
fait est si docte et si beau, qu'il est impossible qu'il
as fou et mélancolique hypocondriaque; et quand il
oit pas, il faudroit qu'il le devînt, pour la beauté

lique, veine qui monte le long de la partie interne de l'os du bras
illaire, où elle se rend. La *céphalique*, l'une des veines du bras, qu'on
refois venir de la tête, et qu'on ouvrait, par cette raison, dans les
tte avoit besoin d'être soulagée.
gues, remèdes propres à chasser la bile. *Mélanogogues*, remèdes
hasser la bile noire, que les anciens appelaient *mélancolie*.
est employé ici dans le sens de *dispos*. Cette acception étoit nouvelle,
été adoptée. (Aimé Martin.)

des choses que vous avez dites, et la justesse du raisonnement que vous avez fait. Oui, monsieur, vous avez dépeint fort graphiquement, *graphice depinxisti*, tout ce qui appartient à cette maladie. Il ne se peut rien de plus doctement, sagement, ingénieusement conçu, pensé, imaginé, que ce que vous avez prononcé au sujet de ce mal, soit pour la diagnose ou la prognose, ou la thérapie[1]; et il ne me reste rien ici, que de féliciter monsieur d'être tombé entre vos mains, et de lui dire qu'il est trop heureux d'être fou, pour éprouver l'efficace et la douceur des remèdes que vous avez si judicieusement proposés. Je les approuve tous, *manibus et pedibus descendo in tuam sententiam*[2]. Tout ce que j'y voudrois ajouter, c'est de faire les saignées et les purgations en nombre impair, *numero deus impare gaudet;* de prendre le lait clair avant le bain; de lui composer un fronteau[3] où il entre du sel, le sel est symbole de la sagesse; de faire blanchir les murailles de sa chambre, pour dissiper les ténèbres de ses esprits, *album est disgregativum visus*[4]; et de lui donner tout à l'heure un petit lavement, pour servir de prélude et d'introduction à ces judicieux remèdes, dont, s'il a à guérir, il doit recevoir du soulagement. Fasse le ciel que ces remèdes, monsieur, qui sont les vôtres, réussissent au malade, selon notre intention!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Messieurs, il y a une heure que je vous écoute. Est-ce que nous jouons ici une comédie?

PREMIER MÉDECIN.

Non, monsieur, nous ne jouons point

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que tout ceci? et que voulez-vous dire, avec votre galimatias et vos sottises?

[1] *Diagnose* pour *diagnostique*, connaissance des symptômes; *prognose*, jugement d'après les symptômes; *thérapie*, pour *thérapeutique*, traitement de la maladie.

[2] Dans le sénat romain, quand quelqu'un, en opinant, avoit ouvert un avis, ceux qui pensoient comme lui se rangeoient de son côté, et ceux qui étoient d'un sentiment contraire passoient du côté opposé. L'action des premiers s'exprimoit par cette phrase : *Pedibus ire* ou *descendere in sententiam alicujus;* phrase qu'il seroit impossible de traduire littéralement en françois, mais dont le sens est à peu près conservé dans l'expression figurée, *se ranger à l'avis de quelqu'un.* (Auger.)

[3] Médicament qu'on applique sur le front pour calmer les douleurs de tête.

[4] C'est-à-dire : *Le blanc blesse la vue ou la fatigue.*

ÉRASTE.

Hélas! la pauvre femme! elle étoit si bonne personne!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Nous avons aussi mon neveu le chanoine qui a pensé mourir de la petite vérole.

ÉRASTE.

Quel dommage ç'auroit été!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Le connoissez-vous aussi?

ÉRASTE.

Vraiment; si je le connois! Un grand garçon bien fait.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Pas des plus grands.

ÉRASTE.

Non; mais de taille bien prise.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Hé! oui.

ÉRASTE.

Qui est votre neveu?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oui.

ÉRASTE.

Fils de votre frère ou de votre sœur?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Justement.

ÉRASTE.

Chanoine de l'église de... Comment l'appelez-vous?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

De Saint-Étienne.

ÉRASTE.

Le voilà : je ne connois autre.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à Sbrigani.

Il dit toute la parenté.

SBRIGANI.

Il vous connoît plus que vous ne croyez.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

A ce que je vois, vous avez demeuré longtemps dans notre ville?

ÉRASTE.

Deux ans entiers.

PREMIER MÉDECIN.

Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré un fils qui est insensé. (Au second médecin.) Allons, procédons à la curation; et par la douceur exhilarante de l'harmonie, adoucissons, lénifions, et accoisons [1] l'aigreur de ses esprits, que je vois prêts à s'enflammer.

SCÈNE XII. — MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Que diable est-ce là? Les gens de ce pays-ci sont-ils insensés? Je n'ai jamais rien vu de tel, et je n'y comprends rien du tout.

SCÈNE XIII. — MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, DEUX MÉDECINS GROTESQUES.

(Ils s'asseyent d'abord tous trois; les médecins se lèvent à différentes reprises pour saluer monsieur de Pourceaugnac, qui se lève autant de fois pour les saluer.)

LES DEUX MÉDECINS.

Buon dì, buon dì, buon dì,
Non vi lasciate uccidere
Dal dolor malinconico,
Noi vi faremo ridere
Col nostro canto armonico;
Sol per guarirvi
Siamo venuti quì.
Buon dì, buon dì, buon dì.

PREMIER MÉDECIN.

Altro non è la pazzia
Che malinconia.
Il malato
Non è disperato,
Se vol pigliar un poco d'allegria,
Altro non è la pazzia
Che malinconia.

SECOND MÉDECIN.

Sù, cantate, ballate, ridete;
E, se far meglio volete,

[1] C'est-à-dire *calmons*; la racine est *quoi*, *quois*, calme, *quietus*.

ÉRASTE.

Où sont vos hardes?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je les ai laissées, avec mon valet, où je suis descendu.

ÉRASTE.

Envoyons-les querir par quelqu'un.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Non. Je lui ai défendu de bouger, à moins que j'y fusse i-même, de peur de quelque fourberie.

SBRIGANI.

C'est prudemment avisé.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ce pays-ci est un peu sujet à caution.

ÉRASTE.

On voit les gens d'esprit en tout.

SBRIGANI.

e vais accompagner monsieur, et le ramènerai où vous idrez.

ÉRASTE.

Oui. Je serai bien aise de donner quelques ordres, et vous vez qu'à revenir à cette maison-là.

SBRIGANI.

Nous sommes à vous tout à l'heure.

ÉRASTE, à monsieur de Pourceaugnac.

e vous attends avec impatience.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à Sbrigani.

Voilà une connoissance où je ne m'attendois point.

SBRIGANI.

l a la mine d'être honnête homme.

ÉRASTE, seul.

la foi, monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donne-s de toutes les façons : les choses sont préparées, et je i qu'à frapper. Holà [1] !

SCÈNE VII. — ÉRASTE, UN APOTHICAIRE.

ÉRASTE.

e crois, monsieur, que vous êtes le médecin à qui l'on venu parler de ma part?

[1] lolière doit l'idée de cette scène à une nouvelle de Scarron, publiée dix-ns avant Pourceaugnac. Cette nouvelle est intitulée : *Ne pas croire ce qu'on histoire espagnole.* 1652.

L'APOTHICAIRE.

Prenez-le, monsieur, prenez-le; il ne vous fera point de mal, il ne vous fera point de mal.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah!

L'APOTHICAIRE.

C'est un petit clystère, un petit clystère, benin, benin; il est benin, benin : là, prenez, prenez, monsieur; c'est pour déterger, pour déterger, déterger.

SCÈNE XVI. — MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN APOTHICAIRE, DEUX MÉDECINS GROTESQUES, MATASSINS, avec des seringues.

LES DEUX MÉDECINS.

Piglialo sù,
Signor monsu,
Piglialo, piglialo, piglialo sù,
Che non ti farà male.
Piglialo sù questo serviziale;
Piglialo sù,
Signor monsu,
Piglialo, piglialo, piglialo sù[1].

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Allez-vous-en au diable.

(Monsieur de Pourceaugnac, mettant son chapeau pour se garantir des seringues, est suivi par les deux médecins et par les matassins; il passe par derrière le théâtre, et revient se mettre sur sa chaise, auprès de laquelle il trouve l'apothicaire qui l'attendoit : les deux médecins et les matassins rentrent aussi.)

LES DEUX MÉDECINS.

Piglialo sù,
Signor monsu;
Piglialo, piglialo, piglialo sù[1];
Che non ti farà male.
Piglialo sù questo serviziale,
Piglialo sù,
Signor monsu;
Piglialo, piglialo, piglialo sù.

(Monsieur de Pourceaugnac s'enfuit avec la chaise; l'apothicaire appuie sa seringue contre, et les médecins et les matassins le suivent.

[1] « Prenez-le, monsieur, prenez-le (le clystère); il ne vous fera point de mal. »

FIN DU PREMIER ACTE.

L'APOTHICAIRE.

Assurément. On est bien aise au moins d'être mort méthodiquement. Au reste, il n'est pas de ces médecins qui marchandent les maladies; c'est un homme expéditif, expéditif, qui aime à dépêcher ses malades; et, quand on a à mourir, cela se fait avec lui le plus vite du monde.

ÉRASTE.

En effet, il n'est rien tel que de sortir promptement d'affaire.

L'APOTHICAIRE.

Cela est vrai. A quoi bon tant barguigner [1] et tant tourner autour du pot? Il faut savoir vitement le court ou le long d'une maladie.

ÉRASTE.

Vous avez raison.

L'APOTHICAIRE.

Voilà déja trois de mes enfants dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui sont morts en moins de quatre jours, et qui, entre les mains d'un autre, auroient langui plus de trois mois.

ÉRASTE.

Il est bon d'avoir des amis comme cela.

L'APOTHICAIRE.

Sans doute. Il ne me reste plus que deux enfants, dont il prend soin comme des siens; il les traite et gouverne à sa fantaisie, sans que je me mêle de rien; et, le plus souvent, quand je reviens de la ville, je suis tout étonné que je les trouve saignés ou purgés par son ordre.

ÉRASTE.

Voilà les soins les plus obligeants du monde [2].

L'APOTHICAIRE.

Le voici, le voici, le voici qui vient.

SCÈNE VIII. — ÉRASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTHICAIRE, UN PAYSAN, UNE PAYSANNE.

LE PAYSAN, au médecin.

Monsieur, il n'en peut plus; et il dit qu'il sent dans la tête les plus grandes douleurs du monde.

[1] *Barguigner*, marchander; *barcaniare* dans la basse latinité; *barguignier* au treizième siecle. Voir F. Génin, *Lexique*, etc.

[2] VAR. Voilà *des soins fort obligeants.*

SBRIGANI.

Vous ne ferez point mal.

PREMIER MÉDECIN.

Il est hypothéqué à mes consultations, et un malade ne se moquera pas d'un médecin.

SBRIGANI.

C'est fort bien dit à vous: et, si vous m'en croyez, vous ne souffrirez point qu'il se marie, que vous ne l'ayez pansé tout votre soûl.

PREMIER MÉDECIN.

Laissez-moi faire.

SBRIGANI, à part, en s'en allant.

Je vais, de mon côté, dresser une autre batterie; et le beau-père est aussi dupe que le gendre

SCÈNE II. — ORONTE, PREMIER MÉDECIN.

PREMIER MÉDECIN.

Vous avez, monsieur, un certain monsieur de Pourceaugnac qui doit épouser votre fille?

ORONTE.

Oui, je l'attends de Limoges, et il devroit être arrivé.

PREMIER MÉDECIN.

Aussi l'est-il, et il s'en est fui de chez moi, après y avoir été mis; mais je vous défends, de la part de la médecine, de procéder au mariage que vous avez conclu, que je ne l'aie dûment préparé pour cela, et mis en état de procréer des enfants bien conditionnés de corps et d'esprit.

ORONTE.

Comment donc?

PREMIER MÉDECIN.

Votre prétendu gendre a été constitué mon malade; sa maladie, qu'on m'a donnée à guérir, est un meuble qui m'appartient, et que je compte entre mes effets; et je vous déclare que je ne prétends point qu'il se marie, qu'au préalable il n'ait satisfait à la médecine, et subi les remèdes que je lui ai ordonnés.

ORONTE.

Il a quelque mal?

PREMIER MÉDECIN.

Oui.

passés, pour un parent un peu troublé d'esprit, que je veux vous donner chez vous, afin de le guérir avec plus de commodité, et qu'il soit vu de moins de monde.

PREMIER MÉDECIN.

Oui, monsieur; j'ai déja disposé tout, et promets d'en voir tous les soins imaginables.

ÉRASTE.

Le voici fort à propos.

PREMIER MÉDECIN.

La conjoncture est tout à fait heureuse, et j'ai ici un ancien de mes amis, avec lequel je serai bien aise de consulter maladie.

SCÈNE X. — MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, ÉRASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTHICAIRE.

ÉRASTE, à monsieur de Pourceaugnac.

Une petite affaire m'est survenue, qui m'oblige à vous quitter; (montrant le médecin,) mais voilà une personne entre les mains de qui je vous laisse, qui aura soin pour moi de vous traiter du mieux qu'il lui sera possible.

PREMIER MÉDECIN.

Le devoir de ma profession m'y oblige, et c'est assez que vous me chargiez de ce soin.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à part.

C'est son maître d'hôtel, sans doute; et il faut que ce soit un homme de qualité.

PREMIER MÉDECIN, à Éraste.

Oui; je vous assure que je traiterai monsieur méthodiquement, et dans toutes les régularités de notre art.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu! il ne me faut point tant de cérémonies; et je ne viens pas ici pour incommoder.

PREMIER MÉDECIN.

Un tel emploi ne me donne que de la joie.

ÉRASTE, au médecin.

Voilà toujours dix pistoles d'avance, en attendant ce que j'ai promis.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Non, s'il vous plait; je n'entends pas que vous fassiez de dépense, et que vous envoyiez rien acheter pour moi.

SCÈNE III. — ORONTE, SBRIGANI, en marcha

SBRIGANI.

Montsir, afec le fôtre permission, je suisse u marchand flamanne, qui foudroit bienne fous ten petit nouvel.

ORONTE.

Quoi, monsieur?

SBRIGANI.

Mettez le fôtre chapeau sur le tête, montsir, s

ORONTE.

Dites-moi, monsieur, ce que vous voulez.

SBRIGANI.

Moi le dire rien, montsir, si fous le mettre p peau sur le tête.

ORONTE.

Soit. Qu'y a-t-il, monsieur?

SBRIGANI.

Fous connoître point en sti file un certe montsi

ORONTE.

Oui, je le connois.

SBRIGANI.

Et quel homme est-il, montsir, si ve plaît?

ORONTE.

C'est un homme comme les autres.

SBRIGANI.

Je fous temande, montsir, s'il est un homme ri du bienne?

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

Mais riche beaucoup grandement, montsir?

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

J'en suis aise beaucoup, montsir.

ORONTE.

Mais pourquoi cela?

SBRIGANI.

L'est, montsir, pour un petite raisonne de co pour nous.

ORONTE.

Mais encore, pourquoi?

SBRIGANI.

C'est, montsir, que sti montsir Oronte donne son fille en mariage à un certe montsir de Pourcegnac.

ORONTE.

Hé bien?

SBRIGANI.

Et sti montsir de Pourcegnac, montsir, l'est un homme que doivre beaucoup grandement à dix ou douze marchanes flamannes qui être venu ici.

ORONTE.

Ce monsieur de Pourceaugnac doit beaucoup à dix ou douze marchands?

SBRIGANI.

Oui, montsir; et, depuis huite mois, nous afoir obtenir un petit sentence contre lui; et lui a remettre à payer tou ce créanciers de sti mariage que sti montsir Oronte donne pour son fille.

ORONTE.

Hon! hon! il a remis là à payer ses créanciers?

SBRIGANI.

Oui, montsir, et avec un grant défotion nous tous attendre sti mariage.

ORONTE, à part.

L'avis n'est pas mauvais. (Haut.) Je vous donne le bonjour.

SBRIGANI.

Je remercie, montsir, de la faveur grande.

ORONTE.

Votre très humble valet.

SBRIGANI.

Je le suis, montsir, obliger plus que beaucoup du bon nouvel que montsir m'afoir donné. (Seul, après avoir ôté sa barbe et dépouillé l'habit de Flamand qu'il a par-dessus le sien.) Cela ne va pas mal. Quittons notre ajustement de Flamand, pour songer à d'autres machines; et tâchons de semer tant de soupçons et de division entre le beau-père et le gendre, que cela rompe le mariage prétendu. Tous deux également sont propres à gober les hameçons qu'on leur veut tendre; et, entre nous autres fourbes de la première classe, nous ne faisons

que nous jouer, lorsque nous trouvons un gibier aussi facile que celui-là.

SCÈNE IV. — MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, se croyant seul.

Piglialo sù, piglialo sù, signor monsu. Que diable est-ce cela? (Apercevant Sbrigani.) Ah!

SBRIGANI.

Qu'est-ce, monsieur? Qu'avez-vous?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Tout ce que je vois me semble lavement.

SBRIGANI.

Comment?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous ne savez pas ce qui m'est arrivé dans ce logis à la porte duquel vous m'avez conduit?

SBRIGANI.

Non, vraiment. Qu'est-ce que c'est?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je pensois y être régalé comme il faut.

SBRIGANI.

Hé bien?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je vous laisse entre les mains de monsieur. Des médecins habillés de noir. Dans une chaise. Tâter le pouls. Comme ainsi soit. Il est fou. Deux gros joufflus. Grands chapeaux. *Buon dì, buon dì*. Six pantalons. Ta, ra, ta, ta; ta, ra, ta, ta. *Allegramente, monsu Pourceaugnac*. Apothicaire. Lavement. Prenez, monsieur; prenez, prenez. Il est benin, benin, benin. C'est pour déterger, pour déterger, déterger. *Piglialo sù, signor monsu; piglialo, piglialo, piglialo sù.* Jamais je n'ai été si soûl de sottises.

SBRIGANI.

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Cela veut dire que cet homme-là, avec ses grandes embrassades, est un fourbe qui m'a mis dans une maison pour se moquer de moi, et me faire une pièce.

SBRIGANI.

Cela est-il possible?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

ite. Ils étaient une douzaine de possédés après
es, et j'ai eu toutes les peines du monde à m'é-
leurs pattes.

SBRIGANI.

peu; les mines sont bien trompeuses : je l'au-
plus affectionné de vos amis. Voilà un de mes
s, comme il est possible qu'il y ait des fourbes
dans le monde.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

e point le lavement? Voyez, je vous prie[1].

SBRIGANI.

i quelque petite chose qui approche de cela.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

'at et l'imagination tout remplis de cela; et il
toujours que je vois une douzaine de lavements
:hent en joue.

SBRIGANI.

méchanceté bien grande; et les hommes sont
s et scélérats!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

:-moi, de grace, le logis de monsieur Oronte; je
se d'y aller tout à l'heure.

SBRIGANI.

vous êtes donc de complexion amoureuse? et
uï parler que ce monsieur Oronte a une fille?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

ens l'épouser.

SBRIGANI.

ouser?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

SBRIGANI.

ge?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

façon, donc?

t sans doute souvenu ici du passage suivant de Rabelais : « Il
llier, où se cuida mettre à estudier en medecine; mais il con-
itat estoit fascheux par trop, et melancholique, et que les méde-
les clystères comme vieux diables. »

SBRIGANI.

Ah ! c'est une autre chose ; et je vous demande pardon.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

SBRIGANI.

Rien.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mais encore ?

SBRIGANI.

Rien, vous dis-je. J'ai un peu parlé trop vite.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je vous prie de me dire ce qu'il y a là-dessous.

SBRIGANI.

Non : cela n'est point nécessaire.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

De grace.

SBRIGANI.

Point. Je vous prie de m'en dispenser.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Est-ce que vous n'êtes pas de mes amis ?

SBRIGANI.

Si fait. On ne peut pas l'être davantage.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous devez donc ne me rien cacher.

SBRIGANI.

C'est une chose où il y va de l'intérêt du prochain.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Afin de vous obliger à m'ouvrir votre cœur, voilà une petite bague que je vous prie de garder pour l'amour de moi.

SBRIGANI.

Laissez-moi consulter un peu si je le puis faire en conscience. (Après s'être un peu éloigné de monsieur de Pourceaugnac.) C'est un homme qui cherche son bien, qui tâche de pourvoir sa fille le plus avantageusement qu'il est possible ; et il ne faut nuire à personne. Ce sont des choses qui sont connues, à la vérité ; mais j'irai les découvrir à un homme qui les ignore et il est défendu de scandaliser son prochain. Cela est vrai mais, d'autre part, voilà un étranger qu'on veut surprendre et qui, de bonne foi, vient se marier avec une fille qu'il ne connoît pas et qu'il n'a jamais vue ; un gentilhomme plein de franchise, pour qui je me sens de l'inclination, qui me

fait l'honneur de me tenir pour son ami, prend confiance en moi, et me donne une bague à garder pour l'amour de lui. (A monsieur de Pourceaugnac.) Oui, je trouve que je puis vous dire les choses sans blesser ma conscience : mais tâchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous sera possible, et d'épargner les gens le plus que nous pourrons. De vous dire que cette fille-là mène une vie déshonnête, cela seroit un peu trop fort. Cherchons, pour nous expliquer, quelques termes plus doux. Le mot de galante aussi n'est pas assez : celui de coquette achevée me semble propre à ce que nous voulons, et je m'en puis servir pour vous dire honnêtement ce qu'elle est.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

L'on me veut donc prendre pour dupe ?

SBRIGANI.

Peut-être, dans le fond, n'y a-t-il pas tant de mal que tout le monde croit ; et puis il y a des gens, après tout, qui se mettent au-dessus de ces sortes de choses, et qui ne croient pas que leur honneur dépende...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur ; je ne me veux point mettre sur la tête un chapeau comme celui-là ; et l'on aime à aller le front levé dans la famille des Pourceaugnac.

SBRIGANI.

Voilà le père.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ce vieillard-là ?

SBRIGANI.

Oui. Je me retire.

SCÈNE V. — ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Bonjour, monsieur, bonjour.

ORONTE.

Serviteur, monsieur, serviteur.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous êtes monsieur Oronte, n'est-ce pas ?

ORONTE.

Oui.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Et moi, monsieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

A la bonne heure.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Croyez-vous, monsieur Oronte, que les Limosins des sots?

ORONTE.

Croyez-vous, monsieur de Pourceaugnac, que les P soient des bêtes?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous imaginez-vous, monsieur Oronte, qu'un l comme moi soit affamé[1] de femme?

ORONTE.

Vous imaginez-vous, monsieur de Pourceaugnac, fille comme la mienne soit affamée[2] de mari?

SCÈNE VI. — MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, J ORONTE.

JULIE.

On vient de me dire, mon père, que monsieur de ceaugnac est arrivé. Ah! le voilà sans doute, et mo me le dit. Qu'il est bien fait! qu'il a bon air! et que contente d'avoir un tel époux! Souffrez que je l'embr que je lui témoigne...

ORONTE.

Doucement, ma fille, doucement.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à part.

Tudieu! Quelle galante! Comme elle prend feu d'

ORONTE.

Je voudrois bien savoir, monsieur de Pourceaugna quelle raison vous venez...

JULIE s'approche de monsieur de Pourceaugnac, le regarde d'un air lan et lui veut prendre la main.

Que je suis aise de vous voir! et que je brûle d tience...!

ORONTE.

Ah! ma fille! Otez-vous de là, vous dis-je.

[1] VAR. Qu'un homme comme moi soit *si* affamé de femme.
[2] VAR. Qu'une fille comme la mienne soit *si* affamée de mari.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à part.

oh! quelle égrillarde!

ORONTE.

oudrois bien, dis-je, savoir par quelle raison, s'il vous
rous avez la hardiesse de...

(Julie continue le même jeu.)

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à part.

u de ma vie!

ORONTE, à Julie.

ore! Qu'est-ce à dire, cela?

JULIE.

oulez-vous pas que je caresse l'époux que vous m'avez
,

ORONTE.

. Rentrez là dedans.

JULIE.

sez-moi le regarder.

ORONTE.

rez, vous dis-je.

JULIE.

eux demeurer là, s'il vous plait.

ORONTE.

e veux pas, moi; et, si tu ne rentres tout à l'heure,

JULIE

bien! je rentre.

ORONTE.

ille est une sotte qui ne sait pas les choses.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à part.

me nous lui plaisons!

E, à Julie, qui est restée après avoir fait quelques pas pour s'en aller.

ne veux pas te retirer?

JULIE.

nd est-ce donc que vous me marierez avec monsieur?

ORONTE.

ais; et tu n'es pas pour lui.

JULIE.

e veux avoir, moi, puisque vous me l'avez promis.

ORONTE.

e le l'ai promis, je te le dépromets.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à part.

Elle voudroit bien me tenir.

JULIE.

Vous avez beau faire, nous serons mariés ensemble en dépit de tout le monde.

ORONTE.

Je vous en empêcherai bien tous deux, je vous assure. Voyez un peu quel *vertigo* lui prend.

SCÈNE VII. — ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu! notre beau-père prétendu, ne vous fatiguez point tant; on n'a pas envie de vous enlever votre fille, et vos grimaces n'attraperont rien.

ORONTE.

Toutes les vôtres n'auront pas grand effet.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous êtes-vous mis dans la tête que Léonard de Pourceaugnac soit un homme à acheter chat en poche[1], et qu'il n'ait pas là dedans quelque morceau de judiciaire pour se conduire, pour se faire informer de l'histoire du monde, et voir, en se mariant, si son honneur a bien toutes ses sûretés?

ORONTE.

Je ne sais pas ce que cela veut dire : mais vous êtes-vous mis dans la tête qu'un homme de soixante et trois ans ait si peu de cervelle, et considère si peu sa fille, que de la marier avec un homme qui a ce que vous savez, et qui a été mis chez un médecin pour être pansé?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'est une pièce que l'on m'a faite, et je n'ai aucun mal.

ORONTE.

Le médecin me l'a dit lui-même.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Le médecin en a menti. Je suis gentilhomme, et je le veux voir l'épée à la main.

ORONTE.

Je sais ce que j'en dois croire; et vous ne m'abuserez pas

[1] Acheter un chat dans la poche du marchand, acquérir un objet sans l'examiner. « Elles (les filles qui se marient) acheptent chat en sac. » (Montaigne, III, 5.) (F. Génin.)

là-dessus, non plus que sur les dettes que vous avez assignées[1] sur le mariage de ma fille.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Quelles dettes?

ORONTE.

La feinte ici est inutile; et j'ai vu le marchand flamand qui, avec les autres créanciers, a obtenu depuis huit mois sentence contre vous.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Quel marchand flamand? Quels créanciers? Quelle sentence obtenue contre moi?

ORONTE.

Vous savez bien ce que je veux dire.

SCÈNE VIII. — MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, ORONTE, LUCETTE.

LUCETTE, contrefaisant une Languedocienne.

Ah! tu es assi, et à la fi yeu te trobi après abé fait tant de passés. Podes-tu, scélérat, podes-tu sousteni ma bisto[2]?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que veut cette femme-là?

LUCETTE.

Que te boli, infame! Tu fas semblan de nou me pas counouisse, et nou rougisses pas, impudint que tu sios, tu ne rougisses pas de me beyre? (A Oronte.) Nou sabi pas, moussur, saquos bous dont m'an dit que bouillo espousa la fillo; may yeu bous déclari que yeu soun sa fenno, et que y a set ans, moussur, qu'en passan à Pézénas, el auguet l'adresse, ambé sas mignardisos, commo sap tapla fayre, de me gaina lou cor, et m'oubligel pra quel mouyen à ly douna la man per l'espousa[3].

ORONTE.

Oh! oh!

[1] Dans le sens de : *hypothéquées.*

[2] Ah! tu es ici, et à la fin je te trouve après avoir fait tant d'allées et de venues. Peux-tu, scélérat, peux-tu soutenir ma vue?

[3] Ce que je te veux, infâme! tu fais semblant de ne me pas connaître, et tu ne rougis pas, impudent que tu es, tu ne rougis pas de me voir? (*A Oronte.*) J'ignore, monsieur, si c'est vous dont on m'a dit qu'il voulait épouser la fille; mais je vous déclare que je suis sa femme, et qu'il y a sept ans qu'en passant à Pézénas, il eut l'adresse, par ses mignardises qu'il sait si bien faire, de me gagner le cœur, et m'obligea, par ce moyen, à lui donner la main pour l'épouser.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Que diable est-ce-ci?

LUCETTE.

Lou traité me quittel trés ans après, sul préteste de qualques affayres que l'apelabon dins soun pays, et despey noun ly resçau put quaso de noubelo; may dins lou tens qui soungeabi lou mens, m'an dounat abist, que begnio dins aquesto bilo, per se remarida dambé un autro jouena fillo, que sous parens ly an proucurado, sensse saupré res de son prumié mariatge. Yeu ai tout quitat en diligensso, et me souy rendu dodins aqueste loc lou pu leu qu'ay pouscut, per m'oupousa en aquel criminel mariatge, et confondre as clys de tout le mounde lou plus méchant day hommes[1].

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Voilà une étrange effrontée!

LUCETTE.

Impudint! n'as pas honte de m'injuria, alloc d'être confus day reproches secrets que ta conssiensso te deu fayre[2]?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Moi, je suis votre mari?

LUCETTE.

Infame! gausos-tu dire lou contrari? Hé! tu sabes bé, per ma penno, que n'es que trop bertat; et plaguesso al cel qu'aco non fougesso pas, et que m'auquessos layssado dins l'état d'innoussençο, et dins la tranquillitat oun moun amo bibio daban que tous charmes et tas trounpariés nou m'en benguesson malhurousomen fayre sourty! yeu nou serio pas réduito à fayré lou tristé persounatge que yeu fave présentomen; à beyre un marit cruel mespresa touto l'ardou que yeu ay per el, et me laissa sensse cap de piétat abandounado à las mourtéles doulous que yeu ressenti de sas perfidos acciûs[3].

[1] Le traître me quitta trois ans après, sous le prétexte de quelque affaire qui l'appelait dans son pays, et depuis je n'en ai point eu de nouvelles; mais, dans le temps que j'y songeais le moins, on m'a donné avis qu'il venait dans cette ville pour se remarier avec une autre jeune fille que ses parents lui ont promise, sans savoir rien de son premier mariage. J'ai tout quitté aussitôt, et je me suis rendue dans ce lieu le plus promptement que j'ai pu, pour m'opposer à ce criminel mariage, et pour confondre aux yeux de tout le monde le plus méchant des hommes.

[2] Impudent! n'as-tu pas honte de m'injurier, au lieu d'être confus des reproches secrets que ta conscience doit te faire?

[3] Infâme! oses-tu dire le contraire? Ah! tu sais bien, pour mon malheur, que

ORONTE.

Je ne saurois m'empêcher de pleurer. (A monsieur de Pourceaugnac.) Allez, vous êtes un méchant homme.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je ne connois rien à tout ceci.

SCÈNE IX. — MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, NÉRINE, LUCETTE, ORONTE.

NÉRINE, contrefaisant une Picarde.

Ah! je n'en pis plus; je sis toute essoflée! Ah! finfaron, tu m'as bien fait courir : tu ne m'écaperas mie. Justiche, justiche! je boute empêchement au mariage. (A Oronte.) Chés mon méri, monsieur, et je veux faire pindre che bon pindard-là.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Encore!

ORONTE, à part.

Quel diable d'homme est-ce-ci?

LUCETTE.

Et que boulez-bous dire, ambe bostre empachomen et bostro pendarie? Quaquel homo es bostre marit[1]?

NÉRINE.

Oui, medéme, et je sis sa femme.

LUCETTE.

Aquos es faus, aquos yeu que soun sa fenno, et se deu estre pendut, aquo sera yeu que l'ou farai pendat[2].

NÉRINE.

Je n'entains mie che baragoin-là.

LUCETTE.

Yeu bous disi que yeu soun sa fenno[3].

...st ce que je te dis n'est que trop vrai; et plût au ciel que cela ne fût pas, et que tu m'eusses laissée dans l'état d'innocence et dans la tranquillité où mon âme vivait avant que tes charmes et tes tromperies m'en vinssent malheureusement faire sortir! je ne serais point réduite à faire le triste personnage que je fais présentement, à voir un mari cruel mépriser toute l'ardeur que j'ai eue pour lui, et me laisser sans aucune pitié à la douleur mortelle que j'ai ressentie de ses perfides actions.

[1] Et que voulez-vous dire avec votre empêchement et votre pendaison? Cet homme est votre mari?

[2] Cela est faux, et c'est moi qui suis sa femme; et s'il doit être pendu, ce sera moi qui le ferai pendre.

[3] Je vous dis que je suis sa femme.

NÉRINE.

Sa femme?

LUCETTE.

Oy[1].

NÉRINE.

Je vous dis que chest mi, encore in coup, qui le sis.

LUCETTE.

Et yeu bous sousteni yeu, qu'aquos yeu[2].

NÉRINE.

Il y a quetre ans qu'il m'a éposée.

LUCETTE.

Et yeu set ans y a que m'a preso per fenno[3].

NÉRINE.

J'ai des gairans de tout cho que je di.

LUCETTE.

Tout mon pay lo sap[4].

NÉRINE.

No ville en est témoin.

LUCETTE.

Tout Pézénas a bist nostre mariatge[5].

NÉRINE.

Tout Chin-Quentin a assisté à no noche.

LUCETTE.

Nou y a res de tant béritable[6].

NÉRINE.

Il gn'y a rien de plus chertain.

LUCETTE, à monsieur de Pourceaugnac.

Gausos-tu dire lou contrari, valisquos[7]?

NÉRINE, à monsieur de Pourceaugnac.

Est-che que tu me démaintiras, méchaint homme?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Il est aussi vrai l'un que l'autre.

LUCETTE.

Quaingn impudensso! Et coussy, misérable, nou te

[1] Oui.
[2] Et je vous soutiens, moi, que c'est moi.
[3] Et moi, il y a sept ans qu'il m'a prise pour femme.
[4] Tout mon pays le sait.
[5] Tout Pézénas a vu notre mariage
[6] Il n'y a rien de plus véritable.
[7] Oses-tu dire le contraire, vilain?

de la pauro Françon, et del paure Jeanet, que
ruits de nostre mariatge[1].

NÉRINE.

peu l'insolence! Quoi! tu ne te souviens mie de
re ainfain, no petite Madeleine, que m'as laichée
de ta foi?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

ıx impudentes carognes!

LUCETTE.

ınçon, beni Jeanet, beni touston, beni toustone,
beyre à un payre dénaturat la duretat quel a per

NÉRINE.

Madeleine, men ainfain, venez-ves-en ichi faire
père de l'impudainche qu'il a.

— MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, ORONTE,
ETTE, NÉRINE, PLUSIEURS ENFANTS.

LES ENFANTS.

papa! mon papa! mon papa!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

oit des petits fils de putains!

LUCETTE.

trayte, tu nou sios pas dins la darnière confusiu
e à tal tous enfants, et de ferma l'aureillo à la
aternello? Tu nou m'escaperas pas, infame! yeu
ıy pertout, et te reproucha ton crime jusquos à
e sio beniado, et que t'ayo fayt penjat; couquy,
é penjat[3].

NÉRINE.

-tu mie de dire ches mots-là, et d'être insain-
ıiresses de chette pauvre ainfaint? Tu ne te sau-

udence! Comment, misérable, tu ne te souviens plus de la pauvre
pauvre Jean, qui sont les fruits de notre mariage?
nçoise, venez, Jean, venez tous, venez toutes, venez faire voir
turé l'insensibilité qu'il a pour nous tous.
traître, tu n'es pas dans la dernière confusion de recevoir ainsi
de fermer l'oreille à la tendresse paternelle! Tu ne m'échap-
me! je veux te suivre partout, et te reprocher ton crime jusqu'à
sois vengée, et que je t'aie fait pendre; coquin, je veux te faire

veras mie de mes pattes; et, en dépit de tes dains, je ferai bien voir que je sis ta femme, et je te ferai pindre.

LES ENFANTS.

Mon papa! mon papa! mon papa!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Au secours! au secours! Où fuirai-je? Je n'en puis plus.

ORONTE.

Allez, vous ferez bien de le faire punir; et il mérite d'être pendu.

SCÈNE XI. – SBRIGANI, seul.

Je conduis de l'œil toutes choses, et tout ceci ne va pas mal. Nous fatiguerons tant notre provincial, qu'il faudra, ma foi, qu'il déguerpisse.

SCÈNE XII. — MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah! je suis assommé! Quelle peine! Quelle maudite ville! Assassiné de tous côtés!

SBRIGANI.

Qu'est-ce, monsieur? Est-il encore arrivé quelque chose?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oui. Il pleut en ce pays des femmes et des lavements.

SBRIGANI.

Comment donc?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Deux carognes de baragouineuses me sont venues accuser de les avoir épousées toutes deux, et me menacent de la justice.

SBRIGANI.

Voilà une méchante affaire; et la justice, en ce pays-ci, est rigoureuse en diable contre cette sorte de crime.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oui: mais, quand il y auroit information, ajournement, décret, et jugement obtenu par surprise, défaut et contumace, j'ai la voie de conflit de juridiction pour temporiser, et venir aux moyens de nullité qui seront dans les procédures

SBRIGANI.

Voilà en parler dans tous les termes; et l'on voit bien, monsieur, que vous êtes du métier.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Moi! point du tout, je suis gentilhomme.

SBRIGANI.

Il faut bien, pour parler ainsi, que vous ayez étudié la pratique.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Point. Ce n'est que le sens commun qui me fait juger que je serai toujours reçu à mes faits justificatifs, et qu'on ne sauroit condamner sur une simple accusation, sans un récolement et confrontation avec mes parties.

SBRIGANI.

En voilà du plus fin encore.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ces mots-là me viennent sans que je les sache.

SBRIGANI.

Il me semble que le sens commun d'un gentilhomme peut bien aller à concevoir ce qui est du droit et de l'ordre de la justice, mais non pas à savoir les vrais termes de la chicane.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ce sont quelques mots que j'ai retenus en lisant les romans.

SBRIGANI.

Ah! fort bien.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Pour vous montrer que je n'entends rien du tout à la chicane, je vous prie de me mener chez quelque avocat, pour consulter mon affaire.

SBRIGANI.

Je le veux, et vais vous conduire chez deux hommes fort habiles; mais j'ai auparavant à vous avertir de n'être point surpris de leur manière de parler; ils ont contracté du barreau certaine habitude de déclamation qui fait que l'on diroit qu'ils chantent; et vous prendrez pour musique tout ce qu'ils vous diront.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Qu'importe comme ils parlent, pourvu qu'ils me disent ce que je veux savoir!

SCÈNE XIII. — MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBI GANI, DEUX AVOCATS, DEUX PROCUREURS, DEI SERGENTS.

PREMIER AVOCAT, *traînant ses paroles en chantant.*

La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

SECOND AVOCAT, *chantant fort vite en bredouillant.*

Votre fait
Est clair et net;
Et tout de droit,
Sur cet endroit,
Conclut tout droit.
Si vous consultez nos auteurs,
Législateurs et glossateurs,
Justinian, Papinian,
Ulpian, et Tribonian,
Fernand, Rebuffe, Jean Imole,
Paul, Castie, Julian, Barthole,
Jason, Alciat, et Cujas,
Ce grand homme si capable;
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

ENTRÉE DE BALLET.

Danse de deux procureurs et de deux sergents, pendant qu SECOND AVOCAT chante les paroles qui suivent :

Tous les peuples policés
Et bien sensés;
Les François, Anglois, Hollandois,
Danois, Suédois, Polonois,
Portugais, Espagnols, Flamands,
Italiens, Allemands,
Sur ce fait tiennent loi semblable;
Et l'affaire est sans embarras :
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

LE PREMIER AVOCAT chante celles ci :

La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

(Monsieur de Pourceaugnac, impatienté, les chasse.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — ÉRASTE, SBRIGANI.

SBRIGANI.

i, les choses s'acheminent où nous voulons ; et comme umières sont fort petites, et son sens le plus borné du le, je lui ai fait prendre une frayeur si grande de la ité de la justice de ce pays, et des apprêts qu'on faisoit pour sa mort, qu'il veut prendre la fuite ; et, pour se er avec plus de facilité aux gens que je lui ai dit qu'on mis pour l'arrêter aux portes de la ville, il s'est résolu léguiser ; et le déguisement qu'il a pris est l'habit de ie.

ÉRASTE.

voudrois bien le voir en cet équipage.

SBRIGANI.

igez, de votre part, à achever la comédie ; et tandis e jouerai mes scènes avec lui, allez-vous-en... (Il lui parle oreille.) Vous entendez bien ?

ÉRASTE.

i.

SBRIGANI.

lorsque je l'aurai mis où je veux...

(Il lui parle à l'oreille.)

ÉRASTE.

rt bien.

AL. Est l'habit *d'une* femme.

SBRIGANI.

Et quand le père aura été averti par moi...

(Il lui parle encore à l'oreille.)

ÉRASTE.

Cela va le mieux du monde.

SBRIGANI.

Voici notre demoiselle. Allez vite, qu'il ne nous voie ensemble.

SCÈNE II. — MONSIEUR DE POURCEAUGNAC en femme; SBRIGANI.

SBRIGANI.

Pour moi, je ne crois pas qu'en cet état on puisse jamais vous connoître; et vous avez la mine, comme cela, d'une femme de condition.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Voilà qui m'étonne, qu'en ce pays-ci les formes de la justice ne soient point observées.

SBRIGANI.

Oui, je vous l'ai déja dit, ils commencent par faire pendre un homme, et puis ils lui font son procès.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Voilà une justice bien injuste!

SBRIGANI.

Elle est sévère comme tous les diables, particulièrement sur ces sortes de crimes.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mais quand on est innocent?

SBRIGANI.

N'importe, ils ne s'enquêtent point de cela; et puis, ils ont en cette ville une haine effroyable pour les gens de votre pays; et ils ne sont point plus ravis que de voir pendre un Limosin.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que les Limosins leur ont fait?

SBRIGANI.

Ce sont des brutaux, ennemis de la gentillesse et du mérite des autres villes. Pour moi, je vous avoue que je suis pour vous dans une peur épouvantable; et je ne me consolerois de ma vie, si vous veniez à être pendu.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ce n'est pas tant la peur de la mort qui me fait fuir que de ce qu'il est fâcheux à un gentilhomme d'être pendu, et qu'une preuve comme celle-là feroit tort à nos titres de noblesse.

SBRIGANI.

Vous avez raison; on vous contesteroit après cela le titre l'écuyer. Au reste, étudiez-vous, quand je vous mènerai par a main, à bien marcher comme une femme, et à prendre e langage et toutes les manières d'une personne de qualité.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Laissez-moi faire. J'ai vu les personnes du bel air. Tout e qu'il y a, c'est que j'ai un peu de barbe.

SBRIGANI.

Votre barbe n'est rien; il y a des femmes qui en ont autant que vous. Çà, voyons un peu comme vous ferez. (Après ue monsieur de Pourceaugnac a contrefait la femme de condition.) Bon.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Allons donc, mon carrosse! Où est-ce qu'est mon carrosse? lon Dieu! qu'on est misérable d'avoir des gens comme cela! Est-ce qu'on me fera attendre toute la journée sur le pavé, t qu'on ne me fera point venir mon carrosse?

SBRIGANI.

Fort bien.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Holà! ho! cocher, petit laquais! Ah! petit fripon, que de oups de fouet je vous ferai donner tantôt! Petit laquais! peit laquais! Où est-ce donc qu'est ce petit laquais? Ce petit aquais ne se trouvera-t-il point? Ne me fera-t-on point venir ce petit laquais? Est-ce que je n'ai point un petit laquais lans le monde?

SBRIGANI.

Voila qui va à merveille; mais je remarque une chose : ette coiffe est un peu trop déliée : j'en vais querir une un peu plus épaisse, pour vous mieux cacher le visage, en cas de quelque rencontre.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Que deviendrai-je cependant?

SBRIGANI.

Attendez-moi là. Je suis à vous dans un moment; vo n'avez qu'à vous promener.

(Monsieur de Pourceaugnac fait plusieurs tours sur le théâtre, en co nuant à contrefaire la femme de qualité.)

SCÈNE III. — MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, DEU SUISSES.

PREMIER SUISSE, sans voir monsieur de Pourceaugnac.

Allons, dépêchons, camerade; li faut allair tous de nous à la Crève, pour regarter un peu chousticier sti m siu de Pourcegnac, qui l'a été contané par ortonnanc l'être pendu par son cou.

SECOND SUISSE, sans voir monsieur de Pourceaugnac.

Li faut nous loër un fenêtre pour foir sti choustice

PREMIER SUISSE.

Li disent que l'on fait téja planter un grand potence t neuve, pour l'y accrocher sti Porcegnac.

SECOND SUISSE.

Li sira, mon foi, un grand plaisir, d'y regarter pendre Limossin.

PREMIER SUISSE.

Oui, de li foir gambiller les pieds en haut tevant tout monde.

SECOND SUISSE.

Li est un plaiçant trôle, oui; li disent que s'être ma troy foie.

PREMIER SUISSE.

Sti tiable ti fouloir trois femmes à li tout seul! li est bi assez t'une.

SECOND SUISSE, en apercevant monsieur de Pourceaugnac.

Ah! ponchour, mameselle.

PREMIER SUISSE.

Que faire fous là tout seul?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

J'attends mes gens, messieurs.

SECOND SUISSE.

Li est belle, par mon foi!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Doucement, messieurs.

PREMIER SUISSE.

Fous, mameselle, fouloir finir rechouir fous à la Crève? Nous faire foir à fous un petit pendement pien choli.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je vous rends grace.

SECOND SUISSE.

L'est un gentilhomme limossin, qui sera pendu chentiment à un grand potence.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai pas de curiosité.

PREMIER SUISSE.

Li est là un petit teton qui l'est trôle.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Tout beau!

PREMIER SUISSE.

Mon foi, moi couchair pien afec fous.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah! c'en est trop! et ces sortes d'ordures-là ne se disent point à une femme de ma condition.

SECOND SUISSE.

Laisse, toi; l'est moi qui le veut couchair afec elle pour mon pistole.

PREMIER SUISSE.

Moi, ne fouloir pas laisser.

SECOND SUISSE.

Moi, ly fouloir, moi.

(Les deux Suisses tirent monsieur de Pourceaugnac avec violence.)

PREMIER SUISSE.

Moi, ne faire rien.

SECOND SUISSE.

Toi, l'afoir menti.

PREMIER SUISSE.

Parti, toi, l'afoir menti toi-même.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Au secours! A la force!

SCÈNE IV. — MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN EXEMPT, DEUX ARCHERS, DEUX SUISSES.

L'EXEMPT.

Qu'est-ce? Quelle violence est-ce là? et que voulez vous

faire à madame? Allons, que l'on sorte de là, si vous ne voulez que je vous mette en prison.

PREMIER SUISSE.

Parti, pon, toi ne l'afoir point.

SECOND SUISSE.

Parti, pon aussi; toi ne l'afoir poiut encore.

SCÈNE V. — MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN EXEMPT, DEUX ARCHERS.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je vous suis bien obligée, monsieur, de m'avoir délivrée de ces insolents.

L'EXEMPT.

Ouais! voilà un visage qui ressemble bien à celui que l'on m'a dépeint.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ce n'est pas moi, je vous assure.

L'EXEMPT.

Ah! ah! qu'est-ce que veut dire...?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je ne sais pas.

L'EXEMPT.

Pourquoi donc dites-vous cela?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Pour rien.

L'EXEMPT.

Voilà un discours qui marque quelque chose; et je vous arrête prisonnier.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Hé! monsieur, de grace!

L'EXEMPT.

Non, non : à votre mine et à vos discours, il faut que vous soyez ce monsieur de Pourceaugnac, que nous cherchons, qui se soit déguisé de la sorte; et vous viendrez en prison tout à l'heure.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Hélas!

SCÈNE VI. — MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, UN EXEMPT, DEUX ARCHERS.

SBRIGANI, à monsieur de Pourceaugnac.

Ah ciel! que veut dire cela?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ils m'ont reconnu.

L'EXEMPT.

Oui, oui : c'est de quoi je suis ravi.

SBRIGANI, à l'Exempt.

Hé! monsieur, pour l'amour de moi! vous savez que nous sommes amis, il y a longtemps; je vous conjure de ne le point mener en prison.

L'EXEMPT.

Non : il m'est impossible.

SBRIGANI.

Vous êtes homme d'accommodement. N'y a-t-il pas moyen d'ajuster cela avec quelques pistoles?

L'EXEMPT, à ses archers.

Retirez-vous un peu.

SCÈNE VII. — MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, UN EXEMPT.

SBRIGANI, à monsieur de Pourceaugnac.

Il faut lui donner de l'argent pour vous laisser aller. Faites vite.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, donnant de l'argent à Sbrigani.

Ah! maudite ville!

SBRIGANI.

Tenez, monsieur.

L'EXEMPT.

Combien y a-t-il?

SBRIGANI.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix.

L'EXEMPT.

Non; mon ordre est trop exprès.

SBRIGANI, à l'exempt qui veut s'en aller.

Mon Dieu! attendez. (A monsieur de Pourceaugnac.) Dépêchez; donnez-lui-en encore autant.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mais..

SBRIGANI.

Dépêchez-vous, vous dis-je, et ne perdez point de temp
Vous auriez un grand plaisir quand vous seriez pendu!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah!

(Il donne encore de l'argent à Sbrigani.)

SBRIGANI, à l'exempt.

Tenez, monsieur.

L'EXEMPT, à Sbrigani.

Il faut donc que je m'enfuie avec lui; car il n'y aur point ici de sûreté pour moi. Laissez-le-moi conduire, et bougez d'ici.

SBRIGANI.

Je vous prie donc d'en avoir un grand soin.

L'EXEMPT.

Je vous promets de ne le point quitter que je ne l'aie n en lieu de sûreté.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à Sbrigani.

Adieu. Voilà le seul honnête homme que j'aie trouvé cette ville.

SBRIGANI.

Ne perdez point de temps. Je vous aime tant, que je vc drois que vous fussiez déja bien loin. (Seul.) Que le ciel conduise! Par ma foi, voilà une grande dupe! Mais voici

SCÈNE VIII. — ORONTE, SBRIGANI.

SBRIGANI, feignant de ne point voir Oronte.

Ah! quelle étrange aventure! Quelle fâcheuse nouv pour un père! Pauvre Oronte, que je te plains! Que diras-t et de quelle façon pourras-tu supporter cette doul mortelle?

ORONTE.

Qu'est-ce? Quel malheur me présages-tu?

SBRIGANI.

Ah! monsieur! ce perfide de Limosin, ce traître de m sieur de Pourceaugnac vous enlève votre fille!

ORONTE.

Il m'enlève ma fille!

SBRIGANI.

Oui. Elle en est devenue si folle, qu'elle vous quitte p

le suivre; et l'on dit qu'il a un caractère pour se faire aimer de toutes les femmes.

ORONTE.

Allons, vite à la justice! Des archers après eux!

SCÈNE IX. — ORONTE, ÉRASTE, JULIE, SBRIGANI.

ÉRASTE, à Julie.

Allons, vous viendrez malgré vous, et je veux vous remettre entre les mains de votre père. Tenez, monsieur, voilà votre fille que j'ai tirée de force d'entre les mains de l'homme avec qui elle s'enfuyoit; non pas pour l'amour d'elle, mais pour votre seule considération. Car, après l'action qu'elle a faite, je dois la mépriser, et me guérir absolument de l'amour que j'avois pour elle.

ORONTE.

Ah! infame que tu es!

ÉRASTE, à Julie.

Comment! me traiter de la sorte après toutes les marques d'amitié que je vous ai données! Je ne vous blâme point de vous être soumise aux volontés de monsieur votre père; il est sage et judicieux dans les choses qu'il fait; et je ne me plains point de lui, de m'avoir rejeté pour un autre. S'il a manqué à la parole qu'il m'avoit donnée, il a ses raisons pour cela. On lui a fait croire que cet autre est plus riche que moi de quatre ou cinq mille écus; et quatre ou cinq mille écus est un denier considérable, et qui vaut bien la peine qu'un homme manque à sa parole : mais oublier en un moment toute l'ardeur que je vous ai montrée! vous laisser d'abord enflammer d'amour pour un nouveau venu, et le suivre honteusement, sans le consentement de monsieur votre père, après les crimes qu'on lui impute! c'est une chose condamnée de tout le monde, et dont mon cœur ne peut vous faire d'assez sanglants reproches.

JULIE.

Hé bien! oui. J'ai conçu de l'amour pour lui, et je l'ai voulu suivre, puisque mon père me l'avoit choisi pour époux. Quoi que vous me disiez, c'est un fort honnête homme; et tous les crimes dont on l'accuse sont faussetés épouvantables.

ORONTE.

Taisez-vous ; vous êtes une impertinente, et je sais que vous ce qui en est.

JULIE.

Ce sont, sans doute, des pièces qu'on lui fait, et (i Éraste) c'est peut-être lui qui a trouvé cet artifice pou en dégoûter.

ÉRASTE

Moi ! je serois capable de cela !

JULIE.

Oui, vous.

ORONTE.

Taisez-vous, vous dis-je. Vous êtes une sotte.

ÉRASTE.

Non, non ; ne vous imaginez pas que j'aie aucun de détourner ce mariage, et que ce soit ma passi m'ait forcé à courir après vous. Je vous l'ai déja n'est que la seule considération que j'ai pour monsieu père ; et je n'ai pu souffrir qu'un honnête homme lui fût exposé à la honte de tous les bruits qui pou suivre une action comme la vôtre.

ORONTE.

Je vous suis, seigneur Éraste, infiniment obligé.

ÉRASTE.

Adieu, monsieur. J'avois toutes les ardeurs du d'entrer dans votre alliance ; j'ai fait tout ce que j'ai p obtenir un tel honneur : mais j'ai été malheureux, ne m'avez pas jugé digne de cette grace. Cela n'emp pas que je ne conserve pour vous les sentiments d'est de vénération où votre personne m'oblige ; et, si je i être votre gendre, au moins serai-je éternellement serviteur.

ORONTE.

Arrêtez, seigneur Éraste. Votre procédé me touche et je vous donne ma fille en mariage.

JULIE.

Je ne veux point d'autre mari que monsieur de ceaugnac.

ORONTE.

Et je veux, moi, tout à l'heure, que tu prennes neur Éraste. Çà, la main.

JULIE.

Non, je n'en ferai rien.

ORONTE.

Je te donnerai sur les oreilles.

ÉRASTE.

Non, non, monsieur; ne lui faites point de violence, je vous en prie.

ORONTE.

C'est à elle à m'obéir, et je sais me montrer le maître.

ÉRASTE.

Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour cet homme-là? et voulez-vous que je possède un corps dont un autre possède le cœur[1]?

ORONTE.

C'est un sortilége qu'il lui a donné; et vous verrez qu'elle changera de sentiment avant qu'il soit peu. Donnez-moi votre main. Allons.

JULIE.

Je ne...

ORONTE.

Ah! que de bruit! Çà, votre main, vous dis-je. Ah! ah! ah!

ÉRASTE, à Julie.

Ne croyez pas que ce soit pour l'amour de vous que je vous donne la main : ce n'est que de monsieur votre père dont je suis amoureux, et c'est lui que j'épouse.

ORONTE.

Je vous suis beaucoup obligé; et j'augmente de dix mille écus le mariage de ma fille. Allons, qu'on fasse venir le notaire pour dresser le contrat.

ÉRASTE.

En attendant qu'il vienne, nous pouvons jouir du divertissement de la saison, et faire entrer les masques que le bruit des noces de monsieur de Pourceaugnac a attirés ici de tous les endroits de la ville.

SCÈNE X. — TROUPE DE MASQUES, DANSANTS ET CHANTANTS.

UN MASQUE, en Égyptienne.

Sortez, sortez de ces lieux,

[1] VAR. Dont un autre *possédera* le cœur?

Soucis, Chagrins et Tristesse;
Venez, venez, Ris et Jeux,
Plaisir, Amour et Tendresse;
Ne songeons qu'à nous réjouir :
La grande affaire est le plaisir.

CHOEUR DE MASQUES CHANTANTS.

Ne songeons qu'à nous réjouir :
La grande affaire est le plaisir.

L'ÉGYPTIENNE.

A me suivre tous ici
Votre ardeur est non commune,
Et vous êtes en souci
De votre bonne fortune :
Soyez toujours amoureux,
C'est le moyen d'être heureux.

UN MASQUE, en Égyptien.

Aimons jusques au trépas,
La raison nous y convie.
Hélas! si l'on n'aimoit pas,
Que seroit-ce de la vie?
Ah! perdons plutôt le jour,
Que de perdre notre amour.

L'ÉGYPTIEN.

Les biens,

L'ÉGYPTIENNE.

La gloire,

L'ÉGYPTIEN.

Les grandeurs,

L'ÉGYPTIENNE.

Les sceptres qui font tant d'envie,

L'ÉGYPTIEN.

Tout n'est rien, si l'amour n'y mêle ses ardeurs.

L'ÉGYPTIENNE.

Il n'est point, sans l'amour, de plaisir dans la vie

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Soyons toujours amoureux;
C'est le moyen d'être heureux.

CHOEUR.

Sus, sus, chantons ensemble;
Dansons, sautons, jouons-nous.

UN MASQUE, en pantalon.

Lorsque pour rire on s'assemble,
Les plus sages, ce me semble,
Sont ceux qui sont les plus fous.

TOUS ENSEMBLE.

Ne songeons qu'à nous réjouir :
La grande affaire est le plaisir.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Danse de Sauvages.

SECONDE ENTRÉE DE BALLET.

Danse de Biscayens.

FIN DE POURCEAUGNAC.

LES AMANTS MAGNIFIQUE

COMÉDIE-BALLET EN CINQ ACTES.

1670.

AVANT-PROPOS.

—

Le roi, qui ne veut que des choses extraordinaires dans ce qu'il entreprend, s'est proposé de donner à sa cour un di tissement qui fût composé de tous ceux que le théâtre fournir ; et, pour embrasser cette vaste idée, et enchaîner semble tant de choses diverses, Sa Majesté a choisi pour deux princes rivaux, qui, dans le champêtre séjour de la v de Tempé, où l'on doit célébrer la fête des jeux pythiens, r lent à l'envi une jeune princesse et sa mère de toutes les g teries dont ils se peuvent aviser.

NOTICE.

—

Comme on le voit dans l'avant-propos de Molière, le suje cette pièce fut indiqué par Louis XIV lui-même. Composés clusivement pour la cour, *les Amants magnifiques* ne furent j qu'à la cour et ne pouvaient, suivant la remarque de Volt réussir que là par le mérite du divertissement et par celu l'à-propos. Molière, qui ne s'abusait pas sur la portée de ce vrage, ne le fit pas même représenter sur son théâtre, et i imprimé pour la première fois après sa mort dans l'éditio Vinot et Lagrange. En 1688, les comédiens français essayè de le tirer de l'oubli où il était tombé; mais après neuf re sentations très-peu suivies, ils le retirèrent de la scène. court, en 1704, essaya de nouveau, à l'aide de changem dans les intermèdes, de remettre au théâtre *les Amants ma ques;* mais cette tentative échoua, comme celle de 1688.

NOMS DES PERSONNES

QUI ONT CHANTÉ ET DANSÉ

DANS MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

---

ne musicienne, mademoiselle HILAIRE.
eux musiciens, les sieurs GAYE et LANGEAIS.
ux maîtres à danser, les sieurs LA PIERRE et FAVIER.
ux pages dansants, les sieurs BEAUCHAMP et CHICANNEAU.
atre curieux de spectacles, dansants, les sieurs NOBLET, JOUBERT, LESTANG et MAYEU.
ux médecins grotesques, il signor CHIACCHIERONE (LULLI), et le sieur GAYE.
atassins dansants, les sieurs BEAUCHAMP, LA PIERRE, FAVIER, NOBLET, CHICANNEAU, et LESTANG.
ux avocats chantants, les sieurs ESTIVAL et GAYE.
ux procureurs dansants, les sieurs BEAUCHAMP et CHICANNEAU.
eux sergents dansants, les sieurs LA PIERRE et FAVIER.

TROUPE DE MASQUES

CHANTANTS ET DANSANTS.

ne Égyptienne chantante, mademoiselle HILAIRE.
n Égyptien chantant, le sieur GAYE.
n pantalon chantant, le sieur BLONDEL.

CHŒUR DE MASQUES

CHANTANTS.

ux vieilles, les sieurs FERNOND le cadet, et LE GROS.
ux scaramouches, les sieurs ESTIVAL et GINGAN.
ux pantalons, les sieurs GINGAN le cadet, et BLONDEL.
ux docteurs, les sieurs REBEL et HÉDOUIN.
ux paysans, les sieurs LANGEAIS et BEAUCHAMP.
ivages dansants, les sieurs PAYSAN, NOBLET, JOUBERT, et ESTANG.
ayens dansants, les sieurs BEAUCHAMP, FAVIER, MAYEU, et HICANNEAU.

Deux caractères particuliers se font remarquer dans cette pièce : celui du *Fou*, qui ne ressemble en rien au *Moron* de la *Princesse d'Élide*, et qui n'est en réalité, suivant la juste observation de Voltaire, qu'un homme adroit qui, ayant la liberté de tout dire, s'en sert avec habileté et finesse, et celui de *l'Astrologue*. Molière, en faisant intervenir ce dernier personnage, a voulu se moquer d'une croyance fort accréditée de son temps, l'astrologie judiciaire, qui fut également attaquée par La Fontaine et Fénélon.

Si l'on en croit quelques commentateurs, Molière, dans le rôle d'*Ériphile*, aurait fait allusion à *Mademoiselle*, petite-fille de Henri IV, et à sa passion pour Lauzun. Suivant Petitot, « un an avant la représentation des *Amants magnifiques*, Louis XIV avait ordonné à cette princesse de renoncer à l'espoir d'épouser son amant; et, deux mois après, elle eut la douleur de le voir enfermer à Pignerol. Louis XIV donna le sujet de cette pièce à Molière, les mémoires du temps s'accordent à l'attester : mais lui prescrivit-il de faire cette allusion ? rien n'est plus douteux. Il est naturel de croire que le roi dit à l'auteur de faire une comédie où deux princes se disputeraient en magnificence pour éblouir et charmer une princesse ; et que Molière, afin de donner de l'intérêt à un sujet si simple et si peu susceptible de fournir cinq actes, y joignit cet amour, dont la peinture dut singulièrement réussir en présence d'une cour qui savait toute cette intrigue. Il n'y eut que MADEMOISELLE qui dut souffrir. »

La sagacité de Petitot nous semble ici complétement en défaut. Si grande qu'ait été la hardiesse de Molière, peut-on supposer qu'il eût osé mettre en scène, en présence de toute la cour, une princesse du sang royal ? Comment supposer que le roi l'eût souffert ? On peut donc *à priori*, en se plaçant au point de vue des simples convenances, regarder l'assertion de Petitot comme très-hasardée. En se plaçant au point de vue des faits, on reconnaît qu'elle est complétement fausse. M. Taschereau, dans le passage suivant, ne laisse aucun doute à cet égard : « Le caractère bien connu de Molière serait une réfutation suffisante de l'étrange assertion renfermée dans les lignes que nous venons de rapporter ; car il n'est personne, nous l'espérons, qui, après avoir lu *le Misanthrope* et *le Tartufe*, n'y ait reconnu, en même temps qu'un génie supérieur, un homme de bien, un cœur généreux. Mériterait-il donc ces deux titres, l'auteur qui, abusant de la protection d'un monarque, irait, en la mettant en scène aux yeux de toute la cour, aux yeux de la France entière, insulter à la douleur d'une princesse malheureuse ? Mais il est une réponse plus positive à faire à cette supposition offensante pour Molière : ELLE N'EST FONDÉE QUE SUR UN ANACHRONISME. Petitot dit qu'*un an avant la représentation des Amants ma-*

gnifiques, Louis XIV avait ordonné à MADEMOISELLE *de renoncer à l'espoir d'épouser son amant.* Ce ne fut que le jeudi 18 décembre 1670 que cette défense fut faite par le roi à la princesse, ainsi que le constatent les annales contemporaines, et notamment la lettre très-détaillée de madame de Sévigné du 19 décembre 1670.)r, *les Amants magnifiques* avaient été représentés, comme nous 'avons dit, dès le 7 septembre 1670, c'est-à-dire plus de trois nois avant que l'on connût ses chagrins et même sa passion, et on un an après, comme il est dit dans le morceau précité. Il ait donc impossible que, quelque malignes qu'eussent été les itentions de Molière, il eût fait allusion à cette intrigue. »

Pour compléter l'historique de la pièce qui nous occupe, nous outerons, d'après le commentaire de Bret, que M. Gaillard, ıns son *Éloge de Corneille*, a remarqué le premier, que Molière ·mble avoir imité, dans *les Amants magnifiques*, la comédie hé-ïque de *Don Sanche*. En effet, Sostrate est, comme don Sanche, ı héros amoureux, malgré la bassesse apparente de sa for-ıne, d'une princesse qui rougit également et de l'amour qu'elle spire et de celui qu'elle éprouve pour un inconnu. Enfin, ımme don Sanche, Sostrate a deux princes pour rivaux; et est à lui à nommer celui de ces deux rivaux qu'il croit le plus igne de la princesse. C'est à ces seuls traits que se borne la :ssemblance des deux ouvrages.

M. Bazin définit justement *les Amants magnifiques* un pot ourri de comédie, de pastorale, de pantomime, de machines et e ballets, et il donne, sur la composition de ces sortes d'ouvrages, es détails que nous croyons devoir reproduire ici, parce qu'ils téressent à la fois l'histoire de l'art théâtral et l'histoire parti-ılière du théâtre de notre auteur. « Molière, dit M. Bazin, en ımposant *les Amants magnifiques*, accepta la charge d'une be-gne qui semblait appartenir à Benserade, et sur laquelle ıus voyons qu'on se méprend toujours. L'occasion nous convie l'expliquer. Les ballets de cour se composaient d'entrées, de ·rs et de récits. Les *entrées* étaient muettes; on voyait s'avancer r le théâtre des personnages dont le poëte avait disposé les ractères, les costumes et les mouvements, en leur donnant à ;urer par la danse une espèce d'action. Le programme ou livre stribué aux spectateurs les mettait au fait de ce qu'étaient ; danseurs et de ce qu'ils voulaient exprimer. De tout temps ı y avait joint quelques madrigaux à la louange des personnes ıi devaient paraître dans les divers rôles, et c'était là ce qu'on ıpelait les *vers*, qui ne se débitaient pas sur la scène, qui n'en-aient pas dans l'action, qu'on lisait, ou des yeux ou à voix ısse, dans l'assemblée, sans que les figurants y eussent part, ıon pour en avoir fourni la matière. Les *récits*, enfin, étaient :s tirades débitées ou des couplets chantés par des person-

nages qui ne dansaient pas, le plus souvent des comédiens, et se rapportaient au sujet de chaque entrée. Benserade, en dessinant les *entrées* et en rimant les *récits*, à peu près comme on faisait avant lui, s'était avisé de donner un tour vraiment nouveau à ses *vers*. Il y mêlait, avec esprit toujours, souvent avec hardiesse, des traits communs à la personne et au personnage, des rapprochements tantôt flatteurs, tantôt piquants entre le danseur nommé au programme et le rôle qu'il devait remplir. Ce n'était pas là sans doute une œuvre de grand mérite; mais on doit reconnaître qu'il y excellait, et cela depuis vingt ans, variant avec un singulier bonheur des plaisanteries ou des douceurs dont le texte changeait rarement. Pour juger de ce qu'il savait faire en ce genre, il suffirait de voir combien de fois il réussit à vanter les solides mérites du marquis de Soyecourt, ou à excuser la laideur du marquis de Genlis. Le dernier ouvrage de cette espèce qu'eût alors écrit Benserade était *le Ballet royal de Flore*, dansé par le roi au mois de février 1669, et, dans un rondeau adressé aux dames, il avait annoncé qu'il renonçait à ce métier. Molière eut ordre de l'y remplacer; de sorte que, dans le divertissement royal de 1670, sauf le sujet qui venait du roi, tout ce qu'on voyait, tout ce qu'on entendait, tout ce qu'on lisait était de sa façon. Il paraît certain que, comme tous ceux qui ont abdiqué, Benserade se montra jaloux de son successeur, et fit, avant la représentation, quelque moquerie de deux méchants vers destinés à être chantés dans la pastorale. Molière s'en vengea en parodiant, dans les vers faits pour le roi, la manière dont son prédécesseur tournait la louange; mais il n'essaya pas de l'imiter dans l'épigramme. Les courtisans, comme à l'ordinaire, rirent beaucoup en voyant contrefaire ce qu'ils avaient coutume d'applaudir, et Benserade se trouva joué sur son propre terrain. »

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

ARISTIONE, princesse, mère d'Ériphile [1].
ÉRIPHILE, fille de la princesse [2].
IPHICRATE, prince, amant d'Ériphile [3].
TIMOCLÈS, prince, amant d'Ériphile [4].
SOSTRATE, général d'armée, amant d'Ériphile.
CLÉONICE, confidente d'Ériphile [5].
ANAXARQUE, astrologue [6].
CLÉON, fils d'Anaxarque.
CHORÈBE, de la suite d'Aristione.
CLITIDAS, plaisant de cour, de la suite d'Ériphile [7].
UNE FAUSSE VÉNUS, d'intelligence avec Anaxarque.

PERSONNAGES DES INTERMÈDES.

PREMIER INTERMÈDE.

ÉOLE.
TRITONS chantants.
FLEUVES chantants.
AMOURS chantants.
PÊCHEURS DE CORAIL dansants.
NEPTUNE.
SIX DIEUX MARINS dansants.

DEUXIÈME INTERMÈDE.

TROIS PANTOMIMES dansants.

TROISIÈME INTERMÈDE.

LA NYMPHE de la vallée de Tempé.

PERSONNAGES DE LA PASTORALE.

EN MUSIQUE.

TIRCIS, berger, amant de Caliste.
CALISTE, bergère.
LICASTE, berger, ami de Tircis.
MÉNANDRE, berger, ami de Tircis.
PREMIER SATYRE, amant de Caliste.
SECOND SATYRE, amant de Caliste
SIX DRYADES dansantes.
SIX FAUNES dansants.
CLIMÈNE, bergère.
PHILINTE, berger.
TROIS PETITES DRYADES dansantes.
TROIS PETITS FAUNES dansants.

Acteurs de la troupe de Molière : [1] Mademoiselle HERVÉ. — [2] Mademoiselle MOLIÈRE. — [3] LA GRANGE. — [4] DU CROISY. — [5] Magdeleine BÉJART. — [6] HUBERT. — [7] MOLIÈRE.

HUIT STATUES qui dansent.

CINQUIÈME INTERMÈDE.

QUATRE PANTOMIMES dansants.

SIXIÈME INTERMÈDE.

FÊTE DES JEUX PYTHIENS.

LA PRÊTRESSE.
DEUX SACRIFICATEURS chantants.
SIX MINISTRES DU SACRIFICE, portant des haches, dansants
CHOEUR DE PEUPLES.
SIX VOLTIGEURS sautant sur des chevaux de bois.
QUATRE CONDUCTEURS D'ESCLAVES dansants.
HUIT ESCLAVES dansants.
QUATRE HOMMES armés à la grecque.
QUATRE FEMMES armées à la grecque.
UN HÉRAUT.
SIX TROMPETTES.
UN TIMBALIER.
APOLLON.
SUIVANTS D'APOLLON, dansants.

La scène est en Tessalie, dans la délicieuse vallée de Tempé.

PREMIER INTERMÈDE.

Le théâtre s'ouvre à l'agréable bruit de quantité d'instru- ents; et d'abord il offre aux yeux une vaste mer bordée chaque côté de quatre grands rochers, dont le sommet te chacun un Fleuve accoudé sur les marques de ces les de déités. Au pied de ces rochers sont douze Tritons haque côté; et dans le milieu de la mer, quatre Amours ıtés sur des dauphins, et derrière eux le dieu Éole, élevé lessus des ondes sur un petit nuage. Éole commande aux s de se retirer; et tandis que quatre Amours, douze ons et huit Fleuves lui répondent, la mer se calme, et nilieu des ondes on voit s'élever une île. Huit Pêcheurs nt du fond de la mer, avec des nacres de perles et des ches de corail, et, après une danse agréable, vont se er chacun sur un rocher au-dessus d'un Fleuve. Le ur de la musique annonce la venue de Neptune; et, lis que ce dieu danse avec sa suite, les Pêcheurs, les tons et les Fleuves accompagnent ses pas de gestes diffé- ts et de bruit de conques de perles. Tout ce spectacle est ne magnifique galanterie, dont l'un des princes régale r la mer la promenade des princesses.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

NEPTUNE, ET SIX DIEUX MARINS.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

HUIT PÊCHEURS DE CORAIL.

Vers chantés.

RÉCIT D'ÉOLE.

Vents, qui troublez les plus beaux jours,
Rentrez dans vos grottes profondes,
Et laissez régner sur les ondes
Les Zéphyrs et les Amours.

UN TRITON.

Quels beaux yeux ont percé nos demeures humides?
Venez, venez, Tritons; cachez-vous, Néréides.

TOUS LES TRITONS.

Allons tous au-devant de ces divinités;
Et rendons par nos chants hommage à leurs beautés.

UN AMOUR.

Ah! que ces princesses sont belles!

UN AUTRE AMOUR.

Quels sont les cœurs qui ne s'y rendroient pas?

UN AUTRE AMOUR.

La plus belle des immortelles,
Notre mère, a bien moins d'appas.

CHOEUR.

Allons tous au-devant de ces divinités;
Et rendons par nos chants hommage à leurs beautés.

UN TRITON.

Quel noble spectacle s'avance?
Neptune, le grand dieu Neptune, avec sa cour,
Vient honorer ce beau séjour
De son auguste présence.

CHOEUR.

Redoublons nos concerts,
Et faisons retentir dans le vague des airs
Notre réjouissance

Vers pour LE ROI *représentant Neptune.*

Le ciel, entre les dieux les plus considérés,
Me donne pour partage un rang considérable,
Et, me faisant régner sur les flots azurés,
Rend à tout l'univers mon pouvoir redoutable.

Il n'est aucune terre, à me bien regarder,
Qui ne doive trembler que je ne m'y répande;
Point d'États qu'à l'instant je ne pusse inonder
Des flots impétueux que mon pouvoir commande.

Rien n'en peut arrêter le fier débordement;
Et d'une triple digue à leur force opposée
On les verroit forcer le ferme empêchement,
Et se faire en tous lieux une ouverture aisée.

Mais je sais retenir la fureur de ces flots
Par la sage équité du pouvoir que j'exerce,
Et laisser en tous lieux, au gré des matelots,
La douce liberté d'un paisible commerce.

On trouve des écueils parfois dans mes États;
On voit quelques vaisseaux y périr par l'orage;
Mais contre ma puissance on n'en murmure pas,
Et chez moi la vertu ne fait jamais naufrage.

NOMS DES PERSONNES

QUI ONT CHANTÉ ET DANSÉ

DANS MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Une musicienne, mademoiselle HILAIRE.
Deux musiciens, les sieurs GAYE et LANGEAIS.
Deux maîtres à danser, les sieurs LA PIERRE et FAVIER.
Deux pages dansants, les sieurs BEAUCHAMP et CHICANNEAU.
Quatre curieux de spectacles, dansants, les sieurs NOBLET, JOUBERT, LESTANG et MAYEU.
Deux médecins grotesques, il signor CHIACCHIERONE (LULLI), et le sieur GAYE.
Matassins dansants, les sieurs BEAUCHAMP, LA PIERRE, FAVIER, NOBLET, CHICANNEAU, et LESTANG.
Deux avocats chantants, les sieurs ESTIVAL et GAYE.
Deux procureurs dansants, les sieurs BEAUCHAMP et CHICANNEAU.
Deux sergents dansants, les sieurs LA PIERRE et FAVIER.

TROUPE DE MASQUES

CHANTANTS ET DANSANTS.

Une Égyptienne chantante, mademoiselle HILAIRE.
Un Égyptien chantant, le sieur GAYE.
Un pantalon chantant, le sieur BLONDEL.

CHŒUR DE MASQUES

CHANTANTS.

Deux vieilles, les sieurs FERNOND le cadet, et LE GROS.
Deux scaramouches, les sieurs ESTIVAL et GINGAN.
Deux pantalons, les sieurs GINGAN le cadet, et BLONDEL.
Deux docteurs, les sieurs REBEL et HÉDOUIN.
Deux paysans, les sieurs LANGEAIS et BEAUCHAMP.
Sauvages dansants, les sieurs PAYSAN, NOBLET, JOUBERT, et LESTANG.
Biscayens dansants, les sieurs BEAUCHAMP, FAVIER, MAYEU, et CHICANNEAU.

CLITIDAS, à part.

Cette tête-là est plus embarrassée que la mienne.

SOSTRATE, se croyant seul.

Ah! mon cœur! ah! mon cœur! où m'avez-vous jeté?

CLITIDAS.

Serviteur, seigneur Sostrate.

SOSTRATE.

Où vas-tu, Clitidas?

CLITIDAS.

Mais vous, plutôt, que faites-vous ici? et quelle secrète mélancolie, quelle humeur sombre, s'il vous plaît, vous peut retenir dans ces bois, tandis que tout le monde a couru en foule à la magnificence de la fête dont l'amour du prince Iphicrate vient de régaler sur la mer la promenade des princesses; tandis qu'elles y ont reçu des cadeaux merveilleux de musique et de danse, et qu'on a vu les rochers et les ondes se parer de divinités pour faire honneur à leurs attraits?

SOSTRATE.

Je me figure assez, sans la voir, cette magnificence; et tant de gens, d'ordinaire, s'empressent à porter de la confusion dans ces sortes de fêtes, que j'ai cru à propos de ne pas augmenter le nombre des importuns.

CLITIDAS.

Vous savez que votre présence ne gâte jamais rien, et que vous n'êtes point de trop en quelque lieu que vous soyez. Votre visage est bien venu partout, et il n'a garde d'être de ces visages disgraciés qui ne sont jamais bien reçus des regards souverains. Vous êtes également bien auprès des deux princesses; et la mère et la fille vous font assez connoître l'estime qu'elles font de vous, pour n'appréhender pas de fatiguer leurs yeux; et ce n'est pas cette crainte, enfin, qui vous a retenu.

SOSTRATE.

J'avoue que je n'ai pas naturellement grande curiosité pour ces sortes de choses.

CLITIDAS.

Mon Dieu! quand on n'auroit nulle curiosité pour les choses, on en a toujours pour aller où l'on trouve tout le monde; et, quoi que vous puissiez dire, on ne demeure point tout seul, pendant une fête, à rêver parmi les arbres, comme

ites, à moins d'avoir en tête quelque chose qui em-
e.

SOSTRATE.

voudrois-tu que j'y pusse avoir?

CLITIDAS.

, je ne sais d'où cela vient; mais il sent ici l'amour
pas moi. Ah! par ma foi, c'est vous.

SOSTRATE.

u es fou, Clitidas!

CLITIDAS.

suis point fou. Vous êtes amoureux; j'ai le nez dé-
j'ai senti cela d'abord.

SOSTRATE.

quoi prends-tu cette pensée?

CLITIDAS.

uoi? Vous seriez bien étonné si je vous disois encore
vous êtes amoureux.

SOSTRATE.

CLITIDAS.

Je gage que je vais deviner tout à l'heure celle que
mez. J'ai mes secrets, aussi bien que notre astro-
ont la princesse Aristione est entêtée; et, s'il a la
de lire dans les astres la fortune des hommes, j'ai
lire dans les yeux le nom des personnes qu'on aime.
ous un peu, et ouvrez les yeux. É, par soi, é[1]; r,
p, h, i, phi, ériphi; l, e, le : Ériphile. Vous êtes
ux de la princesse Ériphile.

SOSTRATE.

Clitidas, j'avoue que je ne puis cacher mon trouble,
e frappes d'un coup de foudre.

CLITIDAS.

voyez que je suis savant!

SOSTRATE.

! si, par quelque aventure, tu as pu découvrir le se-
mon cœur, je te conjure au moins de ne le révéler
ue ce soit, et surtout de le tenir caché à la belle
e dont tu viens de dire le nom.

CLITIDAS.

rieusement parlant, si dans vos actions j'ai bien pu

[1] *soi, é.* — *Par soi* signifie faisant à lui seul une syllabe.

connoître depuis un temps la passion que vous voulez teni secrète, pensez-vous que la princesse Ériphile puisse avoi manqué de lumières pour s'en apercevoir? Les belles, croye moi, sont toujours les plus clairvoyantes à découvrir les a deurs qu'elles causent; et le langage des yeux et des soupi se fait entendre, mieux qu'à tout autre, à celle à qui il s'a dresse.

SOSTRATE.

Laissons-la, Clitidas, laissons-la voir, si elle peut, da mes soupirs et mes regards, l'amour que ses charmes m'in pirent; mais gardons bien que par nulle autre voie elle e apprenne jamais rien.

CLITIDAS.

Et qu'appréhendez-vous? Est-il possible que ce même So trate qui n'a pas craint ni Brennus ni tous les Gaulois, dont le bras a si glorieusement contribué à nous défaire ce déluge de barbares qui ravageoient la Grèce; est-il po sible, dis-je, qu'un homme si assuré dans la guerre soit timide en amour, et que je le voie trembler à dire seul ment qu'il aime?

SOSTRATE.

Ah! Clitidas, je tremble avec raison; et tous les Gaulo du monde ensemble sont bien moins redoutables que de beaux yeux pleins de charmes.

CLITIDAS.

Je ne suis pas de cet avis; et je sais bien, pour moi, qu'u seul Gaulois, l'épée à la main, me feroit beaucoup plus trem bler que cinquante beaux yeux ensemble les plus charman du monde. Mais, dites-moi un peu, qu'espérez-vous faire?

SOSTRATE.

Mourir sans déclarer ma passion.

CLITIDAS.

L'espérance est belle! Allez, allez, vous vous moquez; u peu de hardiesse réussit toujours aux amants : il n'y a e amour que les honteux qui perdent; et je dirois ma passio à une déesse, si j'en devenois amoureux.

SOSTRATE.

Trop de choses, hélas! condamnent mes feux à un éter nel silence.

CLITIDAS.

Et quoi?

SOSTRATE.

La bassesse de ma fortune, dont il plaît au ciel de rabattre l'ambition de mon amour; le rang de la princesse, qui met entre elle et mes desirs une distance si fâcheuse; la concurrence de deux princes appuyés de tous les grands titres qui peuvent soutenir les prétentions de leurs flammes; de deux princes qui, par mille et mille magnificences, se disputent à tous moments la gloire de sa conquête, et sur l'amour de qui on attend tous les jours de voir son choix se déclarer; mais plus que tout, Clitidas, le respect inviolable où ses beaux yeux assujettissent toute la violence de mon ardeur.

CLITIDAS.

Le respect bien souvent n'oblige pas tant que l'amour; et je me trompe fort, ou la jeune princesse a connu votre flamme, et n'y est pas insensible.

SOSTRATE.

Ah! ne t'avise point de vouloir flatter par pitié le cœur d'un misérable.

CLITIDAS.

Ma conjecture est fondée. Je lui vois reculer beaucoup le choix de son époux, et je veux éclaircir un peu cette petite affaire-là. Vous savez que je suis auprès d'elle en quelque espèce de faveur, que j'y ai les accès ouverts, et qu'à force de me tourmenter je me suis acquis le privilége de me mêler à la conversation, et de parler à tort et à travers de toutes choses. Quelquefois cela ne me réussit pas, mais quelquefois aussi cela me réussit. Laissez-moi faire, je suis de vos amis; les gens de mérite me touchent, et je veux prendre mon temps pour entretenir la princesse de...

SOSTRATE.

Ah! de grace, quelque bonté que mon malheur t'inspire, garde-toi bien de lui rien dire de ma flamme. J'aimerois mieux mourir que de pouvoir être accusé par elle de la moindre témérité; et ce profond respect où ses charmes divins.....

CLITIDAS.

Taisons-nous, voici tout le monde.

SCÈNE II. — ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLÈS, SOSTRATE, ANAXARQUE, CLÉON, CLITIDAS.

ARISTIONE, à Iphicrate.

Prince, je ne puis me lasser de le dire, il n'est point d spectacle au monde qui puisse le disputer en magnificence celui que vous venez de nous donner. Cette fête a eu des o nements qui l'emportent sans doute sur tout ce que l'o sauroit voir; et elle vient de produire à nos yeux quelq chose de si noble, de si grand et de si majestueux, que ciel même ne sauroit aller au delà; et je puis dire assur ment qu'il n'y a rien dans l'univers qui s'y puisse égale

TIMOCLÈS.

Ce sont des ornements dont on ne peut pas espérer q toutes les fêtes soient embellies; et je dois fort tremble madame, pour la simplicité du petit divertissement que m'apprête à vous donner dans le bois de Diane.

ARISTIONE.

Je crois que nous n'y verrons rien que de fort agréabl et, certes, il faut avouer que la campagne a lieu de no paroître belle, et que nous n'avons pas le temps de nous e nuyer dans cet agréable séjour qu'ont célébré tous les poët sous le nom de Tempé. Car enfin, sans parler des plaisi de la chasse que nous y prenons à toute heure, et de la s lennité des jeux pythiens que l'on y célèbre tantôt, vo prenez soin l'un et l'autre de nous y combler de tous les d vertissements qui peuvent charmer les chagrins des pl mélancoliques. D'où vient, Sostrate, qu'on ne vous a poi vu dans notre promenade?

SOSTRATE.

Une petite indisposition, madame, m'a empêché de m trouver.

IPHICRATE.

Sostrate est de ces gens, madame, qui croient qu'il n sied pas bien d'être curieux comme les autres; et il est be d'affecter de ne pas courir où tout le monde court.

SOSTRATE.

Seigneur, l'affectation n'a guère de part à tout ce que fais; et, sans vous faire compliment, il y avoit des choses voir dans cette fête qui pouvoient m'attirer, si quelque aut motif ne m'avoit retenu.

ARISTIONE.

das a-t-il vu cela ?

CLITIDAS.

adame ; mais du rivage.

ARISTIONE.

quoi du rivage ?

CLITIDAS.

, madame, j'ai craint quelqu'un des accidents qui l'ordinaire dans ces confusions. Cette nuit j'ai songé ı mort et d'œufs cassés ; et j'ai appris du seigneur e que les œufs cassés et le poisson mort signifient tre.

ANAXARQUE.

ırque une chose : que Clitidas n'auroit rien à dire, rloit de moi.

CLITIDAS.

ı'il y a tant de choses à dire de vous, qu'on n'en rler assez.

ANAXARQUE.

ıurriez prendre d'autres matières, puisque je vous

CLITIDAS.

en ? ne dites-vous pas que l'ascendant est plus fort et s'il est écrit dans les astres que je sois enclin à vous, comment voulez-vous que je résiste à ma

ANAXARQUE.

ıut le respect, madame, que je vous dois, il y a : qui est fâcheuse dans votre cour, que tout le prenne liberté de parler, et que le plus honnête soit exposé aux railleries du premier méchant

CLITIDAS.

rends grace de l'honneur.

ARISTIONE, à Anaxarque.

ıs êtes fou de vous chagriner de ce qu'il dit !

CLITIDAS.

ut le respect que je dois à madame, il y a une m'étonne dans l'astrologie : comment des gens qui s les secrets des dieux, et qui possèdent des con-

noissances à se mettre au-dessus de tous les hommes
besoin de faire leur cour, et de demander quelque ch

ANAXARQUE.

Vous devriez gagner un peu mieux votre argent,
ner à madame de meilleures plaisanteries.

CLITIDAS.

Ma foi, on les donne telles qu'on peut. Vous en parl
à votre aise; et le métier de plaisant n'est pas comm
d'astrologue : bien mentir et bien plaisanter sont deux
fort différentes; et il est bien plus facile de tromper l
que de les faire rire.

ARISTIONE.

Hé! qu'est-ce donc que cela veut dire?

CLITIDAS, se parlant à lui-même.

Paix, impertinent que vous êtes! ne savez-vous p
que l'astrologie est une affaire d'État[1], et qu'il ne fau
toucher à cette corde-là? Je vous l'ai dit plusieurs fois
vous émancipez trop, et vous prenez de certaines l
qui vous joueront un mauvais tour, je vous en a
Vous verrez qu'un de ces jours on vous donnera du p
cul, et qu'on vous chassera comme un faquin. Taisez
si vous êtes sage.

ARISTIONE.

Où est ma fille?

TIMOCLÈS.

Madame, elle s'est écartée; et je lui ai présenté une
qu'elle a refusé d'accepter.

ARISTIONE.

Princes, puisque l'amour que vous avez pour Érip
bien voulu se soumettre aux lois que j'ai voulu vous

[1] Ceci fait allusion à la confiance que les grands et les souverains en
avoient encore dans l'astrologie. L'astrologue le plus fameux de l'ép
Molière se nommait Morin : il avait eu des succès dans la médecine; ma
vant cette science trop incertaine, il s'était livré à l'astrologie, dont i
les calculs beaucoup plus sûrs. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on n
rien d'extraordinaire dans cette conduite. Morin continua d'être esti
cour, et même des savants. Descartes était en correspondance avec lu
témoignait beaucoup d'égards. Il se discrédita vingt ans avant la repré
des *Amants magnifiques*, parcequ'il eut l'imprudence de prédire que
mourrait au mois d'août de l'année 1650. Ce savant ayant eu le bonheu
mentir la prophétie, on se moqua du prophète; et Molière, ami de G
dont il était l'élève, ne fut pas des derniers à s'amuser aux dépens de Mo
— La Fontaine et Fénelon ont attaqué très-vivement l'absurde croyan
trologie judiciaire.

r; puisque j'ai su obtenir de vous que vous fussiez rivaux ns devenir ennemis, et qu'avec pleine soumission aux sennents de ma fille vous attendez un choix dont je l'ai faite ule maîtresse, ouvrez-moi tous deux le fond de votre ame, me dites sincèrement quel progrès vous croyez l'un et utre avoir fait sur son cœur.

TIMOCLÈS.

Madame, je ne suis point pour me flatter; j'ai fait ce que i pu pour toucher le cœur de la princesse Ériphile, et je 'y suis pris, que je crois, de toutes les tendres manières nt un amant se peut servir : je lui ai fait des hommages umis de tous mes vœux; j'ai montré des assiduités, j'ai ndu des soins chaque jour; j'ai fait chanter ma passion x voix les plus touchantes, et l'ai fait exprimer en vers x plumes les plus délicates; je me suis plaint de mon artyre en des termes passionnés; j'ai fait dire à mes yeux, ssi bien qu'à ma bouche, le désespoir de mon amour; j'ai oussé à ses pieds des soupirs languissants; j'ai même réandu des larmes; mais tout cela inutilement, et je n'ai oint connu qu'elle ait dans l'ame aucun ressentiment de on ardeur.

ARISTIONE.

Et vous, prince?

IPHICRATE.

Pour moi, madame, connoissant son indifférence, et le peu de cas qu'elle fait des devoirs qu'on lui rend, je n'ai voulu perdre auprès d'elle ni plaintes, ni soupirs, ni larmes. Je sais qu'elle est toute soumise à vos volontés, et que ce n'est que de votre main seule qu'elle voudra prendre un époux; aussi n'est-ce qu'à vous que je m'adresse pour l'obtenir, à vous plutôt qu'à elle que je rends tous mes soins et tous mes hommages. Et plût au ciel, madame, que vous eussiez pu vous résoudre à tenir sa place; que vous eussiez voulu jouir des conquêtes que vous lui faites, et recevoir pour vous les vœux que vous lui renvoyez!

ARISTIONE.

Prince, le compliment est d'un amant adroit, et vous avez entendu dire qu'il falloit cajoler les mères pour obtenir les filles; mais ici, par malheur, tout cela devient inutile, et je me suis engagée à laisser le choix tout entier à l'inclination de ma fille.

IPHICRATE.

Quelque pouvoir que vous lui donniez pour ce choi: n'est point compliment, madame, que ce que je vous di ne recherche la princesse Ériphile que parcequ'elle est sang; je la trouve charmante par tout ce qu'elle tie vous, et c'est vous que j'adore en elle.

ARISTIONE.

Voilà qui est fort bien.

IPHICRATE.

Oui, madame, toute la terre voit en vous des attr des charmes que je...

ARISTIONE.

De grace, prince, ôtons ces charmes et ces attraits : savez que ce sont des mots que je retranche des co ments qu'on me veut faire. Je souffre qu'on me loue d sincérité; qu'on dise que je suis une bonne princesse j'ai de la parole pour tout le monde, de la chaleur pou amis, et de l'estime pour le mérite et la vertu; je puis de tout cela : mais pour les douceurs de charmes et traits, je suis bien aise qu'on ne m'en serve point; et, que vérité qui s'y pût rencontrer, on doit faire quelque pule d'en goûter la louange, quand on est mère d'un comme la mienne.

IPHICRATE.

Ah! madame, c'est vous qui voulez être mère n tout le monde; il n'est point d'yeux qui ne s'y oppose si vous le vouliez, la princesse Ériphile ne seroit que sœur.

ARISTIONE.

Mon Dieu! prince, je ne donne point dans tous ces matias où donnent la plupart des femmes : je veu mère parceque je la suis, et ce seroit en vain que je voudrois pas être. Ce titre n'a rien qui me choque, pu de mon consentement, je me suis exposée à le recevoir un foible de notre sexe, dont, grace au ciel, je suis exe et je ne m'embarrasse point de ces grandes disputes sur quoi nous voyons tant de folles. Revenons à not cours. Est-il possible que jusqu'ici vous n'ayez pu con où penche l'inclination d'Ériphile?

IPHICRATE.

Ce sont obscurités pour moi.

TIMOCLÈS.

C'est pour moi un mystère impénétrable.

ARISTIONE.

La pudeur peut-être l'empêche de s'expliquer à vous et à oi. Servons-nous de quelque autre pour découvrir le secret e son cœur. Sostrate, prenez de ma part cette commission, t rendez cet office à ces princes, de savoir adroitement de a fille vers qui des deux ses sentiments peuvent tourner.

SOSTRATE.

Madame, vous avez cent personnes dans votre cour sur ui vous pourriez mieux verser l'honneur d'un tel emploi; : je me sens mal propre à bien exécuter ce que vous souaitez de moi.

ARISTIONE.

Votre mérite, Sostrate, n'est point borné aux seuls emlois de la guerre. Vous avez de l'esprit, de la conduite, de adresse; et ma fille fait cas de vous.

SOSTRATE.

Quelque autre mieux que moi, madame...

ARISTIONE.

Non, non; en vain vous vous en défendez.

SOSTRATE.

Puisque vous le voulez, madame, il faut vous obéir[1]; nais je vous jure que, dans toute votre cour, vous ne pouiez choisir personne qui ne fût en état de s'acquitter beauoup mieux que moi d'une telle commission.

ARISTIONE.

C'est trop de modestie; et vous vous acquitterez toujours ien de toutes les choses dont on vous chargera. Découvrez oucement les sentiments d'Ériphile, et faites-la ressouveir qu'il faut se rendre de bonne heure dans le bois de iane.

SCÈNE III. — IPHICRATE, TIMOCLÈS, SOSTRATE, CLITIDAS.

IPHICRATE, à Sostrate.

Vous pouvez croire que je prends part à l'estime que la necesse vous témoigne.

VAR. Il vous faut obéir.

TIMOCLÈS, à Sostrate.

Vous pouvez croire que je suis ravi du choix que l' fait de vous.

IPHICRATE.

Vous voilà en état de servir vos amis.

TIMOCLÈS.

Vous avez de quoi rendre de bons offices aux gens vous plaira.

IPHICRATE.

Je ne vous recommande point mes intérêts.

TIMOCLÈS.

Je ne vous dis point de parler pour moi.

SOSTRATE.

Seigneurs, il seroit inutile. J'aurois tort de passer les dres de ma commission; et vous trouverez bon que je parle ni pour l'un ni pour l'autre.

IPHICRATE.

Je vous laisse agir comme il vous plaira.

TIMOCLÈS.

Vous en userez comme vous voudrez.

SCÈNE IV. — IPHICRATE, TIMOCLÈS, CLITIDAS.

IPHICRATE, bas, à Clitidas.

Clitidas se ressouvient bien qu'il est de mes amis; j recommande toujours de prendre mes intérêts auprès maîtresse contre ceux de mon rival.

CLITIDAS, bas, à Iphicrate.

Laissez-moi faire. Il y a bien de la comparaison d vous! et c'est un prince bien bâti pour vous le dispu

IPHICRATE, bas, à Clitidas.

Je reconnoîtrai ce service.

SCÈNE V. — TIMOCLÈS, CLITIDAS.

TIMOCLÈS.

Mon rival fait sa cour à Clitidas; mais Clit qu'il m'a promis d'appuyer contre lui les prét amour.

CLITIDAS.

Assurément; et il se moque, de cr

auprès de vous, un beau petit morveux de

TIMOCLÈS.

ı que je ne fasse pour Clitidas.

CLITIDAS, seul.

es de tous côtés! Voici la princesse; prenons
ɔur l'aborder.

:NE VI. — ÉRIPHILE, CLÉONICE.

CLÉONICE.

a étrange, madame, que vous vous soyez ainsi
ıt le monde.

ÉRIPHILE.

ι personnes comme nous, qui sommes toujours
tant de gens, un peu de solitude est parfois
qu'après mille impertinents entretiens il est
retenir avec ses pensées! Qu'on me laisse ici
ıte seule.

CLÉONICE.

ez-vous pas, madame, voir un petit essai de la
e ces gens admirables qui veulent se donner à
nt des personnes qui, par leurs pas, leurs gestes
ıvements, expriment aux yeux toutes choses; et
cela pantomime. J'ai tremblé à vous dire ce mot,
s gens dans votre cour qui ne me le pardonne-

ÉRIPHILE.

ez bien la mine, Cléonice, de me venir ici régaler
ais divertissement; car, grace au ciel, vous ne
pas de vouloir produire indifféremment tout ce qui
à vous; et vous avez une affabilité qui ne rejette
si est-ce à vous seule qu'on voit avoir recours
muses nécessitantes; vous êtes la grande protec-
ıérite incommodé; et tout ce qu'il y a de vertueux
au monde va débarquer chez vous.

CLÉONICE.

n'avez pas envie de les voir, madame, il ne faut
ser là.

ÉRIPHILE.

; *voyons-les* : faites-les venir.

CLÉONICE.

Et moi, madame, je suis bien aise que vous ayez vu que je n'ai pas si méchant goût que vous avez pensé.

ÉRIPHILE.

Ne triomphez point tant; vous ne tarderez guère à me faire avoir ma revanche. Qu'on me laisse ici.

SCÈNE II. — ÉRIPHILE, CLÉONICE, CLITIDAS.

CLÉONICE, allant au-devant de Clitidas.

Je vous avertis, Clitidas, que la princesse veut être seule.

CLITIDAS.

Laissez-moi faire : je suis homme qui sais ma cour.

SCÈNE III. — ÉRIPHILE, CLITIDAS.

CLITIDAS, en chantant.

La, la, la, la. (Faisant l'étonné en voyant Ériphile.) Ah!

ÉRIPHILE, à Clitidas, qui feint de vouloir s'éloigner.

Clitidas.

CLITIDAS.

Je ne vous avois pas vue là, madame.

ÉRIPHILE.

Approche. D'où viens-tu?

CLITIDAS.

De laisser la princesse votre mère, qui s'en alloit vers le temple d'Apollon, accompagnée de beaucoup de gens.

ÉRIPHILE.

Ne trouves-tu pas ces lieux les plus charmants du monde?

CLITIDAS.

Assurément. Les princes vos amants y étoient.

ÉRIPHILE.

Le fleuve Pénée fait ici d'agréables détours.

CLITIDAS.

Fort agréables. Sostrate y étoit aussi.

ÉRIPHILE.

D'où vient qu'il n'est pas venu à la promenade?

CLITIDAS.

Il a quelque chose dans la tête qui l'empêche de prendre plaisir à tous ces beaux régales. Il m'a voulu entretenir; mais vous m'avez défendu si expressément de me charger d'aucune affaire auprès de vous, que je n'ai point voulu lui

prêter l'oreille, et je lui ai dit nettement que je n'avois pas le loisir de l'entendre.

ÉRIPHILE.

Tu as eu tort de lui dire cela, et tu devois l'écouter.

CLITIDAS.

Je lui ai dit d'abord que je n'avois pas le loisir de l'en tendre, mais après je lui ai donné audience.

ÉRIPHILE.

Tu as bien fait.

CLITIDAS.

En vérité, c'est un homme qui me revient, un homm fait comme je veux que les hommes soient faits, ne prena point des manières bruyantes et des tons de voix assommant sage et posé en toutes choses, ne parlant jamais que bien propos, point prompt à décider, point du tout exagérate incommode; et, quelques beaux vers que nos poëtes l aient récités, je ne lui ai jamais ouï dire : Voilà qui e plus beau que tout ce qu'a jamais fait Homère. Enfin, c'e un homme pour qui je me sens de l'inclination; et si j'éto princesse, il ne seroit pas malheureux.

ÉRIPHILE.

C'est un homme d'un grand mérite, assurément. Mais quoi t'a-t-il parlé?

CLITIDAS.

Il m'a demandé si vous aviez témoigné grande joie magnifique régale que l'on vous a donné, m'a parlé de vot personne avec des transports les plus grands du mond vous a mise au-dessus du ciel, et vous a donné toutes l louanges qu'on peut donner à la princesse la plus accompl de la terre, entremêlant tout cela de plusieurs soupirs q disoient plus qu'il ne vouloit. Enfin, à force de le tourner tous côtés, et de le presser sur la cause de cette profon mélancolie dont toute la cour s'aperçoit, il a été contraint m'avouer qu'il étoit amoureux.

ÉRIPHILE.

Comment, amoureux! quelle témérité est la sienne! c un extravagant que je ne verrai de ma vie.

CLITIDAS.

De quoi vous plaignez-vous, madame?

ÉRIPHILE.

audace de m'aimer! et, de plus, avoir l'audace de

CLITIDAS.

pas vous, madame, dont il est amoureux.

ÉRIPHILE.

pas moi?

CLITIDAS.

adame; il vous respecte trop pour cela, et est trop y penser.

ÉRIPHILE.

ui donc, Clitidas?

CLITIDAS.

e vos filles, la jeune Arsinoé [1].

ÉRIPHILE.

tant d'appas, qu'il n'ait trouvé qu'elle digne de ?

CLITIDAS.

éperdument, et vous conjure d'honorer sa flamme rotection.

ÉRIPHILE.

CLITIDAS.

on, madame. Je vois que la chose ne vous plaît colère m'a obligé à prendre ce détour; et, pour la vérité, c'est vous qu'il aime éperdument.

ÉRIPHILE.

es un insolent de venir ainsi surprendre mes sen-llons, sortez d'ici; vous vous mêlez de vouloir es ames, de vouloir pénétrer dans les secrets du e princesse! Otez-vous de mes yeux, et que je ne jamais, Clitidas.

CLITIDAS.

...

ÉRIPHILE.

ci. Je vous pardonne cette affaire-là.

CLITIDAS.

bonté, madame!

[1] rincesse d'Élide, le prince d'Ithaque se sert d'une ruse pareille avec

ÉRIPHILE.

Mais à condition (prenez bien garde à ce que je vous dis) que vous n'en ouvrirez la bouche à personne du monde, sur peine de la vie.

CLITIDAS

Il suffit.

ÉRIPHILE.

Sostrate t'a donc dit qu'il m'aimoit?

CLITIDAS.

Non, madame. Il faut vous dire la vérité. J'ai tiré de son cœur, par surprise, un secret qu'il veut cacher à tout le monde, et avec lequel il est, dit-il, résolu de mourir. Il a été au désespoir du vol subtil que je lui en ai fait; et, bien loin de me charger de vous le découvrir, il m'a conjuré, avec toutes les instantes prières qu'on sauroit faire, de ne vous en rien révéler; et c'est trahison contre lui que ce que je viens de vous dire.

ÉRIPHILE.

Tant mieux! c'est par son seul respect qu'il peut me plaire; et s'il étoit si hardi que de me déclarer son amour, il perdroit pour jamais et ma présence et mon estime.

CLITIDAS.

Ne craignez point, madame...

ÉRIPHILE.

Le voici. Souvenez-vous, au moins, si vous êtes sage, de la défense que je vous ai faite.

CLITIDAS.

Cela est fait, madame. Il ne faut pas être courtisan indiscret [1].

SCÈNE IV. — ÉRIPHILE, SOSTRATE.

SOSTRATE.

J'ai une excuse, madame, pour oser interrompre votre solitude; et j'ai reçu de la princesse votre mère une commission qui autorise la hardiesse que je prends maintenant.

ÉRIPHILE.

Quelle commission, Sostrate?

[1] Cette scène et la suivante sont le premier modèle du genre de Marivaux, dont presque toutes les pièces roulent sur cette idée. Mais combien n'a-t-on pas abusé des petites nuances et des raffinements que ce genre semble exiger! (Petitot.)

SOSTRATE.

nadame, de tâcher d'apprendre de vous vers lequel princes peut incliner votre cœur.

ÉRIPHILE.

ıcesse ma mère montre un esprit judicieux dans le elle a fait de vous pour un pareil emploi. Cette on, Sostrate, vous a été agréable sans doute, et :z acceptée avec beaucoup de joie ?

SOSTRATE.

acceptée, madame, par la nécessité que mon de-npose d'obéir ; et si la princesse avoit voulu re-:s excuses, elle auroit honoré quelque autre de cet

ÉRIPHILE.

cause, Sostraste, vous obligeoit à le refuser ?

SOSTRATE.

nte, madame, de m'en acquitter mal.

ÉRIPHILE.

-vous que je ne vous estime pas assez pour vous ɔn cœur, et vous donner toutes les lumières que :rez desirer de moi sur le sujet de ces deux princes ?

SOSTRATE.

esire rien pour moi là-dessus, madame ; et je ne ande que ce que vous croirez devoir donner aux i m'amènent.

ÉRIPHILE.

ı ici je me suis défendue de m'expliquer, et la prin- mère a eu la bonté de souffrir que j'aie reculé ce choix qui me doit engager ; mais je serai bien moigner à tout le monde que je veux faire quelque ır l'amour de vous ; et, si vous m'en pressez, je ɔt arrêt qu'on attend depuis si longtemps.

SOSTRATE.

ıe chose, madame, dont vous ne serez point im-par moi ; et je ne saurois me résoudre à presser esse qui sait trop ce qu'elle a à faire.

ÉRIPHILE.

:st ce que la princesse ma mère attend de vous.

SOSTRATE.

ai-je pas dit aussi que je m'acquitterois mal de mission ?

ÉRIPHILE.

Oh çà, Sostrate, les gens comme vous ont toujours les yeux pénétrants; et je pense qu'il ne doit y avoir guère de choses qui échappent aux vôtres. N'ont-ils pu découvrir, vos yeux, ce dont tout le monde est en peine? et ne vous ont-ils point donné quelques petites lumières du penchant de mon cœur? Vous voyez les soins qu'on me rend, l'empressement qu'on me témoigne. Quel est celui de ces deux princes que vous croyez que je regarde d'un œil plus doux?

SOSTRATE.

Les doutes que l'on forme sur ces sortes de choses ne sont réglés d'ordinaire que par les intérêts qu'on prend.

ÉRIPHILE.

Pour qui, Sostrate, pencheriez-vous des deux? Quel est celui, dites-moi, que vous souhaiteriez que j'épousasse?

SOSTRATE.

Ah! madame, ce ne seront pas mes souhaits, mais votre inclination qui décidera de la chose.

ÉRIPHILE.

Mais si je me conseillois à vous pour ce choix?

SOSTRATE.

Si vous vous conseilliez à moi, je serois fort embarrassé.

ÉRIPHILE.

Vous ne pourriez pas dire qui des deux vous semble plus digne de cette préférence?

SOSTRATE.

Si l'on s'en rapporte à mes yeux, il n'y aura personne qui soit digne de cet honneur. Tous les princes du monde seront trop peu de chose pour aspirer à vous; les dieux seuls y pourront prétendre, et vous ne souffrirez des hommes que l'encens et les sacrifices.

ÉRIPHILE.

Cela est obligeant, et vous êtes de mes amis. Mais je veux que vous me disiez pour qui des deux vous vous sentez plus d'inclination, quel est celui que vous mettez le plus au rang de vos amis.

SCÈNE V. — ÉRIPHILE, SOSTRATE, CHORÈBE.

CHORÈBE.

Madame, voilà la princesse qui vient vous prendre ici pour aller au bois de Diane.

SOSTRATE, à part.

Hélas! petit garçon, que tu es venu à propos!

SCÈNE VI. — ARISTIONE, ÉRIPHILE, IPHICRATE, TIMOCLÈS, SOSTRATE, ANAXARQUE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

On vous a demandée, ma fille; et il y a des gens que votre absence chagrine fort.

ÉRIPHILE.

Je pense, madame, qu'on m'a demandée par compliment; et on ne s'inquiète pas tant qu'on vous dit.

ARISTIONE.

On enchaîne pour nous ici tant de divertissements les uns aux autres, que toutes nos heures sont retenues; et nous n'avons aucun moment à perdre, si nous voulons les goûter tous. Entrons vite dans le bois, et voyons ce qui nous y attend. Ce lieu est le plus beau du monde : prenons vite nos places.

TROISIÈME INTERMÈDE.

Le théâtre est une forêt où la princesse est invitée d'aller. Une Nymphe lui en fait les honneurs, en chantant; et, pour la divertir, on lui joue une petite comédie en musique, dont voici le sujet : un berger se plaint à deux bergers, ses amis, des froideurs de celle qu'il aime; les deux amis le consolent; et, comme la bergère aimée arrive, tous trois se retirent pour l'observer. Après quelque plainte amoureuse, elle se repose sur un gazon, et s'abandonne aux douceurs du sommeil. L'amant fait approcher ses amis, pour contempler les graces de sa bergère, et invite toutes choses à contribuer à son repos. La bergère, en s'éveillant, voit son berger à ses pieds, se plaint de sa poursuite; mais, considérant sa constance, elle lui accorde sa demande, consent d'en être aimée, en présence des deux bergers amis. Deux Satyres arrivent, se plaignent de son changement, et, étant touchés de cette disgrace, cherchent leur consolation dans le vin.

LYCASTE ET MÉNANDRE.

Prends sur toi plus d'empire.

TYRCIS.

Rien ne me peut secourir.

LYCASTE ET MÉNANDRE.

C'est trop, c'est trop céder.

TYRCIS.

C'est trop, c'est trop souffrir.

LYCASTE ET MÉNANDRE.

Quelle foiblesse!

TYRCIS.

Quel martyre!

LYCASTE ET MÉNANDRE.

Il faut prendre courage.

TYRCIS.

Il faut plutôt mourir.

LYCASTE

Il n'est point de bergère,
Si froide et si sévère,
Dont la pressante ardeur
D'un cœur qui persévère
Ne vainque la froideur.

MÉNANDRE.

Il est, dans les affaires
Des amoureux mystères,
Certains petits moments
Qui changent les plus fières,
Et font d'heureux amants.

TYRCIS.

Je la vois, la cruelle,
Qui porte ici ses pas;
Gardons d'être vu d'elle :
L'ingrate, hélas!
N'y viendroit pas.

SCÈNE III. — CALISTE, seule.

Ah! que sur notre cœur
La sévère loi de l'honneur
Prend un cruel empire!
Je ne fais voir que rigueurs pour Tyrcis;
Et cependant, sensible à ses cuisants soucis,
De sa langueur en secret je soupire,
Et voudrois bien soulager son martyre.
C'est à vous seuls que je le dis,
Arbres, n'allez pas le redire.
Puisque le ciel a voulu nous former
Avec un cœur qu'Amour peut enflammer,
Quelle rigueur impitoyable
Contre des traits si doux nous force à nous armer?
Et pourquoi, sans être blâmable,
Ne peut-on pas aimer
Ce que l'on trouve aimable?

Hélas! que vous êtes heureux,
Innocents animaux, de vivre sans contrainte,

Et de pouvoir suivre sans crainte
Les doux emportements de vos cœurs amoureux !
Hélas ! petits oiseaux, que vous êtes heureux
De ne sentir nulle contrainte,
Et de pouvoir suivre sans crainte
Les doux emportements de vos cœurs amoureux !
Mais le sommeil sur ma paupière
Verse de ses pavots l'agréable fraîcheur :
Donnons-nous à lui tout entière ;
Nous n'avons pas de loi sévère
Qui défende à nos sens d'en goûter la douceur.

SCÈNE IV. — CALISTE, endormie ; TYRCIS, LY MÉNANDRE.

TYRCIS.

Vers ma belle ennemie
Portons sans bruit nos pas,
Et ne réveillons pas
Sa rigueur endormie.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vainqueurs ;
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs
Dormez, dormez, beaux yeux.

TYRCIS.

Silence, petits oiseaux ;
Vents, n'agitez nulle chose ;
Coulez doucement, ruisseaux.
C'est Caliste qui repose.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vainqueurs ;
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.
Dormez, dormez, beaux yeux.

CALISTE, *en se réveillant, à Tyrcis.*

Ah ! quelle peine extrême !
Suivre partout mes pas !

TYRCIS.

Que voulez-vous qu'on suive, hélas !
Que ce qu'on aime ?

CALISTE.

Berger, que voulez-vous ?

TYRCIS.

Mourir, belle bergère,
Mourir à vos genoux,
Et finir ma misère.
Puisque en vain à vos pieds on me voit soupirer,
Il y faut expirer.

CALISTE.

Ah ! Tyrcis, ôtez-vous : j'ai peur que dans ce jour
La pitié dans mon cœur n'introduise l'amour.

LYCASTE ET MÉNANDRE, *l'un après l'autre.*

Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'être tendre.
C'est par trop vous défendre ;
Bergère, il faut se rendre

A sa longue amitié.
Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'être tendre.

CALISTE, *à Tyrcis.*

C'est trop, c'est trop de rigueur.
J'ai maltraité votre ardeur,
Chérissant votre personne;
Vengez-vous de mon cœur,
Tyrcis, je vous le donne.

TYRCIS.

O ciel ! bergers ! Caliste ! Ah ! je suis hors de moi
Si l'on meurt de plaisir, je dois perdre la vie.

LYCASTE.

Digne prix de ta foi !

MÉNANDRE.

O sort digne d'envie !

SCÈNE V. — DEUX SATYRES, CALISTE, TYRCIS, LYCASTE, MÉNANDRE.

PREMIER SATYRE, *à Caliste.*

Quoi ! tu me fuis, ingrate ; et je te vois ici
De ce berger à moi faire une préférence!

SECOND SATYRE.

Quoi ! mes soins n'ont rien pu sur ton indifférence ?
Et pour ce langoureux ton cœur s'est adouci ?

CALISTE.

Le destin le veut ainsi ;
Prenez tous deux patience.

PREMIER SATYRE.

Aux amants qu'on pousse à bout
L'amour fait verser des larmes ;
Mais ce n'est pas notre goût,
Et la bouteille a des charmes
Qui nous consolent de tout.

SECOND SATYRE.

Notre amour n'a pas toujours
Tout le bonheur qu'il desire;
Mais nous avons un secours,
Et le bon vin nous fait rire
Quand on rit de nos amours.

TOUS.

Champêtres divinités,
Faunes, dryades, sortez
De vos paisibles retraites ;
Mêlez vos pas à nos sons,
Et tracez sur les herbettes
L'image de nos chansons.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

En même temps six Dryades et six Faunes sortent de leurs demeures, et font ensemble une danse agréable, qui,

s'ouvrant tout d'un coup, laisse voir un berger et une bergère qui font en musique une petite scène d'un dépit amoureux.

DÉPIT AMOUREUX.

CLIMÈNE, PHILINTE.

PHILINTE.

Quand je plaisois à tes yeux,
J'étois content de ma vie,
Et ne voyois roi ni dieux
Dont le sort me fît envie.

CLIMÈNE.

Lorsqu'à toute autre personne
Me préféroit ton ardeur,
J'aurois quitté la couronne
Pour régner dessus ton cœur.

PHILINTE.

Une autre a guéri mon ame
Des feux que j'avois pour toi.

CLIMÈNE.

Un autre a vengé ma flamme
Des foiblesses de ta foi.

PHILINTE.

Chloris, qu'on vante si fort,
M'aime d'une ardeur fidèle;
Si ses yeux vouloient ma mort,
Je mourrois content pour elle.

CLIMÈNE.

Myrtil, si digne d'envie,
Me chérit plus que le jour;
Et moi, je perdrois la vie
Pour lui montrer mon amour.

PHILINTE.

Mais si d'une douce ardeur
Quelque renaissante trace
Chassoit Chloris de mon cœur,
Pour te remettre en sa place?

CLIMÈNE.

Bien qu'avec pleine tendresse
Myrtil me puisse chérir,
Avec toi, je le confesse,
Je voudrois vivre et mourir [1].

TOUS DEUX ENSEMBLE

Ah! plus que jamais aimons-nous,
Et vivons et mourons en des liens si doux.

TOUS LES ACTEURS DE LA PASTORALE.

Amants, que vos querelles

[1] Il n'est pas besoin de rappeler que ce gracieux morceau est une imitation de l'ode d'Horace : *Donec gratus eram tibi.*

Sont aimables et belles!
Qu'on y voit succéder
De plaisir, de tendresse!
Querellez-vous sans cesse
Pour vous raccommoder.

Amants, que vos querelles
Sont aimables et belles! etc.

SECONDE ENTRÉE DE BALLET.

Les Faunes et les Dryades recommencent leur danse, que s bergères et bergers musiciens entremêlent de leurs chansons, tandis que trois petites Dryades et trois petits Faunes ont paroître dans l'enfoncement du théâtre tout ce qui se passe sur le devant.

LES BERGERS ET LES BERGÈRES.

Jouissons, jouissons des plaisirs innocents
Dont les feux de l'amour savent charmer nos sens.
Des grandeurs qui voudra se soucie;
Tous ces honneurs dont on a tant d'envie
Ont des chagrins qui sont trop cuisants.
Jouissons, jouissons des plaisirs innocents
Dont les feux de l'amour savent charmer nos sens.
En aimant, tout nous plaît dans la vie;
Deux cœurs unis de leur sort sont contents:
Cette ardeur, de plaisirs suivie,
De tous nos jours fait d'éternels printemps.
Jouissons, jouissons des plaisirs innocents
Dont les feux de l'amour savent charmer nos sens.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLÈS, ÉRIPHILE, ANAXARQUE, SOSTRATE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

Les mêmes paroles toujours se présentent à dire; il faut jours s'écrier: Voilà qui est admirable! il ne se peut de plus beau! cela passe tout ce qu'on a jamais vu!

TIMOCLÈS.

C'est donner de trop grandes paroles, madame, à de petites bagatelles.

ARISTIONE.

Des bagatelles comme celles-là peuvent occuper agréablement les plus sérieuses personnes. En vérité, ma fille, vous êtes bien obligée à ces princes, et vous ne sauriez assez reconnoître tous les soins qu'ils prennent pour vous.

ÉRIPHILE.

J'en ai, madame, tout le ressentiment qu'il est possible.

ARISTIONE.

Cependant vous les faites longtemps languir sur ce qu'ils attendent de vous. J'ai promis de ne vous point contraindre; mais leur amour vous presse de vous déclarer, et de ne plus traîner en longueur la récompense de leurs services. J'ai chargé Sostrate d'apprendre doucement de vous les sentiments de votre cœur, et je ne sais pas s'il a commencé à s'acquitter de cette commission.

ÉRIPHILE.

Oui, madame; mais il me semble que je ne puis assez reculer ce choix dont on me presse, et que je ne saurois le faire sans mériter quelque blâme. Je me sens également obligée à l'amour, aux empressements, aux services de ces deux princes; et je trouve une espèce d'injustice bien grande à me montrer ingrate, ou vers l'un ou vers l'autre, par le refus qu'il m'en faudra faire dans la préférence de son rival.

IPHICRATE.

Cela s'appelle, madame, un fort honnête compliment pour nous refuser tous deux.

ARISTIONE.

Ce scrupule, ma fille, ne doit point vous inquiéter; et ces princes tous deux se sont soumis, il y a longtemps, à la préférence que pourra faire votre inclination.

ÉRIPHILE.

L'inclination, madame, est fort sujette à se tromper; et des yeux désintéressés sont beaucoup plus capables de faire un juste choix.

ARISTIONE.

Vous savez que je suis engagée de parole à ne rien prononcer là-dessus; et, parmi ces deux princes, votre inclina-

›n ne peut point se tromper, et faire un cho'x qui soit auvais.

ÉRIPHILE.

Pour ne point violenter votre parole ni mon scrupule, réez, madame, un moyen que j'ose proposer.

ARISTIONE.

Quoi, ma fille?

ÉRIPHILE.

Que Sostrate décide de cette préférence. Vous l'avez pris ur découvrir le secret de mon cœur, souffrez que je le enne pour me tirer de l'embarras où je me trouve.

ARISTIONE.

J'estime tant Sostrate, que, soit que vous vouliez vous ser- r de lui pour expliquer vos sentiments, ou soit que vous us en remettiez absolument à sa conduite; je fais, dis-je, nt d'estime de sa vertu et de son jugement, que je con- ns de tout mon cœur à la proposition que vous me faites.

IPHICRATE.

C'est-à-dire, madame, qu'il nous faut faire notre cour à ›strate?

SOSTRATE.

Non, seigneur, vous n'aurez point de cour à me faire; et, rec tout le respect que je dois aux princesses, je renonce à gloire où elles veulent m'élever.

ARISTIONE.

D'où vient cela, Sostrate?

SOSTRATE.

J'ai des raisons, madame, qui ne permettent pas que je eçoive l'honneur que vous me présentez.

IPHICRATE.

Craignez-vous, Sostrate, de vous faire un ennemi?

SOSTRATE.

Je craindrois peu, seigneur, les ennemis que je pourrois e faire en obéissant à mes souveraines.

TIMOCLÈS.

Par quelle raison donc refusez-vous d'accepter le pouvoir l'on vous donne, et de vous acquérir l'amitié d'un prince i vous devroit tout son bonheur?

SOSTRATE.

Par la raison que je ne suis pas en état d'accorder à ce ıce ce qu'il souhaiteroit de moi.

IPHICRATE.

Quelle pourroit être cette raison?

SOSTRATE.

Pourquoi me tant presser là-dessus? Peut-être ai-je gneur, quelque intérêt secret qui s'oppose aux préte de votre amour. Peut-être ai-je un ami qui brûle, san le dire, d'une flamme respectueuse pour les charmes dont vous êtes épris. Peut-être cet ami me fait-il to jours confidence de son martyre, qu'il se plaint à mo les jours des rigueurs de sa destinée, et regarde l'hym la princesse ainsi que l'arrêt redoutable qui le doit p au tombeau; et si cela étoit, seigneur, seroit-il raiso que ce fût de ma main qu'il reçût le coup de sa mort

IPHICRATE.

Vous auriez bien la mine, Sostrate, d'être vous-mên ami dont vous prenez les intérêts.

SOSTRATE.

Ne cherchez point, de grace, à me rendre odieux au sonnes qui vous écoutent. Je sais me connoître, seig et les malheureux comme moi n'ignorent pas jusqu'o fortune leur permet d'aspirer.

ARISTIONE.

Laissons cela; nous trouverons moyen de terminer l solution de ma fille.

ANAXARQUE.

En est-il un meilleur, madame, pour terminer les c au contentement de tout le monde, que les lumières q ciel peut donner sur ce mariage? J'ai commencé, com vous ai dit, à jeter pour cela les figures mystérieuse notre art nous enseigne; et j'espère vous faire voir ce que l'avenir garde à cette union souhaitée. Après pourra-t-on balancer encore? La gloire et les prosp que le ciel promettra ou à l'un ou à l'autre choix ne s elles pas suffisantes pour le déterminer; et celui qui exclu pourra-t-il s'offenser, quand ce sera le ciel qui dera cette préférence?

IPHICRATE.

Pour moi, je m'y soumets entièrement; et je déclar cette voie me semble la plus raisonnable.

TIMOCLÈS.

ıis de même avis, et le ciel ne sauroit rien faire où ›uscrive sans répugnance.

ÉRIPHILE.

, seigneur Anaxarque, voyez-vous si clair dans les ›s, que vous ne vous trompiez jamais? et ces pros- et cette gloire que vous dites que le ciel nous pro- ıi en sera caution, je vous prie?

ARISTIONE.

ille, vous avez une petite incrédulité qui ne vous ›oint.

ANAXARQUE.

preuves, madame, que tout le monde a vues de l'in- té de mes prédictions sont les cautions suffisantes messes que je puis faire. Mais enfin, quand je vous ıit voir ce que le ciel vous marque, vous vous régle- essus à votre fantaisie; et ce sera à vous à prendre ne de l'un ou de l'autre choix.

ÉRIPHILE.

el, Anaxarque, me marquera les deux fortunes qui ıdent?

ANAXARQUE.

madame : les félicités qui vous suivront, si vous l'un; et les disgraces qui vous accompagneront, si ›ousez l'autre.

ÉRIPHILE.

comme il est impossible que je les épouse tous deux. donc qu'on trouve écrit dans le ciel non-seulement loit arriver, mais aussi ce qui ne doit pas arriver.

CLITIDAS, à part.

mon astrologue embarrassé.

ANAXARQUE.

ıdroit vous faire, madame, une longue discussion des ›s de l'astrologie, pour vous faire comprendre cela.

CLITIDAS.

répondu. Madame, je ne dis point de mal de l'astro- astrologie est une belle chose, et le seigneur Anaxarque grand homme.

IPHICRATE.

rité de l'astrologie est une chose incontestable, et il

n'y a personne qui puisse disputer contre la certitude de ses prédictions.

CLITIDAS.

Assurément.

TIMOCLÈS.

Je suis assez incrédule pour quantité de choses; mais pour ce qui est de l'astrologie, il n'y a rien de plus sûr et de plus constant que le succès des horoscopes qu'elle tire.

CLITIDAS.

Ce sont des choses les plus claires du monde.

IPHICRATE.

Cent aventures prédites arrivent tous les jours, qui convainquent les plus opiniâtres.

CLITIDAS.

Il est vrai.

TIMOCLÈS.

Peut-on contester, sur cette matière, les incidents célèbres dont les histoires nous font foi?

CLITIDAS.

Il faut n'avoir pas le sens commun. Le moyen de contester ce qui est moulé?

ARISTIONE.

Sostrate n'en dit mot. Quel est son sentiment là-dessus?

SOSTRATE.

Madame, tous les esprits ne sont pas nés avec les qualités qu'il faut pour la délicatesse de ces belles sciences, qu'on nomme curieuses; et il y en a de si matériels, qu'ils ne peuvent aucunement comprendre ce que d'autres conçoivent le plus facilement du monde. Il n'est rien de plus agréable, madame, que toutes les grandes promesses de ces connoissances sublimes. Transformer tout en or; faire vivre éternellement; guérir par des paroles; se faire aimer de qui l'on veut; savoir tous les secrets de l'avenir; faire descendre comme on veut du ciel, sur des métaux, des impressions de bonheur; commander aux démons; se faire des armées invisibles, et des soldats invulnérables; tout cela est charmant, sans doute; et il y a des gens qui n'ont aucune peine à en comprendre la possibilité, cela leur est le plus aisé du monde à concevoir. Mais, pour moi, je vous avoue que mon esprit grossier a quelque peine à le comprendre et à le croire; et j'ai toujours trouvé cela trop beau pour être vé-

ritable. Toutes ces belles raisons de sympathie, de force magnétique, et de vertu occulte, sont si subtiles et délicates, qu'elles échappent à mon sens matériel; et sans parler du reste, jamais il n'a été en ma puissance de concevoir comme on trouve écrit dans le ciel jusqu'aux plus petites particularités de la fortune du moindre homme. Quel rapport, quel commerce, quelle correspondance peut-il y avoir entre nous et des globes éloignés de notre terre d'une distance si effroyable? et d'où cette belle science, enfin, peut-elle être venue aux hommes? Quel dieu l'a révélée? ou quelle expérience l'a pu former de l'observation de ce grand nombre d'astres qu'on n'a pu voir encore deux fois dans la même disposition?

ANAXARQUE.

Il ne sera pas difficile de vous le faire concevoir.

SOSTRATE.

Vous serez plus habile que tous les autres.

CLITIDAS, à Sostrate.

Il vous fera une discussion de tout cela, quand vous voudrez.

IPHICRATE, à Sostrate.

Si vous ne comprenez pas les choses, au moins les pouvez-vous croire sur ce que l'on voit tous les jours.

SOSTRATE.

Comme mon sens est si grossier qu'il n'a pu rien comprendre, mes yeux aussi sont si malheureux qu'ils n'ont jamais rien vu.

IPHICRATE.

Pour moi, j'ai vu, et des choses tout à fait convaincantes.

TIMOCLÈS.

Et moi aussi.

SOSTRATE.

Comme vous avez vu, vous faites bien de croire; et il faut que vos yeux soient faits autrement que les miens.

IPHICRATE.

Mais enfin la princesse croit à l'astrologie; et il me semble qu'on y peut bien croire après elle. Est-ce que madame, Sostrate, n'a pas de l'esprit et du sens?

SOSTRATE.

Seigneur, la question est un peu violente. L'esprit de la princesse n'est pas une règle pour le mien; et son intelli-

gence peut l'élever à des lumières où mon sens ne peut pas atteindre.

ARISTIONE.

Non, Sostrate, je ne vous dirai rien sur quantité de choses auxquelles je ne donne guère plus de créance que vous; mais, pour l'astrologie, on m'a dit et fait voir des choses si positives, que je ne la puis mettre en doute.

SOSTRATE.

Madame, je n'ai rien à répondre à cela.

ARISTIONE.

Quittons ce discours, et qu'on nous laisse un moment. Dressons notre promenade, ma fille, vers cette belle grotte où j'ai promis d'aller. Des galanteries à chaque pas!

QUATRIÈME INTERMÈDE.

Le théâtre représente une grotte où les princesses vont se promener; et, dans le temps qu'elles y entrent, huit Statues, portant chacune deux flambeaux à leurs mains, sortent de leurs niches, et font une danse variée de plusieurs figures et de plusieurs belles attitudes, où elles demeurent par intervalles.

ENTRÉE DE BALLET

de huit Statues.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

—

SCÈNE I. — ARISTIONE. ÉRIPHILE.

ARISTIONE.

ui que cela soit, on ne peut rien de plus galant et de entendu. Ma fille, j'ai voulu me séparer de tout le pour vous entretenir; et je veux que vous ne me ca- rien de la vérité. N'auriez-vous point dans l'ame e inclination secrète que vous ne voulez pas nous

ÉRIPHILE.

madame?

ARISTIONE.

ez à cœur ouvert, ma fille. Ce que j'ai fait pour vous bien que vous usiez avec moi de franchise. Tourner us toutes mes pensées, vous préférer à toutes choses, ner l'oreille, en l'état où je suis, à toutes les proposi- ue cent princesses, en ma place, écouteroient avec ance; tout cela vous doit assez persuader que je suis nne mère, et que je ne suis pas pour recevoir avec é les ouvertures que vous pourriez me faire de votre

ÉRIPHILE.

avois si mal suivi votre exemple, que de m'être laissée quelques sentiments d'inclination que j'eusse raison her, j'aurois, madame, assez de pouvoir sur moi- pour imposer silence à cette passion, et me mettre de ne rien faire voir qui fût indigne de votre sang.

ARISTIONE.

non, ma fille; vous pouvez, sans scrupule, m'ouvrir ntiments. Je n'ai point renfermé votre inclination choix de deux princes : vous pouvez l'étendre où udrez; et le mérite, auprès de moi, tient un rang si rable, que je l'égale à tout; et si vous m'avouez ment les choses, vous me verrez souscrire sans répu- au choix qu'aura fait votre cœur.

ÉRIPHILE.

Vous avez des bontés pour moi, madame, dont je ne puis assez me louer; mais je ne les mettrai point à l'épreuve sur le sujet dont vous me parlez; et tout ce que je leur demande, c'est de ne point presser un mariage où je ne me sens pas encore bien résolue.

ARISTIONE.

Jusqu'ici je vous ai laissée assez maîtresse de tout; et l'impatience des princes vos amants... Mais quel bruit est-ce que j'entends? ah! ma fille, quel spectacle s'offre à nos yeux! quelque divinité descend ici, et c'est la déesse Vénus qui semble nous vouloir parler.

SCÈNE II. — VÉNUS, accompagnée de QUATRE PETITS AMOURS dans une machine; ARISTIONE, ÉRIPHILE.

VÉNUS, à Aristione.

Princesse, dans tes soins brille un zèle exemplaire
Qui par les immortels doit être couronné;
Et, pour te voir un gendre illustre et fortuné,
Leur main te veut marquer le choix que tu dois faire
Ils t'annoncent tous par ma voix
La gloire et les grandeurs que, par ce digne choix,
Ils feront pour jamais entrer dans ta famille.
De tes difficultés termine donc le cours;
Et pense à donner ta fille
A qui sauvera tes jours.

SCÈNE III. — ARISTIONE, ÉRIPHILE.

ARISTIONE.

Ma fille, les dieux imposent silence à tous nos raisonnements. Après cela, nous n'avons plus rien à faire qu'à recevoir ce qu'ils s'apprêtent à nous donner; et vous venez d'entendre distinctement leur volonté. Allons dans le premier temple les assurer de notre obéissance, et leur rendre grâces de leurs bontés.

SCÈNE IV. — ANAXARQUE, CLÉON.

CLÉON.

Voilà la princesse qui s'en va; ne voulez-vous pas lui parler?

ANAXARQUE.

tendons que sa fille soit séparée d'elle. C'est un esprit
je redoute, et qui n'est pas de trempe à se laisser mener
que celui de sa mère. Enfin, mon fils, comme nous
ns de voir par cette ouverture, le stratagème a réussi.
e Vénus a fait des merveilles, et l'admirable ingénieur
s'est employé à cet artifice a si bien disposé tout, a coupé
tant d'adresse le plancher de cette grotte, si bien caché
fils de fer et tous ses ressorts, si bien ajusté ses lu-
res et habillé ses personnages, qu'il y a peu de gens qui
eussent été trompés; et, comme la princesse Aristione
fort superstitieuse, il ne faut point douter qu'elle ne
ne à pleine tête dans cette tromperie. Il y a longtemps,
fils, que je prépare cette machine, et me voilà tantôt
out de mes prétentions.

CLÉON.

ais pour lequel des deux princes, au moins, dressez-vous
cet artifice?

ANAXARQUE.

ous deux ont recherché mon assistance, et je leur pro-
à tous deux la faveur de mon art. Mais les présents
rince Iphicrate et les prom sses qu'il m'a faites l'em-
nt de beaucoup sur tout ce qu'a pu faire l'autre. Ainsi
ra lui qui recevra les effets favorables de tous les res-
que je fais jouer; et, comme son ambition me devra
chose, voilà, mon fils, notre fortune faite. Je vais
dre mon temps pour affermir dans son erreur l'esprit
princesse, pour la mieux prévenir encore par le rap-
que je lui ferai voir adroitement des paroles de Vénus
les prédictions des figures célestes que je lui dis que j'ai
s. Va-t'en tenir la main au reste de l'ouvrage, préparer
ix hommes à se bien cacher dans leur barque derrière
cher, à posément attendre le temps que la princesse
ione vient tous les soirs se promener seule sur le ri-
, à se jeter bien à propos sur elle ainsi que des cor-
s, et donner lieu au prince Iphicrate de lui apporter ce
rs qui, sur les paroles du ciel, doit mettre entre ses
s la princesse Ériphile. Ce prince est averti par moi;
r la foi de ma prédiction, il doit se tenir dans ce petit
qui borde le rivage. Mais sortons de cette grotte; je te

dirai, en marchant, toutes les choses qu'il faut bien observer. Voilà la princesse Ériphile : évitons sa rencontre.

SCÈNE V. — ÉRIPHILE, seule.

Hélas! quelle est ma destinée! et qu'ai-je fait aux dieux pour mériter les soins qu'ils veulent prendre de moi?

SCÈNE VI. — ÉRIPHILE, CLÉONICE.

CLÉONICE.

Le voici, madame, que j'ai trouvé; et, à vos premiers ordres, il n'a pas manqué de me suivre.

ÉRIPHILE.

Qu'il approche, Cléonice; et qu'on nous laisse seuls un moment.

SCÈNE VII. — ÉRIPHILE, SOSTRATE.

ÉRIPHILE.

Sostrate, vous m'aimez.

SOSTRATE.

Moi, madame?

ÉRIPHILE.

Laissons cela, Sostrate; je le sais, je l'approuve, et vous permets de me le dire. Votre passion a paru à mes yeux accompagnée de tout le mérite qui me la pouvoit rendre agréable. Si ce n'étoit le rang où le ciel m'a fait naître, je puis vous dire que cette passion n'auroit pas été malheureuse, et que cent fois je lui ai souhaité l'appui d'une fortune qui pût mettre pour elle en pleine liberté les secrets sentiments de mon ame. Ce n'est pas, Sostrate, que le mérite seul n'ait à mes yeux tout le prix qu'il doit avoir, et que, dans mon cœur, je ne préfère les vertus qui sont en vous à tous les titres magnifiques dont les autres sont revêtus. Ce n'est pas même que la princesse ma mère ne m'ait assez laissé la disposition de mes vœux; et je ne doute point, je vous l'avoue, que mes prières n'eussent pu tourner son consentement du côté que j'aurois voulu. Mais il est des états, Sostrate, où il n'est pas honnête de vouloir tout ce qu'on peut faire. Il y a des chagrins à se mettre au-dessus de toutes choses; et les bruits fâcheux de la renommée

vous font trop acheter le plaisir que l'on trouve à contenter son inclination. C'est à quoi, Sostrate, je ne me serois jamais résolue; et j'ai cru faire assez de fuir l'engagement dont j'étois sollicitée. Mais, enfin, les dieux veulent prendre eux-mêmes le soin de me donner un époux; et tous ces longs délais avec lesquels j'ai reculé mon mariage, et que les bontés de la princesse ma mère ont accordés à mes desirs; ces délais, dis-je, ne me sont plus permis, et il me faut résoudre à subir cet arrêt du ciel. Soyez sûr, Sostrate, que c'est avec toutes les répugnances du monde que je m'abandonne à cet hyménée; et que, si j'avois pu être maîtresse de moi, ou j'aurois été à vous, ou je n'aurois été à personne. Voilà, Sostrate, ce que j'avois à vous dire; voilà ce que j'ai cru devoir à votre mérite, et la consolation que toute ma tendresse peut donner à votre flamme.

SOSTRATE.

Ah! madame, c'en est trop pour un malheureux! Je ne m'étois pas préparé à mourir avec tant de gloire; et je cesse, dans ce moment, de me plaindre des destinées. Si elles m'ont fait naître dans un rang beaucoup moins élevé que mes desirs, elles m'ont fait naître assez heureux pour attirer quelque pitié du cœur d'une grande princesse; et cette pitié glorieuse vaut des sceptres et des couronnes, vaut la fortune des plus grands princes de la terre. Oui, madame, dès que j'ai osé vous aimer (c'est vous, madame, qui voulez bien que je me serve de ce mot téméraire), dès que j'ai, dis-je, osé vous aimer, j'ai condamné d'abord l'orgueil de mes desirs; je me suis fait moi-même la destinée que je devois attendre. Le coup de mon trépas, madame, n'aura rien qui me surprenne, puisque je m'y étois préparé; mais vos bontés le comblent d'un honneur que mon amour jamais n'eût osé espérer; et je m'en vais mourir, après cela, le plus content et le plus glorieux de tous les hommes. Si je puis encore souhaiter quelque chose, ce sont deux graces, madame, que je prends la hardiesse de vous demander à genoux : de vouloir souffrir ma présence jusqu'à cet heureux hyménée qui doit mettre fin à ma vie; et, parmi cette grande gloire et ces longues prospérités que le ciel promet à votre union, de vous souvenir quelquefois de l'amoureux Sostrate. Puis-je, divine princesse, me promettre de vous cette précieuse faveur?

ÉRIPHILE.

Allez, Sostrate, sortez d'ici. Ce n'est pas aimer mon r que de me demander que je me souvienne de vous.

SOSTRATE.

Ah! madame, si votre repos...

ÉRIPHILE.

Otez-vous, vous dis-je, Sostrate; épargnez ma foibl et ne m'exposez point à plus que je n'ai résolu.

SCÈNE VIII — ÉRIPHILE, CLÉONICE.

CLÉONICE.

Madame, je vous vois l'esprit tout chagrin : vous pl que vos danseurs, qui expriment si bien toutes les pass vous donnent maintenant quelque épreuve de leur adr

ÉRIPHILE.

Oui, Cléonice : qu'ils fassent tout ce qu'ils voudı pourvu qu'ils me laissent à mes pensées.

CINQUIÈME INTERMÈDE.

Quatre Pantomimes, pour épreuve de leur adresse, tent leurs gestes et leurs pas aux inquiétudes de la princesse Ériphile.

ENTREE DE BALLET

de quatre Pantomimes.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

—

SCÈNE I. — ÉRIPHILE, CLITIDAS.

CLITIDAS.

;ôté porter mes pas? où m'aviserai-je d'aller? et u puis-je croire que je trouverai maintenant la riphile? Ce n'est pas un petit avantage que d'être à porter une nouvelle. Ah! la voilà! Madame, ıonce que le ciel vient de vous donner l'époux lestinoit.

ÉRIPHILE.

e-moi, Clitidas, dans ma sombre mélancolie.

CLITIDAS.

, je vous demande pardon. Je pensois faire bien ıir dire que le ciel vient de vous donner Sostrate ; mais, puisque cela vous incommode, je ren- ıouvelle, et m'en retourne droit comme je suis

ÉRIPHILE.

holà, Clitidas!

CLITIDAS.

laisse, madame, dans votre sombre mélancolie.

ÉRIPHILE.

e dis-je; approche. Que viens-tu me dire?

CLITIDAS.

ıdame. On a parfois des empressements de venir ands de certaines choses dont ils ne se soucient ous prie de m'excuser.

ÉRIPHILE.

s cruel!

CLITIDAS.

:e fois j'aurai la discrétion de ne vous pas venir e.

ÉRIPHILE.

tiens point dans l'inquiétude. Qu'est-ce que tu noncer?

CLITIDAS.

C'est une bagatelle de Sostrate, madame, que je v
rai une autre fois, quand vous ne serez point embaı

ÉRIPHILE.

Ne me fais point languir davantage, te dis-je, e
prends cette nouvelle.

CLITIDAS.

Vous la voulez savoir, madame?

ÉRIPHILE.

Oui; dépêche. Qu'as-tu à me dire de Sostrate?

CLITIDAS.

Une aventure merveilleuse, où personne ne s'atten

ÉRIPHILE.

Dis-moi vite ce que c'est.

CLITIDAS.

Cela ne troublera-t-il point, madame, votre soml
lancolie?

ÉRIPHILE.

Ah! parle promptement.

CLITIDAS.

J'ai donc à vous dire, madame, que la princes
mère passoit presque seule dans la forêt, par ces
routes qui sont si agréables, lorsqu'un sanglier hid
vilains sangliers-là font toujours du désordre, et l'on
les bannir des forêts bien policées), lors, dis-je, qu'
glier hideux, poussé, je crois, par des chasseurs, e
traverser la route où nous étions[1]. Je devrois vo
peut-être, pour orner mon récit, une description éte
sanglier dont je parle; mais vous vous en passerez, s
plaît, et je me contenterai de vous dire que c'étoit
vilain animal. Il passoit son chemin, et il étoit bo
lui rien dire, de ne point chercher de noise avec lu
la princesse a voulu égayer sa dextérité, et de so
qu'elle lui a lancé un peu mal à propos, ne lui en d
lui a fait au-dessus de l'oreille une assez petite bless
sanglier, mal morigéné, s'est impertinemment d
contre nous : nous étions là deux ou trois miséral
avons pâli de frayeur; chacun gagnoit son arbre, et

[1] Il y a encore ici un petit souvenir de *la Princesse d'Élide*. Dans c
un sanglier menace aussi les jours de la princesse, et cause une frayeu
à Moron, qui est encore plus poltron que Clitidas.

cesse, sans défense, demeuroit exposée à la furie de la bête, lorsque Sostrate a paru, comme si les dieux l'eussent envoyé.

ÉRIPHILE.

Hé bien! Clitidas?

CLITIDAS.

Si mon récit vous ennuie, madame, je remettrai le reste à une autre fois.

ÉRIPHILE.

Achève promptement.

CLITIDAS.

Ma foi, c'est promptement de vrai que j'achèverai; car un peu de poltronnerie m'a empêché de voir tout le détail de ce combat; et tout ce que je puis vous dire, c'est que, retournant sur la place, nous avons vu le sanglier mort, tout vautré dans son sang; et la princesse pleine de joie, nommant Sostrate son libérateur, et l'époux digne et fortuné que les dieux lui marquoient pour vous. A ces paroles, j'ai cru que j'en avois assez entendu; et je me suis hâté de vous en venir, avant tous, apporter la nouvelle.

ÉRIPHILE.

Ah! Clitidas, pouvois-tu m'en donner une qui me pût être plus agréable?

CLITIDAS.

Voilà qu'on vient vous trouver.

SCÈNE II. — ARISTIONE, SOSTRATE, ÉRIPHILE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

Je vois, ma fille, que vous savez déja tout ce que nous pourrions vous dire. Vous voyez que les dieux se sont expliqués bien plus tôt que nous n'eussions pensé : mon péril n'a guère tardé à nous marquer leurs volontés, et l'on connoît assez que ce sont eux qui se sont mêlés de ce choix, puisque le mérite tout seul brille dans cette préférence. Aurez-vous quelque répugnance à récompenser de votre cœur celui à qui je dois la vie? et refuserez-vous Sostrate pour époux?

ÉRIPHILE.

Et de la main des dieux et de la vôtre, madame, je ne puis rien recevoir qui ne me soit fort agréable.

SOSTRATE.

Ciel! n'est-ce point ici quelque songe tout plein de gloir dont les dieux me veuillent flatter? et quelque réveil malheureux ne me replongera-t-il point dans la bassesse de ma fortune?

SCÈNE III. — ARISTIONE, ÉRIPHILE, SOSTRATE, CLÉONICE, CLITIDAS.

CLÉONICE.

Madame, je viens vous dire qu'Anaxarque a jusqu'ici abu l'un et l'autre prince, par l'espérance de ce choix qu'ils pou suivent depuis longtemps; et qu'au bruit qui s'est répand de votre aventure, ils ont fait éclater tous deux leur resse timent contre lui, jusque-là que, de paroles en paroles, l choses se sont échauffées, et il en a reçu quelques blessur dont on ne sait pas bien ce qui arrivera. Mais les voici.

SCÈNE IV. — ARISTIONE, ÉRIPHILE, IPHICRATE, TIMOCLÈS, SOSTRATE, CLÉONICE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

Princes, vous agissez tous deux avec une violence bie grande! et si Anaxarque a pu vous offenser, j'étois pou vous en faire justice moi-même.

IPHICRATE.

Et quelle justice, madame, auriez-vous pu nous faire d lui, si vous la faites si peu à notre rang dans le choix qu vous embrassez?

ARISTIONE.

Ne vous êtes-vous pas soumis l'un et l'autre à ce qu pourroient décider, ou les ordres du ciel, ou l'inclination de ma fille?

TIMOCLÈS.

Oui, madame, nous nous sommes soumis à ce qu'ils pourroient décider entre le prince Iphicrate et moi, mais non pas à nous voir rebutés tous deux.

ARISTIONE.

Et si chacun de vous a bien pu se résoudre à souffri une préférence, que vous arrive-t-il à tous deux où vou ne soyez préparés? et que peuvent importer à l'un et l l'autre les intérêts de son rival?

IPHICRATE.

Oui, madame, il importe. C'est quelque consolation de se voir préférer un homme qui vous est égal; et votre aveuglement est une chose épouvantable.

ARISTIONE.

Prince, je ne veux pas me brouiller avec une personne qui m'a fait tant de grace que de me dire des douceurs; et je vous prie, avec toute l'honnêteté qu'il m'est possible, de donner à votre chagrin un fondement plus raisonnable; de vous souvenir, s'il vous plaît, que Sostrate est revêtu d'un mérite qui s'est fait connoître à toute la Grèce, et que le rang où le ciel l'élève aujourd'hui va remplir toute la distance qui étoit entre lui et vous.

IPHICRATE.

Oui, oui, madame, nous nous en souviendrons. Mais peut-être aussi vous souviendrez-vous que deux princes outragés ne sont pas deux ennemis peu redoutables.

TIMOCLÈS.

Peut-être, madame, qu'on ne goûtera pas longtemps la joie du mépris que l'on fait de nous.

ARISTIONE

Je pardonne toutes ces menaces aux chagrins d'un amour qui se croit offensé; et nous n'en verrons pas avec moins de tranquillité la fête des jeux pythiens. Allons-y de ce pas, et couronnons, par ce pompeux spectacle, cette merveilleuse journée.

SIXIÈME INTERMÈDE.

QUI EST LA SOLENNITÉ DES JEUX PYTHIENS.

Le théâtre est une grande salle, en manière d'amphithéâtre ouvert d'une grande arcade dans le fond, au-dessus de laquelle est une tribune fermée d'un rideau, et dans l'éloignement paroît un autel pour le sacrifice. Six hommes, habillés comme s'ils étoient presque nus, portant chacun

une hache sur l'épaule, comme ministres du sacrifice, entrent par le portique, au son des violons, et sont suivis de deux sacrificateurs musiciens, d'une prêtresse musicienne, et leur suite.

LA PRÊTRESSE.

Chantez, peuples, chantez, en mille et mille lieux,
Du dieu que nous servons les brillantes merveilles;
Parcourez la terre et les cieux :
Vous ne sauriez chanter rien de plus précieux,
Rien de plus doux pour les oreilles.

UNE GRECQUE.

A ce dieu plein de force, à ce dieu plein d'appas,
Il n'est rien qui résiste.

AUTRE GRECQUE.

Il n'est rien ici-bas
Qui par ses bienfaits ne subsiste.

AUTRE GRECQUE.

Toute la terre est triste
Quand on ne le voit pas.

LE CHOEUR.

Poussons à sa mémoire
Des concerts si touchants,
Que, du haut de sa gloire,
Il écoute nos chants.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Les six hommes portant les haches font entre eux une danse ornée de toutes les attitudes que peuvent exprimer des gens qui étudient leurs forces; puis ils se retirent aux deux côtés du théâtre, pour faire place à six voltigeurs.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Six voltigeurs font paroître, en cadence, leur adresse sur des chevaux de bois, qui sont apportés par des esclaves.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Quatre conducteurs d'esclaves amènent, en cadence, douze esclaves qui dansent en marquant la joie qu'ils ont d'avoir recouvré leur liberté.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Quatre hommes et quatre femmes, armés à la grecque, font ensemble une manière de jeu pour les armes.

tribune s'ouvre. Un héraut, six trompettes, et un tim-, se mêlant à tous les instruments, annoncent, avec ınd bruit, la venue d'Apollon.

LE CHOEUR.

Ouvrons tous nos yeux
A l'éclat suprême
Qui brille en ces lieux.
Quelle grace extrême!
Quel port glorieux!
Où voit-on des dieux
Qui soient faits de même?

lon, au bruit des trompettes et des violons, entre par ique, précédé de six jeunes gens qui portent des lau-ıtrelacés autour d'un bâton, et un soleil d'or au-des-'ec la devise royale, en manière de trophée. Les six gens, pour danser avec Apollon, donnent leur tro-tenir aux six hommes qui portent les haches, et ncent, avec Apollon, une danse héroïque, à laquelle ıent, en diverses manières, les six hommes portant ›hées, les quatre femmes armées avec leurs timbres, quatre hommes armés avec leurs tambours, tandis s six trompettes. le timbalier. les sacrificateurs, la se et le chœur de musique accompagnent tout cela, mêlant à diverses reprises; ce qui finit la fête des ythiens, et tout le divertissement.

CINQUIÈME ENTRÉE DE BALLET.

.ON, ET SIX JEUNES GENS DE LA SUITE; CHOEUR DE MUSIQUE.

Pour LE ROI, *représentant le Soleil.*

Je suis la source des clartés;
Et les astres les plus vantés,
Dont le beau cercle m'environne,
Ne sont brillants et respectés
Que par l'éclat que je leur donne.

Du char où je me puis asseoir,
Je vois le desir de me voir
Posséder la nature entière;
Et le monde n'a son espoir
Qu'aux seuls bienfaits de ma lumière

Bienheureuses de toutes parts,
Et pleines d'exquises richesses,
Les terres où de mes regards
J'arrête les douces caresses!

Pour M. LE GRAND, *suivant d'Apollon.*

Bien qu'auprès du soleil tout autre éclat s'efface,
S'en éloigner pourtant n'est pas ce que l'on veut;
Et vous voyez bien, quoi qu'il fasse,
Que l'on s'en tient toujours le plus près que l'on peut.

Pour le marquis DE VILLEROI, *suivant d'Apollon.*

De notre maître incomparable
Vous me voyez inséparable;
Et le zèle puissant qui m'attache à ses vœux
Le suit parmi les eaux, le suit parmi les feux

Pour le marquis DE RASSENT, *suivant d'Apollon.*

Je ne serai pas vain, quand je ne croirai pas
Qu'un autre, mieux que moi, suive partout ses pas.

FIN DES AMANTS MAGNIFIQUES.

NOMS DES PERSONNES

QUI ONT CHANTÉ ET DANSÉ

LES INTERMÈDES DES AMANTS MAGNIFIQUES.

DANS LE PREMIER INTERMÈDE.

sieur ESTIVAL.
chantants, les sieurs LEGROS, HÉDOIN, DON, GINGAN l'aîné, le cadet, FERNON le cadet, REBEL, LANGEAIS, DESCHAMPS, et DEUX PAGES de la musique de la chapelle.
chantants, les sieurs BEAUMONT, FERNON l'aîné, NOBLET, SÉ-DAVID, AURAT, DEVELLOIS, GILLET.
chantants, QUATRE PAGES de la musique de la chambre.
S DE CORAIL dansants, les sieurs JOUAN, CHICANNEAU, PEZAN IAGNY, JOUBERT, MAYEU, LA MONTAGNE, LESTANG.
, le ROI.
RINS, M. LE GRAND, le marquis DE VILLEROI, le marquis DE ', les sieurs BEAUCHAMP, FAVIER, LA PIERRE.

DANS LE SECOND INTERMÈDE.

IES dansants, les sieurs BEAUCHAMP, SAINT-ANDRÉ et FAVIER.

DANS LE TROISIÈME INTERMÈDE.

HE DE LA VALLÉE DE TEMPÉ, mademoiselle DES FRONTEAUX.
e sieur GAYE.
mademoiselle HILAIRE.
, le sieur LANGEAIS.
IE, le sieur FERNON le cadet.
TYRES, les sieurs ESTIVAL et MOREL.
dansantes, les sieurs ARNALD, NOBLET, LESTANG, FAVIER le FOIGNARD l'aîné et ISAAC.
lansants, les sieurs BEAUCHAMP, SAINT-ANDRÉ, MAGNY, JOU-'AVIER l'aîné et MAYEU.
;, le sieur BLONDEL.
, mademoiselle DE SAINT-CHRISTOPHLE.
DRYADES dansantes, les sieurs BOUILLAND, VAIGNARD et THI-

PETITS FAUNES dansants, les sieurs LA MONTAGNE, DALUZEAU et FOIGNARD.

DANS LE QUATRIÈME INTERMÈDE.

STATUES dansantes, les sieurs DOLIVET, LE CHANTRE, SAINT-ANDRÉ, MAGNY, LESTANG, FOIGNARD l'aîné, DOLIVET fils et FOIGNARD le cadet.

DANS LE CINQUIÈME INTERMÈDE.

PANTOMIMES dansants, les sieurs DOLIVET, LE CHANTRE, SAINT-ANDRÉ et MAGNY.

DANS LE SIXIÈME INTERMÈDE.

FÊTE DES JEUX PYTHIENS.

LA PRÊTRESSE, mademoiselle HILAIRE.
PREMIER SACRIFICATEUR, le sieur GAYE.
SECOND SACRIFICATEUR, le sieur LANGEAIS.
MINISTRES DU SACRIFICE, portant des haches, dansants, les sieurs DOLIVET, LE CHANTRE, SAINT-ANDRÉ, FOIGNARD l'aîné et FOIGNARD le cadet.
VOLTIGEURS, les sieurs JOLY, DOYAT, DE LAUNOY, BEAUMONT, DU GARD l'aîné et DU GARD le cadet.
CONDUCTEURS D'ESCLAVES dansants, les sieurs LE PRÊTRE, JOUAN, PEZAN l'aîné et JOUBERT.
ESCLAVES dansants, les sieurs PAYSAN, LA VALLÉE, PEZAN le cadet, FAVRE, VAIGNARD, DOLIVET fils, GIRARD et CHARPENTIER.
HOMMES ARMÉS A LA GRECQUE, dansants, les sieurs NOBLET, CHICANNEAU, MAYEU et DESGRANGES.
FEMMES ARMÉES A LA GRECQUE, dansantes, les sieurs LA MONTAGNE, LESTANG, FAVIER le cadet et ARNALD.
UN HÉRAUT, le sieur REBEL.
TROMPETTES, les sieurs LA PLAINE, LORANGE, DU CLOS, BEAUMONT, CARBONNET, FERRIER.
TIMBALIER, le sieur DIACRE.
APOLLON, le ROI.
SUIVANTS D'APOLLON dansants, M. LE GRAND, le marquis DE VILLEROI, le marquis DE RASSENT, les sieurs BEAUCHAMP, RAYNAL et FAVIER.
CHOEURS DE PEUPLES chantants, les sieurs.....

—

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

COMÉDIE-BALLET EN CINQ ACTES.

14 octobre 1670, à Chambord.

NOTICE.

« C'est là, dit Voltaire, un des plus heureux sujets de comédie e le ridicule des hommes ait jamais pu fournir. » Voltaire a son, car la sottise et la vanité, ces deux compagnes insépa-)les si bien personnifiées dans M. Jourdain, survivent à ıtes les transformations sociales. Aujourd'hui, il n'y a plus ni ırgeois ni gentilshommes, et cependant M. Jourdain, tout se métamorphosant, est aussi vrai qu'au temps de Molière. vanité a changé d'objet, mais au fond elle est restée la me. Et c'est précisément parce que nous le connaissons ıs, que *le Bourgeois gentilhomme* est l'une des pièces qui sont core le plus goûtées et le plus applaudies du répertoire de)lière.

Le Bourgeois gentilhomme fut joué pour la première fois à Cham-rd, le 14 octobre 1670. Voici, sur la manière dont cet ou-age fut accueilli par la cour, ce que M. Taschereau raconte après Grimarest : « L'impénétrable impassibilité que le roi nserva pendant la représentation, et la crainte qu'eurent les urtisans d'émettre un avis contraire à celui du monarque, s empêchèrent de se prononcer. Au souper, Louis XIV ne se éclara pas davantage, et l'on crut même remarquer qu'il n'a-ressa pas la parole à Molière, qui remplissait auprès de lui s fonctions de valet de chambre. Ce silence suffit pour per-uader aux marquis et aux comtes, qui n'avaient point oublié urs anciens griefs contre l'auteur, et auxquels le rôle de Do-ante en fournissait même de nouveaux, que le roi partageait ur sentiment sur la pièce; alors ils cessèrent de le dissimuler. es censures les plus amères lui furent prodiguées; et certain uc, dont la chronique a cru mal à propos devoir taire le nom, issa plus particulièrement éclater son dépit et sa fureur. « Mo-lière, disait ce zoïle titré, nous prend assurément pour des

» grues, de croire nous divertir avec de telles pauvretés. Qu'est-» ce qu'il veut dire avec son *Ha la ba, ba la chou?* Le pauvre » homme extravague, il est épuisé : si quelque autre auteur » ne prend le théâtre, il va tomber dans la farce italienne! » Voilà ce que la vanité, la sottise et l'ignorance dictaient à monsieur le duc et à ses nobles confrères ; voilà ce qu'ils répétèrent tous à l'envi pendant cinq grands jours que la seconde représentation se fit attendre. Nous disons cinq grands jours : en effet, que l'on se peigne le malheureux Molière désespéré de ce concert de diatribes, mais plus encore du silence du roi, renfermé dans sa chambre, dont il n'osait sortir, et envoyant, de temps à autre, Baron chercher des nouvelles qui n'avaient jamais rien de consolant.

» Enfin il arriva, ce jour qu'il redoutait même en le désirant. La seconde représentation fut aussi calme que la première mais le roi dit à Molière après le spectacle : « Je ne vous ai » point parlé de votre pièce le premier jour, parce que j'ai ap-» préhendé d'être séduit par la manière dont elle avait été re-» présentée ; mais, en vérité, Molière, vous n'avez encore rien » fait qui m'ait plus diverti, et votre pièce est excellente. » On rendrait difficilement la joie qu'un tel jugement, qu'un tel acte de justice fit éprouver au malheureux patient ; mais on aurait tort de se figurer que ses critiques, si violents et si acharnés, en demeurèrent confus. A peine l'approbation royale leur fut-elle annoncée qu'ils entourèrent Molière et l'accablèrent de louanges. « Cet homme-là est inimitable, disait ce même duc, » naguère si furieux ; il y a un *vis comica* dans tout ce qu'il fait » que les anciens n'ont pas aussi heureusement rencontré. »

Le 23 novembre de cette même année 1670, *le Bourgeois gentilhomme* fut représenté à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal; et là le succès fut encore plus grand que devant la cour, parce que « chaque bourgeois, dit Grimarest, y croyait trouver son voisin peint au naturel, et ne se lassait point d'aller voir ce portrait. » Quelques personnes crurent aussi reconnaître dans M. Jourdain un chapelier nommé Gandoin, qui s'était rendu célèbre par ses prodigalités, et qui avait dépensé cinquante mille écus avec une femme de la connaissance de Molière.

Malgré les sarcasmes qui tombaient sur elle avec tant de gaieté et de malice, la bourgeoisie ne se montra nullement scandalisée. Elle rit de bon cœur et ne se fâcha point ; mais parmi les gens de cour, on murmura contre le rôle de Dorante, qui offrait le type accompli, et sans aucun doute très-reconnaissable, de ces *chevaliers d'industrie* du dix-septième siècle, si nombreux alors dans la haute société, et qu'on acceptait malgré leurs vices sur la foi de leur titre. Ce rôle offrait même aux ennemis de Molière une nouvelle occasion de le signaler comme un

me dangereux, qui ne respectait rien, pas même les mar-
Mais entre Molière et ses adversaires, il y avait Louis XIV;
ette fois encore, l'attaque dirigée contre le poëte vint se
r contre la protection du grand roi.

s critiques les plus compétents sont unanimes à reconnaître
rve et la puissante originalité des trois premiers actes du
eois gentilhomme. « Ces trois actes, dit M. Génin — et c'est là
l'opinion de Geoffroy — égalent ce que Molière a produit de
eur. Quel dommage que l'impatience et les ordres de
XIV aient précipité les deux derniers dans la farce! Au
, cette farce joyeuse n'est pas si loin de la vérité qu'elle
raît. L'abbé de Saint-Martin, célèbre dans ce temps-là,
le la réception du Mamamouchi : on lui fit accroire que le
e Siam l'avait créé mandarin et marquis de Miskou, et il
a sa signature à ces deux diplômes. Molière n'est jamais
de la nature; ce n'est pas sa faute si le vrai n'est pas tou-
vraisemblable*. »

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

MONSIEUR JOURDAIN, bourgeois [1].
MADAME JOURDAIN, sa femme [2].
LUCILE, fille de M. Jourdain [3].
CLÉONTE, amoureux de Lucile [4].
DORIMÈNE, marquise [5].
DORANTE, comte, amant de Dorimène [6].
NICOLE, servante de Jourdain [7].
COVIELLE, valet de Cléonte.
UN MAITRE DE MUSIQUE.
UN ÉLÈVE du maître de musique.
UN MAITRE A DANSER.
UN MAITRE D'ARMES [8].
UN MAITRE DE PHILOSOPHIE [9].
UN MAITRE TAILLEUR.
UN GARÇON TAILLEUR.
DEUX LAQUAIS.

* sait que la réception de l'abbé de Saint-Martin se fit à Caen en 1686, -dire seize ans après la première représentation du *Bourgeois gentil-e*. Cette histoire a été recueillie en trois volumes in-12, sous le titre de *rinade*, ou *Histoire comique du mandarinat de M. l'abbé de Saint-n*, marquis de Miskou, docteur en théologie, et protonotaire du saint-etc.; La Haye, 1738.

urs de la troupe de Molière : [1] MOLIÈRE. — [2] HUBERT. — [3] Mademoiselle RE. — [4] LA GRANGE. — [5] Mademoiselle DE BRIE. — [6] LA THORILLIÈRE. ademoiselle BEAUVAL. — [8] DE BRIE. — [9] DU CROISY.

PERSONNAGES DU BALLET

DANS LE PREMIER ACTE.

UNE MUSICIENNE.
DEUX MUSICIENS.
DANSEURS.

DANS LE SECOND ACTE.

GARÇONS TAILLEURS dansants.

DANS LE TROISIÈME ACTE.

CUISINIERS dansants.

DANS LE QUATRIÈME ACTE

CÉRÉMONIE TURQUE.

LE MUFTI.
TURCS assistants du mufti, chantants.
DERVIS chantants.
TURCS dansants.

DANS LE CINQUIÈME ACTE.

BALLET DES NATIONS.

UN DONNEUR DE LIVRES dansant.
IMPORTUNS dansants.
TROUPE DE SPECTATEURS chantants.
PREMIER HOMME du bel air.
SECOND HOMME du bel air.
PREMIÈRE FEMME du bel air.
SECONDE FEMME du bel air.
PREMIER GASCON.
SECOND GASCON.
UN SUISSE.
UN VIEUX BOURGEOIS babillard.
UNE VIEILLE BOURGEOISE babillarde.
ESPAGNOLS chantants.
ESPAGNOLS dansants.
UNE ITALIENNE.
UN ITALIEN.
DEUX SCARAMOUCHES.
DEUX TRIVELINS.
ARLEQUINS.
DEUX POITEVINS chantants et dansants
POITEVINS et POITEVINES dansants.

La scène est à Paris, dans la maison de M. Jourdain.

ACTE PREMIER.

ouverture se fait par un grand assemblage d'instruments; et dans le milieu du théâtre on voit un élève du maître de musique qui compose sur une table un air que le bourgeois a demandé pour une sérénade.

—

SCÈNE I. — UN MAITRE DE MUSIQUE, UN MAITRE A DANSER, TROIS MUSICIENS, DEUX VIOLONS, QUATRE DANSEURS.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE, aux musiciens.

Venez, entrez dans cette salle, et vous reposez là, en attendant qu'il vienne.

LE MAÎTRE A DANSER, aux danseurs.

Et vous aussi, de ce côté.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE, à son élève.

Est-ce fait?

L'ÉLÈVE.

Oui.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Voyons... Voilà qui est bien.

LE MAÎTRE A DANSER.

Est-ce quelque chose de nouveau?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui, c'est un air pour une sérénade, que je lui ai fait composer ici, en attendant que notre homme fût éveillé.

LE MAÎTRE A DANSER.

Peut-on voir ce que c'est?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Vous l'allez entendre avec le dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guère.

LE MAÎTRE A DANSER.

Nos occupations, à vous et à moi, ne sont pas petites maintenant.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Il est vrai. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux. Ce nous est une douce rente que ce monsieur Jourdain, avec les visions de noblesse et de galanterie qu'il est allé se mettre en tête, et votre danse et ma

musique auroient à souhaiter que tout le monde lui r
semblât.

LE MAÎTRE A DANSER.

Non pas entièrement ; et je voudrois, pour lui, qu'il se c
nût mieux qu'il ne fait aux choses que nous lui donnons.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Il est vrai qu'il les connoît mal, mais il les paie bien ; c'est de quoi maintenant nos arts ont plus besoin que toute autre chose.

LE MAÎTRE A DANSER.

Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloi
Les applaudissements me touchent, et je tiens que, d
tous les beaux-arts, c'est un supplice assez fâcheux que
se produire à des sots, que d'essuyer, sur des compositio
la barbarie d'un stupide. Il y a plaisir, ne m'en parlez po
à travailler pour des personnes qui soient capables de se
les délicatesses d'un art, qui sachent faire un doux acc
aux beautés d'un ouvrage, et, par de chatouillantes ap
bations, vous régaler de votre travail[1]. Oui, la récompe
la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l
fait, c'est de les voir connues, de les voir caressées d'un
plaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon av
qui nous paie mieux que cela de toutes nos fatigues ; e
sont des douceurs exquises que des louanges éclairées.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

J'en demeure d'accord, et je les goûte comme vous. Il
a rien assurément qui chatouille davantage que les appl
dissements que vous dites ; mais cet encens ne fait pas viv
Des louanges toutes pures ne mettent point un homme
son aise : il y faut mêler du solide ; et la meilleure façon
louer, c'est de louer avec les mains. C'est un homme, à
vérité, dont les lumières sont petites, qui parle à tort e
travers de toutes choses, et n'applaudit qu'à contre-se
mais son argent redresse les jugements de son esprit ; il a
discernement dans sa bourse ; ses louanges sont monnoyé
et ce bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme v
voyez, que le grand seigneur éclairé qui nous a int
duits ici.

LE MAÎTRE A DANSER.

Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites ; m

[1] *Régaler*, récompenser, dédommager.

rouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent; et érêt est quelque chose de si bas, qu'il ne faut jamais in honnête homme montre pour lui de l'attachement.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

ous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme donne.

LE MAÎTRE A DANSER.

ssurément; mais je n'en fais pas tout mon bonheur; et oudrois qu'avec son bien il eût encore quelque bon goût choses.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

le voudrois aussi; et c'est à quoi nous travaillons tous autant que nous pouvons. Mais, en tout cas, il nous le moyen de nous faire connoître dans le monde; et il ra pour les autres ce que les autres loueront pour lui.

LE MAÎTRE A DANSER.

voilà qui vient.

NE II. — MONSIEUR JOURDAIN, en robe de chambre et en net de nuit; LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A ANSER, L'ÉLÈVE DU MAÎTRE DE MUSIQUE, UNE MUSI-ENNE, DEUX MUSICIENS, DANSEURS, DEUX LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.

é bien, messieurs? Qu'est-ce? Me ferez-vous voir votre e drôlerie?

LE MAÎTRE A DANSER.

omment? Quelle petite drôlerie?

MONSIEUR JOURDAIN.

é! la... Comment appelez-vous cela? Votre prologue ou gue de chansons et de danse.

LE MAÎTRE A DANSER.

h! ah!

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

ous nous y voyez préparés.

MONSIEUR JOURDAIN.

e vous ai fait un peu attendre; mais c'est que je me fais iller aujourd'hui comme les gens de qualité; et mon eur m'a envoyé des bas de soie que j'ai pensé ne mettre ais.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

ous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous prie tous deux de ne vous point en aller qu' m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez v

LE MAÎTRE A DANSER.

Tout ce qu'il vous plaira.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les jusqu'à la tête.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Nous n'en doutons point.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je me suis fait faire cette indienne-ci.

LE MAÎTRE A DANSER.

Elle est fort belle.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étoient (cela le matin.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Cela vous sied à merveille.

MONSIEUR JOURDAIN.

Laquais! holà, mes deux laquais!

PREMIER LAQUAIS.

Que voulez-vous, monsieur?

MONSIEUR JOURDAIN.

Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien. (Au musique et au maître à danser.) Que dites-vous de mes livré

LE MAÎTRE A DANSER.

Elles sont magnifiques.

MONSIEUR JOURDAIN, entr'ouvrant sa robe, et faisant voir son chausses étroit de velours rouge, et sa camisole de velours ver

Voici encore un petit déshabillé pour faire le mat exercices.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Il est galant

MONSIEUR JOURDAIN.

Laquais!

PREMIER LAQUAIS.

Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

L'autre laquais!

SECOND LAQUAIS.

Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN, ôtant sa robe de chambre.

Tenez ma robe. (Au maître de musique et au maître à danser.) Me trouvez-vous bien comme cela?

LE MAÎTRE A DANSER.

Fort bien. On ne peut pas mieux.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voyons un peu votre affaire.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Je voudrois bien auparavant vous faire entendre un air (montrant son élève) qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui, mais il ne falloit pas faire faire cela par un écolier; et vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Il ne faut pas, monsieur, que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en savent autant que les plus grands maîtres; et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Écoutez seulement.

MONSIEUR JOURDAIN, à ses laquais.

Donnez-moi ma robe, pour mieux entendre... Attendez, je crois que je serai mieux sans robe. Non, redonnez-la-moi; cela ira mieux.

LA MUSICIENNE.

Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis.
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Hélas! que pourriez-vous faire à vos ennemis?

MONSIEUR JOURDAIN.

Cette chanson me semble un peu lugubre; elle endort, et je voudrois que vous la pussiez un peu ragaillardir par-ci par-là.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Il faut, monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

MONSIEUR JOURDAIN.

On m'en apprit un tout à fait joli, il y a quelque temps. Attendez... la... Comment est-ce qu'il dit?

LE MAÎTRE A DANSER.

Par ma foi, je ne sais.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il y a du mouton dedans.

LE MAÎTRE A DANSER.

Du mouton?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui. Ah!

(Il chante.)

Je croyois Jeanneton
Aussi douce que belle;
Je croyois Jeanneton
Plus douce qu'un mouton.
Hélas! hélas!
Elle est cent fois, mille fois plus cruelle
Que n'est le tigre aux bois.

N'est-il pas joli?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Le plus joli du monde.

LE MAÎTRE A DANSER.

Et vous le chantez bien.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est sans avoir appris la musique.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Vous devriez l'apprendre, monsieur, comme vous faites la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

LE MAÎTRE A DANSER.

Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

MONSIEUR JOURDAIN.

Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Oui, monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre; car, outre le maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un maître de philosophie qui doit commencer ce matin.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

La philosophie est quelque chose; mais la musique, monsieur, la musique...

LE MAÎTRE A DANSER.

La musique et la danse... La musique et la danse, c'est là tout ce qu'il faut.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Il n'y a rien qui soit si utile dans un État que la musique.

LE MAÎTRE A DANSER.

Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Sans la musique, un État ne peut subsister.

LE MAÎTRE A DANSER.

Sans la danse, un homme ne sauroit rien faire.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.

LE MAÎTRE A DANSER.

Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques, et les manquements des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment cela?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes?

MONSIEUR JOURDAIN.

Cela est vrai.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Et si tous les hommes apprenoient la musique, ne seroit-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, et de voir dans le monde la paix universelle?

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous avez raison.

LE MAÎTRE A DANSER.

Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un État, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours : Un tel a fait un mauvais pas dans telle affaire[1]?

[1] VAR. Dans une telle affaire.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui, on dit cela.

LE MAÎTRE A DANSER.

Et faire un mauvais pas peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser?

MONSIEUR JOURDAIN.

Cela est vrai, et vous avez raison tous deux.

LE MAÎTRE A DANSER.

C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique[1].

MONSIEUR JOURDAIN.

Je comprends cela à cette heure.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Voulez-vous voir nos deux affaires?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Je vous l'ai déja dit, c'est un petit essai que j'ai fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la musique.

MONSIEUR JOURDAIN.

Fort bien.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE, aux musiciens.

Allons, avancez. (A monsieur Jourdain.) Il faut vous figurer qu'ils sont habillés en bergers.

MONSIEUR JOURDAIN.

Pourquoi toujours des bergers? On ne voit que cela partout

LE MAÎTRE A DANSER.

Lorsqu'on a des personnes à faire parler en musique, il faut bien que, pour la vraisemblance, on donne dans la bergerie. Le chant a été de tout temps affecté aux bergers; et il n'est guère naturel, en dialogue, que des princes ou des bourgeois chantent leurs passions[2].

[1] L'importance exagérée que les artistes attachent souvent à l'exercice de leurs talents, et ce que dit Molière de leur vanité, se trouve pleinement confirmé par deux de nos plus célèbres danseurs, Marcel et Vestris. Marcel avait la prétention de reconnaître un homme d'État à sa manière de danser, et Vestris disait, en parlant de lui-même, et cela sérieusement : « Il n'y a que trois grands hommes en Europe : le roi de Prusse, Voltaire et moi ! »

[2] Ce trait est dirigé contre le grand opéra italien, que Mazarin avait introduit à la cour de 1646, et qui donna naissance à notre Académie royale de musique. Cette dernière venait d'être instituée en 1669, un an avant la représentation du *Bourgeois gentilhomme*. (Aimé Martin.)

MONSIEUR JOURDAIN.

'asse, passe. Voyons.

DIALOGUE EN MUSIQUE.

UNE MUSICIENNE ET DEUX MUSICIENS.

LA MUSICIENNE.

Un cœur, dans l'amoureux empire,
: mille soins est toujours agité.
lit qu'avec plaisir on languit, on soupire;
Mais quoi qu'on puisse dire,
:st rien de si doux que notre liberté.

PREMIER MUSICIEN.

:st rien de si doux que les tendres ardeurs
Qui font vivre deux cœurs
Dans une même envie;
ie peut être heureux sans amoureux desirs.
Otez l'amour de la vie,
Vous en ôtez les plaisirs.

SECOND MUSICIEN.

roit doux d'entrer sous l'amoureuse loi,
l'on trouvoit en amour de la foi;
Mais, hélas! ô rigueur cruelle!
ı ne voit point de bergère fidèle;
: sexe inconstant, trop indigne du jour,
faire pour jamais renoncer à l'amour.

PREMIER MUSICIEN.

Aimable ardeur!

LA MUSICIENNE.

Franchise heureuse!

SECOND MUSICIEN.

Sexe trompeur!

PREMIER MUSICIEN.

Que tu m'es précieuse!

LA MUSICIENNE

Que tu plais à mon cœur!

SECOND MUSICIEN.

Que tu me fais d'horreur!

PREMIER MUSICIEN.

quitte, pour aimer, cette haine mortelle!

LA MUSICIENNE.

On peut, on peut te montrer
Une bergère fidèle.

SECOND MUSICIEN.

Hélas! où la rencontrer?

LA MUSICIENNE.

Pour défendre notre gloire,
Je te veux offrir mon cœur.

SECOND MUSICIEN.

Mais, bergère, puis-je croire
Qu'il ne sera point trompeur?

LA MUSICIENNE.

Voyons, par expérience,
Qui des deux aimera mieux.

SECOND MUSICIEN.

Qui manquera de constance,
Le puissent perdre les dieux!

TOUS TROIS ENSEMBLE.

A des ardeurs si belles
Laissons-nous enflammer;
Ah! qu'il est doux d'aimer
Quand deux cœurs sont fidèles?

MONSIEUR JOURDAIN.

Est-ce tout?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je trouve cela bien troussé, et il y a là dedans de dictons assez jolis.

LE MAÎTRE A DANSER.

Voici, pour mon affaire, un petit essai des plus mouvements et des plus belles attitudes dont une puisse être variée.

MONSIEUR JOURDAIN.

Sont-ce encore des bergers?

LE MAÎTRE A DANSER.

C'est ce qu'il vous plaira. (Aux danseurs.) Allons.

ENTRÉE DE BALLET.

danseurs exécutent tous les mouvements différents et s les sortes de pas que le maître à danser leur comle.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

E I. — MONSIEUR JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER[1].

MONSIEUR JOURDAIN.

ı qui n'est point sot, et ces gens-là se trémoussent

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

jue la danse sera mêlée avec la musique, cela fera effet encore; et vous verrez quelque chose de galant petit ballet que nous avons ajusté pour vous.

MONSIEUR JOURDAIN.

pour tantôt, au moins; et la personne pour qui j'ai re tout cela me doit faire l'honneur de venir dîner

LE MAÎTRE A DANSER.

est prêt.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

este, monsieur, ce n'est pas assez; il faut qu'une ıe comme vous, qui êtes magnifique, et qui avez de ıtion pour les belles choses, ait un concert de musique i tous les mercredis ou tous les jeudis.

MONSIEUR JOURDAIN.

e que les gens de qualité en ont?

:tes de cette pièce sont séparés par des intermèdes à la manière des et comme les mêmes personnages se retrouvent toujours sur la scène, roit plus facile que de réunir les cinq actes en un seul. *Le Bourgeois ıme* est donc en effet une pièce en un acte divisée par des ballets. Auouvrage de Molière ne présente une pareille singularité.

(Aimé Martin.)

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Oui, monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

J'en aurai donc. Cela sera-t-il beau?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Sans doute. Il vous faudra trois voix, un dessus, une haute-contre, et une basse, qui seront accompagnées d'une basse de viole, d'un téorbe, et d'un clavecin pour les basses continues, avec deux dessus de violon pour jouer les ritournelles.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il y faudra mettre aussi une trompette marine[1]. La trompette marine est un instrument qui me plaît, et qui est harmonieux.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Laissez-nous gouverner les choses.

MONSIEUR JOURDAIN.

Au moins, n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des musiciens pour chanter à table.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mais, surtout, que le ballet soit beau.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Vous en serez content, et, entre autres choses, de certains menuets que vous y verrez.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah! les menuets sont ma danse, et je veux que vous me les voyiez danser. Allons, mon maître.

LE MAÎTRE A DANSER.

Un chapeau, monsieur, s'il vous plaît. (Monsieur Jourdain va prendre le chapeau de son laquais, et le met par-dessus son bonnet de nuit. Son maître lui prend les mains, et le fait danser sur un air de menuet qu'il chante.) La, la, la, la, la, la; la, la, la, la, la, la, la; la, la, la, la, la, la; la, la, la, la, la, la; la, la, la, la, la. En cadence, s'il vous plaît. La, la, la, la, la. La jambe droite, la, la, la. Ne remuez point tant les épaules. La, la, la, la, la, la, la, la, la, la. Vos deux bras sont estropiés. La, la, la, la, la.

[1] Instrument formé d'une seule corde fort grosse montée sur un chevalet, et qui rend un son assez semblable à celui de la trompe.

Haussez la tête. Tournez la pointe du pied en dehors. La, la, la. Dressez votre corps.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé!

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Voilà qui est le mieux du monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

A propos! apprenez-moi comme il faut faire une révérence pour saluer une marquise; j'en aurai besoin tantôt.

LE MAÎTRE A DANSER.

Une révérence pour saluer une marquise?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui. Une marquise qui s'appelle Dorimène.

LE MAÎTRE A DANSER.

Donnez-moi la main.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non. Vous n'avez qu'à faire; je le retiendrai bien.

LE MAÎTRE A DANSER.

Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une révérence en arrière, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, et à la dernière vous baisser jusqu'à ses genoux.

MONSIEUR JOURDAIN.

Faites un peu. (Après que le maître à danser a fait trois révérences.) Bon.

SCÈNE II. — MONSIEUR JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là.

MONSIEUR JOURDAIN.

Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon. (Au maître de musique et au maître à danser.) Je veux que vous me voyiez faire.

SCÈNE III. — MONSIEUR JOURDAIN, UN MAITRE D'ARMES, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, UN LAQUAIS, tenant deux fleurets.

LE MAÎTRE D'ARMES, après avoir pris les deux fleurets de la main du laquais, et en avoir présenté un à monsieur Jourdain.

Allons, monsieur, la révérence. Votre corps droit. Un peu

penché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écar Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposi votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de épaule. Le bras pas tout à fait si tendu. La main gau la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quartée. La droite. Le regard assuré. Avancez. Le corps ferme. chez-moi l'épée de quarte, et achevez de même. Une, Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Un saut en arr Quand vous portez la botte, monsieur, il faut que l parte la première, et que le corps soit bien effacé. deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce, et achev même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez d Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Une, deux. Un en arrière. En garde, monsieur, en garde.

(Le maître d'armes lui pousse deux ou trois bottes, en lui disant : En ga

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé!

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Vous faites des merveilles.

LE MAÎTRE D'ARMES.

Je vous l'ai déja dit, tout le secret des armes ne con qu'en deux choses, à donner et à ne point recevoir; comme je vous fis voir l'autre jour par raison démon tive, il est impossible que vous receviez si vous save tourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre co ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvemen poignet, ou en dedans, ou en dehors.

MONSIEUR JOURDAIN.

De cette façon, donc, un homme, sans avoir du cœur sûr de tuer son homme, et de n'être point tué?

LE MAÎTRE D'ARMES.

Sans doute; n'en vîtes-vous pas la démonstration?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui.

LE MAÎTRE D'ARMES.

Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération nous tres nous devons être dans un État; et combien la sci des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sci inutiles, comme la danse, la musique, la...

LE MAÎTRE A DANSER.

beau, monsieur le tireur d'armes; ne parlez de la
l'avec respect.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

nez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la

LE MAÎTRE D'ARMES.

êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos
à la mienne!

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

un peu l'homme d'importance!

LE MAÎTRE A DANSER.

un plaisant animal, avec son plastron!

LE MAÎTRE D'ARMES.

etit maître à danser, je vous ferois danser comme
:t vous, mon petit musicien, je vous ferois chanter
le manière.

LE MAÎTRE A DANSER.

ur le batteur de fer, je vous apprendrai votre

MONSIEUR JOURDAIN, au maître à danser.

ous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce
rte, et qui sait tuer un homme par raison démons-

LE MAÎTRE A DANSER.

moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce
quarte.

MONSIEUR JOURDAIN, au maître à danser.

oux, vous dis-je.

LE MAÎTRE D'ARMES, au maître à danser

ent! petit impertinent!

MONSIEUR JOURDAIN.

on maître d'armes!

LE MAÎTRE A DANSER, au maître d'armes.

ent! grand cheval de carrosse!

MONSIEUR JOURDAIN.

on maître à danser!

LE MAÎTRE D'ARMES.

e jette sur vous...

MONSIEUR JOURDAIN, au maître d'armes.

ient.

LE MAÎTRE A DANSER.

Si je mets sur vous la main...

MONSIEUR JOURDAIN, au maître d'armes.

Tout beau!

LE MAÎTRE D'ARMES.

Je vous étrillerai d'un air...

MONSIEUR JOURDAIN, au maître d'armes.

De grace!

LE MAÎTRE A DANSER.

Je vous rosserai d'une manière...

MONSIEUR JOURDAIN, au maître à danser.

Je vous prie...

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

MONSIEUR JOURDAIN, au maître de musique.

Mon Dieu! arrêtez-vous!

SCÈNE IV. — UN MAITRE DE PHILOSOPHIE, MONSIEUR JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, LE MAITRE D'ARMES, UN LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.

Holà! monsieur le philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il, messieurs?

MONSIEUR JOURDAIN.

Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures, et en vouloir venir aux mains.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Hé quoi, messieurs! faut-il s'emporter de la sorte? et n'avez-vous point lu le docte traité que Sénèque a composé de la colère? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce? et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvements?

LE MAÎTRE A DANSER.

Comment, monsieur! il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse, que j'exerce, et la musique, dont il fait profession.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on i peut dire; et la grande réponse qu'on doit faire aux ou-ages, c'est la modération et la patience.

LE MAÎTRE D'ARMES.

Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs pro-sions à la mienne!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

'aut-il que cela vous émeuve! Ce n'est pas de vaine gloire le condition que les hommes doivent disputer entre eux; ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, t la sagesse et la vertu.

LE MAÎTRE A DANSER.

e lui soutiens que la danse est une science à laquelle on peut faire assez d'honneur.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

t moi, que la musique en est une que tous les siècles révérée.

LE MAÎTRE D'ARMES.

t moi, je leur soutiens à tous deux que la science de r des armes est la plus belle et la plus nécessaire de es les sciences.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

t que sera donc la philosophie? Je vous trouve tous trois ı impertinents de parler devant moi avec cette arro-ce, et de donner impudemment le nom de science à des ses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et ne peuvent être comprises que sous le nom de métier érable de gladiateur, de chanteur, et de baladin!

LE MAÎTRE D'ARMES.

llez, philosophe de chien.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

llez, belître de pédant.

LE MAÎTRE A DANSER

llez, cuistre fieffé.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

omment! marauds que vous êtes...

(Le philosophe se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups.)

MONSIEUR JOURDAIN.

onsieur le philosophe!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Infames, coquins, insolents!

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur le philosophe!

LE MAÎTRE D'ARMES.

La peste de l'animal!

MONSIEUR JOURDAIN.

Messieurs!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Impudents!

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur le philosophe!

LE MAÎTRE A DANSER.

Diantre soit de l'âne bâté!

MONSIEUR JOURDAIN.

Messieurs!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Scélérats!

MONSIEUR JOURDAIN

Monsieur le philosophe!

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Au diable l'impertinent!

MONSIEUR JOURDAIN.

Messieurs!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Fripons, gueux, traîtres, imposteurs!

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur le philosophe! Messieurs! Monsieur le sophe! Messieurs! Monsieur le philosophe!

(Ils sortent en se battant.)

SCÈNE V. — MONSIEUR JOURDAIN, UN LAQU

MONSIEUR JOURDAIN.

Oh! battez-vous tant qu'il vous plaira : je n'y sa faire, et je n'irai pas gâter ma robe pour vous sé serois bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour quelque coup qui me feroit mal.

SCÈNE VI. — LE MAITRE DE PHILOSOPHIE, MONSIEUR JOURDAIN, UN LAQUAIS.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, raccommodant son collet.

Venons à notre leçon.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah! monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses; et je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre?

MONSIEUR JOURDAIN.

Tout ce que je pourrai; car j'ai toutes les envies du monde d'être savant; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étois jeune.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Ce sentiment est raisonnable; *nam, sine doctrina, vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela, et vous savez le latin, sans doute.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui; mais faites comme si je ne le savois pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Cela veut dire que, *sans la science, la vie est presque une image de la mort.*

MONSIEUR JOURDAIN.

Ce latin-là a raison.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oh! oui, je sais lire et écrire.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Par où vous plaît-il que nous commencions[1]? Voulez-vous que je vous apprenne la logique?

[1] Dans *les Nuées* d'Aristophane, Socrate fait la même question à Strepsiade: « Or çà, par où voulez-vous commencer? que voulez-vous apprendre? Parlez; vous enseignerai-je à connaître les mesures ou règles des vers et de leur harmonie? » (Acte II, scène I, vers 636 et suivants.)

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que cette logique?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esp

MONSIEUR JOURDAIN.

Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La première, la seconde, et la troisième. La prem de bien concevoir, par le moyen des universaux; la s de bien juger, par le moyen des catégories; et la tr de bien tirer une conséquence, par le moyen des f *Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipton*[1].

MONSIEUR JOURDAIN.

Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette lo ne me revient point. Apprenons autre chose qui s joli[2].

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Voulez-vous apprendre la morale?

MONSIEUR JOURDAIN.

La morale?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à n leurs passions, et...

MONSIEUR JOURDAIN.

Non; laissons cela. Je suis bilieux comme tous l bles, et il n'y a morale qui tienne : je me veux me colère tout mon soûl, quand il m'en prend envie.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Est-ce la physique que vous voulez apprendre?

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La physique est celle qui explique les principes des

[1] Ces mots servoient à désigner dans les anciennes écoles les diffère de syllogismes réguliers.

[2] Aristophane se moque comme Molière de l'enseignement de la phi mais dans le poëte grec la satire est injuste, parce qu'elle s'adresse à tandis que dans le poëte français elle ne frappe que sur les pédants.

turelles, et les propriétés des corps; qui discourt de la ture des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de s les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants, les comètes, éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, vents, et les tourbillons.

MONSIEUR JOURDAIN.

l y a trop de tintamarre là dedans, trop de brouillamini.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

MONSIEUR JOURDAIN.

Apprenez-moi l'orthographe [1].

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Très volontiers.

MONSIEUR JOURDAIN.

Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand a de la lune, et quand il n'y en a point.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

oit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette mae en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des ses, par une exacte connoissance de la nature des lettres, e la différente manière de les prononcer toutes. Et làsus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en elles, ainsi dites voyelles [2], parcequ'elles expriment les ; et en consonnes, ainsi appelées consonnes, parce elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles, ou : A, E, I, O, U.

MONSIEUR JOURDAIN.

'entends tout cela.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

a voix A se forme en ouvrant fort la bouche : A [3].

e trait est encore une imitation d'Aristophane. Dans la pièce grecque, So-, après beaucoup de questions semblables à celles du maître de philosophie, nde à Strepsiade ce qu'il veut apprendre : celui-ci, qui est poursuivi pour s, répond naïvement qu'il veut apprendre à ne rien rendre aux usuriers. te termine la scène par donner une leçon de grammaire, qui n'est pas s ridicule que celle du maître de philosophie. (*Nuées*, sc. IV, v. 433 et 436.) (Aimé Martin.)

AR. Sont divisées en voyelles, parcequ'elles expriment les voix, etc.

. Aimé Martin et Auger indiquent comme ayant inspiré à Molière quelraits de cette scène de pédagogie si plaisante, un livre publié deux ans *le Bourgeois gentilhomme*, par Cordemoy, membre de l'Académie fransous le titre de *Discours physique de la parole*. Molière, du reste, en r-

MONSIEUR JOURDAIN.

A, A. Oui.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'e de celle d'en haut : A, E.

MONSIEUR JOURDAIN.

A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah! que cela est beau!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Et la voix I, en rapprochant encore davantage le choires l'une de l'autre, et écartant les deux coins bouche vers les oreilles : A, E, I.

MONSIEUR JOURDAIN.

A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix O se forme en rouvrant les mâchoires, et r chant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas :

MONSIEUR JOURDAIN.

O, O. Il n'y a rien de plus juste : A, E, I, O, I, O est admirable! I, O; I, O.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

L'ouverture de la bouche fait justement comme u rond qui représente un O.

MONSIEUR JOURDAIN.

O, O, O. Vous avez raison. O. Ah! la belle chose q savoir quelque chose!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix U se forme en rapprochant les dents sa joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en d les approchant aussi l'une de l'autre, sans les joindre fait : U.

MONSIEUR JOURDAIN.

U, U. Il n'y a rien de plus véritable : U.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la r d'où vient que si vous la voulez faire à quelqu'un et vo quer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

MONSIEUR JOURDAIN.

U, U. Cela est vrai. Ah! que n'ai-je étudié plus tôt savoir tout cela!

diculisant cet ouvrage, ne faisait pas seulement une critique particulière quait la méthode généralement suivie de son temps. Il travaillait moquerie, comme les solitaires de Port-Royal par la science, à la réf l'enseignement.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les con-onnes.

MONSIEUR JOURDAIN.

Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en nnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en nt : DA.

MONSIEUR JOURDAIN.

DA, DA. Oui! Ah! les belles choses! les belles choses!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de des-us : FA.

MONSIEUR JOURDAIN.

FA, FA. C'est la vérité. Ah! mon père et ma mère, que vous veux de mal!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du lais; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, le lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant ne manière de tremblement : R, RA[1].

MONSIEUR JOURDAIN.

R, R, RA; R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah! l'ha-ile homme que vous êtes, et que j'ai perdu de temps! , R, R, RA.

[1] Voici quelques passages du livre de Cordemoy, où on reconnaîtra facilement s emprunts de Molière :

« Si l'on ouvre un peu moins la bouche, *en avançant la mâchoire d'en bas vers celle d'en haut*, on formera une autre voix terminée en E.

» Et *si l'on approche encore un peu davantage les mâchoires l'une de l'autre*, ans toutefois que les dents se touchent, on formera une troisième voix en I.

» Mais si, au contraire, on vient à ouvrir les mâchoires, et à *rapprocher en même temps les lèvres par les deux coins, le haut et le bas*, sans néanmoins les fermer tout à fait, on formera une voix en O.

» Enfin, si l'on *rapproche les dents sans les joindre entièrement*, et si, en même instant, *on allonge les deux lèvres, sans les joindre tout à fait*, on ormera une voix en U.

» Le D se prononce en approchant *le bout de la langue au-dessus des dents 'en haut*......

» *Et la lettre R en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais, de anière qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient uvent au même endroit.* »

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterois que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Fort bien!

MONSIEUR JOURDAIN

Cela sera galant, oui.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire?

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, non; point de vers.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Vous ne voulez que de la prose?

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, je ne veux ni prose ni vers.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

MONSIEUR JOURDAIN.

Pourquoi?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Par la raison, monsieur, qu'il n'y a, pour s'exprimer, que la prose ou les vers.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il n'y a que la prose ou les vers?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Non, monsieur. Tout ce qui n'est point prose est vers, et tout ce qui n'est point vers est prose.

MONSIEUR JOURDAIN.

Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

De la prose.

MONSIEUR JOURDAIN.

Quoi! quand je dis : Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit, c'est de la prose?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Oui, monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

'ar ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la e, sans que j'en susse rien ; et je vous suis le plus obligé nonde de m'avoir appris cela. Je voudrois donc lui mettre un billet : *Belle marquise, vos beaux yeux me font rir d'amour ;* mais je voudrois que cela fût mis d'une ière galante, que cela fût tourné gentiment.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

:ttre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en res ; que vous souffrez nuit et jour pour elle les vio- s d'un...

MONSIEUR JOURDAIN.

n, non, non, je ne veux point tout cela. Je ne veux que ie je vous ai dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me mourir d'amour.*

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

faut bien étendre un peu la chose.

MONSIEUR JOURDAIN.

n, vous dis-je. Je ne veux que ces seules paroles-là dans llet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses ières dont on les peut mettre.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

ı les peut mettre premièrement comme vous avez dit : *marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* bien : *D'amour mourir me font, belle marquise, vos x yeux.* Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, marquise, mourir.* Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, marquise, d'amour me font.* Ou bien : *Me font vos beaux mourir, belle marquise, d'amour.*

MONSIEUR JOURDAIN.

ıis de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

lle que vous avez dite : *Belle marquise, vos beaux me font mourir d'amour.*

MONSIEUR JOURDAIN.

pendant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du ıier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et vous de venir demain de bonne heure.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

n'y manquerai pas.

SCÈNE VII. — MONSIEUR JOURDAIN, UN LAQUA

MONSIEUR JOURDAIN, à son laquais.

Comment! mon habit n'est point encore arrivé?

LE LAQUAIS.

Non, monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jo j'ai tant d'affaires. J'enrage. Que la fièvre quartaine serrer bien fort le bourreau de tailleur! au diable le leur! la peste étouffe le tailleur! Si je le tenois maint ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traî tailleur, je...

SCÈNE VIII. — MONSIEUR JOURDAIN, UN MAI TAILLEUR, UN GARÇON TAILLEUR portant l'habit de sieur Jourdain; UN LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah! vous voilà! je m'allois mettre en colère contre

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai mis vingt ga après votre habit.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits, que j' toutes les peines du monde à les mettre, et il y a déja mailles de rompues.

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Ils ne s'élargiront que trop.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Point du tout, monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment! point du tout?

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Non, ils ne vous blessent point.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Vous vous imaginez cela.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je me l'imagine parceque je le sens. Voyez la belle
ison !

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Tenez, voilà le plus bel habit de la cour, et le mieux as-
ti. C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit
ieux qui ne fût pas noir ; et je le donne en six coups aux
leurs les plus éclairés.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que ceci? vous avez mis les fleurs en
bas.

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Vous ne m'avez pas dit que vous les vouliez en en haut.

MONSIEUR JOURDAIN.

Est-ce qu'il faut dire cela?

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Oui, vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent
la sorte.

MONSIEUR JOURDAIN.

Les personnes de qualité portent les fleurs en en bas?

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Oui, monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oh! voilà qui est donc bien.

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Si vous voulez, je les mettrai en en haut.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, non.

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Vous n'avez qu'à dire.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, vous dis-je; vous avez bien fait. Croyez-vous que
mon habit m'aille bien[1]?

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Belle demande! Je défie un peintre, avec son pinceau, de
ous faire rien de plus juste. J'ai chez moi un garçon qui,
our monter une ringrave, est le plus grand génie du
onde; et un autre qui, pour assembler un pourpoint, est
héros de notre temps.

VAR. Croyez-vous que *l'habit* m'aille bien?

MONSIEUR JOURDAIN

La perruque et les plumes sont-elles comme il faut?

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Tout est bien.

MONSIEUR JOURDAIN, regardant le maître tailleur.

Ah! ah! monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnois bien.

LE MAÎTRE TAILLEUR.

C'est que l'étoffe me sembla si belle, que j'en ai voi lever un habit pour moi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui : mais il ne falloit pas le lever avec le mien.

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Voulez-vous mettre votre habit?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui : donnez-le-moi.

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené gens pour vous habiller en cadence, et ces sortes d'habits mettent avec cérémonie. Holà! entrez, vous autres.

SCÈNE IX. — MONSIEUR JOURDAIN, LE MAITRE TAILLEUR, LE GARÇON TAILLEUR, GARÇONS TAILLEURS DANSANTS, UN LAQUAIS.

LE MAÎTRE TAILLEUR, à ses garçons.

Mettez cet habit à monsieur, de la manière que vous fai aux personnes de qualité.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Les quatre garçons tailleurs dansants s'approchent de monsie Jourdain. Deux lui arrachent le haut-de-chausses de ses ex cices; les deux autres lui ôtent la camisole ; après quoi, to jours en cadence, ils lui mettent son habit neuf. Monsie Jourdain se promène au milieu d'eux, et leur montre son h bit pour voir s'il est bien.

GARÇON TAILLEUR.

Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garço quelque chose pour boire.

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment m'appelez-vous?

GARÇON TAILLEUR.

gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN.

ɡentilhomme! Voilà ce que c'est que de se mettre en e de qualité! Allez-vous-en demeurer toujours ha- ı bourgeois, on ne vous dira point : Mon gentil- . (Donnant de l'argent.) Tenez, voilà pour Mon gentil- ,

GARÇON TAILLEUR.

›igneur, nous vous sommes bien obligés.

MONSIEUR JOURDAIN.

›igneur! Oh! oh! Monseigneur! Attendez, mon ami; neur mérite quelque chose, et ce n'est pas une pe- ole que Monseigneur! Tenez, voilà ce que Monsei- ous donne.

GARÇON TAILLEUR.

›igneur, nous allons boire tous à la santé de Votre ır.

MONSIEUR JOURDAIN.

Grandeur! Oh! oh! oh! Attendez; ne vous en allez moi, Votre Grandeur! (Bas, à part.) Ma foi, s'il va jus- Altesse, il aura toute la bourse. (Haut.) Tenez, voilà a grandeur.

GARÇON TAILLEUR.

eigneur, nous la remercions très humblement de ses ıés.

MONSIEUR JOURDAIN.

›ien fait, je lui allois tout donner.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

.tre garçons tailleurs se réjouissent, en dansant, de la libéralité de monsieur Jourdain.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

—

SCÈNE I. — MONSIEUR JOURDAIN, DEUX LAQU

MONSIEUR JOURDAIN.

Suivez-moi, que j'aille un peu montrer mon habi ville; et surtout ayez soin tous deux de marcher im tement sur mes pas, afin qu'on voie bien que vou moi.

LAQUAIS

Oui, monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN

Appelez-moi Nicole, que je lui donne quelques ord bougez : la voilà

SCÈNE II. — MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE, I LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.

Nicole!

NICOLE.

Plaît-il?

MONSIEUR JOURDAIN

Écoutez.

NICOLE, riant.

Hi, hi, hi, hi, hi[1].

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'as-tu à rire?

NICOLE.

Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Que veut dire cette coquine-là?

[1] L'actrice chargée d'abord de ce rôle se nommait Beauval; elle av qui nuisait à la vérité de son jeu, elle riait toujours. Le roi, frappé de refusa d'abord d'admettre cette actrice dans la troupe de ses comédi Molière, qui désirait la conserver, composa pour elle le rôle de Nicol tic se trouvait mis en scène d'une manière si heureuse, qu'on pouvait l pour une marque de talent. Le triomphe de mademoiselle Beauval fut car après la pièce le roi dit à Molière : *Je reçois votre actrice.* (Aimé M

NICOLE.

Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti! Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment donc?

NICOLE.

Ah! ah! mon Dieu! Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Quelle friponne est-ce là! Te moques-tu de moi?

NICOLE.

Nenni, monsieur; j'en serois bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je te baillerai sur le nez, si tu ris davantage.

NICOLE.

Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Tu ne t'arrêteras pas?

NICOLE.

Monsieur, je vous demande pardon; mais vous êtes si plaisant, que je ne saurois me tenir de rire. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mais voyez quelle insolence!

NICOLE.

Vous êtes tout à fait drôle comme cela. Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je te...

NICOLE.

Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Tiens, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

NICOLE.

Hé bien! monsieur, voilà qui est fait : je ne rirai plus.

MONSIEUR JOURDAIN.

Prends-y bien garde. Il faut que, pour tantôt, tu nettoies...

NICOLE.

Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Que tu nettoies comme il faut...

NICOLE.

Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il faut, dis-je, que tu nettoies la salle, et...

NICOLE.

Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Encore?

NICOLE, tombant à force de rire

Tenez, monsieur, battez-moi plutôt, et me laissez rire tout mon soûl; cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

J'enrage!

NICOLE.

De grace, monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Si je te prends...

NICOLE.

Monsieur, eur, je crèverai, ai, si je ne ris. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-là, qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres?

NICOLE.

Que voulez-vous que je fasse, monsieur?

MONSIEUR JOURDAIN.

Que tu songes, coquine, à préparer ma maison pour la compagnie qui doit venir tantôt.

NICOLE, se relevant.

Ah! par ma foi, je n'ai plus envie de rire; et toutes vos compagnies font tant de désordre céans, que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ne dois-je point pour toi fermer ma porte à tout le monde?

NICOLE.

Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

SCÈNE III. — MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE, DEUX LAQUAIS.

MADAME JOURDAIN.

Ah! ah! voici une nouvelle histoire! Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte? et avez-vous envie qu'on se raille partout de vous?

MONSIEUR JOURDAIN.

Il n'y a que des sots et des sottes, ma femme, qui se railleront de moi.

MADAME JOURDAIN.

Vraiment, on n'a pas attendu jusqu'à cette heure; et il y a longtemps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît?

MADAME JOURDAIN.

Tout ce monde-là est un monde qui a raison, et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison. On diroit qu'il est céans carême-prenant[1] tous les jours; et dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs dont tout le voisinage se trouve incommodé.

NICOLE.

Madame parle bien. Je ne saurois plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville, pour l'apporter ici; et la pauvre Françoise est presque sur les dents, à frotter les planchers que vos biaux maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ouais! notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une paysanne!

MADAME JOURDAIN.

Nicole a raison; et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrois bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser, à l'âge que vous avez.

1. Mardi gras, qui touche au mercredi des Cendres, jour où prend le carême.

NICOLE.

Et d'un grand maître tireur d'armes, qui vient, ave battements de pied, ébranler toute la maison, et nous d ciner tous les carriaux de notre salle.

MONSIEUR JOURDAIN.

Taisez-vous, ma servante et ma femme.

MADAME JOURDAIN.

Est-ce que vous voulez apprendre à danser pour q vous n'aurez plus de jambes?

NICOLE.

Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un?

MONSIEUR JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je : vous êtes des ignorantes et l'autre; et vous ne savez pas les prérogatives de tout

MADAME JOURDAIN.

Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille est en âge d'être pourvue.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je songerai à marier ma fille quand il se présente parti pour elle; mais je veux songer aussi à apprend belles choses.

NICOLE.

J'ai encore ouï dire, madame, qu'il a pris aujourd pour renfort de potage, un maître de philosophie.

MONSIEUR JOURDAIN.

Fort bien. Je veux avoir de l'esprit, et savoir rais des choses parmi les honnêtes gens.

MADAME JOURDAIN.

N'irez-vous point, l'un de ces jours, au collége, vous donner le fouet, à votre âge?

MONSIEUR JOURDAIN.

Pourquoi non? Plût à Dieu l'avoir tout à l'heure, le devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au coll

NICOLE.

Oui, ma foi, cela vous rendroit la jambe bien mieux

MONSIEUR JOURDAIN.

Sans doute.

MADAME JOURDAIN.

Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre ma

'« La sotte chose qu'un vieillard abécédaire! On peut continuer en tout » l'estude, non pas l'escholage. » (Montaigne

MONSIEUR JOURDAIN.

Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et 'ai honte de votre ignorance. (A madame Jourdain.) Par exemple, avez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure?

MADAME JOURDAIN.

Oui. Je sais que ce que je dis est fort bien dit, et que ous devriez songer à vivre d'autre sorte.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que 's paroles que vous dites ici.

MADAME JOURDAIN.

Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne est guère.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande, ce ue je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, l'est-ce que c'est?

MADAME JOURDAIN.

Des chansons.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé! non, ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, : langage que nous parlons à cette heure?

MADAME JOURDAIN.

Hé bien?

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment est-ce que cela s'appelle?

MADAME JOURDAIN.

Cela s'appelle comme on veut l'appeler.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est de la prose, ignorante.

MADAME JOURDAIN.

De la prose?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers; t tout ce qui n'est point vers est prose. Heu! voilà ce que est que d'étudier. (A Nicole.) Et toi, sais-tu bien comme il ut faire pour dire un U?

NICOLE.

Comment?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis U?

NICOLE.

Quoi?

MONSIEUR JOURDAIN.

Dis un peu U, pour voir.

NICOLE.

Hé bien! U.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'est-ce que tu fais?

NICOLE.

Je dis U.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui; mais quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais?

NICOLE.

Je fais ce que vous me dites.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oh! l'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes! allonges les lèvres en dehors, et approches la mâchoire d haut de celle d'en bas; U, vois-tu? Je fais la moue : U.

NICOLE.

Oui, cela est biau.

MADAME JOURDAIN.

Voilà qui est admirable!

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, et DA, DA FA, FA!

MADAME JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est donc que tout ce galimatias-là?

NICOLE.

De quoi est-ce que tout cela guérit?

MONSIEUR JOURDAIN.

J'enrage quand je vois des femmes ignorantes.

MADAME JOURDAIN.

Allez, vous devriez envoyer promener tous ces gens avec leurs fariboles.

NICOLE.

Et surtout ce grand escogriffe de maître d'armes, remplit de poudre tout mon ménage.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ouais! ce maître d'armes vous tient au cœur! Je te faire voir ton impertinence tout à l'heure. (Après avoir f porter des fleurets, et en avoir donné un à Nicole.) Tiens, raisor

›nstrative, la ligne du corps. Quand on pousse en quarte, n'a qu'à faire cela, et, quand on pousse en tierce, on n'a 'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué; et cela ›st-il pas beau, d'être assuré de son fait quand on se bat ntre quelqu'un? Là, pousse-moi un peu, pour voir.

NICOLE.

Hé bien! quoi!

(Nicole pousse plusieurs bottes à monsieur Jourdain.)

MONSIEUR JOURDAIN.

Tout beau! Holà! ho! Doucement. Diantre soit la coquine!

NICOLE.

Vous me dites de pousser.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui; mais tu me pousses en tierce avant que de me pousser : quarte, et tu n'as pas la patience que je pare.

MADAME JOURDAIN.

Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies; et a vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la blesse.

MONSIEUR JOURDAIN.

Lorsque je hante la noblesse, je fais paroître mon juge-'nt; et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

MADAME JOURDAIN.

;amon[1] vraiment! il y a fort à gagner à fréquenter vos ›les, et vous avez bien opéré avec ce beau monsieur le nte, dont vous vous êtes embéguiné!

MONSIEUR JOURDAIN.

'aix; songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma ıme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand s parlez de lui? C'est une personne d'importance plus vous ne pensez, un seigneur que l'on considère à la r, et qui parle au roi tout comme je vous parle. N'est-ce une chose qui m'est tout à fait honorable, que l'on voie ir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui ppelle son cher ami, et me traite comme si j'étois son ? Il a pour moi des bontés qu'on ne devineroit jamais;

'est mon, *ce fay mon, ce faudra mon*, sont façons de parler de harengères, ›toine Oudin dans sa grammaire française. Il est probable que *çamon* est orruption de *c'est mon*, qui se disait par abréviation de *c'est mon avis*. On ›ve un exemple dans Montaigne, liv. II, ch. 37. (Aimé Martin.)

et, devant tout le monde, il me fait des caresses dont je
moi-même confus.

MADAME JOURDAIN.

Oui, il a des bontés pour vous, et vous fait des cares
mais il vous emprunte votre argent.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé bien! ne m'est-ce pas de l'honneur, de prêter de l
gent à un homme de cette condition-là? et puis-je faire m
pour un seigneur qui m'appelle son cher ami?

MADAME JOURDAIN.

Et ce seigneur, que fait-il pour vous?

MONSIEUR JOURDAIN.

Des choses dont on seroit étonné, si on les savoit.

MADAME JOURDAIN.

Et quoi?

MONSIEUR JOURDAIN.

Baste! je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que si je
ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il
peu.

MADAME JOURDAIN.

Oui. Attendez-vous à cela.

MONSIEUR JOURDAIN.

Assurément. Ne me l'a-t-il pas dit?

MADAME JOURDAIN.

Oui, oui, il ne manquera pas d'y faillir.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

MADAME JOURDAIN.

Chansons!

MONSIEUR JOURDAIN.

Ouais! Vous êtes bien obstinée, ma femme! Je vous
qu'il me tiendra sa parole; j'en suis sûr.

MADAME JOURDAIN.

Et moi, je suis sûre que non, et que toutes les care
qu'il vous fait ne sont que pour vous enjôler.

MONSIEUR JOURDAIN.

Taisez-vous. Le voici.

MADAME JOURDAIN.

Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être en
vous faire quelque emprunt; et il me semble que j'ai
quand je le vois.

MONSIEUR JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je.

SCÈNE IV. — DORANTE, MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE.

Mon cher ami monsieur Jourdain, comment vous portez-vous?

MONSIEUR JOURDAIN.

Fort bien, monsieur, pour vous rendre mes petits services.

DORANTE.

Et madame Jourdain, que voilà, comment se porte-t-elle?

MADAME JOURDAIN.

Madame Jourdain se porte comme elle peut.

DORANTE.

Comment! monsieur Jourdain! vous voilà le plus propre du monde!

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous voyez.

DORANTE.

Vous avez tout à fait bon air avec cet habit; et nous n'avons point de jeunes gens à la cour qui soient mieux faits que vous.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hai, hai.

MADAME JOURDAIN, à part

Il le gratte par où il se démange.

DORANTE.

Tournez-vous. Cela est tout à fait galant.

MADAME JOURDAIN, à part.

Oui, aussi sot par derrière que par devant.

DORANTE.

Ma foi, monsieur Jourdain, j'avois une impatience étrange e vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le lus; et je parlois de vous encore, ce matin, dans la cham-'e du roi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous me faites beaucoup d'honneur, monsieur. (A madame rdain.) Dans la chambre du roi!

DORANTE.

Allons, mettez.

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur, je sais le respect que je vous dois.

DORANTE.

Mon Dieu! mettez. Point de cérémonie entre nous, je vous prie.

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur...

DORANTE.

Mettez, vous dis-je, monsieur Jourdain; vous êtes mon ami.

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur, je suis votre serviteur.

DORANTE.

Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez.

MONSIEUR JOURDAIN, se couvrant.

J'aime mieux être incivil qu'importun.

DORANTE.

Je suis votre débiteur, comme vous le savez.

MADAME JOURDAIN, à part.

Oui : nous ne le savons que trop.

DORANTE.

Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions, et m'avez obligé de la meilleure grace du monde, assurément.

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur, vous vous moquez.

DORANTE.

Mais je sais rendre ce qu'on me prête, et reconnoître les plaisirs qu'on me fait.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je n'en doute point, monsieur.

DORANTE.

Je veux sortir d'affaire avec vous; et je viens ici pour faire nos comptes ensemble.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à madame Jourdain.

Hé bien! vous voyez votre impertinence, ma femme.

DORANTE.

Je suis homme qui aime à m'acquitter le plus tôt que je puis.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à madame Jourdain.

Je vous le disois bien.

DORANTE.

Voyons un peu ce que je vous dois.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à madame Jourdain.

Vous voilà, avec vos soupçons ridicules.

DORANTE.

Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté?

MONSIEUR JOURDAIN.

Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous une fois deux cents louis.

DORANTE.

Cela est vrai.

MONSIEUR JOURDAIN.

Une autre fois six vingts.

DORANTE.

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN.

Et une autre fois cent quarante.

DORANTE.

Vous avez raison.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ces trois articles font quatre cent soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres.

DORANTE.

Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.

MONSIEUR JOURDAIN

Mille huit cent trente-deux livres à votre plumassier.

DORANTE.

Justement.

MONSIEUR JOURDAIN.

Deux mille sept cent quatre-vingts livres à votre tailleur.

DORANTE.

Il est vrai.

MONSIEUR JOURDAIN.

Quatre mille trois cent septante-neuf livres douze sous huit deniers à votre marchand.

DORANTE.

Fort bien. Douze sous huit deniers; le compte est juste.

MONSIEUR JOURDAIN.

Et mille sept cent quarante-huit livres sept sous qu deniers à votre sellier.

DORANTE.

Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait?

MONSIEUR JOURDAIN.

Somme totale, quinze mille huit cents livres.

DORANTE.

Somme totale est juste. Quinze mille huit cents liv Mettez encore deux cents pistoles que vous m'allez donn cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous p rai au premier jour.

MADAME JOURDAIN, bas, à monsieur Jourdain.

Hé bien! ne l'avois-je pas bien deviné?

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à madame Jourdain.

Paix.

DORANTE.

Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je v dis?

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé! non.

MADAME JOURDAIN, bas, à monsieur Jourdain.

Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à madame Jourdain.

Taisez-vous.

DORANTE.

Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, monsieur.

MADAME JOURDAIN, bas, à monsieur Jourdain.

Il ne sera pas content qu'il ne vous ait ruiné.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à madame Jourdain.

Taisez-vous, vous dis-je.

DORANTE.

Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.

MONSIEUR JOURDAIN.

Point, monsieur.

MADAME JOURDAIN, bas, à monsieur Jourdain.

C'est un vrai enjôleux.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à madame Jourdain.

Taisez-vous donc.

MADAME JOURDAIN, bas, à monsieur Jourdain.

Il vous sucera jusqu'au dernier sou.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à madame Jourdain.

Vous tairez-vous?

DORANTE.

J'ai force gens qui m'en prêteroient avec joie; mais comme us êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferois tort j'en demandois à quelque autre.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est trop d'honneur, monsieur, que vous me faites. Je is querir votre affaire.

MADAME JOURDAIN, bas, à monsieur Jourdain.

Quoi! vous allez encore lui donner cela?

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à madame Jourdain.

Que faire? voulez-vous que je refuse un homme de cette ndition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre roi?

MADAME JOURDAIN, bas, à monsieur Jourdain.

Allez, vous êtes une vraie dupe.

ÈNE V. — DORANTE, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE.

Vous me semblez toute mélancolique. Qu'avez-vous, mame Jourdain?

MADAME JOURDAIN.

J'ai la tête plus grosse que le poing, et si elle n'est pas nflée.

DORANTE.

Mademoiselle votre fille, où est-elle, que je ne la vois int?

MADAME JOURDAIN.

Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

DORANTE.

Comment se porte-t-elle?

MADAME JOURDAIN.

Elle se porte sur ses deux jambes.

DORANTE.

Ne voulez-vous point, un de ces jours, venir voir avec elle allet et la comédie que l'on fait chez le roi?

MADAME JOURDAIN.

Oui, vraiment! nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons.

DORANTE.

Je pense, madame Jourdain, que vous avez eu bien des amants dans votre jeune âge, belle et d'agréable humeur comme vous étiez.

MADAME JOURDAIN.

Tredame! monsieur, est-ce que madame Jourdain est décrépite, et la tête lui grouille-t-elle déja?

DORANTE.

Ah! ma foi, madame Jourdain, je vous demande pardon! je ne songeois pas que vous êtes jeune; et je rêve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.

SCÈNE VI. — MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, DORANTE, NICOLE.

MONSIEUR JOURDAIN, à Dorante.

Voilà deux cents louis bien comptés.

DORANTE.

Je vous assure, monsieur Jourdain, que je suis tout à vous, et que je brûle de vous rendre un service à la cour.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous suis trop obligé.

DORANTE.

Si madame Jourdain veut voir le divertissement royal, je lui ferai donner les meilleures places de la salle.

MADAME JOURDAIN.

Madame Jourdain vous baise les mains.

DORANTE, bas, à monsieur Jourdain.

Notre belle marquise, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le ballet et le repas; et je l'ai fait consentir enfin au cadeau que vous lui voulez donner.

MONSIEUR JOURDAIN.

Tirons-nous un peu plus loin, pour cause.

DORANTE.

Il y a huit jours que je ne vous ai vu; et je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire présent de votre part mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre

son scrupule; et ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue à l'accepter.

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment l'a-t-elle trouvé?

DORANTE.

Merveilleux; et je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.

MONSIEUR JOURDAIN.

Plût au ciel!

MADAME JOURDAIN, à Nicole.

Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter.

DORANTE.

Je lui ai fait valoir comme il faut la richesse de ce présent, et la grandeur de votre amour.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ce sont, monsieur, des bontés qui m'accablent; et je suis dans une confusion la plus grande du monde, de voir une personne de votre qualité s'abaisser pour moi à ce que vous faites.

DORANTE.

Vous moquez-vous? est-ce qu'entre amis on s'arrête à ces sortes de scrupules? et ne feriez-vous pas pour moi la même chose, si l'occasion s'en offroit?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oh! assurément, et de très grand cœur!

MADAME JOURDAIN, à Nicole.

Que sa présence me pèse sur les épaules!

DORANTE.

Pour moi, je ne regarde rien quand il faut servir un ami; et lorsque vous me fîtes confidence de l'ardeur que vous aviez prise pour cette marquise agréable, chez qui j'avois commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même à servir votre amour.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il est vrai. Ce sont des bontés qui me confondent.

MADAME JOURDAIN, à Nicole.

Est-ce qu'il ne s'en ira point?

NICOLE.

Ils se trouvent bien ensemble.

DORANTE.

Vous avez pris le bon biais pour toucher son cœur Les

femmes aiment surtout les dépenses qu'on fait pour elles; et vos fréquentes sérénades, et vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, et le cadeau[1] que vous lui préparez, tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il n'y a point de dépenses que je ne fisse, si par là je pouvois trouver le chemin de son cœur. Une femme de qualité a pour moi des charmes ravissants; et c'est un honneur que j'achèterois au prix de toutes choses.

MADAME JOURDAIN, bas, à Nicole.

Que peuvent-ils tant dire ensemble? Va-t'en un peu tout doucement prêter l'oreille.

DORANTE.

Ce sera tantôt que vous jouirez à votre aise du plaisir de sa vue; et vos yeux auront tout le temps de se satisfaire.

MONSIEUR JOURDAIN.

Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma femme ira dîner chez ma sœur, où elle passera toute l'après-dînée

DORANTE.

Vous avez fait prudemment, et votre femme auroit pu nous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au cuisinier, et à toutes les choses qui sont nécessaires pour le ballet. Il est de mon invention; et pourvu que l'exécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé...

MONSIEUR JOURDAIN, s'apercevant que Nicole écoute, et lui donnant un soufflet.

Ouais! vous êtes bien impertinente! (A Dorante.) Sortons, s'il vous plaît.

SCÈNE VII. — MADAME JOURDAIN, NICOLE.

NICOLE.

Ma foi, madame, la curiosité m'a coûté quelque chose; mais je crois qu'il y a quelque anguille sous roche, et ils parlent de quelque affaire où ils ne veulent pas que vous soyez.

[1] VAR. Et le *régal* que vous lui préparez

MADAME JOURDAIN.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des oupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde, u il y a quelque amour en campagne; et je travaille à dé-)uvrir ce que ce peut être. Mais songeons à ma fille. Tu iis l'amour que Cléonte a pour elle : c'est un homme qui ie revient; et je veux aider sa recherche, et lui donner ucile, si je puis.

NICOLE.

En vérité, madame, je suis la plus ravie du monde de)us voir dans ces sentiments; car si le maître vous revient, valet ne me revient pas moins, et je souhaiterois que otre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

MADAME JOURDAIN.

Va-t'en lui en parler de ma part[1], et lui dire que tout à heure il me vienne trouver, pour faire ensemble, à mon ıari, la demande de ma fille.

NICOLE.

J'y cours, madame, avec joie, et je ne pouvois recevoir ıne commission plus agréable. (Seule.) Je vais, je pense, bien éjouir les gens.

SCÈNE VIII. — CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE, à Cléonte.

Ah! vous voilà tout à propos! Je suis une ambassadrice le joie, et je viens...

CLÉONTE.

Retire-toi, perfide, et ne me viens point amuser avec tes raîtresses paroles.

NICOLE.

Est-ce ainsi que vous recevez...

CLÉONTE.

Retire-toi, te dis-je, et va-t'en dire, de ce pas, à ton infi- :le maîtresse qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple éonte.

NICOLE.

Quel vertigo est-ce donc là? Mon pauvre Covielle, dis-moi peu ce que cela veut dire.

VAR. *Va lui* parler de ma part.

COVIELLE.

Ton pauvre Covielle, petite scélérate ! Allons, vite, ôte-toi de mes yeux, vilaine, et me laisse en repos.

NICOLE.

Quoi ! tu me viens aussi...

COVIELLE.

Ote-toi de mes yeux, te dis-je, et ne me parle pas de ta vie.

NICOLE, à part.

Ouais ! Quelle mouche les a piqués tous deux ? Allons de cette belle histoire informer ma maîtresse[1].

SCÈNE IX. — CLÉONTE, COVIELLE.

CLÉONTE.

Quoi ! traiter un amant de la sorte, et un amant le plu fidèle et le plus passionné de tous les amants !

COVIELLE.

C'est une chose épouvantable que ce qu'on nous a fait tous deux.

CLÉONTE.

Je fais voir pour une personne toute l'ardeur et toute l tendresse qu'on peut imaginer ; je n'aime rien au mond qu'elle, et je n'ai qu'elle dans l'esprit ; elle fait tous me soins, tous mes desirs, toute ma joie ; je ne parle que d'elle je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je n respire que par elle, mon cœur vit tout en elle ; et voilà d tant d'amitié la digne récompense ! Je suis deux jours san la voir, qui sont pour moi deux siècles effroyables : je l rencontre par hasard ; mon cœur, à cette vue, se sent tou transporté, ma joie éclate sur mon visage, je vole avec ra vissement vers elle, et l'infidèle détourne de moi ses re gards, et passe brusquement, comme si de sa vie elle n m'avoit vu !

COVIELLE.

Je dis les mêmes choses que vous.

[1] Ici, Molière se prépare à traiter, pour la troisième fois, une situation qu'o a déjà vue dans *le Dépit amoureux* et dans *le Tartufe*, celle de la brouillerie e du raccommodement de deux amants. La scène du *Dépit amoureux* est an noncée, amenée exactement comme celle-ci. Marinette, chargée d'un dou message pour Éraste, est reçue de même par le maître et par le valet ; et ell dit de même, dans son étonnement : *Quelle mouche le pique ?* (Auger.)

CLÉONTE.

Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile?

COVIELLE.

Et à celle, monsieur, de la pendarde de Nicole?

CLÉONTE.

Après tant de sacrifices ardents, de soupirs et de vœux que j'ai faits à ses charmes!

COVIELLE.

Après tant d'assidus hommages, de soins et de services que je lui ai rendus dans sa cuisine!

CLÉONTE.

Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux!

COVIELLE.

Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle!

CLÉONTE.

Tant d'ardeur que j'ai fait paroître à la chérir plus que moi-même!

COVIELLE.

Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place!

CLÉONTE.

Elle me fuit avec mépris!

COVIELLE.

Elle me tourne le dos avec effronterie!

CLÉONTE.

C'est une perfidie digne des plus grands châtiments.

COVIELLE.

C'est une trahison à mériter mille soufflets.

CLÉONTE.

Ne t'avise point, je te prie, de me parler jamais pour elle

COVIELLE.

Moi, monsieur? Dieu m'en garde!

CLÉONTE.

Ne viens point m'excuser l'action de cette infidèle.

COVIELLE.

N'ayez pas peur.

CLÉONTE.

Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre ne serviront de rien.

COVIELLE.

aille, elle n'est pas grande.

CLÉONTE.

is elle est aisée et bien prise.

COVIELLE.

te une nonchalance dans son parler et dans ses

CLÉONTE.

i; mais elle a grace à tout cela; et ses manières
antes, ont je ne sais quel charme à s'insinuer
urs.

COVIELLE.

'esprit...

CLÉONTE.

en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

COVIELLE.

sation...

CLÉONTE.

sation est charmante.

COVIELLE.

ujours sérieuse.

CLÉONTE.

le ces enjouements épanouis, de ces joies tou-
es? et vois-tu rien de plus impertinent que les
rient à tout propos?

COVIELLE.

in, elle est capricieuse autant que personne du

CLÉONTE.

est capricieuse, j'en demeure d'accord; mais tout
x belles, on souffre tout des belles.

COVIELLE.

ela va comme cela, je vois bien que vous avez
mer toujours.

CLÉONTE.

nerois mieux mourir; et je vais la haïr autant
imée.

COVIELLE.

, si vous la trouvez si parfaite?

CLÉONTE.

uoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi

je veux faire mieux voir la force de mon cœur à la ba
la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, tout air
que je la trouve. La voici.

SCÈNE X. -- LUCILE, CLÉONTE, COVIELLE, NICO

NICOLE, à Lucile.

Pour moi, j'en ai été toute scandalisée.

LUCILE.

Ce ne peut être, Nicole, que ce que je te dis. Mais le

CLÉONTE, à Covielle.

Je ne veux pas seulement lui parler.

COVIELLE.

Je veux vous imiter.

LUCILE.

Qu'est-ce donc, Cléonte? qu'avez-vous?

NICOLE.

Qu'as-tu donc, Covielle?

LUCILE.

Quel chagrin vous possède?

NICOLE.

Quelle mauvaise humeur te tient?

LUCILE.

Êtes-vous muet, Cléonte?

NICOLE.

As-tu perdu la parole, Covielle?

CLÉONTE.

Que voilà qui est scélérat!

COVIELLE.

Que cela est Judas!

LUCILE.

Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé v
esprit.

CLÉONTE, à Covielle.

Ah! ah! On voit ce qu'on a fait.

NICOLE.

Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chèvre[1].

COVIELLE, à Cléonte.

On a deviné l'enclouure.

[1] *Prendre la chèvre*, se fâcher, comme on dit *prendre la mouche*.

LUCILE.

st-il pas vrai, Cléonte, que c'est là le sujet de votre ?

CLÉONTE.

i, perfide, ce l'est, puisqu'il faut parler; et j'ai à vous jue vous ne triompherez pas, comme vous pensez, de infidélité; que je veux être le premier à rompre avec et que vous n'aurez pas l'avantage de me chasser. ai de la peine, sans doute, à vaincre l'amour que j'ai vous; cela me causera des chagrins, je souffrirai un s; mais j'en viendrai à bout, et je me percerai plutôt le , que d'avoir la foiblesse de retourner à vous.

COVIELLE, à Nicole.

ieussi, queumi[1].

LUCILE.

oilà bien du bruit pour un rien! Je veux vous dire, nte, le sujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.

CLÉONTE, voulant s'en aller pour éviter Lucile.

on, je ne veux rien écouter.

NICOLE, à Covielle.

te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si

COVIELLE, voulant aussi s'en aller pour éviter Nicole.

ne veux rien entendre.

LUCILE, suivant Cléonte.

chez que ce matin...

CLÉONTE, marchant toujours sans regarder Lucile.

on, vous dis-je.

NICOLE, suivant Covielle.

pprends que...

COVIELLE, marchant aussi sans regarder Nicole

on, traîtresse!

LUCILE.

coutez.

CLÉONTE.

oint d'affaire.

NICOLE.

isse-moi dire.

1 ns le sens de : *tout de même, il en sera ainsi.*

COVIELLE.

Je suis sourd.

LUCILE.

Cléonte!

CLÉONTE.

Non.

NICOLE.

Covielle!

COVIELLE.

Point.

LUCILE.

Arrêtez.

CLÉONTE

Chansons.

NICOLE.

Entends-moi.

COVIELLE.

Bagatelle.

LUCILE.

Un moment.

CLÉONTE.

Point du tout.

NICOLE.

Un peu de patience.

COVIELLE.

Tarare.

LUCILE.

Deux paroles.

CLÉONTE.

Non : c'en est fait.

NICOLE.

Un mot.

COVIELLE.

Plus de commerce.

LUCILE, s'arrêtant.

Hé bien! puisque vous ne voulez pas m'écouter, d ans votre pensée, et faites ce qu'il vous plaira.

NICOLE, s'arrêtant aussi.

Puisque tu fais comme cela, prends-le tout co oudras.

CLÉONTE, se tournant vers Lucile.

ons donc le sujet d'un si bel accueil.

LUCILE, s'en allant à son tour pour éviter Cléonte.

me plaît plus de le dire.

COVIELLE, se tournant vers Nicole.

ends-nous un peu cette histoire.

NICOLE, s'en allant aussi pour éviter Covielle.

veux plus, moi, te l'apprendre.

CLÉONTE, suivant Lucile.

-moi...

LUCILE, marchant toujours sans regarder Cléonte.

je ne veux rien dire.

COVIELLE, suivant Nicole.

-moi...

NICOLE, marchant aussi sans regarder Covielle.

je ne conte rien.

CLÉONTE.

race!

LUCILE.

vous dis-je.

COVIELLE.

charité.

NICOLE.

t d'affaire.

CLÉONTE.

ous en prie.

LUCILE.

ez-moi.

COVIELLE.

en conjure.

NICOLE

loi de là.

CLÉONTE.

le!

LUCILE.

COVIELLE.

e!

NICOLE.

CLÉONTE.

Au nom des dieux!

LUCILE.

Je ne veux pas.

COVIELLE.

Parle-moi.

NICOLE.

Point du tout.

CLÉONTE.

Éclaircissez mes doutes.

LUCILE.

Non : je n'en ferai rien.

COVIELLE.

Guéris-moi l'esprit.

NICOLE.

Non : il ne me plaît pas.

CLÉONTE.

Hé bien! puisque vous vous souciez si peu de me tir[er de] peine, et de vous justifier du traitement indigne que [vous] avez fait à ma flamme, vous me voyez, ingrate, pou[r la] dernière fois; et je vais, loin de vous, mourir de dou[leur] et d'amour.

COVIELLE, à Nicole.

Et moi, je vais suivre ses pas.

LUCILE, à Cléonte, qui veut sortir.

Cléonte!

NICOLE, à Covielle, qui suit son maître.

Covielle!

CLÉONTE, s'arrêtant.

Hé?

COVIELLE, s'arrêtant aussi.

Plaît-il?

LUCILE.

Où allez-vous?

CLÉONTE.

Où je vous ai dit.

COVIELLE.

Nous allons mourir.

LUCILE.

Vous allez mourir, Cléonte?

CLÉONTE.

elle, puisque vous le voulez.

LUCILE.

veux que vous mouriez!

CLÉONTE.

is le voulez.

LUCILE.

le dit?

CLÉONTE, s'approchant de Lucile.

pas le vouloir, que de ne vouloir pas éclaircir
ons?

LUCILE.

ia faute? et, si vous aviez voulu m'écouter, ne
-je pas dit que l'aventure dont vous vous plaignez
ée ce matin par la présence d'une vieille tante,
toute force que la seule approche d'un homme
une fille, qui perpétuellement nous sermonne sur
, et nous figure tous les hommes comme des
il faut fuir?

NICOLE, à Covielle.

secret de l'affaire.

CLÉONTE.

rompez-vous point, Lucile?

COVIELLE, à Nicole.

donnes-tu point à garder?

LUCILE, à Cléonte.

rien de plus vrai.

NICOLE, à Covielle.

chose comme elle est.

COVIELLE, à Cléonte.

idrons-nous à cela?

CLÉONTE.

ile, qu'avec un mot de votre bouche vous savez
choses dans mon cœur, et que facilement on se
iader aux personnes qu'on aime!

COVIELLE.

est aisément amadoué par ces diantres d'ani-

SCÈNE XI. — MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, LUCI COVIELLE, NICOLE.

MADAME JOURDAIN.

Je suis bien aise de vous voir, Cléonte, et vous voilà à propos. Mon mari vient; prenez vite votre temps pou demander Lucile en mariage.

CLÉONTE.

Ah! madame, que cette parole m'est douce, et qu flatte mes desirs! Pouvois-je recevoir un ordre plus mant, une faveur plus précieuse?

SCÈNE XII. — CLÉONTE, MONSIEUR JOURDAIN, MAD JOURDAIN, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

CLÉONTE.

Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous une demande que je médite il y a longtemps. Elle me che assez pour m'en charger moi-même, et, sans autr tour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

MONSIEUR JOURDAIN.

Avant que de vous rendre réponse, monsieur, je vous de me dire si vous êtes gentilhomme.

CLÉONTE.

Monsieur, la plupart des gens, sur cette question, n' tent pas beaucoup; on tranche le mot aisément. Ce no fait aucun scrupule à prendre, et l'usage aujourd'hui se en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les timents, sur cette matière, un peu plus délicats. Je tr que toute imposture est indigne d'un honnête homm qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le ciel nous naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérol se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né d rents, sans doute, qui ont tenu des charges honorable me suis acquis, dans les armes, l'honneur de six ans d vices, et je me trouve assez de bien pour tenir da monde un rang assez passable; mais, avec tout cela, veux point me donner un nom où d'autres en ma croiroient pouvoir prétendre, et je vous dirai franche que je ne suis point gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN.

Touchez là, monsieur; ma fille n'est pas pour vous.

CLÉONTE.

Comment?

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez pas ma fille.

MADAME JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme? est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de saint Louis?

MONSIEUR JOURDAIN.

Taisez-vous, ma femme; je vous vois venir.

MADAME JOURDAIN.

Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie?

MONSIEUR JOURDAIN.

Voilà pas le coup de langue?

MADAME JOURDAIN.

Et votre père n'étoit-il pas marchand aussi bien que le mien?

MONSIEUR JOURDAIN.

Peste soit de la femme! elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui; mais pour le mien, ce sont des malavisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

MADAME JOURDAIN.

Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre; et il vaut mieux, pour elle, un honnête homme riche et bien fait, qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

NICOLE.

Cela est vrai : nous avons le fils du gentilhomme de notre village, qui est le plus grand malitorne[1] et le plus sot dadais que j'aie jamais vu.

MONSIEUR JOURDAIN, à Nicole.

Taisez-vous, impertinente; vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille; je n'ai besoin que d'honneurs, et je la veux faire marquise.

MADAME JOURDAIN.

Marquise?

[1] *Malitorne*, de *male tornatus*, maladroit, inepte, qui ne peut rien faire de bien ni à propos. (Richelet.)

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui, marquise.

MADAME JOURDAIN.

Hélas! Dieu m'en garde!

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est une chose que j'ai résolue.

MADAME JOURDAIN.

C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. l alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre pui à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfa qui aient honte de m'appeler leur grand' maman. S'il fal qu'elle me vînt visiter en équipage de grande dame, qu'elle manquât, par mégarde, à saluer quelqu'un du qu tier, on ne manqueroit pas aussitôt de dire cent sotti Voyez-vous, diroit-on, cette madame la marquise qui tant la glorieuse? c'est la fille de monsieur Jourdain, étoit trop heureuse, étant petite, de jouer à la madame a nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà, et deux grands-pères vendoient du drap auprès de la p Saint-Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfa qu'ils paient maintenant, peut-être, bien cher en l'a monde; et l'on ne devient guère si riches à être honn gens. Je ne veux point tous ces caquets, et je veux homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, qui je puisse dire : Mettez-vous là, mon gendre, et di avec moi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voilà bien les sentiments d'un petit esprit, de voul demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez davantage : ma fille sera marquise, en dépit de tout monde; et, si vous me mettez en colère, je la ferai d chesse[1].

SCÈNE XIII. — MADAME JOURDAIN, LUCILE, CLÉONT NICOLE, COVIELLE.

MADAME JOURDAIN.

Cléonte, ne perdez point courage encore. (A Lucile.) Suivt

[1] Comparez cette scène avec l'entretien de Sancho Pança et de sa femm *Don Quichotte*, part. II, ch. v.

na fille; et venez dire résolument à votre père que si e l'avez, vous ne voulez épouser personne.

SCÈNE XIV. — CLÉONTE, COVIELLE.

COVIELLE.

s avez fait de belles affaires, avec vos beaux senti- !

CLÉONTE.

veux-tu? j'ai un scrupule là-dessus que l'exemple ne t vaincre.

COVIELLE.

s moquez-vous, de le prendre sérieusement avec un e comme cela? Ne voyez-vous pas qu'il est fou? et coûtoit-il quelque chose de vous accommoder à ses res?

CLÉONTE.

as raison; mais je ne croyois pas qu'il fallût faire ses s de noblesse pour être gendre de monsieur Jourdain.

COVIELLE, riant.

ah! ah!

CLÉONTE.

quoi ris-tu?

COVIELLE.

ne pensée qui me vient pour jouer notre homme, et aire obtenir ce que vous souhaitez.

CLÉONTE.

ment?

COVIELLE.

ée est tout à fait plaisante.

CLÉONTE.

i donc?

COVIELLE.

est fait depuis peu une certaine mascarade qui vient ux du monde ici, et que je prétends faire entrer dans ourle[1] que je veux faire à notre ridicule. Tout cela n peu sa comédie; mais, avec lui, on peut hasarder chose; il n'y faut point chercher tant de façons, et il mme à y jouer son rôle à merveille, et à donner aisé-

[1] le, de l'italien *burlare*, se moquer, se jouer, se rire, faire un tour, une quelqu'un. (Ménage.)

ment dans toutes les fariboles qu'on s'avisera de lui dire. J'ai les acteurs, j'ai les habits tout prêts; laissez-moi faire seulement.

CLÉONTE.

Mais apprends-moi..

COVIELLE.

Je vais vous instruire de tout. Retirons-nous; le voilà qui revient.

SCÈNE XV. — MONSIEUR JOURDAIN, seul.

Que diable est-ce là? ils n'ont rien que les grands seigneurs à me reprocher, et moi je ne vois rien de si beau que de hanter les grands seigneurs; il n'y a qu'honneur et que civilité avec eux; et je voudrois qu'il m'eût coûté deux doigts de la main, et être né comte ou marquis.

SCÈNE XVI. — MONSIEUR JOURDAIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, voici monsieur le comte, et une dame qu'il mène par la main.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé! mon Dieu! j'ai quelques ordres à donner. Dis-leur que je vais venir ici tout à l'heure.

SCÈNE XVII. — DORIMÈNE, DORANTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur dit comme cela qu'il va venir ici tout à l'heure.

DORANTE.

Voilà qui est bien.

SCÈNE XVIII. — DORIMÈNE, DORANTE.

DORIMÈNE.

Je ne sais pas, Dorante, je fais encore ici une étrange démarche, de me laisser amener par vous dans une maison où je ne connois personne.

DORANTE.

Quel lieu voulez-vous donc, madame, que mon amour choisisse pour vous régaler, puisque, pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maison ni la mienne?

DORIMÈNE.

ais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement ue jour, à recevoir de trop grands témoignages de votre on. J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma tance, et vous avez une civile opiniâtreté qui me fait doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fré- tes ont commencé, les déclarations sont venues ensuite, après elles, ont traîné les sérénades et les cadeaux, que résents ont suivis. Je me suis opposée à tout cela; mais ne vous rebutez point, et, pied à pied, vous gagnez résolutions. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien, crois qu'à la fin vous me ferez venir au mariage, dont e suis tant éloignée.

DORANTE.

a foi, madame, vous y devriez déja être : vous êtes e, et ne dépendez que de vous; je suis maître de moi, vous aime plus que ma vie : à quoi tient-il que dès au- d'hui vous ne fassiez tout mon bonheur?

DORIMÈNE.

on Dieu! Dorante, il faut des deux parts bien dés qua- pour vivre heureusement ensemble; et les deux plus onnables personnes du monde ont souvent peine à com- r une union dont ils soient satisfaits.

DORANTE.

ous vous moquez, madame, de vous y figurer tant de cultés; et l'expérience que vous avez faite ne conclut pour tous les autres.

DORIMÈNE.

nfin j'en reviens toujours là; les dépenses que je vous faire pour moi m'inquiètent par deux raisons : l'une, lles m'engagent plus que je ne voudrois; et l'autre, que is sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point vous ne vous incommodiez; et je ne veux point cela.

DORANTE.

h! madame, ce sont des bagatelles; et ce n'est pas là...

DORIMÈNE.

e sais ce que je dis; et, entre autres, le diamant que s m'avez forcée à prendre est d'un prix...

DORANTE.

Hé! madame, de grace, ne faites point tant valoir une

chose que mon amour trouve indigne de vous; et souffrez... Voici le maître du logis.

SCÈNE XIX. — MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE.

MONSIEUR JOURDAIN, après avoir fait deux révérences, se trouvant trop près de Dorimène.

Un peu plus loin, madame.

DORIMÈNE.

Comment?

MONSIEUR JOURDAIN.

Un pas, s'il vous plait.

DORIMÈNE.

Quoi donc?

MONSIEUR JOURDAIN.

Reculez un peu, pour la troisième.

DORANTE.

Madame, monsieur Jourdain sait son monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

Madame, ce m'est une gloire bien grande de me voir assez fortuné, pour être si heureux, que d'avoir le bonheur que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grace, de me faire l'honneur de m'honorer de la faveur de votre présence; et si j'avois aussi le mérite, pour mériter un mérite comme le vôtre, et que le ciel... envieux de mon bien... m'eût accordé... l'avantage de me voir digne... des...

DORANTE.

Monsieur Jourdain, en voilà assez. Madame n'aime pas les grands compliments, et elle sait que vous êtes homme d'esprit. (Bas, à Dorimène.) C'est un bon bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses manières.

DORIMÈNE, bas, à Dorante.

Il n'est pas malaisé de s'en apercevoir.

DORANTE.

Madame, voilà le meilleur de mes amis.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

DORANTE.

Galant homme tout à fait.

DORIMÈNE

J'ai beaucoup d'estime pour lui.

MONSIEUR JOURDAIN.

ai rien fait encore, madame, pour mériter cette

DORANTE, bas, à monsieur Jourdain.

z bien garde, au moins, à ne lui point parler du que vous lui avez donné.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à Dorante.

urrois-je pas seulement lui demander comment elle e?

DORANTE, bas, à monsieur Jourdain.

ıent? gardez-vous-en bien! cela seroit vilain à vous; agir en galant homme, il faut que vous fassiez si ce n'étoit pas vous qui lui eussiez fait ce pré- nt.) Monsieur Jourdain, madame, dit qu'il est ravi voir chez lui.

DORIMÈNE.

ıonore beaucoup.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à Dorante.

e vous suis obligé, monsieur, de lui parler ainsi ›i!

DORANTE, bas, à monsieur Jourdain.

u une peine effroyable à la faire venir ici.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à Dorante.

sais quelles graces vous en rendre.

DORANTE.

, madame, qu'il vous trouve la plus belle personne de.

DORIMÈNE.

bien de la grace qu'il me fait.

MONSIEUR JOURDAIN.

ne, c'est vous qui faites les graces; et...

DORANTE.

ons à manger.

ıE XX. — MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE. DORANTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, à monsieur Jourdain.

est prêt, monsieur.

DORANTE.

s donc nous mettre à table, et qu'on fasse venir les ns

SCÈNE XXI.

ENTRÉE DE BALLET.

Six cuisiniers, qui ont préparé le festin, dansent ensemble, font le troisième intermède, après quoi ils apportent une table couverte de plusieurs mets.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — DORIMÈNE, MONSIEUR JOURDAIN, DORANTE, TROIS MUSICIENS, UN LAQUAIS.

DORIMÈNE.

Comment! Dorante, voilà un repas tout à fait magnifique!

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous vous moquez, madame; et je voudrois qu'il fût plus digne de vous être offert.

(Dorimène, monsieur Jourdain, Dorante et les trois musiciens se mettent à table.)

DORANTE.

Monsieur Jourdain a raison, madame, de parler de la sorte; et il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, et que je n'ai pas sur cette matière les lumières de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort savant, et vous y trouverez des incongruités de bonne chère, et des barbarismes de bon goût. Si Damis, notre ami, s'en étoit mêlé, tout seroit dans les règles; il y auroit partout de l'élégance et de l'érudition, et il ne manqueroit pas de vous exagérer lui-même toutes les pièces du repas qu'il vous donneroit, et de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons

ceaux, de vous parler d'un pain de rive[1] à biseau doré, relevé de croûte partout, croquant tendrement sous la dent; d'un vin à séve veloutée, armé d'un vert qui n'est point trop commandant; d'un carré de mouton gourmandé de persil; d'une longe de veau de rivière[2], longue comme cela, blanche, délicate, et qui, sous les dents, est une vraie pâte d'amande; de perdrix relevées d'un fumet surprenant; et, pour son opéra, d'une soupe à bouillon perlé, soutenue d'un jeune gros dindon cantonné de pigeonneaux, et couronnée d'oignons blancs mariés avec la chicorée. Mais, pour moi, je vous avoue mon ignorance; et, comme monsieur Jourdain a fort bien dit, je voudrois que le repas fût plus digne de vous être offert.

DORIMÈNE.

Je ne réponds à ce compliment qu'en mangeant comme je fais.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah! que voilà de belles mains!

DORIMÈNE.

Les mains sont médiocres, monsieur Jourdain; mais vous voulez parler du diamant, qui est fort beau.

MONSIEUR JOURDAIN.

Moi, madame? Dieu me garde d'en vouloir parler! ce ne seroit pas agir en galant homme; et le diamant est fort peu de chose.

DORIMÈNE.

Vous êtes bien dégoûté.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous avez trop de bonté...

DORANTE, après avoir fait un signe à monsieur Jourdain.

Allons, qu'on donne du vin à monsieur Jourdain et à ces messieurs, qui nous feront la grace de nous chanter[3] quelque air à boire.

DORIMÈNE.

C'est merveilleusement assaisonner la bonne chère, que

[1] Pain qui, ayant été placé sur la rive, c'est-à-dire sur le bord du four, n'a point touché les autres pains, et se trouve cuit et doré tout alentour. (F. Génin.)

[2] *Veau de rivière*, veau élevé en Normandie, dans des prairies voisines de la Seine.

[3] VAR. *De nous chanter un air à boire.*

d'y mêler la musique; et je me vois ici admirable régalée.

MONSIEUR JOURDAIN.

Madame, ce n'est pas...

DORANTE.

Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces messieur qu'ils nous feront entendre vaudra mieux que tout ce nous pourrions dire[1].

PREMIER ET SECOND MUSICIEN ENSEMBLE, un verre à la m

Un petit doigt, Philis, pour commencer le tour :
Ah ! qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes!
Vous et le vin vous vous prêtez des armes,
Et je sens pour tous deux redoubler mon amour :
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits!
Et que l'on voit par lui votre bouche embellie !
Ah ! l'un de l'autre ils me donnent envie,
Et de vous et de lui je m'enivre à longs traits.
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

SECOND ET TROISIÈME MUSICIEN ENSEMBLE.

Buvons, chers amis, buvons!
Le temps qui fuit nous y convie :
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons.

Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours.
Dépêchons-nous de boire ;
On ne boit pas toujours.

Laissons raisonner les sots
Sur le vrai bonheur de la vie ;
Notre philosophie
Le met parmi les pots.

[1] VAR. Ce qu'ils nous diront vaudra mieux, etc.

Les biens, le savoir et la gloire,
N'ôtent point les soucis fâcheux;
Et ce n'est qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

, sus; du vin partout : versez, garçon, versez.
sez, versez toujours, tant qu'on vous dise, Assez.

DORIMÈNE.

le ne crois pas qu'on puisse mieux chanter; et cela est it à fait beau.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vois encore ici, madame, quelque chose de plus beau.

DORIMÈNE.

Ouais! monsieur Jourdain est galant plus que je ne pensois.

DORANTE.

Comment, madame! pour qui prenez-vous monsieur ourdain?

MONSIEUR JOURDAIN.

Je voudrois bien qu'elle me prît pour ce que je dirois.

DORIMÈNE.

Encore?

DORANTE, à Dorimène.

Vous ne le connoissez pas.

MONSIEUR JOURDAIN.

Elle me connoîtra quand il lui plaira.

DORIMÈNE.

Oh! je le quitte.

DORANTE.

Il est homme qui a toujours la riposte en main. Mais vous voyez pas que monsieur Jourdain, madame, mange tous s morceaux que vous touchez.

DORIMÈNE.

Monsieur Jourdain est un homme qui me ravit

MONSIEUR JOURDAIN.

Si je pouvois ravir votre cœur, je serois...

ÈNE II. — MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, MUSICIENS, LAQUAIS.

MADAME JOURDAIN.

Ah! ah! *je trouve ici bonne compagnie*, et je vois bien

qu'on ne m'y attendoit pas. C'est donc pour cette belle a faire-ci, monsieur mon mari, que vous avez eu tant d'e pressement à m'envoyer dîner chez ma sœur? Je viens voir un théâtre là-bas, et je vois ici un banquet à fa noces. Voilà comme vous dépensez votre bien; et c'est ai que vous festinez les dames en mon absence, et que v leur donnez la musique et la comédie, tandis que vous m'e voyez promener.

DORANTE.

Que voulez-vous dire, madame Jourdain? et quelles f taisies sont les vôtres, de vous aller mettre en tête que vo mari dépense son bien, et que c'est lui qui donne ce réga madame? Apprenez que c'est moi, je vous prie; qu'il fait seulement que me prêter sa maison, et que vous devr un peu mieux regarder aux choses que vous dites.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui, impertinente, c'est monsieur le comte qui donne t ceci à madame, qui est une personne de qualité. Il me f l'honneur de prendre ma maison, et de vouloir que je s avec lui.

MADAME JOURDAIN.

Ce sont des chansons que cela; je sais ce que je sais.

DORANTE.

Prenez, madame Jourdain, prenez de meilleures lunette

MADAME JOURDAIN.

Je n'ai que faire de lunettes, monsieur, et je vois ass clair. Il y a longtemps que je sens les choses, et je ne su pas une bête. Cela est fort vilain à vous, pour un grand se gneur, de prêter la main comme vous faites aux sottises d mon mari. Et vous, madame, pour une grande dame, ce n'est ni beau, ni honnête à vous, de mettre de la dissensi dans un ménage, et de souffrir que mon mari soit amoure de vous.

DORIMÈNE.

Que veut donc dire tout ceci? Allez, Dorante, vous vo moquez, de m'exposer aux sottes visions de cette extr vagante.

DORANTE, suivant Dorimène, qui sort.

Madame, holà! madame, où courez-vous?

MONSIEUR JOURDAIN.

Madame... Monsieur le comte, faites-lui mes excuses, et tâchez de la ramener.

SCÈNE III. — MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah! impertinente que vous êtes, voilà de vos beaux faits! Vous me venez faire des affronts devant tout le monde; et vous chassez de chez moi des personnes de qualité!

MADAME JOURDAIN.

Je me moque de leur qualité.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je ne sais qui me tient, maudite, que je ne vous fende la tête avec les pièces du repas que vous êtes venue troubler.

(Les laquais emportent la table.)

MADAME JOURDAIN, sortant.

Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défends, et j'aurai pour moi toutes les femmes.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous faites bien d'éviter ma colère.

SCÈNE IV. — MONSIEUR JOURDAIN, seul.

Elle est arrivée là bien malheureusement. J'étois en humeur de dire de jolies choses; et jamais je ne m'étois senti tant d'esprit. Qu'est-ce que c'est que cela?

SCÈNE V. — MONSIEUR JOURDAIN; COVIELLE, déguisé.

COVIELLE.

Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, monsieur.

COVIELLE, étendant la main à un pied de terre.

Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela.

MONSIEUR JOURDAIN.

Moi?

COVIELLE.

Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous *prenoient dans leurs bras* pour vous baiser.

MONSIEUR JOURDAIN.

Pour me baiser?

COVIELLE.

Oui. J'étois grand ami de feu monsieur votre père.

MONSIEUR JOURDAIN.

De feu monsieur mon père?

COVIELLE.

Oui. C'étoit un fort honnête gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment dites-vous?

COVIELLE.

Je dis que c'étoit un fort honnête gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mon père?

COVIELLE.

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous l'avez fort connu?

COVIELLE.

Assurément.

MONSIEUR JOURDAIN.

Et vous l'avez connu pour gentilhomme?

COVIELLE.

Sans doute.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je ne sais donc pas comment le monde est fait!

COVIELLE.

Comment?

MONSIEUR JOURDAIN.

Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il marchand.

COVIELLE.

Lui, marchand! C'est pure médisance, il ne l'a j été. Tout ce qu'il faisoit, c'est qu'il étoit fort obligeant officieux; et, comme il se connoissoit fort bien en étoff en alloit choisir de tous les côtés, les faisoit apporter lui, et en donnoit à ses amis pour de l'argent.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je suis ravi de vous connoître, afin que vous rendi témoignage-là, que mon père étoit gentilhomme.

COVIELLE.

Je le soutiendrai devant tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène?

COVIELLE.

Depuis avoir connu feu monsieur votre père, honnête ;entilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le nonde.

MONSIEUR JOURDAIN.

Par tout le monde?

COVIELLE.

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là.

COVIELLE.

Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours; et, par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

Quelle?

COVIELLE.

Vous savez que le fils du Grand Turc est ici[1]?

[1] « A cette époque, dit l'auteur anonyme de la *Vie de Molière*, un ambassadeur urc étoit à la cour de France. Le roi, qui aimoit à briller, lui donna audience ec un habit superbe, chargé de pierreries. Cet envoyé, sortant des appartetents, témoigna de l'admiration pour la bonne mine et l'air majestueux du roi, ns dire un seul mot de la richesse des pierreries. Un courtisan, voulant savoir qu'il en pensoit, s'avisa de le mettre sur ce chapitre, et eut pour réponse qu'il avoit rien là de fort admirable pour un homme qui avoit vu le Levant; et lorsque le Grand Seigneur sortoit, son cheval étoit plus richement orné l'habit qu'il venoit de voir. Colbert, qui entendit cette réponse, recomnda à Molière celui qui l'avoit faite; et comme Molière travailloit alors au *rgeois gentilhomme*, et qu'il savoit que l'Excellence turque viendroit à la nédie, il imagina le spectacle ridicule qui sert de dénoûment à la pièce. Je s ce fait d'une personne encore vivante, qui étoit alors à la cour. Quant à écution, il est à remarquer que Lulli, qui étoit aussi excellent grimacier xcellent musicien, voulut chanter lui-même le rôle du muphti; en quoi onne n'a été capable de l'égaler. L'ambassadeur, qu'on vouloit mortifier par e extravagante peinture des cérémonies de sa nation, en fit une critique fort érée : il trouva à redire qu'on donnât la bastonnade sur le dos au lieu de la ner sur la plante des pieds, comme c'est l'usage. Molière répondit qu'il oit pas prétendu représenter au juste les cérémonies turques, mais en imar une qui fût risible*; et il faut avouer qu'il* a réussi. » (*Vie de Molière*, *e en 1724 par un auteur anonyme.*)

MONSIEUR JOURDAIN.

Moi? Non.

COVIELLE.

Comment! il a un train tout à fait magnifique; tou monde le va voir, et il a été reçu en ce pays comme un gneur d'importance.

MONSIEUR JOURDAIN.

Par ma foi, je ne savois pas cela.

COVIELLE.

Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est am reux de votre fille.

MONSIEUR JOURDAIN.

Le fils du Grand Turc?

COVIELLE.

Oui; et il veut être votre gendre.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mon gendre, le fils du Grand Turc!

COVIELLE.

Le fils du Grand Turc votre gendre. Comme je le voir, et que j'entends parfaitement sa langue, il s'entr avec moi; et, après quelques autres discours, il me *Acciam croc soler onch alla moustaph gidelum amana varahini oussere carbulath*, c'est-à-dire : N'as-tu point une jeune belle personne, qui est la fille de monsieur J dain, gentilhomme parisien?

MONSIEUR JOURDAIN.

Le fils du Grand Turc dit cela de moi?

COVIELLE.

Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connoi particulièrement, et que j'avois vu votre fille : Ah! dit-il, *marababa sahem!* c'est-à-dire : Ah! que je amoureux d'elle!

MONSIEUR JOURDAIN.

Marababa sahem veut dire : Ah! que je suis amou d'elle?

COVIELLE.

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN.

Par ma foi, vous faites bien de me le dire; car, p moi, je n'aurois jamais cru que marababa sahem eût v

dire : Ah ! que je suis amoureux d'elle ! Voilà une langue admirable que ce turc !

COVIELLE.

Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire *cacaracamouchen* ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Cacaracamouchen ? Non.

COVIELLE.

C'est-à-dire, Ma chère ame.

MONSIEUR JOURDAIN.

Cacaracamouchen veut dire, Ma chère ame ?

COVIELLE.

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voilà qui est merveilleux ! *Cacaracamouchen*, Ma chère ame. Diroit-on jamais cela ? Voilà qui me confond.

COVIELLE.

Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage ; et, pour avoir un beau-père qui soit digne de lui, il veut vous faire *mamamouchi* [1], qui est une certaine grande dignité de son pays.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mamamouchi ?

COVIELLE.

Oui, *mamamouchi* ; c'est-à-dire, en notre langue, paladin. Paladin, ce sont de ces anciens... Paladin, enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde, et vous irez de pair avec les plus grands seigneurs de la terre.

MONSIEUR JOURDAIN.

Le fils du Grand Turc m'honore beaucoup ; et je vous prie de me mener chez lui pour lui faire mes remercîments.

COVIELLE.

Comment ! le voilà qui va venir ici.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il va venir ici ?

COVIELLE.

Oui ; et il amène toutes choses pour la cérémonie de votre dignité.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voilà qui est bien prompt.

[1] *Mamamouchi*, mot forgé par Molière, et qui a pris place dans notre langage.

COVIELLE.

Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

MONSIEUR JOURDAIN.

Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille est u opiniâtre qui s'est allée mettre dans la tête un certa Cléonte, et elle jure de n'épouser personne que celui-là.

COVIELLE.

Elle changera de sentiment quand elle verra le fils d Grand Turc; et puis il se rencontre ici une aventure mer veilleuse : c'est que le fils du Grand Turc ressemble à c Cléonte, à peu de chose près. Je viens de le voir, on me l'a montré; et l'amour qu'elle a pour l'un pourra passer aisément à l'autre, et... Je l'entends venir; le voilà.

SCÈNE VI. — CLÉONTE, en Turc; TROIS PAGES, portant la veste de Cléonte; MONSIEUR JOURDAIN, COVIELLE.

CLÉONTE.

Ambousahim oqui boraf, Jordina, salamalequi.

COVIELLE, à monsieur Jourdain.

C'est-à-dire : Monsieur Jourdain, votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri. Ce sont façons de parler obligeantes de ces pays-là.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je suis très humble serviteur de Son Altesse turque.

COVIELLE.

Carigar camboto oustin moraf.

CLÉONTE.

Oustin yoc catamalequi basum base alla moran.

COVIELLE.

Il dit : Que le ciel vous donne la force des lions et la prudence des serpents.

MONSIEUR JOURDAIN.

Son Altesse turque m'honore trop, et je lui souhaite toutes sortes de prospérités.

COVIELLE.

Ossa binamen sadoc babally oracaf ouram.

CLÉONTE.

Belmen.

COVIELLE.

Il dit que vous alliez vite avec lui vous préparer pour la

cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, et de conclure le mariage.

MONSIEUR JOURDAIN.

Tant de choses en deux mots?

COVIELLE.

Oui. La langue turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vite où il souhaite.

SCÈNE VII. — COVIELLE, seul.

Ah! ah! ah! Ma foi, cela est tout à fait drôle. Quelle dupe! quand il auroit appris son rôle par cœur, il ne pourroit pas le mieux jouer. Ah! ah!

SCÈNE VIII. — DORANTE, COVIELLE.

COVIELLE.

Je vous prie, monsieur, de nous vouloir aider céans dans une affaire qui s'y passe.

DORANTE.

Ah! ah! Covielle, qui t'auroit reconnu? Comme te voilà ajusté!

COVIELLE.

Vous voyez. Ah! ah!

DORANTE.

De quoi ris-tu?

COVIELLE.

D'une chose, monsieur, qui le mérite bien.

DORANTE.

Comment?

COVIELLE.

Je vous le donnerois en bien des fois, monsieur, à deviner le stratagème dont nous nous servons auprès de monsieur Jourdain, pour porter son esprit à donner sa fille à mon maître.

DORANTE.

Je ne devine point le stratagème; mais je devine qu'il ne manquera pas de faire son effet, puisque tu l'entreprends.

COVIELLE.

Je sais, monsieur, que la bête vous est connue.

DORANTE.

Apprends-moi ce que c'est.

COVIELLE.

Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin, pour place à ce que j'aperçois venir. Vous pourrez voir une tie de l'histoire, tandis que je vous conterai le reste.

SCÈNE IX.

CÉRÉMONIE TURQUE [1].

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS, assistants du muphti, ch et dansants.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Six Turcs entrent gravement deux à deux, au son des i ments. Ils portent trois tapis qu'ils lèvent fort haut, apr avoir fait, en dansant, plusieurs figures. Les Turcs cha passent par-dessous ces tapis pour s'aller ranger aux côtés du théâtre. Le muphti, accompagné des dervis, cette marche.

Alors les Turcs étendent les tapis par terre, et se mettent sus à genoux. Le muphti et les dervis restent debout a lieu d'eux; et, pendant que le muphti invoque Mahom faisant beaucoup de contorsions et de grimaces, sans pr une seule parole, les Turcs assistants se prosternent ju terre, chantant *Alli*, lèvent les bras au ciel, en chantant ce qu'ils continuent jusqu'à la fin de l'invocation, apr quelle ils se lèvent tous, chantant *Alla eckber* [3]; et deux d vont chercher monsieur Jourdain.

SCÈNE X. — LE MUPHTI, DERVIS, TURCS chant dansants; MONSIEUR JOURDAIN vêtu à la turque, la tête ras turban et sans sabre.

LE MUPHTI, à monsieur Jourdain.

Se ti sabir,
Ti respondir;
Se non sabir,
Tazir, tazir.

Mi star muphti,
Ti qui star si?

[1] Lulli, déjà célèbre, avait composé la musique de cette cérémonie
[2] *Alli* et *Alla*, qui s'écrit Allah, signifient Dieu.
[3] *Alla eckber* signifie Dieu est grand.

Non intendir;
Tazir, tazir[1].

(Deux dervis font retirer monsieur Jourdain.)

SCÈNE XI. — LE MUPHTI, DERVIS, TURCS chantants et dansants.

LE MUPHTI.

Dice, Turque, qui star quista? Anabatista? anabatista?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Zuinglista?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Coffita?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Hussita? Morista? Fronista?

LES TURCS.

Ioc, ioc, ioc[2].

LE MUPHTI.

Ioc, ioc, ioc. Star pagana?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Luterana?

LES TURCS.

Ioc.

[1] Ces deux petits couplets chantés par le muphti sont en langue franque. On sait que cette langue, parlée dans les États barbaresques, est un mélange corrompu d'italien, d'espagnol, de portugais, etc., dans lequel les verbes sont employés à l'infinitif seulement, comme dans le jargon des nègres de nos colonies. Voici l'explication des deux couplets : « Si tu sais, réponds; si tu ne sais pas, » tais-toi. Je suis le muphti. Toi, qui es-tu? Tu ne comprends pas, tais-toi. » Tout ce qui se dit dans le reste de l'acte est également en langue franque, à l'exception de quelques mots turcs qui seront traduits à mesure. (Auger.)

[2] « Dis, Turc, qui est celui-ci? Est-il anabaptiste? » — *Ioc;* ou plutôt *yoc*, mot turc qui signifie, non. — *Zuinglista*, zuinglien, ou de la secte de Zuingle. — *Coffita*, cophtite ou cophte, chrétien d'Égypte, de la secte des jacobites. — *Hussita*, hussite, ou de la secte de Jean Huss. — *Morista*, more. — *Fronista*, probablement *phroniste, ou contemplatif.* » (Auger.)

LE MUPHTI.

Puritana?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Bramina? Moffina? Zurina?

LES TURCS.

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI.

Ioc, ioc, ioc. Mahametana? Mahametana?

LES TURCS.

Hi Valla. Hi Valla.

LE MUPHTI.

Como chamara? Como chamara[1]?

LES TURCS.

Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI, *sautant.*

Giourdina, Giourdina.

LES TURCS.

Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI.

Mahameta, per Giourdina,
Mi pregar sera e matina.
Voler far un paladina
De Giourdina, de Giourdina;
Dar turbanta, e dar scarrina,
Con galera, e brigantina,
Per deffender Palestina.
Mahameta, per Giourdina,
Mi pregar sera e matina.
(Aux Turcs.)
Star bon Turca Giourdina[2]?

[1] « Est-il païen? » — *Luterana*, luthérien. — *Puritana*, puritain. mina, bramine. — Quant à *Moffina* et à *Zurina*, ce sont probablement d'invention; au moins ne les ai-je trouvés dans aucun des livres qui tr religions et des sectes religieuses. — *Hi Valla*, mots arabes, qui devr écrits, *Hi Vallah*, et qui signifient : Oui, par Dieu. — *Como cham* ment se nomme-t-il? (Au

[2] Les questions du muphti aux Turcs, et les réponses de ceux-ci, o primées, pour la première fois, dans l'édition de 1682. L'édition origi seulement ces mots, qui les indiquent : « Le muphti demande en mê » aux assistants, de quelle religion est le Bourgeois, et ils l'assure

LES TURCS.

Hi Valla. Hi Valla.

LE MUPHTI, chantant et dansant.

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da[1].

LES TURCS.

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

SCÈNE XII. — TURCS chantants et dansants.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

NE XIII. — LE MUPHTI, DERVIS, MONSIEUR JOURDAIN, TURCS chantants et dansants.

uphti revient coiffé avec son turban de cérémonie, qui est ne grosseur démesurée, et garni de bougies allumées à atre ou cinq rangs ; il est accompagné de deux dervis qui rtent l'Alcoran, et qui ont des bonnets pointus, garnis aussi bougies allumées.

leux autres dervis amènent monsieur Jourdain, et le font ttre à genoux, les mains par terre, de façon que son dos, sur uel est mis l'Alcoran, sert de pupitre au muphti, qui fait une onde invocation burlesque, fronçant le sourcil, frappant de nps en temps sur l'Alcoran, et tournant les feuillets avec écipitation ; après quoi, en levant les bras au ciel, le muphti e à haute voix : *Hou.*

ant cette seconde invocation, les Turcs assistants, s'inclint et se relevant alternativement, chantent aussi *Hou*, , *hou*.

SIEUR JOURDAIN, après qu'on lui a ôté l'Alcoran de dessus le dos.

lf.

LE MUPHTI, à monsieur Jourdain.

Ti non star furba?

LES TURCS.

No, no, no.

---

métan. » Les éditeurs de 1682 ont fait entrer dans leur texte ce qui se la représentation. — « Je prierai soir et matin Mahomet pour Jourdain. ux faire de Jourdain un paladin. Je lui donnerai turban et sabre, avec e et brigantin, pour défendre la Palestine. Je prierai soir et matin Mat pour Jourdain. (*Aux Turcs.*) Jourdain est-il bon Turc ? » (Auger.) me on l'a vu plus haut, *Hi Valla*, ou plutôt *Ei Vallah*, signifie, en ui, par Dieu. Ces syllabes, ainsi détachées, n'ont aucun sens. Mais, en rochant, et en rectifiant ce qu'elles ont d'incorrect, on en forme aisées mots : *Allah, baba, hou, Allah, baba*, qui sont véritablement turcs, gnifient : *Dieu, mon père ; Dieu, Dieu,* mon père. (Auger.)

LE MUPHTI.

Non star forfanta?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI, aux Turcs.

Donar turbanta.

LES TURCS.

Ti non star furba?
No, no, no.
Non star forfanta?
No, no, no.
Donar turbanta[1].

TROISIÈME ENTREE DE BALLET.

Les Turcs dansants mettent le turban sur la tête de mo
Jourdain au son des instruments.

LE MUPHTI, donnant le sabre à monsieur Jourdain.

Ti star nobile, non star fabbola.
Pigliar schiabbola.

LES TURCS, mettant le sabre à la main.

Ti star nobile, non star fabbola.
Pigliar schiabbola.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Turcs dansants donnent en cadence plusieurs coups de
à monsieur Jourdain.

LE MUPHTI.

Dara, dara
Bastonnara.
Dara, dara
Bastonnara[1].

CINQUIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Turcs dansants donnent à monsieur Jourdain des co
bâton en cadence.

[1] *Hou*, mot arabe qui signifie *lui*, est un des noms que les musulm
nent à Dieu : ils ne le prononcent qu'avec une crainte respectueuse. ·
» n'es point fourbe? – Tu n'es point imposteur? — Donnez le turba
(Auger

[1] «Tu es noble, ce n'est point une fable. Prends ce sabre.» – «Donn

LE MUPHTI.

Non tener honta,
Questa star l'ultima affronta.

LES TURCS.

Non tener honta,
Questa star l'ultima affronta[1].

Le muphti commence une troisième invocation. Les dervis le soutiennent par-dessous les bras avec respect ; après quoi les Turcs chantants et dansants, sautant autour du muphti, se retirent avec lui et emmènent monsieur Jourdain.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN.

MADAME JOURDAIN.

Ah ! mon Dieu, miséricorde ! Qu'est-ce que c'est donc que cela ? Quelle figure ! Est-ce un momon[2] que vous allez porter, et est-il temps d'aller en masque ? Parlez donc, qu'est-ce que c'est que ceci ? Qui vous a fagoté comme cela ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un *mamamouchi !*

MADAME JOURDAIN.

Comment donc ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui, il me faut porter du respect maintenant, et l'on vient de me faire *mamamouchi*.

MADAME JOURDAIN.

Que voulez-vous dire avec votre *mamamouchi ?*

» nez la bastonnade. » *Bastonata* serait sûrement plus exact que *bastonnara ;* mais il fallait rimer avec *dara*. (Auger.)

[1] « N'aie point honte, c'est le dernier affront. » (Auger.)

[2] Grosse *pelote que l'on portait dans les mascarades*, comme si c'était une *bourse contenant des enjeux. (Voir F. Génin, Lexique*, etc.)

LE MUPHTI.

Non tener honta,
Questa star l'ultima affronta.

LES TURCS.

Non tener honta,
Questa star l'ultima affronta[1].

Le muphti commence une troisième invocation. Les dervis le soutiennent par-dessous les bras avec respect ; après quoi les Turcs chantants et dansants, sautant autour du muphti, se retirent avec lui et emmènent monsieur Jourdain.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN.

MADAME JOURDAIN.

Ah! mon Dieu, miséricorde! Qu'est-ce que c'est donc que cela? Quelle figure! Est-ce un momon[2] que vous allez porter, et est-il temps d'aller en masque? Parlez donc, qu'est-ce que c'est que ceci? Qui vous a fagoté comme cela?

MONSIEUR JOURDAIN.

Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un *mamamouchi!*

MADAME JOURDAIN.

Comment donc?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui, il me faut porter du respect maintenant, et l'on vient de me faire *mamamouchi*.

MADAME JOURDAIN.

Que voulez-vous dire avec votre *mamamouchi*?

» nez la bastonnade. » *Bastonata* serait sûrement plus exact que *bastonnara;* mais il fallait rimer avec *dara*. (Auger.)

[1] « N'aie point honte, c'est le dernier affront. » (Auger.)

[2] Grosse pelote que l'on portait dans les mascarades, comme si c'était une bourse contenant des enjeux. (Voir F. Génin, *Lexique*, etc.)

MONSIEUR JOURDAIN.

Mamamouchi, vous dis-je. Je suis *mamamouchi*.

MADAME JOURDAIN.

Quelle bête est-ce là?

MONSIEUR JOURDAIN.

Mamamouchi, c'est-à-dire, en notre langue, paladin.

MADAME JOURDAIN.

Baladin! Êtes-vous en âge de danser des ballets?

MONSIEUR JOURDAIN.

Quelle ignorante! Je dis paladin : c'est une dignité on vient de me faire la cérémonie.

MADAME JOURDAIN.

Quelle cérémonie donc?

MONSIEUR JOURDAIN.

Mahameta per Jordina.

MADAME JOURDAIN.

Qu'est-ce que cela veut dire?

MONSIEUR JOURDAIN.

Jordina, c'est-à-dire Jourdain.

MADAME JOURDAIN.

Hé bien? quoi, Jourdain?

MONSIEUR JOURDAIN.

Voler far un paladina de Jordina.

MADAME JOURDAIN.

Comment?

MONSIEUR JOURDAIN.

Dar turbanta con galera.

MADAME JOURDAIN.

Qu'est-ce à dire, cela?

MONSIEUR JOURDAIN.

Per deffender Palestina.

MADAME JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire?

MONSIEUR JOURDAIN.

Dara, dara bastonnara.

MADAME JOURDAIN.

Qu'est-ce donc que ce jargon-là?

MONSIEUR JOURDAIN.

Non tener honta, questa star l'ultima affronta.

MADAME JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est donc que tout cela?

MONSIEUR JOURDAIN, chantant et dansant.

a la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

(Il tombe par terre.)

MADAME JOURDAIN.

is! mon Dieu! mon mari est devenu fou!

MONSIEUR JOURDAIN, se relevant et s'en allant.

;, insolente. Portez respect à monsieur le *mama-i.*

MADAME JOURDAIN, seule

est-ce donc qu'il a perdu l'esprit? Courons l'empêcher lir. (Apercevant Dorimène et Dorante.) Ah! ah! voici juste- e reste de notre écu[1]. Je ne vois que chagrin de tous

SCÈNE II. — DORANTE, DORIMÈNE.

DORANTE.

, madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on voir; et je ne crois pas que dans tout le monde il soit e de trouver encore un homme aussi fou que celui-là. , madame, il faut tâcher de servir l'amour de Cléonte, puyer toute sa mascarade. C'est un fort galant homme, mérite que l'on s'intéresse pour lui.

DORIMÈNE.

fais beaucoup de cas, et il est digne d'une bonne ?.

DORANTE.

'e cela, nous avons ici, madame, un ballet qui nous t, que nous ne devons pas laisser perdre; et il faut oir si mon idée pourra réussir.

DORIMÈNE.

vu là des apprêts magnifiques, et ce sont des choses, te, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux enfin mpêcher vos profusions; et, pour rompre le cours à les dépenses que je vous vois faire pour moi, j'ai ré- e me marier promptement avec vous. C'en est le vrai ; et toutes ces choses finissent avec le mariage, comme savez[1].

ression figurée, prise du change des monnaies. Voici le reste de notre est-à-dire : voici qui complète notre infortune. (F. Génin.)

: mots, *comme vous savez*, sont ajoutés dans l'édition de 1682

DORANTE.

Ah! madame, est-il possible que vous ayez pu prendre pour moi une si douce résolution?

DORIMÈNE.

Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner; et, sans cela, je vois bien qu'avant qu'il fût peu vous n'auriez pas un sou.

DORANTE.

Que j'ai d'obligation, madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien! Il est entièrement à vous, aussi bien que mon cœur; et vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

DORIMÈNE.

J'userai bien de tous les deux. Mais voici votre homme: la figure en est admirable.

SCÈNE III. — MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE.

DORANTE.

Monsieur, nous venons rendre hommage, madame et moi, à votre nouvelle dignité, et nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du Grand Turc.

MONSIEUR JOURDAIN, après avoir fait les révérences à la turque.

Monsieur, je vous souhaite la force des serpents et la prudence des lions.

DORIMÈNE.

J'ai été bien aise d'être des premières, monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

MONSIEUR JOURDAIN.

Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri. Je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent; et j'ai beaucoup de joie de vous voir revenue ici, pour vous faire les très humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

DORIMÈNE.

Cela n'est rien; j'excuse en elle un pareil mouvement: votre cœur lui doit être précieux; et il n'est pas étrange que la possession d'un homme comme vous puisse inspirer quelques alarmes.

MONSIEUR JOURDAIN.

possession de mon cœur est une chose qui vous est acquise.

DORANTE.

us voyez, madame, que monsieur Jourdain n'est pas s gens que les prospérités aveuglent, et qu'il sait, dans andeur, connoître encore ses amis.

DORIMÈNE.

st la marque d'une ame tout à fait généreuse.

DORANTE.

ı est donc Son Altesse turque? nous voudrions bien, ne vos amis, lui rendre nos devoirs.

MONSIEUR JOURDAIN.

voilà qui vient; et j'ai envoyé querir ma fille pour lui ier la main.

CÈNE IV. — MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, CLÉONTE, habillé en Turc.

DORANTE, à Cléonte.

nsieur, nous venons faire la révérence à Votre Altesse, ne amis de monsieur votre beau-père, et l'assurer avec ct de nos très humbles services.

MONSIEUR JOURDAIN.

ı est le truchement, pour lui dire qui vous êtes, et lui entendre ce que vous dites? Vous verrez qu'il vous ré- ra; et il parle turc à merveille. (A Cléonte.) Holà! où re est-il allé? *Strouf, strif, strof, straf.* Monsieur est *rande segnore, grande segnore, grande segnore;* et ma- , une *granda dama, granda dama.* (Voyant qu'il ne se fait ntendre.) Ah! (A Cléonte, montrant Dorante.) Monsieur, lui *ma- ouchi* françois, et madame *mamamouchie* françoise. e puis pas parler plus clairement. Bon! voici l'inter- .

IE V. — MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DO- ANTE; CLÉONTE, habillé en Turc; COVIELLE, déguisé.

MONSIEUR JOURDAIN.

ù allez-vous donc? nous ne saurions rien dire sans vous. ant Cléonte.) Dites-lui un peu que monsieur et madame des personnes de *grande qualité*, qui lui viennent faire

la révérence, comme mes amis, et l'assurer de leu vices. (A Dorimène et à Dorante.) Vous allez voir comme il pondre.

COVIELLE.

Alabala crociam acci boram alabamen.

CLÉONTE.

Catalequi tubal ourin soter amalouchan.

MONSIEUR JOURDAIN, à Dorimène et à Dorante.

Voyez-vous?

COVIELLE.

Il dit que la pluie des prospérités arrose en tout te jardin de votre famille.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous l'avois bien dit, qu'il parle turc.

DORANTE.

Cela est admirable.

SCÈNE VI. — LUCILE, CLÉONTE, MONSIEUR JOU DORIMÈNE, DORANTE, COVIELLE.

MONSIEUR JOURDAIN.

Venez, ma fille; approchez-vous, et venez donn main à monsieur, qui vous fait l'honneur de vous der en mariage.

LUCILE.

Comment! mon père, comme vous voilà fait! est comédie que vous jouez?

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, non, ce n'est pas une comédie; c'est une fort sérieuse, et la plus pleine d'honneur pour vous peut souhaiter. (Montrant Cléonte.) Voilà le mari que donne.

LUCILE.

A moi, mon père?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui, à vous. Allons, touchez-lui dans la main, et graces au ciel de votre bonheur.

LUCILE.

Je ne veux point me marier.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je le veux, moi, qui suis votre père.

LUCILE.

n ferai rien.

MONSIEUR JOURDAIN.

ue de bruit! Allons, vous dis-je. Çà, votre main.

LUCILE.

non père; je vous l'ai dit, il n'est point de pouvoir
puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte;
résoudrai plutôt à toutes les extrémités, que de...
ant Cléonte.) Il est vrai que vous êtes mon père; je
s entière obéissance; et c'est à vous à disposer de
1 vos volontés.

MONSIEUR JOURDAIN.

e suis ravi de vous voir si promptement revenue
re devoir; et voilà qui me plaît, d'avoir une fille
e.

'II. — MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, MONSIEUR
AIN, LUCILE, DORANTE, DORIMÈNE, COVIELLE.

MADAME JOURDAIN.

ient donc? qu'est-ce que c'est que ceci? on dit que
ilez donner votre fille en mariage à un carême-
'.

MONSIEUR JOURDAIN.

-vous vous taire, impertinente? Vous venez tou-
ler vos extravagances à toutes choses; et il n'y a
en de vous apprendre à être raisonnable.

MADAME JOURDAIN.

vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage; et vous
folie en folie. Quel est votre dessein, et que voulez-
e avec cet assemblage?

MONSIEUR JOURDAIN.

ix marier notre fille avec le fils du Grand Turc.

MADAME JOURDAIN.

e fils du Grand Turc?

MONSIEUR JOURDAIN, montrant Covielle.

'aites-lui faire vos compliments par le truchement
1.

dire à un masque du mardi gras. Voir plus haut la note sur carême-
id., act. III, sc. III.

MADAME JOURDAIN.

Je n'ai que faire du truchement, et je lui dirai moi-même, à son nez, qu'il n'aura point ma fille.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, encore une fois?

DORANTE.

Comment! madame Jourdain, vous vous opposei honneur comme celui-là? vous refusez Son Altesse pour gendre?

MADAME JOURDAIN.

Mon Dieu! monsieur, mêlez-vous de vos affaires.

DORIMÈNE.

C'est une grande gloire qui n'est pas à rejeter.

MADAME JOURDAIN.

Madame, je vous prie aussi de ne vous point embai de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE.

C'est l'amitié que nous avons pour vous qui nous i téresser dans vos avantages.

MADAME JOURDAIN.

Je me passerai bien de votre amitié.

DORANTE.

Voilà votre fille qui consent aux volontés de son pè

MADAME JOURDAIN.

Ma fille consent à épouser un Turc?

DORANTE.

Sans doute.

MADAME JOURDAIN.

Elle peut oublier Cléonte?

DORANTE.

Que ne fait-on pas pour être grand' dame?

MADAME JOURDAIN.

Je l'étranglerois de mes mains, si elle avoit fait u comme celui-là.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voilà bien du caquet! Je vous dis que ce mariag fera.

MADAME JOURDAIN.

Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah! que de bruit!

LUCILE.

Ma mère!

MADAME JOURDAIN.

Allez! vous êtes une coquine.

MONSIEUR JOURDAIN, à madame Jourdain.

Quoi! vous la querellez de ce qu'elle m'obéit!

MADAME JOURDAIN.

Oui; elle est à moi aussi bien qu'à vous.

COVIELLE, à madame Jourdain.

Madame!

MADAME JOURDAIN.

Que me voulez-vous conter, vous?

COVIELLE.

Un mot.

MADAME JOURDAIN.

Je n'ai que faire de votre mot.

COVIELLE, à monsieur Jourdain.

Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

MADAME JOURDAIN.

Je n'y consentirai point.

COVIELLE.

Écoutez-moi seulement.

MADAME JOURDAIN.

Non.

MONSIEUR JOURDAIN, à madame Jourdain.

Écoutez-le.

MADAME JOURDAIN.

Non; je ne veux pas l'écouter.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il vous dira...

MADAME JOURDAIN.

Je ne veux point qu'il me dise rien.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voilà une grande obstination de femme! Cela vous fera-t-il mal de l'entendre?

COVIELLE.

Ne faites que m'écouter; vous ferez après ce qu'il vous plaira.

MADAME JOURDAIN.

Hé bien! quoi?

COVIELLE, bas, à madame Jourdain.

Il y a une heure, madame, que nous vous faisons si ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour ajuster aux visions de votre mari; que nous l'abusons ce déguisement, et que c'est Cléonte lui-même qui est l du Grand Turc?...

MADAME JOURDAIN, bas, à Covielle.

Ah! ah!

COVIELLE, bas, à madame Jourdain.

Et moi, Covielle, qui suis le truchement?

MADAME JOURDAIN, bas, à Covielle.

Ah! comme cela, je me rends.

COVIELLE, bas, à madame Jourdain.

Ne faites pas semblant de rien.

MADAME JOURDAIN, haut.

Oui, voilà qui est fait, je consens au mariage.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah! voilà tout le monde raisonnable. (A madame Jo Vous ne vouliez pas l'écouter. Je savois bien qu'il vous queroit ce que c'est que le fils du Grand Turc.

MADAME JOURDAIN.

Il me l'a expliqué comme il faut, et j'en suis sati Envoyons querir un notaire.

DORANTE.

C'est fort bien dit. Et afin, madame Jourdain, que puissiez avoir l'esprit tout à fait content, et que vous p aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir c de monsieur votre mari, c'est que nous nous serviro même notaire pour nous marier, madame et moi.

MADAME JOURDAIN.

Je consens aussi à cela.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à Dorante.

C'est pour lui faire accroire.

DORANTE, bas, à monsieur Jourdain.

Il faut bien l'amuser avec cette feinte.

MONSIEUR JOURDAIN, bas.

Bon, bon! (Haut.) Qu'on aille querir le notaire.

DORANTE.

Tandis qu'il viendra et qu'il dressera les contrats, v notre ballet, et donnons-en le divertissement à Son A turque.

MONSIEUR JOURDAIN.

fort bien avisé. Allons prendre nos places.

MADAME JOURDAIN.

:ole?

MONSIEUR JOURDAIN.

donne au truchement; et ma femme, à qui la

COVIELLE.

:ur, je vous remercie. (A part.) Si l'on en peut voir fou, je l'irai dire à Rome.

(La comédie finit par un petit ballet qui avoit été préparé.)

PREMIÈRE ENTRÉE.

ıe vient donner les livres du ballet, qui d'abord est fa- ıar une multitude de gens de provinces différentes, qui :n musique pour en avoir, et par trois importuns qu'il toujours sur ses pas.

DIALOGUE DES GENS

QUI EN MUSIQUE DEMANDENT DES LIVRES.

TOUS.

monsieur, à moi, de grace, à moi, monsieur :
:, s'il vous plaît, à votre serviteur.

HOMME DU BEL AIR.

r, distinguez-nous parmi les gens qui crient.
s livres ici; les dames vous en prient.

AUTRE HOMME DU BEL AIR.

ıonsieur! monsieur, ayez la charité
n jeter de notre côté.

FEMME DU BEL AIR.

n Dieu, qu'aux personnes bien faites
sait peu rendre honneur céans!

AUTRE FEMME DU BEL AIR.

n'ont des livres et des bancs
e pour mesdames les grisettes.

GASCON.

! l'homme aux libres, qu'on m'en vaille.
déja lé poumon usé.
ıs boyez qué chacun mé raille;
jé suis *escandalisé*

Dé boir ès mains de la canaille
Ce qui m'est par bous réfusé.

AUTRE GASCON.

Hé! cadédis, monseu, boyez qui l'on pût être.
Un libret, jé bous prie, au varon d'Asbarat.
Jé pensé, mordi, qué lé fat
N'a pas l'honneur dé mé connoître.

LE SUISSE.

Montsir le donner de papieir,
Que vuel dire sti façon de fifre?
Moi l'écorchair tout mon gosieir
A crieir,
Sans que je pouvre afoir ein lifre.
Pardi, mon foi, montsir, je pense fous l'être ifre.

VIEUX BOURGEOIS BABILLARD.

De tout ceci, franc et net,
Je suis mal satisfait.
Et cela sans doute est laid,
Que notre fille
Si bien faite et si gentille,
De tant d'amoureux l'objet,
N'ait pas à son souhait
Un livre de ballet,
Pour lire le sujet
Du divertissement qu'on fait;
Et que toute notre famille
Si proprement s'habille
Pour être placée au sommet
De la salle où l'on met
Les gens de l'entriguet!
De tout ceci, franc et net,
Je suis mal satisfait;
Et cela sans doute est laid.

VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE.

Il est vrai que c'est une honte;
Le sang au visage me monte;
Et ce jeteur de vers, qui manque au capital,
L'entend fort mal :
C'est un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal,

De faire si peu de compte
D'une fille qui fait l'ornement principal
Du quartier du Palais-Royal,
Et que, ces jours passés, un comte
Fut prendre la première au bal.
Il l'entend mal,
C'est un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal.

HOMMES ET FEMMES DU BEL AIR.

Ah! quel bruit!
Quel fracas!
Quel chaos!
Quel mélange!
Quelle confusion!
Quelle cohue étrange!
Quel désordre!
Quel embarras!
On y sèche.
L'on n'y tient pas.

GASCON.

Bentré! je suis à vout.

AUTRE GASCON.

J'enragé, Diou mé damne

LE SUISSE.

Ah! que l'y faire saif dans sti sal de cians!

GASCON.

Jé murs!

AUTRE GASCON.

Jé perds la tramontane!

LE SUISSE.

Mon foi, moi le foudrois être hors de dedans.

VIEUX BOURGEOIS BABILLARD.

Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas.
On fait de nous trop peu de cas,
Et je suis las
De ce tracas.
Tout ce fracas,

Cet embarras,
Me pèse par trop sur les bras.
S'il me prend jamais envie
De retourner de ma vie
A ballet ni comédie,
Je veux bien qu'on m'estropie.
Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas.
On fait de nous trop peu de cas.

VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE.

Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis;
Et sortons de ce taudis,
Où l'on ne peut être assis.
Ils seront bien ébaubis,
Quand ils nous verront partis.
Trop de confusion règne dans cette salle,
Et j'aimerois mieux être au milieu de la Halle.
Si jamais je reviens à semblable régale,
Je veux bien recevoir des soufflets plus de six.
Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis;
Et sortons de ce taudis,
Où l'on ne peut être assis.

TOUS.

A moi, monsieur, à moi, de grace, à moi, monsieur:
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

DEUXIÈME ENTREE.

Les trois importuns dansent.

TROISIÈME ENTRÉE.

TROIS ESPAGNOLS, chantant.

Sé que me muero de amor,
Y solicito el dolor.
Aun muriendo de querer,
De tan buen ayre adolezco

Que es mas de lo que padezco,
Lo que quiero padecer;
Y no pudiendo exceder
A mi deseo el rigor.

Sé que me muero de amor
Y solicito el dolor.

Lisonxeame la fuerte
Con piedad tan advertida,
Que me assegura la vida
En el riesgo de la muerte.
Vivir de su golpe fuerte
Es de mi salud primor.

Sé que me muero de amor
Y sòlicito el dolor[1].

(Six Espagnols dansent.)

TROIS MUSICIENS ESPAGNOLS.

Ay! que locura, con tanto rigor
Quexarse de Amor,
Del nino benito
Que todo es dulzura.
Ay! que locura!
Ay! que locura!

ESPAGNOL, chantant.

El dolor solicita,
El que al dolor se da:
Y nadie de amor muere,
Sino quien no save amar.

DEUX ESPAGNOLS.

Dulce muerte es el amor
Con correspondencia igual;
Y si esta gozamos hoy,
Porque la quieres turbar?

Je sais que je me meurs d'amour, et je recherche la douleur.
Quoique mourant de désir, je dépéris de si bon air, que ce que je désire souffrir est plus que ce que je souffre; et la rigueur de mon mal ne peut excéder mon désir.
Je sais, etc.
Le sort me flatte avec une pitié si attentive, qu'il m'assure la vie dans le danger de la mort. Vivre d'un coup si fort est le prodige de mon salut.
Je sais, etc. » (Auger.)

UN ESPAGNOL.

Alegrese enamorado
Y tome mi parecer,
Que en esto de querer,
Todo es hallar el vado.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Vaya, vaya de fiestas!
Vaya de bayle!
Alegria, alegria, alegria!
Que esto de dolor es fantasia [1].

QUATRIÈME ENTRÉE.

ITALIENS.

UNE MUSICIENNE ITALIENNE fait le premier récit dont voici les paroles :

Di rigori armata il seno,
Contro Amor mi ribellai;
Ma fui vinta in un baleno,
In mirar due vaghi rai.
Ahi! che resiste puoco
Cor di gelo a stral di fuoco!

Ma sì caro è 'l mio tormento,
Dolce è sì la piaga mia,
Ch' il penare è 'l mio contento,
E 'l sanarmi è tirannia.
Ahi! che più giova e piace,
Quanto amor è più vivace!

Après l'air que la musicienne a chanté, deux Scaramouches, deux Trivelins et un Arlequin, représentent une nuit à la manière des comédiens italiens, en cadence. Un musicien italien se joint à la musicienne italienne, et chante avec elle les paroles qui suivent :

[1] « Ah ! quelle folie de se plaindre de l'Amour avec tant de rigueur ! de l'en» fant gentil qui est la douceur même ! Ah ! quelle folie ! ah ! quelle folie!
» La douleur tourmente celui qui s'abandonne à la douleur : et personne ne » meurt d'amour, si ce n'est celui qui ne sait pas aimer.
L'amour est une douce mort, quand on est payé de retour ; et si nous en » jouissons aujourd'hui, pourquoi la veux-tu troubler ?
» Que l'amant se réjouisse, et adopte mon avis ; car lorsqu'on désire, tout est » de trouver le moyen.
» Allons, allons, des fêtes ; allons, de la danse. Gai, gai, gai ; la douleur n'est » qu'une fantaisie. » (Auger.)

LE MUSICIEN ITALIEN.

Bel tempo che vola
Rapisce il contento :
D' Amor ne la scola
Si coglie il momento.

LA MUSICIENNE.

Insin che florida
Ride l' età,
Che pur tropp' orrida,
Da noi sen va :

TOUS DEUX.

Sù cantiamo,
Sù godiamo
Ne' bei dì di gioventù;
'erduto ben non si racquista più.

MUSICIEN.

Pupilla ch' è vaga
Mill' alme incatena,
Fà dolce la piaga,
Felice la pena.

MUSICIENNE.

Ma poichè frigida
Langue l' età,
Più l' alma rigida
Fiamme non ha.

TOUS DEUX.

Sù cantiamo,
Sù godiamo
Ne' bei dì di gioventù;
'erduto ben non si racquista più [1].

près les dialogues italiens, les Scaramouches et Trivelins dansent une réjouissance.

Ayant armé mon sein de rigueurs, je me révoltai contre l'Amour ; mais je vaincue, avec la promptitude de l'éclair, en regardant deux beaux yeux. ! qu'un cœur de glace résiste peu à une flèche de feu !
Cependant mon tourment m'est si cher, et ma plaie m'est si douce, que ma

CINQUIÈME ENTRÉE.

FRANÇOIS.

DEUX MUSICIENS POITEVINS dansent, et chantent les pa suivent.

PREMIER MENUET.

Ah! qu'il fait beau dans ces bocages!
Ah! que le ciel donne un beau jour!

AUTRE MUSICIEN.

Le rossignol, sous ces tendres feuillages,
Chante aux échos son doux retour :
Ce beau séjour,
Ces doux ramages
Ce beau séjour
Nous invite à l'amour.

DEUXIÈME MENUET. — TOUS DEUX ENSEMBLE.

Vois, ma Climène,
Vois, sous ce chêne,
S'entre-baiser ces oiseaux amoureux :
Ils n'ont rien dans leurs vœux
Qui les gêne;
De leurs doux feux
Leur ame est pleine.
Qu'ils sont heureux!
Nous pouvons tous deux,

» peine fait mon bonheur, et que me guérir serait une tyrannie. Ah! plu
» est vif, plus il a de charmes et cause de plaisir.
» Le beau temps, qui s'envole, emporte le plaisir : à l'école d'Amou
» prend à profiter du moment.
» Tant que rit l'âge fleuri, qui trop promptement, hélas! s'éloigne de
» Chantons, jouissons dans les beaux jours de la jeunesse ; un bien
» se recouvre plus.
» Un bel œil enchaîne mille cœurs ; ses blessures sont douces ; le
» cause est un bonheur.
» Mais quand languit l'âge glacé, l'âme engourdie n'a plus de feux.
» Chantons, jouissons dans les beaux jours de la jeunesse ; un bien
» se recouvre plus. » (Aug

Si tu le veux,
Être comme eux.

utres François viennent après, vêtus galamment à la poi-
ine, trois en hommes et trois en femmes, accompagnés de
t flûtes et de hautbois, et dansent les menuets.

SIXIÈME ENTRÉE.

ela finit par le mélange des trois nations, et les applau-
ments en danse et en musique de toute l'assistance, qui
te les deux vers qui suivent :

spectacles charmants! quels plaisirs goûtons-nous!
eux mêmes, les dieux n'en ont point de plus doux.

FIN DU BOURGEOIS GENTILLHOMME.

NOMS DES PERSONNES

QUI ONT CHANTÉ ET DANSÉ

DANS LE BOURGEOIS GENTILHOMME.

DANS LE PREMIER ACTE.

UNE MUSICIENNE, mademoiselle HILAIRE.
PREMIER MUSICIEN, le sieur LANGEAIS.
SECOND MUSICIEN, le sieur GAYE.
DANSEURS, les sieurs LA PIERRE, SAINT-ANDRÉ et MAGNY.

DANS LE SECOND ACTE.

GARÇONS TAILLEURS dansants, les sieurs DOLIVET, LE CHANTRE, BONNARD, ISAAC, MAGNY et SAINT-ANDRÉ.

DANS LE TROISIÈME ACTE.

CUISINIERS dansants...

DANS LE QUATRIÈME ACTE.

PREMIER MUSICIEN, le sieur LAGRILLE.
SECOND MUSICIEN, le sieur MOREL.
TROISIÈME MUSICIEN, le sieur BLONDEL.

CÉRÉMONIE TURQUE.

LE MUPHTI chantant, le sieur CHIACCHIERONE.
DERVIS chantants, les sieurs MOREL, GINGAN le cadet, NOBLET et PHILIBERT.
TURCS assistants du Muphti chantants, les sieurs ESTIVAL, BLONDEL, GINGAN l'aîné, HÉDOUIN, REBEL, GILLET, FERNOND le cadet, BERNARD, DESCHAMPS, LANGEAIS et GAYE.
TURCS assistants du Muphti dansants, les sieurs BEAUCHAMP, DOLIVET, LA PIERRE, FAVIER, MAYEU, CHICANNEAU.

DANS LE CINQUIÈME ACTE.

BALLET DES NATIONS.

PREMIÈRE ENTRÉE.

EUR DE LIVRÉS dansant, le sieur DOLIVET.
IS dansants, les sieurs SAINT-ANDRÉ, LA PIERRE et FAVIER.
HOMME du bel air, le sieur LE GROS.
IOMME du bel air, le sieur REBEL.
: FEMME du bel air...
FEMME du bel air...
GASCON, le sieur GAYE.
;ASCON, le sieur GINGAN le cadet.
:, le sieur PHILIBERT.
BOURGEOIS babillard, le sieur BLONDEL.
,LE BOURGEOISE babillarde, le sieur LANGEAIS.
'E SPECTATEURS chantants, les sieurs ESTIVAL, HÉDOUIN, GINGAN l'aîné, FERNOND, DESCHAMPS, GILLET, BERNARD, NO-IATRE PAGES de la musique.
)QUETTES, les sieurs JEANNOT, PIERROT, RENIER, UN PAGE ıpelle.

SECONDE ENTRÉE.

ESPAGNOL chantant, le sieur MOREL.
:SPAGNOL chantant, le sieur GILLET.
E ESPAGNOL chantant, le sieur MARTIN.
.S dansants, les sieurs DOLIVET, LE CHANTRE, BONNARD, :, ISAAC et JOUBERT.
TRES ESPAGNOLS dansants, les sieurs BEAUCHAMP et CHI-
'.

TROISIÈME ENTRÉE.

IENNE chantante, mademoiselle HILAIRE.
EN chantant, le sieur GAYE.
UCHES dansants, les sieurs BEAUCHAMP et MAYEU.
S dansants, les sieurs MAGNY et FOIGNARD le cadet.
N, le sieur DOMINIQUE.

PSYCHÉ,

TRAGEDIE-BALLET EN CINQ ACTES.

1671.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR[1].

Cet ouvrage n'est pas tout d'une main. M. Quinault a fait les paroles qui s'y chantent en musique, à la réserve de la plainte italienne. M. Molière a dressé le plan de la pièce, et réglé la disposition, où il s'est plus attaché aux beautés et à la pompe du spectacle qu'à l'exacte régularité. Quant à la versification, il n'a pas eu le loisir de la faire entière. Le carnaval approchoit, et les ordres pressants du roi, qui se vouloit donner ce magnifique divertissement plusieurs fois avant le carême, l'ont mis dans la nécessité de souffrir un peu de secours. Ainsi il n'y a que le Prologue, le premier acte, la première scène du second, et la première du troisième, dont les vers soient de lui. M. Corneille a employé une quinzaine au reste ; et, par ce moyen, Sa Majesté s'est trouvée servie dans le temps qu'elle l'avoit ordonné.

NOTICE.

Le passage suivant, que nous empruntons à Voltaire, est sans contredit le meilleur commentaire historique que nous puissions placer ici : « Le spectacle de l'Opéra, connu en France sous le ministère du cardinal Mazarin, était tombé par sa mort : il commençait à se relever. Perrin, introducteur des ambassadeurs chez Monsieur, frère de Louis XIV ; Cambert, intendant de la musique de la reine mère, et le marquis de Soudiac, homme de

[1] Il est probable que cet AVIS AU LECTEUR est de Molière.

vait du génie pour les machines, avaient obtenu en
ilége de l'Opéra; mais ils ne donnèrent rien au pu-
1671. On ne croyait pas alors que les Français pus-
soutenir trois heures de musique, et qu'une tragédie
ée pût réussir. On pensait que le comble de la per-
une tragédie déclamée, avec des chants et des danses
termèdes. On ne songeait pas que si une tragédie est
éressante, les entr'actes de musique doivent en de-
; et que si les intermèdes sont brillants, l'oreille a
enir tout d'un coup du charme de la musique à la
amation. Un ballet peut délasser dans les entr'actes
ennuyeuse; mais une bonne pièce n'en a pas besoin,
Athalie sans les chœurs et sans la musique. Ce ne
lques années après que Lulli et Quinault nous appri-
pouvait chanter une tragédie, comme on faisait en
i'on la pouvait même rendre intéressante : perfection
ne connaissait pas. Depuis la mort du cardinal Ma-
avait donc donné que des pièces à machines avec des
ents en musique, tels qu'*Andromède* et *la Toison d'or*.
donner au roi et à la cour, pour l'hiver de 1670, un
ent dans ce goût, et y ajouter des danses. Molière
lu sujet de la Fable le plus ingénieux et le plus ga-
i était alors en vogue par le roman trop allongé que
e venait de donner en 1669. Il ne put faire que le
le, la première scène du second, et la première du
le temps pressait : Pierre Corneille se chargea du
pièce; il voulut bien s'assujettir au plan d'un autre;
mâle, que l'âge rendait sec et sévère, s'amollit pour
uis XIV. L'auteur de *Cinna* fit, à l'âge de soixante-
ette déclaration de Psyché à l'Amour, qui passe en-
n des morceaux les plus tendres et les plus naturels
u théâtre. Toutes les paroles qui se chantent sont de
Lulli composa les airs. Il ne manquait à cette société
hommes que le seul Racine, afin que tout ce qu'il y
de plus excellent au théâtre se fût réuni pour servir
néritait d'être servi par de tels hommes. *Psyché* n'est
cellente pièce, et les derniers actes en sont très lan-
mais la beauté du sujet, les ornements dont elle fut
t la dépense royale qu'on fit pour ce spectacle, firent
ses défauts. »

la plupart des pièces que Molière composa pour
, *Psyché*, après avoir diverti la cour, fut jouée devant
la capitale. Le registre manuscrit de Lagrange, qui
on le sait, l'éditeur de Molière, après avoir été son
le théâtre, nous donne sur la mise en scène de cette
étails qui se placent naturellement ici :

« Ledit jour, dit Lagrange, mercredi quinzième avril (1671), après une délibération de la compagnie de représenter Psyché, qui avait été faite pour le roi l'hiver dernier et représentée sur le grand théâtre du palais des Tuileries, on commença à faire travailler tant aux machines, décorations, musique, ballets et généralement tous les ornements nécessaires pour ce grand spectacle. Jusques ici les musiciens et musiciennes n'avaient point voulu paraître en public; ils chantaient à la comédie dans des loges grillées et treillissées; mais on surmonta cet obstacle, et, avec quelque légère dépense, on trouva des personnes qui chantèrent sur le théâtre à visage découvert, habillées comme les comédiens... Tous lesdits frais et dépenses pour la préparation de *Psyché* se sont montés à la somme de 4,359 livres 18 sols. Dans le cours de la pièce, M. de Beauchamp a reçu de récompense, pour avoir fait les ballets et conduit la musique, 1,100 livres, non compris les 11 livres par jour que la troupe lui a données tant pour battre la mesure à la musique que pour entretenir les ballets. »

Après six semaines d'études, *Psyché* fut représentée le 24 juillet 1671, sur le théâtre de Molière. La splendeur et la nouveauté du spectacle attirèrent la foule; et trente-huit recettes productives dédommagèrent pleinement la troupe de ses avances.

Comme directeur et comme auteur, Molière obtint donc un succès complet; mais comme mari, il eut à supporter, à l'occasion de la nouvelle pièce, un nouveau malheur. Le jeune Baron, qu'il aimait comme son fils, était chargé du rôle de l'Amour, et mademoiselle Molière de celui de Psyché. Ces rôles furent pris au sérieux de part et d'autre; écoutons, à ce sujet, l'auteur de *la Fameuse comédienne*; on verra par son récit combien Molière dut souffrir en portant au milieu du monde qui l'entourait la susceptibilité d'un grand cœur :

« Tant que mademoiselle Molière avait demeuré avec son mari, dit l'auteur de *la Fameuse comédienne*, elle avait haï Baron comme un petit étourdi qui les mettait fort souvent mal ensemble par ses rapports; et, comme la haine aveugle aussi bien que les autres passions, la sienne l'avait empêchée de le trouver joli. Mais quand ils n'eurent plus d'intérêts à démêler, et qu'elle lui eut entièrement abandonné la place, elle commença à le regarder sans prévention, et trouva qu'elle en pouvait faire un amusement agréable. La pièce de *Psyché*, que l'on jouait alors, seconda heureusement ses desseins et donna naissance à leur amour. La Molière représentait Psyché à charmer, et Baron, dont le personnage était l'Amour, y enlevait les cœurs de tous les spectateurs : les louanges communes qu'on leur donnait les obligèrent de s'examiner de leur côté avec plus d'attention, et même avec quelque sorte de plaisir. Baron n'est pas cruel; il

fut à peine aperçu du changement qui s'était fait dans le
ur de la Molière en sa faveur qu'il y répondit aussitôt. Il fut
premier qui rompit le silence par le compliment qu'il lui fit
r le bonheur qu'il avait d'avoir été choisi pour représenter son
iant; qu'il devait l'approbation du public à cet heureux ha-
rd; qu'il n'était pas difficile de jouer un personnage que l'on
ntait naturellement; qu'il serait toujours le meilleur acteur
monde si l'on disposait les choses de la même manière. La
olière répondit que les louanges que l'on donnait à un homme
mme lui étaient dues à son mérite, et qu'elle n'y avait nulle
rt; que cependant la galanterie d'une personne qu'on disait
oir tant de maîtresses ne la surprenait pas, et qu'il devait être
ssi bon comédien auprès des dames qu'il l'était sur le théâtre.
» Baron, à qui cette manière de reproches ne déplaisait pas,
i dit de son air indolent qu'il avait à la vérité quelques habi-
des que l'on pouvait nommer bonnes fortunes, mais qu'il était
êt à lui tout sacrifier, et qu'il estimerait davantage la plus
nple de ses faveurs que le dernier emportement de toutes les
mmes avec qui il était bien, et dont il lui nomma aussitôt les
ms par une discrétion qui lui est naturelle. La Molière fut en-
antée de cette préférence. » Nous n'avons pas besoin d'ajouter
le Baron fut heureux.

M. Saint-Marc Girardin, dans son *Cours de littérature drama-
ue*, a analysé avec la finesse qui le distingue l'un des senti-
ents que Molière et Corneille ont le plus heureusement mis
relief dans *Psyché*; ce sentiment c'est l'inimitié entre sœurs.
Ces inimitiés, dit M. Saint-Marc, vont quelquefois jusqu'à la
ine; elles s'arrêtent ordinairement à la jalousie. Les rivalités
mour et de beauté, la vanité, la coquetterie, sont les causes
plus fréquentes de ces inimitiés, qui, selon les effets qu'elles
oduisent, appartiennent à la tragédie ou à la comédie.

» Il y a dans l'envie je ne sais combien de degrés, et le dépit
olontaire que donne à une femme le succès d'une autre
nme, fût-ce sa sœur, ne ressemble pas, il s'en faut, à l'envie
ouche et meurtrière de Caïn contre son frère. Cependant il y
iche, quoique de loin. Nous rions, dans *Clarisse*, des dépits
oux d'Arabelle Harlowe, et nous applaudissons volontiers à
gaieté de Clarisse dans ses premières lettres, quand elle ra-
nte les colères de sa sœur. Nous voyons cependant, à travers
tte gaieté, comment l'envie de la sœur aînée deviendra la
use des malheurs de la cadette. Le drame dont Clarisse doit
e l'héroïne et la victime naît de ces zizanies entre les deux
urs, et bientôt même Clarisse, toute bienveillante et toute
aritable qu'elle est, sera forcée de croire qu'il y a contre elle
e sorte de conspiration, « que son frère et sa sœur veulent
'abattre; » et elle fera cette triste et juste réflexion « qu'on a

» bien tort de s'étonner que des courtisans emploient l'intrigue » et les complots pour s'entre-détruire, lorsque dans le sein des » familles les personnes les plus unies par le sang ne peuvent » pas se supporter. »

» Ainsi, dans l'envie, tous les degrés se touchent. Les causes en sont parfois frivoles; mais les sentiments sont amers, et les effets souvent terribles. Les sœurs de Psyché ne voudraient pas assurément tuer leur sœur; elles ne voudraient même pas la voir mourir; mais elles voudraient qu'elle fût moins belle et moins heureuse. » M. Saint-Marc Girardin, à l'appui de ces réflexions, cite les caractères d'Aglaure et de Cidippe tels qu'ils ont été tracés par Molière; et nous avons cru devoir indiquer ici ces remarques de l'auteur du *Cours de littérature dramatique*, parce qu'il a signalé le premier de délicates observations morales dans une pièce où jusqu'alors les critiques n'avaient vu que la mise en œuvre, plus ou moins heureuse, d'une fable tant soit peu surannée.

PERSONNAGES.

JUPITER [1].
VÉNUS [2].
L'AMOUR [3].
ZÉPHYRE [4].
ÆGIALE [5], } Graces.
PHAÈNE [6], }
LE ROI [7], père de Psyché.
PSYCHÉ [8].
AGLAURE [9], } sœurs de Psyché.
CIDIPPE [10], }
CLÉOMÈNE [11], } princes, amants de Psyché.
AGÉNOR [12], }
LYCAS [13], capitaine des gardes.
LE DIEU D'UN FLEUVE [14].
DEUX PETITS AMOURS [15].

Acteurs de la troupe de Molière : [1] Du Croisy. — [2] Mademoiselle de Brie. — [3] Baron. — [4] Molière. — [5] Mademoiselle La Thorillière. — [6] Mademoiselle du Croisy. — [7] La Thorillière. — [8] Mademoiselle Molière. — [9] Mademoiselle Beaupré. — [10] Mademoiselle Beauval. — [11] Hubert. — [12] La Grange. — [13] Chateauneuf. — [14] de Brie. — [15] La Thorillière fils, et Barillonet.

PROLOGUE.

La scène représente, sur le devant, un lieu champêtre, et dans l'enfoncement, un rocher percé à jour, au travers duquel on voit la mer en éloignement.

Flore paroît au milieu du théâtre, accompagnée de Vertumne, dieu des arbres et des fruits, et de Palémon, dieu des eaux. Chacun de ces dieux conduit une troupe de divinités : l'un mène à sa suite des dryades et des sylvains, et l'autre des dieux des fleuves et des naïades. Flore chante ce récit pour inviter Vénus à descendre en terre :

Ce n'est plus le temps de la guerre ;
  Le plus puissant des rois
  Interrompt ses exploits,
Pour donner la paix à la terre [1].
Descendez, mère des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

Vertumne et Palémon, avec les divinités qui les accompagnent, joignent leurs voix à celle de Flore, et chantent ces paroles .

CHOEUR DES DIVINITÉS de la terre et des eaux, composé de Flore, nymphes, Palémon, Vertumne, sylvains, faunes, dryades et naïades.

Nous goûtons une paix profonde,
Les plus doux jeux sont ici-bas.
On doit ce repos plein d'appas
  Au plus grand roi du monde.
Descendez, mère des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

Il se fait ensuite une entrée de ballet, composée de deux dryades, quatre sylvains, deux fleuves, et deux naïades; après laquelle Vertumne et Palémon chantent ce dialogue :

VERTUMNE.

Rendez-vous, beautés cruelles,
Soupirez à votre tour.

PALÉMON.

Voici la reine des belles,
Qui vient inspirer l'amour.

[1] La paix signée à Aix-la-Chapelle le 2 mai 1668.

VERTUMNE.

Un bel objet, toujours sévère,
Ne se fait jamais bien aimer.

PALÉMON.

C'est la beauté qui commence de plaire;
Mais la douceur achève de charmer.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

C'est la beauté qui commence de plaire;
Mais la douceur achève de charmer.

VERTUMNE.

Souffrons tous qu'Amour nous blesse;
Languissons, puisqu'il le faut.

PALÉMON.

Que sert un cœur sans tendresse?
Est-il un plus grand défaut?

VERTUMNE.

Un bel objet, toujours sévère,
Ne se fait jamais bien aimer.

PALÉMON.

C'est la beauté qui commence de plaire;
Mais la douceur achève de charmer.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

C'est la beauté qui commence de plaire;
Mais la douceur achève de charmer.

FLORE répond au dialogue de Vertumne et de Palémon par ce menent; et autres divinités y mêlent leurs danses.

Est-on sage,
Dans le bel âge,
Est-on sage
De n'aimer pas?
Que sans cesse,
L'on se presse
De goûter les plaisirs ici-bas.
La sagesse
De la jeunesse,
C'est de savoir jouir de ses appas.
L'Amour charme
Ceux qu'il désarme;
L'Amour charme,
Cédons-lui tous.
Notre peine

Seroit vaine
De vouloir résister à ses coups;
Quelque chaîne
Qu'un amant prenne,
a liberté n'a rien qui soit si doux.

us descend du ciel dans une grande machine, avec l'Amour
n fils, et deux petites Graces nommées Ægiale et Phaène;
les divinités de la terre et des eaux recommencent de join-
e toutes leurs voix, et continuent par leurs danses de lui
moigner la joie qu'elles ressentent à son abord.

CHOEUR de toutes les divinités de la terre et des eaux.

Nous goûtons une paix profonde,
Les plus doux jeux sont ici-bas;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand roi du monde.
Descendez, mère des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

VÉNUS, dans sa machine.

z, cessez pour moi tous vos chants d'allégresse;
i rares honneurs ne m'appartiennent pas;
hommage qu'ici votre bonté m'adresse
être réservé pour de plus doux appas.
C'est une trop vieille méthode
De me venir faire sa cour;
Toutes les choses ont leur tour,
Et Vénus n'est plus à la mode.
Il est d'autres attraits naissants
Où l'on va porter ses encens.
hé, Psyché la belle, aujourd'hui tient ma place;
tout l'univers s'empresse à l'adorer;
Et c'est trop que, dans ma disgrace,
ouve encor quelqu'un qui me daigne honorer.
e balance point entre nos deux mérites,
itter mon parti tout s'est licencié,
nombreux amas de Graces favorites
je trainois partout les soins et l'amitié,
m'en est resté que deux des plus petites,
Qui m'accompagnent par pitié.
Souffrez que ces demeures sombres
ent leur solitude aux troubles de mon cœur,

Et me laissez, parmi leurs ombres,
Cacher ma honte et ma douleur.

Flore et les autres déités se retirent, et Vénus, avec sa suite, sort de sa machine.

ÆGIALE.

Nous ne savons, déesse, comment faire,
Dans ce chagrin qu'on voit vous accabler.
Notre respect veut se taire,
Notre zèle veut parler.

VÉNUS.

Parlez ; mais si vos soins aspirent à me plaire,
Laissez tous vos conseils pour une autre saison,
Et ne parlez de ma colère
Que pour dire que j'ai raison.
C'étoit là, c'étoit là la plus sensible offense
Que ma divinité pût jamais recevoir :
Mais j'en aurai la vengeance,
Si les dieux ont du pouvoir.

PHAÈNE.

Vous avez plus que nous de clarté, de sagesse,
Pour juger ce qui peut être digne de vous;
Mais, pour moi, j'aurois cru qu'une grande déesse
Devroit moins se mettre en courroux.

VÉNUS.

Et c'est là la raison de ce courroux extrême.
Plus mon rang a d'éclat, plus l'affront est sanglant,
Et, si je n'étois pas dans ce degré suprême,
Le dépit de mon cœur seroit moins violent.
Moi, la fille du dieu qui lance le tonnerre,
Mère du dieu qui fait aimer ;
Moi, les plus doux souhaits du ciel et de la terre,
Et qui ne suis venue au jour que pour charmer;
Moi qui, par tout ce qui respire,
Ai vu de tant de vœux encenser mes autels,
Et qui de la beauté, par des droits immortels,
Ai tenu de tout temps le souverain empire;
Moi, dont les yeux ont mis deux grandes déités
Au point de me céder le prix de la plus belle,
Je me vois ma victoire et mes droits disputés
Par une chétive mortelle!
Le ridicule excès d'un fol entêtement

Va jusqu'à m'opposer une petite fille!
Sur ses traits et les miens j'essuierai constamment
Un téméraire jugement,
Et du haut des cieux, où je brille,
J'entendrai prononcer aux mortels prévenus:
Elle est plus belle que Vénus!

ÆGIALE.

Voilà comme l'on fait; c'est le style des hommes;
Ils sont impertinents dans leurs comparaisons.

PHAÈNE.

Ils ne sauroient louer, dans le siècle où nous sommes,
Qu'ils n'outragent les plus grands noms.

VÉNUS.

Ah! que de ces trois mots la rigueur insolente
Venge bien Junon et Pallas,
Et console leurs cœurs de la gloire éclatante
Que la fameuse pomme acquit à mes appas!
Je les vois s'applaudir de mon inquiétude,
Affecter à toute heure un ris malicieux,
Et, d'un fixe regard, chercher avec étude
Ma confusion dans mes yeux.
Leur triomphante joie, au fort d'un tel outrage,
Semble me venir dire, insultant mon courroux:
Vante, vante, Vénus, les traits de ton visage!
Au jugement d'un seul tu l'emportas sur nous;
Mais, par le jugement de tous,
Une simple mortelle a sur toi l'avantage.
Ah! ce coup-là m'achève, il me perce le cœur;
Je n'en puis plus souffrir les rigueurs sans égales;
Et c'est trop de surcroît à ma vive douleur,
Que le plaisir de mes rivales.
Mon fils, si j'eus jamais sur toi quelque crédit,
Et si jamais je te fus chère,
Si tu portes un cœur à sentir le dépit
Qui trouble le cœur d'une mère
Qui si tendrement te chérit,
Emploie, emploie ici l'effort de ta puissance
A soutenir mes intérêts:
Et fais à Psyché, par tes traits,
Sentir les traits de ma vengeance.
Pour rendre son cœur malheureux,

Prends celui de tes traits le plus propre à me plaire,
Le plus empoisonné de ceux
Que tu lances dans ta colère.
Du plus bas, du plus vil, du plus affreux mortel,
Fais que, jusqu'à la rage, elle soit enflammée,
Et qu'elle ait à souffrir le supplice cruel
D'aimer et n'être point aimée.

L'AMOUR.

Dans le monde on n'entend que plaintes de l'Amour;
On m'impute partout mille fautes commises,
Et vous ne croiriez point le mal et les sottises
Que l'on dit de moi chaque jour.
Si pour servir votre colère...

VÉNUS.

Va, ne résiste point aux souhaits de ta mère;
N'applique tes raisonnements
Qu'à chercher les plus prompts moments
De faire un sacrifice à ma gloire outragée
Pars, pour toute réponse à mes empressements,
Et ne me revois point que je ne sois vengée.

L'Amour s'envole, et Vénus se retire avec les Graces. La s
est changée en une grande ville, où l'on découvre des d
côtés des palais et des maisons de différents ordres d'ar
tecture

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

Il est des maux, ma sœur, que le silence aigrit :
Laissons, laissons parler mon chagrin et le vôtre,
Et de nos cœurs l'un à l'autre
Exhalons le cuisant dépit.
Nous nous voyons sœurs d'infortune,
Et la vôtre et la mienne ont un si grand rapport,
Que nous pouvons mêler toutes les deux en une,

Et, dans notre juste transport,
Murmurer, à plainte commune,
Des cruautés de notre sort.
Quelle fatalité secrète,
Ma sœur, soumet tout l'univers
Aux attraits de notre cadette,
Et, de tant de princes divers
Qu'en ces lieux la fortune jette,
N'en présente aucun à nos fers?
Quoi! voir de toutes parts, pour lui rendre les armes,
Les cœurs se précipiter,
Et passer devant nos charmes
Sans s'y vouloir arrêter!
Quel sort ont nos yeux en partage,
Et qu'est-ce qu'ils ont fait aux dieux,
De ne jouir d'aucun hommage
'armi tous ces tributs de soupirs glorieux,
Dont le superbe avantage
Fait triompher d'autres yeux?
'st-il pour nous, ma sœur, de plus rude disgrace
)ue de voir tous les cœurs mépriser nos appas,
'.t l'heureuse Psyché jouir avec audace
)'une foule d'amants attachés à ses pas?

CIDIPPE.

Ah! ma sœur, c'est une aventure
A faire perdre la raison;
Et tous les maux de la nature
Ne sont rien en comparaison.

AGLAURE.

our moi, j'en suis souvent jusqu'à verser des larmes
out plaisir, tout repos par là m'est arraché;
ontre un pareil malheur ma constance est sans armes.
oujours à ce chagrin mon esprit attaché
e tient devant les yeux la honte de nos charmes,
Et le triomphe de Psyché.
a nuit, il m'en repasse une idée éternelle,
Qui sur toute chose prévaut.
ien ne me peut chasser cette image cruelle;
.t, dès qu'un doux sommeil me vient délivrer d'elle,
Dans mon esprit aussitôt
Quelque *songe la rappelle*,

Qui me réveille en sursaut.

CIDIPPE.

Ma sœur, voilà mon martyre :
Dans vos discours je me voi;
Et vous venez là de dire
Tout ce qui se passe en moi.

AGLAURE.

Mais encor, raisonnons un peu sur cette affaire.
Quels charmes si puissants en elle sont épars?
Et par où, dites-moi, du grand secret de plaire
L'honneur est-il acquis à ses moindres regards?
Que voit-on dans sa personne,
Pour inspirer tant d'ardeurs?
Quel droit de beauté lui donne
L'empire de tous les cœurs?
Elle a quelques attraits, quelque éclat de jeunesse :
On en tombe d'accord; je n'en disconviens pas :
Mais lui cède-t-on fort pour quelque peu d'aînesse,
Et se voit-on sans appas?
Est-on d'une figure à faire qu'on se raille?
N'a-t-on point quelques traits et quelques agréments?
Quelque teint, quelques yeux, quelque air et quelque tail
A pouvoir dans nos fers jeter quelques amants?
Ma sœur, faites-moi la grace
De me parler franchement :
Suis-je faite d'un air, à votre jugement,
Que mon mérite au sien doive céder la place?
Et, dans quelque ajustement,
Trouvez-vous qu'elle m'efface?

CIDIPPE.

Qui? vous, ma sœur? nullement.
Hier, à la chasse, près d'elle,
Je vous regardai longtemps;
Et, sans vous donner d'encens,
Vous me parûtes plus belle.
Mais moi, dites, ma sœur, sans me vouloir flatter,
Sont-ce des visions que je me mets en tête,
Quand je me crois taillée à pouvoir mériter
La gloire de quelque conquête?

AGLAURE.

Vous, ma sœur? vous avez, sans nul déguisement,

se fut à peine aperçu du changement qui s'était fait dans le cœur de la Molière en sa faveur qu'il y répondit aussitôt. Il fut le premier qui rompit le silence par le compliment qu'il lui fit sur le bonheur qu'il avait d'avoir été choisi pour représenter son amant; qu'il devait l'approbation du public à cet heureux hasard; qu'il n'était pas difficile de jouer un personnage que l'on sentait naturellement; qu'il serait toujours le meilleur acteur du monde si l'on disposait les choses de la même manière. La Molière répondit que les louanges que l'on donnait à un homme comme lui étaient dues à son mérite, et qu'elle n'y avait nulle part; que cependant la galanterie d'une personne qu'on disait avoir tant de maîtresses ne la surprenait pas, et qu'il devait être aussi bon comédien auprès des dames qu'il l'était sur le théâtre.

» Baron, à qui cette manière de reproches ne déplaisait pas, lui dit de son air indolent qu'il avait à la vérité quelques habitudes que l'on pouvait nommer bonnes fortunes, mais qu'il était prêt à lui tout sacrifier, et qu'il estimerait davantage la plus simple de ses faveurs que le dernier emportement de toutes les femmes avec qui il était bien, et dont il lui nomma aussitôt les noms par une discrétion qui lui est naturelle. La Molière fut enchantée de cette préférence. » Nous n'avons pas besoin d'ajouter que Baron fut heureux.

M. Saint-Marc Girardin, dans son *Cours de littérature dramatique*, a analysé avec la finesse qui le distingue l'un des sentiments que Molière et Corneille ont le plus heureusement mis en relief dans *Psyché*; ce sentiment c'est l'inimitié entre sœurs. « Ces inimitiés, dit M. Saint-Marc, vont quelquefois jusqu'à la haine; elles s'arrêtent ordinairement à la jalousie. Les rivalités d'amour et de beauté, la vanité, la coquetterie, sont les causes les plus fréquentes de ces inimitiés, qui, selon les effets qu'elles produisent, appartiennent à la tragédie ou à la comédie.

» Il y a dans l'envie je ne sais combien de degrés, et le dépit involontaire que donne à une femme le succès d'une autre femme, fût-ce sa sœur, ne ressemble pas, il s'en faut, à l'envie farouche et meurtrière de Caïn contre son frère. Cependant il y touche, quoique de loin. Nous rions, dans *Clarisse*, des dépits jaloux d'Arabelle Harlowe, et nous applaudissons volontiers à la gaieté de Clarisse dans ses premières lettres, quand elle raconte les colères de sa sœur. Nous voyons cependant, à travers cette gaieté, comment l'envie de la sœur aînée deviendra la cause des malheurs de la cadette. Le drame dont Clarisse doit être l'héroïne et la victime naît de ces zizanies entre les deux sœurs, et bientôt même Clarisse, toute bienveillante et toute charitable qu'elle est, sera forcée de croire qu'il y a contre elle une sorte de conspiration, « que son frère et sa sœur veulent l'abattre ; » et elle fera cette triste et juste réflexion « qu'on a

Que vous le prenez mieux que moi.
C'est pour nous attacher à trop de bienséance,
Qu'aucun amant, ma sœur, à nous ne veut venir;
Et nous voulons trop soutenir
L'honneur de notre sexe et de notre naissance.
Les hommes maintenant aiment ce qui leur rit;
L'espoir, plus que l'amour, est ce qui les attire;
Et c'est par là que Psyché nous ravit
Tous les amants qu'on voit sous son empire.
Suivons, suivons l'exemple, ajustons-nous au temps;
Abaissons-nous, ma sœur, à faire des avances,
Et ne ménageons plus de tristes bienséances,
Qui nous ôtent les fruits du plus beau de nos ans.

AGLAURE.

J'approuve la pensée, et nous avons matière
D'en faire l'épreuve première
Aux deux princes qui sont les derniers arrivés.
Ils sont charmants, ma sœur; et leur personne entière
Me... Les avez-vous observés?

CIDIPPE.

Ah! ma sœur, ils sont faits tous deux d'une manière,
Que mon ame... Ce sont deux princes achevés.

AGLAURE.

Je trouve qu'on pourroit rechercher leur tendresse
Sans se faire déshonneur.

CIDIPPE.

Je trouve que, sans honte, une belle princesse
Leur pourroit donner son cœur.

AGLAURE.

Les voici tous deux, et j'admire
Leur air et leur ajustement.

CIDIPPE.

Ils ne démentent nullement
Tout ce que nous venons de dire.

SCÈNE II. — CLÉOMÈNE, AGÉNOR, AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

D'où vient, princes, d'où vient que vous fuyez ainsi?
Prenez-vous l'épouvante en nous voyant paroître?

PROLOGUE.

La scène représente, sur le devant, un lieu champêtre, et dans l'enfoncement, un rocher percé à jour, au travers duquel on voit la mer en éloignement.

Flore paroît au milieu du théâtre, accompagnée de Vertumne, dieu des arbres et des fruits, et de Palémon, dieu des eaux. Chacun de ces dieux conduit une troupe de divinités : l'un mène à sa suite des dryades et des sylvains, et l'autre des dieux des fleuves et des naïades.

Flore chante ce récit pour inviter Vénus à descendre en terre :

Ce n'est plus le temps de la guerre ;
  Le plus puissant des rois
  Interrompt ses exploits,
Pour donner la paix à la terre [1].
Descendez, mère des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

Vertumne et Palémon, avec les divinités qui les accompagnent, joignent leurs voix à celle de Flore, et chantent ces paroles .

CHOEUR DES DIVINITÉS de la terre et des eaux, composé de Flore, nymphes, Palémon, Vertumne, sylvains, faunes, dryades et naïades.

Nous goûtons une paix profonde,
Les plus doux jeux sont ici-bas.
On doit ce repos plein d'appas
  Au plus grand roi du monde.
Descendez, mère des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

Il se fait ensuite une entrée de ballet, composée de deux dryades, quatre sylvains, deux fleuves, et deux naïades ; après laquelle Vertumne et Palémon chantent ce dialogue :

VERTUMNE.

Rendez-vous, beautés cruelles,
Soupirez à votre tour.

PALÉMON.

Voici la reine des belles,
Qui vient inspirer l'amour.

[1] La paix signée à Aix-la-Chapelle le 2 mai 1668.

CLÉOMÈNE.

Est-ce que l'on consulte au moment qu'on s'enflamme?
Choisit-on qui l'on veut aimer?
Et, pour donner toute son ame,
Regarde-t-on quel droit on a de nous charmer?

AGÉNOR.

Sans qu'on ait le pouvoir d'élire,
On suit, dans une telle ardeur,
Quelque chose qui nous attire :
Et, lorsque l'amour touche un cœur,
On n'a point de raisons à dire.

AGLAURE.

En vérité, je plains les fâcheux embarras
Où je vois que vos cœurs se mettent.
Vous aimez un objet dont les riants appas
Mêleront des chagrins à l'espoir qu'ils vous jettent;
Et son cœur ne vous tiendra pas
Tout ce que ses yeux vous promettent.

CIDIPPE.

L'espoir qui vous appelle au rang de ses amants
Trouvera du mécompte aux douceurs qu'elle étale;
Et c'est pour essuyer de très fâcheux moments,
Que les soudains retours de son ame inégale.

AGLAURE.

Un clair discernement de ce que vous valez
Nous fait plaindre le sort où cet amour vous guide;
Et vous pouvez trouver tous deux, si vous voulez,
Avec autant d'attraits, une ame plus solide.

CIDIPPE.

Par un choix plus doux de moitié,
Vous pouvez de l'amour sauver votre amitié;
Et l'on voit en vous deux un mérite si rare,
Qu'un tendre avis veut bien prévenir, par pitié,
Ce que votre cœur se prépare.

CLÉOMÈNE.

Cet avis généreux fait, pour nous, éclater
Des bontés qui nous touchent l'ame;
Mais le ciel nous réduit à ce malheur, madame,
De ne pouvoir en profiter.

AGÉNOR.

re illustre pitié veut en vain nous distraire

m amour dont tous deux nous redoutons l'effet;
que notre amitié, madame, n'a pas fait,
Il n'est rien qui le puisse faire.

CIDIPPE.

'aut que le pouvoir de Psyché... La voici.

ÈNE III: — PSYCHÉ, CIDIPPE, AGLAURE, CLÉOMÈNE, AGÉNOR.

CIDIPPE.

'nez jouir, ma sœur, de ce qu'on vous apprête.

AGLAURE.

'éparez vos attraits à recevoir ici
: triomphe nouveau d'une illustre conquête.

CIDIPPE.

's princes ont tous deux si bien senti vos coups,
i'à vous le découvrir leur bouche se dispose.

PSYCHÉ.

ı sujet qui les tient si rêveurs parmi nous
Je ne me croyois pas la cause;
Et j'aurois cru tout autre chose,
En les voyant parler à vous.

AGLAURE.

N'ayant ni beauté ni naissance
pouvoir mériter leur amour et leurs soins,
Ils nous favorisent au moins
De l'honneur de la confidence.

CLÉOMÈNE, à Psyché.

aveu qu'il nous faut faire à vos divins appas
it sans doute, madame, un aveu téméraire;
Mais tant de cœurs, près du trépas,
ont, par de tels aveux, forcés à vous déplaire,
ıe vous êtes réduite à ne les punir pas
Des foudres de votre colère.
Vous voyez en nous deux amis
'un doux rapport d'humeurs sut joindre dès l'enfance;
ces tendres liens se sont vus affermis
r cent combats d'estime et de reconnoissance.
destin ennemi les assauts rigoureux,
s mépris de la mort, et l'aspect des supplices,
r d'illustres éclats de mutuels offices,

Ont de notre amitié signalé les beaux nœuds;
Mais, à quelques essais qu'elle se soit trouvée,
Son grand triomphe est en ce jour;
Et rien ne fait tant voir sa constance éprouvée,
Que de se conserver au milieu de l'amour.
Oui, malgré tant d'appas, son illustre constance
Aux lois qu'elle nous fait a soumis tous nos vœux;
Elle vient, d'une douce et pleine déférence,
Remettre à votre choix le succès de nos feux;
Et, pour donner un poids à notre concurrence,
Qui des raisons d'État entraîne la balance
Sur le choix de l'un de nous deux,
Cette même amitié s'offre, sans répugnance,
D'unir nos deux États au sort du plus heureux.

AGÉNOR.

Oui, de ces deux États, madame,
Que sous votre heureux choix nous nous offrons d'unir
Nous voulons faire à notre flamme
Un secours pour vous obtenir.
Ce que, pour ce bonheur, près du roi votre père,
Nous nous sacrifions tous deux,
N'a rien de difficile à nos cœurs amoureux;
Et c'est au plus heureux faire un don nécessaire
D'un pouvoir dont le malheureux,
Madame, n'aura plus affaire.

PSYCHÉ.

Le choix que vous m'offrez, princes, montre à mes yc
De quoi remplir les vœux de l'ame la plus fière;
Et vous me le parez tous deux d'une manière
Qu'on ne peut rien offrir qui soit plus précieux.
Vos feux, votre amitié, votre vertu suprême,
Tout me relève en vous l'offre de votre foi,
Et j'y vois un mérite à s'opposer lui-même
A ce que vous voulez de moi.
Ce n'est pas à mon cœur qu'il faut que je défere,
Pour entrer sous de tels liens;
Ma main, pour se donner, attend l'ordre d'un père,
Et mes sœurs ont des droits qui vont devant les miens
Mais, si l'on me rendoit sur mes vœux absolue,
Vous y pourriez avoir trop de part à la fois;
Et toute mon estime, entre vous suspendue,

sur aucun laisser tomber mon choix.
eur de votre poursuite,
is assez de mes vœux les plus doux;
est, parmi tant de mérite,
ıx cœurs pour moi, trop peu qu'un cœur pour vous.
; doux souhaits j'aurois l'ame gênée
ırt de votre amitié;
'un de vous prendre une destinée
'aire trop de pitié.
;, à tous ceux dont l'amour suit le vôtre,
'érerois tous deux avec ardeur;
n'aurois jamais le cœur
préférer l'un de vous deux à l'autre.
que je choisirois
e feroit un trop grand sacrifice;
ıuterois à barbare injustice
qu'à l'autre je ferois.
eux vous brillez de trop de grandeur d'ame
ı faire aucun malheureux;
ez chercher dans l'amoureuse flamme
'en d'être heureux tous deux.
e cœur me considère
me souffrir de disposer de vous,
ıx sœurs capables de plaire,
; bien vous faire un destin assez doux;
ne rend leur personne assez chère
ous souhaiter leurs époux.

CLÉOMÈNE.

ır dont l'amour est extrême
bien consentir, hélas!
lonné par ce qu'il aime?
x cœurs, madame, à vos divins appas
onnons un pouvoir suprême;
z-en pour le trépas :
ur une autre que vous-même,
ıonté de n'en disposer pas.

AGÉNOR.

ses, madame, on feroit trop d'outrage,
ur leurs attraits, un indigne partage,
; restes d'une autre ardeur.
premier feu la pureté fidèle

Pour aspirer à cet honneur
Où votre bonté nous appelle,
Et chacune mérite un cœur
Qui n'ait soupiré que pour elle.

AGLAURE.

Il me semble, sans nul courroux,
Qu'avant que de vous en défendre,
Princes, vous deviez bien attendre
Qu'on se fût expliqué sur vous.
Nous croyez-vous un cœur si facile et si tendre?
Et, lorsqu'on parle ici de vous donner à nous,
Savez-vous si l'on veut vous prendre?

CIDIPPE.

Je pense que l'on a d'assez hauts sentiments
Pour refuser un cœur qu'il faut qu'on sollicite,
Et qu'on ne veut devoir qu'à son propre mérite
La conquête de ses amants.

PSYCHÉ.

J'ai cru pour vous, mes sœurs, une gloire assez grande,
Si la possession d'un mérite si haut...

SCÈNE IV. -- PSYCHÉ, AGLAURE, CIDIPPE, CLÉOMÈNE, AGÉNOR, LYCAS.

LYCAS, à Psyché.

Ah! madame!

PSYCHÉ.

Qu'as-tu?

LYCAS.

Le roi...

PSYCHÉ.

Quoi?

LYCAS.

Vous demande.

PSYCHÉ.

De ce trouble si grand que faut-il que j'attende?

LYCAS.

Vous ne le saurez que trop tot

PSYCHÉ

Hélas! que pour le roi tu me donnes à craindre!

LYCAS.

Ne craignez que pour vous; c'est vous que l'on doit plaindre.

PSYCHÉ.

C'est pour louer le ciel, et me voir hors d'effroi,
De savoir que je n'aie à craindre que pour moi.
Mais apprends-moi, Lycas, le sujet qui te touche.

LYCAS.

Souffrez que j'obéisse à qui m'envoie ici,
Madame, et qu'on vous laisse apprendre de sa bouche
Ce qui peut m'affliger ainsi.

PSYCHÉ.

Allons savoir sur quoi l'on craint tant ma foiblesse.

SCÈNE V. — AGLAURE, CIDIPPE, LYCAS.

AGLAURE.

Si ton ordre n'est pas jusqu'à nous étendu,
Dis-nous quel grand malheur nous couvre ta tristesse.

LYCAS.

Hélas! ce grand malheur, dans la cour répandu,
Voyez-le vous-même, princesse,
Dans l'oracle qu'au roi les destins ont rendu.
Voici ses propres mots, que la douleur, madame,
A gravés au fond de mon ame :
« Que l'on ne pense nullement
» A vouloir de Psyché conclure l'hyménée;
» Mais qu'au sommet d'un mont elle soit promptement
» En pompe funèbre menée,
» Et que, de tous abandonnée,
» Pour époux elle attende en ces lieux constamment
» Un monstre dont on a la vue empoisonnée,
» Un serpent qui répand son venin en tous lieux,
» Et trouble dans sa rage et la terre et les cieux. »
Après un arrêt si sévère,
Je vous quitte, et vous laisse à juger entre vous
Si, par de plus cruels et plus sensibles coups,
Tous les dieux nous pouvoient expliquer leur colère.

SCÈNE VI. — AGLAURE, CIDIPPE.

CIDIPPE.

Ma sœur, que sentez-vous à ce soudain malheur
Où nous voyons Psyché par les destins plongée?

AGLAURE.

Mais vous, que sentez-vous, ma sœur?

CIDIPPE.

A ne vous point mentir, je sens que, dans mon cœur,
Je n'en suis pas trop affligée.

AGLAURE.

Moi, je sens quelque chose au mien
Qui ressemble assez à la joie.
Allons, le Destin nous envoie
Un mal que nous pouvons regarder comme un bien.

PREMIER INTERMÈDE.

La scène est changée en des rochers affreux, et fait v
en l'éloignement une grotte effroyable.

C'est dans ce désert que Psyché doit être exposée, po
obéir à l'oracle. Une troupe de personnes affligées y vie
nent déplorer sa disgrace. Une partie de cette troupe désol
témoigne sa pitié par des plaintes touchantes et par des co
certs lugubres; et l'autre exprime sa désolation par u
danse pleine de toutes les marques du plus violent désespoi

PLAINTES EN ITALIEN

Chantées par une femme désolée et deux hommes affligés.

FEMME DÉSOLÉE.

Deh! piangete al pianto mio,
Sassi duri, antiche selve;
Lagrimate, fonti, e belve,
D' un bel volto il fato rio.

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

Ahi dolore!

SECOND HOMME AFFLIGÉ.

Ahi martire!

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

Cruda morte!

SECOND HOMME AFFLIGÉ.

Empia sorte!

TOUS TROIS.

Che condanni a morir tanta beltà!
Cieli! stelle! ahi crudelta!

FEMME DÉSOLÉE.

Rispondete a miei lamenti,
Antri cavi, ascose rupi;
Deh! ridite, fondi cupi,
Del mio duolo i mesti accenti.

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

Ahi dolore!

SECOND HOMME AFFLIGÉ.

Ahi martire!

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

Cruda morte!

FEMME DÉSOLÉE, ET SECOND HOMME AFFLIGÉ.

Empia sorte!

TOUS TROIS

Che condanni a morir tanta beltà!
Cieli! stelle! ahi crudeltà!

SECOND HOMME AFFLIGÉ.

Com' esser può fra voi, o numi eterni,
Chi voglia estinta una beltà innocente?
Ahi! che tanto rigor, cielo inclemente,
Vince di crudeltà gli stessi inferni.

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

Nume fiero!

SECOND HOMME AFFLIGÉ.

Dio severo!

LES DEUX HOMMES AFFLIGÉS.

Perchè tanto rigor
Contro innocente cor?
Ahi! sentenza inudita!
Dar morte à la beltà, ch' altrui dà vita!

FEMME DÉSOLÉE.

Ahi! ch' indarno si tarda!
Non resiste a li dei mortale affetto,
Alto impero ne sforza,
Ove comanda il ciel, l' uom cede a forza.

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

Ahi dolore!

SECOND HOMME AFFLIGÉ.

Ahi martire!

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

Cruda morte!

FEMME DÉSOLÉE, ET SECOND HOMME AFFLIGÉ

Empia sorte!

sser régner les tendresses de père
e dans les yeux d'un grand roi.
'ous voit ici donner à la nature,
ue vous tenez, seigneur, fait trop d'injure,
s refuser les touchantes faveurs.
:z moins sur votre sagesse
lre d'empire à vos douleurs,
l'honorer mon destin par des pleurs
e cœur d'un roi montrent de la foiblesse.

LE ROI.

lle, à ces pleurs laisse mes yeux ouverts.
est raisonnable, encor qu'il soit extrême;
pour toujours on perd ce que je perds,
, crois-moi, peut pleurer elle-même.
ıin l'orgueil du diadème
ı soit insensible à ces cruels revers;
: la raison les secours sont offerts
ɔir d'un œil sec voir mourir ce qu'on aime,
est barbare aux yeux de l'univers,
utalité plus que vertu suprême [1].

Veut détruire tant de beauté!
pitoyable ciel, par cette barbarie
ulez-vous surmonter l'enfer en cruauté?

UN HOMME AFFLIGÉ.

Dieu plein de haine!

AUTRE HOMME AFFLIGÉ.

Divinité trop inhumaine!

LES DEUX HOMMES.

Pourquoi ce courroux si puissant
Contre un cœur innocent?
O rigueur inouïe!
Trancher de si beaux jours
Lorsqu'ils donnent la vie
A tant d'amours!

FEMME DÉSOLÉE.

e c'est un vain secours contre un mal sans remede,
e d'inutiles pleurs et des cris superflus!
and le ciel a donné des ordres absolus,
Il faut que l'effort humain cède.
O dieux! quelle douleur, etc. [*].

nmerqué a découvert dans les papiers de Conrard, un sonnet
olière à La Mothe Le Vayer sur la mort de son fils. Les premiers
net se retrouvent ici presque sans changements. (Voyez le sonnet
uvres de Molière.)
ation des paroles de Lulli est de Fontenelle, et se trouve dans son
hé.

Je ne veux point, dans cette adversité,
Parer mon cœur d'insensibilité,
Et cacher l'ennui qui me touche.
Je renonce à la vanité
De cette dureté farouche
Que l'on appelle fermeté ;
Et de quelque façon qu'on nomme
Cette vive douleur dont je ressens les coups,
Je veux bien l'étaler, ma fille, aux yeux de tous,
Et dans le cœur d'un roi montrer le cœur d'un homme.

PSYCHÉ.

Je ne mérite pas cette grande douleur :
Opposez, opposez un peu de résistance
Aux droits qu'elle prend sur un cœur
Dont mille événements ont marqué la puissance.
Quoi! faut-il que pour moi vous renonciez, seigneur,
A cette royale constance
Dont vous avez fait voir, dans les coups du malheur,
Une fameuse expérience?

LE ROI.

La constance est facile en mille occasions.
Toutes les révolutions
Où nous peut exposer la fortune inhumaine,
La perte des grandeurs, les persécutions,
Le poison de l'envie et les traits de la haine,
N'ont rien que ne puissent, sans peine,
Braver les résolutions
D'une ame où la raison est un peu souveraine;
Mais ce qui porte des rigueurs
A faire succomber les cœurs
Sous le poids des douleurs amères,
Ce sont, ce sont les rudes traits
De ces fatalités sévères
Qui nous enlèvent pour jamais
Les personnes qui nous sont chères.
La raison, contre de tels coups,
N'offre point d'armes secourables ;
Et voilà, des dieux en courroux,
Les foudres les plus redoutables
Qui se puissent lancer sur nous.

PSYCHÉ.

ɜur, une douceur ici vous est offerte :
hymen a reçu plus d'un présent des dieux ;
ɩt, par une faveur ouverte,
vous ôtent rien, en m'ôtant à vos yeux,
ils n'aient pris le soin de réparer la perte.
s reste de quoi consoler vos douleurs ;
te loi du ciel, que vous nommez cruelle,
lans les deux princesses mes sœurs,
aisse à l'amitié paternelle
où placer toutes ses douceurs.

LE ROI.

! de mes maux soulagement frivole!
rien ne s'offre à moi qui de toi me console.
sur mes déplaisirs que j'ai les yeux ouverts;
ɩt, dans un destin si funeste,
e regarde ce que je perds,
Et ne vois point ce qui me reste.

PSYCHÉ.

savez mieux que moi qu'aux volontés des dieux,
Seigneur, il faut régler les nôtres ;
ne puis vous dire, en ces tristes adieux,
e que beaucoup mieux vous pouvez dire aux autres.
Les dieux sont maitres souverains
Des présents qu'ils daignent nous faire ;
Ils ne les laissent dans nos mains
Qu'autant de temps qu'il peut leur plaire.
Lorsqu'ils viennent les retirer,
On n'a nul droit de murmurer
races que leur main ne veut plus nous étendre ;
eur, je suis un don qu'ils ont fait à vos vœux ;
and, par cet arrêt, ils veulent me reprendre,
vous ôtent rien que vous ne teniez d'eux ;
st sans murmurer que vous devez me rendre.

LE ROI.

Ah! cherche un meilleur fondement
onsolations que ton cœur me présente,
la fausseté de ce raisonnement,
Ne fais point un accablement
A cette douleur si cuisante,
Dont je souffre ici le tourment.

Crois-tu là me donner une raison puissante
Pour ne me plaindre point de cet arrêt des cieux?
Et dans le procédé des dieux,
Dont tu veux que je me contente,
Une rigueur assassinante
Ne paroît-elle pas aux yeux?
Vois l'état où ces dieux me forcent à te rendre,
Et l'autre où te reçut mon cœur infortuné;
Tu connoîtras par là qu'ils me viennent reprendre
Bien plus que ce qu'ils m'ont donné.
Je reçus d'eux en toi, ma fille,
Un présent que mon cœur ne leur demandoit pas;
J'y trouvois alors peu d'appas,
Et leur en vis, sans joie, accroître ma famille.
Mais mon cœur, ainsi que mes yeux,
S'est fait de ce présent une douce habitude:
J'ai mis quinze ans de soins, de veilles et d'étude
A me le rendre précieux;
Je l'ai paré de l'aimable richesse
De mille brillantes vertus;
En lui j'ai renfermé, par des soins assidus,
Tous les plus beaux trésors que fournit la sagesse;
A lui j'ai de mon ame attaché la tendresse;
J'en ai fait de ce cœur le charme et l'allégresse,
La consolation de mes sens abattus,
Le doux espoir de ma vieillesse.
Ils m'ôtent tout cela, ces dieux!
Et tu veux que je n'aie aucun sujet de plainte
Sur cet affreux arrêt dont je souffre l'atteinte!
Ah! leur pouvoir se joue avec trop de rigueur
Des tendresses de notre cœur.
Pour m'ôter leur présent, leur falloit-il attendre
Que j'en eusse fait tout mon bien?
Ou plutôt, s'ils avoient dessein de le reprendre,
N'eût-il pas été mieux de ne me donner rien?

PSYCHÉ.

Seigneur, redoutez la colère
De ces dieux contre qui vous osez éclater.

LE ROI.

Après ce coup, que peuvent-ils me faire?
Ils m'ont mis en état de ne rien redouter.

PSYCHÉ.

Ah! seigneur, je tremble des crimes
je vous fais commettre, et je dois me haïr...

LE ROI.

qu'ils souffrent du moins mes plaintes légitimes;
l'est assez d'effort que de leur obéir;
oit leur être assez que mon cœur t'abandonne
arbare respect qu'il faut qu'on ait pour eux,
prétendre gêner la douleur que me donne
ouvantable arrêt d'un sort si rigoureux.
juste désespoir ne sauroit se contraindre;
eux, je veux garder ma douleur à jamais;
eux sentir toujours la perte que je fais;
a rigueur du ciel je veux toujours me plaindre;
eux, jusqu'au trépas, incessamment pleurer
ue tout l'univers ne peut me réparer.

PSYCHÉ.

de grace, seigneur, épargnez ma foiblesse;
besoin de constance en l'état où je suis.
ortifiez point l'excès de mes ennuis
Des larmes de votre tendresse.
s ils sont assez forts, et c'est trop pour mon cœur
mon destin et de votre douleur.

LE ROI.

je dois t'épargner mon deuil inconsolable.
l'instant fatal de m'arracher de toi;
comment prononcer ce mot épouvantable?
faut toutefois; le ciel m'en fait la loi :
Une rigueur inévitable
lige à te laisser en ce funeste lieu.
Adieu; je vais... Adieu[1].

ui suit jusqu'à la fin de la pièce est de M. Corneille, à la
erve de la première scène du troisième acte, qui est de la
me main que ce qui a précédé.

situation de Psyché et de son père est la même que celle d'Iphigénie et
nemnon. Le père de Psyché est plus touchant que le roi de Mycènes, parce
ne mérite en rien son malheur, qu'il ne peut rien pour s'y soustraire, et
ien ne pourra l'en consoler. Mais, d'un autre côté, Iphigénie, laissant
per ces regrets si naturels dans une jeune fille qui va perdre, avec la vie
e aime, un amant qu'elle chérit encore davantage, est bien plus attendris-
que Psyché encourageant son père à la constance, et lui remontrant ce
doit à sa qualité de roi et à son respect pour les dieux. (Auger.)

SCÈNE II. — PSYCHÉ, AGLAURE, CIDIPPE.

PSYCHÉ.

Suivez le roi, mes sœurs : vous essuierez ses larmes,
Vous adoucirez ses douleurs ;
Et vous l'accableriez d'alarmes,
Si vous vous exposiez encore à mes malheurs.
Conservez-lui ce qui lui reste :
Le serpent que j'attends peut vous être funeste,
Vous envelopper dans mon sort,
Et me porter en vous une seconde mort.
Le ciel m'a seule condamnée
A son haleine empoisonnée ;
Rien ne sauroit me secourir ;
Et je n'ai pas besoin d'exemple pour mourir[1].

AGLAURE.

Ne nous enviez pas ce cruel avantage,
De confondre nos pleurs avec vos déplaisirs,
De mêler nos soupirs à vos derniers soupirs :
D'une tendre amitié souffrez ce dernier gage.

PSYCHÉ.

C'est vous perdre inutilement.

CIDIPPE.

C'est en votre faveur espérer un miracle,
Ou vous accompagner jusques au monument.

PSYCHÉ.

Que peut-on se promettre après un tel oracle ?

AGLAURE.

Un oracle jamais n'est sans obscurité :
On l'entend d'autant moins, que mieux on croit l'entendre[2] ;
Et peut-être, après tout, n'en devez-vous attendre
Que gloire et que félicité.
Laissez-nous voir, ma sœur, par une digne issue,
Cette frayeur mortelle heureusement déçue,
Ou mourir du moins avec vous,
Si le ciel à nos vœux ne se montre plus doux.

[1] Quand on ne serait pas averti par une note que Corneille vient de prendre la plume, il semble que ce vers,

Et je n'ai pas besoin d'exemple pour mourir,

suffirait pour déceler sa main. (Auger.)

[2] Ce vers et le précédent se trouvent dans *Horace*, acte III, scène III.

PSYCHÉ.

ur, écoutez mieux la voix de la nature,
ui vous appelle auprès du roi.
s m'aimez trop; le devoir en murmure;
s en savez l'indispensable loi.
re vous doit être encor plus cher que moi.
z-vous toutes deux l'appui de sa vieillesse;
ui devez chacune un gendre et des neveux;
ois, à l'envi, vous gardent leur tendresse;
ois, à l'envi, vous offriront leurs vœux.
le me veut seule; et seule aussi je veux
ourir, si je puis, sans foiblesse,
vous avoir pas pour témoins toutes deux
que, malgré moi, la nature m'en laisse.

AGLAURE.

;er vos malheurs, c'est vous importuner.

CIDIPPE.

lire un peu plus, ma sœur, c'est vous déplaire.

PSYCHÉ.

on; mais enfin c'est me gêner,
it-être du ciel redoubler la colère.

AGLAURE.

ous le voulez, et nous partons.
ce même ciel, plus juste et moins sévère,
nvoyer le sort que nous vous souhaitons,
t que notre amitié sincère,
)it de l'oracle et malgré vous, espère.

PSYCHÉ.

C'est un espoir, ma sœur, et des souhaits
ucun des dieux ne remplira jamais.

SCÈNE III. — PSYCHÉ, seule.

ıfin, seule et toute à moi-même,
envisager cet affreux changement
ıi, du haut d'une gloire extrême,
e précipite au monument.
ette gloire étoit sans seconde;
s'en répandoit jusqu'aux deux bouts du monde.
e qu'il a de rois sembloient faits pour m'aimer;
leurs sujets, me prenant pour déesse,

Commençoient à m'accoutumer
Aux encens qu'ils m'offroient sans cesse;
Leurs soupirs me suivoient, sans qu'il m'en coûtât rien
Mon ame restoit libre en captivant tant d'ames;
Et j'étois, parmi tant de flammes,
Reine de tous les cœurs et maîtresse du mien[1].
O ciel! m'auriez-vous fait un crime
De cette insensibilité?
Déployez-vous sur moi tant de sévérité,
Pour n'avoir à leurs vœux rendu que de l'estime?
Si vous m'imposiez cette loi,
Qu'il fallût faire un choix pour ne pas vous déplaire,
Puisque je ne pouvois le faire,
Que ne le faisiez-vous pour moi?
Que ne m'inspiriez-vous ce qu'inspire à tant d'autres
Le mérite, l'amour, et... Mais que vois-je ici?

SCÈNE IV. — CLÉOMÈNE, AGÉNOR, PSYCHÉ.

CLÉOMÈNE.

Deux amis, deux rivaux, dont l'unique souci
Est d'exposer leurs jours pour conserver les vôtres.

PSYCHÉ.

Puis-je vous écouter, quand j'ai chassé deux sœurs?
Princes, contre le ciel pensez-vous me défendre?
Vous livrer au serpent qu'ici je dois attendre,
Ce n'est qu'un désespoir qui sied mal aux grands cœurs;
Et mourir alors que je meurs,
C'est accabler une ame tendre
Qui n'a que trop de ses douleurs.

AGÉNOR.

Un serpent n'est pas invincible :
Cadmus, qui n'aimoit rien, défit celui de Mars.
Nous aimons, et l'Amour sait rendre tout possible
Au cœur qui suit ses étendards,
A la main dont lui-même il conduit tous les dards.

PSYCHÉ.

Voulez-vous qu'il vous serve en faveur d'une ingrate

[1] Ces vers sont d'autant plus remarquables, qu'ils s'éloignent beaucoup genre de Corneille. Nous verrons ce grand poëte exprimer la passion de l'amo avec un charme qui étonne dans un vieillard dont l'ame s'étoit nourrie d'obje sublimes. (Petitot.)

Que tous ses traits n'ont pu toucher?
u'il dompte sa vengeance au moment qu'elle éclate
Et vous aide à m'en arracher?
Quand même vous m'auriez servie,
Quand vous m'auriez rendu la vie,
uel fruit espérez-vous de qui ne peut aimer?

CLÉOMÈNE.

n'est point par l'espoir d'un si charmant salaire
Que nous nous sentons animer;
Nous ne cherchons qu'à satisfaire
ux devoirs d'un amour qui n'ose présumer
Que jamais, quoi qu'il puisse faire,
Il soit capable de vous plaire,
Et digne de vous enflammer.
vez, belle princesse, et vivez pour un autre :
Nous le verrons d'un œil jaloux,
Nous en mourrons, mais d'un trépas plus doux
Que s'il nous falloit voir le vôtre;
, si nous ne mourons en vous sauvant le jour,
uelque amour qu'à nos yeux vous préfériez au nôtre,
ous voulons bien mourir de douleur et d'amour.

PSYCHÉ.

vez, princes, vivez, et de ma destinée
 songez plus à rompre ou partager la loi :
crois vous l'avoir dit, le ciel ne veut que moi;
Le ciel m'a seule condamnée.
pense ouïr déja les mortels sifflements
De son ministre qui s'approche :
 frayeur me le peint, me l'offre à tous moments;
, maitresse qu'elle est de tous mes sentiments,
le me le figure au haut de cette roche.
n tombe de foiblesse, et mon cœur abattu
 soutient plus qu'à peine un reste de vertu.
lieu, princes, fuyez, qu'il ne vous empoisonne.

AGÉNOR.

ien ne s'offre à nos yeux encor qui les étonne;
t, quand vous vous peignez un si proche trépas,
Si la force vous abandonne,
Nous avons des cœurs et des bras
Que l'espoir n'abandonne pas.
Peut-être qu'un rival a dicté cet oracle,

Que l'or a fait parler celui qui l'a rendu.
Ce ne seroit pas un miracle
Que, pour un dieu muet, un homme eût répondu;
Et, dans tous les climats, on n'a que trop d'exemples
Qu'il est, ainsi qu'ailleurs, des méchants dans les temples.

CLÉOMÈNE.

Laissez-nous opposer, au lâche ravisseur
A qui le sacrilége indignement vous livre,
Un amour qu'a le ciel choisi pour défenseur
De la seule beauté pour qui nous voulons vivre.
Si nous n'osons prétendre à sa possession,
Du moins, en son péril, permettez-nous de suivre
L'ardeur et les devoirs de notre passion.

PSYCHÉ.

Portez-les à d'autres moi-mêmes,
Princes, portez-les à mes sœurs,
Ces devoirs, ces ardeurs extrêmes
Dont pour moi sont remplis vos cœurs;
Vivez pour elles, quand je meurs;
Plaignez de mon destin les funestes rigueurs,
Sans leur donner en vous de nouvelles matières.
Ce sont mes volontés dernières;
Et l'on a reçu, de tout temps,
Pour souveraines lois les ordres des mourants.

CLÉOMÈNE.

Princesse..

PSYCHÉ.

Encore un coup, princes, vivez pour elles.
Tant que vous m'aimerez, vous devez m'obéir :
Ne me réduisez pas à vouloir vous haïr,
Et vous regarder en rebelles,
A force de m'être fidèles.
Allez, laissez-moi seule expirer en ce lieu,
Où je n'ai plus de voix que pour vous dire adieu.
Mais je sens qu'on m'enlève, et l'air m'ouvre une route
D'où vous n'entendrez plus cette mourante voix.
Adieu, princes; adieu pour la dernière fois :
Voyez si de mon sort vous pouvez être en doute.

(Psyché est enlevée en l'air par deux Zéphyrs.)

AGÉNOR.

Nous la perdons de vue. Allons tous deux chercher

ur le faîte de ce rocher,
rince, les moyens de la suivre.

CLÉOMÈNE.

y chercher ceux de ne lui point survivre.

SCÈNE V. — L'AMOUR, en l'air.

z mourir, rivaux d'un dieu jaloux,
ont vous méritez le courroux,
ıvoir eu le cœur sensible aux mêmes charmes.
forge, Vulcain, mille brillants attraits
Pour orner un palais
ımour de Psyché veut essuyer les larmes,
Et lui rendre les armes.

SECOND INTERMÈDE.

scène se change en une cour magnifique, ornée de ıes de lapis, enrichies de figures d'or, qui forment un pompeux et brillant que l'Amour destine pour Psyché. yclopes, avec quatre Fées, y font une entrée de ballet, achèvent en cadence quatre gros vases d'argent que es leur ont apportés. Cette entrée est entrecoupée par ıit de Vulcain, qu'il fait à deux reprises :

Dépêchez, préparez ces lieux
Pour le plus aimable des dieux :
Que chacun pour lui s'intéresse ;
N'oubliez rien des soins qu'il faut.
Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assez tôt.

L'Amour ne veut point qu'on diffère ;
Travaillez, hâtez-vous,
Frappez, redoublez vos coups ;
Que l'ardeur de lui plaire
Fasse vos soins les plus doux.

SECOND COUPLET.

Servez bien un dieu si charmant ;
Il se plaît dans l'empressement ;

Que chacun pour lui s'intéresse;
N'oubliez rien de ce qu'il faut.
Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assez tôt.

L'Amour ne veut point qu'on diffère;
Travaillez, hâtez-vous,
Frappez, redoublez vos coups;
Que l'ardeur de lui plaire
Fasse vos soins les plus doux.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — L'AMOUR, ZÉPHYRE.

ZÉPHYRE.

Oui, je me suis galamment acquitté
De la commission que vous m'avez donnée;
Et, du haut du rocher, je l'ai, cette beauté,
Par le milieu des airs doucement amenée
Dans ce beau palais enchanté,
Où vous pouvez en liberté
Disposer de sa destinée.
Mais vous me surprenez par ce grand changement
Qu'en votre personne vous faites;
Cette taille, ces traits, et cet ajustement,
Cachent tout à fait qui vous êtes;
Et je donne aux plus fins à pouvoir, en ce jour,
Vous reconnoître pour l'Amour.

L'AMOUR.

Aussi ne veux-je pas qu'on puisse me connoître;
Je ne veux à Psyché découvrir que mon cœur,
Rien que les beaux transports de cette vive ardeur.
Que ses doux charmes y font naître;
Et, pour en exprimer l'amoureuse langueur,
Et cacher ce que je puis être

Aux yeux qui m'imposent des lois,
J'ai pris la forme que tu vois.

ZÉPHYRE.

En tout vous êtes un grand maître;
C'est ici que je le connois.
Sous des déguisements de diverse nature,
On a vu les dieux amoureux
Chercher à soulager cette douce blessure
Que reçoivent les cœurs de vos traits pleins de feux;
Mais en bon sens vous l'emportez sur eux;
Et voilà la bonne figure
Pour avoir un succès heureux
Près de l'aimable sexe où l'on porte ses vœux.
Oui, de ces formes-là l'assistance est bien forte;
Et, sans parler ni de rang ni d'esprit,
Qui peut trouver moyen d'être fait de la sorte
Ne soupire guère à crédit.

L'AMOUR.

J'ai résolu, mon cher Zéphyre,
De demeurer ainsi toujours;
Et l'on ne peut le trouver à redire
A l'aîné de tous les Amours.
Il est temps de sortir de cette longue enfance
Qui fatigue ma patience;
Il est temps désormais que je devienne grand.

ZÉPHYRE.

Fort bien. Vous ne pouvez mieux faire;
Et vous entrez dans un mystère
Qui ne demande rien d'enfant.

L'AMOUR.

Ce changement, sans doute, irritera ma mère.

ZÉPHYRE.

Je prévois là-dessus quelque peu de colère.
Bien que les disputes des ans
Ne doivent point régner parmi les immortelles,
Votre mère Vénus est de l'humeur des belles,
Qui n'aiment point de grands enfants.
Mais où je la trouve outragée,
C'est dans le procédé que l'on vous voit tenir;
Et c'est l'avoir étrangement vengée,
Que d'aimer la beauté qu'elle vouloit punir!

Cette haine où ses vœux prétendent que réponde
La puissance d'un fils que redoutent les dieux...

L'AMOUR.

Laissons cela, Zéphyre, et me dis si tes yeux
Ne trouvent pas Psyché la plus belle du monde.
Est-il rien sur la terre, est-il rien dans les cieux
Qui puisse lui ravir le titre glorieux
De beauté sans seconde?
Mais je la vois, mon cher Zéphyre,
Qui demeure surprise à l'éclat de ces lieux.

ZÉPHYRE.

Vous pouvez vous montrer pour finir son martyre,
Lui découvrir son destin glorieux,
Et vous dire, entre vous, tout ce que peuvent dire
Les soupirs, la bouche et les yeux.
En confident discret, je sais ce qu'il faut faire
Pour ne pas interrompre un amoureux mystère[1].

SCÈNE II. — PSYCHÉ, seule.

Où suis-je? et, dans un lieu que je croyois barbare,
Quelle savante main a bâti ce palais,
Que l'art, que la nature pare
De l'assemblage le plus rare
Que l'œil puisse admirer jamais?
Tout rit, tout brille, tout éclate
Dans ces jardins, dans ces appartements,
Dont les pompeux ameublements
N'ont rien qui n'enchante et ne flatte;
Et, de quelque côté que tournent mes frayeurs,
Je ne vois sous mes pas que de l'or ou des fleurs.

Le ciel auroit-il fait cet amas de merveilles
Pour la demeure d'un serpent?
Et lorsque, par leur vue, il amuse et suspend
De mon destin jaloux les rigueurs sans pareilles,
Veut-il montrer qu'il s'en repent?
Non, non; c'est de sa haine, en cruautés féconde,
Le plus noir, le plus rude trait,
Qui, par une rigueur nouvelle et sans seconde,
N'étale ce choix qu'elle a fait

[1] Cette scène est de Molière, mais c'est la dernière.

De ce qu'a de plus beau le monde,
n'afin que je le quitte avec plus de regret.

Que mon espoir est ridicule,
S'il croit par là soulager mes douleurs!
out autant de moments que ma mort se recule
Sont autant de nouveaux malheurs :
Plus elle tarde, et plus de fois je meurs.

e me fais plus languir, viens prendre ta victime,
Monstre qui dois me déchirer.
eux-tu que je te cherche, et faut-il que j'anime
Tes fureurs à me dévorer?
i le ciel veut ma mort, si ma vie est un crime,
e ce peu qui m'en reste ose enfin t'emparer;
Je suis lasse de murmurer
Contre un châtiment légitime.
Je suis lasse de soupirer;
Viens, que j'achève d'expirer.

SCÈNE III. — L'AMOUR, PSYCHÉ, ZÉPHYRE.

L'AMOUR.

e voilà, ce serpent, ce monstre impitoyable,
Qu'un oracle étonnant pour vous a préparé,
Et qui n'est pas, peut-être, à tel point effroyable
Que vous vous l'êtes figuré.

PSYCHÉ.

ous, seigneur, vous seriez ce monstre dont l'oracle
A menacé mes tristes jours,
ous qui semblez plutôt un dieu qui, par miracle,
Daigne venir lui-même à mon secours!

L'AMOUR.

Quel besoin de secours au milieu d'un empire
Où tout ce qui respire
'attend que vos regards pour en prendre la loi,
ù vous n'avez à craindre autre monstre que moi?

PSYCHÉ.

u'un monstre tel que vous inspire peu de crainte!
Et que, s'il a quelque poison,
Une ame auroit peu de raison
De hasarder la moindre plainte
Contre une favorable atteinte,

Dont tout le cœur craindroit la guérison !
A peine je vous vois, que mes frayeurs cessées
Laissent évanouir l'image du trépas,
Et que je sens couler dans mes veines glacées
Un je ne sais quel feu que je ne connois pas.
J'ai senti de l'estime et de la complaisance,
De l'amitié, de la reconnoissance;
De la compassion les chagrins innocents
M'en ont fait sentir la puissance;
Mais je n'ai point encor senti ce que je sens.
Je ne sais ce que c'est; mais je sais qu'il me charme,
Que je n'en conçois point d'alarme.
Plus j'ai les yeux sur vous, plus je m'en sens charmer.
Tout ce que j'ai senti n'agissoit point de même;
Et je dirois que je vous aime,
Seigneur, si je savois ce que c'est que d'aimer.
Ne les détournez point ces yeux qui m'empoisonnent,
Ces yeux tendres, ces yeux perçants, mais amoureux,
Qui semblent partager le trouble qu'ils me donnent.
Hélas! plus ils sont dangereux,
Plus je me plais à m'attacher sur eux.
Par quel ordre du ciel, que je ne puis comprendre,
Vous dis-je plus que je ne dois,
Moi de qui la pudeur devroit du moins attendre
Que vous m'expliquassiez le trouble où je vous vois?
Vous soupirez, seigneur, ainsi que je soupire;
Vos sens, comme les miens, paroissent interdits.
C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire;
Et cependant c'est moi qui vous le dis[1].

L'AMOUR.

Vous avez eu, Psyché, l'ame toujours si dure,
Qu'il ne faut pas vous étonner
Si, pour en réparer l'injure,
L'amour, en ce moment, se paie avec usure
De ce qu'elle a dû lui donner.
Ce moment est venu qu'il faut que votre bouche

[1]Corneille avait soixante-cinq ans lorsqu'il fit cette déclaration si tendre et si véhémente; mais ce qui peut en expliquer la tendresse et la verve, c'est qu'il était alors fort amoureux de mademoiselle Molière, qui jouait le rôle de Psyché. C'est donc pour elle qu'il composa ces vers; et la déclaration qu'il met dans la bouche de la jeune fille exprime, comme il le dit lui-même, tout le feu qui circule dans *des veines glacées*. Un an plus tard, il lui rendit un nouvel hommage, dans *Pulchérie*, sous le nom de Martian. (Aimé Martin.)

les soupirs si longtemps retenus,
vous arrachant à cette humeur farouche,
de transports aussi doux qu'inconnus
nsiblement tout à la fois vous touche,
it dû vous toucher durant tant de beaux jours
te ame insensible a profané le cours.

PSYCHÉ.

mer point, c'est donc un grand crime?

L'AMOUR.

uffrez-vous un rude châtiment?

PSYCHÉ.

t punir assez doucement.

L'AMOUR.

ui choisir sa peine légitime,
re justice, en ce glorieux jour,
nquement d'amour par un excès d'amour.

PSYCHÉ.

n'ai-je été plus tôt punie!
mets le bonheur de ma vie.
is en rougir, ou le dire plus bas;
le supplice a trop d'appas.
ez que, tout haut, je le die et redie :
ois cent fois, et n'en rougirois pas.
point moi qui parle; et de votre présence
surprenant, l'aimable violence,
je veux parler s'empare de ma voix.
vain qu'en secret ma pudeur s'en offense,
le sexe et la bienséance
nt me faire d'autres lois :
de ma réponse eux-mêmes font le choix,
ouche asservie à leur toute-puissance
onsulte plus sur ce que je me dois.

L'AMOUR.

belle Psyché, croyez ce qu'ils vous disent,
yeux qui ne sont point jaloux;
à l'envi les vôtres m'instruisent
tout ce qui se passe en vous.
yez-en ce cœur qui soupire,
ant que le vôtre y voudra repartir,
s dira bien plus d'un soupir,
cent regards ne peuvent dire.

C'est le langage le plus doux;
C'est le plus fort, c'est le plus sûr de tous.

PSYCHÉ.

L'intelligence en étoit due
A nos cœurs, pour les rendre également contents.
J'ai soupiré, vous m'avez entendue;
Vous soupirez, je vous entends.
Mais ne me laissez plus en doute,
Seigneur, et dites-moi si par la même route,
Après moi, le Zéphyre ici vous a rendu
Pour me dire ce que j'écoute.
Quand j'y suis arrivée, étiez-vous attendu?
Et quand vous lui parlez, êtes-vous entendu?

L'AMOUR.

J'ai dans ce doux climat un souverain empire,
Comme vous l'avez sur mon cœur;
L'Amour m'est favorable, et c'est en sa faveur
Qu'à mes ordres Éole a soumis le Zéphyre.
C'est l'Amour qui, pour voir mes feux récompensés,
Lui-même a dicté cet oracle
Par qui vos beaux jours menacés
D'une foule d'amants se sont débarrassés,
Et qui m'a délivré de l'éternel obstacle
De tant de soupirs empressés
Qui ne méritoient pas de vous être adressés.
Ne me demandez point quelle est cette province,
Ni le nom de son prince :
Vous le saurez quand il en sera temps.
Je veux vous acquérir, mais c'est par mes services,
Par des soins assidus et par des vœux constants,
Par les amoureux sacrifices
De tout ce que je suis,
De tout ce que je puis,
Sans que l'éclat du rang pour moi vous sollicite,
Sans que de mon pouvoir je me fasse un mérite;
Et, bien que souverain dans cet heureux séjour,
Je ne vous veux, Psyché, devoir qu'à mon amour.
Venez en admirer avec moi les merveilles,
Princesse, et préparez vos yeux et vos oreilles
A ce qu'il a d'enchantements;
Vous y verrez des bois et des prairies

Contester sur leurs agréments
Avec l'or et les pierreries;
Vous n'entendrez que des concerts charmants;
De cent beautés vous y serez servie,
i vous adoreront sans vous porter envie,
Et brigueront à tous moments,
D'une ame soumise et ravie,
L'honneur de vos commandements.

PSYCHÉ.

Mes volontés suivent les vôtres;
Je n'en saurois plus avoir d'autres :
is votre oracle enfin vient de me séparer
De deux sœurs et du roi mon père,
Que mon trépas imaginaire
Réduit tous trois à me pleurer.
ur dissiper l'erreur dont leur ame accablée
mortels déplaisirs se voit pour moi comblée,
Souffrez que mes sœurs soient témoins
Et de ma gloire et de vos soins.
êtez-leur, comme à moi, les ailes du Zéphyre,
Qui leur puissent de votre empire,
Ainsi qu'à moi, faciliter l'accès;
Faites-leur voir en quel lieu je respire;
ites-leur de ma perte admirer le succès.

L'AMOUR.

us ne me donnez pas, Psyché, toute votre ame;
tendre souvenir d'un père et de deux sœurs
Me vole une part des douceurs
Que je veux toutes pour ma flamme.
ayez d'yeux que pour moi, qui n'en ai que pour vous,
songez qu'à m'aimer, ne songez qu'à me plaire :
, quand de tels soucis osent vous en distraire...

PSYCHÉ.

s tendresses du sang peut-on être jaloux?

L'AMOUR.

le suis, ma Psyché, de toute la nature.
s rayons du soleil vous baisent trop souvent;
s cheveux souffrent trop les caresses du vent;
Dès qu'il les flatte, j'en murmure :
L'air même que vous respirez
vec trop de plaisir passe par votre bouche;

Votre habit de trop près vous touche;
Et, sitôt que vous soupirez,
Je ne sais quoi qui m'effarouche
Craint, parmi vos soupirs, des soupirs égarés
Mais vous voulez vos sœurs; allez, partez, Zéphyre;
Psyché le veut, je ne l'en puis dédire[1].

(Zéphyre s'envole.)

SCÈNE IV. — L'AMOUR, PSYCHÉ.

L'AMOUR.

Quand vous leur ferez voir ce bienheureux séjour,
De ces trésors faites-leur cent largesses,
Prodiguez-leur caresses sur caresses;
Et du sang, s'il se peut, épuisez les tendresses,
Pour vous rendre toute à l'amour.
Je n'y mêlerai point d'importune présence;
Mais ne leur faites pas de si longs entretiens :
Vous ne sauriez pour eux avoir de complaisance,
Que vous ne dérobiez aux miens.

PSYCHÉ.

Votre amour me fait une grace
Dont je n'abuserai jamais.

L'AMOUR.

Allons voir cependant ces jardins, ce palais,
Où vous ne verrez rien que votre éclat n'efface.
Et vous, petits Amours, et vous, jeunes Zéphyrs,
Qui pour armes n'avez que de tendres soupirs,
Montrez tous à l'envi ce qu'à voir ma princesse
Vous avez senti d'allégresse.

[1] Cette tirade est imitée de la tragédie de *Pyrame et Thisbé*, par Théo[phile]. Pyrame dit à Thisbé, acte IV, scène I :

Mais je me sens jaloux de tout ce qui te touche,
De l'air qui si souvent entre et sort par ta bouche;
Je crois qu'à ton sujet le soleil fait le jour
Avecque des flambeaux et d'envie et d'amour.
Les fleurs que sous tes pas tous les chemins produisent,
Dans l'honneur qu'elles ont de te plaire, me nuisent, etc.

ROISIÈME INTERMÈDE.

t une entrée de ballet de quatre Amours et de hyrs, interrompue deux fois par un dialogue chanté iour et un Zéphyr.

L'AMOUR, PSYCHÉ.

LE ZÉPHYR.

Aimable jeunesse,
Suivez la tendresse;
Joignez aux beaux jours
La douceur des amours.
C'est pour vous surprendre
Qu'on vous fait entendre
Qu'il faut éviter leurs soupirs,
Et craindre leurs desirs :
Laissez-vous apprendre
Quels sont leurs plaisirs.

ILS CHANTENT ENSEMBLE

Chacun est obligé d'aimer
A son tour;
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

LE ZÉPHYR SEUL.

Un cœur jeune et tendre
Est fait pour se rendre;
Il n'a point à prendre
De fâcheux détour.

LES DEUX ENSEMBLE.

Chacun est obligé d'aimer
A son tour;
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

L'AMOUR SEUL.

Pourquoi se défendre?
Que sert-il d'attendre?
Quand on perd un jour,
On le perd sans retour.

LES DEUX ENSEMBLE.

Chacun est obligé d'aimer
A son tour;
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

SECOND COUPLET.

LE ZÉPHYR.

L'Amour a des charmes,
Rendons-lui les armes;
Ses soins et ses pleurs
Ne sont pas sans douceurs.
Un cœur, pour le suivre,
A cent maux se livre.
Il faut, pour goûter ses appas,
Languir jusqu'au trépas :
Mais ce n'est pas vivre
Que de n'aimer pas.

ILS CHANTENT ENSEMBLE.

S'il faut des soins et des travaux
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

LE ZÉPHYR SEUL.

On craint, on espère;
Il faut du mystère;
Mais on n'obtient guère
De bien sans tourment.

LES DEUX ENSEMBLE.

S'il faut des soins et des travaux
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

L'AMOUR SEUL.

Que peut-on mieux faire
Qu'aimer et que plaire?
C'est un soin charmant,
Que l'emploi d'un amant.

LES DEUX ENSEMBLE.

S'il faut des soins et des travaux
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME.

: devient un autre palais magnifique, coupé dans le fond par bule, au travers duquel on voit un jardin superbe et charmant, de plusieurs vases d'orangers, et d'arbres chargés de toutes le fruits.

SCENE I. — AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

puis plus, ma sœur; j'ai vu trop de merveilles,
aura peine à les bien concevoir;
qui voit tout, et qui nous fait tout voir,
a a vu jamais de pareilles.
s me chagrinent l'esprit;
illant palais, ce pompeux équipage,
t un odieux étalage
ccable de honte autant que de dépit.
Fortune indignement nous traite,
que sa largesse indiscrète
aveuglément, épuise, unit d'efforts,
r faire de tant de trésors
partage d'une cadette!

CIDIPPE.

itre dans tous vos sentiments;
mêmes chagrins; et, dans ces lieux charmants,
it ce qui vous déplaît me blesse;
que vous prenez pour un mortel affront,
ie vous, m'accable, et me laisse
ume dans l'ame, et la rougeur au front.

AGLAURE.

, ma sœur, il n'est point de reines
s leur propre état, parlent en souveraines
nme Psyché parle en ces lieux.
oit obéie avec exactitude;
s volontés une amoureuse étude
cherche jusque dans ses yeux.
beautés s'empressent autour d'elle,

Dont tout le cœur craindroit la guérison !
A peine je vous vois, que mes frayeurs cessées
Laissent évanouir l'image du trépas,
Et que je sens couler dans mes veines glacées
Un je ne sais quel feu que je ne connois pas.
J'ai senti de l'estime et de la complaisance,
De l'amitié, de la reconnoissance;
De la compassion les chagrins innocents
M'en ont fait sentir la puissance;
Mais je n'ai point encor senti ce que je sens.
Je ne sais ce que c'est; mais je sais qu'il me charme,
Que je n'en conçois point d'alarme.
Plus j'ai les yeux sur vous, plus je m'en sens charmer.
Tout ce que j'ai senti n'agissoit point de même;
Et je dirois que je vous aime,
Seigneur, si je savois ce que c'est que d'aimer.
Ne les détournez point ces yeux qui m'empoisonnent,
Ces yeux tendres, ces yeux perçants, mais amoureux,
Qui semblent partager le trouble qu'ils me donnent.
Hélas! plus ils sont dangereux,
Plus je me plais à m'attacher sur eux.
Par quel ordre du ciel, que je ne puis comprendre,
Vous dis-je plus que je ne dois,
Moi de qui la pudeur devroit du moins attendre
Que vous m'expliquassiez le trouble où je vous vois?
Vous soupirez, seigneur, ainsi que je soupire;
Vos sens, comme les miens, paroissent interdits.
C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire;
Et cependant c'est moi qui vous le dis[1].

L'AMOUR.

Vous avez eu, Psyché, l'ame toujours si dure,
Qu'il ne faut pas vous étonner
Si, pour en réparer l'injure,
L'amour, en ce moment, se paie avec usure
De ce qu'elle a dû lui donner.
Ce moment est venu qu'il faut que votre bouche

[1] Corneille avait soixante-cinq ans lorsqu'il fit cette déclaration si tendre et si véhémente; mais ce qui peut en expliquer la tendresse et la verve, c'est qu'il était alors fort amoureux de mademoiselle Molière, qui jouait le rôle de Psyché. C'est donc pour elle qu'il composa ces vers; et la déclaration qu'il met dans la bouche de la jeune fille exprime, comme il le dit lui-même, tout le feu qui circule dans *des veines glacées*. Un an plus tard, il lui rendit un nouvel hommage, dans *Pulchérie*, sous le nom de Martian. (Aimé Martin.)

des soupirs si longtemps retenus,
n vous arrachant à cette humeur farouche,
as de transports aussi doux qu'inconnus
ensiblement tout à la fois vous touche,
ont dû vous toucher durant tant de beaux jours
ette ame insensible a profané le cours.

PSYCHÉ.

aimer point, c'est donc un grand crime?

L'AMOUR.

ouffrez-vous un rude châtiment?

PSYCHÉ.

est punir assez doucement.

L'AMOUR.

lui choisir sa peine légitime,
aire justice, en ce glorieux jour,
nanquement d'amour par un excès d'amour.

PSYCHÉ.

e n'ai-je été plus tôt punie!
mets le bonheur de ma vie.
ois en rougir, ou le dire plus bas;
is le supplice a trop d'appas.
tez que, tout haut, je le die et redie :
rois cent fois, et n'en rougirois pas.
t point moi qui parle; et de votre présence
re surprenant, l'aimable violence,
e je veux parler s'empare de ma voix.
n vain qu'en secret ma pudeur s'en offense,
e le sexe et la bienséance
ent me faire d'autres lois :
ux de ma réponse eux-mêmes font le choix,
bouche asservie à leur toute-puissance
consulte plus sur ce que je me dois.

L'AMOUR.

belle Psyché, croyez ce qu'ils vous disent,
s yeux qui ne sont point jaloux;
'à l'envi les vôtres m'instruisent
tout ce qui se passe en vous.
oyez-en ce cœur qui soupire,
tant que le vôtre y voudra repartir,
us dira bien plus d'un soupir,
e cent regards ne peuvent dire.

Plus il me voit, plus je lui plais.
Il n'est point de plaisirs dont l'ame soit charmée
Qui ne préviennent mes souhaits;
Et je vois mal de quoi la vôtre est alarmée,
Quand tout me sert dans ce palais.

AGLAURE.

Qu'importe qu'ici tout vous serve,
Si toujours cet amant vous cache ce qu'il est?
Nous ne nous alarmons que pour votre intérêt.
En vain tout vous y rit, en vain tout vous y plaît,
Le véritable amour ne fait point de réserve;
Et qui s'obstine à se cacher
Sent quelque chose en soi qu'on lui peut reprocher.
Si cet amant devient volage
(Car souvent, en amour, le change est assez doux;
Et j'ose le dire entre nous,
Pour grand que soit l'éclat dont brille ce visage,
Il en peut être ailleurs d'aussi belles que vous);
Si, dis-je, un autre objet sous d'autres lois l'engage;
Si, dans l'état où je vous voi,
Seule en ses mains, et sans défense,
Il va jusqu'à la violence,
Sur qui vous vengera le roi,
Ou de ce changement, ou de cette insolence

PSYCHÉ.

Ma sœur, vous me faites trembler.
Juste ciel, pourrois-je être assez infortunée...

CIDIPPE.

Que sait-on si déja les nœuds de l'hyménée...

PSYCHÉ.

N'achevez pas; ce seroit m'accabler.

AGLAURE.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire :
Ce prince qui vous aime, et qui commande aux vents,
Qui nous donne pour char les ailes du Zéphyre,
Et de nouveaux plaisirs vous comble à tous moments,
Quand il rompt à vos yeux l'ordre de la nature,
Peut-être à tant d'amour mêle un peu d'imposture;
Peut-être ce palais n'est qu'un enchantement;
Et ces lambris dorés, ces amas de richesses,
Dont il achète vos tendresses,

Dès qu'il sera lassé de souffrir vos caresses,
Disparoîtront en un moment.
Vous savez, comme nous, ce que peuvent les charmes.

PSYCHÉ.

Que je sens à mon tour de cruelles alarmes!

AGLAURE.

Notre amitié ne veut que votre bien.

PSYCHÉ.

Adieu, mes sœurs; finissons l'entretien.
J'aime, et je crains qu'on ne s'impatiente.
Partez; et demain, si je puis,
Vous me verrez ou plus contente,
Ou dans l'accablement des plus mortels ennuis.

AGLAURE.

Nous allons dire au roi quelle nouvelle gloire,
Quel excès de bonheur le ciel répand sur vous.

CIDIPPE.

Nous allons lui conter d'un changement si doux
La surprenante et merveilleuse histoire.

PSYCHÉ.

Ne l'inquiétez point, ma sœur, de vos soupçons;
Et, quand vous lui peindrez un si charmant empire...

AGLAURE.

Nous savons toutes deux ce qu'il faut taire ou dire,
Et n'avons pas besoin, sur ce point, de leçons.

Zéphyre enlève les deux sœurs de Psyché dans un nuage qui descend jusqu'à terre, et dans lequel il les emporte avec rapidité.

SCÈNE III. — L'AMOUR, PSYCHÉ.

L'AMOUR.

Enfin vous êtes seule, et je puis vous redire,
Sans avoir pour témoins vos importunes sœurs,
Ce que des yeux si beaux ont pris sur moi d'empire,
Et quels excès ont les douceurs
Qu'une sincère ardeur inspire
Sitôt qu'elle assemble deux cœurs.
Je puis vous expliquer de mon ame ravie
Les amoureux empressements,
Et vous jurer qu'à vous seule asservie
Elle n'a pour objet de ses ravissements

Que de voir cette ardeur, de même ardeur suivie,
Ne concevoir plus d'autre envie
Que de régler mes vœux sur vos desirs,
Et de ce qui vous plaît faire tous mes plaisirs.
Mais d'où vient qu'un triste nuage
Semble offusquer l'éclat de ces beaux yeux?
Vous manque-t-il quelque chose en ces lieux?
Des vœux qu'on vous y rend dédaignez-vous l'hommage?

PSYCHÉ.

Non, seigneur.

L'AMOUR.

Qu'est-ce donc? et d'où vient mon malheur?
J'entends moins de soupirs d'amour que de douleur;
Je vois de votre teint les roses amorties
Marquer un déplaisir secret;
Vos sœurs à peine sont parties,
Que vous soupirez de regret.
Ah! Psyché, de deux cœurs quand l'ardeur est la même
Ont-ils des soupirs différents?
Et quand on aime bien, et qu'on voit ce qu'on aime,
Peut-on songer à des parents?

PSYCHÉ.

Ce n'est point là ce qui m'afflige.

L'AMOUR.

Est-ce l'absence d'un rival,
Et d'un rival aimé, qui fait qu'on me néglige?

PSYCHÉ.

Dans un cœur tout à vous que vous pénétrez mal!
Je vous aime, seigneur, et mon amour s'irrite
De l'indigne soupçon que vous avez formé.
Vous ne connoissez pas quel est votre mérite,
Si vous craignez de n'être pas aimé.
Je vous aime; et, depuis que j'ai vu la lumière,
Je me suis montrée assez fière
Pour dédaigner les vœux de plus d'un roi;
Et, s'il vous faut ouvrir mon ame tout entière,
Je n'ai trouvé que vous qui fût digne de moi.
Cependant j'ai quelque tristesse
Qu'en vain je voudrois vous cacher;
Un noir chagrin se mêle à toute ma tendresse,
Dont je ne la puis détacher.

Ne m'en demandez point la cause;
Peut-être, la sachant, voudrez-vous m'en punir;
Et, si j'ose aspirer encore à quelque chose,
Je suis sûre du moins de ne point l'obtenir.

L'AMOUR.

Eh! ne craignez-vous point qu'à mon tour je m'irrite
Que vous connoissiez mal quel est votre mérite,
Ou feigniez de ne pas savoir
Quel est sur moi votre absolu pouvoir?
Ah! si vous en doutez, soyez désabusée.
Parlez.

PSYCHÉ.

J'aurai l'affront de me voir refusée.

L'AMOUR.

Prenez en ma faveur de meilleurs sentiments;
L'expérience en est aisée.
Parlez, tout se tient prêt à vos commandements.
Si, pour m'en croire, il vous faut des serments,
J'en jure vos beaux yeux, ces maîtres de mon ame,
Ces divins auteurs de ma flamme;
Et, si ce n'est assez d'en jurer vos beaux yeux,
J'en jure par le Styx, comme jurent les dieux.

PSYCHÉ.

J'ose craindre un peu moins, après cette assurance.
Seigneur, je vois ici la pompe et l'abondance;
Je vous adore, et vous m'aimez;
Mon cœur en est ravi, mes sens en sont charmés;
Mais, parmi ce bonheur suprême,
J'ai le malheur de ne savoir qui j'aime :
Dissipez cet aveuglement,
Et faites-moi connoître un si parfait amant.

L'AMOUR.

Psyché, que venez-vous de dire?

PSYCHÉ.

Que c'est le bonheur où j'aspire;
Et si vous ne me l'accordez...

L'AMOUR.

Je l'ai juré, je n'en suis plus le maître :
Mais vous ne savez pas ce que vous demandez.
Laissez-moi mon secret. Si je me fais connoître,
Je vous perds, et vous me perdez.

Le seul remède est de vous en dédire.

PSYCHÉ.

C'est là sur vous mon souverain empire?

L'AMOUR.

Vous pouvez tout, et je suis tout à vous.
Mais, si nos feux vous semblent doux,
Ne mettez point d'obstacle à leur charmante suite;
Ne me forcez point à la fuite;
C'est le moindre malheur qui nous puisse arriver
D'un souhait qui vous a séduite.

PSYCHÉ.

Seigneur, vous voulez m'éprouver;
Mais je sais ce que j'en dois croire.
De grace, apprenez-moi tout l'excès de ma gloire,
Et ne me cachez plus pour quel illustre choix
J'ai rejeté les vœux de tant de rois.

L'AMOUR.

Le voulez-vous?

PSYCHÉ.

Souffrez que je vous en conjure.

L'AMOUR.

Si vous saviez, Psyché, la cruelle aventure
Que par là vous vous attirez...

PSYCHÉ.

Seigneur, vous me désespérez.

L'AMOUR.

Pensez-y bien; je puis encor me taire.

PSYCHÉ.

Faites-vous des serments pour n'y point satisfaire?

L'AMOUR.

Hé bien, je suis le dieu le plus puissant des dieux,
Absolu sur la terre, absolu dans les cieux;
Dans les eaux, dans les airs, mon pouvoir est suprême:
En un mot, je suis l'Amour même,
Qui de mes propres traits m'étois blessé pour vous[1];
Et, sans la violence, hélas! que vous me faites,
Et qui vient de changer mon amour en courroux,
Vous m'alliez avoir pour époux.

[1] *Præclarus ille sagittarius, ipse me telo meo percussi.* « Moi, le plus habile des archers, je me suis blessé pour vous d'un de mes traits. » (Apulée.)

Vos volontés sont satisfaites;
Vous avez su qui vous aimiez;
Vous connoissez l'amant que vous charmiez;
Psyché, voyez où vous en êtes.
Vous me forcez vous-même à vous quitter;
Vous me forcez vous-même à vous ôter
Tout l'effet de votre victoire.
ut-être vos beaux yeux ne me reverront plus.
 palais, ces jardins, avec moi disparus,
nt faire évanouir votre naissante gloire.
Vous n'avez pas voulu m'en croire;
Et, pour tout fruit de ce doute éclairci,
Le Destin, sous qui le ciel tremble,
us fort que mon amour, que tous les dieux ensemble,
us va montrer sa haine, et me chasse d'ici.

Amour disparoît; et dans l'instant qu'il s'envole, le superbe jardin s'évanouit; Psyché demeure seule au milieu d'une vaste campagne, et sur le bord sauvage d'un grand fleuve où elle veut se précipiter. Le dieu du fleuve paroît assis sur un amas de joncs et de roseaux, et appuyé sur une grande urne d'où sort une grosse source d'eau.

SCÈNE IV. — PSYCHÉ, LE DIEU DU FLEUVE.

PSYCHÉ.

Cruel destin, funeste inquiétude!
Fatale curiosité!
Qu'avez-vous fait, affreuse solitude,
De toute ma félicité?
J'aimois un dieu, j'en étois adorée.
n bonheur redoubloit de moment en moment;
Et je me vois seule, éplorée,
 milieu d'un désert, où, pour accablement,
Et confuse et désespérée,
sens croître l'amour quand j'ai perdu l'amant.
Le souvenir m'en charme et m'empoisonne,
douceur tyrannise un cœur infortuné
'aux plus cuisants chagrins ma flamme a condamné.
O ciel! quand l'Amour m'abandonne,
urquoi me laisse-t-il l'amour qu'il m'a donné?
urce de tous les biens, inépuisable et pure,

Maître des hommes et des dieux,
Cher auteur des maux que j'endure,
Êtes-vous pour jamais disparu de mes yeux?
Je vous en ai banni moi-même :
Dans un excès d'amour, dans un bonheur extrême,
D'un indigne soupçon mon cœur s'est alarmé :
Cœur ingrat! tu n'avois qu'un feu mal allumé;
Et l'on ne peut vouloir, du moment que l'on aime,
Que ce que veut l'objet aimé.
Mourons, c'est le parti qui seul me reste à suivre,
Après la perte que je fais.
Pour qui, grands dieux! voudrois-je vivre?
Et pour qui former des souhaits?
Fleuve, de qui les eaux baignent ces tristes sables,
Ensevelis mon crime dans tes flots;
Et, pour finir des maux si déplorables,
Laisse-moi dans ton lit assurer mon repos.

LE DIEU DU FLEUVE.

Ton trépas souilleroit mes ondes [1],
Psyché; le ciel te le défend;
Et peut-être qu'après des douleurs si profondes,
Un autre sort t'attend.
Fuis plutôt de Vénus l'implacable colère :
Je la vois qui te cherche et qui te veut punir :
L'amour du fils a fait la haine de la mère.
Fuis, je saurai la retenir.

PSYCHÉ.

J'attends ses fureurs vengeresses;
Qu'auront-elles pour moi qui ne me soit trop doux?
Qui cherche le trépas ne craint dieux ni déesses,
Et peut braver tout leur courroux.

SCÈNE V. — VÉNUS, PSYCHÉ, LE DIEU DU FLEUVE.

VÉNUS.

Orgueilleuse Psyché, vous m'osez donc attendre,
Après m'avoir sur terre enlevé mes honneurs;
Après que vos traits suborneurs
Ont reçu les encens qu'aux miens seuls on doit rendre?

[1] *Ne tua miserrima morte meas sanctas aquas polluas.* — « Psyché, gardez-vous de souiller la pureté de mes eaux par votre mort. » (Apulée.)

J'ai vu mes temples désertés;
vu tous les mortels, séduits par vos beautés
lâtrer en vous la beauté souveraine,
ıs offrir des respects jusqu'alors inconnus,
Et ne se mettre pas en peine
S'il étoit une autre Vénus;
Et je vous vois encor l'audace
n'en pas redouter les justes châtiments,
Et de me regarder en face,
nme si c'étoit peu que mes ressentiments!

PSYCHÉ.

le quelque mortel on m'a vue adorée,
-ce un crime pour moi d'avoir eu des appas,
Dont leur ame inconsidérée
ssoit charmer des yeux qui ne vous voyoient pas?
Je suis ce que le ciel m'a faite;
ı'ai que les beautés qu'il m'a voulu prêter.
es vœux qu'on m'offroit vous ont mal satisfaite,
ır forcer tous les cœurs à vous les reporter,
Vous n'aviez qu'à vous présenter,
à ne leur cacher plus cette beauté parfaite
Qui, pour les rendre à leur devoir,
r se faire adorer, n'a qu'à se faire voir.

VÉNUS.

Il falloit vous en mieux défendre.
respects, ces encens se doivent refuser;
Et, pour les mieux désabuser,
ılloit, à leurs yeux, vous-même me les rendre.
Vous avez aimé cette erreur,
r qui vous ne deviez avoir que de l'horreur.
ıs avez bien fait plus : votre humeur arrogante,
Sur le mépris de mille rois,
usques aux cieux a porté de son choix
L'ambition extravagante.

PSYCHÉ.

ırois porté mon choix, déesse, jusqu'aux cieux?

VÉNUS.

Votre insolence est sans seconde.
Dédaigner tous les rois du monde,
N'est-ce pas aspirer aux dieux?

PSYCHÉ.

Si l'Amour pour eux tous m'avoit endurci l'ame,
Et me réservoit toute à lui,
En puis-je être coupable? et faut-il qu'aujourd'hui,
Pour prix d'une si belle flamme,
Vous vouliez m'accabler d'un éternel ennui?

VÉNUS.

Psyché, vous deviez mieux connoître
Qui vous étiez, et quel étoit ce dieu.

PSYCHÉ.

Eh! m'en a-t-il donné ni le temps ni le lieu,
Lui qui de tout mon cœur d'abord s'est rendu maître

VÉNUS.

Tout votre cœur s'en est laissé charmer,
Et vous l'avez aimé dès qu'il vous a dit : J'aime.

PSYCHÉ.

Pouvois-je n'aimer pas le dieu qui fait aimer,
Et qui me parloit pour lui-même?
C'est votre fils : vous savez son pouvoir ;
Vous en connoissez le mérite.

VÉNUS.

Oui, c'est mon fils, mais un fils qui m'irrite,
Un fils qui me rend mal ce qu'il sait me devoir,
Un fils qui fait qu'on m'abandonne,
Et qui, pour mieux flatter ses indignes amours,
Depuis que vous l'aimez ne blesse plus personne
Qui vienne à mes autels implorer mon secours.
Vous m'en avez fait un rebelle :
On m'en verra vengée, et hautement, sur vous;
Et je vous apprendrai s'il faut qu'une mortelle
Souffre qu'un dieu soupire à ses genoux.
Suivez-moi, vous verrez, par votre expérience,
A quelle folle confiance
Vous portoit cette ambition.
Venez, et préparez autant de patience
Qu'on vous voit de présomption.

QUATRIÈME INTERMÈDE.

La scène représente les enfers. On y voit une mer toute de feu, dont les flots sont dans une perpétuelle agitation. Cette mer effroyable est bornée par des ruines enflammées; et au milieu de ses flots agités, au travers d'une gueule affreuse, paroît le palais infernal de Pluton. Huit furies en sortent et forment une entrée de ballet, où elles se réjouissent de la rage qu'elles ont allumée dans l'ame de la plus douce des divinités. Un lutin mêle quantité de sauts périlleux à leurs danses, cependant que Psyché, qui a passé aux enfers par le commandement de Vénus, repasse dans la barque de Caron, avec la boîte qu'elle a reçue de Proserpine pour cette déesse.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — PSYCHÉ, seule.

ffroyables replis des ondes infernales,
oirs palais où Mégère et ses sœurs font leur cour,
Éternels ennemis du jour,
armi vos Ixions et parmi vos Tantales,
armi tant de tourments qui n'ont point d'intervalles,
Est-il, dans votre affreux séjour,
Quelques peines qui soient égales
ux travaux où Vénus condamne mon amour?
Elle n'en peut être assouvie;
t, depuis qu'à ses lois je me trouve asservie,
epuis qu'elle me livre à ses ressentiments,

Il m'a fallu, dans ces cruels moments,
Plus d'une ame et plus d'une vie
Pour remplir ses commandements.
Je souffrirois tout avec joie,
Si parmi les rigueurs que sa haine déploie,
Mes yeux pouvoient revoir, ne fût-ce qu'un moment,
Ce cher, cet adorable amant[1].
Je n'ose le nommer; ma bouche, criminelle
D'avoir trop exigé de lui,
S'en est rendue indigne; et, dans ce dur ennui,
La souffrance la plus mortelle
Dont m'accable à toute heure un renaissant trépas,
Est celle de ne le voir pas.
Si son courroux duroit encore,
Jamais aucun malheur n'approcheroit du mien;
Mais, s'il avoit pitié d'une ame qui l'adore,
Quoi qu'il fallût souffrir, je ne souffrirois rien.
Oui, Destins, s'il calmoit cette juste colère,
Tous mes malheurs seroient finis :
Pour me rendre insensible aux fureurs de la mère,
Il ne faut qu'un regard du fils.
Je n'en veux plus douter, il partage ma peine,
Il voit ce que je souffre, et souffre comme moi.
Tout ce que j'endure le gêne;
Lui-même il s'en impose une amoureuse loi.
En dépit de Vénus, en dépit de mon crime,
C'est lui qui me soutient, c'est lui qui me ranime
Au milieu des périls où l'on me fait courir;
Il garde la tendresse où son feu le convie,
Et prend soin de me rendre une nouvelle vie
Chaque fois qu'il me faut mourir.
Mais que me veulent ces deux ombres
Qu'à travers le faux jour de ces demeures sombres
J'entrevois s'avancer vers moi?

SCÈNE II. — PSYCHÉ, CLÉOMÈNE, AGÉNOR.

PSYCHÉ.

Cléomène, Agénor, est-ce vous que je voi?
Qui vous a ravi la lumière?

[1] VAR. Ce cher *objet*, cet adorable amant.

CLÉOMÈNE.

ılus juste douleur qui d'un beau désespoir
Nous eût pu fournir la matière :
: pompe funèbre, où du sort le plus noir
ɔus attendiez la rigueur la plus fière,
L'injustice la plus entière.

AGÉNOR.

ce même rocher où le ciel en courroux
Vous promettoit, au lieu d'époux,
erpent dont soudain vous seriez dévorée,
Nous tenions la main préparée
pousser sa rage ou mourir avec vous.
ı le savez, princesse; et, lorsqu'à notre vue,
le milieu des airs vous êtes disparue,
ıaut de ce rocher, pour suivre vos beautés,
ılutôt pour goûter cette amoureuse joie
ʼrir pour vous au monstre une première proie,
ıour et de douleur l'un et l'autre emportés,
Nous nous sommes précipités.

CLÉOMÈNE.

ʼeusement déçus au sens de votre oracle,
ı en avons ici reconnu le miracle,
ı que le serpent prêt à vous dévorer
Étoit le dieu qui fait qu'on aime,
ui, tout dieu qu'il est, vous adorant lui-même,
Ne pouvoit endurer
ın mortel comme nous osât vous adorer.

AGÉNOR.

Pour prix de vous avoir suivie,
s jouissons ici d'un trépas assez doux.
Qu'avions-nous affaire de vie,
Si nous ne pouvions être à vous?
Nous revoyons ici vos charmes,
ıucun des deux là-haut n'auroit revus jamais.
ʼeux si nous voyons la moindre de vos larmes
ɔrer des malheurs que vous nous avez faits!

PSYCHÉ.

Puis-je avoir des larmes de reste,
s qu'on a porté les miens au dernier point?
ons nos soupirs dans un sort si funeste;
Les soupirs ne s'épuisent point :

Mais vous soupireriez, princes, pour une ingrate.
Vous n'avez point voulu survivre à mes malheurs;
Et quelque douleur qui m'abatte,
Ce n'est point pour vous que je meurs.

CLÉOMÈNE.

L'avons-nous mérité, nous dont toute la flamme
N'a fait que vous lasser du récit de nos maux?

PSYCHÉ.

Vous pouviez mériter, princes, toute mon ame,
Si vous n'eussiez été rivaux.
Ces qualités incomparables,
Qui de l'un et de l'autre accompagnoient les vœux
Vous rendoient tous deux trop aimables
Pour mépriser aucun des deux.

AGÉNOR.

Vous avez pu, sans être injuste ni cruelle,
Nous refuser un cœur réservé pour un dieu.
Mais revoyez Vénus. Le Destin nous rappelle,
Et nous force à vous dire adieu.

PSYCHÉ.

Ne vous donne-t-il point le loisir de me dire
Quel est ici votre séjour?

CLÉOMÈNE.

Dans des bois toujours verts, où d'amour on respire
Aussitôt qu'on est mort d'amour.
D'amour on y revit, d'amour on y soupire,
Sous les plus douces lois de son heureux empire;
Et l'éternelle nuit n'ose en chasser le jour
Que lui-même il attire
Sur nos fantômes qu'il inspire,
Et dont aux enfers même il se fait une cour.

AGÉNOR.

Vos envieuses sœurs, après nous descendues,
Pour vous perdre se sont perdues;
Et l'une et l'autre tour à tour,
Pour le prix d'un conseil qui leur coûte la vie,
A côté d'Ixion, à côté de Tytie,
Souffrent tantôt la roue, et tantôt le vautour.
L'Amour, par les Zéphyrs, s'est fait prompte justice
De leur envenimée et jalouse malice;
Ces ministres ailés de son juste courroux,

us couleur de les rendre encore auprès de vous,
it plongé l'une et l'autre au fond d'un précipice[1],
ı le spectacle affreux de leurs corps déchirés
étale que le moindre et le premier supplice
De ces conseils dont l'artifice
Fait les maux dont vous soupirez.

PSYCHÉ

ıe je les plains!

CLÉOMÈNE.

Vous êtes seule à plaindre
ıis nous demeurons trop à vous entretenir;
lieu. Puissions-nous vivre en votre souvenir!
ıissiez-vous, et bientôt, n'avoir plus rien à craindre!
ıisse, et bientôt, l'Amour vous enlever aux cieux,
Vous y mettre à côté des dieux,
, rallumant un feu qui ne se puisse éteindre,
franchir à jamais l'éclat de vos beaux yeux
D'augmenter le jour en ces lieux!

SCÈNE III. — PSYCHÉ, seule.

'auvres amants! Leur amour dure encore!
'out morts qu'ils sont, l'un et l'autre m'adore,
, dont la dureté reçut si mal leurs vœux!

. Corneille, dit M. Saint-Marc Girardin, à propos de cette scène, a aussi puni son drame les sœurs de Psyché; mais leur châtiment n'a point avec leur e le rapport ingénieux et moral inventé par La Fontaine..... La Fontaine, en vrai fabuliste, tient à la moralité de ses histoires, a voulu punir les sœurs de leur méchanceté. Il raconte donc qu'ayant appris que l'Amour répudié Psyché, elles espérèrent remplacer leur sœur, et allèrent sur le er où Psyché avait été enlevée par l'Amour : elles n'y trouvèrent, au lieu éphyre, pour les transporter dans le palais de l'Amour, qu'un grand vent es précipita du haut en bas du rocher. Elles descendirent aux enfers, où hé les retrouva quand elle fut forcée d'y descendre, vivante encore, pour demander à Proserpine une boîte de fard : c'était une des épreuves que ière de Vénus faisait subir à Psyché. Aux enfers, la jalousie faisait le châti- des sœurs de Psyché, comme elle avait fait leur crime :

« Là les sœurs de Psyché, dans l'importune glace
» D'un miroir que sans cesse elles avoient en face,
» Revoyoient leur cadette heureuse et dans les bras,
» Non d'un monstre effrayant, mais d'un dieu plein d'appas. »

La Fontaine a eu raison de punir les deux envieuses par où elles avaient pé- C'est le propre, en effet, de l'envie de se servir à elle-même de bourreau. rieux ne peut pas supporter le bonheur d'autrui ; mais par là en même temps ut le sien. »

Tu n'en fais pas ainsi, toi qui seul m'as ravie,
Amant que j'aime encor cent fois plus que ma vie,
Et qui brises de si beaux nœuds!
Ne me fuis plus, et souffre que j'espère
Que tu pourras un jour rabaisser l'œil sur moi,
Qu'à force de souffrir j'aurai de quoi te plaire,
De quoi me rengager ta foi.
Mais ce que j'ai souffert m'a trop défigurée,
Pour rappeler un tel espoir.
L'œil abattu, triste, désespérée,
Languissante et décolorée,
De quoi puis-je me prévaloir,
Si, par quelque miracle impossible à prévoir,
Ma beauté qui t'a plu, ne se voit réparée?
Je porte ici de quoi la réparer :
Ce trésor de beauté divine
Qu'en mes mains pour Vénus a remis Proserpine,
Enferme des appas dont je puis m'emparer;
Et l'éclat en doit être extrême,
Puisque Vénus, la beauté même,
Les demande pour se parer.
En dérober un peu, seroit-ce un si grand crime?
Pour plaire aux yeux d'un dieu qui s'est fait mon amant,
Pour regagner son cœur et finir mon tourment,
Tout n'est-il pas trop légitime?
Ouvrons. Quelles vapeurs m'offusquent le cerveau?
Et que vois-je sortir de cette boîte ouverte?
Amour, si ta pitié ne s'oppose à ma perte,
Pour ne revivre plus je descends au tombeau.

(Elle s'évanouit, et l'Amour descend auprès d'elle en volant.

SCÈNE IV. — L'AMOUR; PSYCHÉ, évanouie.

L'AMOUR.

Votre péril, Psyché, dissipe ma colère,
Ou plutôt de mes feux l'ardeur n'a point cessé;
Et, bien qu'au dernier point vous m'ayez su déplaire,
Je ne me suis intéressé
Que contre celle de ma mère :
J'ai vu tous vos travaux, j'ai suivi vos malheurs;
Mes soupirs ont partout accompagné vos pleurs.
Tournez les yeux vers moi; je suis encor le même.

Quoi! je dis et redis tout haut que je vous aime,
Et vous ne dites point, Psyché, que vous m'aimez!
Est-ce que pour jamais vos beaux yeux sont fermés,
Qu'à jamais la clarté leur vient d'être ravie?
O Mort! devois-tu prendre un dard si criminel,
Et, sans aucun respect pour mon être éternel,
Attenter à ma propre vie!
Combien de fois, ingrate déité,
Ai-je grossi ton noir empire
Par les mépris et par la cruauté
D'une orgueilleuse ou farouche beauté!
Combien même, s'il le faut dire,
T'ai-je immolé de fidèles amants,
A force de ravissements!
Va, je ne blesserai plus d'ames,
Je ne percerai plus de cœurs
Qu'avec des dards trempés aux divines liqueurs
Qui nourrissent du ciel les immortelles flammes,
Et n'en lancerai plus que pour faire à tes yeux
Autant d'amants, autant de dieux.
Et vous, impitoyable mère,
Qui la forcez à m'arracher
Tout ce que j'avois de plus cher,
Craignez, à votre tour, l'effet de ma colère.
Vous me voulez faire la loi,
Vous qu'on voit si souvent la recevoir de moi;
Vous, qui portez un cœur sensible comme un autre,
Vous enviez au mien les délices du vôtre!
Mais dans ce même cœur j'enfoncerai des coups
Qui ne seront suivis que de chagrins jaloux;
Je vous accablerai de honteuses surprises,
Et choisirai partout, à vos vœux les plus doux,
Des Adonis et des Anchises
Qui n'auront que haine pour vous

SCÈNE V. — VÉNUS, L'AMOUR; PSYCHÉ, évanouie

VÉNUS.

La menace est respectueuse;
Et, d'un enfant qui fait le révolté,
La colère présomptueuse...,

L'AMOUR.

Je ne suis plus enfant, et je l'ai trop été;
Et ma colère est juste autant qu'impétueuse.

VÉNUS.

L'impétuosité s'en devroit retenir;
Et vous pourriez vous souvenir
Que vous me devez la naissance.

L'AMOUR.

Et vous pourriez n'oublier pas
Que vous avez un cœur et des appas
Qui relèvent de ma puissance;
Que mon arc de la vôtre est l'unique soutien;
Que sans mes traits elle n'est rien;
Et que si les cœurs les plus braves
En triomphe, par vous, se sont laissé traîner,
Vous n'avez jamais fait d'esclaves
Que ceux qu'il m'a plu d'enchaîner!
Ne me vantez donc plus ces droits de la naissance
Qui tyrannisent mes desirs;
Et, si vous ne voulez perdre mille soupirs,
Songez, en me voyant, à la reconnoissance,
Vous qui tenez de ma puissance
Et votre gloire et vos plaisirs.

VÉNUS.

Comment l'avez-vous défendue,
Cette gloire dont vous parlez?
Comment me l'avez-vous rendue?
Et, quand vous avez vu mes autels désolés,
Mes temples violés,
Mes honneurs ravalés,
Si vous avez pris part à tant d'ignominie,
Comment en a-t-on vu punie
Psyché, qui me les a volés?
Je vous ai commandé de la rendre charmée
Du plus vil de tous les mortels[1],
Qui ne daignât répondre à son ame enflammée
Que par des rebuts éternels,
Par les mépris les plus cruels;
Et vous-même l'avez aimée!

[1] VAR. Du plus vil *des* mortels.

Vous avez contre moi séduit des immortels;
C'est pour vous qu'à mes yeux les Zéphyrs l'ont cachée;
Qu'Apollon même, suborné,
Par un oracle adroitement tourné,
Me l'avoit si bien arrachée,
Que si sa curiosité,
Par une aveugle défiance,
Ne l'eût rendue à ma vengeance,
Elle échappoit à mon cœur irrité.
Voyez l'état où votre amour l'a mise,
Votre Psyché : son ame va partir;
Voyez; et, si la vôtre en est encore éprise,
Recevez son dernier soupir.
Menacez, bravez-moi, cependant qu'elle expire :
Tant d'insolence vous sied bien;
Et je dois endurer quoi qu'il vous plaise dire,
Moi qui, sans vos traits, ne puis rien.

L'AMOUR.

Vous ne pouvez que trop, déesse impitoyable!
Le Destin l'abandonne à tout votre courroux :
Mais soyez moins inexorable
Aux prières, aux pleurs d'un fils à vos genoux.
Ce doit vous être un spectacle assez doux
De voir d'un œil Psyché mourante,
Et de l'autre ce fils, d'une voix suppliante,
Ne vouloir plus tenir son bonheur que de vous.
Rendez-moi ma Psyché, rendez-lui tous ses charmes;
Rendez-la, déesse, à mes larmes;
Rendez à mon amour, rendez à ma douleur,
Le charme de mes yeux et le choix de mon cœur.

VÉNUS.

Quelque amour que Psyché vous donne,
De ses malheurs par moi n'attendez pas la fin.
Si le Destin me l'abandonne,
Je l'abandonne à son destin.
Ne m'importunez plus; et, dans cette infortune,
Laissez-la, sans Vénus, triompher ou périr.

L'AMOUR.

Hélas! si je vous importune,
Je ne le ferois pas si je pouvois mourir.

VÉNUS.

Cette douleur n'est pas commune,
Qui force un immortel à souhaiter la mort.

L'AMOUR.

Voyez, par son excès, si mon amour est fort.
Ne lui ferez-vous grace aucune?

VÉNUS.

Je vous l'avoue, il me touche le cœur,
Votre amour ; il désarme, il fléchit ma rigueur :
Votre Psyché reverra la lumière.

L'AMOUR.

Que je vous vais partout faire donner d'encens!

VÉNUS.

Oui, vous la reverrez dans sa beauté première;
Mais de vos vœux reconnoissants
Je veux la déférence entière;
Je veux qu'un vrai respect laisse à mon amitié
Vous choisir une autre moitié.

L'AMOUR.

Et moi, je ne veux plus de grace :
Je reprends toute mon audace;
Je veux Psyché, je veux sa foi;
Je veux qu'elle revive, et revive pour moi;
Et tiens indifférent que votre haine lasse
En faveur d'une autre se passe.
Jupiter, qui paroît, va juger entre nous
De mes emportements et de votre courroux.

Après quelques éclairs et des roulements de tonnerre, Jupiter paroît en l'air sur son aigle.

SCÈNE VI. — JUPITER, VÉNUS, L'AMOUR, PSYCHÉ, évanouie.

L'AMOUR.

Vous, à qui seul tout est possible,
Père des dieux, souverain des mortels,
Fléchissez la rigueur d'une mère inflexible,
Qui, sans moi, n'auroit point d'autels.
J'ai pleuré, j'ai prié, je soupire, menace,
Et perds menaces et soupirs.
Elle ne veut pas voir que de mes déplaisirs
Dépend du monde entier l'heureuse ou triste face;

Et que, si Psyché perd le jour,
'syché n'est à moi, je ne suis plus l'Amour.
, je romprai mon arc, je briserai mes flèches,
J'éteindrai jusqu'à mon flambeau,
aisserai languir la Nature au tombeau;
si je daigne aux cœurs faire encor quelques brèches,
c ces pointes d'or qui me font obéir
ous blesserai tous là haut pour des mortelles,
Et ne décocherai sur elles
des traits émoussés qui forcent à haïr,
Et qui ne font que des rebelles,
Des ingrates et des cruelles.
Par quelle tyrannique loi
ıdrai-je à vous servir mes armes toujours prêtes,
'ous ferai-je à tous conquêtes sur conquêtes,
ous me défendez d'en faire une pour moi?

JUPITER, à Vénus.

Ma fille, sois-lui moins sévère;
tiens de sa Psyché le destin en tes mains.
Parque, au moindre mot, va suivre ta colère.
le, et laisse-toi vaincre aux tendresses de mère,
redoute un courroux que moi-même je crains.
Veux-tu donner le monde en proie
ı haine, au désordre, à la confusion;
Et d'un dieu d'union,
D'un dieu de douceurs et de joie,
'e un dieu d'amertume et de division?
Considère ce que nous sommes,
ii les passions doivent nous dominer.
'lus la vengeance a de quoi plaire aux hommes,
'lus il sied bien aux dieux de pardonner.

VÉNUS.

Je pardonne à ce fils rebelle :
lais voulez-vous qu'il me soit reproché
Qu'une misérable mortelle,
bjet de mon courroux, l'orgueilleuse Psyché,
Sous ombre qu'elle est un peu belle,
Par un hymen dont je rougis,
uille mon alliance et le lit de mon fils

JUPITER.

Hé bien! je la fais immortelle,

Afin d'y rendre tout égal.

VÉNUS.

Je n'ai plus de mépris ni de haine pour elle,
Et l'admets à l'honneur de ce nœud conjugal.
Psyché, reprenez la lumière,
Pour ne la reperdre jamais.
Jupiter a fait votre paix;
Et je quitte cette humeur fière
Qui s'opposoit à vos souhaits.

PSYCHÉ, sortant de son évanouissement.

C'est donc vous, ô grande déesse,
Qui redonnez la vie à ce cœur innocent!

VÉNUS.

Jupiter vous fait grace, et ma colère cesse.
Vivez, Vénus l'ordonne; aimez, elle y consent.

PSYCHÉ, à l'Amour.

Je vous revois enfin, cher objet de ma flamme!

L'AMOUR, à Psyché.

Je vous possède enfin, délices de mon ame!

JUPITER.

Venez, amants, venez aux cieux
Achever un si grand et si digne hyménée.
Viens-y, belle Psyché, changer de destinée;
Viens prendre place au rang des dieux.

Deux grandes machines descendent aux deux côtés de Jupiter, cependant qu'il dit ces derniers vers. Vénus, avec sa suite, monte dans l'une, l'Amour et Psyché dans l'autre, et tous ensemble remontent au ciel.

Les divinités qui avoient été partagées entre Vénus et son fils se réunissent en les voyant d'accord; et toutes ensemble, par des concerts, des chants et des danses, célèbrent la fête des noces de l'Amour. Apollon paroît le premier, et, comme dieu de l'harmonie, commence à chanter, pour inviter les autres dieux à se réjouir.

RÉCIT D'APOLLON.

Unissons-nous, troupe immortelle :
Le dieu d'amour devient heureux amant,
Et Vénus a repris sa douceur naturelle
En faveur d'un fils si charmant;
Il va goûter en paix, après un long tourment,
Une félicité qui doit être éternelle.

ES LES DIVINITÉS chantent ensemble ce couplet à la gloire de l'Amour.

Célébrons ce grand jour,
rons tous une fête si belle;
chants en tous lieux en portent la nouvelle
assent retentir le céleste séjour.
antons, répétons tour à tour,
'il n'est point d'ame si cruelle
ou tard ne se rende à l'Amour.

APOLLON continue.

Le dieu qui nous engage
A lui faire la cour
Défend qu'on soit trop sage.
Les plaisirs ont leur tour :
C'est leur plus doux usage
e de finir les soins du jour.
La nuit est le partage
Des jeux et de l'amour.

Ce seroit grand dommage
Qu'en ce charmant séjour
On eût un cœur sauvage.
Les plaisirs ont leur tour :
C'est leur plus doux usage
e de finir les soins du jour.
La nuit est le partage
Des jeux et de l'amour.

ises qui ont toujours évité de s'engager sous les lois de ur, conseillent aux belles qui n'ont point encore aimé de éfendre avec soin, à leur exemple.

CHANSON DES MUSES.

ardez-vous, beautés sévères :
es amours font trop d'affaires;
nez toujours de vous laisser charmer,
uand il faut que l'on soupire,
t le mal n'est pas de s'enflammer;
Le martyre
De le dire
ûte plus cent fois que d'aimer.

SECOND COUPLET DES MUSES.

On ne peut aimer sans peines ;
Il est peu de douces chaînes ;
A tout moment on se sent alarmer.
Quand il faut que l'on soupire,
Tout le mal n'est pas de s'enflammer ;
Le martyre
De le dire
Coûte plus cent fois que d'aimer.

Bacchus fait entendre qu'il n'est pas si dangereux que l'A

RÉCIT DE BACCHUS.

Si quelquefois
Suivant nos douces lois,
La raison se perd et s'oublie,
Ce que le vin nous cause de folie
Commence et finit en un jour ;
Mais quand un cœur est enivré d'amour,
Souvent c'est pour toute la vie

ENTRÉE DE BALLET.

Composée de deux Ménades et de deux Égipans qui s
Bacchus.

Mome déclare qu'il n'a point de plus doux emploi que de n
et que ce n'est qu'à l'Amour seul qu'il n'ose se joue

RÉCIT DE MOME.

Je cherche à médire
Sur la terre et dans les cieux ;
Je soumets à ma satire
Les plus grands des dieux.
Il n'est dans l'univers que l'Amour qui m'étonne,
Il est le seul que j'épargne aujourd'hui ;
Il n'appartient qu'à lui
De n'épargner personne.

ENTRÉE DE BALLET.

Composée de quatre Polichinelles et de deux Matassins q
vent Mome, et viennent joindre leur plaisanterie et le
dinage aux divertissements de cette grande fête.

Bacchus et Mome, qui les conduisent, chantent au milie

chacun une chanson, Bacchus à la louange du vin, et Mome une chanson enjouée sur le sujet et les avantages de la raillerie.

RÉCIT DE BACCHUS.

Admirons le jus de la treille :
Qu'il est puissant, qu'il a d'attraits!
Il sert aux douceurs de la paix,
Et dans la guerre il fait merveille :
Mais surtout pour les amours
Le vin est d'un grand secours.

RÉCIT DE MOME.

Folâtrons, divertissons-nous,
Raillons, nous ne saurions mieux faire;
La raillerie est nécessaire
Dans les jeux les plus doux.
ans la douceur que l'on goûte à médire,
n trouve peu de plaisirs sans ennui :
Rien n'est si plaisant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui :
Plaisantons, ne pardonnons rien;
Rions, rien n'est plus à la mode;
On court péril d'être incommode
En disant trop de bien.
ns la douceur que l'on goûte à médire,
trouve peu de plaisirs sans ennui;
Rien n'est si plaisant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

arrive au milieu du théâtre, suivi de sa troupe guerrière, il excite à profiter de leur loisir, en prenant part aux divertements.

RÉCIT DE MARS.

Laissons en paix toute la terre;
Cherchons de doux amusements.
Parmi les jeux les plus charmants,
Mêlons l'image de la guerre.

ENTRÉE DE BALLET.

nts de Mars, qui font, en dansant avec des drapeaux et des enseignes, une manière d'exercice.

DERNIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Les troupes différentes de la suite d'Apollon, de Bacch Mome et de Mars, après avoir achevé leurs entrées p lières, s'unissent ensemble, et forment la dernière entr renferme toutes les autres.

Un chœur de toutes les voix et de tous les instruments, q au nombre de quarante, se joint à la danse générale, mine la fête des noces de l'Amour et de Psyché.

DERNIER CHOEUR.

Chantons les plaisirs charmants
Des heureux amants.
Que tout le ciel s'empresse
A leur faire sa cour.
Célébrons ce beau jour
Par mille doux chants d'allégresse;
Célébrons ce beau jour
Par mille doux chants pleins d'amour.

Dans le grand salon du palais des Tuileries, où *Psyché* a ét présentée devant Leurs Majestés, il y avoit des timbales trompettes et des tambours mêlés dans ces derniers conc et ce dernier couplet se chantoit ainsi :

Chantons les plaisirs charmants
Des heureux amants.
Répondez-nous, trompettes,
Timbales et tambours;
Accordez-vous toujours
Avec le doux son des musettes;
Accordez-vous toujours
Avec le doux chant des amours[1].

[1] VAR. MARS.

Mes plus fiers ennemis, vaincus ou pleins d'effroi,
Ont vu toujours ma valeur triomphante ;
L'Amour est le seul qui se vante
D'avoir pu triompher de moi.

SILÈNE, *monté sur un âne.*

Bacchus veut qu'on boive à longs traits;
On ne se plaint jamais
Sous son heureux empire;
Tout le jour on n'y fait que rire,

Et la nuit on y dort en paix.
Ce dieu rend nos vœux satisfaits:
Que sa cour a d'attraits!
Chantons-y bien sa gloire.
Tout le jour on n'y fait que boire,
Et la nuit on y dort en paix.

SILÈNE ET DEUX SATYRES ENSEMBLE.

Voulez-vous des douceurs parfaites?
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

PREMIER SATYRE.

Les grandeurs sont sujettes
A mille peines secrètes.

SECOND SATYRE.

L'amour fait perdre le repos.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Voulez-vous des douceurs parfaites?
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

PREMIER SATYRE.

C'est là que sont les ris, les jeux, les chansonnettes.

SECOND SATYRE.

C'est dans le vin qu'on trouve les bons mots.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Voulez-vous des douceurs parfaites?
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

NOMS DES PERSONNES

QUI ONT RÉCITÉ, DANSÉ ET CHANTÉ

DANS PSYCHÉ.

DANS LE PROLOGUE.

FLORE, mademoiselle HILAIRE.
VERTUMNE, le sieur DE LA GRILLE.
SYLVAINS dansants, les sieurs CHICANNEAU, LA PIERRE, FAVIER, MAGNY.
DRYADES dansantes, les sieurs DE LORGE, BONNARD, CHAUVEAU, FAVRE.
PALÉMON, le sieur GAYE.
DIEUX DES FLEUVES dansants, les sieurs BEAUCHAMP, MAYEU, DESBROSSES, et SAINT-ANDRÉ le cadet.
NAIADES dansantes, les sieurs LESTANG, ARNAL, FAVIER le cadet, et FOIGNARD le cadet.
CHOEURS DES DIVINITÉS chantantes de la terre et des eaux...
VÉNUS, mademoiselle DE BRIE.
LES DEUX GRACES, mesdemoiselles LA THORILLIÈRE et DU CROISY.
L'AMOUR, le sieur LA THORILLIÈRE le fils.
SIX AMOURS...

DANS LA TRAGÉDIE-BALLET.

L'AMOUR, le sieur BARON.
PSYCHÉ, mademoiselle MOLIÈRE.
LES DEUX SOEURS DE PSYCHÉ, mesdemoiselles MAROTTE et BEAUVAL.
LE ROI, le sieur LA THORILLIÈRE.
LYCAS, le sieur CHATEAUNEUF.
LES DEUX AMANTS DE PSYCHÉ, les sieurs HUBERT et LA GRANGE.
VÉNUS, mademoiselle DE BRIE.
UN FLEUVE, le sieur DE BRIE.
JUPITER, le sieur DU CROISY.
ZÉPHYRE, le sieur MOLIÈRE.
SUITE DU ROI...

DANS LE BALLET.

PREMIER INTERMÈDE.

FEMME DESOLEE, mademoiselle HILAIRE.
HOMMES AFFLIGÉS, les sieurs MOREL et LANGEAIS.

S AFFLIGÉS dansants, les sieurs DOLIVET, LE CHANTRE, SAINT-
E l'aîné et SAINT-ANDRÉ le cadet, LA MONTAGNE, et FOIGNARD

S AFFLIGÉES dansantes, les sieurs BONNARD, JOUBERT, DO-
le fils, ISAAC, VAIGNARD l'aîné, et GIRARD.

SECOND INTERMÈDE.

N, le sieur...
'ES dansants, les sieurs BEAUCHAMP, CHICANNEAU, MAYEU, LA
E, FAVIER, DESBROSSES, JOUBERT, et SAINT-ANDRÉ le cadet
ansantes, les sieurs NOBLET, MAGNY, DE LORGE, LESTANG, LA
AGNE, FOIGNARD l'aîné, FOIGNARD le cadet, et VAIGNARD l'aîné.

TROISIÈME INTERMÈDE.

RE chantant, le sieur JEANNOT.
MOURS chantants, les sieurs RENIER et PIERROT.
RS dansants, les sieurs BOUTEVILLE, DES AIRS, ARTUS, VAI-
le cadet, GERMAIN, PÉCOURT, DU MIRAIL, et LESTANG le jeune.
S dansants, le chevalier POL, les sieurs ROUILLANT, THIBAUT,
NTAGNE, DOLIVET fils, DALUZEAU, VITROU, et LA THORILLIÈRE.

QUATRIEME INTERMÈDE.

dansantes, les sieurs BEAUCHAMP, HIDIEU, CHICANNEAU, MAYEU,
ROSSES, MAGNY, FOIGNARD le cadet, JOUBERT, LESTANG, FAVIER
, et SAINT-ANDRÉ le cadet.
faisant des sauts périlleux, les sieurs COBUS, MAURICE, POULET,
IT-JEAN.

DERNIER INTERMÈDE.

N, le sieur LANGEAIS.
ravestis en bergers, dansants, les sieurs BEAUCHAMP, CHICAN-
LA PIERRE, FAVIER l'aîné, MAGNY, NOBLET, DESBROSSES, LES-
FOIGNARD l'aîné, et FOIGNARD le cadet.
MUSES chantantes, mesdemoiselles HILAIRE et DES FRONTEAUX.
JS, le sieur GAYE.
ES dansantes, les sieurs ISAAC, PAYSAN, JOUBERT, DOLIVET fils,
U, et DESFORGES.
S dansants, les sieurs DOLIVET, HIDIEU, LE CHANTRE, ROYER,
-ANDRÉ l'aîné, et SAINT-ANDRÉ le cadet.
, le sieur BLONDEL.
S chantants, les sieurs LA GRILLE et BERNARD.
S voltigeurs, les sieurs DE MINIGLAISE et DE VIEUX-AMANT.
le sieur MOREL.
INS dansants, les sieurs DE LORGE, BONNARD, ARNAL, FAVIER
et, GOYER, et BUREAU.

POLICHINELLES dansants, les sieurs MANCEAU, GIRARD, LA VALLÉE, FAVRE, LE FEBVRE, et LA MONTAGNE.
MARS, le sieur ESTIVAL.
CONDUCTEUR de la suite de Mars, le sieur REBEL.
SUIVANTS de Mars dansants.
GUERRIERS avec des drapeaux, les sieurs BEAUCHAMP, MAYEU, LA PIERRE, et FAVIER.
GUERRIERS armés de piques, les sieurs NOBLET, CHICANNEAU, MAGNY, et LESTANG.
GUERRIERS portant des masses et des boucliers, les sieurs CAMET, LA HAYE, LE DUC, et DU BUISSON.
CHOEUR des divinités célestes.

FIN DE PSYCHÉ.

ES FOURBERIES DE SCAPIN,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

1671.

NOTICE.

te pièce fut représentée pour la première fois sur le théâtre alais-Royal, le 24 mai 1671. C'est une imitation de la co· antique à laquelle s'ajoutent un grand nombre d'emprunts à diverses comédies d'intrigue italiennes ou françaises. *ormion* de Térence en a donné l'idée première, et plu- scènes ont été inspirées par *la Sœur*, comédie de Rotrou, *ant joué* de Cyrano de Bergerac, un canevas italien, *Pan- père de famille*, *Francisquine*, farce de Tabarin, l'*Émilie* de et la *Constance* de Larivey. C'est à propos des emprunts avait faits dans *les Fourberies de Scapin*, que Molière disait : rends mon bien où je le trouve. »

s doute, quand on se place au point de vue étroitement que; quand on juge, comme quelques critiques, d'après *le u goût*, qui n'est souvent que le code de l'impuissance et nui, on ne peut placer la pièce qui nous occupe au nom- es chefs-d'œuvre de notre scène ; mais au moins on ne ui refuser le premier rang parmi les chefs-d'œuvre de la Molière voulait faire rire ; il a réussi, là est toute la ques- et pour répondre aux critiques qui ont été faites des *Four- de Scapin*, nous ne pouvons mieux faire que de citer ce ent de Voltaire :

Molière avait donné la farce des *Fourberies de Scapin* pour raie comédie, Despréaux aurait eu raison de dire dans son *étique* :

C'est par là que Molière, illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,
Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté pour le bouffon l'agréable et le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.
Dans le sac ridicule où Scapin s'enveloppe
Je ne reconnois plus l'auteur du *Misanthrope*.

» On pourrait répondre à ce grand critique que Molièr point allié Térence à Tabarin dans ses vraies comédies, surpasse Térence : que s'il a déféré au goût du peuple, dans ses farces, dont le seul titre annonce du bas comiqu que ce bas comique était nécessaire pour soutenir sa troupe

» Molière ne pensait pas que *les Fourberies de Scapin* et *l riage forcé* valussent *l'Avare, le Tartuffe, le Misanthrope, les mes savantes*, ou fussent même du même genre. De plus, com Despréaux peut-il dire que *Molière peut-être de son art eût porté le prix?* Qui donc aura ce prix, si Molière ne l'a pas?

Nous ajouterons que si l'auteur, dans la pièce qu'on va li souvent exagéré la plaisanterie, il a souvent aussi mainte véritable comique à une hauteur que lui seul a su atteindr suivant la juste remarque de Geoffroy, ce Scapin qui fait de folies, dit aussi quelquefois les choses les plus sages, té sa tirade sur les dangers de la chicane.

PERSONNAGES.

ARGANTE, père d'Octave et de Zerbinette [1].
GÉRONTE, père de Léandre et d'Hyacinte [2].
OCTAVE, fils d'Argante, et amant d'Hyacinte [3].
LÉANDRE, fils de Géronte, et amante de Zerbinette [4].
ZERBINETTE, crue Égyptienne, et reconnue fille d'Argante et ama de Léandre [5].
HYACINTE, fille de Géronte et amante d'Octave [6].
SCAPIN, valet de Léandre, et fourbe [7].
SYLVESTRE, valet d'Octave [8].
NÉRINE, nourrice d'Hyacinte [9].
CARLE, fourbe.
DEUX PORTEURS.

Acteurs de la troupe de Molière : [1] HUBERT. — [2] DU CROISY. — [3] BARO [4] LA GRANGE. — [5] Mademoiselle BEAUVAL. — [6] Mademoiselle MOLIÈRE. — [7] [illegible] LIÈRE. — [8] LA THORILLIÈRE. — [9] DE BRIE.

La scène est à Naples.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — OCTAVE, SYLVESTRE.

OCTAVE.

Ah! fâcheuses nouvelles pour un cœur amoureux! Dures extrémités où je me vois réduit! Tu viens, Sylvestre, d'apprendre au port que mon père revient?

SYLVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Qu'il arrive ce matin même?

SYLVESTRE.

Ce matin même.

OCTAVE.

Et qu'il revient dans la résolution de me marier?

SYLVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Avec une fille du seigneur Géronte?

SYLVESTRE.

Du seigneur Géronte.

OCTAVE.

Et que cette fille est mandée de Tarente ici pour cela?

SYLVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle?

SYLVESTRE.

De votre oncle.

OCTAVE.

A qui mon père les a mandées par une lettre?

SYLVESTRE.

Par une lettre.

OCTAVE.

Et cet oncle, dis-tu, sait toutes nos affaires?

SYLVESTRE.

Toutes nos affaires [1].

OCTAVE.

Ah! parle, si tu veux, et ne te fais point, de la sorte, arracher les mots de la bouche.

SYLVESTRE.

Qu'ai-je à parler davantage? vous n'oubliez aucune circonstance, et vous dites les choses tout justement comme elles sont.

OCTAVE.

Conseille-moi, du moins, et me dis ce que je dois faire dans ces cruelles conjonctures.

SYLVESTRE.

Ma foi, je m'y trouve autant embarrassé que vous; et j'aurois bon besoin que l'on me conseillât moi-même.

OCTAVE.

Je suis assassiné par ce maudit retour.

SYLVESTRE.

Je ne le suis pas moins.

OCTAVE.

Lorsque mon père apprendra les choses, je vais voir fondre sur moi un orage soudain d'impétueuses réprimandes.

SYLVESTRE.

Les réprimandes ne sont rien; et plût au ciel que j'en fusse quitte à ce prix! mais j'ai bien la mine, pour moi, de payer plus cher vos folies; et je vois se former, de loin, un nuage de coups de bâton qui crèvera sur mes épaules [2].

OCTAVE.

O ciel! par où sortir de l'embarras où je me trouve?

SYLVESTRE.

C'est à quoi vous deviez songer avant que de vous y jeter.

OCTAVE.

Ah! tu me fais mourir par tes leçons hors de saison.

SYLVESTRE.

Vous me faites bien plus mourir par vos actions étourdies.

[1] Cette forme de dialogue en écho était fort goûtée au dix-septième siècle. Molière semble ici avoir fait quelques emprunts à *la Sœur* de Rotrou, acte I, scène I.

[2] Dans *le Médecin volant*, Sganarelle dit: « Le nuage est fort épais, et j'ai bien peur que, s'il vient à crever, il ne grêle sur mon dos force coups de bâton. »

OCTAVE.

Que dois-je faire? Quelle résolution prendre? A quel remède recourir?

SCÈNE II. — OCTAVE, SCAPIN, SYLVESTRE.

SCAPIN.

Qu'est-ce, seigneur Octave? Qu'avez-vous? Qu'y a-t-il? Quel désordre est-ce là? Je vous vois tout troublé.

OCTAVE.

Ah! mon pauvre Scapin, je suis perdu; je suis désespéré; je suis le plus infortuné de tous les hommes.

SCAPIN.

Comment?

OCTAVE.

N'as-tu rien appris de ce qui me regarde?

SCAPIN.

Non.

OCTAVE.

Mon père arrive avec le seigneur Géronte, et ils me veulent marier.

SCAPIN.

Hé bien! qu'y a-t-il là de si funeste?

OCTAVE.

Hélas! tu ne sais pas la cause de mon inquiétude.

SCAPIN.

Non; mais il ne tiendra qu'à vous que je la sache bientôt; et je suis homme consolatif [1], homme à m'intéresser aux affaires des jeunes gens.

OCTAVE.

Ah! Scapin, si tu pouvois trouver quelque invention, forger quelque machine, pour me tirer de la peine où je suis, je croirois t'être redevable de plus que la vie.

SCAPIN.

A vous dire la vérité, il y a peu de choses qui me soient impossibles, quand je m'en veux mêler. J'ai sans doute reçu du ciel un génie assez beau pour toutes les fabriques de ces gentillesses d'esprit, de ces galanteries ingénieuses, à qui le

[1] Pascal a dit *consolatif à*... et *consolatif pour*... :

« Discours bien *consolatif à* ceux qui ont assez de liberté d'esprit..., etc. » — « Un beau mot de saint Augustin est bien *consolatif pour* de certaines personnes. »

F. Génin.)

vulgaire ignorant donne le nom de fourberies; et je puis dire, sans vanité, qu'on n'a guère vu d'homme qui fût plus habile ouvrier de ressorts et d'intrigues, qui ait acquis plus de gloire que moi dans ce noble métier. Mais, ma foi, le mérite est trop maltraité aujourd'hui; et j'ai renoncé à toutes choses depuis certain chagrin d'une affaire qui m'arriva.

OCTAVE.

Comment? quelle affaire, Scapin?

SCAPIN.

Une aventure où je me brouillai avec la justice.

OCTAVE.

La justice?

SCAPIN.

Oui. Nous eûmes un petit démêlé ensemble.

SYLVESTRE.

Toi et la justice?

SCAPIN.

Oui. Elle en usa fort mal avec moi; et je me dépitai de telle sorte contre l'ingratitude du siècle, que je résolus de ne plus rien faire. Baste! Ne laissez pas de me conter votre aventure.

OCTAVE.

Tu sais, Scapin, qu'il y a deux mois que le seigneur Géronte et mon père s'embarquèrent ensemble pour un voyage qui regarde certain commerce où leurs intérêts sont mêlés[1].

SCAPIN.

Je sais cela.

OCTAVE.

Et que Léandre et moi nous fûmes laissés par nos pères, moi sous la conduite de Sylvestre, et Léandre sous ta direction.

SCAPIN.

Oui Je me suis fort bien acquitté de ma charge.

OCTAVE.

Quelque temps après, Léandre fit rencontre d'une jeune Égyptienne dont il devint amoureux.

SCAPIN.

Je sais cela encore.

[1] Tout le récit qui va suivre est tiré du *Phormion* de Térence.

OCTAVE.

Comme nous sommes grands amis, il me fit aussitôt con-lence de son amour, et me mena voir cette fille, que je ouvai belle, à la vérité, mais non pas tant qu'il vouloit ie je la trouvasse. Il ne m'entretenoit que d'elle chaque ur, m'exagéroit à tous moments sa beauté et sa grace, me uoit son esprit, et me parloit avec transport des charmes e son entretien, dont il me rapportoit jusqu'aux moindres aroles, qu'il s'efforçoit toujours de me faire trouver les plus pirituelles du monde. Il me querelloit quelquefois de n'être as assez sensible aux choses qu'il me venoit dire, et me lâmoit sans cesse de l'indifférence où j'étois pour les feux e l'amour.

SCAPIN.

Je ne vois pas encore où ceci veut aller.

OCTAVE.

Un jour que je l'accompagnois pour aller chez les gens qui gardent l'objet de ses vœux, nous entendîmes, dans une petite maison d'une rue écartée, quelques plaintes mêlées de beaucoup de sanglots. Nous demandons ce que c'est; une femme nous dit, en soupirant, que nous pouvions voir là quelque chose de pitoyable en des personnes étrangères, et qu'à moins que d'être insensibles, nous en serions touchés.

SCAPIN.

Ou est-ce que cela nous mène?

OCTAVE.

La curiosité me fit presser Léandre de voir ce que c'étoit. Nous entrons dans une salle, où nous voyons une vieille femme mourante, assistée d'une servante qui faisoit des regrets, et d'une jeune fille toute fondante en larmes, la plus belle et la plus touchante qu'on puisse jamais voir.

SCAPIN.

Ah! ah!

OCTAVE.

Une autre auroit paru effroyable en l'état où elle étoit; car elle n'avoit pour habillement qu'une méchante petite jupe, avec des brassières de nuit qui étoient de simple futaine; et sa coiffure étoit une cornette jaune, retroussée au haut de sa tête, qui laissoit tomber en désordre ses cheveux sur ses épaules; et cependant, faite comme cela, elle brilloit

de mille attraits, et ce n'étoit qu'agréments et que charmes que toute sa personne.

SCAPIN.

Je sens venir la chose.

OCTAVE.

Si tu l'avois vue, Scapin, en l'état que je te dis, tu l'aurois trouvée admirable.

SCAPIN.

Oh! je n'en doute point; et, sans l'avoir vue, je vois bien qu'elle étoit tout à fait charmante.

OCTAVE.

Ses larmes n'étoient point de ces larmes désagréables qui défigurent un visage; elle avoit, à pleurer, une grace touchante, et sa douleur étoit la plus belle du monde.

SCAPIN.

Je vois tout cela.

OCTAVE.

Elle faisoit fondre chacun en larmes, en se jetant amoureusement sur le corps de cette mourante, qu'elle appeloit sa chère mère; et il n'y avoit personne qui n'eût l'ame percée de voir un si bon naturel.

SCAPIN.

En effet, cela est touchant; et je vois bien que ce bon naturel-là vous la fit aimer.

OCTAVE.

Ah! Scapin, un barbare l'auroit aimée.

SCAPIN.

Assurément. Le moyen de s'en empêcher?

OCTAVE.

Après quelques paroles, dont je tâchai d'adoucir la douleur de cette charmante affligée, nous sortîmes de là; et demandant à Léandre ce qu'il lui sembloit de cette personne, il me répondit froidement qu'il la trouvoit assez jolie. Je fus piqué de la froideur avec laquelle il m'en parloit, et je ne voulus point lui découvrir l'effet que ses beautés avoient fait sur mon ame.

SYLVESTRE, à Octave.

Si vous n'abrégez ce récit, nous en voilà pour jusqu'à de-

main. Laissez-le-moi finir en deux mots[1]. (A Scapin.) Son cœur prend feu dès ce moment : il ne sauroit plus vivre qu'il n'aille consoler son aimable affligée. Ses fréquentes visites sont rejetées de la servante, devenue la gouvernante par le trépas de la mère. Voilà mon homme au désespoir; il presse, supplie, conjure : point d'affaire. On lui dit que la fille, quoique sans bien et sans appui, est de famille honnête, et qu'à moins que de l'épouser, on ne peut souffrir ses poursuites. Voilà son amour augmenté par les difficultés. Il consulte dans sa tête, agite, raisonne, balance, prend sa résolution : le voilà marié avec elle depuis trois jours.

SCAPIN.

J'entends.

SYLVESTRE.

Maintenant, mets avec cela le retour imprévu du père, qu'on n'attendoit que dans deux mois; la découverte que l'oncle a faite du secret de notre mariage, et l'autre mariage qu'on veut faire de lui avec la fille que le seigneur Géronte a eue d'une seconde femme qu'on dit qu'il a épousée à Tarente.

OCTAVE.

Et, par-dessus tout cela, mets encore l'indigence où se trouve cette aimable personne, et l'impuissance où je me vois d'avoir de quoi la secourir.

SCAPIN.

Est-ce là tout? Vous voilà bien embarrassés tous deux pour une bagatelle! c'est bien là de quoi se tant alarmer! N'as-tu point de honte, toi, de demeurer court à si peu de chose? Que diable! te voilà grand et gros comme père et mère, et tu ne saurois trouver dans ta tête, forger dans ton esprit quelque ruse galante, quelque honnête petit stratagème pour ajuster vos affaires! Fi! peste soit du butor! Je voudrois bien que l'on m'eût donné autrefois nos vieillards à duper; je les aurois joués tous deux par-dessous la jambe : et je n'étois pas plus grand que cela, que je me signalois déjà par cent tours d'adresse jolis.

[1] Ce trait est emprunté à Rotrou, dans *la Sœur*. Comme ici le valet dit au maître :

> Si de ce long récit vous n'abrégez le cours,
> Le jour achèvera plus tôt que ce discours.
> Laissez-moi le finir avec une parole.

SYLVESTRE.

J'avoue que le ciel ne m'a pas donné tes talents, et que je n'ai pas l'esprit, comme toi, de me brouiller avec la justice.

OCTAVE.

Voici mon aimable Hyacinte.

SCÈNE III. — HYACINTE, OCTAVE, SCAPIN, SYLVESTRE.

HYACINTE.

Ah! Octave, est-il vrai ce que Sylvestre vient de dire à Nérine, que votre père est de retour, et qu'il veut vous marier ?

OCTAVE.

Oui, belle Hyacinte; et ces nouvelles m'ont donné une atteinte cruelle. Mais que vois-je? vous pleurez! Pourquoi ces larmes? Me soupçonnez-vous, dites-moi, de quelque infidélité? et n'êtes-vous pas assurée de l'amour que j'ai pour vous?

HYACINTE.

Oui, Octave, je suis sûre que vous m'aimez; mais je ne le suis pas que vous m'aimiez toujours.

OCTAVE.

Hé! peut-on vous aimer, qu'on ne vous aime toute sa vie?

HYACINTE.

J'ai ouï dire, Octave, que votre sexe aime moins longtemps que le nôtre, et que les ardeurs que les hommes font voir sont des feux qui s'éteignent aussi facilement qu'ils naissent.

OCTAVE.

Ah! ma chère Hyacinte, mon cœur n'est donc pas fait comme celui des autres hommes; et je sens bien, pour moi, que je vous aimerai jusqu'au tombeau.

HYACINTE.

Je veux croire que vous sentez ce que vous dites, et je ne doute point que vos paroles ne soient sincères; mais je crains un pouvoir qui combattra dans votre cœur les tendres sentiments que vous pouvez avoir pour moi. Vous dépendez d'un père qui veut vous marier à une autre personne; et je suis sûre que je mourrai si ce malheur m'arrive.

OCTAVE.

Non, belle Hyacinte, il n'y a point de père qui puisse me contraindre à vous manquer de foi; et je me résoudrai à quitter mon pays, et le jour même, s'il est besoin, plutôt qu'à vous quitter. J'ai déja pris, sans l'avoir vue, une aversion effroyable pour celle que l'on me destine; et, sans être cruel, je souhaiterois que la mer l'écartât d'ici pour jamais. Ne pleurez donc point, je vous prie, mon aimable Hyacinte; car vos larmes me tuent, et je ne les puis voir sans me sentir percer le cœur.

HYACINTE.

Puisque vous le voulez, je veux bien essuyer mes pleurs, et j'attendrai, d'un œil constant, ce qu'il plaira au ciel de résoudre de moi.

OCTAVE.

Le ciel nous sera favorable.

HYACINTE.

Il ne sauroit m'être contraire, si vous m'êtes fidèle.

OCTAVE.

Je le serai, assurément.

HYACINTE.

Je serai donc heureuse.

SCAPIN, à part.

Elle n'est pas tant sotte, ma foi; et je la trouve assez passable.

OCTAVE, montrant Scapin.

Voici un homme qui pourroit bien, s'il le vouloit, nous être, dans tous nos besoins, d'un secours merveilleux.

SCAPIN.

J'ai fait de grands serments de ne me mêler plus du monde; mais, si vous m'en priez bien fort tous deux, peut-être.....

OCTAVE.

Ah! s'il ne tient qu'à te prier bien fort pour obtenir ton aide, je te conjure de tout mon cœur de prendre la conduite de notre barque.

SCAPIN, à Hyacinte.

Et vous, ne me dites-vous rien?

HYACINTE.

Je vous conjure, à son exemple, par tout ce qui vous est plus cher au monde, de vouloir servir notre amour.

SCAPIN.

Il faut se laisser vaincre, et avoir de l'humanité. Alle je veux m'employer pour vous.

OCTAVE.

Crois que...

SCAPIN, à Octave.

Chut! (A Hyacinte.) Allez-vous-en, vous, et soyez en rep

SCÈNE IV. — OCTAVE, SCAPIN, SYLVESTRE.

SCAPIN, à Octave.

Et vous, préparez-vous à soutenir avec fermeté l'abo de votre père.

OCTAVE.

Je t'avoue que cet abord me fait trembler par avance; j'ai une timidité naturelle que je ne saurois vaincre.

SCAPIN.

Il faut pourtant paroître ferme au premier choc, de pe que, sur votre foiblesse, il ne prenne le pied de vous men comme un enfant. Là, tâchez de vous composer par étu un peu de hardiesse; et songez à répondre résolument s tout ce qu'il vous pourra dire.

OCTAVE.

Je ferai du mieux que je pourrai.

SCAPIN.

Çà, essayons un peu, pour vous accoutumer. Répéto un peu votre rôle, et voyons si vous ferez bien. Allons: mine résolue, la tête haute, les regards assurés.

OCTAVE.

Comme cela?

SCAPIN.

Encore un peu davantage.

OCTAVE.

Ainsi?

SCAPIN.

Bon. Imaginez-vous que je suis votre père qui arrive, répondez-moi fermement, comme si c'étoit à lui-mêm Comment! pendard, vaurien, infame, fils indigne d'un p comme moi, oses-tu bien paroître devant mes yeux, ap tes bons déportements, après le lâche tour que tu m'as j pendant mon absence? Est-ce là le fruit de mes soins, n

aud? est-ce là le fruit de mes soins? le respect qui m'est dû? le respect que tu me conserves? (Allons donc.) Tu as l'insolence, fripon, de t'engager sans le consentement de ton père, de contracter un mariage clandestin! Réponds-moi, coquin, réponds-moi. Voyons un peu tes belles raisons... Oh! que diable, vous demeurez interdit!

OCTAVE.

C'est que je m'imagine que c'est mon père que j'entends.

SCAPIN.

Hé! oui; c'est par cette raison qu'il ne faut pas être comme un innocent.

OCTAVE.

Je m'en vais prendre plus de résolution, et je répondrai fermement.

SCAPIN.

Assurément?

OCTAVE.

Assurément.

SYLVESTRE.

Voilà votre père qui vient.

OCTAVE.

O ciel! je suis perdu.

SCÈNE V. — SCAPIN, SYLVESTRE.

SCAPIN.

Holà, Octave! demeurez, Octave. Le voilà enfui. Quelle pauvre espèce d'homme! Ne laissons pas d'attendre le vieillard.

SYLVESTRE.

Que lui dirai-je?

SCAPIN.

Laisse-moi dire, moi, et ne fais que me suivre.

SCÈNE VI. — ARGANTE; SCAPIN ET SYLVESTRE, dans le fond du théâtre.

ARGANTE, se croyant seul.

A-t-on jamais ouï parler d'une action pareille à celle-là?

SCAPIN, à Sylvestre.

Il a déja appris l'affaire; et elle lui tient si fort en tête, que, tout seul, il en parle haut.

ARGANTE, se croyant seul.

Voilà une témérité bien grande!

SCAPIN, à Sylvestre.

Écoutons-le un peu.

ARGANTE, se croyant seul.

Je voudrois bien savoir ce qu'ils me pourront dire sur ce beau mariage.

SCAPIN, à part.

Nous y avons songé.

ARGANTE, se croyant seul.

Tâcheront-ils de me nier la chose?

SCAPIN, à part.

Non, nous n'y pensons pas.

ARGANTE, se croyant seul.

Ou s'ils entreprendront de l'excuser?

SCAPIN, à part.

Celui-là se pourra faire.

ARGANTE, se croyant seul.

Prétendront-ils m'amuser par des contes en l'air?

SCAPIN, à part.

Peut-être.

ARGANTE, se croyant seul.

Tous leurs discours seront inutiles.

SCAPIN, à part.

Nous allons voir.

ARGANTE, se croyant seul.

Ils ne m'en donneront point à garder.

SCAPIN, à part.

Ne jurons de rien.

ARGANTE, se croyant seul.

Je saurai mettre mon pendard de fils en lieu de sûreté.

SCAPIN, à part.

Nous y pourvoirons.

ARGANTE, se croyant seul.

Et pour le coquin de Sylvestre, je le rouerai de coups.

SYLVESTRE, à Scapin.

J'étois bien étonné s'il m'oublioit.

ARGANTE, apercevant Sylvestre.

Ah! ah! vous voilà donc, sage gouverneur de famille, beau directeur de jeunes gens!

SCAPIN.

Monsieur, je suis ravi de vous voir de retour.

ARGANTE.

Bonjour, Scapin. (A Sylvestre.) Vous avez suivi mes ordres aiment d'une belle manière! et mon fils s'est comporté t sagement pendant mon absence!

SCAPIN.

Vous vous portez bien, à ce que je vois?

ARGANTE.

Assez bien. (A Sylvestre.) Tu ne dis mot, coquin, tu ne dis ot!

SCAPIN.

Votre voyage a-t-il été bon?

ARGANTE.

Mon Dieu, fort bon! Laisse-moi un peu quereller en repos.

SCAPIN.

Vous voulez quereller?

ARGANTE.

Oui, je veux quereller.

SCAPIN.

Hé! qui, monsieur?

ARGANTE, montrant Sylvestre.

Ce maraud-là.

SCAPIN.

Pourquoi?

ARGANTE.

Tu n'as pas ouï parler de ce qui s'est passé dans mon sence?

SCAPIN.

J'ai bien ouï parler de quelque petite chose.

ARGANTE.

Comment! quelque petite chose! Une action de cette na-re!

SCAPIN.

Vous avez quelque raison.

ARGANTE.

Une hardiesse pareille à celle-là!

SCAPIN.

Cela est vrai.

ARGANTE.

Un fils qui se marie sans le consentement de son père!

SCAPIN.

Oui, il y a quelque chose à dire à cela. Mais je serois d'avis que vous ne fissiez point de bruit.

ARGANTE.

Je ne suis pas de cet avis, moi; et je veux faire du bruit tout mon soûl. Quoi! tu ne trouves pas que j'aie tous les sujets du monde d'être en colère?

SCAPIN.

Si fait. J'y ai d'abord été, moi, lorsque j'ai su la chose; et je me suis intéressé pour vous, jusqu'à quereller votre fils. Demandez-lui un peu quelles belles réprimandes je lui ai faites, et comme je l'ai chapitré sur le peu de respect qu'il gardoit à un père dont il devoit baiser les pas. On ne peut pas lui mieux parler, quand ce seroit vous-même. Mais quoi! je me suis rendu à la raison, et j'ai considéré que, dans le fond, il n'a pas tant de tort qu'on pourroit croire.

ARGANTE.

Que me viens-tu conter? Il n'a pas tant de tort de s'aller marier de but en blanc avec une inconnue?

SCAPIN.

Que voulez-vous? Il y a été poussé par sa destinée.

ARGANTE.

Ah! ah! Voici une raison la plus belle du monde. On n'a plus qu'à commettre tous les crimes imaginables, tromper, voler, assassiner, et dire, pour excuse, qu'on y a été poussé par sa destinée.

SCAPIN.

Mon Dieu! vous prenez mes paroles trop en philosophe. Je veux dire qu'il s'est trouvé fatalement engagé dans cette affaire.

ARGANTE.

Et pourquoi s'y engageoit-il?

SCAPIN.

Voulez-vous qu'il soit aussi sage que vous? Les jeunes gens sont jeunes, et n'ont pas toute la prudence qu'il leur faudroit pour ne rien faire que de raisonnable : témoin notre Léandre, qui, malgré toutes mes leçons, malgré toutes mes remontrances, est allé faire, de son côté, pis encore que votre fils. Je voudrois bien savoir si vous-même n'avez pas été jeune, et n'avez pas, dans votre temps, fait des fredaines comme les autres. J'ai ouï dire, moi, que vous avez été au-

; un bon compagnon parmi les femmes ; que vous fai-
e votre drôle avec les plus galantes de ce temps-là, et
ous n'en approchiez point que vous ne poussassiez à

ARGANTE.

a est vrai, j'en demeure d'accord ; mais je m'en suis
ırs tenu à la galanterie, et je n'ai point été jusqu'à
ce qu'il a fait.

SCAPIN.

e vouliez-vous qu'il fît ? Il voit une jeune personne qui
:ut du bien (car il tient cela de vous, d'être aimé de
; les femmes) ; il la trouve charmante, il lui rend des
s, lui conte des douceurs, soupire galamment, fait le
ɔnné. Elle se rend à sa poursuite ; il pousse sa fortune.
ilà surpris avec elle par ses parents, qui, la force à la
, le contraignent de l'épouser [1].

SYLVESTRE, à part.

ıabile fourbe que voilà !

SCAPIN.

ssiez-vous voulu qu'il se fût laissé tuer ? Il vaut mieux
:e être marié qu'être mort.

ARGANTE.

ı ne m'a pas dit que l'affaire se soit ainsi passée.

SCAPIN, montrant Sylvestre.

mandez-lui plutôt : il ne vous dira pas le contraire.

ARGANTE, à Sylvestre.

st par force qu'il a été marié ?

SYLVESTRE.

ıi, monsieur.

SCAPIN.

udrois-je vous mentir ?

ARGANTE.

levoit donc aller tout aussitôt protester de violence chez
ɔtaire.

SCAPIN.

st ce qu'il n'a pas voulu faire.

récit est imité du *Phormion*. Mais Scapin est loin de l'éloquente pré-
le Géta : ... *Factum est*, *ventum est*, *vincimur*, *duxit*...; et, comme l'a
si heureusement Le Monnier : *Assignation*, *plaidoirie*, *procès perdu*,
e. (Bret.)

ARGANTE.

Cela m'auroit donné plus de facilité à rompre ce mariage.

SCAPIN.

Rompre ce mariage?

ARGANTE.

Oui.

SCAPIN.

Vous ne le romprez point.

ARGANTE.

Je ne le romprai point?

SCAPIN.

Non

ARGANTE.

Quoi! je n'aurai pas pour moi les droits de père, et la raison de la violence qu'on a faite à mon fils?

SCAPIN.

C'est une chose dont il ne demeurera pas d'accord.

ARGANTE.

Il n'en demeurera pas d'accord?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Mon fils?

SCAPIN.

Votre fils. Voulez-vous qu'il confesse qu'il ait été capable de crainte, et que ce soit par force qu'on lui ait fait faire les choses? Il n'a garde d'aller avouer cela; ce seroit se faire tort, et se montrer indigne d'un père comme vous.

ARGANTE

Je me moque de cela.

SCAPIN.

Il faut, pour son honneur et pour le vôtre, qu'il dise dans le monde que c'est de bon gré qu'il l'a épousée.

ARGANTE.

Et je veux, moi, pour mon honneur et pour le sien, qu'il dise le contraire.

SCAPIN.

Non, je suis sûr qu'il ne le fera pas.

ARGANTE.

Je l'y forcerai bien.

SCAPIN.

ra pas, vous dis-je.

ARGANTE.

ou je le déshériterai.

SCAPIN.

ARGANTE.

SCAPIN.

ARGANTE.

, bon?

SCAPIN.

e déshériterez point.

ARGANTE.

éshériterai point?

SCAPIN.

ARGANTE.

SCAPIN.

ARGANTE.

ici qui est plaisant! Je ne déshériterai pas mon

SCAPIN.

dis-je.

ARGANTE.

empêchera?

SCAPIN.

ne.

ARGANTE.

SCAPIN.

n'aurez pas ce cœur-là.

ARGANTE.

SCAPIN.

s moquez.

ARGANTE.

moque point.

SCAPIN.

La tendresse paternelle fera son office.

ARGANTE.

Elle ne fera rien.

SCAPIN.

Oui, oui.

ARGANTE.

Je vous dis que cela sera.

SCAPIN.

Bagatelles.

ARGANTE.

Il ne faut point dire, Bagatelles.

SCAPIN.

Mon Dieu! je vous connois; vous êtes bon naturellement.

ARGANTE.

Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux[1]. Finissons ce discours, qui m'échauffe la bile. (A Sylvestre.) Va-t'en, pendard; va-t'en me chercher mon fripon, tandis que j'irai rejoindre le seigneur Géronte, pour lui conter ma disgrace.

SCAPIN.

Monsieur, si je vous puis être utile en quelque chose, vous n'avez qu'à me commander.

ARGANTE.

Je vous remercie. (A part.) Ah! pourquoi faut-il qu'il soit fils unique! et que n'ai-je à cette heure la fille que le ciel m'a ôtée, pour la faire mon héritière!

SCÈNE VII. — SCAPIN, SYLVESTRE.

SYLVESTRE.

J'avoue que tu es un grand homme, et voilà l'affaire en bon train; mais l'argent, d'autre part, nous presse pour notre subsistance, et nous avons de tous côtés des gens qui aboient après nous.

SCAPIN.

Laisse-moi faire, la machine est trouvée. Je cherche seulement dans ma tête un homme qui nous soit affidé, pour

[1] Molière a emprunté au *Tartuffe* le motif d'une partie de cette scène, qui se trouve aussi mot à mot dans *le Malade imaginaire*. (Aimé Martin.)

ı personnage dont j'ai besoin. Attends. Tiens-toi un fonce ton bonnet en méchant garçon. Campe-toi sur .. Mets la main au côté. Fais les yeux furibonds. un peu en roi de théâtre. Voilà qui est bien. Suisıi des secrets pour déguiser ton visage et ta voix.

SYLVESTRE.

conjure, au moins, de ne m'aller point brouiller avec e.

SCAPIN.

a, nous partagerons les périls en frères; et trois ans es de plus ou de moins ne sont pas pour arrêter un eur.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — GÉRONTE, ARGANTE.

GÉRONTE.

sans doute, par le temps qu'il fait, nous aurons ici ; aujourd'hui; et un matelot qui vient de Tarente uré qu'il avoit vu mon homme qui étoit prés de quer. Mais l'arrivée de ma fille trouvera les choses osées à ce que nous nous proposions; et ce que vous e m'apprendre de votre fils rompt étrangement les que nous avions prises ensemble.

ARGANTE.

us mettez pas en peine; je vous réponds de renvercet obstacle, et j'y vais travailler de ce pas.

GÉRONTE.

i, seigneur Argante, voulez-vous que je vous dise? on des enfants est une chose à quoi il faut s'attatement.

ARGANTE.

doute. A quel propos cela?

GÉRONTE.

A propos de ce que les mauvais déportements des jeunes gens viennent le plus souvent de la mauvaise éducation que leurs pères leur donnent.

ARGANTE.

Cela arrive parfois. Mais que voulez-vous dire par-là?

GÉRONTE.

Ce que je veux dire par là?

ARGANTE.

Oui.

GÉRONTE.

Que si vous aviez, en brave père, bien morigéné votre fils, il ne vous auroit pas joué le tour qu'il vous a fait.

ARGANTE.

Fort bien. De sorte donc que vous avez bien mieux morigéné le vôtre?

GÉRONTE.

Sans doute, et je serois bien fâché qu'il m'eût rien fait approchant de cela.

ARGANTE.

Et si ce fils, que vous avez, en brave père, si bien morigéné, avoit fait pis encore que le mien? Hé?

GÉRONTE.

Comment?

ARGANTE.

Comment?

GÉRONTE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

ARGANTE.

Cela veut dire, seigneur Géronte, qu'il ne faut pas être si prompt à condamner la conduite des autres; et que ceux qui veulent gloser doivent bien regarder chez eux s'il n'y a rien qui cloche.

GÉRONTE.

Je n'entends point cette énigme.

ARGANTE.

On vous l'expliquera.

GÉRONTE.

Est-ce que vous auriez ouï dire quelque chose de mon fils?

ARGANTE.

Cela se peut faire.

GÉRONTE.

oi, encore?

ARGANTE.

Scapin, dans mon dépit, ne m'a dit la chose qu'en vous pourrez de lui, ou de quelque autre, être in- n détail. Pour moi, je vais vite consulter un avocat, r des biais que j'ai à prendre. Jusqu'au revoir.

SCÈNE II. — GÉRONTE, seul.

pourroit-ce être que cette affaire-ci? Pis encore que ! Pour moi, je ne vois pas ce que l'on peut faire de je trouve que se marier sans le consentement de son t une action qui passe tout ce qu'on peut imaginer.

SCÈNE III. — GÉRONTE, LÉANDRE.

GÉRONTE.

vous voilà!

LÉANDRE, courant à Géronte, pour l'embrasser.

mon père, que j'ai de joie de vous voir de retour!

GÉRONTE, refusant d'embrasser Léandre.

:ement. Parlons un peu d'affaire.

LÉANDRE.

frez que je vous embrasse, et que...

GÉRONTE, le repoussant encore.

:ement, vous dis-je.

LÉANDRE.

! vous me refusez, mon père, de vous exprimer mon ›rt par mes embrassements?

GÉRONTE.

Nous avons quelque chose à démêler ensemble.

LÉANDRE.

uoi?

GÉRONTE.

:z-vous, que je vous voie en face.

LÉANDRE.

ment?

GÉRONTE.

ırdez-moi entre deux yeux.

LÉANDRE.

›ien!

GÉRONTE.

Qu'est-ce donc qu'il s'est passé ici?

LÉANDRE.

Ce qui s'est passé?

GÉRONTE.

Oui. Qu'avez-vous fait pendant mon absence?

LÉANDRE.

Que voulez-vous, mon père, que j'aie fait?

GÉRONTE.

Ce n'est pas moi qui veux que vous ayez fait, mai demande ce que c'est que vous avez fait.

LÉANDRE.

Moi? Je n'ai fait aucune chose dont vous ayez li vous plaindre.

GÉRONTE.

Aucune chose?

LÉANDRE.

Non.

GÉRONTE.

Vous êtes bien résolu!

LÉANDRE.

C'est que je suis sûr de mon innocence.

GÉRONTE.

Scapin pourtant m'a dit de vos nouvelles.

LÉANDRE.

Scapin?

GÉRONTE.

Ah! ah! ce mot vous fait rougir.

LÉANDRE.

Il vous a dit quelque chose de moi?

GÉRONTE.

Ce lieu n'est pas tout à fait propre à vider cette a et nous allons l'examiner ailleurs. Qu'on se rende au j'y vais revenir tout à l'heure. Ah! traître, s'il faut q me déshonores, je te renonce pour mon fils, et tu peux pour jamais, te résoudre à fuir de ma présence.

SCÈNE IV. — LÉANDRE, seul.

Me trahir de cette manière! Un coquin qui doit, pa raisons, être le premier à cacher les choses que je lui c

le premier à les aller découvrir à mon père. Ah! je jure ciel que cette trahison ne demeurera pas impunie.

SCÈNE V. — OCTAVE, LÉANDRE, SCAPIN.

OCTAVE.

Mon cher Scapin, que ne dois-je point à tes soins! Que tu un homme admirable! et que le ciel m'est favorable de envoyer à mon secours!

LÉANDRE.

Ah! ah! vous voilà! Je suis ravi de vous trouver, monsieur le coquin.

SCAPIN.

Monsieur, votre serviteur. C'est trop d'honneur que vous me faites.

LÉANDRE, mettant l'épée à la main.

Vous faites le méchant plaisant... Ah! je vous apprendrai...

SCAPIN, se mettant à genoux.

Monsieur!

OCTAVE, se mettant entre deux pour empêcher Léandre de frapper Scapin.

Ah! Léandre!

LÉANDRE.

Non, Octave, ne me retenez point, je vous prie.

SCAPIN, à Léandre.

Hé! monsieur!

OCTAVE, retenant Léandre.

De grace!

LÉANDRE, voulant frapper Scapin.

Laissez-moi contenter mon ressentiment.

OCTAVE.

Au nom de l'amitié, Léandre, ne le maltraitez point.

SCAPIN.

Monsieur, que vous ai-je fait?

LÉANDRE, voulant frapper Scapin.

Ce que tu m'as fait, traître!

OCTAVE, retenant encore Léandre

Hé! doucement.

LÉANDRE.

Non, Octave, je veux qu'il me confesse lui-même, tout à l'heure, la perfidie qu'il m'a faite. Oui, coquin, je sais le

trait que tu m'as joué ; on vient de me l'apprendre, et tu ne croyois pas peut-être que l'on me dût révéler ce secret; mais je veux en avoir la confession de ta propre bouche, ou je vais te passer cette épée au travers du corps.

SCAPIN.

Ah ! monsieur, auriez-vous bien ce cœur-là?

LÉANDRE.

Parle donc.

SCAPIN.

Je vous ai fait quelque chose, monsieur?

LÉANDRE.

Oui, coquin, et ta conscience ne te dit que trop ce que c'est.

SCAPIN.

Je vous assure que je l'ignore.

LÉANDRE, s'avançant pour frapper Scapin

Tu l'ignores !

OCTAVE, retenant Léandre.

Léandre !

SCAPIN.

Hé bien ! monsieur, puisque vous le voulez, je vous confesse que j'ai bu avec mes amis ce petit quartaut de vin d'Espagne dont on vous fit présent il y a quelques jours, et que c'est moi qui fis une fente au tonneau, et répandis de l'eau autour, pour faire croire que le vin s'étoit échappé.

LÉANDRE.

C'est toi, pendard, qui m'as bu mon vin d'Espagne, et qui as été cause que j'ai tant querellé la servante, croyant que c'étoit elle qui m'avoit fait le tour?

SCAPIN.

Oui, monsieur ; je vous en demande pardon.

LÉANDRE.

Je suis bien aise d'apprendre cela. Mais ce n'est pas l'affaire dont il est question maintenant.

SCAPIN.

Ce n'est pas cela, monsieur.

LÉANDRE.

Non : c'est une autre affaire qui me touche bien plus, et je veux que tu me la dises.

SCAPIN

Monsieur, je ne me souviens pas d'avoir fait autre chose

LÉANDRE, voulant frapper Scapin.
…ux pas parler?

SCAPIN.

OCTAVE, retenant Léandre.
…x!

SCAPIN.
…nsieur; il est vrai qu'il y a trois semaines que …voyâtes porter, le soir, une petite montre à la …tienne que vous aimez. Je revins au logis, mes … couverts de boue, et le visage plein de sang, et …e j'avois trouvé des voleurs qui m'avoient bien …'avoient dérobé la montre. C'étoit moi, monsieur, … retenue.

LÉANDRE.
… qui as retenu ma montre?

SCAPIN.
…sieur, afin de voir quelle heure il est.

LÉANDRE.
… j'apprends ici de jolies choses, et j'ai un servi… …lèle, vraiment! Mais ce n'est pas cela encore que …

SCAPIN.
… pas cela?

LÉANDRE.
…me; c'est autre chose encore que je veux que tu …s.

SCAPIN, à part.

LÉANDRE.
…, j'ai hâte.

SCAPIN.
…, voilà tout ce que j'ai fait.

LÉANDRE, voulant frapper Scapin.
…t?

OCTAVE, se mettant au-devant de Léandre.

SCAPIN.
… oui, monsieur. Vous vous souvenez de ce loup-… …a six mois, qui vous donna tant de coups de bâ-

ton la nuit, et vous pensa faire rompre le cou dans cave où vous tombâtes en fuyant.

LÉANDRE.

Hé bien!

SCAPIN.

C'étoit moi, monsieur, qui faisois le loup-garou.

LÉANDRE.

C'étoit toi, traître, qui faisois le loup-garou?

SCAPIN.

Oui, monsieur; seulement pour vous faire peur, et ôter l'envie de nous faire courir toutes les nuits comme aviez coutume.

LÉANDRE.

Je saurai me souvenir, en temps et lieu, de tout c je viens d'apprendre. Mais je veux venir au fait, et q me confesses ce que tu as dit à mon père.

SCAPIN.

A votre père?

LÉANDRE.

Oui, fripon, à mon père.

SCAPIN.

Je ne l'ai pas seulement vu depuis son retour.

LÉANDRE.

Tu ne l'as pas vu?

SCAPIN.

Non, monsieur.

LÉANDRE.

Assurément?

SCAPIN.

Assurément. C'est une chose que je vais vous faire par lui-même.

LÉANDRE.

C'est de sa bouche que je le tiens pourtant.

SCAPIN.

Avec votre permission, il n'a pas dit la vérité.

SCÈNE VI. — LÉANDRE, OCTAVE, CARLE, SCAP

CARLE.

Monsieur, je vous apporte une nouvelle qui est fâcl pour votre amour.

LÉANDRE.

Comment?

CARLE.

Vos Égyptiens sont sur le point de vous enlever Zerbi-
tte; et elle-même, les larmes aux yeux, m'a chargé de
ir promptement vous dire que, si dans deux heures vous
songez à leur porter l'argent qu'ils vous ont demandé
ur elle, vous l'allez perdre pour jamais.

LÉANDRE.

Dans deux heures?

CARLE.

Dans deux heures.

SCÈNE VII. — LÉANDRE, OCTAVE, SCAPIN.

LÉANDRE.

Ah! mon pauvre Scapin, j'implore ton secours.

SCAPIN, se levant, et passant fièrement devant Léandre.

Ah! mon pauvre Scapin! Je suis mon pauvre Scapin, à
tte heure qu'on a besoin de moi[1].

LÉANDRE.

Va, je te pardonne tout ce que tu viens de me dire, et pis
core, si tu me l'as fait.

SCAPIN.

Non, non; ne me pardonnez rien; passez-moi votre épée
travers du corps. Je serai ravi que vous me tuiez.

LÉANDRE.

Non. Je te conjure plutôt de me donner la vie, en servant
n amour.

SCAPIN.

Point, point; vous ferez mieux de me tuer.

LÉANDRE.

Tu m'es trop précieux; et je te prie de vouloir bien em-
yer pour moi ce génie admirable qui vient à bout de
tes choses.

SCAPIN.

Non. Tuez-moi, vous dis-je.

George Dandin dit à sa femme qui le cajole pour rentrer dans sa maison, et
'appelle son *pauvre petit mari* : « Je suis votre petit mari, maintenant,
que vous vous sentez prise. »

LÉANDRE.

Ah! de grace, ne songe plus à tout cela, et pense à me donner le secours que je te demande.

OCTAVE.

Scapin, il faut faire quelque chose pour lui.

SCAPIN.

Le moyen, après une avanie de la sorte?

LÉANDRE.

Je te conjure d'oublier mon emportement, et de me prêter ton adresse.

OCTAVE.

Je joins mes prières aux siennes.

SCAPIN.

J'ai cette insulte-là sur le cœur.

OCTAVE.

Il faut quitter ton ressentiment.

LÉANDRE.

Voudrois-tu m'abandonner, Scapin, dans la cruelle extrémité où se voit mon amour?

SCAPIN.

Me venir faire à l'improviste un affront comme celui-là!

LÉANDRE.

J'ai tort, je le confesse.

SCAPIN.

Me traiter de coquin, de fripon, de pendard, d'infame!

LÉANDRE.

J'en ai tous les regrets du monde.

SCAPIN.

Me vouloir passer son épée au travers du corps!

LÉANDRE.

Je t'en demande pardon de tout mon cœur; et s'il ne tient qu'à me jeter à tes genoux, tu m'y vois, Scapin, pour te conjurer encore une fois de ne me point abandonner.

OCTAVE.

Ah! ma foi, Scapin, il se faut rendre à cela.

SCAPIN.

Levez-vous. Une autre fois ne soyez point si prompt.

LÉANDRE.

Me promets-tu de travailler pour moi?

SCAPIN.

On y songera.

LÉANDRE.

Mais tu sais que le temps presse.

SCAPIN.

Ne vous mettez pas en peine. Combien est-ce qu'il vous faut?

LÉANDRE.

Cinq cents écus.

SCAPIN.

Et à vous?

OCTAVE.

Deux cents pistoles.

SCAPIN.

Je veux tirer cet argent de vos péres. (A Octave.) Pour ce qui est du vôtre, la machine est déja toute trouvée. (A Léandre.) Et, quant au vôtre, bien qu'avare au dernier degré, il y faudra moins de façons encore; car vous savez que, pour l'esprit, il n'en a pas, grace à Dieu, grande provision; et je le livre pour une espèce d'homme à qui l'on fera croire tout ce qu'on voudra. Cela ne vous offense point; il ne tombe entre lui et vous aucun soupçon de ressemblance; et vous savez assez l'opinion de tout le monde, qui veut qu'il ne soit votre père que pour la forme.

LÉANDRE.

Tout beau, Scapin!

SCAPIN.

Bon, bon, on fait bien scrupule de cela! Vous moquez-vous? Mais j'aperçois venir le père d'Octave. Commençons par lui, puisqu'il se présente. Allez-vous-en tous deux. (A Octave.) Et vous, avertissez votre Sylvestre de venir vite jouer son rôle.

SCÈNE VIII. — ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN, à part.

Le voilà qui rumine.

ARGANTE, se croyant seul.

Avoir si peu de conduite et de considération! s'aller jeter dans un engagement comme celui-là! Ah! ah! jeunesse impertinente!

SCAPIN.

Monsieur, votre serviteur.

ARGANTE.

Bonjour, Scapin.

SCAPIN.

Vous rêvez à l'affaire de votre fils?

ARGANTE.

Je t'avoue que cela me donne un furieux chagrin.

SCAPIN.

Monsieur, la vie est mêlée de traverses; il est bon de s'y tenir sans cesse préparé; et j'ai ouï dire, il y a longtemps, une parole d'un ancien que j'ai toujours retenue.

ARGANTE.

Quoi?

SCAPIN.

Que, pour peu qu'un père de famille ait été absent de chez lui, il doit promener son esprit sur tous les fâcheux accidents que son retour peut rencontrer, se figurer sa maison brûlée, son argent dérobé, sa femme morte, son fils estropié, sa fille subornée; et ce qu'il trouve qui ne lui est point arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moi, j'ai pratiqué toujours cette leçon dans ma petite philosophie; et je ne suis jamais revenu au logis que je ne me sois tenu prêt à la colère de mes maîtres, aux réprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux bastonnades, aux étrivières; et ce qui a manqué à m'arriver, j'en ai rendu grâce à mon bon destin[1].

ARGANTE.

Voilà qui est bien; mais ce mariage impertinent, qui trouble celui que nous voulons faire, est une chose que je

[1] Dans Térence, Démiphon cherche à se consoler de son malheur par ce tableau philosophique :

« Un père de famille, qui revient de voyage, devrait s'attendre à trouver son fils dérangé, sa femme morte, sa fille malade; se dire que ces accidents sont communs, qu'ils ont pu lui arriver. Avec cette prévoyance, rien ne l'étonnerait. Les malheurs dont il serait exempt contre son attente, il les regarderait comme autant de gagné. »

Et Géta, parodiant le discours du vieillard, dit :

« J'ai déjà passé en revue toutes les infortunes dont je suis menacé. Au retour de mon maître, me suis-je dit, on m'enverra, pour le reste de mes jours, tourner la meule du moulin; je recevrai les étrivières; je serai chargé de chaînes; je serai condamné à travailler aux champs. Aucun de ces malheurs ne m'étonnera. Ceux dont je serai exempt contre mon attente, je les regarderai comme autant de gagné. » (Petitot.)

ouffrir, et je viens de consulter des avocats pour le ser.

SCAPIN.

, monsieur, si vous m'en croyez, vous tâcherez, que autre voie, d'accommoder l'affaire. Vous savez est que les procès en ce pays-ci, et vous allez vous dans d'étranges épines.

ARGANTE.

raison, je le vois bien. Mais quelle autre voie?

SCAPIN.

se que j'en ai trouvé une[1]. La compassion que m'a antôt votre chagrin m'a obligé à chercher dans ma que moyen pour vous tirer d'inquiétude; car je ne oir d'honnêtes pères chagrinés par leurs enfants, ne m'émeuve; et, de tout temps, je me suis senti re personne une inclination particulière.

ARGANTE.

uis obligé.

SCAPIN.

one été trouver le frère de cette fille qui a été C'est un de ces braves de profession, de ces gens tout coups d'épée, qui ne parlent que d'échiner, et non plus de conscience de tuer un homme que un verre de vin. Je l'ai mis sur ce mariage, lui ai quelle facilité offroit la raison de la violence pour asser, vos prérogatives du nom de père, et l'appui donneroient auprès de la justice, et votre droit, et gent, et vos amis. Enfin, je l'ai tant tourné de tous qu'il a prêté l'oreille aux propositions que je lui ai juster l'affaire pour quelque somme; et il donnera entement à rompre le mariage, pourvu que vous iez de l'argent.

ARGANTE.

a-t-il demandé?

SCAPIN.

'abord des choses par-dessus les maisons.

ARGANTE.

i?

rence, Géta dit de même à Chrémès : « En réfléchissant avec attention heur, je crois en vérité avoir trouvé le moyen d'y remédier. »

SCAPIN.

Des choses extravagantes.

ARGANTE.

Mais encore?

SCAPIN.

Il ne parloit pas moins de cinq ou six cents pistoles.

ARGANTE.

Cinq ou six cents fièvres quartaines qui le puissent serrer! Se moque-t-il des gens?

SCAPIN.

C'est ce que je lui ai dit. J'ai rejeté bien loin de pareilles propositions, et je lui ai bien fait entendre que vous n'étiez point une dupe, pour vous demander des cinq ou six cents pistoles. Enfin, après plusieurs discours, voici où s'est réduit le résultat de notre conférence. Nous voilà au temps, m'a-t-il dit, que je dois partir pour l'armée; je suis après à m'équiper, et le besoin que j'ai de quelque argent me fait consentir, malgré moi, à ce qu'on me propose. Il me faut un cheval de service, et je n'en saurois avoir un qui soit tant soit peu raisonnable, à moins de soixante pistoles.

ARGANTE.

Hé bien! pour soixante pistoles, je les donne.

SCAPIN.

Il faudra les harnois et les pistolets; et cela ira bien à vingt pistoles encore.

ARGANTE.

Vingt pistoles et soixante, ce seroit quatre-vingts.

SCAPIN.

Justement

ARGANTE.

C'est beaucoup; mais, soit; je consens à cela.

SCAPIN.

Il lui faut aussi un cheval pour monter son valet, qui coûtera bien trente pistoles.

ARGANTE.

Comment, diantre! Qu'il se promène, il n'aura rien du tout.

SCAPIN.

Monsieur!

ARGANTE.

Non : c'est un impertinent.

SCAPIN.

Voulez-vous que son valet aille à pied?

ARGANTE.

Qu'il aille comme il lui plaira, et le maître aussi.

SCAPIN.

Mon Dieu, monsieur, ne vous arrêtez point à peu de chose. N'allez point plaider, je vous prie; et donnez tout, pour vous sauver des mains de la justice.

ARGANTE.

Hé bien! soit; je me résous à donner encore ces trente pistoles.

SCAPIN.

Il me faut encore, a-t-il dit, un mulet pour porter...

ARGANTE.

Oh! qu'il aille au diable avec son mulet! C'en est trop; et nous irons devant les juges.

SCAPIN.

De grace, monsieur!

ARGANTE.

Non, je n'en ferai rien.

SCAPIN.

Monsieur, un petit mulet.

ARGANTE.

Je ne lui donnerois pas seulement un âne.

SCAPIN.

Considérez...

ARGANTE.

Non : j'aime mieux plaider.

SCAPIN.

Eh! monsieur, de quoi parlez-vous là, et à quoi vous résolvez-vous? Jetez les yeux sur les détours de la justice. Voyez combien d'appels et de degrés de juridiction; combien de procédures embarrassantes; combien d'animaux ravissants, par les griffes desquels il vous faudra passer : sergents, procureurs, avocats, greffiers, substituts, rapporteurs, juges, et leurs clercs. Il n'y a pas un de tous ces gens-là qui, pour la moindre chose, ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde. Un sergent baillera de faux exploits, sur quoi vous serez condamné sans que vous le sachiez. Votre procureur s'entendra avec votre partie, et vous vendra à beaux deniers comptants. Votre avocat, ga-

gné de même, ne se trouvera point lorsqu'on plaidera votre cause, ou dira des raisons qui ne feront que battre la campagne, et n'iront point au fait. Le greffier délivrera par contumace des sentences et arrêts contre vous. Le clerc du rapporteur soustraira des pièces, ou le rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vu; et quand, par les plus grandes précautions du monde, vous aurez paré tout cela, vous serez ébahi que vos juges auront été sollicités contre vous, ou par des gens dévots, ou par des femmes qu'ils aimeront. Eh! monsieur, si vous le pouvez, sauvez-vous de cet enfer-là. C'est être damné dès ce monde que d'avoir à plaider; et la seule pensée d'un procès seroit capable de me faire fuir jusqu'aux Indes.

ARGANTE.

A combien est-ce qu'il fait monter le mulet?

SCAPIN.

Monsieur, pour le mulet, pour son cheval et celui de son homme, pour le harnois et les pistolets, et pour payer quelque petite chose qu'il doit à son hôtesse, il demande en tout deux cents pistoles.

ARGANTE.

Deux cents pistoles!

SCAPIN.

Oui.

ARGANTE, se promenant en colère.

Allons, allons; nous plaiderons.

SCAPIN.

Faites réflexion.

ARGANTE.

Je plaiderai.

SCAPIN.

Ne vous allez pas jeter...

ARGANTE.

Je veux plaider.

SCAPIN.

Mais pour plaider il vous faudra de l'argent. Il vous en faudra pour l'exploit; il vous en faudra pour le contrôle; il vous en faudra pour la procuration, pour la présentation, les conseils, productions, et journées du procureur. Il vous en faudra pour les consultations et plaidoiries des avocats, pour le droit de retirer le sac, et pour les grosses d'écri-

. Il vous en faudra pour le rapport des substituts, pour pices de conclusion [1], pour l'enregistrement du greffier, d'appointement, sentences et arrêts, contrôles, signa- et expéditions de leurs clercs, sans parler de tous les nts qu'il vous faudra faire. Donnez cet argent-là à cet me-ci, vous voilà hors d'affaire.

ARGANTE.

mment! deux cents pistoles!

SCAPIN.

ii. Vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul, en moi- ie, de tous les frais de la justice; et j'ai trouvé qu'en ant deux cents pistoles à votre homme vous en aurez ste, pour le moins, cent cinquante, sans compter les , les pas et les chagrins que vous vous épargnerez. id il n'y auroit à essuyer que les sottises que disent de- tout le monde de méchants plaisants d'avocats, j'aime- mieux donner trois cents pistoles que de plaider.

ARGANTE.

me moque de cela, et je défie les avocats de rien dire ioi.

SCAPIN.

us ferez ce qu'il vous plaira; mais, si j'étois que de , je fuirois les procès.

ARGANTE.

ne donnerai point deux cents pistoles.

SCAPIN.

ici l'homme dont il s'agit [2]

ciennement, les plaideurs donnaient aux juges des dragées et des confi- our les remercier du gain d'un procès; et cela s'appelait des *épices*, parce it la découverte des Indes on employait, dans ces friandises, les épices de sucre; les épices du palais, qui n'étaient d'abord qu'un présent vo- , devinrent par la suite une véritable taxe qui se payait en argent, et nservait pas moins le nom d'*épices*. (Auger.)

fond de cette scène appartient à Térence. Dans sa pièce, le parasite, le calcul de ce qu'il lui fallait d'argent, a demandé d'abord dix mines gager une *petite* terre, puis dix autres mines pour dégager une *petite* , puis encore dix autres mines pour acheter une *petite* esclave à sa femme, procurer quelques *petits* meubles, et pour payer les frais de la noce. On - it tout le sujet, toute la marche de la scène française. (Auger.)

SCÈNE IX. — ARGANTE, SCAPIN, SYLVESTRE, déguisé en spadassin.

SYLVESTRE.

Scapin, faites-moi connoître un peu cet Argante qui est père d'Octave.

SCAPIN.

Pourquoi, monsieur ?

SYLVESTRE.

Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre en procès, et faire rompre par justice le mariage de ma sœur.

SCAPIN.

Je ne sais pas s'il a cette pensée ; mais il ne veut point consentir aux deux cents pistoles que vous voulez ; et il dit que c'est trop.

SYLVESTRE.

Par la mort ! par la tête ! par le ventre ! si je le trouve, je le veux échiner, dussé-je être roué tout vif.

(Argante, pour n'être point vu, se tient en tremblant derrière Scapin.)

SCAPIN.

Monsieur, ce père d'Octave a du cœur, et peut-être ne vous craindra-t-il point.

SYLVESTRE.

Lui, lui ? Par le sang ! par la tête ! s'il étoit là, je lui donnerois tout à l'heure de l'épée dans le ventre. (Apercevant Argante.) Qui est cet homme-là ?

SCAPIN.

Ce n'est pas lui, monsieur ; ce n'est pas lui.

SYLVESTRE.

N'est-ce point quelqu'un de ses amis ?

SCAPIN.

Non, monsieur ; au contraire, c'est son ennemi capital.

SYLVESTRE.

Son ennemi capital ?

SCAPIN.

Oui.

SYLVESTRE.

Ah ! parbleu, j'en suis ravi. (A Argante.) Vous êtes ennemi, monsieur, de ce faquin d'Argante ? Hé ?

SCAPIN.

Oui, oui ; je vous en réponds.

SYLVESTRE, secouant rudement la main d'Argante.

Touchez là, touchez. Je vous donne ma parole, et vous re sur mon honneur, par l'épée que je porte, par tous les rments que je saurois faire, qu'avant la fin du jour je ous déferai de ce maraud fieffé, de ce faquin d'Argante. eposez-vous sur moi.

SCAPIN.

Monsieur, les violences en ce pays ne sont guère souffertes.

SYLVESTRE.

Je me moque de tout, et je n'ai rien à perdre.

SCAPIN.

Il se tiendra sur ses gardes, assurément; il a des parents, es amis et des domestiques, dont il se fera un secours ontre votre ressentiment.

SYLVESTRE.

C'est ce que je demande, morbleu! c'est ce que je demande. (Mettant l'épée à la main.) Ah, tête! ah, ventre! Que ne le rouvé-je à cette heure avec tout son secours! Que ne paroît-il à mes yeux au milieu de trente personnes! Que ne les ois-je fondre sur moi les armes à la main! (Se mettant en rde.) Comment! marauds, vous avez la hardiesse de vous ttaquer à moi! Allons, morbleu, tue! (Poussant de tous les côtés, mme s'il avoit plusieurs personnes à combattre.) Point de quartier. onnons. Ferme. Poussons. Bon pied, bon œil. Ah! coquins! ah! canaille! vous en voulez par là! je vous en ferai iter votre soûl. Soutenez, marauds; soutenez. Allons. A ette botte. A cette autre. (Se tournant du côté d'Argante et de Scapin.) . celle-ci. A celle-là. Comment, vous reculez! Pied ferme, morbleu; pied ferme!

SCAPIN.

Hé, hé, hé! monsieur, nous n'en sommes pas.

SYLVESTRE.

Voilà qui vous apprendra à vous oser jouer à moi.

SCÈNE X. — ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN.

Hé bien! vous voyez combien de personnes tuées pour deux cents pistoles. Or sus, je vous souhaite une bonne fortune.

ARGANTE.

ı Dieu! tiens.

SCAPIN.

ı, vous dis-je, ne vous fiez point à moi. Que sait-on si veux point vous attraper votre argent?

ARGANTE.

ıs, te dis-je; ne me fais point contester davantage onge à bien prendre tes sûretés avec lui.

SCAPIN.

ısez-moi faire; il n'a pas affaire à un sot.

ARGANTE.

'ais t'attendre chez moi.

SCAPIN.

ne manquerai pas d'y aller. (Seul.) Et un. Je n'ai qu'à ıer l'autre. Ah! ma foi, le voici. Il semble que le ciel, près l'autre, les amène dans mes filets.

SCÈNE XI. — GÉRONTE, SCAPIN.

SCAPIN, faisant semblant de ne point voir Géronte.

iel! ô disgrace imprévue! ô misérable père! Pauvre le, que feras-tu?

GÉRONTE, à part.

dit-il là de moi, avec ce visage affligé?

SCAPIN.

a-t-il personne qui puisse me dire où est le seigneur te?

GÉRONTE.

y a-t-il, Scapin?

PIN, courant sur le théâtre sans vouloir entendre ni voir Géronte.

pourrai-je le rencontrer pour lui dire cette infortune?

GÉRONTE, arrêtant Scapin.

est-ce que c'est donc?

SCAPIN.

vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

GERONTE.

voici.

d'argent. — Prends, tu me désobliges. — Je n'en ferai rien, je vous jure. ı je t'en prie. — N'importe. — Ah! tu me fais enrager. — Donnez donc. 'il le faut, etc. » (*Bacchides*, acte IV, scène IX.) (Aimé Martin.)

SCAPIN.

Il faut qu'il soit caché en quelque endroit qu'on ne point deviner.

GÉRONTE, arrêtant Scapin.

Holà! Es-tu aveugle, que tu ne me vois pas?

SCAPIN.

Ah! monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencont

GÉRONTE.

Il y a une heure que je suis devant toi. Qu'est-ce q donc qu'il y a?

SCAPIN.

Monsieur...

GÉRONTE.

Quoi!

SCAPIN

Monsieur votre fils...

GÉRONTE.

Hé bien! mon fils...

SCAPIN.

Est tombé dans une disgrace la plus étrange du 1

GÉRONTE.

Et quelle?

SCAPIN.

Je l'ai trouvé tantôt tout triste de je ne sais quoi q lui avez dit, où vous m'avez mêlé assez mal à pro cherchant à divertir cette tristesse, nous nous somm promener sur le port. Là, entre autres plusieurs nous avons arrêté nos yeux sur une galère turque as équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a inv entrer, et nous a présenté la main. Nous y avons p nous a fait mille civilités, nous a donné la collati nous avons mangé des fruits les plus excellents qui sent voir, et bu du vin que nous avons trouvé le 1 du monde.

GERONTE.

Qu'y a-t-il de si affligeant à tout cela?

SCAPIN.

Attendez, monsieur, nous y voici. Pendant que no gions, il a fait mettre la galère en mer, et, se éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif,

voie vous dire que si vous ne lui envoyez par moi, tout à l'heure, cinq cents écus, il va vous emmener votre fils en Alger.

GÉRONTE.

Comment, diantre! cinq cents écus!

SCAPIN.

Oui, monsieur; et, de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

GÉRONTE.

Ah! le pendard de Turc! m'assassiner de la façon!

SCAPIN.

C'est à vous, monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

GÉRONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galère[1]?

SCAPIN.

Il ne songeoit pas à ce qui est arrivé.

GÉRONTE.

Va-t'en, Scapin, va-t'en vite dire à ce Turc que je vais envoyer la justice après lui.

SCAPIN.

La justice en pleine mer! Vous moquez-vous des gens?

GÉRONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galère?

SCAPIN.

Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes.

GÉRONTE.

Il faut, Scapin, il faut que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle.

SCAPIN.

Quoi, monsieur?

GÉRONTE.

Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon fils, et

[1] Ce mot, qui est devenu un dicton populaire est emprunté au *Pédant joué* de Cyrano de Bergerac, acte II, scènes IV et V. Dans une situation à peu près analogue, Granger, qui joue dans *le Pédant* le même rôle que Géronte, dans *les Fourberies*, répète à plusieurs reprises : — Que diable aller faire aussi dans la galère d'un Turc? d'un Turc! — Que diable aller faire dans la galère d'un Turc? — Et quoi faire, de *par tous les* diables, dans la galère d'un Turc? O *galère! galère! tu mets bien ma bourse* aux galères.

que tu te mettes à sa place jusqu'à ce que j'aie amassé la somme qu'il demande.

SCAPIN.

Hé! monsieur, songez-vous à ce que vous dites? et vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens que d'aller recevoir un misérable comme moi à la place de votre fils?

GÉRONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galère?

SCAPIN.

Il ne devinoit pas ce malheur. Songez, monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

GÉRONTE.

Tu dis qu'il demande...

SCAPIN.

Cinq cents écus.

GÉRONTE.

Cinq cents écus! N'a-t-il point de conscience?

SCAPIN.

Vraiment oui, de la conscience à un Turc!

GÉRONTE.

Sait-il bien ce que c'est que cinq cents écus?

SCAPIN.

Oui, monsieur; il sait que c'est mille cinq cents livres.

GÉRONTE.

Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval?

SCAPIN.

Ce sont des gens qui n'entendent point de raison.

GÉRONTE.

Mais que diable alloit-il faire à cette galère?

SCAPIN.

est vrai. Mais quoi! on ne prévoyoit pas les choses. De grace, monsieur, dépêchez!

GÉRONTE.

Tiens, voilà la clef de mon armoire.

SCAPIN.

Bon.

GÉRONTE.

Tu l'ouvriras.

SCAPIN.

Fort bien.

GÉRONTE.

Tu trouveras une grosse clef du côté gauche, qui est celle de mon grenier.

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande manne, et tu les vendras aux fripiers pour aller racheter mon fils.

SCAPIN, en lui rendant la clef.

Eh! monsieur, rêvez-vous? Je n'aurois pas cent francs de tout ce que vous dites; et, de plus, vous savez le peu de temps qu'on m'a donné [1].

GÉRONTE.

Mais que diable alloit-il faire à cette galère?

SCAPIN.

Oh! que de paroles perdues! Laissez là cette galère, et songez que le temps presse, et que vous courez risque de perdre votre fils. Hélas! mon pauvre maître! peut-être que je ne te verrai de ma vie, et qu'à l'heure que je parle on t'emmène esclave en Alger. Mais le ciel me sera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu; et que, si tu manques à être racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un père.

GÉRONTE.

Attends, Scapin, je m'en vais querir cette somme.

SCAPIN.

Dépêchez donc vite, monsieur; je tremble que l'heure ne sonne.

GÉRONTE.

N'est-ce pas quatre cents écus que tu dis?

SCAPIN.

Non. Cinq cents écus.

GÉRONTE.

Cinq cents écus!

[1] Dans *le Pédant joué*, le vieillard dit à Corbinelli : « Va prendre dans mes armoires ce pourpoint découpé que quitta feu mon père l'année du grand hiver.» Ce trait est du meilleur comique, et Molière l'a embelli en le mettant en action. La colère de Géronte contre les Turcs, *qui n'ont pas de conscience*, la distraction qui lui fait remettre la bourse dans sa poche, tout ce qui suit enfin, appartient à Molière. (Aimé Martin.)

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Que diable alloit-il faire à cette galère?

SCAPIN.

Vous avez raison; mais hâtez-vous.

GÉRONTE.

N'y avoit-il point d'autre promenade?

SCAPIN.

Cela est vrai; mais faites promptement.

GÉRONTE.

Ah! maudite galère!

SCAPIN, à part.

Cette galère lui tient au cœur.

GÉRONTE.

Tiens, Scapin, je ne me souvenois pas que je vien ment de recevoir cette somme en or, et je ne croy qu'elle dût m'être si tôt ravie. (Tirant sa bourse de sa poc présentant à Scapin.) Tiens, va-t'en racheter mon fils.

SCAPIN, tendant la main.

Oui, monsieur.

GÉRONTE, retenant sa bourse, qu'il fait semblant de vouloir donner

Mais dis à ce Turc que c'est un scélérat.

SCAPIN, tendant encore la main.

Oui.

GÉRONTE, recommençant la même action.

Un infame.

SCAPIN, tendant toujours la main.

Oui.

GÉRONTE, de même.

Un homme sans foi, un voleur.

SCAPIN.

Laissez-moi faire.

GÉRONTE, de même.

Qu'il me tire cinq cents écus contre toute sorte d

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE, de même

Que je ne les lui donne ni à la mort ni à la vie.

SCAPIN.

Fort bien.

GERONTE, de même.

Et que, si jamais je l'attrape, je saurai me venger de lui.

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE, remettant sa bourse dans sa poche et s'en allant.

Va, va vite requérir mon fils.

SCAPIN, courant après Géronte.

Holà, monsieur.

GÉRONTE.

Quoi?

SCAPIN.

Où est donc cet argent?

GÉRONTE.

Ne te l'ai-je pas donné?

SCAPIN.

Non, vraiment; vous l'avez remis dans votre poche.

GÉRONTE.

Ah! c'est la douleur qui me trouble l'esprit.

SCAPIN.

Je le vois bien.

GÉRONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galère! Ah! maudite lère! traître de Turc! à tous les diables [1].

SCAPIN, seul.

Il ne peut digérer les cinq cents écus que je lui arrache; is il n'est pas quitte envers moi; et je veux qu'il me ie en une autre monnoie l'imposture qu'il m'a faite au-s de son fils.

La scène de Cyrano de Bergerac et celle de Molière ont le même but, et tracées sur le même plan. Cependant elles diffèrent par les détails, qui pla- l'imitateur fort au-dessus de son modèle. (Aimé Martin.)
ette scène de la galère, que Molière a rendue fameuse, a donné lieu à un mot isant de la célèbre Lecouvreur. Le comte de Saxe avait imaginé une galère rames et sans voiles, qui, à l'aide d'un certain mecanisme, devait remonter Seine de Rouen à Paris en vingt-quatre heures. Il obtint un privilége d'après ertificat de deux savants qui attestaient la bonté de sa machine; il se ruina frais pour la faire construire et la mettre en état d'aller; jamais il ne put en air à bout... Mademoiselle Lecouvreur, sa maîtresse, apprenant le mauvais cès de tant de dépenses, s'écria : *Que diable allait-il faire dans cette galère?* (Geoffroy.)

SCÈNE XII. — OCTAVE, LÉANDRE, SCAPIN

OCTAVE.

Hé bien! Scapin, as-tu réussi pour moi dans ton entreprise?

LÉANDRE.

As-tu fait quelque chose pour tirer mon amour de la peine où il est?

SCAPIN, à Octave.

Voilà deux cents pistoles que j'ai tirées de votre père.

OCTAVE.

Ah! que tu me donnes de joie!

SCAPIN, à Léandre.

Pour vous, je n'ai pu faire rien.

LÉANDRE, voulant s'en aller.

Il faut donc que j'aille mourir; et je n'ai que faire de vivre, si Zerbinette m'est ôtée.

SCAPIN.

Holà! holà! tout doucement. Comme diantre vous allez vite!

LÉANDRE, se retournant.

Que veux-tu que je devienne?

SCAPIN.

Allez, j'ai votre affaire ici.

LÉANDRE.

Ah! tu me redonnes la vie.

SCAPIN.

Mais à condition que vous me permettrez, à moi, une petite vengeance contre votre père, pour le tour qu'il m'a fait.

LÉANDRE.

Tout ce que tu voudras.

SCAPIN.

Vous me le promettez devant témoins?

LÉANDRE.

Oui.

SCAPIN.

Tenez, voilà cinq cents écus.

LÉANDRE.

Allons-en promptement acheter celle que j'adore.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — ZERBINETTE, HYACINTE, SCAPIN, SYLVESTRE.

SYLVESTRE.

ui, vos amants ont arrêté entre eux que vous fussiez mble; et nous nous acquittons de l'ordre qu'ils nous lonné.

HYACINTE, à Zerbinette.

ı tel ordre n'a rien qui ne me soit fort agréable. Je re- avec joie une compagne de la sorte; et il ne tiendra ı moi que l'amitié qui est entre les personnes que nous ns ne se répande entre nous deux.

ZERBINETTE.

ccepte la proposition, et ne suis point personne à recu- rsqu'on m'attaque d'amitié.

SCAPIN.

lorsque c'est d'amour qu'on vous attaque?

ZERBINETTE.

ır l'amour, c'est une autre chose; on y court un peu le risque, et je n'y suis pas si hardie.

SCAPIN.

ıs l'êtes, que je crois, contre mon maître maintenant; qu'il vient de faire pour vous doit vous donner du pour répondre comme il faut à sa passion.

ZERBINETTE.

ne m'y fie encore que de la bonne sorte; et ce n'est ssez pour m'assurer[1] entièrement, que ce qu'il vient ire. J'ai l'humeur enjouée, et sans cesse je ris; mais, ɜn riant, je suis sérieuse sur de certains chapitres; et naître s'abusera, s'il croit qu'il lui suffise de m'avoir ée, pour me voir toute à lui. Il doit lui en coûter autre ː que de l'argent; et, pour répondre à son amour de la ıère qu'il souhaite, il me faut un don de sa foi, qui

[1] ıur rassurer.

soit assaisonné de certaines cérémonies qu'on trouve nécessaires.

SCAPIN.

C'est là aussi comme il l'entend. Il ne prétend à vous qu'en tout bien et en tout honneur; et je n'aurois pas été homme à me mêler de cette affaire, s'il avoit une autre pensée.

ZERBINETTE.

C'est ce que je veux croire, puisque vous me le dites; mais, du côté du père, j'y prévois des empêchements.

SCAPIN.

Nous trouverons moyen d'accommoder les choses.

HYACINTE, à Zerbinette.

La ressemblance de nos destins doit contribuer encore à faire naître notre amitié; et nous nous voyons toutes deux dans les mêmes alarmes, toutes deux exposées à la même infortune.

ZERBINETTE.

Vous avez cet avantage au moins, que vous savez de qui vous êtes née, et que l'appui de vos parents, que vous pouvez faire connoître, est capable d'ajuster tout, peut assurer votre bonheur, et faire donner un consentement au mariage qu'on trouve fait. Mais, pour moi, je ne rencontre aucun secours dans ce que je puis être; et l'on me voit dans un état qui n'adoucira pas les volontés d'un père qui ne regarde que le bien.

HYACINTE.

Mais aussi avez-vous cet avantage, que l'on ne tente point, par un autre parti, celui que vous aimez.

ZERBINETTE.

Le changement du cœur d'un amant n'est pas ce qu'on peut le plus craindre. On se peut naturellement croire assez de mérite pour garder sa conquête; et ce que je vois de plus redoutable dans ces sortes d'affaires, c'est la puissance paternelle, auprès de qui tout le mérite ne sert de rien.

HYACINTE.

Hélas! pourquoi faut-il que de justes inclinations se trouvent traversées? La douce chose que d'aimer, lorsque l'on ne voit point d'obstacles à ces aimables chaînes dont deux cœurs se lient ensemble!

SCAPIN.

Vous vous moquez! la tranquillité en amour est un calme agréable. Un bonheur tout uni nous devient ennuyeux; faut du haut et du bas dans la vie; et les difficultés qui mêlent aux choses réveillent les ardeurs, augmentent les sirs.

ZERBINETTE.

Mon Dieu, Scapin, fais-nous un peu ce récit, qu'on m'a qui est si plaisant, du stratagème dont tu t'es avisé pour r de l'argent de ton vieillard avare. Tu sais qu'on ne l point sa peine lorsqu'on me fait un conte, et que je le assez bien, par la joie qu'on m'y voit prendre.

SCAPIN.

'oilà Sylvestre, qui s'en acquittera aussi bien que moi. dans la tête certaine petite vengeance dont je vais goû- le plaisir.

SYLVESTRE.

'ourquoi, de gaieté de cœur, veux-tu chercher à t'attirer méchantes affaires?

SCAPIN.

Je me plais à tenter des entreprises hasardeuses.

SYLVESTRE.

e te l'ai déja dit, tu quitterois le dessein que tu as, si tu m voulois croire.

SCAPIN.

Oui; mais c'est moi que j'en croirai.

SYLVESTRE.

quoi diable te vas-tu amuser?

SCAPIN.

e quoi diable te mets-tu en peine?

SYLVESTRE.

'est que je vois que, sans nécessité, tu vas courir risque attirer une venue de coups de bâton [1].

SCAPIN.

é bien! c'est aux dépens de mon dos, et non pas du tien.

SYLVESTRE.

est vrai que tu es maître de tes épaules, et tu en disras comme il te plaira.

nue, dans le sens de *récolte*, *bonne récolte*, parce que le grain de l'année en venu. Nicot, au mot *Venir*, donne pour exemple : « Grande *venue* de et abondante, *bonus proventus*. » (F. Génin.)

SCAPIN.

Ces sortes de périls ne m'ont jamais arrêté; et je hais ces cœurs pusillanimes qui, pour trop prévoir les suites des choses, n'osent rien entreprendre.

ZERBINETTE, à Scapin.

Nous aurons besoin de tes soins.

SCAPIN.

Allez. Je vous irai bientôt rejoindre. Il ne sera pas dit qu'impunément on m'ait mis en état de me trahir moi-même, et de découvrir des secrets qu'il étoit bon qu'on ne sût pas.

SCÈNE II. — GÉRONTE, SCAPIN.

GÉRONTE.

Hé bien! Scapin, comment va l'affaire de mon fils?

SCAPIN.

Votre fils, monsieur, est en lieu de sûreté; mais vous courez maintenant, vous, le péril le plus grand du monde, et je voudrois, pour beaucoup, que vous fussiez dans votre logis.

GÉRONTE.

Comment donc?

SCAPIN.

A l'heure que je parle, on vous cherche de toutes parts pour vous tuer.

GÉRONTE.

Moi?

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Et qui?

SCAPIN.

Le frère de cette personne qu'Octave a épousée. Il croit que le dessein que vous avez de mettre votre fille à la place que tient sa sœur est ce qui vous pousse le plus fort à faire rompre leur mariage; et, dans cette pensée, il a résolu hautement de décharger son désespoir sur vous, et de vous ôter la vie pour venger son honneur. Tous ses amis, gens d'épée comme lui, vous cherchent de tous les côtés, et demandent de vos nouvelles. J'ai vu même, deçà et delà, des

ats de sa compagnie qui interrogent ceux qu'ils trou-
t, et occupent par pelotons toutes les avenues de votre
son : de sorte que vous ne sauriez aller chez vous, vous
auriez faire un pas, ni à droit, ni à gauche, que vous
ombiez dans leurs mains.

GÉRONTE.

ue ferai-je, mon pauvre Scapin?

SCAPIN.

e ne sais pas, monsieur; et voici une étrange affaire. Je
nble pour vous depuis les pieds jusqu'à la tête, et... At-
lez.

(Scapin fait semblant d'aller voir au fond du théâtre s'il n'y a personne.)

GÉRONTE, en tremblant.

é?

SCAPIN, revenant.

on, non, non, ce n'est rien.

GÉRONTE.

e saurois-tu trouver quelque moyen pour me tirer de
e?

SCAPIN.

en imagine bien un; mais je courrois risque, moi, de
faire assommer.

GÉRONTE.

é! Scapin, montre-toi serviteur zélé. Ne m'abandonne
je te prie.

SCAPIN.

le veux bien. J'ai une tendresse pour vous qui ne sau
souffrir que je vous laisse sans secours.

GÉRONTE.

ı en seras récompensé, je t'assure; et je te promets cet
t-ci quand je l'aurai un peu usé.

SCAPIN.

tendez. Voici une affaire que je me suis trouvée fort à
os pour vous sauver. Il faut que vous vous mettiez dans
ıc, et que...

GÉRONTE, croyant voir quelqu'un.

ı!

SCAPIN.

ın, non, non, non, ce n'est personne. Il faut, dis-je, que
vous mettiez là dedans, et que vous gardiez de remuer
ucune façon. Je vous chargerai sur mon dos comme un

paquet de quelque chose, et je vous porterai ainsi au travers de vos ennemis, jusque dans votre maison, où, quand nous serons une fois, nous pourrons nous barricader, et envoyer querir main-forte contre la violence.

GÉRONTE.

L'invention est bonne.

SCAPIN.

La meilleure du monde. Vous allez voir. (A part.) Tu me paieras l'imposture.

GÉRONTE.

Hé?

SCAPIN.

Je dis que vos ennemis seront bien attrapés. Mettez-vous bien jusqu'au fond; et surtout prenez garde de ne vous point montrer[1] et de ne branler pas, quelque chose qui puisse arriver.

GÉRONTE.

Laisse-moi faire; je saurai me tenir...

SCAPIN.

Cachez-vous; voici un spadassin qui vous cherche. (En contrefaisant sa voix.) « Quoi! jé n'aurai pas l'abantage dé tuer cé Géronte, et quelqu'un, par charité, né m'enseignera pas où il est! » (A Géronte avec sa voix ordinaire.) Ne branlez pas. « Cadédis, jé lé trouberai, sé cachât-il au centre de la terre. » (A Géronte avec son ton naturel.) Ne vous montrez pas. (Tout le langage gascon est supposé de celui qu'il contrefait, et le reste de lui.) « Oh! l'homme au sac. » Monsieur. « Jé té vaille un louis, et m'enseigne où put être Géronte. » Vous cherchez le seigneur Géronte? « Oui, mordi, jé lé cherche. » Et pour quelle affaire, monsieur? « Pour quelle affaire? » Oui. « Jé beux, cadédis, lé faire mourir sous les coups dé vaton. » Oh! monsieur, les coups de bâton ne se donnent point à des gens comme lui, et ce n'est pas un homme à être traité de la sorte. « Qui? cé fat dé Géronte, cé maraud, cé vélitre? » Le seigneur Géronte, monsieur, n'est ni fat, ni maraud, ni

[1] Boileau a eu raison s'il n'a regardé comme indigne de Molière que le sac où Géronte s'enveloppe. Boileau a eu tort s'il n'a pas reconnu l'auteur du *Misanthrope* dans l'éloquence de Scapin avec le père de son maître; dans l'avarice de ce vieillard; dans la scène des deux pères; dans l'amour des deux fils, tableaux dignes de Térence; dans la confession de Scapin, qui se croit convaincu; dans son insolence, dès qu'il sent que son maître a besoin de lui. (Marmontel.)

belître; et vous devriez, s'il vous plaît, parler d'une autre façon. « Comment, tu mé traites, à moi, avec cette hautur? » Je défends, comme je dois, un homme d'honneur qu'on offense. « Est-ce que tu es des amis dé cé Géronte? » Oui, monsieur, j'en suis. « Ah! cadédis, tu es dé ses amis : à la vonne hure. » (Donnant plusieurs coups de bâton sur le sac.) « Tiens, boilà cé qué jé té vaille pour lui. » (Criant comme s'il recevoit les coups de bâton.) Ah, ah, ah, ah, monsieur. Ah, ah, monsieur, tout beau. Ah, doucement. Ah, ah, ah. « Va, porte-lui cela dé ma part. Adiusias. » Ah! Diable soit le Gascon! Ah[1]!

GÉRONTE, mettant la tête hors du sac.

Ah! Scapin, je n'en puis plus.

SCAPIN.

Ah! monsieur, je suis tout moulu, et les épaules me font un mal épouvantable.

GÉRONTE.

Comment! c'est sur les miennes qu'il a frappé.

SCAPIN.

Nenni, monsieur, c'étoit sur mon dos qu'il frappoit.

GÉRONTE.

Que veux-tu dire? J'ai bien senti les coups et les sens bien encore.

SCAPIN.

Non, vous dis-je; ce n'est que le bout de son bâton qui a été jusque sur vos épaules.

GÉRONTE.

Tu devois donc te retirer un peu plus loin pour m'épargner...

SCAPIN, lui remettant la tête dans le sac.

Prenez garde; en voici un autre qui a la mine d'un étranger. (Cet endroit est le même que celui du Gascon pour le changement de langage et le jeu de théâtre.) « Parti, moi courir comme une basque, et moi ne pouvre point troufair de tout le jour sti diable de Gironte. » Cachez-vous bien. « Dites-moi un peu, fous, montsir l'homme, s'il ve plaît, fous, safoir point où est sti Gironte que moi cherchair? » Non, monsieur, je ne sais point où est Géronte. « Dites-moi-le, fous, frenche-

[1] Molière a pris l'idée de cette scène dans *Tabarin*, comme l'indique la critique de Boileau. On peut voir le passage qui lui a servi de modèle, dans le recueil général des œuvres et fantaisies de Tabarin, seconde partie, page 131, édition de Rouen; 1629.

mente; moi li fouloir pas grande chose à lui. L'est seulemente pour lui donnair un petite régale sur le dos d'un douzaine de coups de bâtonne, et de trois ou quatre petites coups d'épée au trafers de son poitrine. » Je vous assure, monsieur, que je ne sais pas où il est. « Il me semble que ji foi remuair quelque chose dans sti sac. » Pardonnez-moi, monsieur. « Li est assurément quelque histoire là-tetans. » Point du tout, monsieur. « Moi l'avoir enfie de tonner un coup d'épée dans sti sac. » Ah! monsieur, gardez-vous-en bien. « Montre-le-moi un peu, fous, ce que c'être là. » Tout beau, monsieur. « Quement, tout beau! » Vous n'avez que faire de vouloir voir ce que je porte. « Et moi, je le fouloir voir, moi. » Vous ne le verrez point. « Ah! que de badinemente. » Ce sont hardes qui m'appartiennent. « Montre-moi, fous, te dis-je. » Je n'en ferai rien. « Toi ne faire rien? » Non. « Moi pailler de ste bâtonne dessus les épaules de toi. » Je me moque de cela. « Ah! toi faire le trôle! » (Donnant des coups de bâton sur le sac, et criant comme s'il les recevoit.) Ahi, ahi, ahi! Ah! monsieur, ah, ah, ah, ah. « Jusqu'au refoir : l'être là un petit leçon pour li apprendre à toi à parler insolentemente. » Ah! peste soit du baragouineux! Ah.

GÉRONTE, sortant sa tête du sac.

Ah! je suis roué.

SCAPIN.

Ah! je suis mort.

GÉRONTE.

Pourquoi diantre faut-il qu'ils frappent sur mon dos?

SCAPIN, lui remettant la tête dans le sac.

Prenez garde; voici une demi-douzaine de soldats tout ensemble. (Contrefaisant la voix de plusieurs personnes.) « Allons, tâchons à trouver Géronte, cherchons partout. N'épargnons point nos pas. Courons toute la ville. N'oublions aucun lieu. Visitons tout. Furetons de tous les côtés. Par où irons-nous? Tournons par là. Non, par ici. A gauche. A droite. Nenni. Si fait. » (A Géronte, avec sa voix ordinaire.) Cachez-vous bien. « Ah! camarades, voici son valet. Allons, coquin, il faut que tu nous enseignes où est ton maître. » Hé! messieurs, ne me maltraitez point. « Allons, dis-nous où il est. Parle. Hâte-toi. Expédions. Dépêche vite. Tôt. » Hé! messieurs, doucement. (Géronte met doucement la tête hors du sac, et aperçoit la fourberie de Scapin.) « Si tu ne nous fais trouver ton maître tout à

'e, nous allons faire pleuvoir sur toi une ondée de de bâton. » J'aime mieux souffrir toute chose que de découvrir mon maître. « Nous allons t'assommer. » ; tout ce qu'il vous plaira. « Tu as envie d'être battu? » trahirai point mon maître. « Ah! tu veux en tâter? ... » Oh!

Comme il est près de frapper, Géronte sort du sac, et Scapin s'enfuit.)

GÉRONTE, seul.

ı! infame! ah! traître! ah! scélérat! C'est ainsi que tu sassines?

SCÈNE III. — ZERBINETTE, GÉRONTE.

ZERBINETTE, riant, sans voir Géronte.

ı, ah. Je veux prendre un peu l'air [1].

GÉRONTE, à part, sans voir Zerbinette.

ı me le paieras, je te jure.

ZERBINETTE, sans voir Géronte.

ı, ah, ah, ah! La plaisante histoire! et la bonne dupe ce vieillard!

GÉRONTE.

n'y a rien de plaisant à cela; et vous n'avez que faire rire.

ZERBINETTE.

ıoi? Que voulez-vous dire, monsieur?

GÉRONTE.

veux dire que vous ne devez pas vous moquer de moi.

ZERBINETTE.

vous?

GÉRONTE.

i.

ZERBINETTE.

mment! qui songe à se moquer de vous?

GÉRONTE.

urquoi venez-vous ici me rire au nez?

ZERBINETTE.

la ne vous regarde point, et je ris toute seule d'un conte

ns *le Pédant joué*, Génevote arrive sur la scène en poussant de grands le rire, et elle raconte à Nicolas Granger le tour dont il vient d'être la Molière doit donc encore l'idée de cette scène à Cyrano de Bergerac : mais ette nouvelle imitation il s'éloigne encore plus de son modele que dans la re. Voyez *le Pédant joué*, acte III, scène II. (Aimé Martin.)

qu'on vient de faire, le plus plaisant qu'on puisse entendre. Je ne sais pas si c'est parceque je suis intéressée dans la chose; mais je n'ai jamais trouvé rien de si drôle qu'un tour qui vient d'être joué par un fils à son père pour en attraper de l'argent.

GÉRONTE.

Par un fils à son père, pour en attraper de l'argent?

ZERBINETTE.

Oui. Pour peu que vous me pressiez, vous me trouverez assez disposée à vous dire l'affaire; et j'ai une démangeaison naturelle à faire part des contes que je sais.

GÉRONTE.

Je vous prie de me dire cette histoire.

ZERBINETTE.

Je le veux bien. Je ne risquerai pas grand' chose à vous la dire, et c'est une aventure qui n'est pas pour être long-temps secrète. La destinée a voulu que je me trouvasse parmi une bande de ces personnes qu'on appelle Égyptiens, et qui, rôdant de province en province, se mêlent de dire la bonne fortune, et quelquefois de beaucoup d'autres choses. En arrivant dans cette ville, un jeune homme me vit et conçut pour moi de l'amour. Dès ce moment, il s'attache à mes pas; et le voilà d'abord comme tous les jeunes gens, qui croient qu'il n'y a qu'à parler, et qu'au moindre mot qu'ils nous disent, leurs affaires sont faites; mais il trouva une fierté qui lui fit un peu corriger ses premières pensées. Il fit connoître sa passion aux gens qui me tenoient, et il les trouva disposés à me laisser à lui moyennant quelque somme. Mais le mal de l'affaire étoit que mon amant se trouvoit dans l'état où l'on voit très souvent la plupart des fils de famille, c'est-à-dire qu'il étoit un peu dénué d'argent. Il a un père qui, quoique riche, est un avaricieux fieffé, le plus vilain homme du monde. Attendez. Ne me saurois-je souvenir de son nom? Haie. Aidez-moi un peu. Ne pouvez-vous me nommer quelqu'un de cette ville qui soit connu pour être avare au dernier point?

GÉRONTE.

Non.

ZERBINETTE

Il y a à son nom du ron... ronte... Or... Oronte... Non. Gé... Géronte. Oui, Géronte, justement; voilà mon vilain;

je l'ai trouvé : c'est ce ladre-là que je dis. Pour venir à notre conte, nos gens ont voulu aujourd'hui partir de cette ville; et mon amant m'alloit perdre, faute d'argent, si, pour en tirer de son père, il n'avoit trouvé du secours dans l'industrie d'un serviteur qu'il a. Pour le nom du serviteur, je le sais à merveille. Il s'appelle Scapin; c'est un homme incomparable, et il mérite toutes les louanges qu'on peut donner.

GÉRONTE, à part.

Ah! coquin que tu es!

ZERBINETTE.

Voici le stratagème dont il s'est servi pour attraper sa dupe. Ah, ah, ah, ah. Je ne saurois m'en souvenir, que je ne rie de tout mon cœur. Ah, ah, ah. Il est allé trouver ce chien d'avare... ah, ah, ah; et lui a dit qu'en se promenant sur le port avec son fils, hi, hi, ils avoient vu une galère turque, où on les avoit invités d'entrer; qu'un jeune Turc leur y avoit donné la collation, ah; que, tandis qu'ils mangeoient, on avoit mis la galère en mer, et que le Turc l'avoit renvoyé lui seul à terre dans un esquif, avec ordre de dire au père de son maître qu'il emmenoit son fils en Alger, s'il ne lui envoyoit tout à l'heure cinq cents écus. Ah, ah, ah. Voilà mon ladre, mon vilain dans de furieuses angoisses; et la tendresse qu'il a pour son fils fait un combat étrange avec son avarice. Cinq cents écus qu'on lui demande sont justement cinq cents coups de poignard qu'on lui donne. Ah, ah, ah. Il ne peut se résoudre à tirer cette somme de ses entrailles; et la peine qu'il souffre lui fait trouver cent moyens ridicules pour ravoir son fils. Ah, ah, ah! Il veut envoyer la justice en mer après la galère du Turc. Ah, ah, ah! Il sollicite son valet de s'aller offrir à tenir la place de son fils, jusqu'à ce qu'il ait amassé l'argent qu'il n'a pas envie de donner. Ah, ah, ah. Il abandonne, pour faire les cinq cents écus, quatre ou cinq vieux habits qui n'en valent pas trente. Ah, ah, ah. Le valet lui fait comprendre à tous coups l'impertinence de ses propositions; et chaque réflexion est douloureusement accompagnée d'un : Mais que diable alloit-il faire à cette galère? Ah! maudite galère! Traître de Turc! Enfin, après plusieurs détours, après avoir longtemps gémi et soupiré... Mais il me semble que vous ne riez point de mon conte; qu'en dites-vous?

GÉRONTE.

Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une malavisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat, qui sera par Géronte envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

SCÈNE IV. — ZERBINETTE, SYLVESTRE.

SYLVESTRE.

Où est-ce donc que vous vous échappez? Savez-vous bien que vous venez de parler là au père de votre amant?

ZERBINETTE.

Je viens de m'en douter, et je me suis adressée à lui-même sans y penser, pour lui conter son histoire.

SYLVESTRE.

Comment, son histoire?

ZERBINETTE.

Oui, j'étois toute remplie du conte, et je brûlois de le redire. Mais qu'importe? Tant pis pour lui. Je ne vois pas que les choses, pour nous, en puissent être ni pis ni mieux.

SYLVESTRE.

Vous aviez grande envie de babiller; et c'est avoir bien de la langue que de ne pouvoir se taire de ses propres affaires.

ZERBINETTE.

N'auroit-il pas appris cela de quelque autre?

SCÈNE V. — ARGANTE, ZERBINETTE, SYLVESTRE.

ARGANTE, derrière le théâtre.

Holà! Sylvestre.

SYLVESTRE, à Zerbinette.

Rentrez dans la maison. Voilà mon maître qui m'appelle.

SCÈNE VI. — ARGANTE, SYLVESTRE.

ARGANTE.

Vous vous êtes donc accordés, coquins, vous vous êtes

accordés, Scapin, vous et mon fils, pour me fourber; et vous croyez que je l'endure?

SYLVESTRE.

Ma foi, monsieur, si Scapin vous fourbe, je m'en lave les mains, et vous assure que je n'y trempe en aucune façon.

ARGANTE.

Nous verrons cette affaire, pendard, nous verrons cette affaire, et je ne prétends pas qu'on me fasse passer la plume par le bec [1].

SCÈNE VII. — GÉRONTE, ARGANTE, SYLVESTRE.

GÉRONTE.

Ah! seigneur Argante, vous me voyez accablé de disgrace.

ARGANTE.

Vous me voyez aussi dans un accablement horrible.

GÉRONTE.

Le pendard de Scapin, par une fourberie, m'a attrapé cinq cents écus.

ARGANTE.

Le même pendard de Scapin, par une fourberie aussi, m'a attrapé deux cents pistoles.

GÉRONTE.

Il ne s'est pas contenté de m'attraper cinq cents écus; il m'a traité d'une manière que j'ai honte de dire. Mais il me la paiera.

ARGANTE.

Je veux qu'il me fasse raison de la pièce qu'il m'a jouée.

GÉRONTE.

Et je prétends faire de lui une vengeance exemplaire.

SYLVESTRE, à part.

Plaise au ciel que, dans tout ceci, je n'aie point ma part!

GÉRONTE.

Mais ce n'est pas encore tout, seigneur Argante; et un malheur nous est toujours l'avant-coureur d'un autre. Je me réjouissois aujourd'hui de l'espérance d'avoir ma fille,

[1] *Faire passer à quelqu'un la plume par le bec*, l'attraper, le duper, sans qu'il puisse se plaindre. (F. Génin.)

« Pour empêcher les oisons de traverser les haies et d'entrer dans les jardins qu'elles entourent, on passe une plume par les deux ouvertures qui sont à la partie supérieure de leur bec. De là le proverbe *passer la plume par le bec.* (Auger.)

dont je faisois toute ma consolation; et je viens d'apprendre de mon homme qu'elle est partie il y a longtemps de Tarente, et qu'on y croit qu'elle a péri dans le vaisseau où elle s'embarqua.

ARGANTE.

Mais pourquoi, s'il vous plaît, la tenir à Tarente, et ne vous être pas donné la joie de l'avoir avec vous?

GÉRONTE.

J'ai eu mes raisons pour cela; et des intérêts de famille m'ont obligé jusques ici à tenir fort secret ce second mariage. Mais que vois-je?

SCÈNE VIII. — ARGANTE, GÉRONTE, NÉRINE, SYLVESTRE.

GÉRONTE.

Ah! te voilà, nourrice?

NÉRINE, *se jetant aux genoux de Géronte.*

Ah! seigneur Pandolphe, que...

GÉRONTE.

Appelle-moi Géronte, et ne te sers plus de ce nom. Les raisons ont cessé qui m'avoient obligé à le prendre parmi vous à Tarente.

NÉRINE.

Las! que ce changement de nom nous a causé de troubles et d'inquiétudes dans les soins que nous avons pris de vous venir chercher ici!

GÉRONTE.

Où est ma fille et sa mère?

NÉRINE.

Votre fille, monsieur, n'est pas loin d'ici; mais, avant que de vous la faire voir, il faut que je vous demande pardon de l'avoir mariée, dans l'abandonnement où, faute de vous rencontrer, je me suis trouvée avec elle.

GÉRONTE.

Ma fille mariée?

NÉRINE.

Oui, monsieur.

GÉRONTE.

Et avec qui?

NÉRINE.

Avec un jeune homme nommé Octave, fils d'un certain seigneur Argante

GÉRONTE.

l!

ARGANTE.

le rencontre!

GÉRONTE.

-nous, mène-nous promptement où elle est.

NÉRINE.

n'avez qu'à entrer dans ce logis.

GÉRONTE.

e devant. Suivez-moi, suivez-moi, seigneur Argante.

SYLVESTRE, seul.

une aventure qui est tout à fait surprenante[1].

SCÈNE IX. — SCAPIN, SYLVESTRE.

SCAPIN.

ien! Sylvestre, que font nos gens?

SYLVESTRE.

leux avis à te donner. L'un, que l'affaire d'Octave ommodée. Notre Hyacinte s'est trouvée la fille du r Géronte; et le hasard a fait ce que la prudence des voit délibéré. L'autre avis, c'est que les deux vieil-nt contre toi des menaces épouvantables, et surtout eur Géronte.

SCAPIN.

n'est rien. Les menaces ne m'ont jamais fait mal; nt des nuées qui passent bien loin sur nos têtes.

SYLVESTRE.

ls garde à toi. Les fils se pourroient bien raccom-ivec les pères, et toi demeurer dans la nasse.

SCAPIN.

-moi faire, je trouverai moyen d'apaiser leur cour-...

SYLVESTRE.

-toi, les voilà qui sortent.

emprunté à Térence ce dénoûment, comme il lui avait emprunté nd de sa pièce. Cette scène est en partie traduite de la dernière scène on.

SCÈNE X. — GÉRONTE, ARGANTE, HYACINTE, ZERBINETTE, NÉRINE, SYLVESTRE.

GÉRONTE.

Allons, ma fille, venez chez moi. Ma joie auroit été parfaite, si j'y avois pu voir votre mère avec vous.

ARGANTE.

Voici Octave tout à propos.

SCÈNE XI. — ARGANTE, GÉRONTE, OCTAVE, HYACINTE, ZERBINETTE, NÉRINE, SYLVESTRE.

ARGANTE.

Venez, mon fils, venez vous réjouir avec nous de l'heureuse aventure de votre mariage. Le ciel...

OCTAVE.

Non, mon père, toutes vos propositions de mariage ne serviront de rien. Je dois lever le masque avec vous, et l'on vous a dit mon engagement.

ARGANTE.

Oui. Mais tu ne sais pas...

OCTAVE.

Je sais tout ce qu'il faut savoir.

ARGANTE.

Je te veux dire que la fille du seigneur Géronte...

OCTAVE.

La fille du seigneur Géronte ne me sera jamais de rien.

GÉRONTE.

C'est elle...

OCTAVE, à Géronte.

Non, monsieur; je vous demande pardon; mes résolutions sont prises.

SYLVESTRE, à Octave.

Écoutez...

OCTAVE.

Non. Tais-toi. Je n'écoute rien.

ARGANTE, à Octave.

Ta femme...

OCTAVE.

Non, vous dis-je, mon père; je mourrai plutôt que de quitter mon aimable Hyacinte. (Traversant le théâtre pour se mettre

à côté d'Hyacinte.) Oui. Vous avez beau faire; la voilà, celle à qui ma foi est engagée. Je l'aimerai toute ma vie, et je ne veux point d'autre femme.

ARGANTE.

Hé bien! c'est elle qu'on te donne. Quel diable d'étourdi qui suit toujours sa pointe!

HYACINTE, montrant Géronte.

Oui, Octave, voilà mon père que j'ai trouvé; et nous nous voyons hors de peine.

GÉRONTE.

Allons chez moi; nous serons mieux qu'ici pour nous entretenir.

HYACINTE, montrant Zerbinette.

Ah! mon père, je vous demande, par grace, que je ne sois point séparée de l'aimable personne que vous voyez. Elle a un mérite qui vous fera concevoir de l'estime pour elle, quand il sera connu de vous.

GÉRONTE.

Tu veux que je tienne chez moi une personne qui est aimée de ton frère, et qui m'a dit tantôt au nez mille sottises de moi-même!

ZERBINETTE.

Monsieur, je vous prie de m'excuser. Je n'aurois pas parlé de la sorte, si j'avois su que c'étoit vous; et je ne vous connoissois que de réputation.

GÉRONTE.

Comment! que de réputation?

HYACINTE.

Mon père, la passion que mon frère a pour elle n'a rien de criminel, et je réponds de sa vertu.

GÉRONTE.

Voilà qui est fort bien. Ne voudroit-on point que je mariasse mon fils avec elle? Une fille inconnue, qui fait le métier de coureuse!

SCÈNE XII. — ARGANTE, GÉRONTE, LÉANDRE, OCTAVE, HYACINTE, ZERBINETTE, NÉRINE, SYLVESTRE.

LÉANDRE.

Mon père, ne vous plaignez point que j'aime une inconnue, sans naissance et sans bien. Ceux de qui je l'ai rachetée viennent de me découvrir qu'elle est de cette ville, et

d'honnête famille; que ce sont eux qui l'y ont dérobée à l'âge de quatre ans; et voici un bracelet qu'ils m'ont donné, qui pourra nous aider à trouver ses parents.

ARGANTE.

Helas! à voir ce bracelet, c'est ma fille que je perdis à l'âge que vous dites.

GÉRONTE.

Votre fille?

ARGANTE.

Oui, ce l'est; et j'y vois tous les traits qui m'en peuvent rendre assuré. Ma chère fille!...

HYACINTE.

O ciel! que d'aventures extraordinaires!

SCÈNE XIII. — ARGANTE, GÉRONTE, LÉANDRE, OCTAVE, HYACINTE, ZERBINETTE, NÉRINE, SYLVESTRE, CARLE.

CARLE.

Ah! messieurs, il vient d'arriver un accident étrange.

GÉRONTE.

Quoi?

CARLE.

Le pauvre Scapin...

GÉRONTE.

C'est un coquin que je veux faire pendre.

CARLE.

Helas! monsieur, vous ne serez pas en peine de cela. En passant contre un bâtiment, il lui est tombé sur la tête un marteau de tailleur de pierre, qui lui a brisé l'os et découvert toute la cervelle. Il se meurt, et il a prié qu'on l'apportât ici, pour vous pouvoir parler avant que de mourir.

ARGANTE.

Où est-il?

CARLE.

Le voilà.

SCÈNE XIV. — ARGANTE, GÉRONTE, LÉANDRE, OCTAVE, HYACINTE, ZERBINETTE, NÉRINE, SCAPIN, SYLVESTRE, CARLE.

SCAPIN, apporté par deux hommes, et la tête entourée de linges, comme s'il avait été blessé.

Ahi, ahi. Messieurs, vous me voyez... ahi, vous me voyez

dans un étrange état. Ahi. Je n'ai pas voulu mourir sans venir demander pardon à toutes les personnes que je puis avoir offensées. Ahi. Oui, messieurs, avant que de rendre le dernier soupir, je vous conjure de tout mon cœur de vouloir me pardonner tout ce que je puis avoir fait, et principalement le seigneur Argante et le seigneur Géronte. Ahi.

ARGANTE.

Pour moi, je te pardonne; va, meurs en repos.

SCAPIN, à Géronte.

C'est vous, monsieur, que j'ai le plus offensé par les coups de bâton que...

GÉRONTE.

Ne parle point davantage, je te pardonne aussi.

SCAPIN.

Ç'a été une témérité bien grande à moi, que les coups de bâton que je...

GÉRONTE.

Laissons cela.

SCAPIN.

J'ai, en mourant, une douleur inconcevable des coups de bâton que...

GÉRONTE.

Mon Dieu! tais-toi.

SCAPIN.

Les malheureux coups de bâton que je vous...

GÉRONTE.

Tais-toi, te dis-je; j'oublie tout.

SCAPIN.

Hélas! quelle bonté! Mais est-ce de bon cœur, monsieur, que vous me pardonnez ces coups de bâton que...

GÉRONTE.

Hé! oui. Ne parlons plus de rien; je te pardonne tout: voilà qui est fait.

SCAPIN.

Ah! monsieur, je me sens tout soulagé depuis cette parole.

GÉRONTE.

Oui; mais je te pardonne à la charge que tu mourras.

SCAPIN.

Comment! monsieur?

GÉRONTE.

Je me dédis de ma parole, si tu réchappes.

SCAPIN.

Ahi, ahi. Voilà mes foiblesses qui me reprennent.

ARGANTE.

Seigneur Géronte, en faveur de notre joie, il faut lui pardonner sans condition.

GÉRONTE.

Soit.

ARGANTE.

Allons souper ensemble, pour mieux goûter notre plaisir.

SCAPIN.

Et moi, qu'on me porte au bout de la table, en attendant que je meure.

FIN DES FOURBERIES DE SCAPIN.

LA

COMTESSE D'ESCARBAGNAS.

COMÉDIE.

1671.

NOTICE.

Voici ce qu'on lit à propos de cette pièce dans l'avertissement de l'édition de 1739 :

« Le roi s'étant proposé de donner un divertissement à Madame, à son arrivée à la cour, choisit les plus beaux endroits des ballets qui avoient été représentés devant lui depuis quelques années, et ordonna à Molière de composer une comédie qui enchaînât tous ces morceaux différents de musique et de danse. Molière composa pour cette fête *la Comtesse d'Escarbagnas*, comédie en prose, et une pastorale. Ce divertissement parut à Saint-Germain-en-Laye, au mois de décembre 1671, sous le titre de *Ballet des Ballets*. Ces deux pièces composoient sept actes, qui étoient précédés d'un prologue, et qui étoient suivis chacun d'un intermède. *La Comtesse d'Escarbagnas* ne parut sur le théâtre du Palais-Royal qu'en un acte, au mois de juillet 1672, telle qu'on la joue encore aujourd'hui, et telle qu'elle est imprimée : il y a apparence qu'elle a été divisée d'abord en plusieurs actes. » — La pastorale, dont il ne reste rien, précédait sans doute la vingt et unième scène ; car c'est là que tout le monde est assemblé pour voir le divertissement que la comtesse doit recevoir du vicomte.

Voltaire, en parlant de *la Comtesse d'Escarbagnas*, dit que c'est une farce, mais une farce toute remplie de caractères parfaitement étudiés et qui offre la peinture naïve des ridicules de la province. « Les longues excursions de Molière dans différentes provinces, dit M. Taschereau, avaient fourni à son esprit contemplateur de favorables occasions d'y étudier et d'y saisir mille ridicules divers. Alors plus qu'aujourd'hui, les habitudes des provinciaux contrastaient avec celles des habitants de la

capitale. Des relations plus rares avec Paris, une ignorance complète du luxe et de ses prestiges brillants, peu d'amour des plaisirs, donnaient à la province une grande supériorité sur la métropole sous le rapport des mœurs, mais l'empêchaient absolument de s'initier à ce savoir-vivre aimable que les grandes villes acquièrent presque toujours aux dépens de leur moralité, et de se dépouiller de cette simplicité grossière, source féconde de vertus comme de ridicules. Cependant notre premier comique, se contentant d'esquisser plus d'un de ces travers dans quelques cadres qu'ils ne remplissaient pas seuls, comme dans *Georges Dandin*, n'y consacra entièrement que *la Comtesse d'Escarbagnas.* »

Le rôle de M. Harpin, dans lequel l'insolence, la galanterie grossière des traitants sont pour la première fois mis en scène, semble avoir inspiré à Lesage l'idée de *Turcaret.*

PERSONNAGES.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS [1].
LE COMTE, fils de la comtesse d'Escarbagnas [2].
LE VICOMTE, amant de Julie [3].
JULIE, amante du vicomte [4].
MONSIEUR TIBAUDIER, conseiller, amant de la comtesse [5].
MONSIEUR HARPIN, receveur des tailles, autre amant de la comtesse [6].
MONSIEUR BOBINET, précepteur de M. le comte [7].
ANDRÉE, suivante de la comtesse [8].
JEANNOT, laquais de M. Tibaudier [9].
CRIQUET, laquais de la comtesse [10].

La scène est à Angoulême.

SCÈNE I. — JULIE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Hé quoi! madame, vous êtes déja ici?

JULIE.

Oui. Vous en devriez rougir, Cléante; et il n'est guère honnête à un amant de venir le dernier au rendez-vous.

Acteurs de la troupe de Molière : Mademoiselle MAROTTE. — [2] GODON [*]. — [3] LA GRANGE. — [4] Mademoiselle BEAUVAL. — [5] HUBERT. — [6] DU CROISY. — [7] BEAUVAL. — [8] Mademoiselle BONNEAU. — [9] BOULONNOIS. — [10] FINET.

[*] Il est probable que ce jeune acteur n'a jamais rempli d'autre rôle que celui-ci. (Voyez les *Recherches sur les Théâtres de France*, tome III, page 367.)

GÉRONTE.

O ciel!

ARGANTE.

Quelle rencontre!

GÉRONTE.

Mène-nous, mène-nous promptement où elle est.

NÉRINE.

Vous n'avez qu'à entrer dans ce logis.

GÉRONTE.

Passe devant. Suivez-moi, suivez-moi, seigneur Argante.

SYLVESTRE, *seul.*

Voilà une aventure qui est tout à fait surprenante[1].

SCÈNE IX. — SCAPIN, SYLVESTRE.

SCAPIN.

Hé bien! Sylvestre, que font nos gens?

SYLVESTRE.

J'ai deux avis à te donner. L'un, que l'affaire d'Octave est accommodée. Notre Hyacinte s'est trouvée la fille du seigneur Géronte; et le hasard a fait ce que la prudence des pères avoit délibéré. L'autre avis, c'est que les deux vieillards font contre toi des menaces épouvantables, et surtout le seigneur Géronte.

SCAPIN.

Cela n'est rien. Les menaces ne m'ont jamais fait mal; et ce sont des nuées qui passent bien loin sur nos têtes.

SYLVESTRE.

Prends garde à toi. Les fils se pourroient bien raccommoder avec les pères, et toi demeurer dans la nasse.

SCAPIN.

Laisse-moi faire, je trouverai moyen d'apaiser leur courroux, et...

SYLVESTRE.

Retire-toi, les voilà qui sortent.

[1] Molière emprunte à Térence ce dénoûment, comme il lui avait emprunté [illegible] le fond de sa pièce. Cette scène est en partie traduite de la dernière scène [illegible] *Phormion.*

GÉRONTE.

Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une malavisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat, qui sera par Géronte envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

SCÈNE IV. — ZERBINETTE, SYLVESTRE.

SYLVESTRE.

Où est-ce donc que vous vous échappez? Savez-vous bien que vous venez de parler là au père de votre amant?

ZERBINETTE.

Je viens de m'en douter, et je me suis adressée à lui-même sans y penser, pour lui conter son histoire.

SYLVESTRE.

Comment, son histoire?

ZERBINETTE.

Oui. J'étois toute remplie du conte, et je brûlois de le redire. Mais qu'importe? Tant pis pour lui. Je ne vois pas que les choses, pour nous, en puissent être ni pis ni mieux.

SYLVESTRE.

Vous aviez grande envie de babiller; et c'est avoir bien de la langue que de ne pouvoir se taire de ses propres affaires.

ZERBINETTE.

N'auroit-il pas appris cela de quelque autre?

SCÈNE V. — ARGANTE, ZERBINETTE, SYLVESTRE.

ARGANTE, derrière le théâtre.

Holà! Sylvestre.

SYLVESTRE, à Zerbinette.

Rentrez dans la maison. Voilà mon maître qui m'appelle.

SCÈNE VI. — ARGANTE, SYLVESTRE.

ARGANTE.

Vous vous êtes donc accordés, coquins, vous vous êtes

à côté d'Hyacinte.) Oui. Vous avez beau faire; la voilà, celle à qui ma foi est engagée. Je l'aimerai toute ma vie, et je ne veux point d'autre femme.

ARGANTE.

Hé bien! c'est elle qu'on te donne. Quel diable d'étourdi qui suit toujours sa pointe!

HYACINTE, montrant Géronte.

Oui, Octave, voilà mon père que j'ai trouvé; et nous nous voyons hors de peine.

GÉRONTE.

Allons chez moi; nous serons mieux qu'ici pour nous entretenir.

HYACINTE, montrant Zerbinette.

Ah! mon père, je vous demande, par grace, que je ne sois point séparée de l'aimable personne que vous voyez. Elle a un mérite qui vous fera concevoir de l'estime pour elle, quand il sera connu de vous.

GÉRONTE.

Tu veux que je tienne chez moi une personne qui est aimée de ton frère, et qui m'a dit tantôt au nez mille sottises de moi-même!

ZERBINETTE.

Monsieur, je vous prie de m'excuser. Je n'aurois pas parlé de la sorte, si j'avois su que c'étoit vous; et je ne vous connoissois que de réputation.

GÉRONTE.

Comment! que de réputation?

HYACINTE.

Mon père, la passion que mon frère a pour elle n'a rien de criminel, et je réponds de sa vertu.

GÉRONTE.

Voilà qui est fort bien. Ne voudroit-on point que je mariasse mon fils avec elle? Une fille inconnue, qui fait le métier de coureuse!

SCÈNE XII. — ARGANTE, GÉRONTE, LÉANDRE, OCTAVE, HYACINTE, ZERBINETTE, NÉRINE, SYLVESTRE.

LÉANDRE.

Mon père, ne vous plaignez point que j'aime une inconnue, sans naissance et sans bien. Ceux de qui je l'ai rachetée viennent de me découvrir qu'elle est de cette ville, et

dont je faisois toute ma consolation ; et je viens d'app de mon homme qu'elle est partie il y a longtemps rente, et qu'on y croit qu'elle a péri dans le vaisseau s'embarqua.

ARGANTE.

Mais pourquoi, s'il vous plaît, la tenir à Tarente, vous être pas donné la joie de l'avoir avec vous?

GÉRONTE.

J'ai eu mes raisons pour cela ; et des intérêts de f m'ont obligé jusques ici à tenir fort secret ce secon riage. Mais que vois-je?

SCÈNE VIII. — ARGANTE, GÉRONTE, NÉRINE, SYLVE

GÉRONTE.

Ah! te voilà, nourrice?

NÉRINE, se jetant aux genoux de Géronte.

Ah! seigneur Pandolphe, que...

GÉRONTE.

Appelle-moi Géronte, et ne te sers plus de ce nom raisons ont cessé qui m'avoient obligé à le prendre vous à Tarente.

NÉRINE.

Las! que ce changement de nom nous a causé de bles et d'inquiétudes dans les soins que nous avons p vous venir chercher ici!

GÉRONTE.

Où est ma fille et sa mère?

NÉRINE.

Votre fille, monsieur, n'est pas loin d'ici; mais, que de vous la faire voir, il faut que je vous demand don de l'avoir mariée, dans l'abandonnement où, fa vous rencontrer, je me suis trouvée avec elle.

GÉRONTE.

Ma fille mariée?

NÉRINE.

Oui, monsieur.

GÉRONTE.

Et avec qui?

NÉRINE.

Avec un jeune homme nommé Octave, fils d'un ce seigneur Argante

LA COMTESSE.

Et il ne vous a rien dit ?

JULIE.

Non, madame; et il a voulu témoigner par là qu'il est tout entier à vos charmes.

LA COMTESSE.

Vraiment, je le veux quereller de cette action. Quelque amour que l'on ait pour moi, j'aime que ceux qui m'aiment rendent ce qu'ils doivent au sexe; et je ne suis point de l'humeur de ces femmes injustes qui s'applaudissent des incivilités que leurs amants font aux autres belles.

JULIE.

Il ne faut point, madame, que vous soyez surprise de son procédé. L'amour que vous lui donnez éclate dans toutes ses actions, et l'empêche d'avoir des yeux que pour vous.

LA COMTESSE.

Je crois être en état de pouvoir faire naître une passion assez forte, et je me trouve pour cela assez de beauté, de jeunesse, et de qualité, Dieu merci; mais cela n'empêche pas qu'avec ce que j'inspire, on ne puisse garder de l'honnêteté et de la complaisance pour les autres. (Apercevant Criquet.) Que faites-vous donc là, laquais? Est-ce qu'il n'y a pas une antichambre où se tenir, pour venir quand on vous appelle? Cela est étrange, qu'on ne puisse avoir en province un laquais qui sache son monde! A qui est-ce donc que je parle? Voulez-vous vous en aller là dehors, petit fripon?

SCÈNE III. — LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE.

LA COMTESSE, à Andrée.

Fille, approchez.

ANDRÉE.

Que vous plaît-il, madame?

LA COMTESSE.

Otez-moi mes coiffes. Doucement donc, maladroite : comme vous me saboulez la tête avec vos mains pesantes!

ANDRÉE.

Je fais, madame, le plus doucement que je puis

LA COMTESSE.

Oui; mais le plus doucement que vous pouvez est fort rudement pour ma tête, et vous me l'avez déboîtée. Tenez

encore ce manchon; ne laissez point traîner tout cela, et portez-le dans ma garde-robe. Eh bien! où va-t-elle? où va-t-elle? Que veut-elle faire, cet oison bridé?

ANDRÉE.

Je veux, madame, comme vous m'avez dit, porter cela aux garde-robes.

LA COMTESSE.

Ah! mon Dieu, l'impertinente! (A Julie.) Je vous demande pardon, madame. (A Andrée.) Je vous ai dit ma garde-robe, grosse bête, c'est-à-dire où sont mes habits.

ANDRÉE.

Est-ce, madame, qu'à la cour une armoire s'appelle une garde-robe?

LA COMTESSE.

Oui, butorde; on appelle ainsi le lieu où l'on met les habits.

ANDRÉE.

Je m'en ressouviendrai, madame, aussi bien que de votre grenier, qu'il faut appeler garde-meuble.

SCÈNE IV. — LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

Quelle peine il faut prendre pour instruire ces animaux-là!

JULIE.

Je les trouve bien heureux, madame, d'être sous votre discipline.

LA COMTESSE.

C'est une fille de ma mère-nourrice que j'ai mise à la chambre, et elle est toute neuve encore.

JULIE.

Cela est d'une belle ame, madame; et il est glorieux de faire ainsi des créatures.

LA COMTESSE.

Allons, des siéges. Holà! laquais, laquais, laquais! En vérité, voilà qui est violent, de ne pouvoir pas avoir un laquais pour donner des siéges! Filles, laquais, laquais, filles, quelqu'un! Je pense que tous mes gens sont morts, et que nous serons contraintes de nous donner des siéges nous-mêmes.

iste.] Oui. Vous avez beau faire; la voilà, celle à est engagée. Je l'aimerai toute ma vie, et je ne d'autre femme.

ARGANTE.

c'est elle qu'on te donne. Quel diable d'étourdi ijours sa pointe!

HYACINTE, montrant Géronte.

lave, voilà mon père que j'ai trouvé; et nous s hors de peine.

GÉRONTE.

lez moi; nous serons mieux qu'ici pour nous en-

HYACINTE, montrant Zerbinette.

ı père, je vous demande, par grace, que je ne séparée de l'aimable personne que vous voyez. nérite qui vous fera concevoir de l'estime pour il sera connu de vous.

GÉRONTE.

que je tienne chez moi une personne qui est ai- frère, et qui m'a dit tantôt au nez mille sottises me!

ZERBINETTE.

, je vous prie de m'excuser. Je n'aurois pas parlé si j'avois su que c'étoit vous; et je ne vous con- de réputation.

GÉRONTE.

t! que de réputation?

HYACINTE.

, la passion que mon frère a pour elle n'a rien , et je réponds de sa vertu.

GÉRONTE.

i est fort bien. Ne voudroit-on point que je ma- fils avec elle? Une fille inconnue, qui fait le mé- reuse!

— ARGANTE, GÉRONTE, LÉANDRE, OCTAVE, ITE, ZERBINETTE, NÉRINE, SYLVESTRE.

LÉANDRE.

, ne vous plaignez point que j'aime une incon- naissance et sans bien. Ceux de qui je l'ai rache- t de me découvrir qu'elle est de cette ville, et

d'honnête famille; que ce sont eux qui l'y ont dérobée à l'âge de quatre ans : et voici un bracelet qu'ils m'ont donné, qui pourra nous aider à trouver ses parents.

ARGANTE.

Hélas! à voir ce bracelet, c'est ma fille que je perdis à l'âge que vous dites.

GÉRONTE.

Votre fille?

ARGANTE.

Oui, ce l'est; et j'y vois tous les traits qui m'en peuvent rendre assuré. Ma chère fille!...

HYACINTE.

O ciel! que d'aventures extraordinaires!

SCÈNE XIII. — ARGANTE, GÉRONTE, LÉANDRE, OCTAVE, HYACINTE, ZERBINETTE, NÉRINE, SYLVESTRE, CARLE.

CARLE.

Ah! messieurs, il vient d'arriver un accident étrange.

GÉRONTE.

Quoi?

CARLE.

Le pauvre Scapin...

GÉRONTE.

C'est un coquin que je veux faire pendre.

CARLE.

Hélas! monsieur, vous ne serez pas en peine de cela. En passant contre un bâtiment, il lui est tombé sur la tête un marteau de tailleur de pierre, qui lui a brisé l'os et découvert toute la cervelle. Il se meurt, et il a prié qu'on l'apportât ici, pour vous pouvoir parler avant que de mourir.

ARGANTE.

Où est-il?

CARLE.

Le voilà.

SCÈNE XIV. — ARGANTE, GÉRONTE, LÉANDRE, OCTAVE, HYACINTE, ZERBINETTE, NÉRINE, SCAPIN, SYLVESTRE, CARLE.

SCAPIN, apporté par deux hommes, et la tête entourée de linges, comme s'il avoit été blessé.

Ahi, ahi. Messieurs, vous me voyez... ahi, vous me voyez

ns un étrange état. Ahi. Je n'ai pas voulu mourir sans enir demander pardon à toutes les personnes que je puis voir offensées. Ahi. Oui, messieurs, avant que de rendre dernier soupir, je vous conjure de tout mon cœur de vouir me pardonner tout ce que je puis avoir fait, et principalement le seigneur Argante et le seigneur Géronte. Ahi.

ARGANTE.

Pour moi, je te pardonne; va, meurs en repos.

SCAPIN, à Géronte.

C'est vous, monsieur, que j'ai le plus offensé par les oups de bâton que...

GÉRONTE.

Ne parle point davantage, je te pardonne aussi.

SCAPIN.

Ç'a été une témérité bien grande à moi, que les coups de âton que je...

GÉRONTE.

Laissons cela.

SCAPIN.

J'ai, en mourant, une douleur inconcevable des coups de âton que...

GÉRONTE.

Mon Dieu! tais-toi.

SCAPIN.

Les malheureux coups de bâton que je vous...

GÉRONTE.

Tais-toi, te dis-je; j'oublie tout.

SCAPIN.

Hélas! quelle bonté! Mais est-ce de bon cœur, monsieur, ne vous me pardonnez ces coups de bâton que...

GÉRONTE.

Hé! oui. Ne parlons plus de rien; je te pardonne tout : oilà qui est fait.

SCAPIN.

Ah! monsieur, je me sens tout soulagé depuis cette parole.

GÉRONTE.

Oui; mais je te pardonne à la charge que tu mourras.

SCAPIN.

Comment! monsieur?

ANDRÉE.

Nous ne savons tous deux, madame, ce que c'est qu'une soucoupe.

LA COMTESSE.

Apprenez que c'est une assiette, sur laquelle on met le verre.

SCÈNE IX. — LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

Vive Paris pour être bien servie! On vous entend là au moindre coup d'œil.

SCÈNE X. — LA COMTESSE, JULIE; ANDRÉE, apportant un verre d'eau avec une assiette dessus; CRIQUET.

LA COMTESSE.

Hé bien! vous ai-je dit comme cela, tête de bœuf? C'est dessous qu'il faut mettre l'assiette.

ANDRÉE.

Cela est bien aisé.

(Andrée casse le verre en le posant sur l'assiette.)

LA COMTESSE.

Hé bien! ne voilà pas l'étourdie? En vérité, vous me paierez mon verre.

ANDRÉE.

Hé bien! oui, madame, je le paierai.

LA COMTESSE.

Mais voyez cette maladroite, cette bouvière, cette butorde, cette...

ANDRÉE, s'en allant.

Dame! madame, si je le paie, je ne veux point être querellée.

LA COMTESSE.

Otez-vous de devant mes yeux.

SCÈNE XI. — LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

En vérité, madame, c'est une chose étrange que les petites villes! On n'y sait point du tout son monde : et je viens de faire deux ou trois visites, où ils ont pensé me désespérer par le peu de respect qu'ils rendent à ma qualité.

JULIE.

Où auroient-ils appris à vivre? Ils n'ont point fait de oyage à Paris.

LA COMTESSE.

Ils ne laisseroient pas de l'apprendre, s'ils vouloient écouter es personnes; mais le mal que j'y trouve, c'est qu'ils veu- ent en savoir autant que moi, qui ai été deux mois à Paris, et ai vu toute la cour.

JULIE.

Les sottes gens que voilà!

LA COMTESSE.

Ils sont insupportables, avec les impertinentes égalités dont ils traitent les gens. Car, enfin, il faut qu'il y ait de la subordination dans les choses; et ce qui me met hors de moi, c'est qu'un gentilhomme de ville de deux jours, ou de deux cents ans, aura l'effronterie de dire qu'il est aussi bien gentilhomme que feu monsieur mon mari, qui demeuroit à la campagne, qui avoit meute de chiens courants, et qui pre- noit la qualité de comte dans tous les contrats qu'il passoit.

JULIE.

On sait bien mieux vivre à Paris, dans ces hôtels dont la mémoire doit être si chère. Cet hôtel de Mouhy, madame, cet hôtel de Lyon, cet hôtel de Hollande, les agréables de- meures que voilà[1]!

LA COMTESSE.

Il est vrai qu'il y a bien de la différence de ces lieux-là à tout ceci. On y voit venir du beau monde, qui ne marchande point à vous rendre tous les respects qu'on sauroit souhaiter. On ne s'en lève pas, si l'on veut, de dessus son siége; et, lorsque l'on veut voir la revue, ou le grand ballet de Psyché, on est servie à point nommé.

JULIE.

Je pense, madame, que, durant votre séjour à Paris, vous avez bien fait des conquêtes de qualité.

LA COMTESSE.

Vous pouvez bien croire, madame, que tout ce qui s'ap- elle les galants de la cour n'a pas manqué de venir à ma orte, et de m'en conter; et je garde dans ma cassette de

[1] Au lieu de nommer les hôtels des grands seigneurs, Julie nomme les hôtels garnis de son temps, faisant entendre que c'est là que la comtesse d'Escarbagnas a étudié le grand monde. (Aimé Martin.)

leurs billets, qui peuvent faire voir quelles propositions j'ai refusées; il n'est pas nécessaire de vous dire leurs noms: on sait ce qu'on veut dire par galants de la cour.

JULIE.

Je m'étonne, madame, que de tous ces grands noms que je devine, vous ayez pu redescendre à un monsieur Tibaudier, le conseiller, et à un monsieur Harpin, le receveur des tailles. La chute est grande, je vous l'avoue; car, pour monsieur votre vicomte, quoique vicomte de province, c'est toujours un vicomte, et il peut faire un voyage à Paris, s'il n'en a point fait: mais un conseiller et un receveur sont des amants un peu bien minces pour une grande comtesse comme vous.

LA COMTESSE.

Ce sont gens qu'on ménage dans les provinces pour les besoins qu'on en peut avoir; ils servent au moins à remplir les vides de la galanterie, à faire nombre de soupirants; et il est bon, madame, de ne pas laisser un amant seul maître du terrain, de peur que, faute de rivaux, son amour ne s'endorme sur trop de confiance.

JULIE.

Je vous avoue, madame, qu'il y a merveilleusement à profiter de tout ce que vous dites; c'est une école que votre conversation, et j'y viens tous les jours attraper quelque chose.

SCÈNE XII. — LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET.

CRIQUET, à la comtesse.

Voilà Jeannot, de monsieur le conseiller, qui vous demande, madame.

LA COMTESSE.

Hé bien! petit coquin, voilà encore de vos âneries. Un laquais qui sauroit vivre auroit été parler tout bas à la demoiselle suivante, qui seroit venue dire doucement à l'oreille de sa maîtresse: Madame, voilà le laquais de monsieur un tel qui demande à vous dire un mot; à quoi la maîtresse auroit répondu: Faites-le entrer.

SCÈNE XIII. — LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET, JEANNOT.

CRIQUET.

Entrez, Jeannot.

LA COMTESSE.

Autre lourderie. (A Jeannot.) Qu'y a-t-il, laquais? Que portes-tu là?

JEANNOT.

C'est monsieur le conseiller, madame, qui vous souhaite le bonjour, et, auparavant que de venir, vous envoie des poires de son jardin, avec ce petit mot d'écrit.

LA COMTESSE.

C'est du bon-chrétien, qui est fort beau. Andrée, faites porter cela à l'office.

SCÈNE XIV. — LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET, JEANNOT.

LA COMTESSE, donnant de l'argent à Jeannot.

Tiens, mon enfant, voilà pour boire.

JEANNOT.

Oh! non, madame.

LA COMTESSE.

Tiens, te dis-je.

JEANNOT.

Mon maître m'a défendu, madame, de rien prendre de vous.

LA COMTESSE.

Cela ne fait rien.

JEANNOT.

Pardonnez-moi, madame.

CRIQUET.

Hé! prenez, Jeannot. Si vous n'en voulez pas, vous me le baillerez.

LA COMTESSE.

Dis à ton maître que je le remercie.

CRIQUET, à Jeannot qui s'en va.

Donne-moi donc cela.

JEANNOT.

Oui. Quelque sot!

CRIQUET.

C'est moi qui te l'ai fait prendre.

JEANNOT.

Je l'aurois bien pris sans toi.

LA COMTESSE.

Ce qui me plaît de ce monsieur Tibaudier, c'est qu'il sait vivre avec les personnes de ma qualité, et qu'il est fort respectueux.

SCÈNE XV. — LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET.

LE VICOMTE.

Madame, je viens vous avertir que la comédie sera bientôt prête, et que, dans un quart d'heure, nous pouvons passer dans la salle.

LA COMTESSE.

Je ne veux point de cohue, au moins. (A Criquet.) Que l'on dise à mon suisse qu'il ne laisse entrer personne.

LE VICOMTE.

En ce cas, madame, je vous déclare que je renonce à la comédie; et je n'y saurois prendre de plaisir, lorsque la compagnie n'est pas nombreuse. Croyez-moi, si vous voulez vous bien divertir, qu'on dise à vos gens de laisser entrer toute la ville

LA COMTESSE.

Laquais, un siége. (Au vicomte, après qu'il s'est assis.) Vous voilà venu à propos pour recevoir un petit sacrifice que je veux bien vous faire. Tenez, c'est un billet de monsieur Tibaudier qui m'envoie des poires. Je vous donne la liberté de le lire tout haut; je ne l'ai point encore vu.

LE VICOMTE, après avoir lu tout bas le billet.

Voici un billet du beau style, madame, et qui mérite d'être bien écouté. « Madame, je n'aurois pas pu vous faire
» le présent que je vous envoie, si je ne recueillois pas plus
» de fruit de mon jardin que j'en recueille de mon amour. »

LA COMTESSE.

Cela vous marque clairement qu'il ne se passe rien entre nous.

LE VICOMTE.

« Les poires ne sont pas encore bien mûres; mais elles
» en cadrent mieux avec la dureté de votre ame, qui, par
» ses continuels dédains, ne me promet pas poires molles.

ouvez bon, madame, que, sans m'engager dans une
umération de vos perfections et charmes, qui me jette-
t dans un progrès à l'infini, je conclue ce mot, en vous
sant considérer que je suis d'un aussi franc chrétien
e les poires que je vous envoie, puisque je rends le bien
ır le mal; c'est-à-dire, madame, pour m'expliquer plus
elligiblement, puisque je vous présente des poires de
n-chrétien pour des poires d'angoisse, que vos cruautés
; font avaler tous les jours.

» TIBAUDIER, votre esclave indigne. »

ilà, madame, un billet à garder.

LA COMTESSE.

y a peut-être quelque mot qui n'est pas de l'Académie;
j'y remarque un certain respect qui me plaît beaucoup.

JULIE.

us avez raison, madame; et, monsieur le vicomte
l s'en offenser, j'aimerois un homme qui m'écriroit
ne cela.

IE XVI. — MONSIEUR TIBAUDIER, LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET.

LA COMTESSE.

prochez, monsieur Tibaudier; ne craignez point d'en-
Votre billet a été bien reçu, aussi bien que vos poires;
ilà madame qui parle pour vous contre votre rival.

MONSIEUR TIBAUDIER.

lui suis obligé, madame; et, si elle a jamais quelque
s en notre siége, elle verra que je n'oublierai pas l'hon-
qu'elle me fait, de se rendre auprès de vos beautés
at de ma flamme.

JULIE.

us n'avez pas besoin d'avocat, monsieur, et votre cause
ste.

MONSIEUR TIBAUDIER.

néanmoins, madame, bon droit a besoin d'aide : et
ujet d'appréhender de me voir supplanté par un tel
et que madame ne soit circonvenue par la qualité de
te.

LE VICOMTE.

pérois quelque chose, monsieur Tibaudier, avant votre
; mais il me fait craindre pour mon amour.

LE VICOMTE.

Me voilà supplanté, moi, par monsieur Tibaudier.

LA COMTESSE.

Ne pensez pas vous moquer; pour des vers faits dans la ovince, ces vers-là sont fort beaux.

LE VICOMTE.

Comment! madame, me moquer? Quoique son rival, je uve ces vers admirables, et ne les appelle pas seulement ux strophes, comme vous, mais deux épigrammes, aussi nnes que toutes celles de Martial.

LA COMTESSE.

Quoi! Martial fait-il des vers? Je pensois qu'il ne fît que s gants[1].

MONSIEUR TIBAUDIER.

Ce n'est pas ce Martial-là, madame; c'est un auteur qui voit il y a trente ou quarante ans.

LE VICOMTE.

Monsieur Tibaudier a lu les auteurs, comme vous le voyez. ais allons voir, madame, si ma musique et ma comédie, vec mes entrées de ballet, pourront combattre dans votre prit les progrès des deux strophes et du billet que nous enons de voir.

LA COMTESSE.

Il faut que mon fils le comte soit de la partie; car il est rivé ce matin de mon château, avec son précepteur, que vois là-dedans.

SCÈNE XVII. — LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, MONSIEUR TIBAUDIER, MONSIEUR BOBINET, CRIQUET.

LA COMTESSE.

Holà! monsieur Bobinet, monsieur Bobinet, approchez-ous du monde.

MONSIEUR BOBINET.

Je donne le bon vespre[2] à toute l'honorable compagnie. ue desire madame la comtesse d'Escarbagnas de son très umble serviteur Bobinet?

[1] *Ce Martial, qui ne faisait point de vers*, était un marchand parfumeur, et ignait à cette qualité celle de valet de chambre de *Monsieur*.
(Aimé Martin.)

[2] C'est-à-dire, le bonsoir.

LA COMTESSE.

A quelle heure, monsieur Bobinet, êtes-vous parti d'Escarbagnas avec mon fils le comte?

MONSIEUR BOBINET.

A huit heures trois quarts, madame, comme votre commandement me l'avoit ordonné.

LA COMTESSE.

Comment se portent mes deux autres fils, le marquis et le commandeur?

MONSIEUR BOBINET.

Ils sont, Dieu grace, madame, en parfaite santé.

LA COMTESSE.

Où est le comte?

MONSIEUR BOBINET.

Dans votre belle chambre à alcôve, madame.

LA COMTESSE.

Que fait-il, monsieur Bobinet?

MONSIEUR BOBINET.

Il compose un thème, madame, que je viens de lui dicter sur une épître de Cicéron.

LA COMTESSE.

Faites-le venir, monsieur Bobinet.

MONSIEUR BOBINET.

Soit fait, madame, ainsi que vous le commandez.

SCÈNE XVIII. — LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, MONSIEUR TIBAUDIER.

LE VICOMTE, à la comtesse.

Ce monsieur Bobinet, madame, a la mine fort sage; et je crois qu'il a de l'esprit.

SCÈNE XIX. — LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, LE COMTE, MONSIEUR BOBINET, MONSIEUR TIBAUDIER.

MONSIEUR BOBINET.

Allons, monsieur le comte, faites voir que vous profitez des bons documents qu'on vous donne. La révérence à toute l'honnête assemblée.

LA COMTESSE, montrant Julie.

Comte, saluez madame; faites la révérence à monsieur le vicomte; saluez monsieur le conseiller.

MONSIEUR TIBAUDIER.

Je suis ravi, madame, que vous me concédiez la grace d'embrasser monsieur le comte votre fils. On ne peut pas aimer le tronc, qu'on n'aime aussi les branches.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! monsieur Tibaudier, de quelle comparaison vous servez-vous là?

JULIE.

En vérité, madame, monsieur le comte a tout à fait bon air.

LE VICOMTE.

Voilà un jeune gentilhomme qui vient bien dans le monde.

JULIE.

Qui diroit que madame eût un si grand enfant?

LA COMTESSE.

Hélas! quand je le fis j'étois si jeune, que je me jouois encore avec une poupée.

JULIE.

C'est monsieur votre frère, et non pas monsieur votre fils.

LA COMTESSE.

Monsieur Bobinet, ayez bien soin au moins de son éducation.

MONSIEUR BOBINET.

Madame, je n'oublierai aucune chose pour cultiver cette jeune plante, dont vos bontés m'ont fait l'honneur de me confier la conduite; et je tâcherai de lui inculquer les semences de la vertu.

LA COMTESSE.

Monsieur Bobinet, faites-lui un peu dire quelque petite galanterie de ce que vous lui apprenez.

MONSIEUR BOBINET.

Allons, monsieur le comte, récitez votre leçon d'hier au matin.

LE COMTE.

Omne viro soli quod convenit esto virile,
Omne viri...

LA COMTESSE.

Fi! monsieur Bobinet; quelles sottises est-ce que vous lui apprenez là[1]?

[1] On croit que cette scène fut inspirée à Molière par une scène à peu près semblable qui s'était passée chez madame de Villarceaux, dont le mari avait la

MONSIEUR BOBINET.

C'est du latin, madame, et la première règle de Jean Despautère.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! ce Jean Despautère-là est un insolent, et je vous prie de lui enseigner du latin plus honnête que celui-là.

MONSIEUR BOBINET.

Si vous voulez, madame, qu'il achève, la glose expliquera ce que cela veut dire.

LA COMTESSE.

Non, non : cela s'explique assez.

SCENE XX. — LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, MONSIEUR TIBAUDIER, LE COMTE, MONSIEUR BOBINET, CRIQUET.

CRIQUET.

Les comédiens envoient dire qu'ils sont tout prêts.

LA COMTESSE.

Allons nous placer. (Montrant Julie.) Monsieur Tibaudier, prenez madame.

(Criquet range tous les siéges sur un des côtés du théâtre; la comtesse, Julie et le vicomte s'asseyent; monsieur Tibaudier s'assied aux pieds de la comtesse.)

LE VICOMTE.

Il est nécessaire de dire que cette comédie n'a été faite que pour lier ensemble les différents morceaux de musique et de danse dont on a voulu composer ce divertissement, et que...

LA COMTESSE.

Mon Dieu! voyons l'affaire. On a assez d'esprit pour comprendre les choses.

LE VICOMTE.

Qu'on commence le plus tôt qu'on pourra, et qu'on em-

réputation de s'être fait aimer de Ninon. Un jour madame de Villarceaux, voulant faire admirer son fils à une nombreuse compagnie qui se trouvait chez elle, le fit interroger par son précepteur. « Allons, monsieur le marquis, dit le grave pédagogue : *quem habuit successorem Belus rex Assyriorum? — Ninum,* » répondit le jeune marquis. Madame de Villarceaux, frappée de ce dernier mot : « Voilà, dit-elle, de belles instructions que vous donnez à mon fils! N'y a-t-il donc rien à lui apprendre que les folies de son père? » Le précepteur eut beau protester qu'il n'y entendait point malice, rien ne fut capable de lui faire entendre raison. (Aimé Martin.)

pêche, s'il se peut, qu'aucun fâcheux ne vienne troubler notre divertissement.

(Les violons commencent une ouverture.)

SCÈNE XXI. — LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, LE COMTE, MONSIEUR HARPIN, MONSIEUR TIBAUDIER, MONSIEUR BOBINET, CRIQUET.

MONSIEUR HARPIN.

Parbleu! la chose est belle, et je me réjouis de voir ce que je vois!

LA COMTESSE.

Holà! monsieur le receveur, que voulez-vous donc dire avec l'action que vous faites? Vient-on interrompre, comme cela, une comédie?

MONSIEUR HARPIN.

Morbleu! madame, je suis ravi de cette aventure; et ceci me fait voir ce que je dois croire de vous, et l'assurance qu'il y a au don de votre cœur, et aux serments que vous m'avez faits de sa fidélité.

LA COMTESSE.

Mais, vraiment, on ne vient point ainsi se jeter au travers d'une comédie, et troubler un acteur qui parle[1].

MONSIEUR HARPIN.

Hé! têtebleu! la véritable comédie qui se fait ici, c'est celle que vous jouez; et, si je vous trouble, c'est de quoi je me soucie peu.

LA COMTESSE.

En vérité, vous ne savez ce que vous dites.

MONSIEUR HARPIN.

Si fait, morbleu! je le sais bien; je le sais bien, morbleu! et...

(Monsieur Bobinet, épouvanté, emporte le comte, et s'enfuit; il est suivi par Criquet.)

LA COMTESSE.

Hé! fi, monsieur! que cela est vilain, de jurer de la sorte!

MONSIEUR HARPIN.

Hé! ventrebleu! s'il y a ici quelque chose de vilain, ce ne

[1] Dans la pièce telle qu'elle fut représentée à Saint-Germain, il y avait, comme on l'a vu indiqué à la fin de la scène précédente, un divertissement dont le détail n'est point arrivé jusqu'à nous. C'est à cette circonstance que font allusion ces mots : *troubler un acteur qui parle.*

sont point mes jurements ; ce sont vos actions ; et il vaudroit bien mieux que vous jurassiez, vous, la tête, la mort, et le sang, que de faire ce que vous faites avec monsieur le vicomte.

LE VICOMTE.

Je ne sais pas, monsieur le receveur, de quoi vous vous plaignez ; et si...

MONSIEUR HARPIN, au vicomte.

Pour vous, monsieur, je n'ai rien à vous dire : vous faites bien de pousser votre pointe, cela est naturel, je ne le trouve point étrange, et je vous demande pardon si j'interromps votre comédie ; mais vous ne devez point trouver étrange aussi que je me plaigne de son procédé ; et nous avons raison tous deux de faire ce que nous faisons.

LE VICOMTE.

Je n'ai rien à dire à cela, et ne sais point les sujets de plainte que vous pouvez avoir contre madame la comtesse d'Escarbagnas.

LA COMTESSE.

Quand on a des chagrins jaloux, on n'en use point de la sorte ; et l'on vient doucement se plaindre à la personne que l'on aime.

MONSIEUR HARPIN.

Moi, me plaindre doucement !

LA COMTESSE.

Oui. L'on ne vient point crier de dessus un théâtre ce qui doit se dire en particulier.

MONSIEUR HARPIN.

J'y viens, moi, morbleu ! tout exprès ; c'est le lieu qu'il me faut ; et je souhaiterois que ce fût un théâtre public, pour vous dire avec plus d'éclat toutes vos vérités.

LA COMTESSE.

Faut-il faire un si grand vacarme pour une comédie que monsieur le vicomte me donne ? Vous voyez que monsieur Tibaudier, qui m'aime, en use plus respectueusement que vous.

MONSIEUR HARPIN.

Monsieur Tibaudier en use comme il lui plaît : je ne sais pas de quelle façon monsieur Tibaudier a été avec vous ; mais monsieur Tibaudier n'est pas un exemple pour moi, et je ne suis point d'humeur à payer les violons pour faire danser les autres.

LA COMTESSE.

Mais vraiment, monsieur le receveur, vous ne songez pas à ce que vous dites. On ne traite point de la sorte les femmes de qualité; et ceux qui vous entendent croiroient qu'il y a quelque chose d'étrange entre vous et moi.

MONSIEUR HARPIN.

Hé! ventrebleu! madame, quittons la faribole.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire avec votre Quittons la faribole?

MONSIEUR HARPIN.

Je veux dire que je ne trouve point étrange que vous vous rendiez au mérite de monsieur le vicomte; vous n'êtes pas la première femme qui joue dans le monde de ces sortes de caractères, et qui ait auprès d'elle un monsieur le receveur, dont on lui voit trahir et la passion et la bourse pour le premier venu qui lui donnera dans la vue. Mais ne trouvez point étrange aussi que je ne sois point la dupe d'une infidélité si ordinaire aux coquettes du temps, et que je vienne vous assurer, devant bonne compagnie, que je romps commerce avec vous, et que monsieur le receveur ne sera plus pour vous monsieur le donneur.

LA COMTESSE.

Cela est merveilleux comme les amants emportés deviennent à la mode! On ne voit autre chose de tous côtés. Là, là, monsieur le receveur, quittez votre colère, et venez prendre place pour voir la comédie.

MONSIEUR HARPIN.

Moi, morbleu! prendre place? (Montrant monsieur Tibaudier.) Cherchez vos benêts à vos pieds. Je vous laisse, madame la comtesse, à monsieur le vicomte; et ce sera à lui que j'envoierai tantôt vos lettres. Voilà ma scène faite, voilà mon rôle joué. Serviteur à la compagnie.

MONSIEUR TIBAUDIER.

Monsieur le receveur, nous nous verrons autre part qu'ici; et je vous ferai voir que je suis au poil et à la plume.

MONSIEUR HARPIN, en sortant.

Tu as raison, monsieur Tibaudier.

LA COMTESSE.

Pour moi, je suis confuse de cette insolence.

LE VICOMTE.

Les jaloux, madame, sont comme ceux qui perdent leur

procès; ils ont permission de tout dire. Prêtons silen comédie.

SCÈNE XXII. — LA COMTESSE, LE VICOMTE, MONSIEUR TIBAUDIER, JEANNOT.

JEANNOT, au vicomte.

Voilà un billet, monsieur, qu'on nous a dit de vo ner vite.

LE VICOMTE, lisant.

« En cas que vous ayez quelque mesure à pren » vous envoie promptement un avis. La querelle de » rents et de ceux de Julie vient d'être accommodée » conditions de cet accord, c'est le mariage de vous et » Bonsoir. » (A Julie.) Ma foi, madame, voilà notre c achevée aussi.

(Le vicomte, la comtesse, Julie et monsieur Tibaudier se l

JULIE.

Ah! Cléante, quel bonheur! Notre amour eût-il os rer un si heureux succès?

LA COMTESSE.

Comment donc? Qu'est-ce que cela veut dire?

LE VICOMTE.

Cela veut dire, madame, que j'épouse Julie; et, me croyez, pour rendre la comédie complète de tout vous épouserez monsieur Tibaudier, et donnerez ma selle Andrée à son laquais, dont il fera son valet de ch

LA COMTESSE.

Quoi! jouer de la sorte une personne de ma qualit

LE VICOMTE.

C'est sans vous offenser, madame; et les comédies de ces sortes de choses.

LA COMTESSE.

Oui, monsieur Tibaudier, je vous épouse pour fair ger tout le monde.

MONSIEUR TIBAUDIER.

Ce m'est bien de l'honneur, madame.

LE VICOMTE, à la comtesse.

Souffrez, madame, qu'en enrageant nous puission ici le reste du spectacle.

FIN DE LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.

LES FEMMES SAVANTES,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

1672.

NOTICE.

—

Après avoir livré dans *les Précieuses* et *l'Impromptu de Versailles* deux brillants combats au mauvais goût, aux sentiments affectés et au bel esprit, Molière revint une troisième fois à la charge, mais en élargissant son sujet. *Les Précieuses* et *l'Impromptu* n'étaient que d'ingénieuses satires : *les Femmes savantes* sont à la fois une satire et un traité de morale.

Poëte comique, il continua dans cette pièce d'attaquer les prétentions au beau langage, la fatuité de l'esprit, les fadeurs sentimentales. Moraliste, il voulut montrer aux femmes quel est dans la vie domestique leur véritable rôle ; il voulut, non pas, comme on l'a dit à tort, les condamner à l'ignorance, mais les détourner du pédantisme, et surtout leur prouver que la science n'est jamais pour elles un élément de bonheur. En se plaçant à ce point de vue nouveau, en traçant, après de simples esquisses, un tableau complet, Molière ne fit que suivre le développement même des mœurs de son époque. De *précieuses* qu'elles étaient d'abord, certaines femmes étaient devenues peu à peu encyclopédistes, tout en restant romanesques. Elles savouraient la Calprenède et mademoiselle de Scudéry, en même temps qu'elles méditaient Platon et Descartes ; elles ne tenaient plus seulement des bureaux d'esprit, mais de véritables académies de sciences, et la poursuite vaniteuse d'un savoir souvent stérile les détournait des devoirs simples et graves de leur vie d'épouse et de mère. Dans cette phase nouvelle de la *préciosité* il n'y avait donc plus seulement un ridicule, mais un véritable danger social, et c'est surtout ce danger que Molière combat dans *les Femmes savantes*.

Cette comédie, que Voltaire et la plupart des commentateurs

placent avec raison au rang du *Tartuffe* et du *Misanthrope*, fut représentée sur le théâtre du Palais-Royal, le 11 mars 1672.

« Elle fut reçue, dit Voltaire, d'abord assez froidement : mais les connaisseurs rendirent bientôt à Molière les suffrages de la ville, et un mot du roi lui donna ceux de la cour. L'intrigue, qui en effet a quelque chose de plus plaisant que celle du *Misanthrope*, soutint la pièce longtemps. Enfin, plus on la vit, plus on admira comment Molière avait pu jeter tant de comique sur un sujet qui paraissait fournir plus de pédanterie que d'agrément. »

Quelques écrivains ont cru devoir prendre, au nom du *beau sexe*, parti contre Molière. Ils lui ont reproché d'avoir voulu, dans cette comédie, réduire la culture de l'esprit des femmes au *gouvernement du pot au feu*, d'avoir fait de Chrysale un pédant de ménage, et d'avoir, en préconisant l'ignorance, retardé l'essor de l'éducation. Cette thèse a été soutenue entre autres, par Thomas qui, dans son fade *Panégyrique des femmes*, a dit que Molière « a mis la folie à la place de la raison, et qu'il a trouvé l'effet théâtral plus que la vérité. » Mais la grande majorité des critiques, à partir du père Rapin le jésuite, jusqu'à Geoffroy le feuilletonniste, a donné gain de cause à notre poëte ; et l'on peut même dire que ce qui s'est passé depuis deux siècles dans la société française, justifie complétement la donnée morale des *Femmes savantes*, à savoir que les femmes, en cherchant à forcer leur talent et leur vocation, à sortir de la destinée de leur sexe, n'arrivent souvent qu'à l'impuissance et au ridicule. La lignée d'Armande et Bélise s'est perpétuée sous des noms divers jusqu'à notre temps, comme pour rendre la pièce du grand comique d'une vérité toujours présente. Au dix-huitième siècle, Bélise, devenue la maîtresse d'un athée ou d'un abbé, remplace Descartes par le baron d'Holbach, et la sentimentalité innocemment nuageuse de mademoiselle de Scudéry, par le positivisme du chevalier de Bertin. Bientôt Bélise renonce à la philosophie pour la politique ; la voilà journaliste. Puis nous la retrouvons romancière, dramaturge, poëte : mais comme elle reste invendue, elle se croit incomprise et travaille par dépit à *désubalterniser son sexe*, à réformer la société qui n'achète pas ses livres. Partis des *précieuses*, nous arrivons de la sorte à la femme réformatrice, en passant par les femmes savantes, les femmes philosophes, les femmes romanesques, les femmes romantiques, les femmes *libres*, les femmes *bas bleus*, les femmes phalanstériennes, les femmes incomprises. Les modes ont beau changer, sous leurs toilettes nouvelles nous reconnaissons encore Armande et Bélise ; et Molière a toujours raison. Seulement c'était la pruderie qui distinguait les précieuses ; c'est le contraire qui distingue souvent celles qui leur ont succédé.

lée première de cette pièce, dit M. Viardot, semble prise comédie de Calderon, *No hay burlas con el amor* (On ne badine pas avec l'amour), et cet ouvrage présente aussi plusieurs s de ressemblance avec *la Presumida y la hermosa* (la Précieuse et la belle), de Fernando de Zarate.

PERSONNAGES.

CHRYSALE, bon bourgeois [1].
PHILAMINTE, femme de Chrysale [2].
ARMANDE [3], HENRIETTE [4], } filles de Chrysale et de Philaminte
ARISTE, frère de Chrysale [5].
BÉLISE, sœur de Chrysale [6].
CLITANDRE, amant d'Henriette [7].
TRISSOTIN, bel esprit [8].
VADIUS, savant [9].
MARTINE, servante de cuisine [10].
LÉPINE, laquais.
JULIEN, valet de Vadius
UN NOTAIRE.

La scène est à Paris, dans la maison de Chrysale.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — ARMANDE, HENRIETTE.

ARMANDE.

le beau nom de fille est un titre, ma sœur,
vous voulez quitter la charmante douceur?
vous marier vous osez faire fête?
lgaire dessein vous peut monter en tête?

rs de la troupe de Molière : [1] MOLIÈRE. — [2] Le sieur HUBERT. — moiselle DE BRIE. — [4] Mademoiselle MOLIÈRE. — [5] BARON. — [6] Mademoiselle VILLEAUBRUN (Geneviève BÉJART). — [7] LA GRANGE. — [8] LA THORILLIÈRE. — [9] DU CROISY. — [10] Une servante de Molière, qui portait ce nom.

HENRIETTE.

Oui, ma sœur.

ARMANDE.

Ah! ce oui se peut-il supporter?
Et sans un mal de cœur sauroit-on l'écouter?

HENRIETTE.

Qu'a donc le mariage en soi qui vous oblige,
Ma sœur...?

ARMANDE.

Ah! mon Dieu! fi!

HENRIETTE.

Comment?

ARMANDE.

Ah! fi! vous dis-je
Ne concevez-vous point ce que, dès qu'on l'entend,
Un tel mot à l'esprit offre de dégoûtant,
De quelle étrange image on est par lui blessée,
Sur quelle sale vue il traîne la pensée?
N'en frissonnez-vous point? et pouvez-vous, ma sœur,
Aux suites de ce mot résoudre votre cœur?

HENRIETTE.

Les suites de ce mot, quand je les envisage,
Me font voir un mari, des enfants, un ménage;
Et je ne vois rien là, si j'en puis raisonner,
Qui blesse la pensée, et fasse frissonner.

ARMANDE.

De tels attachements, ô ciel! sont pour vous plaire?

HENRIETTE.

Et qu'est-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire
Que d'attacher à soi, par le titre d'époux,
Un homme qui vous aime et soit aimé de vous;
Et, de cette union de tendresse suivie,
Se faire les douceurs d'une innocente vie?
Ce nœud bien assorti n'a-t-il pas des appas?

ARMANDE.

Mon Dieu! que votre esprit est d'un étage bas!
Que vous jouez au monde un petit personnage,
De vous claquemurer aux choses du ménage,
Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchants
Qu'une idole d'époux et des marmots d'enfants!
Laissez aux gens grossiers, aux personnes vulgaires,

es bas amusements de ces sortes d'affaires.
de plus hauts objets élevez vos desirs,
ongez à prendre un goût des plus nobles plaisirs,
t, traitant de mépris les sens et la matière,
l'esprit, comme nous, donnez-vous tout entière.
ous avez notre mère en exemple à vos yeux,
ue du nom de savante on honore en tous lieux :
âchez, ainsi que moi, de vous montrer sa fille;
spirez aux clartés qui sont dans la famille,
t vous rendez sensible aux charmantes douceurs
ue l'amour de l'étude épanche dans les cœurs.
oin d'être aux lois d'un homme en esclave asservie,
lariez-vous, ma sœur, à la philosophie,
ui nous monte au-dessus de tout le genre humain,
t donne à la raison l'empire souverain,
oumettant à ses lois la partie animale,
ont l'appétit grossier aux bêtes nous ravale.
sont là les beaux feux, les doux attachements
ui doivent de la vie occuper les moments;
les soins où je vois tant de femmes sensibles
paroissent aux yeux des pauvretés horribles.

HENRIETTE.

ciel, dont nous voyons que l'ordre est tout-puissant,
our différents emplois nous fabrique en naissant;
tout esprit n'est pas composé d'une étoffe
ui se trouve taillée à faire un philosophe.
le vôtre est né propre aux élévations
ù montent des savants les spéculations,
mien est fait, ma sœur, pour aller terre à terre [1],
dans les petits soins son foible se resserre.
e troublons point du ciel les justes règlements;
t de nos deux instincts suivons les mouvements.
abitez, par l'essor d'un grand et beau génie,
es hautes régions de la philosophie,
andis que mon esprit, se tenant ici-bas,
oûtera de l'hymen les terrestres appas.
insi, dans nos desseins l'une à l'autre contraire,
ous saurons toutes deux imiter notre mère :
ous, du côté de l'ame et des nobles desirs;

VAR. Le mien, *ma sœur, est né* pour aller terre à terre.

Moi, du côté des sens et des grossiers plaisirs;
Vous, aux productions d'esprit et de lumière;
Moi, dans celles, ma sœur, qui sont de la matière.

ARMANDE.

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler[1],
Et ce n'est point du tout la prendre pour modèle,
Ma sœur, que de tousser et de cracher comme elle[2]!

HENRIETTE.

Mais vous ne seriez pas ce dont vous vous vantez,
Si ma mère n'eût eu que de ces beaux côtés;
Et bien vous prend, ma sœur, que son noble génie
N'ait pas vaqué toujours à la philosophie.
De grace, souffrez-moi, par un peu de bonté,
Des bassesses à qui vous devez la clarté;
Et ne supprimez point, voulant qu'on vous seconde,
Quelque petit savant qui veut venir au monde.

ARMANDE.

Je vois que votre esprit ne peut être guéri
Du fol entêtement de vous faire un mari :
Mais sachons, s'il vous plaît, qui vous songez à prendre:
Votre visée au moins n'est pas mise à Clitandre?

HENRIETTE.

Et par quelle raison n'y seroit-elle pas?
Manque-t-il de mérite? est-ce un choix qui soit bas?

ARMANDE.

Non; mais c'est un dessein qui seroit malhonnête,
Que de vouloir d'une autre enlever la conquête;
Et ce n'est pas un fait dans le monde ignoré
Que Clitandre ait pour moi hautement soupiré.

HENRIETTE.

Oui; mais tous ces soupirs chez vous sont choses vaines,
Et vous ne tombez point aux bassesses humaines;
Votre esprit à l'hymen renonce pour toujours,
Et la philosophie a toutes vos amours.

[1] Ces deux vers, reproduits dans toutes les éditions, ont été rarrangés par Boileau. Voici la première rédaction telle qu'elle avait été faite par Molière :

Quand sur une personne on prétend s'ajuster,
C'est par les beaux côtés qu'il la faut imiter.

[2] Molière ne fait ici que mettre en vers une locution proverbiale fort en usage de son temps.

yant au cœur nul dessein pour Clitandre,
importe-t-il qu'on y puisse prétendre?

ARMANDE.

e que tient la raison sur les sens
s renoncer aux douceurs des encens;
ut pour époux refuser un mérite
adorateur on veut bien à sa suite.

HENRIETTE.

s empêché qu'à vos perfections
ntinué ses adorations;
fait que prendre, au refus de votre ame,
venu m'offrir l'hommage de sa flamme.

ARMANDE.

ffre des vœux d'un amant dépité
ous, je vous prie, entière sûreté?
ns pour vos yeux sa passion bien forte,
ion cœur pour moi toute flamme soit morte?

HENRIETTE.

lit, ma sœur; et, pour moi, je le croi.

ARMANDE.

pas, ma sœur, d'une si bonne foi;
, quand il dit qu'il me quitte et vous aime,
songe pas bien, et se trompe lui-même.

HENRIETTE.

; mais enfin, si c'est votre plaisir,
t bien aisé de nous en éclaircir :
ois qui vient; et, sur cette matière,
nous donner une pleine lumière.

II. — CLITANDRE, ARMANDE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

tirer d'un doute où me jette ma sœur,
et moi, Clitandre, expliquez votre cœur,
-en le fond, et nous daignez apprendre
us à vos vœux est en droit de prétendre.

ARMANDE.

, je ne veux point à votre passion
a rigueur d'une explication :
e les gens, et sais comme embarrasse
ignant effort de ces aveux en face.

ıit si bien régir la partie animale,
enir la bride aux efforts du courroux ?

ARMANDE.

rous qui m'en parlez, où la pratiquez-vous,
pondre à l'amour que l'on vous fait paroître
le congé de ceux qui vous ont donné l'être?
z que le devoir vous soumet à leurs lois,
ne vous est permis d'aimer que par leur choix ;
ont sur votre cœur l'autorité suprême,
'il est criminel d'en disposer vous-même.

HENRIETTE.

ıds grace aux bontés que vous me faites voir
'enseigner si bien les choses du devoir.
œur sur vos leçons veut régler sa conduite;
ır vous faire voir, ma sœur, que j'en profite,
dre, prenez soin d'appuyer votre amour
grément de ceux dont j'ai reçu le jour.
-vous sur mes vœux un pouvoir légitime,
: donnez moyen de vous aimer sans crime.

CLITANDRE.

is de tous mes soins travailler hautement;
ttendois de vous ce doux consentement.

ARMANDE.

triomphez, ma sœur, et faites une mine
s imaginer que cela me chagrine.

HENRIETTE.

ma sœur! point du tout. Je sais que sur vos sens
'oits de la raison sont toujours tout-puissants,
:, par les leçons qu'on prend dans la sagesse,
ètes au-dessus d'une telle foiblesse.
le vous soupçonner d'aucun chagrin, je croi
vous daignerez vous employer pour moi,
'er sa demande, et, de votre suffrage,
r l'heureux moment de notre mariage.
s en sollicite; et, pour y travailler...

ARMANDE.

petit esprit se mêle de railler;
n cœur qu'on vous jette on vous voit toute fière.

HENRIETTE.

eté qu'est ce cœur, il ne vous déplaît guère;
vos yeux sur moi le pouvoient ramasser,

ns citer les auteurs, sans dire de grands mots,
clouer de l'esprit à ses moindres propos.
respecte beaucoup madame votre mère;
ais je ne puis du tout approuver sa chimère,
me rendre l'écho des choses qu'elle dit,
ux encens qu'elle donne à son héros d'esprit.
n monsieur Trissotin me chagrine, m'assomme;
j'enrage de voir qu'elle estime un tel homme[1],
u'elle nous mette au rang des grands et beaux esprits
n benêt dont partout on siffle les écrits,
n pédant dont on voit la plume libérale
officieux papiers fournir toute la halle.

HENRIETTE.

s écrits, ses discours, tout m'en semble ennuyeux,
je me trouve assez votre goût et vos yeux;
ais, comme sur ma mère il a grande puissance,
us devez vous forcer à quelque complaisance.
amant fait sa cour où s'attache son cœur;
veut de tout le monde y gagner la faveur;
, pour n'avoir personne à sa flamme contraire,
squ'au chien du logis il s'efforce de plaire.

CLITANDRE.

i, vous avez raison; mais monsieur Trissotin
inspire au fond de l'ame un dominant chagrin.
ne puis consentir, pour gagner ses suffrages,
me déshonorer en prisant ses ouvrages :
est par eux qu'à mes yeux il a d'abord paru,
je le connoissois avant que l'avoir vu.
vis, dans le fatras des écrits qu'il nous donne,
qu'étale en tous lieux sa pédante personne,
constante hauteur de sa présomption,
te intrépidité de bonne opinion,
indolent état de confiance extrême,
i le rend en tout temps si content de soi-même,
i fait qu'à son mérite incessamment il rit,
il se sait si bon gré de tout ce qu'il écrit,

[1] Ce personnage n'est autre que l'abbé Cotin, poëte médiocre et vaniteux, ridi-é par Boileau. — Trissotin était appelé, aux premières représentations, Trico-L'acteur qui le représentait avait affecté, autant qu'il avait pu, de ressembler riginal par la voix et par les gestes. Enfin, pour comble de ridicule, les vers rissotin, sacrifiés sur le théâtre à la risée publique, étaient de l'abbé Cotin e. (Voltaire.)

Et qu'il ne voudroit pas changer sa renommée
Contre tous les honneurs d'un général d'armée.

HENRIETTE.

C'est avoir de bons yeux que de voir tout cela.

CLITANDRE.

Jusques à sa figure encor la chose alla,
Et je vis, par les vers qu'à la tête il nous jette,
De quel air il falloit que fût fait le poëte;
Et j'en avois si bien deviné tous les traits,
Que, rencontrant un homme un jour dans le Palais[1],
Je gageai que c'étoit Trissotin en personne,
Et je vis qu'en effet la gageure étoit bonne.

HENRIETTE.

Quel conte!

CLITANDRE.

Non; je dis la chose comme elle est.
Mais je vois votre tante. Agréez, s'il vous plaît,
Que mon cœur lui déclare ici notre mystère,
Et gagne sa faveur auprès de votre mère.

SCÈNE IV. — BÉLISE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Souffrez, pour vous parler, madame, qu'un amant
Prenne l'occasion de cet heureux moment,
Et se découvre à vous de la sincère flamme...

BÉLISE.

Ah! tout beau : gardez-vous de m'ouvrir trop votre ame.
Si je vous ai su mettre au rang de mes amants,
Contentez-vous des yeux pour vos seuls truchements,
Et ne m'expliquez point, par un autre langage,
Des desirs qui, chez moi, passent pour un outrage.
Aimez-moi, soupirez, brûlez pour mes appas;
Mais qu'il me soit permis de ne le savoir pas.
Je puis fermer les yeux sur vos flammes secrètes,
Tant que vous vous tiendrez aux muets interprètes;
Mais, si la bouche vient à s'en vouloir mêler,

[1] A cette époque, les galeries du Palais de Justice offraient le spectacle au[illegible] que présente aujourd'hui le Palais-Royal. C'était le rendez-vous à la mode [illegible] neille a fait une comédie en cinq actes sous le titre de *Galerie du Palais*. (Aimé Martin.)

'our jamais de ma vue il vous faut exiler.

CLITANDRE.

)es projets de mon cœur ne prenez point d'alarme.
Ienriette, madame, est l'objet qui me charme;
Et je viens ardemment conjurer vos bontés
De seconder l'amour que j'ai pour ses beautés.

BÉLISE.

Ah! certes, le détour est d'esprit, je l'avoue :
Ce subtil faux-fuyant mérite qu'on le loue;
Et, dans tous les romans où j'ai jeté les yeux,
Je n'ai rien rencontré de plus ingénieux.

CLITANDRE.

Ceci n'est point du tout un trait d'esprit, madame;
Et c'est un pur aveu de ce que j'ai dans l'ame.
Les cieux, par les liens d'une immuable ardeur,
Aux beautés d'Henriette ont attaché mon cœur;
Ienriette me tient sous son aimable empire,
Et l'hymen d'Henriette est le bien où j'aspire.
Vous y pouvez beaucoup; et tout ce que je veux,
C'est que vous y daigniez favoriser mes vœux.

BÉLISE.

e vois où doucement veut aller la demande,
Et je sais sous ce nom ce qu'il faut que j'entende.
La figure est adroite; et, pour n'en point sortir,
Aux choses que mon cœur m'offre à vous repartir,
e dirai qu'Henriette à l'hymen est rebelle,
Et que, sans rien prétendre, il faut brûler pour elle.

CLITANDRE.

Eh! madame, à quoi bon un pareil embarras?
Et pourquoi voulez-vous penser ce qui n'est pas?

BÉLISE.

Ion Dieu! point de façons. Cessez de vous défendre
De ce que vos regards m'ont souvent fait entendre.
I suffit que l'on est contente du détour
Dont s'est adroitement avisé votre amour,
Et que, sous la figure où le respect l'engage,
On veut bien se résoudre à souffrir son hommage,
Pourvu que ses transports, par l'honneur éclairés,
N'offrent à mes autels que des vœux épurés.

CLITANDRE.

Iais...

BÉLISE.

Adieu. Pour ce coup, ceci doit vous suffire,
Et je vous ai plus dit que je ne voulois dire.

CLITANDRE.

Mais votre erreur...

BÉLISE.

Laissez. Je rougis maintenant,
Et ma pudeur s'est fait un effort surprenant.

CLITANDRE.

Je veux être pendu, si je vous aime; et sage...

BÉLISE.

Non, non, je ne veux rien entendre davantage[1].

SCÈNE V. — CLITANDRE, seul.

Diantre soit de la folle avec ses visions!
A-t-on rien vu d'égal à ses préventions?
Allons commettre un autre au soin que l'on me donne,
Et prenons le secours d'une sage personne.

[1] Ce passage est imité des *Visionnaires* de Desmarets. Hespérie a vu Phalante s'entretenir avec Mélisse, sa sœur. Hespérie lui demande le sujet de leur entretien.

Ma sœur, dites le vrai; que vous disoit Phalante.

MÉLISSE.

Il me parloit d'amour.

HESPÉRIE.

La ruse est excellente!
Donc il s'adresse à vous, n'osant pas m'aborder,
Pour vous donner le soin de me persuader.

MÉLISSE.

Ne flattez point, ma sœur, votre esprit de la sorte :
Phalante me parloit de l'amour qu'il me porte.

HESPÉRIE.

Vous pensez m'abuser d'un entretien moqueur,
Pour prendre mieux le temps de le mettre en mon cœur :
Mais, ma sœur, croyez-moi, n'en prenez point la peine;
En vain vous me direz que je suis inhumaine;
Que je dois, par pitié, soulager ses amours:
Cent fois le jour j'entends de semblables discours, etc.
(Acte II, scène II.) (Aimé Martin.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

E I. — ARISTE, quittant Clitandre, et lui parlant encore.

vous porterai la réponse au plus tôt;
rai, presserai, ferai tout ce qu'il faut.
mant, pour un mot, a de choses à dire!
ipatiemment il veut ce qu'il desire!

SCÈNE II — CHRYSALE, ARISTE.

ARISTE.

Ah! Dieu vous gard', mon frère!

CHRYSALE.

Et vous aussi.

'e!

ARISTE.

Savez-vous ce qui m'amène ici?

CHRYSALE.

ais, si vous voulez, je suis prêt à l'entendre [1].

ARISTE.

ssez longtemps vous connoissez Clitandre?

CHRYSALE.

ite, et je le vois qui fréquente chez nous.

ARISTE.

e estime est-il, mon frère, auprès de vous?

CHRYSALE.

e d'honneur, d'esprit, de cœur, et de conduite;
s peu de gens qui soient de son mérite.

ARISTE.

desir qu'il a conduit ici mes pas,
réjouis que vous en fassiez cas.

CHRYSALE.

s feu son père en mon voyage à Rome.

ARISTE.

n.

t jeu de dialogue a déjà été employé deux fois par Molière, dans
t dans *les Fourberies de Scapin*. (Auger.)

ARISTE.

Il me l'a dit lui-même.

BÉLISE.

é! oui.

ARISTE.

Vous me voyez, ma sœur, chargé par lui
'en faire la demande à son père aujourd'hui.

BÉLISE.

ort bien.

ARISTE.

Et son amour même m'a fait instance
e presser les moments d'une telle alliance.

BÉLISE.

ncor mieux. On ne peut tromper plus galamment.
enriette entre nous est un amusement,
n voile ingénieux, un prétexte, mon frère,
couvrir d'autres feux dont je sais le mystère;
t je veux bien, tous deux, vous mettre hors d'erreur.

ARISTE.

ais puisque vous savez tant de choses, ma sœur,
ites-nous, s'il vous plaît, cet autre objet qu'il aime.

BÉLISE.

ous voulez le savoir?

ARISTE.

Oui. Quoi?

BÉLISE.

Moi.

ARISTE.

Vous?

BÉLISE.

Moi-même.

ARISTE.

i, ma sœur?

BÉLISE.

Qu'est-ce donc que veut dire ce hai?
qu'a de surprenant le discours que je fai?
 est faite d'un air, je pense, à pouvoir dire
'on n'a pas pour un cœur soumis à son empire;
Dorante, Damis, Cléonte et Lycidas,
uvent bien faire voir qu'on a quelques appas.

re vous demande Henriette pour femme;
[uelle réponse on doit faire à sa flamme.

CHRYSALE.

le demander? J'y consens de bon cœur,
; son alliance à singulier honneur.

ARISTE.

ıvez que de biens il n'a pas l'abondance,

CHRYSALE.

C'est un intérêt qui n'est pas d'importance;
iche en vertus, cela vaut des trésors :
son père et moi n'étions qu'un en deux corps.

ARISTE.

; à votre femme, et voyons à la rendre
ble...

CHRYSALE.

Il suffit, je l'accepte pour gendre.

ARISTE.

ıais, pour appuyer votre consentement,
ère, il n'est pas mal d'avoir son agrément.
..

CHRYSALE.

Vous moquez-vous? Il n'est pas nécessaire.
ınds de ma femme, et prends sur moi l'affaire.

ARISTE.

CHRYSALE.

Laissez faire, dis-je, et n'appréhendez pas.
ais disposer aux choses de ce pas.

ARISTE.

; vais là-dessus sonder votre Henriette,
endrai savoir...

CHRYSALE.

C'est une affaire faite;
ais à ma femme en parler sans délai.

SCÈNE V. — CHRYSALE, MARTINE.

MARTINE.

là bien chanceuse! Hélas! l'en[1] dit bien vrai,

ditions modernes portent à tort l'*an*, qui n'a aucun sens. *En* est ici pour

Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage;
Et service d'autrui n'est pas un héritage.

CHRYSALE.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous, Martine?

MARTINE.

Ce que j'ai?

CHRYSALE.

Oui.

MARTINE.

J'ai que l'en me donne aujourd'hui mon congé,
Monsieur.

CHRYSALE.

Votre congé?

MARTINE.

Oui. Madame me chasse.

CHRYSALE.

Je n'entends pas cela. Comment?

MARTINE.

On me menace,
Si je ne sors d'ici, de me bailler cent coups[1].

CHRYSALE.

Non, vous demeurerez; je suis content de vous.
Ma femme bien souvent a la tête un peu chaude;
Et je ne veux pas, moi...

SCÈNE VI. — PHILAMINTE, BÉLISE, CHRYSALE, MARTINE.

PHILAMINTE, apercevant Martine.

Quoi! je vous vois, maraude!
Vite, sortez, friponne; allons, quittez ces lieux;
Et ne vous présentez jamais devant mes yeux.

on. Dans l'aînée de toutes les grammaires françaises, celle que Palsgrave écrivit en anglais pour la sœur de Henri VIII (1530), on voit constamment *l'en* figurer à côté de *l'on* :

« Au singulier, dit Palsgrave, le pronom personnel a huit formes : *je*, *tu*, *il*, *elle*, *l'en*, *l'on* ou *on*, et *se*. Exemple : *l'en*, *l'on* ou *on parlera*, etc. » (Fol. 34 *verso*.) « Annotations pour savoir quand on doit employer *l'en*, *l'on* ou *on*... *L'en*, *l'on* ou *on* peult estre joyeux. » (Fol. 102 *verso*.) (F. Génin.)

[1] A qui pense-t-on que Molière ait confié ce rôle à la fois naïf et grotesque? A une actrice sans doute. Non : pour un personnage si neuf, l'auteur improvisa une comédienne nouvelle; ou, pour mieux dire, il donna au public le plaisir de voir représenter Martine par la servante même qui lui avait servi de modèle, et qui portait ce nom. (*Mercure* de juillet 1723, page 129.)

CHRYSALE.

r.

PHILAMINTE.

Non, c'en est fait.

CHRYSALE.

Hé!

PHILAMINTE.

Je veux qu'elle sorte.

CHRYSALE.

-t-elle commis pour vouloir de la sorte...?

PHILAMINTE.

is la soutenez?

CHRYSALE.

En aucune façon.

PHILAMINTE.

us son parti contre moi?

CHRYSALE.

Mon Dieu! non;
seulement que demander son crime.

PHILAMINTE.

ur la chasser sans cause légitime?

CHRYSALE.

pas cela, mais il faut de nos gens...

PHILAMINTE.

sortira, vous dis-je, de céans.

CHRYSALE.

oui. Vous dit-on quelque chose là contre?

PHILAMINTE.

x point d'obstacle aux desirs que je montre.

CHRYSALE.

PHILAMINTE.

Et vous devez, en raisonnable époux,
moi contre elle, et prendre mon courroux

CHRYSALE.

(Se tournant vers Martine.)

-je. Oui, ma femme avec raison vous chasse,
et votre crime est indigne de grace.

MARTINE.

donc que j'ai fait?

ter le fondement de toutes les sciences,
rammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois,
s fait, la main haute, obéir à ses lois[1]!

CHRYSALE.

plus grand des forfaits je la croyois coupable.

PHILAMINTE.

i! vous ne trouvez pas ce crime impardonnable?

CHRYSALE.

iit.

PHILAMINTE.

Je voudrois bien que vous l'excusassiez.

CHRYSALE.

'ai garde.

BÉLISE.

Il est vrai que ce sont des pitiés.
e construction est par elle détruite;
es lois du langage on l'a cent fois instruite.

MARTINE.

ce que vous prêchez est, je crois, bel et bon;
je ne saurois, moi, parler votre jargon.

PHILAMINTE.

pudente! appeler un jargon le langage
lé sur la raison et sur le bel usage!

MARTINE.

nd on se fait entendre, on parle toujours bien,
ous vos biaux dictons ne servent pas de rien.

PHILAMINTE.

bien! ne voilà pas encore de son style?
servent pas de rien!

BÉLISE.

O cervelle indocile!
-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment,
ne te puisse apprendre à parler congrûment?
as mis avec *rien* tu fais la récidive;
'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

's vers rappellent les disputes des grammairiens de cette époque, sur l'in-tion de certains mots dans la langue, et où l'on entendit Vaugelas s'écrier : est permis à qui que ce soit de faire des mots nouveaux, *pas même aux souve-* De sorte, ajoutait ce bon Vaugelas, que Pomponius Marcellus eut raison rendre Tibere d'en avoir fait *un*, et de dire qu'il pouvait bien donner le le bourgeoisie aux hommes, mais non pas aux mots, car *leur autorité ne l pas jusque-là.* » (Aimé Martin.)

MARTINE.

Mon Dieu! je n'avons pas étugué comme vous,
Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous.

PHILAMINTE.

Ah! peut-on y tenir?

BÉLISE.

Quel solécisme horrible!

PHILAMINTE.

En voilà pour tuer une oreille sensible.

BÉLISE.

Ton esprit, je l'avoue, est bien matériel!
Je n'est qu'un singulier, *avons* est pluriel [1].
Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire?

MARTINE.

Qui parle d'offenser grand'mère ni grand-père?

PHILAMINTE.

O ciel!

BÉLISE.

Grammaire est prise à contre-sens par toi,
Et je t'ai déja dit d'où vient ce mot.

MARTINE.

Ma foi,
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien.

BÉLISE.

Quelle ame villageoise!
La grammaire, du verbe et du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le substantif,
Nous enseigne les lois.

MARTINE.

J'ai, madame, à vous dire
Que je ne connois point ces gens-là.

PHILAMINTE.

Quel martyre!

[1] *Le Fidèle*, comédie de Larivey, offre une scène entre une servante et un pédant, où Molière a peut-être trouvé l'idée des deux *solécismes* de Martine. Voici le passage. La servante dit : « Le seigneur Fidèle *sont*-il en la maison? » Le pédant répond : « *Femina proterva*, rude, indoncte, impérite, ignare, qui t'a enseigné à parler de cette façon? Tu as fait une faute en grammaire, une discordance au nombre, parceque FIDÈLE *est numeri singularis*, et SONT, *numeri pluralis*. — Toutes ces vôtres niaiseries ne m'importent rien. » Le pédant répond : « En ce sens on ne dit pas *ne m'importe rien*, parceque *duæ negationes affirmant*. » (Aimé Martin.)

BÉLISE.

sont les noms des mots; et l'on doit regarder
quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.

MARTINE.

'ils s'accordent entre eux, ou se gourment, qu'importe?

PHILAMINTE, à Bélise.

! mon Dieu! finissez un discours de la sorte.
Chrysale.)
us ne voulez pas, vous, me la faire sortir?

CHRYSALE.

(A part.)
fait. A son caprice il me faut consentir.
, ne l'irrite point; retire-toi, Martine.

PHILAMINTE.

mment! vous avez peur d'offenser la coquine!
us lui parlez d'un ton tout à fait obligeant!

CHRYSALE.

(D'un ton ferme.) (D'un ton plus doux.)
i? point. Allons, sortez. Va-t'en, ma pauvre enfant.

SCÈNE VII. — PHILAMINTE, CHRYSALE, BÉLISE.

CHRYSALE.

us êtes satisfaite, et la voilà partie;
ais je n'approuve point une telle sortie :
est une fille propre aux choses qu'elle fait,
vous me la chassez pour un maigre sujet.

PHILAMINTE.

us voulez que toujours je l'aie à mon service,
ur mettre incessamment mon oreille au supplice,
ur rompre toute loi d'usage et de raison,
r un barbare amas de vices d'oraison,
mots estropiés, cousus, par intervalles,
proverbes traînés dans les ruisseaux des halles[1]?

Les Lois de la Galanterie, espèce de code philologique à l'usage des pré-ses, imprimé en 1658, dans le *Recueil de plusieurs pièces en prose les plus éables du temps*, montrent que Molière n'a point exagéré les ridicules de laminte. « Vous parlerez toujours dans les termes les plus polis dont la cour ive l'usage, *fuyant ceux qui sont trop anciens*. Vous vous garderez surtout er de proverbes et de quolibets, car si vous vous en serviez, ce seroit *parler ourgeois, et le langage des halles*. S'il y a des mots inventés depuis peu, et t les gens du monde prennent plaisir de se servir, ce sont ceux-là qu'on doit ir incessamment à la bouche, etc. »

BÉLISE.

Il est vrai que l'on sue à souffrir ses discours;
Elle y met Vaugelas en pièces tous les jours;
Et les moindres défauts de ce grossier génie
Sont ou le pléonasme, ou la cacophonie.

CHRYSALE.

Qu'importe qu'elle manque aux lois de Vaugelas,
Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas?
J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant ses herl
Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et redise cent fois un bas ou méchant mot,
Que de brûler ma viande ou saler trop mon pot.
Je vis de bonne soupe, et non de beau langage.
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage;
Et Malherbe et Balzac, si savants en beaux mots,
En cuisine peut-être auroient été des sots.

PHILAMINTE.

Que ce discours grossier terriblement assomme!
Et quelle indignité, pour ce qui s'appelle homme,
D'être baissé sans cesse aux soins matériels,
Au lieu de se hausser vers les spirituels!
Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
D'un prix à mériter seulement qu'on y pense?
Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin?

CHRYSALE.

Oui, mon corps est moi-même, et j'en veux prendre soi
Guenille, si l'on veut; ma guenille m'est chère.

BÉLISE.

Le corps avec l'esprit fait figure, mon frère;
Mais, si vous en croyez tout le monde savant,
L'esprit doit sur le corps prendre le pas devant;
Et notre plus grand soin, notre première instance,
Doit être à le nourrir du suc de la science.

CHRYSALE.

Ma foi, si vous songez à nourrir votre esprit,
C'est de viande bien creuse, à ce que chacun dit;
Et vous n'avez nul soin, nulle sollicitude,
Pour...

PHILAMINTE.

Ah! *sollicitude* à mon oreille est rude;

ıut[1] étrangement son ancienneté.

BÉLISE.

st vrai que le mot est bien collet monté.

CHRYSALE.

ılez-vous que je dise? il faut qu'enfin j'éclate,
je lève le masque, et décharge ma rate :
folles on vous traite, et j'ai fort sur le cœur..

PHILAMINTE.

ıment donc?

CHRYSALE, à Bélise.

C'est à vous que je parle, ma sœur.
noindre solécisme en parlant vous irrite;
vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
livres éternels ne me contentent pas;
ıors un gros Plutarque à mettre mes rabats.
devriez brûler tout ce meuble inutile,
ıisser la science aux docteurs de la ville;
ɜr, pour faire bien, du grenier de céans,
longue lunette à faire peur aux gens,
ɜnt brimborions dont l'aspect importune;
oint aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
ɔus mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
ıous voyons aller tout sens dessus dessous.
ɜst pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
ıne femme étudie et sache tant de choses.
ner aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
e aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
égler la dépense avec économie,
être son étude et sa philosophie.
pères, sur ce point, étoient gens bien sensés,
disoient qu'une femme en sait toujours assez
nd la capacité de son esprit se hausse
ınnoître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

ıt non il *pue*, comme le portent à tort les éditions modernes.
présent se dérive de la forme *puir*, qui est la primitive; *puer* est moderne.
ıt *puir* que sentir bon. » (Montaigne.)
ıer ou *puïr*, verbe neutre. « On ne conjugue point *je pue*, ni *je puis*, ne il semble qu on devroit conjuguer; mais *je pus*, *tu pus*, *il put*.. » (Trévoux.)
évoux prouve qu'en 1740 la forme moderne n'avait pas encore supplanté ienne complétement, et que *puïr* subsistait toujours dans le présent de l'in-if. A plus forte raison, en 1672, Molière ne pouvait-il écrire, comme le met-certaines éditions : « Il *pue* étrangement... » (F. Génin.)

Les leurs ne lisoient point, mais elles vivoient bien;
Leurs ménages étoient tout leur docte entretien;
Et leurs livres, un dé, du fil et des aiguilles,
Dont elles travailloient au trousseau de leurs filles[1].
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs :
Elles veulent écrire, et devenir auteurs.
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde :
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir.
On y sait comme vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire;
Et, dans ce vain savoir, qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire.
Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison...!
L'un me brûle mon rôt, en lisant quelque histoire;
L'autre rêve à des vers, quand je demande à boire :
Enfin, je vois par eux votre exemple suivi,
Et j'ai des serviteurs, et ne suis point servi.
Une pauvre servante au moins m'étoit restée,
Qui de ce mauvais air n'étoit point infectée;
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas.
Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse;
Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse.
Je n'aime point céans tous vos gens à latin,
Et principalement ce monsieur Trissotin :
C'est lui qui, dans des vers, vous a tympanisées;
Tous les propos qu'il tient sont des billevesées.
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé;
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.

[1] Le mot est historique, et Molière l'a emprunté à *Montaigne* : « A l'adventure, nous et la theologie ne requerons pas beaucoup de science aux femmes : et François, duc de Bretagne, fils de Jean V, comme on lui parla de son mariage avec Isabeau, fille d'Escosse, et qu'on lui adjousta qu'elle avoit esté nourrie simplement et sans aulcune instruction de lettres, respondit « qu'il l'en aimoit » mieulx, et qu'une femme estoit assez sçavante quand elle sçavoit mettre diffe» rence entre la chemise et le pourpoinct de son mary. » (*Essais*, livre I, chap. XIV. Voyez aussi *Chevræana*, tome I, page 192, et les *Annales* de Bouchet.)

PHILAMINTE.

uelle bassesse, ô ciel! et d'ame et de langage!

BÉLISE.

st-il de petits corps un plus lourd assemblage,
n esprit composé d'atomes plus bourgeois?
t de ce même sang se peut-il que je sois?
me veux mal de mort d'être de votre race;
t, de confusion, j'abandonne la place.

SCENE VIII. — PHILAMINTE, CHRYSALE.

PHILAMINTE.

rez-vous à lâcher encore quelque trait?

CHRYSALE.

oi? Non. Ne parlons plus de querelle; c'est fait.
scourons d'autre affaire. A votre fille aînée
n voit quelque dégoût pour les nœuds d'hyménée;
est une philosophe enfin, je n'en dis rien;
le est bien gouvernée, et vous faites fort bien :
ais de tout autre humeur se trouve sa cadette;
je crois qu'il est bon de pourvoir Henriette,
choisir un mari...

PHILAMINTE.

C'est à quoi j'ai songé,
je veux vous ouvrir l'intention que j'ai.
monsieur Trissotin, dont on nous fait un crime,
qui n'a pas l'honneur d'être dans votre estime,
st celui que je prends pour l'époux qu'il lui faut;
t je sais mieux que vous juger de ce qu'il vaut.
a contestation est ici superflue;
t de tout point chez moi l'affaire est résolue.
u moins ne dites mot du choix de cet époux;
veux à votre fille en parler avant vous.
ai des raisons à faire approuver ma conduite,
t je connoîtrai bien si vous l'aurez instruite.

SCÈNE IX. — ARISTE, CHRYSALE.

ARISTE.

é bien! la femme sort, mon frère, et je vois bien
ue vous venez d'avoir ensemble un entretien.

ARISTE.

ıison est fort belle, et c'est faire un grand pas.
-vous su du moins lui proposer Clitandre?

CHRYSALE.

car, comme j'ai vu qu'on parloit d'autre gendre,
ru qu'il étoit mieux de ne m'avancer point.

ARISTE.

s, votre prudence est rare au dernier point.
z-vous point de honte, avec votre mollesse?
peut-il qu'un homme ait assez de foiblesse
laisser à sa femme un pouvoir absolu,
oser attaquer ce qu'elle a résolu?

CHRYSALE.

Dieu! vous en parlez, mon frère, bien à l'aise,
us ne savez pas comme le bruit me pèse.
e fort le repos, la paix et la douceur,
a femme est terrible avecque son humeur;
om de philosophe elle fait grand mystère[1] :
elle n'en est pas pour cela moins colère;
morale, faite à mépriser le bien,
'aigreur de sa bile opère comme rien.
peu que l'on s'oppose à ce que veut sa tête,
n a pour huit jours d'effroyable tempête.
me fait trembler dès qu'elle prend son ton;
sais où me mettre, et c'est un vrai dragon;
pendant, avec toute sa diablerie,
t que je l'appelle et mon cœur et ma mie[2].

ARISTE.

, c'est se moquer. Votre femme, entre nous,
ar vos lâchetés, souveraine sur vous.
ouvoir n'est fondé que sur votre foiblesse;
de vous qu'elle prend le titre de maîtresse;
même à ses hauteurs vous vous abandonnez,
us faites mener en bête par le nez.
vous ne pouvez pas, voyant comme on vous nomme,
résoudre une fois à vouloir être un homme,

s le sens de *grand embarras*.
tation de Plaute. Dans la *Casina*, acte II, scène II, Stalinon dit, en
ant sa femme : « Je la vois là avec son air renfrogné et maussade; il me
ırtant aborder tendrement cette furie. Ma petite femme, ma mignonne,
-tu là?» (Aimé Martin.)

A faire condescendre une femme à vos vœux,
Et prendre assez de cœur pour dire un Je le veux!
Vous laisserez, sans honte, immoler votre fille
Aux folles visions qui tiennent la famille,
Et de tout votre bien revêtir un nigaud,
Pour six mots de latin qu'il leur fait sonner haut;
Un pédant qu'à tous coups votre femme apostrophe
Du nom de bel esprit et de grand philosophe,
D'homme qu'en vers galants jamais on n'égala,
Et qui n'est, comme on sait, rien moins que tout cela!
Allez, encore un coup, c'est une moquerie;
Et votre lâcheté mérite qu'on en rie.

CHRYSALE.

Oui, vous avez raison, et je vois que j'ai tort.
Allons, il faut enfin montrer un cœur plus fort.
Mon frère!

ARISTE.

C'est bien dit.

CHRYSALE.

C'est une chose infame
Que d'être si soumis au pouvoir d'une femme.

ARISTE.

Fort bien.

CHRYSALE.

De ma douceur elle a trop profité.

ARISTE.

Il est vrai.

CHRYSALE.

Trop joui de ma facilité.

ARISTE.

Sans doute.

CHRYSALE.

Et je lui veux faire aujourd'hui connoître
Que ma fille est ma fille, et que j'en suis le maître,
Pour lui prendre un mari qui soit selon mes vœux.

ARISTE.

Vous voilà raisonnable, et comme je vous veux.

CHRYSALE.

Vous êtes pour Clitandre, et savez sa demeure;
Faites-le-moi venir, mon frère, tout à l'heure.

ARISTE.

›urs tout de ce pas.

CHRYSALE.

C'est souffrir trop longtemps,
m'en vais être homme à la barbe des gens.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

—

:ÈNE I. — PHILAMINTE, ARMANDE, BÉLISE, TRISSOTIN, LÉPINE.

PHILAMINTE.

mettons-nous ici pour écouter à l'aise
vers, que mot à mot il est besoin qu'on pèse.

ARMANDE.

rûle de les voir.

BÉLISE.

Et l'on s'en meurt chez nous

PHILAMINTE, à Trissotin.

ont charmes pour moi que ce qui part de vous.

ARMANDE.

n'est une douceur à nulle autre pareille.

BÉLISE.

ont repas friands qu'on donne à mon oreille.

PHILAMINTE.

'aites point languir de si pressants desirs.

ARMANDE.

·chez

BÉLISE.

Faites tôt, et hâtez nos plaisirs.

PHILAMINTE.

›tre impatience offrez votre épigramme.

TRISSOTIN, à Philaminte.

s! c'est un enfant tout nouveau-né, madame;

Son sort assurément a lieu de vous toucher,
Et c'est dans votre cour que j'en viens d'accoucher.

PHILAMINTE.

Pour me le rendre cher, il suffit de son père.

TRISSOTIN.

Votre approbation lui peut servir de mère.

BÉLISE.

Qu'il a d'esprit!

SCÈNE II. — HENRIETTE, PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, TRISSOTIN, LÉPINE.

PHILAMINTE, à Henriette, qui veut se retirer.

Holà! pourquoi donc fuyez-vous?

HENRIETTE.

C'est de peur de troubler un entretien si doux.

PHILAMINTE.

Approchez, et venez, de toutes vos oreilles,
Prendre part au plaisir d'entendre des merveilles.

HENRIETTE.

Je sais peu les beautés de tout ce qu'on écrit,
Et ce n'est pas mon fait que les choses d'esprit.

PHILAMINTE.

Il n'importe : aussi bien ai-je à vous dire ensuite
Un secret dont il faut que vous soyez instruite.

TRISSOTIN, à Henriette.

Les sciences n'ont rien qui vous puisse enflammer,
Et vous ne vous piquez que de savoir charmer.

HENRIETTE.

Aussi peu l'un que l'autre; et je n'ai nulle envie...

BÉLISE.

Ah! songeons à l'enfant nouveau-né, je vous prie.

PHILAMINTE, à Lépine.

Allons, petit garçon, vite de quoi s'asseoir.

(Lépine se laisse tomber.)

Voyez l'impertinent! Est-ce que l'on doit choir,
Après avoir appris l'équilibre des choses?

BÉLISE.

De ta chute, ignorant, ne vois-tu pas les causes,
Et qu'elle vient d'avoir, du point fixe, écarté
Ce que nous appelons centre de gravité?

LÉPINE.

ɜuis aperçu, madame, etant par terre

PHILAMINTE, à Lépine, qui sort

ɩud!

TRISSOTIN.

Bien lui prend de n'être pas de verre

ARMANDE.

esprit partout!

BÉLISE.

Cela ne tarit pas.

(Ils s'asseyent.)

PHILAMINTE.

ɩus promptement votre aimable repas

TRISSOTIN.

e grande faim qu'à mes yeux on expose,
eul de huit vers me semble peu de chose;
ɜe qu'ici je ne ferai pas mal
ɜ à l'épigramme, ou bien au madrigal,
d'un sonnet qui, chez une princesse,
our avoir quelque délicatesse.
ɩel attique assaisonné partout,
ɜ trouverez, je crois, d'assez bon goût.

ARMANDE.

ɜn doute point.

PHILAMINTE.

Donnons vite audience.

E, interrompant Trissotin chaque fois qu'il se dispose à lire.

aise mon cœur tressaillir par avance.
poésie avec entêtement,
t quand les vers sont tournés galamment.

PHILAMINTE.

arlons toujours, il ne pourra rien dire.

TRISSOTIN.

BÉLISE, à Henriette.

nce, ma nièce.

ARMANDE.

Ah! laissez-le donc lire.

TRISSOTIN

Sonnet à la princesse URANIE, *sur sa fièvre* [1].

Votre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.

BÉLISE.

Ah! le joli début!

ARMANDE.

Qu'il a le tour galant!

PHILAMINTE.

Lui seul des vers aisés possède le talent.

ARMANDE.

A *prudence endormie* il faut rendre les armes.

BÉLISE.

Loger son ennemie est pour moi plein de charmes.

PHILAMINTE.

J'aime *superbement* et *magnifiquement;*
Ces deux adverbes joints font admirablement.

BÉLISE.

Prêtons l'oreille au reste.

TRISOSTIN.

Votre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement

[1] Le sonnet se trouve dans les *Œuvres galantes en prose et en vers de M. Cotin*, chez Étienne Loison, Paris, 1663. Il est intitulé *Sonnet à mademoiselle de Longueville, à présent duchesse de Nemours, sur sa fièvre quarte.* — Ce fut Boileau qui fournit l'idée de la scène entre Trissotin et Vadius. On a blâmé Molière d'avoir ainsi mis sur la scène un ecclésiastique de soixante ans. M. Aimé Martin, à propos de cette critique, dit avec raison que, comme première excuse, Molière avait été attaqué le premier, qu'il n'a fait que se défendre : « Il se venge, dit le commentateur que nous venons de citer, du méchant poëte, mais il ne dit rien ni de l'ecclésiastique ni du prédicateur ; il fait plus, il sépare si bien le poëte de l'homme privé, que les contemporains ne peuvent les confondre ; car ce qu'il y a de vil dans le personnage de Trissotin (sa cupidité, sa persévérance à vouloir épouser Henriette) ne pouvoit convenir à un ecclésiastique de soixante ans. Ainsi Molière ne diffame pas la vie de Cotin, il joue ses ridicules. La punition qu'il lui impose est d'ailleurs aussi spirituelle que singulière ; c'est d'être admiré par les précieuses, c'est de s'entendre répéter en public les éloges que ces dames lui donnaient tous les jours en particulier.

Cotin, du reste, méritait bien les sarcasmes de Molière ; car il était difficile de pousser plus loin le pédantisme et la vanité. En faisant allusion à son prénom de Charles, il disait : « Mon chiffre, c'est deux CC entrelacés, qui, retournés et joints ensemble, forment un cercle; cela veut dire un peu mystiquement que mes œuvres rempliront le rond de la terre quand elles seront toutes reliées ensemble; car mes *Énigmes* ont été traduites en italien et en espagnol, et mon *Cantique des Cantiques* envoye par toute la terre, etc. »

Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.

ARMANDE.

endormie!

BÉLISE.

, *ennemie!*

PHILAMINTE.

ent et *magnifiquement!*

TRISSOTIN.

Faites-la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement,
Où cette ingrate insolemment
Attaque votre belle vie.

BÉLISE.

loux! laissez-moi, de grace, respirer.

ARMANDE.

ous, s'il vous plaît, le loisir d'admirer.

PHILAMINTE.

t, à ces vers, jusques au fond de l'ame,
ne sais quoi qui fait que l'on se pâme.

ARMANDE.

Faites-la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement.

appartement est là joliment dit!
métaphore est mise avec esprit!

PHILAMINTE.

Faites-la sortir, quoi qu'on die,

:e *quoi qu'on die* est d'un goût admirable!
ion sentiment, un endroit impayable.

ARMANDE.

u'on die aussi mon cœur est amoureux.

BÉLISE.

votre avis, *quoi qu'on die* est heureux.

ARMANDE.

is l'avoir fait.

BÉLISE.

Il vaut toute une pièce.

PHILAMINTE.

mprend-on bien, comme moi, la finesse?

ARMANDE ET BÉLISE.

PHILAMINTE.

Faites-la sortir, quoi qu'on die

Que de la fièvre on prenne ici les intérêts,
N'ayez aucun égard, moquez-vous des caquets

Faites-la sortir, quoi qu'on die,
Quoi qu'on die, quoi qu'on die.

Ce *quoi qu'on die* en dit beaucoup plus qu'il ne semble
Je ne sais pas, pour moi, si chacun me ressemble;
Mais j'entends là-dessous un million de mots.

BÉLISE.

Il est vrai qu'il dit plus de choses qu'il n'est gros.

PHILAMINTE, à Trissotin.

Mais quand vous avez fait ce charmant *quoi qu'on die,*
Avez-vous compris, vous, toute son énergie?
Songiez-vous bien vous-même à tout ce qu'il nous dit?
Et pensiez-vous alors y mettre tant d'esprit?

TRISSOTIN

Hai! hai!

ARMANDE.

J'ai fort aussi l'*ingrate* dans la tête,
Cette ingrate de fièvre, injuste, malhonnête,
Qui traite mal les gens qui la logent chez eux.

PHILAMINTE.

Enfin les quatrains sont admirables tous deux.
Venons-en promptement aux tiercets, je vous prie.

ARMANDE.

Ah! s'il vous plaît, encore une fois *quoi qu'on die.*

TRISSOTIN.

Faites-la sortir, quoi qu'on die,

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE.

Quoi qu'on die!

TRISSOTIN.

De votre riche appartement,

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE.

Riche appartement!

TRISSOTIN.

Où cette ingrate insolemment

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE.

Cette *ingrate* de fièvre!

TRISSOTIN.

Attaque votre belle vie.

PHILAMINTE.

belle vie!

ARMANDE ET BÉLISE.

TRISSOTIN.

Quoi! sans respecter votre rang,
Elle se prend à votre sang,

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE.

TRISSOTIN.

Et nuit et jour vous fait outrage!
Si vous la conduisez aux bains,
Sans la marchander davantage,
Noyez-la de vos propres mains.

PHILAMINTE.

n peut plus.

BÉLISE.

On pâme.

ARMANDE.

On se meurt de plaisir.

PHILAMINTE.

e doux frissons vous vous sentez saisir.

ARMANDE.

Si vous la conduisez aux bains,

BÉLISE.

Sans la marchander davantage,

PHILAMINTE.

Noyez-la de vos propres mains.

propres mains, là, noyez-la dans les bains.

ARMANDE.

pas dans vos vers rencontre un trait charmant.

BÉLISE.

on s'y promène avec ravissement.

PHILAMINTE.

sauroit marcher que sur de belles choses.

ARMANDE.

petits chemins tout parsemés de roses.

TRISSOTIN.

Le sonnet donc vous semble...

PHILAMINTE.

Admirable, nouveau :
Et personne jamais n'a rien fait de si beau.

BÉLISE, à Henriette.

Quoi ! sans émotion pendant cette lecture !
Vous faites là, ma nièce, une étrange figure !

HENRIETTE.

Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut,
Ma tante ; et bel esprit, il ne l'est pas qui veut.

TRISSOTIN.

Peut-être que mes vers importunent madame.

HENRIETTE.

Point. Je n'écoute pas.

PHILAMINTE.

Ah ! voyons l'épigramme.

TRISSOTIN.

Sur un carrosse de couleur amarante donné à une dame de ses amies.

PHILAMINTE.

Ses titres ont toujours quelque chose de rare.

ARMANDE.

A cent beaux traits d'esprit leur nouveauté prépare.

TRISSOTIN.

L'amour si chèrement m'a vendu son lien [1],

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE.

Ah !

TRISSOTIN.

Qu'il m'en coûte déja la moitié de mon bien ;
Et quand tu vois ce beau carrosse,
Où tant d'or se relève en bosse,
Qu'il étonne tout le pays,
Et fait pompeusement triompher ma Laïs...

PHILAMINTE.

Ah ! *ma Laïs !* voilà de l'érudition.

BÉLISE.

L'enveloppe est jolie, et vaut un million.

[1] Cette épigramme se trouve également dans les œuvres de Cotin ; elle por ce titre : *Madrigal sur un carrosse de couleur amarante, acheté pour une dam* (Voyez *Œuvres galantes* de Cotin, seconde édition, 1665, t. II, p. 564.)

TRISSOTIN.

Et quand tu vois ce beau carrosse,
Où tant d'or se relève en bosse,
Qu'il étonne tout le pays,
Et fait pompeusement triompher ma Laïs,
Ne dis plus qu'il est amarante,
Dis plutôt qu'il est de ma rente.

ARMANDE.

oh! celui-là ne s'attend point du tout.

PHILAMINTE.

ue lui qui puisse écrire de ce goût.

BÉLISE.

Ne dis plus qu'il est amarante,
Dis plutôt qu'il est de ma rente.

i se décline, *ma rente, de ma rente, à ma rente.*

PHILAMINTE.

s, du moment que je vous ai connu,
otre sujet, j'eus l'esprit prévenu;
mire partout vos vers et votre prose.

TRISSOTIN, à Philaminte.

'ouliez de vous nous montrer quelque chose,
tour aussi nous pourrions admirer.

PHILAMINTE.

ıen fait en vers; mais j'ai lieu d'espérer
ɔurrai bientôt vous montrer, en amie,
pitres du plan de notre académie.
est au projet simplement arrêté,
ə sa République il a fait le traité;
effet entier je veux pousser l'idée
sur le papier en prose accommodée.
ı, je me sens un étrange dépit
ıue l'on nous fait du côté de l'esprit;
ıx nous venger, toutes tant que nous sommes,
indigne classe où nous rangent les hommes,
ır nos talents à des futilités,
fermer la porte aux sublimes clartés.

ARMANDE.

'e à notre sexe une trop grande offense,
ıdre l'effort de notre intelligence
er d'une jupe, ou de l'air d'un manteau,
ıeautés d'un point, ou d'un brocart nouveau.

BÉLISE.

Il faut se relever de ce honteux partage,
Et mettre hautement notre esprit hors de page.

TRISSOTIN.

Pour les dames on sait mon respect en tous lieux;
Et, si je rends hommage aux brillants de leurs yeux,
De leur esprit aussi j'honore les lumières.

PHILAMINTE.

Le sexe aussi vous rend justice en ces matières;
Mais nous voulons montrer à de certains esprits,
Dont l'orgueilleux savoir nous traite avec mépris,
Que de science aussi les femmes sont meublées;
Qu'on peut faire, comme eux, de doctes assemblées,
Conduites en cela par des ordres meilleurs;
Qu'on y veut réunir ce qu'on sépare ailleurs,
Mêler le beau langage et les hautes sciences,
Découvrir la nature en mille expériences;
Et, sur les questions qu'on pourra proposer,
Faire entrer chaque secte, et n'en point épouser.

TRISSOTIN.

Je m'attache pour l'ordre au péripatétisme.

PHILAMINTE.

Pour les abstractions, j'aime le platonisme.

ARMANDE.

Épicure me plait, et ses dogmes sont forts.

BÉLISE.

Je m'accommode assez, pour moi, des petits corps;
Mais le vide à souffrir me semble difficile,
Et je goûte bien mieux la matière subtile.

TRISSOTIN.

Descartes, pour l'aimant, donne fort dans mon sens.

ARMANDE.

J'aime ses tourbillons.

PHILAMINTE.

Moi, ses mondes tombants.

ARMANDE.

Il me tarde de voir notre assemblée ouverte,
Et de nous signaler par quelque découverte.

TRISSOTIN.

On en attend beaucoup de vos vives clartés;
Et pour vous la nature a peu d'obscurités.

PHILAMINTE.

' moi, sans me flatter, j'en ai déja fait une;
ai vu clairement des hommes dans la lune.

BÉLISE.

'ai point encor vu d'hommes, comme je crois;
j'ai vu des clochers tout comme je vous vois[1]

ARMANDE.

; approfondirons, ainsi que la physique,
nmaire, histoire, vers, morale, et politique.

PHILAMINTE.

norale a des traits dont mon cœur est épris,
'étoit autrefois l'amour des grands esprits;
aux stoïciens je donne l'avantage,
; ne trouve rien de si beau que leur sage.

ARMANDE.

' la langue, on verra dans peu nos règlements,
ous y prétendons faire des remuements[2].
une antipathie, ou juste, ou naturelle,
; avons pris chacune une haine mortelle
' un nombre de mots, soit ou verbes, ou noms,
mutuellement nous nous abandonnons :
re eux nous préparons de mortelles sentences,
ous devons ouvrir nos doctes conférences
les proscriptions de tous ces mots divers,
: nous voulons purger et la prose et les vers[3].

PHILAMINTE.

le plus beau projet de notre académie,
entreprise noble, et dont je suis ravie,
lessein plein de gloire, et qui sera vanté
; tous les beaux esprits de la postérité,

ui pourrait ne pas se rappeler ici l'anecdote racontée par Helvétius, d'un t d'une femme galante qui, ayant ouï dire que la lune était habitée, tâ-nt, le télescope en main, d'en reconnaître les habitants? *Je vois deux s qui s'inclinent l'une vers l'autre*, dit la dame. — *Que dites-vous?* s'écria é; *ce sont les deux clochers d'une cathédrale.* (Auger.)

es précieuses s'assemblaient, en effet, pour disserter sur le langage, et ad-e ou rejeter les expressions et les locutions nouvelles. Nous leur devons ultitude de phrases très-énergiques, et jusqu'à l'orthographe adoptée par ire. (Aimé Martin.)

lusieurs académiciens avaient conçu le projet de bannir de la langue les les plus utiles, comme *car*, *encore*, *néanmoins*, *pourquoi*, etc. Molière fait on à ce ridicule projet, dont Saint-Évremond et Ménage s'étaient déjà és.

PHILAMINTE.

: on va dans peu vous les faire savoir.

V. — TRISSOTIN, VADIUS, PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, HENRIETTE.

TRISSOTIN, présentant Vadius.

homme qui meurt du desir de vous voir;
ıs le produisant, je ne crains point le blâme
' admis chez vous un profane, madame.
tenir son coin parmi de beaux esprits.

PHILAMINTE.

in qui le présente en dit assez le prix.

TRISSOTIN.

s vieux auteurs la pleine intelligence,
du grec, madame, autant qu'homme de France[1].

PHILAMINTE, à Bélise.

c, ô ciel! du grec! Il sait du grec, ma sœur!

BÉLISE, à Armande.

a nièce, du grec!

ARMANDE.

Du grec! quelle douceur!

PHILAMINTE.

monsieur sait du grec? Ah! permettez, de grace,
our l'amour du grec, monsieur, on vous embrasse.

(Vadius embrasse aussi Bélise et Armande.)

HENRIETTE, à Vadius, qui veut aussi l'embrasser.

z-moi, monsieur, je n'entends pas le grec.

(Ils s'asseyent.)

PHILAMINTE.

ur les livres grecs un merveilleux respect.

VADIUS.

ns d'être fâcheux par l'ardeur qui m'engage
rendre aujourd'hui, madame, mon hommage;
ırai pu troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE.

ur, avec du grec on ne peut gâter rien.

ıge, que Molière joue ici sous le nom de Vadius, savait en effet le grec
u'homme de France. Son humeur aigre et pédantesque, son caractère
tueux, lui firent beaucoup d'ennemis; il se croyait le droit de tout juger
ier ressort; et peut-être Molière ne l'a-t-il mis en scène que pour se
e quelques-uns de ses jugements. (Aimé Martin.)

TRISSOTIN.

Au reste, il fait merveille en vers ainsi qu'en prose,
Et pourroit, s'il vouloit, vous montrer quelque chose.

VADIUS.

Le défaut des auteurs, dans leurs productions,
C'est d'en tyranniser les conversations,
D'être au Palais, au Cours, aux ruelles, aux tables,
De leurs vers fatigants lecteurs infatigables.
Pour moi, je ne vois rien de plus sot, à mon sens,
Qu'un auteur qui partout va gueuser des encens,
Qui, des premiers venus saisissant les oreilles,
En fait le plus souvent le martyr de ses veilles.
On ne m'a jamais vu ce fol entêtement;
Et d'un Grec, là-dessus, je suis le sentiment,
Qui, par un dogme exprès, défend à tous ses sages
L'indigne empressement de lire leurs ouvrages.
Voici de petits vers pour de jeunes amants,
Sur quoi je voudrois bien avoir vos sentiments.

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS.

Les Graces et Vénus règnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre, et le beau choix des mots.

VADIUS.

On voit partout chez vous l'*ithos* et le *pathos*.

TRISSOTIN.

Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile.

VADIUS.

Vos odes ont un air noble, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace après vous[1].

TRISSOTIN.

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes?

VADIUS.

Peut-on rien voir d'égal aux sonnets que vous faites?

[1] Ici Molière met en action un passage fort piquant de l'*Éloge de la Folie* : « Rien au monde n'est si plaisant que de voir des ânes s'entre-gratter, soit par » des vers, soit par des éloges qu'ils s'adressent sans pudeur. Vous surpassez » Alcée, dit l'un ; et vous Callinique, dit l'autre : vous éclipsez l'orateur romain ; » et vous, vous effacez le divin Platon. »

TRISSOTIN.

en qui soit plus charmant que vos petits rondeaux?

VADIUS.

en de si plein d'esprit que tous vos madrigaux?

TRISSOTIN.

ıx ballades surtout vous êtes admirable.

VADIUS.

dans les bouts-rimés je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.

la France pouvoit connoître votre prix,

VADIUS.

le siècle rendoit justice aux beaux esprits,

TRISSOTIN.

carrosse doré vous iriez par les rues.

VADIUS.

verroit le public vous dresser des statues.

(A Trissotin.)

m! C'est une ballade, et je veux que tout net
us m'en...

TRISSOTIN, à Vadius.

Avez-vous vu certain petit sonnet
r la fièvre qui tient la princesse Uranie?

VADIUS.

i ; hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN.

us en savez l'auteur?

VADIUS.

Non ; mais je sais fort bien
'à ne le point flatter, son sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

aucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

la n'empêche pas qu'il ne soit misérable
, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

TRISSOTIN.

sais que là-dessus je n'en suis point du tout
t que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS.

e préserve le ciel d'en faire de semblables!

TRISSOTIN.

e soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur;

TRISSOTIN.

ez, fripier d'écrits, impudent plagiaire.

VADIUS.

ez, cuistre...

PHILAMINTE.

Eh! messieurs, que prétendez-vous faire?

TRISSOTIN, à Vadius.

, va restituer tous les honteux larcins
ie réclament sur toi les Grecs et les Latins[1].

VADIUS.

, va-t'en faire amende honorable au Parnasse
avoir fait à tes vers estropier Horace.

TRISSOTIN.

uviens-toi de ton livre, et de son peu de bruit.

VADIUS.

toi, de ton libraire à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN.

a gloire est établie; en vain tu la déchires.

VADIUS.

ui, oui, je te renvoie à l'auteur des *Satires*.

TRISSOTIN.

t'y renvoie aussi.

VADIUS.

J'ai le contentement
l'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
me donne en passant une atteinte légère[2]
rmi plusieurs auteurs qu'au Palais on révère;
ais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,
l'on t'y voit partout être en butte à ses traits.

TRISSOTIN.

est par là que j'y tiens un rang plus honorable.

'ils ne servent qu'à envelopper des marchandises. » C'est ainsi qu'on dit *ête des halles*. (F. Génin.)

[1] Ce trait porte juste sur Ménage, à qui ses nombreux plagiats avaient seuls fait e célébrité. Le poëte Linière disait qu'il fallait le conduire au pied du Parse, et le marquer sur l'épaule.

[2] Boileau, en effet, n'a parlé qu'une seule fois de Ménage, et ne lui a porté une *atteinte légère* :

Chapelain veut rimer, et c'est là sa folie :
Mais bien que ses durs vers, d'épithètes enflés,
Soient des moindres grimauds chez Ménage sifflés, etc.

Ces vers de la quatrième satire font allusion à la coterie littéraire qui s'assemblait chez Ménage. (Aimé Martin.)

ıve fort bien, ma mère, d'être bête;
mieux n'avoir que de communs propos,
ȝ tourmenter pour dire de beaux mots.

PHILAMINTE.

j'y suis blessée, et ce n'est pas mon compte
· dans mon sang une pareille honte.
du visage est un frêle ornement,
passagère, un éclat d'un moment,
ȝt attaché qu'à la simple épiderme;
de l'esprit est inhérente et ferme.
herché longtemps un biais de vous donner
que les ans ne peuvent moissonner,
ıtrer chez vous le desir des sciences,
ısinuer les belles connoissances;
ée enfin où mes vœux ont souscrit,
ıcher à vous un homme plein d'esprit.
[rissotin.)
ıme est monsieur, que je vous détermine [1]
nme l'époux que mon choix vous destine.

HENRIETTE.

nère?

PHILAMINTE.

Oui, vous. Faites la sotte un peu.

BÉLISE, à Trissotin.

ıtends; vos yeux demandent mon aveu
ger ailleurs un cœur que je possède.
e veux bien. A ce nœud je vous cède;
ymen qui fait votre établissement.

TRISSOTIN, à Henriette.

que vous dire en mon ravissement,
et cet hymen, dont je vois qu'on m'honore,

HENRIETTE.

au! monsieur; il n'est pas fait encore:
ressez pas tant.

PHILAMINTE.

Comme vous répondez!
ȝ bien que si...? Suffit. Vous m'entendez.
tin.)
ıdra sage. Allons, laissons-la faire.

[1] ·e : que je vous ordonne de regarder comme, etc.

mère et vous ne soyez pas d'accord;
n autre époux...

CHRYSALE.

Taisez-vous, péronnelle;
osopher tout le soûl avec elle,
actions ne vous mêlez en rien.
na pensée, et l'avertissez bien
vienne pas m'échauffer les oreilles :
e.

IX. — CHRYSALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

ARISTE.

Fort bien. Vous faites des merveilles.

CLITANDRE.

sport! quelle joie! Ah! que mon sort est doux!

CHRYSALE, à Clitandre.

:enez sa main, et passez devant nous,
lans sa chambre. Ah! les douces caresses!
ste.)
on cœur s'émeut à toutes ces tendresses,
illardit tout à fait mes vieux jours;
ressouviens de mes jeunes amours.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — PHILAMINTE, ARMANDE.

ARMANDE.

n'a retenu son esprit en balance;
vanité de son obéissance;
, pour se livrer, à peine devant moi
nné le temps d'en recevoir la loi,
it suivre moins les volontés d'un père
r de braver les ordres d'une mère.

PHILAMINTE.

Je lui montrerai bien aux lois de qui des deux
Les droits de la raison soumettent tous ses vœux,
Et qui doit gouverner, ou sa mère ou son père,
Ou l'esprit ou le corps, la forme ou la matière.

ARMANDE.

On vous en devoit bien, au moins, un compliment;
Et ce petit monsieur en use étrangement
De vouloir, malgré vous, devenir votre gendre.

PHILAMINTE.

Il n'en est pas encore où son cœur peut prétendre.
Je le trouvois bien fait, et j'aimois vos amours;
Mais, dans ses procédés, il m'a déplu toujours.
Il sait que, Dieu merci, je me mêle d'écrire;
Et jamais il ne m'a prié de lui rien lire.

SCÈNE II. — CLITANDRE, entrant doucement, et écoutant sans montrer; ARMANDE, PHILAMINTE.

ARMANDE.

Je ne souffrirois point, si j'étois que de vous,
Que jamais d'Henriette il pût être l'époux.
On me feroit grand tort d'avoir quelque pensée
Que là-dessus je parle en fille intéressée;
Et que le lâche tour que l'on voit qu'il me fait
Jette au fond de mon cœur quelque dépit secret.
Contre de pareils coups l'ame se fortifie
Du solide secours de la philosophie,
Et par elle on se peut mettre au-dessus de tout;
Mais vous traiter ainsi, c'est vous pousser à bout.
Il est de votre honneur d'être à ses vœux contraire;
Et c'est un homme enfin qui ne doit point vous plaire.
Jamais je n'ai connu, discourant entre nous,
Qu'il eût au fond du cœur de l'estime pour vous.

PHILAMINTE.

Petit sot!

ARMANDE.

Quelque bruit que votre gloire fasse,
Toujours à vous louer il a paru de glace.

PHILAMINTE.

Le brutal!

ARMANDE.

Et vingt fois, comme ouvrages nouveaux,
lu des vers de vous qu'il n'a point trouvés beaux.

PHILAMINTE.

ıpertinent!

ARMANDE.

Souvent nous en étions aux prises;
ous ne croiriez point de combien de sottises...

CLITANDRE, à Armande.

doucement, de grace. Un peu de charité,
ıme, ou, tout au moins, un peu d'honnêteté.
. mal vous ai-je fait? et quelle est mon offense,
: armer contre moi toute votre éloquence,
: vouloir me détruire, et prendre tant de soin
ne rendre odieux aux gens dont j'ai besoin?
ez, dites, d'où vient ce courroux effroyable?
eux bien que madame en soit juge équitable.

ARMANDE.

avois le courroux dont on veut m'accuser,
rouverois assez de quoi l'autoriser.
s en seriez trop digne; et les premières flammes
ablissent des droits si sacrés sur les ames,
l faut perdre fortune, et renoncer au jour,
ôt que de brûler des feux d'un autre amour.
changement de vœux nulle horreur ne s'égale;
out cœur infidèle est un monstre en morale.

CLITANDRE.

elez-vous, madame, une infidélité
ue m'a de votre ame ordonné la fierté?
ıe fais qu'obéir aux lois qu'elle m'impose;
si je vous offense, elle seule en est cause.
charmes ont d'abord possédé tout mon cœur.
brûlé deux ans d'une constante ardeur;
est soins empressés, devoirs, respects, services,
t il ne vous ait fait d'amoureux sacrifices.
s mes feux, tous mes soins ne peuvent rien sur vous
ous trouve contraire à mes vœux les plus doux:
ue vous refusez, je l'offre au choix d'une autre.
ez. Est-ce, madame, ou ma faute, ou la vôtre?
cœur court-il au change, ou si vous l'y poussez?
ce moi qui vous quitte, ou vous qui me chassez?

ARMANDE.

Appelez-vous, monsieur, être à vos vœux contraire,
Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire,
Et vouloir les réduire à cette pureté
Où du parfait amour consiste la beauté?
Vous ne sauriez pour moi tenir votre pensée
Du commerce des sens nette et débarrassée;
Et vous ne goûtez point, dans ses plus doux appas,
Cette union des cœurs, où les corps n'entrent pas.
Vous ne pouvez aimer que d'une amour grossière,
Qu'avec tout l'attirail des nœuds de la matière;
Et, pour nourrir les feux que chez vous on produit,
Il faut un mariage, et tout ce qui s'ensuit.
Ah! quel étrange amour! et que les belles ames
Sont bien loin de brûler de ces terrestres flammes!
Les sens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs;
Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs.
Comme une chose indigne, il laisse là le reste;
C'est un feu pur et net comme le feu céleste :
On ne pousse avec lui que d'honnêtes soupirs,
Et l'on ne penche point vers les sales desirs.
Rien d'impur ne se mêle au but qu'on se propose;
On aime pour aimer, et non pour autre chose;
Ce n'est qu'à l'esprit seul que vont tous les transports,
Et l'on ne s'aperçoit jamais qu'on ait un corps.

CLITANDRE.

Pour moi, par un malheur, je m'aperçois, madame,
Que j'ai, ne vous déplaise, un corps tout comme une ame
Je sens qu'il y tient trop pour le laisser à part :
De ces détachements je ne connois point l'art;
Le ciel m'a dénié cette philosophie,
Et mon ame et mon corps marchent de compagnie.
Il n'est rien de plus beau, comme vous avez dit,
Que ces vœux épurés qui ne vont qu'à l'esprit,
Ces unions de cœurs, et ces tendres pensées,
Du commerce des sens si bien débarrassées;
Mais ces amours pour moi sont trop subtilisés :
Je suis un peu grossier, comme vous m'accusez;
J'aime avec tout moi-même, et l'amour qu'on me donne
En veut, je le confesse, à toute la personne.
Ce n'est pas là matière à de grands châtiments;

, sans faire de tort à vos beaux sentiments[1],
vois que, dans le monde, on suit fort ma méthode,
; que le mariage est assez à la mode,
isse pour un lien assez honnête et doux,
our avoir desiré de me voir votre époux,
ins que la liberté d'une telle pensée
it dû vous donner lieu d'en paroître offensée.

ARMANDE.

é bien! monsieur, hé bien! puisque, sans m'écouter,
os sentiments brutaux veulent se contenter;
uisque, pour vous réduire à des ardeurs fidèles,
faut des nœuds de chair, des chaînes corporelles,
i ma mère le veut, je résous mon esprit
consentir pour vous à ce dont il s'agit.

CLITANDRE.

n'est plus temps, madame; une autre a pris la place;
t, par un tel retour, j'aurois mauvaise grace
e maltraiter l'asile et blesser les bontés
ù je me suis sauvé de toutes vos fiertés.

PHILAMINTE.

lais enfin, comptez-vous, monsieur, sur mon suffrage,
uand vous vous promettez cet autre mariage?
t, dans vos visions, savez-vous, s'il vous plaît,
ue j'ai pour Henriette un autre époux tout prêt?

CLITANDRE.

é! madame, voyez votre choix, je vous prie;
xposez-moi, de grace, à moins d'ignominie,
t ne me rangez pas à l'indigne destin
e me voir le rival de monsieur Trissotin.
'amour des beaux esprits, qui chez vous m'est contraire,
e pouvoit m'opposer un moins noble adversaire.
en est, et plusieurs, que, pour le bel esprit,
e mauvais goût du siècle a su mettre en crédit;
ais monsieur Trissotin n'a pu duper personne,
t chacun rend justice aux écrits qu'il nous donne.
ors céans, on le prise en tous lieux ce qu'il vaut,
t ce qui m'a vingt fois fait tomber de mon haut,
est de vous voir au ciel élever des sornettes
ue vous désavoueriez si vous les aviez faites.

[1] VAR. Et sans faire de tort à vos *bons* sentiments.

nples fameux ne me manqueroient pas.

TRISSOTIN.

pourriez citer qui ne concluroient guère.

CLITANDRE.

s pas bien loin pour trouver mon affaire.

TRISSOTIN.

oi, je ne vois pas ces exemples fameux.

CLITANDRE.

les vois si bien, qu'ils me crèvent les yeux.

TRISSOTIN.

jusques ici que c'étoit l'ignorance
oit les grands sots, et non pas la science.

CLITANDRE.

ez cru fort mal, et je vous suis garant
ot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

TRISSOTIN.

ment commun est contre vos maximes,
ignorant et sot sont termes synonymes.

CLITANDRE.

le voulez prendre aux usages du mot,
e est plus forte entre pédant et sot.

TRISSOTIN.

e, dans l'un, se fait voir toute pure.

CLITANDRE.

le, dans l'autre, ajoute à la nature.

TRISSOTIN.

r garde en soi son mérite éminent.

CLITANDRE.

r, dans un fat, devient impertinent.

TRISSOTIN.

ue l'ignorance ait pour vous de grands charmes,
pour elle ainsi vous prenez tant les armes.

CLITANDRE.

moi l'ignorance a des charmes si grands,
uis qu'à mes yeux s'offrent certains savants.

TRISSOTIN.

ains savants-là peuvent, à les connoître,
ertaines gens que nous voyons paroître.

CLITANDRE.

'on s'en rapporte à ces certains savants;
n'en convient pas chez ces certaines gens.

ue, vous autres messieurs, vous vous mettez en tête;
u'elle a du sens commun pour se connoître à tout;
ue chez elle on se peut former quelque bon goût,
t que l'esprit du monde y vaut, sans flatterie,
'out le savoir obscur de la pédanterie.

TRISSOTIN.

e son bon goût, monsieur, nous voyons les effets.

CLITANDRE.

ù voyez-vous, monsieur, qu'elle l'ait si mauvais?

TRISSOTIN.

e que je vois, monsieur? C'est que pour la science
asius et Baldus font honneur à la France;
t que tout leur mérite, exposé fort au jour,
'attire point les yeux et les dons de la cour.

CLITANDRE.

e vois votre chagrin, et que, par modestie,
'ous ne vous mettez point, monsieur, de la partie;
t, pour ne vous point mettre aussi dans le propos,
ue font-ils pour l'État, vos habiles héros?
u'est-ce que leurs écrits lui rendent de service,
'our accuser la cour d'une horrible injustice,
t se plaindre en tous lieux que sur leurs doctes noms
lle manque à verser la faveur de ses dons?
eur savoir à la France est beaucoup nécessaire!
t des livres qu'ils font la cour a bien affaire!
semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
ue pour être imprimés et reliés en veau,
es voilà dans l'État d'importantes personnes;
u'avec leur plume ils font les destins des couronnes;
u'au moindre petit bruit de leurs productions,
s doivent voir chez eux voler les pensions;
ue sur eux l'univers a la vue attachée;
ue partout de leur nom la gloire est épanchée;
qu'en science ils sont des prodiges fameux,
ur savoir ce qu'ont dit les autres avant eux,
ur avoir eu trente ans des yeux et des oreilles,
ur avoir employé neuf ou dix mille veilles
se bien barbouiller de grec et de latin,
se charger l'esprit d'un ténébreux butin
tous les vieux fatras qui traînent dans les livres.
ns qui de leur savoir paroissent toujours ivres;

lui fasse sentir que l'effort qu'elle fait,
e qu'elle veut rompre, aura pressé l'effet.
ı Julien.)
rtez tout cela sur l'heure à votre maître,
ıi dites qu'afin de lui faire connoître
grand état je fais de ses nobles avis,
ımme je les crois dignes d'être suivis,
(Montrant Trissotin.)
ıe soir à monsieur je marierai ma fille.

ÈNE V. — PHILAMINTE, ARMANDE, CLITANDRE.

PHILAMINTE, à Clitandre.
, monsieur, comme ami de toute la famille,
ner leur contrat vous pourrez assister;
vous y veux bien, de ma part, inviter.
ınde, prenez soin d'envoyer au notaire,
ıller avertir votre sœur de l'affaire.

ARMANDE.
avertir ma sœur, il n'en est pas besoin;
ınsieur que voilà saura prendre le soin
urir lui porter bientôt cette nouvelle,
poser son cœur à vous être rebelle.

PHILAMINTE.
verrons qui sur elle aura plus de pouvoir,
je la saurai réduire à son devoir.

SCÈNE VI. — ARMANDE, CLITANDRE.

ARMANDE.
rand regret, monsieur, de voir qu'à vos visées
hoses ne soient pas tout à fait disposées[1].

CLITANDRE.
en vais travailler, madame, avec ardeur,
vous point laisser ce grand regret au cœur.

ARMANDE.
ıur que votre effort n'ait pas trop bonne issue.

CLITANDRE.
être verrez-vous votre crainte déçue.

ARMANDE.
souhaite ainsi.

1. Les choses ne *sont* pas tout à fait disposées.

CLITANDRE.

J'en suis persuadé;
Et que de votre appui je serai secondé.

ARMANDE.

Oui; je vais vous servir de toute ma puissance.

CLITANDRE.

Et ce service est sûr de ma reconnoissance.

SCÈNE VII — CHRYSALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Sans votre appui, monsieur, je serai malheureux;
Madame votre femme a rejeté mes vœux,
Et son cœur prévenu veut Trissotin pour gendre.

CHRYSALE.

Mais quelle fantaisie a-t-elle donc pu prendre?
Pourquoi, diantre! vouloir ce monsieur Trissotin?

ARISTE.

C'est par l'honneur qu'il a de rimer à latin,
Qu'il a sur son rival emporté l'avantage.

CLITANDRE.

Elle veut dès ce soir faire ce mariage.

CHRYSALE.

Dès ce soir?

CLITANDRE.

Dès ce soir.

CHRYSALE.

Et dès ce soir je veux,
Pour la contrecarrer, vous marier tous deux.

CLITANDRE.

Pour dresser le contrat, elle envoie au notaire.

CHRYSALE.

Et je vais le querir pour celui qu'il doit faire.

CLITANDRE, montrant Henriette.

Et madame doit être instruite par sa sœur,
De l'hymen où l'on veut qu'elle apprête son cœur.

CHRYSALE.

Et moi je lui commande, avec pleine puissance,
De préparer sa main à cette autre alliance.
Ah! je leur ferai voir si, pour donner la loi,

ma maison d'autre maître que moi.
)
revenir : songez à nous attendre.
vez mes pas, mon frère, et vous, mon gendre.

HENRIETTE, à Ariste.

cette humeur conservez-le toujours.

ARISTE.

i toute chose à servir vos amours.

NE VIII. — HENRIETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

ours puissant qu'on promette à ma flamme,
lide espoir, c'est votre cœur, madame.

HENRIETTE.

cœur, vous pouvez vous assurer de lui.

CLITANDRE.

u'être heureux, quand j'aurai son appui.

HENRIETTE.

à quels nœuds on prétend le contraindre.

CLITANDRE.

era pour moi, je ne vois rien à craindre.

HENRIETTE.

essayer pour nos vœux les plus doux;
nes efforts ne me donnent à vous,
etraite où notre ame se donne,
êchera d'être à toute autre personne.

CLITANDRE.

ıste ciel me garder en ce jour
de vous cette preuve d'amour!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

—

SCÈNE I. — HENRIETTE, TRISSOTIN.

HENRIETTE.

C'est sur le mariage où ma mère s'apprête
Que j'ai voulu, monsieur, vous parler tête à tête;
Et j'ai cru, dans le trouble où je vois la maison,
Que je pourrois vous faire écouter la raison.
Je sais qu'avec mes vœux vous me jugez capable
De vous porter en dot un bien considérable;
Mais l'argent, dont on voit tant de gens faire cas,
Pour un vrai philosophe a d'indignes appas;
Et le mépris du bien et des grandeurs frivoles
Ne doit point éclater dans vos seules paroles.

TRISSOTIN.

Aussi n'est-ce point là ce qui me charme en vous;
Et vos brillants attraits, vos yeux perçants et doux,
Votre grace et votre air, sont les biens, les richesses,
Qui vous ont attiré mes vœux et mes tendresses:
C'est de ces seuls trésors que[1] je suis amoureux.

HENRIETTE.

Je suis fort redevable à vos feux généreux.
Cet obligeant amour a de quoi me confondre,
Et j'ai regret, monsieur, de n'y pouvoir répondre.
Je vous estime autant qu'on sauroit estimer;
Mais je trouve un obstacle à vous pouvoir aimer.
Un cœur, vous le savez, à deux ne sauroit être;
Et je sens que du mien Clitandre s'est fait maître.
Je sais qu'il a bien moins de mérite que vous,
Que j'ai de méchants yeux pour le choix d'un époux;
Que, par cent beaux talents, vous devriez me plaire:
Je vois bien que j'ai tort, mais je n'y puis que faire;
Et tout ce que sur moi peut le raisonnement,
C'est de me vouloir mal d'un tel aveuglement.

TRISSOTIN.

Le don de votre main, où l'on me fait prétendre,

[1] VAR. C'est de ces seuls trésors *dont* je suis amoureux.

e livrera ce cœur que possède Clitandre;
t, par mille doux soins, j'ai lieu de présumer
ue je pourrai trouver l'art de me faire aimer.

HENRIETTE.

Non : à ses premiers vœux mon ame est attachée,
Et ne peut de vos soins, monsieur, être touchée.
Avec vous librement j'ose ici m'expliquer,
Et mon aveu n'a rien qui vous doive choquer.
Cette amoureuse ardeur, qui dans les cœurs s'excite,
N'est point, comme l'on sait, un effet du mérite :
Le caprice y prend part; et, quand quelqu'un nous plaît,
Souvent nous avons peine à dire pourquoi c'est.
Si l'on aimoit, monsieur, par choix et par sagesse,
Vous auriez tout mon cœur et toute ma tendresse;
Mais on voit que l'amour se gouverne autrement.
Laissez-moi, je vous prie, à mon aveuglement,
Et ne vous servez point de cette violence
Que, pour vous, on veut faire à mon obéissance.
Quand on est honnête homme, on ne veut rien devoir
A ce que des parents ont sur nous de pouvoir :
On répugne à se faire immoler ce qu'on aime,
Et l'on veut n'obtenir un cœur que de lui-même.
Ne poussez point ma mère à vouloir, par son choix,
Exercer sur mes vœux la rigueur de ses droits.
Otez-moi votre amour, et portez à quelque autre
Les hommages d'un cœur aussi cher que le vôtre.

TRISSOTIN.

Le moyen que ce cœur puisse vous contenter?
Imposez-lui des lois qu'il puisse exécuter.
De ne vous point aimer peut-il être capable,
A moins que vous cessiez, madame, d'être aimable,
Et d'étaler aux yeux les célestes appas...?

HENRIETTE.

Eh! monsieur, laissons là ce galimatias.
Vous avez tant d'Iris, de Philis, d'Amarantes [1],
Que partout dans vos vers vous peignez si charmantes,
Et pour qui vous jurez tant d'amoureuse ardeur...

[1] Cotin avait en effet chanté, sous le nom d'Iris, de Philis, d'Amarante, les plus randes dames de la cour; et ces dames imaginaient, de la meilleure foi du onde, que rien n'était plus galant que le style de Cotin. (Aimé Martin.)

s soins continuels de la mettre en son jour;
comme, à dire vrai, je n'oserois me croire
en propre à lui donner tout l'éclat de sa gloire,
le laisse à quelque autre, et vous jure, entre nous,
ie je renonce au bien de vous voir mon époux.

TRISSOTIN, en sortant.

ous allons voir bientôt comment ira l'affaire;
l'on a là dedans fait venir le notaire.

SCÈNE II. — CHRYSALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.

CHRYSALE.

h! ma fille, je suis bien aise de vous voir;
llons, venez-vous-en faire votre devoir,
t soumettre vos vœux aux volontés d'un père.
veux, je veux apprendre à vivre à votre mère;
t, pour la mieux braver, voilà, malgré ses dents,
artine que j'amène et rétablis céans.

HENRIETTE.

os résolutions sont dignes de louange.
ardez que cette humeur, mon père, ne vous change;
oyez ferme à vouloir ce que vous souhaitez;
t ne vous laissez point séduire à vos bontés.
e vous relâchez pas, et faites bien en sorte
'empêcher que sur vous ma mère ne l'emporte.

CHRYSALE.

omment! Me prenez-vous ici pour un benêt?

HENRIETTE.

'en préserve le ciel!

CHRYSALE.

Suis-je un fat, s'il vous plaît?

HENRIETTE.

ne dis pas cela.

CHRYSALE.

Me croit-on incapable
s fermes sentiments d'un homme raisonnable?

HENRIETTE.

on, mon père.

CHRYSALE.

Est-ce donc qu'à l'âge où je me voi,
n'aurois pas l'esprit d'être maître chez moi?

CHRYSALE.

'ons si ma femme à mes desirs rebelle..

CLITANDRE.

[ui conduit le notaire avec elle.

CHRYSALE.

moi bien tous.

MARTINE.

Laissez-moi. J'aurai soin
ncourager, s'il en est de besoin.

; III. — PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, TIN, UN NOTAIRE, CHRYSALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE [1].

PHILAMINTE, au notaire.

sauriez changer votre style sauvage,
aire un contrat qui soit en beau langage?

LE NOTAIRE.

e est très bon; et je serois un sot,
de vouloir y changer un seul mot.

BÉLISE.

e barbarie au milieu de la France!
noins en faveur, monsieur, de la science,
au lieu d'écus, de livres, et de francs,
'imer la dot en mines et talents;
ar les mots d'ides et de calendes.

LE NOTAIRE.

allois, madame, accorder vos demandes,
ois sifller de tous mes compagnons.

PHILAMINTE.

arbarie en vain nous nous plaignons.
nonsieur, prenez la table pour écrire.
ıt Martine.)
ette impudente ose encor se produire?
donc, s'il vous plaît, la ramener chez moi?

mes savantes fournissent une nouvelle preuve de l'art avec lequel t choisir ses acteurs. — « Il avait opposé à sa Philaminte, à son Ar- Bélise, la simplicité rustique, mais pleine de sens et de naturel, de 'tine. On croit peut-être qu'il chargea une de ses actrices de rem- Non : il le confia à une de ses servantes qui portait le nom de ce et qui, sans aucun doute, avait, à son insu, fourni plus d'un trait, lre, au génie observateur de son maître. Dirigée par Molière et la actrice improvisée ne dut rien laisser à désirer. » (Taschereau.)

CHRYSALE.

Tantôt avec loisir on vous dira pourquoi.
Nous avons maintenant autre chose à conclure.

LE NOTAIRE.

Procédons au contrat. Où donc est la future?

PHILAMINTE.

Celle que je marie est la cadette.

LE NOTAIRE.

Bon.

CHRYSALE, montrant Henriette.

Oui, la voilà, monsieur : Henriette est son nom.

LE NOTAIRE.

Fort bien. Et le futur?

PHILAMINTE, montrant Trissotin.

L'époux que je lui donne
Est monsieur.

CHRYSALE, montrant Clitandre.

Et celui, moi, qu'en propre personne
Je prétends qu'elle épouse est monsieur.

LE NOTAIRE.

Deux époux!
C'est trop pour la coutume.

PHILAMINTE, au notaire.

Où vous arrêtez-vous?
Mettez, mettez, monsieur, Trissotin pour mon gendre.

CHRYSALE.

Pour mon gendre mettez, mettez, monsieur, Clitandre.

LE NOTAIRE.

Mettez-vous donc d'accord, et, d'un jugement mûr,
Voyez à convenir entre vous du futur.

PHILAMINTE.

Suivez, suivez, monsieur, le choix où je m'arrête.

CHRYSALE.

Faites, faites, monsieur, les choses à ma tête.

LE NOTAIRE.

Dites-moi donc à qui j'obéirai des deux.

PHILAMINTE, à Chrysale.

Quoi donc? vous combattrez les choses que je veux!

CHRYSALE.

Je ne saurois souffrir qu'on ne cherche ma fille
Que pour l'amour du bien qu'on voit dans ma famille.

PHILAMINTE.

raiment, à votre bien on songe bien ici!
t c'est là, pour un sage, un fort digne souci!

CHRYSALE.

nfin, pour son époux, j'ai fait choix de Clitandre.

PHILAMINTE.

(Montrant Trissotin.)

:t moi, pour son époux, voici qui je veux prendre.
lon choix sera suivi; c'est un point résolu.

CHRYSALE.

)uais! Vous le prenez là d'un ton bien absolu!

MARTINE.

Ce n'est point à la femme à prescrire, et je sommes
Pour céder le dessus en toute chose aux hommes.

CHRYSALE.

C'est bien dit.

MARTINE.

Mon congé cent fois me fût-il hoc [1],
La poule ne doit point chanter devant le coq [2].

CHRYSALE.

Sans doute.

MARTINE.

Et nous voyons que d'un homme on se gausse,
Quand sa femme, chez lui, porte le haut-de-chausse.

CHRYSALE.

Il est vrai.

MARTINE.

Si j'avois un mari, je le dis,
Je voudrois qu'il se fît le maître du logis;
Je ne l'aimerois point, s'il faisoit le Jocrisse;
Et, si je contestois contre lui par caprice,

[1] Me *fût-il hoc*, c'est-à-dire *me fût-il assuré*. Cette expression proverbiale vient du *hoc*, jeu de cartes qu'on appelle ainsi parce qu'il y a six cartes qui sont hoc, c'est-à-dire assurées à celui qui les joue. (Ménage.) — Ce jeu fut apporté par Mazarin en France, et il devint tellement à la mode, qu'il donna un proverbe à a langue. La Fontaine a employé ce proverbe dans sa fable du *Loup et du Cheval*. (Aimé Martin.)

[2] Molière rajeunit un vieux proverbe qu'on trouve dans Jean de Meung :

C'est chose qui moult me deplaist,
Quand poule parle et coq se taist.

Le sens de ce proverbe est qu'une femme ne doit prendre la parole que lorsque son mari a parlé. (Aimé Martin.)

Si je parlois trop haut, je trouverois fort bon
Qu'avec quelques soufflets il rabaissât mon ton.

CHRYSALE.

C'est parler comme il faut.

MARTINE.

Monsieur est raisonnable,
De vouloir pour sa fille un mari convenable.

CHRYSALE.

Oui.

MARTINE.

Par quelle raison, jeune et bien fait qu'il est,
Lui refuser Clitandre? Et pourquoi, s'il vous plaît,
Lui bailler un savant, qui sans cesse épilogue?
Il lui faut un mari, non pas un pédagogue;
Et, ne voulant savoir le grais[1] ni le latin,
Elle n'a pas besoin de monsieur Trissotin.

CHRYSALE.

Fort bien.

PHILAMINTE.

Il faut souffrir qu'elle jase à son aise.

MARTINE.

Les savants ne sont bons que pour prêcher en chaise[2];
Et, pour mon mari, moi, mille fois je l'ai dit,
Je ne voudrois jamais prendre un homme d'esprit.
L'esprit n'est point du tout ce qu'il faut en ménage.
Les livres cadrent mal avec le mariage;
Et je veux, si jamais on engage ma foi,
Un mari qui n'ait point d'autre livre que moi,
Qui ne sache A ne B, n'en déplaise à madame,
Et ne soit, en un mot, docteur que pour sa femme.

PHILAMINTE, à Chrysale.

Est-ce fait? et, sans trouble, ai-je assez écouté
Votre digne interprète?

CHRYSALE.

Elle a dit vérité.

[1] C'est l'ancienne et légitime prononciation, comme dans *échecs*, *legs*. Ce passage nous montre que, du temps de Molière, le peuple la retenait encore. (F. Génin)

[2] « *Chaise* n'est point une erreur de Martine. Autrefois, on appelait ainsi ce que nous nommons aujourd'hui *chaire*; on disait : *une chaise de prédicateur*, *de régent*. (Auger.)

PHILAMINTE.

Et moi, pour trancher court toute cette dispute,
Il faut qu'absolument mon desir s'exécuté.
(Montrant Trissotin.)
Henriette et monsieur seront joints de ce pas.
Je l'ai dit, je le veux : ne me répliquez pas ;
Et, si votre parole à Clitandre est donnée,
Offrez-lui le parti d'épouser son aînée.

CHRYSALE.

Voilà dans cette affaire un accommodement[1].
(A Henriette et à Clitandre.)
Voyez ; y donnez-vous votre consentement?

HENRIETTE.

Hé! mon père!

CLITANDRE, à Chrysale

Hé! monsieur!

BÉLISE.

On pourroit bien lui faire
Des propositions qui pourroient mieux lui plaire ;
Mais nous établissons une espèce d'amour
Qui doit être épuré comme l'astre du jour :
La substance qui pense y peut être reçue ;
Mais nous en bannissons la substance étendue.

SCÈNE IV. — ARISTE, CHRYSALE, PHILAMINTE, BÉLISE, HENRIETTE, ARMANDE, TRISSOTIN, UN NOTAIRE, CLITANDRE, MARTINE.

ARISTE.

J'ai regret de troubler un mystère joyeux,
Par le chagrin qu'il faut que j'apporte en ces lieux.
Ces deux lettres me font porteur de deux nouvelles
Dont j'ai senti pour vous les atteintes cruelles :
(A Philaminte.)
L'une, pour vous, me vient de votre procureur ;
(A Chrysale.)
L'autre, pour vous, me vient de Lyon.

[1] Chrysale est un personnage tout comique et de caractère et de langage ; il a toujours raison, mais il n'a jamais une volonté ; il parle d'or, et, après avoir mis la main de sa fille Henriette dans celle de Clitandre, et juré de soutenir son choix, il trouve tout simple de donner cette même Henriette à Trissotin, et sa sœur Armande à l'amant d'Henriette ; il appelle cela un accommodement ! Ce dernier trait est celui qui peint le mieux cette foiblesse de caractère, de tous les défauts le plus commun, et peut-être le plus dangereux. (La Harpe.)

PHILAMINTE.

Quel malheur,
Digne de nous troubler, pourroit-on nous écrire?

ARISTE.

Cette lettre en contient un que vous pouvez lire.

PHILAMINTE.

« Madame, j'ai prié monsieur votre frère de vous rendre » cette lettre, qui vous dira ce que je n'ai osé vous aller dire. » La grande négligence que vous avez pour vos affaires a » été cause que le clerc de votre rapporteur ne m'a point » averti, et vous avez perdu absolument votre procès, que » vous deviez gagner. »

CHRYSALE, à Philaminte.

Votre procès perdu!

PHILAMINTE, à Chrysale.

Vous vous troublez beaucoup!
Mon cœur n'est point du tout ébranlé de ce coup.
Faites, faites paroître une ame moins commune
A braver, comme moi, les traits de la fortune.

« Le peu de soin que vous avez vous coûte quarante mille » écus; et c'est à payer cette somme, avec les dépens, que » vous êtes condamnée par arrêt de la cour. »

Condamnée? Ah! ce mot est choquant, et n'est fait
Que pour les criminels!

ARISTE.

Il a tort, en effet;
Et vous vous êtes là justement récriée.
Il devoit avoir mis que vous êtes priée,
Par arrêt de la cour, de payer au plus tôt
Quarante mille écus, et les dépens qu'il faut.

PHILAMINTE.

Voyons l'autre.

CHRYSALE.

« Monsieur, l'amitié qui me lie à monsieur votre frère me » fait prendre intérêt à tout ce qui vous touche. Je sais que » vous avez mis votre bien entre les mains d'Argante et de

» Damon, et je vous donne avis qu'en même jour ils ont
» fait tous deux banqueroute. »

O ciel! tout à la fois perdre ainsi tout mon bien!

PHILAMINTE, à Chrysale.

Ah! quel honteux transport! Fi! tout cela n'est rien :
Il n'est pour le vrai sage aucun revers funeste;
Et, perdant toute chose, à soi-même il se reste.
Achevons notre affaire, et quittez votre ennui.
(Montrant Trissotin.)
Son bien nous peut suffire et pour nous et pour lui.

TRISSOTIN.

Non, madame, cessez de presser cette affaire.
Je vois qu'à cet hymen tout le monde est contraire;
Et mon dessein n'est point de contraindre les gens.

PHILAMINTE.

Cette réflexion vous vient en peu de temps;
Elle suit de bien près, monsieur, notre disgrace.

TRISSOTIN.

De tant de résistance à la fin je me lasse.
J'aime mieux renoncer à tout cet embarras,
Et ne veux point d'un cœur qui ne se donne pas.

PHILAMINTE.

Je vois, je vois de vous, non pas pour votre gloire,
Ce que jusques ici j'ai refusé de croire.

TRISSOTIN.

Vous pouvez voir de moi tout ce que vous voudrez,
Et je regarde peu comment vous le prendrez :
Mais je ne suis pas homme à souffrir l'infamie
Des refus offensants qu'il faut qu'ici j'essuie.
Je vaux bien que de moi l'on fasse plus de cas;
Et je baise les mains à qui ne me veut pas.

SCÈNE V. — ARISTE, CHRYSALE, PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, HENRIETTE, CLITANDRE, UN NOTAIRE, MARTINE.

PHILAMINTE.

Qu'il a bien découvert son ame mercenaire!
Et que peu philosophe est ce qu'il vient de faire!

CLITANDRE.

Je ne me vante point de l'être; mais enfin

Que j'ai voulu tenter pour servir vos amours,
Pour détromper ma sœur, et lui faire connoître
Ce que son philosophe à l'essai pouvoit être.

CHRYSALE.

Le ciel en soit loué!

PHILAMINTE.

J'en ai la joie au cœur,
Par le chagrin qu'aura ce lâche déserteur.
Voilà le châtiment de sa basse avarice,
De voir qu'avec éclat cet hymen s'accomplisse.

CHRYSALE, à Clitandre.

Je le savois bien, moi, que vous l'épouseriez.

ARMANDE, à Philaminte.

Ainsi donc à leurs vœux vous me sacrifiez?

PHILAMINTE.

Ce ne sera point vous que je leur sacrifie;
Et vous avez l'appui de la philosophie,
Pour voir d'un œil content couronner leur ardeur.

BÉLISE.

Qu'il prenne garde au moins que je suis dans son cœur:
Par un prompt désespoir souvent on se marie,
Qu'on s'en repent après tout le temps de sa vie.

CHRYSALE, au notaire.

Allons, monsieur, suivez l'ordre que j'ai prescrit,
Et faites le contrat ainsi que je l'ai dit.

FIN DES FEMMES SAVANTES.

la cour : madame de Maintenon n'en eut pas moins
›ur la Faculté; le sévère Fagon, digne émule de
purgea pas moins Louis XIV toutes les semaines;
médecine du monarque n'en furent pas moins des
ıls, des jours d'étiquette ; et les écoles de médecine
longtemps à retentir des arguments des Diafoirus.»
dit encore Geoffroy, que *le Malade imaginaire* est la
e de Molière. Cette pièce, qu'on a coutume de
le carnaval, est en elle-même un peu lugubre et
grande perte. Quand Molière joua le rôle du Ma-
ire, il était lui-même attaqué d'une maladie très-
s un an, il s'était réconcilié avec sa femme. La ré-
ı'un mari amoureux et jaloux avec une femme vive
accorde mal avec le régime du lait. Molière oublia
ıe poitrine, pour se souvenir qu'il avait un cœur;
ıva que le plaisir n'est pas si sain que le bonheur.
ıir la bonne intelligence avec une femme très-dif-
il fit des sacrifices qui augmentèrent considérable-
. La mort sembla vouloir venger ses fidèles méde-
ement attaqués dans *le Malade imaginaire* que dans
maladie. »

ı composant *le Malade imaginaire*, avait eu l'inten-
asser le roi de ses nobles travaux, car on était au
première campagne de Hollande, signalée par de
omphes. » La pièce, par des motifs qui ne sont pas
fut point représentée devant la cour, et elle fut
la première fois au public le 10 février 1673, le
ıt le dimanche gras. « Le jour de la quatrième
ı, le 17 du même mois, Molière, qui remplissait
ın, dit M. Taschereau, se sentit plus malade que
Baron et tous ceux qui l'entouraient le sollicitèrent
ͻ pas jouer : « Comment voulez-vous que je fasse?
lit-il; il y a cinquante pauvres ouvriers qui n'ont
ɪurnée pour vivre, que feront-ils si je ne joue pas?
ocherais d'avoir négligé de leur donner du pain un
e pouvant absolument. » Il fut convenu seulement
ıentation aurait lieu à quatre heures précises. Sa
t si cruellement souffrir qu'il lui fallut faire de
intérieurs pour achever son rôle. Dans la céré-
ɔment où il prononça le mot *juro*, il lui prit une
ıi put être aperçue par quelques spectateurs, et
ussitôt de déguiser par un rire forcé. La représen-
pas interrompue; mais immédiatement après ses
ransportèrent chez lui, rue de Richelieu. Là, sa
avec une telle violence, qu'un des vaisseaux de sa
ɔmpit. » Il mourut suffoqué par le sang.

Le Malade imaginaire appartient, quant au fond, entièrement à Molière; mais les commentateurs ont indiqué, comme ayant fourni au poëte le canevas de plusieurs scènes : 1° la pièce italienne, *Arlechino medico volante*; 2° *le Mari malade*; 3° *Boniface ou le Pédant*, pièce italienne, déjà imitée dans *le Mariage forcé*, qui avait aussi fourni à La Fontaine le conte du *Paysan qui a offensé son seigneur*. Si l'on en croit le témoignage d'un contemporain, Georges Backer, qui publia à Bruxelles, en 1694, une édition des œuvres de notre auteur, les médecins auraient fait des démarches très-actives auprès de Louis XIV pour empêcher l'impression de la pièce.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

ARGAN, malade imaginaire. Il est vêtu en malade *. De gros bas, des mules, un haut-de-chausse étroit, une camisole rouge avec quelque galon ou dentelle; un mouchoir de cou à vieux passements, négligemment attaché; un bonnet de nuit avec la coiffe à dentelle [1].
BÉLINE, seconde femme d'Argan.
ANGÉLIQUE, fille d'Argan et amante de Cléante [2].
LOUISON, petite-fille d'Argan, et sœur d'Angélique [3].
BÉRALDE, frère d'Argan. En habit de cavalier modeste.
CLÉANTE, amant d'Angelique. Il est vêtu galamment et en amoureux [4].
MONSIEUR DIAFOIRUS, médecin.
THOMAS DIAFOIRUS, son fils, et amant d'Angélique [5].
MONSIEUR PURGON, médecin d'Argan. Ces trois personnages sont vêtus de noir, et en habit ordinaire de médecin, excepté Thomas Diafoirus, dont l'habit a un long collet uni; ses cheveux sont longs et plats, son manteau passe ses genoux, et il porte une mine tout à fait niaise.
MONSIEUR FLEURANT, apothicaire. Il est aussi vêtu de noir, ou de gris brun, avec une courte serviette devant soi, et une seringue à la main. Il est sans chapeau.
MONSIEUR BONNEFOI, notaire.
TOINETTE, servante [6].

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

FLORE.
DEUX ZÉPHYRS, dansants.

Acteurs de la troupe de Molière : [1] MOLIÈRE. — [2] Mademoiselle MOLIÈRE. — [3] La petite BEAUVAL. — [4] LA GRANGE. — [5] BEAUVAL. — [6] Mademoiselle BEAUVAL.

* Nous empruntons ces indications de costumes à l'édition des *Œuvres de Molière*, publiée chez George Backer.

CLIMÈNE.
DAPHNÉ.
TIRCIS, amant de Climène, chef d'une troupe de bergers.
DORILAS, amant de Daphné, chef d'une troupe de bergers.
BERGERS ET BERGÈRES de la suite de Tircis, dansants et chantants.
BERGERS ET BERGÈRES de la suite de Dorilas, chantants et dansants.
PAN.
FAUNES, dansants.

PERSONNAGES DES INTERMÈDES.

DANS LE PREMIER ACTE.

POLICHINELLE.
UNE VIEILLE.
VIOLONS.
ARCHERS, chantants et dansants.

DANS LE SECOND ACTE.

QUATRE ÉGYPTIENNES, chantantes.
ÉGYPTIENS ET ÉGYPTIENNES, chantants et dansants.

DANS LE TROISIÈME ACTE.

TAPISSIERS, dansants.
LE PRÉSIDENT de la Faculté de médecine.
DOCTEURS.
ARGAN, bachelier.
APOTHICAIRES, avec leurs mortiers et leurs pilons.
PORTE-SERINGUES.
CHIRURGIENS.

La scène est à Paris.

PROLOGUE.

Après les glorieuses fatigues et les exploits victorieux de notre auguste monarque, il est bien juste que tous ceux qui se mêlent d'écrire travaillent ou à ses louanges, ou à son divertissement. C'est ce qu'ici l'on a voulu faire; et ce prologue est un essai des louanges de ce grand prince, qui donne entrée à la comédie du *Malade imaginaire*, dont le projet a été fait pour le délasser de ses nobles travaux.

Le théâtre représente un lieu champêtre, et néanmoins fort agréable.

ÉCLOGUE

EN MUSIQUE ET EN DANSE.

SCÈNE I. — FLORE; DEUX ZÉPHIRS, dansants.

FLORE.

Quittez, quittez vos troupeaux;
Venez, bergers, venez, bergères;
Accourez, accourez sous ces tendres ormeaux :
Je viens vous annoncer des nouvelles bien chères,
Et réjouir tous ces hameaux.
Quittez, quittez vos troupeaux;
Venez, bergers, venez, bergères;
Accourez, accourez sous ces tendres ormeaux.

SCÈNE II. — FLORE, DEUX ZÉPHYRS, dansants; CLIMÈNE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS.

CLIMÈNE, à Tircis; ET DAPHNÉ, à Dorilas.

Berger, laissons là tes feux :
Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS, à Climène; ET DORILAS, à Daphné.

Mais au moins, dis-moi, cruelle,

TIRCIS.

n peu d'amitié tu payeras mes vœux.

DORILAS.

seras sensible à mon ardeur fidèle.

CLIMÈNE ET DAPHNÉ.

'oilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS ET DORILAS.

st qu'un mot, un mot, un seul mot que je veux.

TIRCIS.

irai-je toujours dans ma peine mortelle?

DORILAS.

e espérer qu'un jour tu me rendras heureux?

CLIMÈNE ET DAPHNÉ.

'oilà Flore qui nous appelle.

E III. — FLORE; DEUX ZÉPHYRS, dansants; CLIMÈNE, PHNÉ, TIRCIS, DORILAS; BERGERS ET BERGÈRES suite de Tircis et de Dorilas, chantants et dansants.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

la troupe des bergers et des bergères va se placer en cadence autour de Flore.

CLIMÈNE.

uelle nouvelle parmi nous,
, doit jeter tant de réjouissance?

DAPHNÉ.

ous brûlons d'apprendre de vous
ette nouvelle d'importance.

DORILAS.

'ardeur nous en soupirons tous.

CLIMÈNE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS.

ous en mourons d'impatience.

FLORE.

a voici; silence, silence!
œux sont exaucés, LOUIS est de retour;
iène en ces lieux les plaisirs et l'amour,
is voyez finir vos mortelles alarmes.
s vastes exploits son bras voit tout soumis:
Il quitte les armes,
Faute d'ennemis.

DAPHNÉ.

Je me donne à son ardeur.

TIRCIS.

O trop chère espérance!

DORILAS.

O mot plein de douceur!

TIRCIS ET DORILAS.

'lus beau sujet, plus belle récompense
Peuvent-ils animer un cœur?

violons jouent un air pour animer les deux bergers au ombat, tandis que Flore, comme juge, va se placer au pied 'un bel arbre qui est au milieu du théâtre, avec deux Zéhyrs, et que le reste, comme spectateurs, va occuper les eux côtés de la scène.

TIRCIS.

ınd la neige fondue enfle un torrent fameux,
ıtre l'effort soudain de ses flots écumeux
Il n'est rien d'assez solide;
Digues, châteaux, villes, et bois,
Hommes et troupeaux à la fois,
Tout cède au courant qui le guide :
Tel, et plus fier et plus rapide,
Marche LOUIS dans ses exploits.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

s bergers et bergères du côté de Tircis dansent autour de lui, ur une ritournelle, pour exprimer leurs applaudissements.

DORILAS.

foudre menaçant qui perce avec fureur
ıffreuse obscurité de la nue enflammée,
Fait, d'épouvante et d'horreur,
Trembler le plus ferme cœur;
Mais, à la tête d'une armée,
LOUIS jette plus de terreur.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

bergers et bergères du côté de Dorilas font de même que les autres.

TIRCIS.

fabuleux exploits que la Grèce a chantés,

Il n'est point d'assez docte voix,
›int de mots assez grands pour en tracer l'image;
Le silence est le langage
Qui doit louer ses exploits.
›nsacrez d'autres soins à sa pleine victoire;
os louanges n'ont rien qui flatte ses desirs :
Laissez, laissez là sa gloire,
Ne songez qu'à ses plaisirs.

CHOEUR.

Laissons, laissons là sa gloire,
Ne songeons qu'à ses plaisirs.

FLORE, à Tircis et à Dorilas.

ien que, pour étaler ses vertus immortelles,
La force manque à vos esprits,
e laissez pas tous deux de recevoir le prix.
Dans les choses grandes et belles,
Il suffit d'avoir entrepris[1].

HUITIÈME ENTRÉE DE BALLET.

es deux Zéphyrs dansent avec deux couronnes de fleurs à la main, qu'ils viennent donner ensuite aux deux bergers.

CLIMÈNE ET DAPHNÉ, donnant la main à leurs amants.

Dans les choses grandes et belles,
Il suffit d'avoir entrepris.

TIRCIS ET DORILAS.

h! que d'un doux succès notre audace est suivie!

FLORE ET PAN.

e qu'on fait pour LOUIS, on ne le perd jamais.

CLIMÈNE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS.

u soin de ses plaisirs donnons-nous désormais.

FLORE ET PAN.

leureux, heureux qui peut lui consacrer sa vie!

CHOEUR.

Joignons tous dans ces bois
Nos flûtes et nos voix :

[1] C'est la traduction de l'adage latin tiré de Tibulle : *In magnis et voluisse it est.* La Fontaine a dit de même, en terminant son *Discours à M. le Dauhin :*

Et, si de l'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris (Auger.)

LE MALADE IMAGINAIRE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — ARGAN, assis, une table devant lui, comptant avec des jetons les parties de son apothicaire.

Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt; trois et deux font cinq. « Plus, du vingt-quatrième, un petit » clystère insinuatif, préparatif et rémollient, pour amollir, » humecter et rafraîchir les entrailles de monsieur. » Ce qui me plaît de monsieur Fleurant, mon apothicaire, c'est que les parties sont toujours fort civiles. « Les entrailles de mon- » sieur, trente sols. » Oui; mais, monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'être civil; il faut être aussi raisonnable, et ne pas écorcher les malades. Trente sols un lavement! Je suis votre serviteur, je vous l'ai déja dit; vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'à vingt sols; et vingt sols en langage d'apothicaire, c'est-à-dire dix sols; les voilà, dix sols. « Plus, dudit jour, un bon clystère détersif, composé avec catholicon double, rhubarbe, miel rosat, et autres, suivant l'ordonnance, pour balayer, laver et nettoyer le bas-ventre de monsieur, trente sols. » Avec votre permission, dix sols. « Plus, dudit jour, le soir, un julep hépatique, soporatif et somnifère, composé pour faire dormir monsieur, trente-cinq sols. » Je ne me plains pas de celui-là; car il me fit bien dormir. Dix, quinze, seize, et dix-sept sols six deniers. « Plus, du vingt-cinquième, une bonne médecine purgative et corroborative, composée de casse récente avec séné levantin, et autres, suivant l'ordonnance de monsieur Purgon, pour expulser et évacuer la bile de monsieur, quatre livres. » Ah! monsieur Fleurant, c'est se moquer : il faut vivre avec les malades. Monsieur Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre francs. Mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît. Vingt et trente sols. « Plus, dudit jour, une potion anodine et astringente, pour faire reposer monsieur, trente sols. » Bon, dix et quinze sols. Plus, du vingt-sixième, un clystère carminatif, pour chas-

» ser les vents de monsieur, trente sols. » Dix sols, monsieur Fleurant. « Plus, le clystère de monsieur, réitéré le » soir, comme dessus, trente sols. » Monsieur Fleurant, dix sols. « Plus, du vingt-septième, une bonne médecine, com» posée pour hâter d'aller et chasser dehors les mauvaises » humeurs de monsieur, trois livres. » Bon, vingt et trente sols ; je suis bien aise que vous soyez raisonnable. « Plus, » du vingt-huitième, une prise de petit lait clarifié et dul» coré, pour adoucir, lénifier, tempérer et rafraîchir le sang » de monsieur, vingt sols. » Bon, dix sols. « Plus, une po» tion cordiale et préservative, composée avec douze grains » de bézoar, sirop de limon et grenades, et autres, suivant » l'ordonnance, cinq livres. » Ah! monsieur Fleurant, tout doux, s'il vous plaît; si vous en usez comme cela, on ne voudra plus être malade : contentez-vous de quatre francs, vingt et quarante sols. Trois et deux font cinq et cinq font dix, et dix font vingt. Soixante et trois livres quatre sols six deniers. Si bien donc que, de ce mois, j'ai pris une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, et huit médecines; et un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, et douze lavements; et l'autre mois, il y avoit douze médecines et vingt lavements. Je ne m'étonne pas si je ne me porte pas si bien ce mois-ci que l'autre. Je le dirai à monsieur Purgon, afin qu'il mette ordre à cela. Allons, qu'on m'ôte tout ceci. (Voyant que personne ne vient, et qu'il n'y a aucun de ses gens dans sa chambre.) Il n'y a personne. J'ai beau dire : on me laisse toujours seul; il n'y a pas moyen de les arrêter ici. (Après avoir sonné une sonnette qui est sur la table.) Ils n'entendent point, et ma sonnette ne fait pas assez de bruit. Drelin, drelin, drelin. Point d'affaire. Drelin, drelin, drelin. Ils sont sourds... Toinette. Drelin, drelin, drelin. Tout comme si je ne sonnois point. Chienne! coquine! Drelin, drelin, drelin. J'enrage. (Il ne sonne plus, mais il crie.) Drelin, drelin, drelin. Carogne, à tous les diables! Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade tout seul? Drelin, drelin, drelin. Voilà qui est pitoyable! Drelin, drelin, drelin! Ah! mon Dieu! Ils me laisseront ici mourir. Drelin, drelin, drelin[1].

[1] « Ah! que j'en veux aux médecins! Quelle forfanterie que leur art! On me contoit hier cette comédie du *Malade imaginaire* que je n'ai point vue. Il étoit donc dans l'obéissance exacte de ces messieurs; il comptoit tout : c'étoient 16 gouttes d'un élixir dans 13 cuillerées d'eau; s'il y en eût eu 14, tout étoit perdu.

SCÈNE II. — ARGAN, TOINETTE.

TOINETTE, en entrant.

On y va.

ARGAN.

Ah! chienne! ah! carogne!

TOINETTE, faisant semblant de s'être cogné la tête.

Diantre soit fait de votre impatience! Vous pressez si fort les personnes, que je me suis donné un grand coup de la tête contre la carne d'un volet.

ARGAN, en colère.

Ah! traîtresse!...

TOINETTE, interrompant Argan.

Ah!

ARGAN.

Il y a...

TOINETTE.

Ah!

ARGAN.

Il y a une heure...

TOINETTE.

Ah!

ARGAN.

Tu m'as laissé...

TOINETTE.

Ah!

ARGAN.

Tais-toi donc, coquine, que je te querelle.

TOINETTE.

Çamon, ma foi, j'en suis d'avis, après ce que je me suis fait.

ARGAN.

Tu m'as fait égosiller, carogne.

TOINETTE.

Et vous m'avez fait, vous, casser la tête : l'un vaut bien l'autre. Quitte à quitte, si vous voulez.

Il prend une pilule, on lui a dit de se promener dans sa chambre; mais il est en
, ... sure tout court, parcequ'il a oublié si c'est en long ou en large;
... t rire, et l'on applique cette folie à tout moment. »
...res de Mme de Sévigné, Paris, Blaise, 1820, in-8°, t. IV, p. 469.]

lait, et je voudrois bien leur demander quel mal vous avéz, pour faire tant de remèdes.

ARGAN.

Taisez-vous, ignorante ; ce n'est pas à vous à contrôler les ordonnances de la médecine. Qu'on me fasse venir ma fille Angélique : j'ai à lui dire quelque chose.

TOINETTE.

La voici qui vient d'elle-même ; elle a deviné votre pensée.

SCÈNE III. — ARGAN, ANGÉLIQUE, TOINETTE.

ARGAN.

Approchez, Angélique : vous venez à propos ; je voulois vous parler.

ANGÉLIQUE.

Me voilà prête à vous ouïr.

ARGAN.

Attendez. (A Toinette.) Donnez-moi mon bâton. Je vais revenir tout à l'heure.

TOINETTE.

Allez vite, monsieur, allez. Monsieur Fleurant nous donne des affaires.

SCÈNE IV. — ANGÉLIQUE, TOINETTE.

ANGÉLIQUE.

Toinette !

TOINETTE.

Quoi ?

ANGÉLIQUE.

Regarde-moi un peu.

TOINETTE.

Hé bien ! je vous regarde.

ANGÉLIQUE.

Toinette !

TOINETTE.

Hé bien ! quoi, Toinette ?

ANGÉLIQUE.

Ne devines-tu point de quoi je veux parler ?

TOINETTE.

[illegible] doute assez : de notre jeune amant ; car c'est sur

lui depuis six jours que roulent tous nos entretiens; et vous n'êtes point bien, si vous n'en parlez à toute heure.

ANGÉLIQUE.

Puisque tu connois cela, que n'es-tu donc la première à m'en entretenir? Et que ne m'épargnes-tu la peine de te jeter sur ce discours?

TOINETTE.

Vous ne m'en donnez pas le temps; et vous avez des soins là-dessus qu'il est difficile de prévenir.

ANGÉLIQUE.

Je t'avoue que je ne saurois me lasser de te parler de lui, et que mon cœur profite avec chaleur de tous les moments de s'ouvrir à toi. Mais, dis-moi, condamnes-tu, Toinette, les sentiments que j'ai pour lui?

TOINETTE.

Je n'ai garde.

ANGÉLIQUE.

Ai-je tort de m'abandonner à ces douces impressions?

TOINETTE.

Je ne dis pas cela.

ANGÉLIQUE.

Et voudrois-tu que je fusse insensible aux tendres protestations de cette passion ardente qu'il témoigne pour moi?

TOINETTE.

A Dieu ne plaise!

ANGÉLIQUE.

Dis-moi un peu : ne trouves-tu pas, comme moi, quelque chose du ciel, quelque effet du destin, dans l'aventure inopinée de notre connoissance?

TOINETTE.

Oui.

ANGÉLIQUE.

Ne trouves-tu pas que cette action d'embrasser ma défense, sans me connoître, est tout à fait d'un honnête homme?

TOINETTE.

Oui.

ANGÉLIQUE.

Que l'on ne peut pas en user plus généreusement?

TOINETTE.

D'accord.

ANGÉLIQUE.

l fit tout cela de la meilleure grace du monde?

TOINETTE.

ıi.

ANGÉLIQUE.

uves-tu pas, Toinette, qu'il est bien fait de sa ?

TOINETTE.

ment.

ANGÉLIQUE.

l'air le meilleur du monde?

TOINETTE.

oute.

ANGÉLIQUE.

s discours, comme ses actions, ont quelque chose ?

TOINETTE.

st sûr.

ANGÉLIQUE.

ne peut rien entendre de plus passionné que tout ne dit?

TOINETTE.

vrai.

ANGÉLIQUE.

il n'est rien de plus fâcheux que la contrainte où tient, qui bouche tout commerce aux doux empres- de cette mutuelle ardeur que le ciel nous inspire?

TOINETTE.

avez raison.

ANGÉLIQUE.

ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'aime autant le dit?

TOINETTE.

é! ces choses-là parfois sont un peu sujettes à cau- s grimaces d'amour ressemblent fort à la vérité; et e grands comédiens là-dessus.

ANGÉLIQUE.

oinette, que dis-tu là? Hélas! de la façon qu'il parle, bien possible qu'il ne me dit pas vrai?

TOINETTE.

nt cas, vous en serez bientôt éclaircie; et la résolu-

TOINETTE, à Argan.

'n vérité, je vous sais bon gré de cela ; et voilà l'action la s sage que vous ayez faite de votre vie.

ARGAN.

e n'ai point encore vu la personne ; mais on m'a dit que serois content, et toi aussi.

ANGÉLIQUE.

ssurément, mon père.

ARGAN.

omment ! l'as-tu vu ?

ANGÉLIQUE.

uisque votre consentement m'autorise à vous pouvoir rir mon cœur, je ne feindrai point de vous dire que le rd nous a fait connoître il y a six jours, et que la de-nde qu'on vous a faite est un effet de l'inclination que, cette première vue, nous avons prise l'un pour l'autre.

ARGAN.

s ne m'ont pas dit cela ; mais j'en suis bien aise, et t tant mieux que les choses soient de la sorte. Ils disent c'est un grand jeune garçon bien fait.

ANGÉLIQUE.

ui, mon père.

ARGAN.

e belle taille.

ANGÉLIQUE.

ans doute.

ARGAN.

gréable de sa personne.

ANGÉLIQUE.

ssurément.

ARGAN.

e bonne physionomie.

ANGÉLIQUE.

rès bonne.

ARGAN.

age et bien né.

ANGÉLIQUE.

out à fait.

ARGAN.

ionnête.

ANGÉLIQUE.

Le plus honnête du monde.

ARGAN.

Qui parle bien latin et grec.

ANGÉLIQUE.

C'est ce que je ne sais pas.

ARGAN.

Et qui sera reçu médecin dans trois jours.

ANGÉLIQUE.

Lui, mon père?

ARGAN.

Oui. Est-ce qu'il ne te l'a pas dit?

ANGÉLIQUE.

Non, vraiment. Qui vous l'a dit, à vous?

ARGAN.

Monsieur Purgon.

ANGÉLIQUE.

Est-ce que monsieur Purgon le connoît?

ARGAN.

La belle demande! Il faut bien qu'il le connoisse, puisque c'est son neveu.

ANGÉLIQUE.

Cléante, neveu de monsieur Purgon?

ARGAN.

Quel Cléante? Nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage.

ANGÉLIQUE.

Hé! oui.

ARGAN.

Hé bien! c'est le neveu de monsieur Purgon, qui est le fils de son beau-frère le médecin, monsieur Diafoirus; et ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, et non pas Cléante; et nous avons conclu ce mariage-là ce matin, monsieur Purgon, monsieur Fleurant, et moi; et demain, ce gendre prétendu doit m'être amené par son père. Qu'est-ce? Vous voilà tout ébaubie!

ANGÉLIQUE.

C'est, mon père, que je connois que vous avez parlé d'une personne, et que j'ai entendu une autre.

TOINETTE

Quoi! monsieur, vous auriez fait ce dessein burlesque?

avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier 'e fille avec un médecin?

ARGAN.

'ui. De quoi te mêles-tu, coquine, impudente que tu es?

TOINETTE.

'on Dieu! tout doux. Vous allez d'abord aux invectives. ce que nous ne pouvons pas raisonner ensemble sans s emporter? Là, parlons de sang-froid. Quelle est votre on, s'il vous plaît, pour un tel mariage?

ARGAN.

[a raison est que, me voyant infirme et malade comme uis, je veux me faire un gendre et des alliés médecins, de m'appuyer de bons secours contre ma maladie, roir dans ma famille les sources des remèdes qui me t nécessaires, et d'être à même des consultations et des onnances.

TOINETTE.

[é bien! voilà dire une raison, et il y a plaisir à se ré- dre doucement les uns aux autres. Mais, monsieur, mettez nain à la conscience : est-ce que vous êtes malade?

ARGAN.

'omment, coquine! si je suis malade! Si je suis malade, udente!

TOINETTE.

[é bien! oui, monsieur, vous êtes malade; n'ayons point querelle là-dessus. Oui, vous êtes fort malade, j'en de- ure d'accord, et plus malade que vous ne pensez : voilà est fait. Mais votre fille doit épouser un mari pour elle; n'étant point malade, il n'est pas nécessaire de lui donner médecin.

ARGAN.

'est pour moi que je lui donne ce médecin; et une fille bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la té de son père.

TOINETTE.

[a foi, monsieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne conseil?

ARGAN.

)uel est-il, ce conseil?

TOINETTE.

ne point songer à ce mariage-là.

ARGAN.

ıuoi ne le dirai-je pas?

TOINETTE.

que vous ne songez pas à ce que vous dites.

ARGAN.

ce qu'on voudra; mais je vous dis que je veux cute la parole que j'ai donnée.

TOINETTE.

suis sûre qu'elle ne le fera pas.

ARGAN.

rcerai bien.

TOINETTE.

le fera pas, vous dis-je.

ARGAN.

'era, ou je la mettrai dans un couvent.

TOINETTE.

ARGAN.

TOINETTE.

ARGAN.

nt, bon?

TOINETTE.

la mettrez point dans un couvent.

ARGAN.

mettrai point dans un couvent?

TOINETTE.

ARGAN.

TOINETTE.

ARGAN.

Voici qui est plaisant! Je ne mettrai pas ma fille ouvent, si je veux?

TOINETTE.

ıus dis-je.

ARGAN.

ın empêchera?

ARGAN.

Je lui commande absolument de se préparer à prendre le nari que je dis.

TOINETTE.

Et moi, je lui défends absolument d'en faire rien.

ARGAN.

Où est-ce donc que nous sommes? et quelle audace est-ce ', à une coquine de servante, de parler de la sorte devant n maître?

TOINETTE.

Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une ser-inte bien sensée est en droit de le redresser.

ARGAN, courant après Toinette.

Ah! insolente, il faut que je t'assomme.

TOINETTE, évitant Argan, et mettant la chaise entre elle et lui.

Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous uvent déshonorer.

ARGAN, courant après Toinette autour de la chaise avec son bâton.

Viens, viens, que je t'apprenne à parler.

TOINETTE, se sauvant du côté où n'est point Argan.

Je m'intéresse, comme je dois, à ne vous point laisser ire de folie.

ARGAN, de même.

Chienne!

TOINETTE, de même.

Non, je ne consentirai jamais à ce mariage.

ARGAN, de même.

Pendarde!

TOINETTE, de même.

Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus.

ARGAN, de même.

Carogne!

TOINETTE, de même.

Et elle m'obéira plutôt qu'à vous.

ARGAN, s'arrêtant.

Angélique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquine-là?

ANGÉLIQUE.

Hé! mon père, ne vous faites point malade.

ARGAN, à Angélique.

Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.

TOINETTE, en s'en allant.

Et moi, je la déshériterai, si elle vous obéit.

ARGAN, se jetant dans sa chaise.

Ah! ah! je n'en puis plus. Voilà pour me faire mourir[1].

SCÈNE VI. — BÉLINE, ARGAN.

ARGAN.

Ah! ma femme, approchez.

BÉLINE.

Qu'avez-vous, mon pauvre mari?

ARGAN.

Venez-vous-en ici à mon secours.

BÉLINE.

Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a, mon petit fils?

ARGAN.

Ma mie!

BÉLINE.

Mon ami!

ARGAN.

On vient de me mettre en colère.

BÉLINE.

Hélas! pauvre petit mari! Comment donc, mon ami?

ARGAN.

Votre coquine de Toinette est devenue plus insolente que jamais.

BÉLINE.

Ne vous passionnez donc point.

ARGAN.

Elle m'a fait enrager, ma mie.

BÉLINE.

Doucement, mon fils.

ARGAN.

Elle a contrecarré, une heure durant, les choses que je veux faire.

BÉLINE.

Là, là, tout doux!

[1] Cette scène rappelle la scène seconde de l'acte II du *Tartuffe*. Toinette parle comme Dorine, Argan parle comme Orgon : c'est le même dialogue et la même situation, modifiés par de nouveaux caractères. (Bret.)

ARGAN.

t a eu l'effronterie de me dire que je ne suis point ade.

BÉLINE.

'est une impertinente.

ARGAN.

ous savez, mon cœur, ce qui en est.

BÉLINE.

ui, mon cœur; elle a tort.

ARGAN.

'amour, cette coquine-là me fera mourir.

BÉLINE.

é là, hé là!

ARGAN.

lle est cause de toute la bile que je fais.

BÉLINE.

e vous fâchez point tant.

ARGAN.

t il y a je ne sais combien que je vous dis de me la sser.

BÉLINE.

on Dieu! mon fils, il n'y a point de serviteurs et de serles qui n'aient leurs défauts. On est contraint parfois de frir leurs mauvaises qualités, à cause des bonnes. e-ci est adroite, soigneuse, diligente, et surtout fidèle; ous savez qu'il faut maintenant de grandes précautions r les gens que l'on prend. Holà! Toinette!

SCÈNE VII. — ARGAN, BÉLINE, TOINETTE.

TOINETTE.

ladame.

BÉLINE.

ourquoi donc est-ce que vous mettez mon mari en colère?

TOINETTE, d'un ton doucereux.

oi, madame? Hélas! je ne sais pas ce que vous me lez dire, et je ne songe qu'à complaire à monsieur en es choses.

ARGAN.

h! la traîtresse!

TOINETTE.

nous a dit qu'il vouloit donner sa fille en mariage au

ARGAN, se jetant dans sa chaise.

Ah, ah, ah! je n'en puis plus.

BÉLINE.

Pourquoi vous emporter ainsi? Elle a cru faire bien.

ARGAN.

Vous ne connoissez pas, m'amour, la malice de la pendarde. Ah! elle m'a mis tout hors de moi; et il faudra plus de huit médecines et de douze lavements pour réparer tout ceci.

BÉLINE.

Là, là, mon petit ami, apaisez-vous un peu.

ARGAN.

Ma mie, vous êtes toute ma consolation.

BÉLINE.

Pauvre petit fils!

ARGAN.

Pour tâcher de reconnoître l'amour que vous me portez, je veux, mon cœur, comme je vous ai dit, faire mon testament.

BÉLINE.

Ah! mon ami, ne parlons point de cela, je vous prie : je ne saurois souffrir cette pensée; et le seul mot de testament me fait tressaillir de douleur.

ARGAN.

Je vous avois dit de parler pour cela à votre notaire.

BÉLINE.

Le voilà là dedans, que j'ai amené avec moi.

ARGAN.

Faites-le donc entrer, m'amour.

BÉLINE.

Hélas! mon ami, quand on aime bien un mari, on n'est guère en état de songer à tout cela.

SCÈNE IX. — MONSIEUR DE BONNEFOI, BÉLINE, ARGAN.

ARGAN.

Approchez, monsieur de Bonnefoi, approchez. Prenez un siége, s'il vous plaît. Ma femme m'a dit, monsieur, que vous étiez fort honnête homme, et tout à fait de ses amis; et je l'ai chargée de vous parler pour un testament que je veux faire.

s'il vous plaît, pour lui donner mon bien et en frustrer mes enfants?

MONSIEUR DE BONNEFOI.

Comment vous pouvez faire? Vous pouvez choisir doucement un ami intime de votre femme, auquel vous donnerez, en bonne forme, par votre testament, tout ce que vous pouvez; et cet ami ensuite lui rendra tout. Vous pouvez encore contracter un grand nombre d'obligations non suspectes au profit de divers créanciers qui prêteront leur nom à votre femme, et entre les mains de laquelle ils mettront leur déclaration que ce qu'ils en ont fait n'a été que pour lui faire plaisir. Vous pouvez aussi, pendant que vous êtes en vie, mettre entre ses mains de l'argent comptant, ou des billets que vous pourrez avoir payables au porteur.

BÉLINE.

Mon Dieu! il ne faut point vous tourmenter de tout cela. S'il vient faute de vous, mon fils, je ne veux plus rester au monde.

ARGAN.

Ma mie!

BÉLINE.

Oui, mon ami, si je suis assez malheureuse pour vous perdre...

ARGAN.

Ma chère femme!

BÉLINE.

La vie ne me sera plus de rien.

ARGAN.

M'amour!

BÉLINE.

Et je suivrai vos pas, pour vous faire connoître la tendresse que j'ai pour vous.

ARGAN.

Ma mie, vous me fendez le cœur! Consolez-vous, je vous en prie.

MONSIEUR DE BONNEFOI, à Béline.

Ces larmes sont hors de saison; et les choses n'en sont point encore là.

BÉLINE.

Ah! monsieur, vous ne savez pas ce que c'est qu'un mari qu'on aime tendrement

ARGAN.

Tout le regret que j'aurai, si je meurs, ma mie, c'est de n'avoir point un enfant de vous. Monsieur Purgon m'avoit dit qu'il m'en feroit faire un.

MONSIEUR DE BONNEFOI.

Cela pourra venir encore.

ARGAN.

Il faut faire mon testament, m'amour, de la façon que monsieur dit; mais, par précaution, je veux vous mettre entre les mains vingt mille francs en or que j'ai dans le lambris de mon alcôve, et deux billets payables au porteur, qui me sont dus, l'un par monsieur Damon, et l'autre par monsieur Gérante.

BÉLINE.

Non, non, je ne veux point de tout cela. Ah!... Combien dites-vous qu'il y a dans votre alcôve?

ARGAN.

Vingt mille francs, m'amour.

BÉLINE.

Ne me parlez point de bien, je vous prie. Ah!... De combien sont les deux billets?

ARGAN.

Ils sont, ma mie, l'un de quatre mille francs, et l'autre de six.

BÉLINE.

Tous les biens du monde, mon ami, ne me sont rien au prix de vous.

MONSIEUR DE BONNEFOI, à Argan.

Voulez-vous que nous procédions au testament?

ARGAN.

Oui, monsieur; mais nous serons mieux dans mon petit cabinet. M'amour, conduisez-moi, je vous prie.

BÉLINE.

Allons, mon pauvre petit fils.

SCÈNE X — ANGÉLIQUE, TOINETTE.

TOINETTE.

Les voilà avec un notaire, et j'ai ouï parler de testament. Votre belle-mère ne s'endort point : et c'est sans doute

quelque conspiration contre vos intérêts, où elle pousse votre père.

ANGÉLIQUE.

Qu'il dispose de son bien à sa fantaisie, pourvu qu'il ne dispose point de mon cœur. Tu vois, Toinette, les desseins violents que l'on fait sur lui. Ne m'abandonne point, je te prie, dans l'extrémité où je suis.

TOINETTE.

Moi, vous abandonner! J'aimerois mieux mourir. Votre belle-mère a beau me faire sa confidente, et me vouloir jeter dans ses intérêts, je n'ai jamais pu avoir d'inclination pour elle; et j'ai toujours été de votre parti. Laissez-moi faire; j'emploierai toute chose pour vous servir; mais, pour vous servir avec plus d'effet, je veux changer de batterie, couvrir le zèle que j'ai pour vous, et feindre d'entrer dans les sentiments de votre père et de votre belle-mère.

ANGÉLIQUE.

Tâche, je t'en conjure, de faire donner avis à Cléante du mariage qu'on a conclu.

TOINETTE.

Je n'ai personne à employer à cet office, que le vieux usurier Polichinelle, mon amant; et il m'en coûtera pour cela quelques paroles de douceur, que je veux bien dépenser pour vous. Pour aujourd'hui, il est trop tard; mais demain, de grand matin, je l'envoierai querir, et il sera ravi de...

SCÈNE XI — BÉLINE, dans la maison; ANGÉLIQUE, TOINETTE.

BÉLINE.

Toinette!

TOINETTE, à Angélique.

Voilà qu'on m'appelle. Bonsoir. Reposez-vous sur moi[1].

[1] Dans un parallèle fort ingénieux entre *le Malade imaginaire* et *le Tartuffe*, M. Petitot a indiqué, pour la première fois, plusieurs rapports entre la situation d'Argan et celle d'Orgon. Ces deux personnages sont égarés par leur faiblesse et leur crédulité ; tous deux ont une fille qui doit être sacrifiée; tous deux sont contredits par une suivante qui exerce un grand empire dans la maison ; enfin tous deux sont mariés en secondes noces, et ont un frère honnête homme qui emploie divers moyens pour les ramener à la raison. La situation est donc absolument la même. Pour lui donner de la nouveauté, il a suffi à l'auteur de changer les passions des personnages, de peindre d'autres ridicules, et de créer d'autres caractères : c'est ce qu'il a fait d'une manière si heureuse, que jusqu'à ce jour la ressemblance des deux situations avoit échappé à tous les commentateurs.

(Aimé Martin.)

Ma se voi dite di nò,
Bella ingrata, io morirò.

Frà la speranza
S' affiige il cuore,
In lontananza
Consuma l' hore;
Sì dolce inganno
Che mi figura
Breve l' affanno,
Ahi! troppo dura!
Così per troppo amar languisco e muoso.

Notte e dì v' amo e v' adoro.
Cerco un sì per mio ristoro;
Ma se voi dite di nò,
Bella ingrata, io morirò.

Se non dormite,
Almen pensate
Alle ferite
Ch' al cuor mi fate.
Deh! almen fingete,
Per mio conforto,
Se m' uccidete,
D' haver il torto:
Vostra pietà mi scemarà il martoro.

Mais si vous me répondez Non,
Belle ingrate, je mourrai.

Dans l'espérance
Le cœur s'afflige,
Dans l'éloignement
Il consume ses heures.
L'erreur si douce
Qui me persuade
Que ma peine va finir,
Hélas! dure trop
Ainsi, pour trop aimer, je languis et je meurs.

Nuit et jour je vous aime et vous adore.
Je cherche un Oui qui me restaure;
Mais si vous me refusez,
Belle ingrate, je mourrai.

Si vous ne dormez pas,
Au moins pensez
Aux blessures
Que vous faites à mon cœur.
Ah! feignez au moins,
Pour ma consolation,
Si vous me tuez,
D'avoir tort;
Votre pitié adoucira mon martyre.

SCÈNE III. — POLICHINELLE, VIOLONS, derrière le théâtre.

LES VIOLONS commencent un air.

POLICHINELLE.

Quelle impertinente harmonie vient interrompre ici ma voix!

LES VIOLONS continuant à jouer.

POLICHINELLE.

Paix là! taisez-vous, violons. Laissez-moi me plaindre à mon aise des cruautés de mon inexorable.

LES VIOLONS, de même.

POLICHINELLE.

Taisez-vous, vous dis-je; c'est moi qui veux chanter.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Paix donc!

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Ouais!

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Ahi!

Ah! vous ne me trompez pas!
Je sais par expérience
Qu'on ne trouve point en vous
De constance ni de fidélité.

Oh! combien est folle celle qui vous croit!

Ces regards languissants
Ne m'inspirent point d'amour,
Ces soupirs ardents
Ne m'enflamment point,
Je vous le jure sur ma foi.
Malheureux galant!
Mon cœur, insensible
A votre plainte,
Veut toujours rire:
Croyez-m'en;
Je sais par expérience
Qu'on ne trouve en vous
Ni constance ni fidélité.

Oh! combien est folle celle qui vous croit. (L. B.)

LES VIOLONS.

POLICHINELLE, de même.

a, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

ar ma foi, cela me divertit. Poursuivez, messieurs les ons; vous me ferez plaisir. (N'entendant plus rien.) Allons ;, continuez, je vous en prie.

SCÈNE IV. — POLICHINELLE, seul.

oilà le moyen de les faire taire. La musique est accouée à ne point faire ce qu'on veut[1]. Oh sus, à nous. nt que de chanter, il faut que je prélude un peu, et quelque pièce, afin de mieux prendre mon ton. (Il prend ıth, dont il fait semblant de jouer, en imitant avec les lèvres et la langue ı de cet instrument.) Plan, plan, plan, plin, plin, plin. Voilà temps fâcheux pour mettre un luth d'accord. Plin, plin, . Plin, tan, plan. Plin, plan. Les cordes ne tiennent ıt par ce temps-là. Plin, plin. J'entends du bruit. Met- mon luth contre la porte.

NE V. — POLICHINELLE; ARCHERS, passant dans la rue, et accourant au bruit qu'ils entendent.

UN ARCHER, chantant.

ui va là? qui va là?

POLICHINELLE, bas.

ui diable est-ce là? Est-ce que c'est la mode de parler nusique?

L'ARCHER.

ui va là? qui va là? qui va là?

POLICHINELLE, épouvanté.

oi, moi, moi.

L'ARCHER.

ui va là? qui va là? vous dis-je.

POLICHINELLE.

oi, moi, vous dis-je.

[1] « Omnibus hoc vitium est cantoribus, inter amicos
» Ut nunquam inducant animum cantare rogati;
» Injussi nunquam desistant. » (Horace.)

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE, *faisant semblant de tirer un coup de pistolet.*

Poue.

(Ils tombent tous, et s'enfuient.)

SCÈNE VI. — POLICHINELLE, seul.

Ah, ah, ah, ah! comme je leur ai donné l'épouvante! là de sottes gens, d'avoir peur de moi, qui ai peur des res. Ma foi, il n'est que de jouer d'adresse en ce monde. je n'avois tranché du grand seigneur et n'avois fait le ve, ils n'auroient pas manqué de me happer. Ah, , ah!

(Les archers se rapprochent, et, ayant entendu ce qu'il disoit, ils le saisissent au collet.)

SCÈNE VII. — POLICHINELLE; ARCHERS, chantants.

LES ARCHERS, saisissant Polichinelle.

Nous le tenons. A nous, camarades, à nous!
Dépêchez : de la lumière.

(Tout le guet vient avec des lanternes.)

NE VIII. — POLICHINELLE; ARCHERS, chantants et dansants

ARCHERS.

Ah! traître; ah! fripon! c'est donc vous?
Faquin, maraud, pendard, impudent, téméraire,
Insolent, effronté, coquin, filou, voleur,
Vous osez nous faire peur!

POLICHINELLE.

Messieurs, c'est que j'étois ivre.

ARCHERS.

Non, non, non, point de raison;
Il faut vous apprendre à vivre.
En prison, vite en prison.

POLICHINELLE.

essieurs, je ne suis point voleur.

ARCHERS.

n prison.

POLICHINELLE.

 suis un bourgeois de la ville.

ARCHERS.

n prison.

POLICHINELLE.

lé! n'est-il rien, messieurs, qui soit capable d'attendrir ames?

ARCHERS.

Il est aisé de nous toucher;
Et nous sommes humains, plus qu'on ne sauroit croire.
Donnez-nous seulement six pistoles pour boire
Nous allons vous lâcher.

POLICHINELLE.

lélas! messieurs, je vous assure que je n'ai pas un sol moi.

ARCHERS.

Au défaut de six pistoles,
Choisissez donc, sans façon,
D'avoir trente croquignoles,
Ou douze coups de bâton.

POLICHINELLE.

i c'est une nécessité, et qu'il faille en passer par là, je isis les croquignoles.

ARCHERS.

Allons, préparez-vous,
Et comptez bien les coups.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

archers danseurs lui donnent des croquignoles en cadence.

POLICHINELLE, pendant qu'on lui donne des croquignoles.

In et deux, trois et quatre, cinq et six, sept et huit, neuf lix, onze et douze, et treize, et quatorze et quinze.

ARCHERS.

Ah! ah! vous en voulez passer!
Allons, c'est à recommencer.

POLICHINELLE

.h! messieurs, ma pauvre tête n'en peut plus; et vous ez de me la rendre comme une pomme cuite. J'aime ux encore les coups de bâton que de recommencer.

ARCHERS.

Soit, puisque le bâton est pour vous plus charmant,
Vous aurez contentement.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

archers danseurs lui donnent des coups de bâton en cadence.

POLICHINELLE, comptant les coups de bâton.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six. Ah, ah, ah! je n'y saurois plus résister. Tenez, messieurs, voilà six pistoles que je vous donne.

ARCHERS.

Ah! l'honnête homme! Ah! l'ame noble et belle!
Adieu, seigneur; adieu, seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Messieurs, je vous donne le bonsoir.

ARCHERS.

Adieu, seigneur; adieu, seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Votre serviteur.

ARCHERS.

Adieu, seigneur; adieu, seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Très humble valet.

ARCHERS.

Adieu, seigneur; adieu, seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Jusqu'au revoir[1].

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Ils dansent tous, en réjouissance de l'argent qu'ils ont reçu.

[1] Dans *Boniface* ou *le Pédant*, une demi-douzaine de voleurs rencontrent *Mamphurius*, et lui laissent le choix ou de venir en prison, ou de donner les écus qui restent dans sa gibecière, ou de recevoir dix férules avec une courroie, pour faire pénitence de ses fautes. Le pédant essaie un peu de chaque chose, et après avoir été bien étrillé, il finit par donner sa bourse. Cette petite scène a fourni à La Fontaine le sujet d'un conte charmant, et à Molière le sujet de son meilleur intermède. (Voyez *Boniface ou le Pédant*, de Bruno Nolano, acte V, scène XXVI, p. 225.) (Aimé Martin.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente la chambre d'Argan.)

SCÈNE I. — CLÉANTE, TOINETTE.

TOINETTE, ne reconnoissant pas Cléante.

Que demandez-vous, monsieur?

CLÉANTE.

Ce que je demande?

TOINETTE.

Ah! ah! c'est vous! Quelle surprise! Que venez-vous faire céans?

CLÉANTE.

Savoir ma destinée, parler à l'aimable Angélique, consulter les sentiments de son cœur, et lui demander ses résolutions sur ce mariage fatal dont on m'a averti.

TOINETTE.

Oui; mais on ne parle pas comme cela de but en blanc à Angélique : il faut des mystères, et l'on vous a dit l'étroite garde où elle est retenue; qu'on ne la laisse ni sortir, ni parler à personne; et que ce ne fut que la curiosité d'une vieille tante, qui nous fit accorder la liberté d'aller à cette comédie, qui donna lieu à la naissance de votre passion; et nous nous sommes bien gardées de parler de cette aventure.

CLÉANTE.

Aussi ne viens-je pas ici comme Cléante, et sous l'apparence de son amant; mais comme ami de son maître de musique, dont j'ai obtenu le pouvoir de dire qu'il m'envoie à sa place.

TOINETTE.

Voici son père. Retirez-vous un peu, et me laissez lui dire que vous êtes là.

SCÈNE II. — ARGAN, TOINETTE.

ARGAN, se croyant seul, et sans voir Toinette.

Monsieur Purgon m'a dit de me promener le matin, dans

ma chambre, douze allées et douze venues; mais j'ai oublié à lui demander si c'est en long ou en large.

TOINETTE.

Monsieur, voilà un...

ARGAN.

Parle bas, pendarde! tu viens m'ébranler tout le cerveau, et tu ne songes pas qu'il ne faut point parler si haut à des malades.

TOINETTE.

Je voulois vous dire, monsieur...

ARGAN.

Parle bas, te dis-je.

TOINETTE.

Monsieur...

(Elle fait semblant de parler.)

ARGAN.

Hé?

TOINETTE.

Je vous dis que...

(Elle fait encore semblant de parler.)

ARGAN.

Qu'est-ce que tu dis?

TOINETTE, haut.

Je dis que voilà un homme qui veut parler à vous.

ARGAN.

Qu'il vienne.

(Toinette fait signe à Cléante d'avancer.)

SCÈNE III. — ARGAN, CLÉANTE, TOINETTE.

CLÉANTE.

Monsieur...

TOINETTE, à Cléante.

Ne parlez pas si haut, de peur d'ébranler le cerveau de monsieur.

CLÉANTE.

Monsieur, je suis ravi de vous trouver debout, et de voir que vous vous portez mieux.

TOINETTE, feignant d'être en colère.

Comment! qu'il se porte mieux! cela est faux. Monsieur se porte toujours mal.

CLÉANTE.

ï dire que monsieur étoit mieux; et je lui trouve ;e.

TOINETTE.

ulez-vous dire avec votre bon visage? Monsieur l'a vais; et ce sont des impertinents qui vous ont dit t mieux. Il ne s'est jamais si mal porté.

ARGAN.

raison.

TOINETTE.

che, dort, mange et boit tout comme les autres; n'empêche pas qu'il ne soit fort malade.

ARGAN.

it vrai.

CLÉANTE.

ur, j'en suis au désespoir. Je viens de la part du chanter de mademoiselle votre fille; il s'est vu ller à la campagne pour quelques jours; et, comme intime, il m'envoie à sa place pour lui continuer s, de peur qu'en les interrompant elle ne vînt à e qu'elle sait déja.

ARGAN.

ien. (A Toinette.) Appelez Angélique.

TOINETTE.

s, monsieur, qu'il sera mieux de mener monsieur nbre.

ARGAN.

'aites-la venir.

TOINETTE.

ourra lui donner leçon comme il faut, s'ils ne sont ulier.

ARGAN.

, si fait.

TOINETTE.

ur, cela ne fera que vous étourdir; et il ne faut r vous émouvoir en l'état où vous êtes, et vous le cerveau.

ARGAN.

point : j'aime la musique; et je serai bien aise la voici. (A Toinette.) Allez-vous-en voir, vous, si ma st habillée.

SCÈNE IV. — ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE.

ARGAN.

Venez, ma fille. Votre maître de musique est allé aux champs; et voilà une personne qu'il envoie à sa place pour vous montrer.

ANGÉLIQUE, reconnoissant Cléante.

Ah ciel!

ARGAN.

Qu'est-ce? D'où vient cette surprise?

ANGÉLIQUE.

C'est...

ARGAN.

Quoi! qui vous émeut de la sorte?

ANGÉLIQUE.

C'est, mon père, une aventure surprenante qui se rencontre ici.

ARGAN.

Comment?

ANGÉLIQUE.

J'ai songé cette nuit que j'étois dans le plus grand embarras du monde, et qu'une personne, faite tout comme monsieur, s'est présentée à moi, à qui j'ai demandé secours, et qui m'est venue tirer de la peine où j'étois; et ma surprise a été grande de voir inopinément, en arrivant ici, ce que j'ai eu dans l'idée toute la nuit.

CLÉANTE.

Ce n'est pas être malheureux que d'occuper votre pensée, soit en dormant, soit en veillant; et mon bonheur seroit grand sans doute, si vous étiez dans quelque peine dont vous me jugeassiez digne de vous tirer; et il n'y a rien que je ne fisse pour...

SCÈNE V. — ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

TOINETTE, à Argan.

Ma foi, monsieur, je suis pour vous maintenant; et je me dédis de tout ce que je disois hier. Voici monsieur Diafoirus le père et monsieur Diafoirus le fils, qui viennent vous rendre visite. Que vous serez bien engendré[1]! Vous allez

[1] *Être engendré*, pour *avoir un gendre*. Molière s'est déjà servi du mot *engendré* dans *l'Étourdi*, acte II, scène VI.

voir le garçon le mieux fait du monde, et le plus spirituel. Il n'a dit que deux mots, qui m'ont ravie ; et votre fille va être charmée de lui.

ARGAN, à Cléante, qui feint de vouloir s'en aller.

Ne vous en allez point, monsieur. C'est que je marie ma fille ; et voilà qu'on lui amène son prétendu mari, qu'elle n'a point encore vu.

CLÉANTE.

C'est m'honorer beaucoup, monsieur, de vouloir que je sois témoin d'une entrevue si agréable.

ARGAN.

C'est le fils d'un habile médecin ; et le mariage se fera dans quatre jours.

CLÉANTE.

Fort bien.

ARGAN.

Mandez-le un peu à son maître de musique, afin qu'il se trouve à la noce.

CLÉANTE.

Je n'y manquerai pas.

ARGAN.

Je vous y prie aussi.

CLÉANTE.

Vous me faites beaucoup d'honneur.

TOINETTE.

Allons, qu'on se range : les voici.

SCÈNE VI. — MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE, LAQUAIS.

ARGAN, mettant la main à son bonnet, sans l'ôter.

Monsieur Purgon, monsieur, m'a défendu de découvrir ma tête. Vous êtes du métier : vous savez les conséquences.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Nous sommes dans toutes nos visites pour porter secours aux malades, et non pour leur porter de l'incommodité.

(Argan et monsieur Diafoirus parlent en même temps.)

ARGAN.

Je reçois, monsieur,

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Nous venons ici, monsieur,

ARGAN.

Avec beaucoup de joie,

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Mon fils Thomas, et moi,

ARGAN.

L'honneur que vous me faites,

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Vous témoigner, monsieur,

ARGAN.

Et j'aurois souhaité...

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Le ravissement où nous sommes...

ARGAN.

De pouvoir aller chez vous...

MONSIEUR DIAFOIRUS.

De la grace que vous nous faites...

ARGAN.

Pour vous en assurer.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

De vouloir bien nous recevoir...

ARGAN.

Mais vous savez, monsieur,

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Dans l'honneur, monsieur,

ARGAN.

Ce que c'est qu'un pauvre malade,

MONSIEUR DIAFOIRUS.

De votre alliance;

ARGAN.

Qui ne peut faire autre chose...

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Et vous assurer...

ARGAN.

Que de vous dire ici...

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Que, dans les choses qui dépendront de notre m

ARGAN.

Qu'il cherchera toutes les occasions

MONSIEUR DIAFOIRUS.

De même qu'en toute autre,

ARGAN.

De vous faire connoître, monsieur,

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Nous serons toujours prêts, monsieur,

ARGAN.

Qu'il est tout à votre service.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

A vous témoigner notre zèle. (A son fils.) Allons, Thomas, vancez. Faites vos compliments.

THOMAS DIAFOIRUS, à monsieur Diafoirus[1].

N'est-ce pas par le père qu'il convient commencer?

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Oui.

THOMAS DIAFOIRUS, à Argan.

Monsieur, je viens saluer, reconnoître, chérir et révérer n vous un second père, mais un second père auquel j'ose lire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le remier m'a engendré; mais vous m'avez choisi. Il m'a eçu par nécessité; mais vous m'avez accepté par grace[2]. Ce que je tiens de lui est un ouvrage de son corps; mais ce que je tiens de vous est un ouvrage de votre volonté; et l'autant plus que les facultés spirituelles sont au-dessus des orporelles, d'autant plus je vous dois, et d'autant plus je iens précieuse cette future filiation, dont je viens aujourl'hui vous rendre, par avance, les très humbles et très respectueux hommages.

TOINETTE.

Vivent les colléges d'où l'on sort si habile homme!

THOMAS DIAFOIRUS, à monsieur Diafoirus.

Cela a-t-il bien été, mon père?

[1] Ici l'édition originale place cette indication : « Thomas Diafoirus est un grand benêt, nouvellement sorti des écoles, qui fait toutes choses de mauvaise grace et à contre-temps. »

[2] Thomas Diafoirus connaît ses auteurs, et il les met à contribution. Ce début de son compliment à Argan semble imité d'un passage du discours de Cicéron, *Ad Quirites, post redditum :* « A parentibus, id quod necesse erat, parvus sum procreatus : a vobis natus sum consularis. Illi mihi fratrem incognitum, qualis futurus esset, dederunt : vos spectatum et incredibili pietate cognitum reddidistis. » (Auger.)

lui ne respire et n'ambitionne autre gloire que d'être toute a vie, mademoiselle, votre très humble, très obéissant, et rès fidèle serviteur et mari.

TOINETTE.

Voilà ce que c'est que d'étudier ! on apprend à dire de elles choses.

ARGAN, à Cléante.

Hé! que dites-vous de cela?

CLÉANTE.

Que monsieur fait merveilles, et que, s'il est aussi bon nédecin qu'il est bon orateur, il y aura plaisir à être de ses nalades.

TOINETTE.

Assurément. Ce sera quelque chose d'admirable, s'il fait l'aussi belles cures qu'il fait de beaux discours.

ARGAN.

Allons, vite, ma chaise, et des siéges à tout le monde.)es laquais donnent des siéges.) Mettez-vous là, ma fille. (A moneur Diafoirus.) Vous voyez, monsieur, que tout le monde adnire monsieur votre fils; et je vous trouve bien heureux de ous voir un garçon comme cela.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Monsieur, ce n'est pas parceque je suis son père; mais je uis dire que j'ai sujet d'être content de lui, et que tous ceux ui le voient en parlent comme d'un garçon qui n'a point e méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni e feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns; mais 'est par là que j'ai toujours bien auguré de sa judiciaire, ualité requise pour l'exercice de notre art. Lorsqu'il étoit etit, il n'a jamais été ce qu'on appelle mièvre et éveillé.)n le voyoit toujours doux, paisible et taciturne, ne disant ımais mot, et ne jouant jamais à tous ces petits jeux que on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde à ıi apprendre à lire; et il avoit neuf ans, qu'il ne connois-)it pas encore ses lettres. Bon, disois-je en moi-même : les rbres tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits. On rave sur le marbre bien plus malaisément que sur le ıble; mais les choses y sont conservées bien plus long-:mps; et cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imaination est la marque d'un bon jugement à venir. Lorsque : l'envoyai au collége, il trouva de la peine; mais il se roi-

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Au reste, pour ce qui est des qualités requises pour le nariage et la propagation, je vous assure que, selon les ègles de nos docteurs, il est tel qu'on le peut souhaiter; u'il possède en un degré louable la vertu prolifique, et qu'il st du tempérament qu'il faut pour engendrer et procréer les enfants bien conditionnés.

ARGAN.

N'est-ce pas votre intention, monsieur, de le pousser à la our, et d'y ménager pour lui une charge de médecin?

MONSIEUR DIAFOIRUS.

A vous en parler franchement, notre métier auprès des rands ne m'a jamais paru agréable; et j'ai toujours trouvé u'il valoit mieux pour nous autres demeurer au public. Le ublic est commode. Vous n'avez à répondre de vos actions personne; et, pourvu que l'on suive le courant des règles le l'art, on ne se met point en peine de tout ce qui peut rriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands, 'est que, quand ils viennent à être malades, ils veulent bsolument que leurs médecins les guérissent.

TOINETTE.

Cela est plaisant! et ils sont bien impertinents de vouloir ue, vous autres messieurs, vous les guerissiez! Vous n'êtes oint auprès d'eux pour cela; vous n'y êtes que pour recevoir vos pensions et leur ordonner des remèdes; c'est à eux guérir s'ils peuvent.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Cela est vrai. On n'est obligé qu'à traiter les gens dans es formes.

ARGAN, à Cléante.

Monsieur, faites un peu chanter ma fille devant la compagnie.

CLÉANTE.

J'attendois vos ordres, monsieur; et il m'est venu en pensée, pour divertir la compagnie, de chanter avec mademoiselle une scène d'un petit opéra qu'on a fait depuis peu. (A Angélique, lui donnant un papier.) Tenez, voilà votre partie.

ANGÉLIQUE.

Moi?

CLÉANTE, bas, à Angélique.

Ne vous défendez point, s'il vous plaît, et me laissez vous

› d'une ame si reconnoissante? Tout le spectacle
ns qu'il y donne aucune attention; mais il se plaint
trop court, parcequ'en finissant il le sépare de son
bergère; et, de cette première vue, de ce premier
, il emporte chez lui tout ce qu'un amour de plu-
nées peut avoir de plus violent. Le voilà aussitôt à
us les maux de l'absence, et il est tourmenté de ne
r ce qu'il a si peu vu. Il fait tout ce qu'il peut pour
ner cette vue, dont il conserve nuit et jour une si
ée; mais la grande contrainte où l'on tient sa ber-
en ôte tous les moyens. La violence de sa passion
ésoudre à demander en mariage l'adorable beauté
uelle il ne peut plus vivre; et il en obtient d'elle la
on, par un billet qu'il a l'adresse de lui faire tenir.
ns le même temps, on l'avertit que le père de cette
onclu son mariage avec un autre, et que tout se
our en célébrer la cérémonie. Jugez quelle atteinte
u cœur de ce triste berger! Le voilà accablé d'une
douleur; il ne peut souffrir l'effroyable idée de voir
u'il aime entre les bras d'un autre; et son amour,
poir, lui fait trouver moyen de s'introduire dans la
le sa bergère pour apprendre ses sentiments, et sa-
le la destinée à laquelle il doit se résoudre. Il y ren-
es apprêts de tout ce qu'il craint; il y voit venir
rival que le caprice d'un père oppose aux ten-
le son amour; il le voit triomphant, ce rival ridi-
près de l'aimable bergère, ainsi qu'auprès d'une
qui lui est assurée; et cette vue le remplit d'une
nt il a peine à se rendre le maître. Il jette de dou-
regards sur celle qu'il adore; et son respect et la
de son père l'empêchent de lui rien dire que des
is enfin il force toute contrainte, et le transport de
ur l'oblige à lui parler ainsi :

(Il chante.)

Philis, c'est trop, c'est trop souffrir;
› ce dur silence, et m'ouvrez vos pensées.
renez-moi ma destinée :
t-il vivre? Faut-il mourir?

ANGÉLIQUE, en chantant.

voyez, Tircis, triste et mélancolique,
rêts de l'hymen dont vous vous alarmez :

ANGÉLIQUE.

Plutôt, plutôt mourir,
Que de jamais y consentir;
Plutôt, plutôt mourir, plutôt mourir!

ARGAN.

Et que dit le père à tout cela?

CLÉANTE.

Il ne dit rien.

ARGAN.

Voilà un sot père que ce père-là, de souffrir toutes ces sottises-là sans rien dire!

CLÉANTE, voulant continuer à chanter.

Ah! mon amour...

ARGAN.

Non, non; en voilà assez. Cette comédie-là est de fort mauvais exemple. Le berger Tircis est impertinent, et la bergère Philis une impudente de parler de la sorte devant son père. (A Angélique.) Montrez-moi ce papier. Ah! ah! où sont donc les paroles que vous avez dites? Il n'y a là que la musique écrite.

CLÉANTE.

Est-ce que vous ne savez pas, monsieur, qu'on a trouvé, depuis peu, l'invention d'écrire les paroles avec les notes mêmes?

ARGAN.

Fort bien. Je suis votre serviteur, monsieur; jusqu'au revoir. Nous nous serions bien passés de votre impertinent d'opéra.

CLÉANTE.

J'ai cru vous divertir.

ARGAN.

Les sottises ne divertissent point. Ah! voici ma femme.

SCÈNE VII. — BÉLINE, ARGAN, ANGÉLIQUE, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN.

M'amour, voilà le fils de monsieur Diafoirus.

THOMAS DIAFOIRUS.

Madame, c'est avec justice que le ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on voit sur votre visage...

Je lève au ciel les yeux, je vous regarde, je soupire :
C'est vous en dire assez.

ARGAN.

Ouais! je ne croyois pas que ma fille fût si habile, qu chanter ainsi à livre ouvert, sans hésiter.

CLÉANTE.

Hélas! belle Philis,
Se pourroit-il que l'amoureux Tircis
Eût assez de bonheur
Pour avoir quelque place dans votre cœur?

ANGÉLIQUE.

Je ne m'en défends point dans cette peine extrême;
Oui, Tircis, je vous aime.

CLÉANTE.

O parole pleine d'appas!
Ai-je bien entendu? Hélas!
Redites-la, Philis; que je n'en doute pas.

ANGÉLIQUE.

Oui, Tircis, je vous aime.

CLÉANTE.

De grace, encor, Philis!

ANGÉLIQUE.

Je vous aime.

CLÉANTE.

Recommencez cent fois; ne vous en lassez pas.

ANGÉLIQUE.

Je vous aime, je vous aime;
Oui, Tircis, je vous aime.

CLÉANTE.

Dieux, rois, qui sous vos pieds regardez tout le monde
Pouvez-vous comparer votre bonheur au mien?
Mais, Philis, une pensée
Vient troubler ce doux transport.
Un rival, un rival...

ANGÉLIQUE.

Ah! je le hais plus que la mort;
Et sa présence, ainsi qu'à vous,
M'est un cruel supplice.

CLÉANTE.

Mais un père à ses vœux vous veut assujettir.

ANGÉLIQUE.

Plutôt, plutôt mourir,
Que de jamais y consentir;
Plutôt, plutôt mourir, plutôt mourir!

ARGAN.

Et que dit le père à tout cela?

CLÉANTE.

Il ne dit rien.

ARGAN.

Voilà un sot père que ce père-là, de souffrir toutes ces sottises-là sans rien dire!

CLÉANTE, voulant continuer à chanter.

Ah! mon amour...

ARGAN.

Non, non; en voilà assez. Cette comédie-là est de fort mauvais exemple. Le berger Tircis est impertinent, et la bergère Philis une impudente de parler de la sorte devant son père. (A Angélique.) Montrez-moi ce papier. Ah! ah! où sont donc les paroles que vous avez dites? Il n'y a là que la musique écrite.

CLÉANTE.

Est-ce que vous ne savez pas, monsieur, qu'on a trouvé, depuis peu, l'invention d'écrire les paroles avec les notes mêmes?

ARGAN.

Fort bien. Je suis votre serviteur, monsieur; jusqu'au revoir. Nous nous serions bien passés de votre impertinent d'opéra.

CLÉANTE.

J'ai cru vous divertir.

ARGAN.

Les sottises ne divertissent point. Ah! voici ma femme.

SCÈNE VII. — BÉLINE, ARGAN, ANGÉLIQUE, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN.

M'amour, voilà le fils de monsieur Diafoirus.

THOMAS DIAFOIRUS.

Madame, c'est avec justice que le ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on voit sur votre visage...

doit point vouloir accepter une personne qui seroit à lui par contrainte.

THOMAS DIAFOIRUS.

Nego consequentiam, mademoiselle; et je puis être honnête homme, et vouloir bien vous accepter des mains de monsieur votre père.

ANGÉLIQUE.

C'est un méchant moyen de se faire aimer de quelqu'un, que de lui faire violence.

THOMAS DIAFOIRUS.

Nous lisons des anciens, mademoiselle, que leur coutume étoit d'enlever par force, de la maison des pères, les filles qu'on menoit marier, afin qu'il ne semblât pas que ce fût de leur consentement qu'elles convoloient dans les bras d'un homme.

ANGÉLIQUE.

Les anciens, monsieur, sont les anciens; et nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point nécessaires dans notre siècle; et, quand un mariage nous plaît, nous savons fort bien y aller, sans qu'on nous y traîne. Donnez-vous patience; si vous m'aimez, monsieur, vous devez vouloir tout ce que je veux.

THOMAS DIAFOIRUS.

Oui, mademoiselle, jusqu'aux intérêts de mon amour exclusivement.

ANGÉLIQUE.

Mais la grande marque d'amour, c'est d'être soumis aux volontés de celle qu'on aime.

THOMAS DIAFOIRUS.

Distinguo, mademoiselle. Dans ce qui ne regarde point sa possession, *concedo;* mais dans ce qui la regarde, *nego*.

TOINETTE, à Angélique.

Vous avez beau raisonner. Monsieur est frais émoulu du collége; et il vous donnera toujours votre reste. Pourquoi tant résister, et refuser la gloire d'être attachée au corps de la Faculté?

BÉLINE.

Elle a peut-être quelque inclination en tête.

ANGÉLIQUE.

Si j'en avois, madame, elle seroit telle que la raison et l'honnêteté pourroient me la permettre.

BÉLINE.

Je vous trouve aujourd'hui bien raisonnante, et je voudrois bien savoir ce que vous voulez dire par là.

ANGÉLIQUE.

Moi, madame? Que voudrois-je dire que ce que je dis?

BÉLINE.

Vous êtes si sotte, ma mie, qu'on ne sauroit plus vous souffrir.

ANGÉLIQUE.

Vous voudriez bien, madame, m'obliger à vous répondre quelque impertinence; mais je vous avertis que vous n'aurez pas cet avantage.

BÉLINE.

Il n'est rien d'égal à votre insolence.

ANGÉLIQUE.

Non, madame, vous avez beau dire.

BÉLINE.

Et vous avez un ridicule orgueil, une impertinente présomption, qui fait hausser les épaules à tout le monde.

ANGÉLIQUE.

Tout cela, madame, ne servira de rien. Je serai sage en dépit de vous; et, pour vous ôter l'espérance de pouvoir réussir dans ce que vous voulez, je vais m'ôter de votre vue.

SCÈNE VIII. — ARGAN, BÉLINE, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN, à Angélique, qui sort.

Écoute. Il n'y a point de milieu à cela : choisis d'épouser dans quatre jours ou monsieur, ou un couvent. (A Béline.) Ne vous mettez pas en peine : je la rangerai bien.

BÉLINE.

Je suis fâchée de vous quitter, mon fils; mais j'ai une affaire en ville, dont je ne puis me dispenser. Je reviendrai bientôt.

ARGAN.

Allez, m'amour; et passez chez votre notaire, afin qu'il expédie ce que vous savez.

BÉLINE.

Adieu, mon petit ami.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Eh oui : qui dit *parenchyme* dit l'un et l'autre, à cause de l'étroite sympathie qu'ils ont ensemble par le moyen du *vas breve*, du *pylore*, et souvent des *méats cholidoques*. Il vous ordonne sans doute de manger force rôti.

ARGAN.

Non ; rien que du bouilli.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Eh oui : rôti, bouilli, même chose. Il vous ordonne fort prudemment, et vous ne pouvez être entre de meilleures mains.

ARGAN.

Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un œuf?

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Six, huit, dix, par les nombres pairs, comme dans les médicaments, par les nombres impairs.

ARGAN.

Jusqu'au revoir, monsieur.

SCÈNE X. — BÉLINE, ARGAN.

BÉLINE.

Je viens, mon fils, avant que de sortir, vous donner avis d'une chose, à laquelle il faut que vous preniez garde. En passant par devant la chambre d'Angélique, j'ai vu un jeune homme avec elle qui s'est sauvé d'abord qu'il m'a vue.

ARGAN.

Un jeune homme avec ma fille!

BÉLINE.

Oui. Votre petite fille Louison étoit avec eux, qui pourra vous en dire des nouvelles.

ARGAN.

Envoyez-la ici, m'amour, envoyez-la ici. Ah! l'effrontée! (Seul.) Je ne m'étonne plus de sa résistance.

SCÈNE XI. — ARGAN, LOUISON.

LOUISON.

Qu'est-ce que vous voulez, mon papa? ma belle-maman m'a dit que vous me demandez.

ARGAN.

Oui. Venez çà. Avancez là. Tournez-vous. Levez les yeux. Regardez-moi. Hé?

LOUISON.

Quoi, mon papa?

ARGAN.

Là.

LOUISON.

Quoi?

ARGAN.

N'avez-vous rien à me dire?

LOUISON.

Je vous dirai, si vous voulez, pour vous désennuyer, le conte de *Peau d'Ane*, ou bien la fable du *Corbeau et du Renard*, qu'on m'a apprise depuis peu [1].

ARGAN.

Ce n'est pas là ce que je demande.

LOUISON.

Quoi donc?

ARGAN.

Ah! rusée, vous savez bien ce que je veux dire!

LOUISON.

Pardonnez-moi, mon papa.

ARGAN.

Est-ce là comme vous m'obéissez?

LOUISON.

Quoi?

ARGAN.

Ne vous ai-je pas recommandé de me venir dire d'abord tout ce que vous voyez?

LOUISON.

Oui, mon papa.

ARGAN.

L'avez-vous fait?

LOUISON.

Oui, mon papa. Je vous suis venue dire tout ce que j'ai vu.

[1] Perrault ne publia le conte de *Peau d'Ane* qu'en 1694. Il le recueillit de la bouche des nourrices et des petits enfants, comme le constate ce passage de Molière (écrit en 1673), et comme on peut le voir dans le *Recueil des pièces curieuses et nouvelles*, tant en prose qu'en vers. La Haye, 1694, tome II, p. 21, etc.

ARGAN.

Et n'avez-vous rien vu aujourd'hui?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Non?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Assurément?

LOUISON.

Assurément.

ARGAN.

Oh çà, je m'en vais vous faire voir quelque chose, moi.

LOUISON, voyant une poignée de verges qu'Argan a été prendre.

Ah! mon papa!

ARGAN.

Ah! ah! petite masque, vous ne me dites pas que vous avez vu un homme dans la chambre de votre sœur!

LOUISON, pleurant.

Mon papa!

ARGAN, prenant Louison par le bras

Voici qui vous apprendra à mentir.

LOUISON, se jetant à genoux.

Ah! mon papa, je vous demande pardon. C'est que ma sœur m'avoit dit de ne pas vous le dire; mais je m'en vais vous dire tout.

ARGAN.

Il faut premièrement que vous ayez le fouet pour avoir menti. Puis après nous verrons au reste.

LOUISON.

Pardon, mon papa.

ARGAN.

Non, non.

LOUISON.

Mon pauvre papa, ne me donnez pas le fouet.

ARGAN.

Vous l'aurez.

LOUISON.

Au nom de Dieu, mon papa, que je ne l'aie pas!

ARGAN.

Hé bien?

LOUISON.

Elle lui a dit : Sortez, sortez, sortez. Mon Dieu, sortez; vous me mettez au désespoir.

ARGAN.

Hé bien?

LOUISON.

Et lui, il ne vouloit pas sortir.

ARGAN.

Qu'est-ce qu'il lui disoit?

LOUISON.

Il lui disoit je ne sais combien de choses.

ARGAN.

Et quoi encore?

LOUISON.

Il lui disoit tout-ci, tout-ça, qu'il l'aimoit bien, et qu'elle étoit la plus belle du monde.

ARGAN.

Et puis après?

LOUISON.

Et puis après, il se mettoit à genoux devant elle.

ARGAN.

Et puis après?

LOUISON.

Et puis après, il lui baisoit les mains.

ARGAN.

Et puis après?

LOUISON.

Et puis après, ma belle-maman est venue à la porte, et il s'est enfui.

ARGAN.

Il n'y a point autre chose?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Voilà mon petit doigt pourtant qui gronde quelque chose. (Mettant son doigt à son oreille.) Attendez. Hé! Ah, ah! Oui? Oh, oh! Voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vu, et que vous ne m'avez pas dit.

., et vous rendra l'ame mieux disposée aux choses que s avons à dire. Ce sont des Égyptiens vêtus en Mores, font des danses mêlées de chansons, où je suis sûr que ; prendrez plaisir; et cela vaudra bien une ordonnance nonsieur Purgon. Allons[1].

SECOND INTERMÈDE.

---

rère du Malade imaginaire lui amène, pour le divertir, plu- ;urs Égyptiens et Égyptiennes, vêtus en Mores, qui font des nses entremêlées de chansons.

PREMIÈRE FEMME MORE

Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse;
Profitez du printemps
De vos beaux ans;
Donnez-vous à la tendresse.

Les plaisirs les plus charmants,
Sans l'amoureuse flamme,
Pour contenter une ame
N'ont point d'attraits assez puissants.

Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse;
Profitez du printemps
De vos beaux ans;
Donnez-vous à la tendresse.
Ne perdez point ces précieux moments.

La beauté passe,
Le temps l'efface;
L'âge de glace
Vient à sa place,
Qui nous ôte le goût de ces doux passe-temps.

Profitez du printemps
De vos beaux ans,

[1] ?ralde est, comme l'Ariste de *l'École des Maris*, celui des *Femmes savantes* Cléante du *Tartuffe*, un de ces frères ou beaux-frères dont l'éloquente raison combattre la manie du principal personnage, et secourir deux amants dont manie menace de détruire le bonheur. (Auger.)

Ses douces langueurs;
S'il a quelques supplices,
Il a cent délices
Qui charment les cœurs.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

ous le... Mores dansent ensemble, et font sauter des singes qu'ils ont amenés avec eux.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — BÉRALDE, ARGAN, TOINETTE.

BÉRALDE.

Hé bien! mon frère, qu'en dites-vous? Cela ne vaut-il as bien une prise de casse?

TOINETTE.

Hom! de bonne casse est bonne.

BÉRALDE.

Oh çà! voulez-vous que nous parlions un peu ensemble?

ARGAN.

Un peu de patience, mon frère : je vais revenir

TOINETTE.

Tenez, monsieur, vous ne songez pas que vous ne sauriez narcher sans bâton.

ARGAN.

Tu as raison.

SCÈNE II. — BÉRALDE, TOINETTE.

TOINETTE.

N'abandonnez pas, s'il vous plaît, les intérêts de votre ièce.

BÉRALDE.

J'emploierai toutes choses pour lui obtenir ce qu'elle ouhaite.

ARGAN.

vient, mon frère, que je suis maître dans ma fa-
pour faire ce que bon me semble?

BÉRALDE.

femme ne manque pas de vous conseiller de vous
ainsi de vos deux filles; et je ne doute point que,
esprit de charité, elle ne fût ravie de les voir toutes
nnes religieuses.

ARGAN.

! nous y voici. Voilà tout d'abord la pauvre femme
C'est elle qui fait tout le mal, et tout le monde lui

BÉRALDE.

mon frère; laissons-la là : c'est une femme qui a
lleures intentions du monde pour votre famille, et
détachée de toute sorte d'intérêt; qui a pour vous
dresse merveilleuse, et qui montre pour vos enfants
ction et une bonté qui n'est pas concevable : cela est
N'en parlons point, et revenons à votre fille. Sur
ensée, mon frère, la voulez-vous donner en mariage
d'un médecin?

ARGAN.

la pensée, mon frère, de me donner un gendre tel
e faut.

BÉRALDE.

'est point là, mon frère, le fait de votre fille; et il se
un parti plus sortable pour elle.

ARGAN.

mais celui-ci, mon frère, est plus sortable pour moi.

BÉRALDE.

le mari qu'elle doit prendre doit-il être, mon frère,
elle, ou pour vous?

ARGAN.

t être, mon frère, et pour elle et pour moi; et je
ettre dans ma famille les gens dont j'ai besoin.

BÉRALDE.

ette raison-là, si votre petite étoit grande, vous lui
ez en mariage un apothicaire.

ARGAN.

quoi non?

BÉRALDE.

Par la raison, mon frère, que les ressorts de notre machine sont des mystères, jusques ici, où les hommes ne voient goutte; et que la nature nous a mis au-devant des yeux des voiles trop épais pour y connoître quelque chose.

ARGAN.

Les médecins ne savent donc rien, à votre compte?

BÉRALDE.

Si fait, mon frère. Ils savent la plupart de fort belles humanités, savent parler en beau latin, savent nommer en grec toutes les maladies, les définir et les diviser; mais pour ce qui est de les guérir, c'est ce qu'ils ne savent pas du tout[1].

ARGAN.

Mais toujours faut-il demeurer d'accord que, sur cette matière, les médecins en savent plus que les autres.

BÉRALDE.

Ils savent, mon frère, ce que je vous ai dit, qui ne guérit pas de grand'chose : et toute l'excellence de leur art consiste en un pompeux galimatias, en un spécieux babil, qui vous donne des mots pour des raisons, et des promesses pour des effets.

ARGAN.

Mais enfin, mon frère, il y a des gens aussi sages et aussi habiles que vous; et nous voyons que, dans la maladie, tout le monde a recours aux médecins.

BÉRALDE.

C'est une marque de la foiblesse humaine, et non pas de la vérité de leur art.

ARGAN.

Mais il faut bien que les médecins croient leur art véritable, puisqu'ils s'en servent pour eux-mêmes.

BÉRALDE.

C'est qu'il y en a parmi eux qui sont eux-mêmes dans l'erreur populaire, dont ils profitent; et d'autres qui en profitent sans y être. Votre monsieur Purgon, par exemple, n'y sait point de finesse; c'est un homme tout médecin, depuis la tête jusqu'aux pieds; un homme qui croit à ses

[1] Montaigne a dit : « Les médecins connoissent bien Gallien, mais nullement le malade. »

tions; lorsqu'il vous parle de rectifier le sang, de tempérer les entrailles et le cerveau, de dégonfler la rate, de raccommoder la poitrine, de réparer le foie, de fortifier le cœur, de rétablir et conserver la chaleur naturelle, et d'avoir des secrets pour étendre la vie à de longues années, il vous dit justement le roman de la médecine. Mais, quand vous en venez à la vérité et à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela; et il en est comme de ces beaux songes, qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crus.

ARGAN.

C'est-à-dire que toute la science du monde est renfermée dans votre tête; et vous voulez en savoir plus que tous les grands médecins de notre siècle.

BÉRALDE.

Dans les discours et dans les choses, ce sont deux sortes de personnes que vos grands médecins. Entendez-les parler, les plus habiles gens du monde; voyez-les faire, les plus ignorants de tous les hommes.

ARGAN.

Ouais! vous êtes un grand docteur, à ce que je vois; et je voudrois bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces messieurs, pour rembarrer vos raisonnements, et rabaisser votre caquet.

BÉRALDE.

Moi, mon frère, je ne prends point à tâche de combattre la médecine; et chacun, à ses périls et fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous; et j'aurois souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes, et, pour vous divertir, vous mener voir, sur ce chapitre, quelqu'une des comédies de Molière.

ARGAN.

C'est un bon impertinent que votre Molière, avec ses comédies! et je le trouve bien plaisant, d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins!

BÉRALDE.

Ce ne sont point les médecins qu'il joue, mais le ridicule de la médecine.

ARGAN.

C'est bien à lui à faire, de se mêler de contrôler la médecine! Voilà un bon nigaud, un bon impertinent, de se moquer des consultations et des ordonnances, de s'attaquer au

ıoigne votre fille, vous ne devez point prendre les résoluons violentes de la mettre dans un couvent; que, pour le ıoix d'un gendre, il ne faut pas suivre aveuglément la pason qui vous emporte; et qu'on doit, sur cette matière, accommoder un peu à l'inclination d'une fille, puisque est pour toute la vie, et que de là dépend tout le bonheur 'un mariage.

CÈNE IV. — MONSIEUR FLEURANT, une seringue à la main; ARGAN, BÉRALDE.

ARGAN.

Ah! mon frère, avec votre permission.

BÉRALDE.

Comment? Que voulez-vous faire?

ARGAN.

Prendre ce petit lavement-là : ce sera bientôt fait.

BÉRALDE.

Vous vous moquez. Est-ce que vous ne sauriez être un ıoment sans lavement ou sans médecine? Remettez cela à ne autre fois, et demeurez un peu en repos.

ARGAN.

Monsieur Fleurant, à ce soir, ou à demain au matin.

MONSIEUR FLEURANT, à Béralde.

De quoi vous mêlez-vous, de vous opposer aux ordonances de la médecine, et d'empêcher monsieur de prendre ıon clystère? Vous êtes bien plaisant d'avoir cette hariesse-là!

BÉRALDE.

Allez, monsieur; on voit bien que vous n'avez pas accouımé de parler à des visages[1].

MONSIEUR FLEURANT.

On ne doit point ainsi se jouer des remèdes, et me faire erdre mon temps. Je ne suis venu ici que sur une bonne rdonnance; et je vais dire à monsieur Purgon comme on ı'a empêché d'exécuter ses ordres, et de faire ma fonction. 'ous verrez, vous verrez...

[1] « La première fois que cette comédie fut jouée, Béralde répondoit à l'apothiıre : *Allez, monsieur, on voit bien que vous avez coutume de ne parler qu'à des* .. Tous les auditeurs s'en indignèrent; au lieu qu'on fut ravi d'entendre dire, à seconde représentation : *Allez, monsieur, on voit bien que vous n'avez pas coutumé de parler à des visages.* » (*Lettres de Boursault*, tome I, page 120.)

MONSIEUR PURGON.

Inventé et formé dans toutes les règles de l'art.

TOINETTE.

Il a tort.

MONSIEUR PURGON.

Et qui devoit faire dans les entrailles un effet merveilleux.

ARGAN.

Mon frère...

MONSIEUR PURGON.

Le renvoyer avec mépris!

ARGAN, montrant Béralde.

C'est lui...

MONSIEUR PURGON.

C'est une action exorbitante.

TOINETTE.

Cela est vrai.

MONSIEUR PURGON.

Un attentat énorme contre la médecine.

ARGAN, montrant Béralde.

Il est cause...

MONSIEUR PURGON.

Un crime de lèse-Faculté, qui ne se peut assez punir.

TOINETTE.

Vous avez raison.

MONSIEUR PURGON.

Je vous déclare que je romps commerce avec vous.

ARGAN.

C'est mon frère...

MONSIEUR PURGON.

Que je ne veux plus d'alliance avec vous.

TOINETTE.

Vous ferez bien.

MONSIEUR PURGON.

Et que, pour finir toute liaison avec vous, voilà la donation que je faisois à mon neveu, en faveur du mariage.

(Il déchire la donation, et en jette les morceaux avec fureur.)

ARGAN.

C'est mon frère qui a fait tout le mal.

MONSIEUR PURGON.

Mépriser mon clystère!

MONSIEUR PURGON.

Et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours vous deveniez dans un état incurable;

ARGAN.

Ah! miséricorde!

MONSIEUR PURGON.

Que vous tombiez dans la bradypepsie[1],

ARGAN.

Monsieur Purgon!

MONSIEUR PURGON.

De la bradypepsie dans la dyspepsie,

ARGAN.

Monsieur Purgon!

MONSIEUR PURGON.

De la dyspepsie dans l'apepsie,

ARGAN.

Monsieur Purgon!

MONSIEUR PURGON.

De l'apepsie dans la lienterie[2],

ARGAN.

Monsieur Purgon!

MONSIEUR PURGON.

De la lienterie dans la dyssenterie,

ARGAN.

Monsieur Purgon!

MONSIEUR PURGON.

De la dyssenterie dans l'hydropisie,

ARGAN.

Monsieur Purgon!

MONSIEUR PURGON.

Et de l'hydropisie dans la privation de la vie, où vous aura conduit votre folie.

SCÈNE VII. — ARGAN, BÉRALDE

ARGAN.

Ah, mon Dieu! je suis mort. Mon frère, vous m'avez perdu.

[1] *Bradypepsie*, digestion lente et imparfaite.

[2] *Dyspepsie*, digestion pénible ou mauvaise; *apepsie*, privation de digestion; *Lienterie*, espèce de dévoiement dans lequel on rend les aliments presque tels qu'on les a pris.

ARGAN.

Et quel médecin?

TOINETTE.

Un médecin de la médecine.

ARGAN.

Je te demande qui il est.

TOINETTE.

Je ne le connois pas, mais il me ressemble comme deux gouttes d'eau; et, si je n'étois sûre que ma mère étoit honnête femme, je dirois que ce seroit quelque petit frère qu'elle m'auroit donné depuis le trépas de mon père.

ARGAN.

Fais-le venir.

SCÈNE IX. — ARGAN, BÉRALDE.

BÉRALDE.

Vous êtes servi à souhait. Un médecin vous quitte; un autre se présente.

ARGAN.

J'ai bien peur que vous ne soyez cause de quelque malheur.

BÉRALDE.

Encore! Vous en revenez toujours là.

ARGAN.

Voyez-vous, j'ai sur le cœur toutes ces maladies-là que je ne connois point, ces...

SCÈNE X. — ARGAN, BERALDE; TOINETTE, en médecin.

TOINETTE.

Monsieur, agréez que je vienne vous rendre visite, et vous offrir mes petits services pour toutes les saignées et les purgations dont vous aurez besoin.

ARGAN.

Monsieur, je vous suis fort obligé. (A Béralde.) Par ma foi, voilà Toinette elle-même.

TOINETTE.

Monsieur, je vous prie de m'excuser : j'ai oublié de donner une commission à mon valet; je reviens tout à l'heure.

SCÈNE XI. — ARGAN, BÉRALDE.

ARGAN.

Hé! ne diriez-vous pas que c'est effectivement Toinette?

BÉRALDE.

Il est vrai que la ressemblance est tout à fait grande; mais ce n'est pas la première fois qu'on a vu de ces sortes de choses, et les histoires ne sont pleines que de ces jeux de la nature.

ARGAN.

Pour moi, j'en suis surpris; et...

SCÈNE XII. — ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE.

TOINETTE.

Que voulez-vous, monsieur?

ARGAN.

Comment?

TOINETTE.

Ne m'avez-vous pas appelée?

ARGAN.

Moi? non.

TOINETTE.

Il faut donc que les oreilles m'aient corné.

ARGAN.

Demeure un peu ici pour voir comme ce médecin te ressemble.

TOINETTE.

Oui, vraiment! J'ai affaire là-bas; et je l'ai assez vu.

SCÈNE XIII. — ARGAN, BÉRALDE.

ARGAN.

Si je ne les voyois tous deux, je croirois que ce n'est qu'un.

BÉRALDE.

J'ai lu des choses surprenantes de ces sortes de ressemblances; et nous en avons vu, de notre temps, où tout le monde s'est trompé.

ARGAN.

Pour moi, j'aurois été trompé à celle-là; et j'aurois juré que c'est la même personne.

SCÈNE XIV. — ARGAN, BÉRALDE; TOINETTE, en médecin.

TOINETTE.

Monsieur, je vous demande pardon de tout mon cœur.

ARGAN, bas, à Béralde.

Cela est admirable.

TOINETTE.

Vous ne trouverez pas mauvais, s'il vous plaît, la curiosité que j'ai eue de voir un illustre malade comme vous êtes; et votre réputation, qui s'étend partout, peut excuser la liberté que j'ai prise.

ARGAN.

Monsieur, je suis votre serviteur.

TOINETTE.

Je vois, monsieur, que vous me regardez fixement. Quel âge croyez-vous bien que j'aie?

ARGAN.

Je crois que tout au plus vous pouvez avoir vingt-six ou vingt-sept ans.

TOINETTE.

Ah, ah, ah, ah, ah! j'en ai quatre-vingt-dix.

ARGAN.

Quatre-vingt-dix!

TOINETTE.

Oui. Vous voyez un effet des secrets de mon art, de me conserver ainsi frais et vigoureux.

ARGAN.

Par ma foi, voilà un beau jeune vieillard pour quatre-vingt-dix-ans!

TOINETTE.

Je suis médecin passager, qui vais de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illustres matières à ma capacité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands et beaux secrets que j'ai trouvés dans la médecine. Je dédaigne de m'amuser à ce menu fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatismes et de fluxions, à ces fiévrotes, à ces vapeurs, et à ces migraines. Je veux des maladies d'importance, de bonnes fièvres continues, avec des transports au cerveau, de bonnes fièvres pourprées, de bonnes pestes, de bonnes hydropisies formées, de bonnes

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

Je sens parfois des lassitudes par tous les membres.

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'étoient des coliques.

TOINETTE.

Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez?

ARGAN.

Oui, monsieur.

TOINETTE.

Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin?

ARGAN.

Oui, monsieur.

TOINETTE.

Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas, et vous êtes bien aise de dormir?

ARGAN.

Oui, monsieur.

TOINETTE.

Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture?

ARGAN.

Il m'ordonne du potage,

TOINETTE.

Ignorant!

ARGAN.

De la volaille,

TOINETTE.

Ignorant!

ARGAN.

Du veau,

TOINETTE.

Ignorant!

ARGAN.

Des bouillons,

TOINETTE.

Ignorant!

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, et lui dérobe a nourriture? Croyez-moi, faites-vous-le crever au plus tôt : ous en verrez plus clair de l'œil gauche.

ARGAN.

Cela n'est pas pressé.

TOINETTE.

Adieu. Je suis fâché de vous quitter sitôt; mais il faut ue je me trouve à une grande consultation qui doit se faire our un homme qui mourut hier.

ARGAN.

Pour un homme qui mourut hier?

TOINETTE.

Oui : pour aviser et voir ce qu'il auroit fallu lui faire our le guérir. Jusqu'au revoir.

ARGAN.

Vous savez que les malades ne reconduisent point.

SCÈNE XV. — ARGAN, BÉRALDE.

BÉRALDE.

Voilà un médecin, vraiment, qui paroît fort habile!

ARGAN.

Oui; mais il va un peu bien vite.

BÉRALDE.

Tous les grands médecins sont comme cela.

ARGAN.

Me couper un bras et me crever un œil, afin que l'autre e porte mieux! J'aime bien mieux qu'il ne se porte pas si ien. La belle opération, de me rendre borgne et manchot!

SCÈNE XVI. - ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE.

TOINETTE, feignant de parler à quelqu'un.

Allons, allons, je suis votre servante. Je n'ai pas envie e rire.

ARGAN.

Qu'est-ce que c'est?

TOINETTE.

Votre médecin, ma foi, qui me vouloit tâter le pouls.

ARGAN.

Voyez un peu, à l'âge de quatre-vingt-dix ans!

ARGAN.

Et les soins et les peines qu'elle prend autour de moi.

TOINETTE.

Il est certain. (A Béralde.) Voulez-vous que je vous convainque, et vous fasse voir tout à l'heure comme madame aime monsieur? (A Argan.) Monsieur, souffrez que je lui montre son bec jaune et le tire d'erreur.

ARGAN.

Comment?

TOINETTE.

Madame s'en va revenir. Mettez-vous tout étendu dans cette chaise, et contrefaites le mort. Vous verrez la douleur où elle sera quand je lui dirai la nouvelle.

ARGAN.

Je le veux bien.

TOINETTE.

Oui; mais ne la laissez pas longtemps dans le désespoir, car elle en pourroit bien mourir.

ARGAN.

Laisse-moi faire.

TOINETTE, à Béralde.

Cachez-vous, vous, dans ce coin-là.

SCÈNE XVII. — ARGAN, TOINETTE.

ARGAN.

N'y a-t-il point quelque danger à contrefaire le mort?

TOINETTE.

Non, non. Quel danger y auroit-il? Étendez-vous là seulement. (Bas.) Il y aura plaisir à confondre votre frère. Voici madame. Tenez-vous bien.

SCÈNE XVIII. — BÉLINE; ARGAN, étendu dans sa chaise; TOINETTE.

TOINETTE, feignant de ne pas voir Béline.

Ah! mon Dieu! Ah! malheur! Quel étrange accident!

BÉLINE.

Qu'est-ce, Toinette?

TOINETTE.

Ah! madame!

BÉLINE.

Ahi!

ARGAN.

Oui, madame ma femme, c'est ainsi que vous m'aimez?

TOINETTE.

Ah! ah! le défunt n'est pas mort!

ARGAN, à Béline, qui sort.

Je suis bien aise de voir votre amitié, et d'avoir entendu le beau panégyrique que vous avez fait de moi. Voilà un avis au lecteur, qui me rendra sage à l'avenir, et qui m'empêchera de faire bien des choses[1].

SCÈNE XIX. — BÉRALDE, sortant de l'endroit où il s'étoit caché; ARGAN, TOINETTE.

BÉRALDE.

Hé bien! mon frère, vous le voyez.

TOINETTE.

Par ma foi, je n'aurois jamais cru cela. Mais j'entends votre fille. Remettez-vous comme vous étiez, et voyons de quelle manière elle recevra votre mort. C'est une chose qu'il n'est pas mauvais d'éprouver; et, puisque vous êtes en train, vous connoîtrez par là les sentiments que votre famille a pour vous.

(Béralde va se cacher.)

SCÈNE XX. — ARGAN, ANGÉLIQUE, TOINETTE.

TOINETTE, feignant de ne pas voir Angélique.

O ciel! ah! fâcheuse aventure! Malheureuse journée!

ANGÉLIQUE.

Qu'as-tu, Toinette? et de quoi pleures-tu?

TOINETTE.

Hélas! j'ai de tristes nouvelles à vous donner.

[1] Le germe du rôle de Béline se trouve dans une petite pièce intitulée *le Mari malade*, et qui fut jouée avant l'établissement de Molière à Paris. Un vieillard, qui a épousé une jeune femme, est malade. Cette femme paraît avoir le plus grand soin de lui; mais elle le hait en secret, et profite de sa maladie pour recevoir son amant. Le mari meurt pendant la pièce, et, ce qui est odieux, la femme se réjouit de sa mort. Avec quel art Molière n'a-t-il pas employé cette conception, qui, débarrassée de ce qu'elle a d'affreux, sert à former un dénoûment aussi heureux que naturel! (Petitot.)

role, et que je vous embrasse pour vous témoigner mon ressentiment.

ARGAN, embrassant Angélique.

Ah! ma fille!

ANGÉLIQUE.

Ahi!

ARGAN.

Viens. N'aie point de peur, je ne suis pas mort. Va, tu es mon vrai sang, ma véritable fille; et je suis ravi d'avoir vu ton bon naturel.

SCÈNE XXII. — ARGAN, BÉRALDE, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

ANGÉLIQUE.

Ah! quelle surprise agréable! Mon père, puisque, par un bonheur extrême, le ciel vous redonne à mes vœux, souffrez qu'ici je me jette à vos pieds pour vous supplier d'une chose. Si vous n'êtes pas favorable au penchant de mon cœur, si vous me refusez Cléante pour époux, je vous conjure au moins de ne me point forcer d'en épouser un autre. C'est toute la grace que je vous demande

CLÉANTE, se jetant aux genoux d'Argan.

Hé! monsieur, laissez-vous toucher à ses prières et aux miennes; et ne vous montrez point contraire aux mutuels empressements d'une si belle inclination.

BÉRALDE.

Mon frère, pouvez-vous tenir là contre?

TOINETTE.

Monsieur, serez-vous insensible à tant d'amour?

ARGAN.

Qu'il se fasse médecin, je consens au mariage. (A Cléante.) Oui, faites-vous médecin, je vous donne ma fille.

CLÉANTE.

Très volontiers, monsieur. S'il ne tient qu'à cela pour être votre gendre, je me ferai médecin, apothicaire même, si vous voulez. Ce n'est pas une affaire que cela, et je ferois bien d'autres choses pour obtenir la belle Angélique.

BÉRALDE.

Mais, mon frère, il me vient une pensée. Faites-vous

BÉRALDE.

Oui. Je connois une Faculté de mes amies, qui viendra tout à l'heure en faire la cérémonie dans votre salle. Cela ne vous coûtera rien.

ARGAN.

Mais moi, que dire? que répondre?

BÉRALDE.

On vous instruira en deux mots, et l'on vous donnera par écrit ce que vous devez dire. Allez-vous-en vous mettre en habit décent. Je vais les envoyer querir.

ARGAN.

Allons, voyons cela.

SCÈNE XXIII. — BÉRALDE, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

CLÉANTE.

Que voulez-vous dire? et qu'entendez-vous avec cette Faculté de vos amies?

TOINETTE.

Quel est donc votre dessein?

BÉRALDE.

De nous divertir un peu ce soir. Les comédiens ont fait un petit intermède de la réception d'un médecin, avec des danses et de la musique; je veux que nous en prenions ensemble le divertissement, et que mon frère y fasse le premier personnage. votre

ANGÉLIQUE.

Mais, mon oncle, il me semble que vous vous jouez un peu beaucoup de mon père.

BÉRALDE.

Mais, ma nièce, ce n'est pas tant le jouer, que s'accommoder à ses fantaisies. Tout ceci n'est qu'entre nous. Nous y pouvons aussi prendre chacun un personnage, et nous donner ainsi la comédie les uns aux autres. Le carnaval autorise cela. Allons vite préparer toutes choses.

CLÉANTE, à Angélique.

Y consentez-vous?

ANGÉLIQUE.

Oui, puisque mon oncle nous conduit.

Atque tota compagnia aussi,
Salus, honor et argentum,
Atque bonum appetitum.

Non possum, docti confreri,
En moi satis admirari
Qualis bona inventio
Est medici professio;
Quam bella chosa est et bene trovata,
Medicina illa benedicta,
Quæ, suo nomine solo,
Surprenanti miraculo,
Depuis si longo tempore,
Facit à gogo vivere
Tant de gens omni genere.

Per totam terram videmus
Grandam vogam ubi sumus;
Et quod grandes et petiti
Sunt de nobis infatuti.
Totus mundus, currens ad nostros remedios,
Nos regardat sicut deos;
Et nostris ordonnanciis
Principes et reges soumissos videtis.

Doneque il est nostræ sapientiæ,
Boni sensus atque prudentiæ,
De fortement travaillare
A nos bene conservare
In tali credito, voga, et honore;
Et prendere gardam a non recevere,
In nostro docto corpore,
Quam personas capabiles,
Et totas dignas remplire
Has plaças honorabiles.

C'est pour cela que nunc convocati estis :
Et credo quod trovabitis
Dignam matieram medici
In savanti homine que voici ;
Lequel, in chosis omnibus,
Dono ad interrogandum,
Et à fond examinandum
Vostris capacitatibus.

PRIMUS DOCTOR.

Si mihi licentiam dat dominus præses,
Et tanti docti doctores,
Et assistantes illustres,
Très savanti bacheliero,
Quem estimo et honoro,
Domandabo causam et rationem quare
Opium facit dormire.

BACHELIERUS.

Mihi a docto doctore
Domandatur causam et rationem quare

Chrysologos, id est, qui dit d'or,
Quare parvum lac et furfur macrum,
Phlebotomia et purgatio humorum
Appellantur a medisantibus idolæ medicorum,
Atque pontus asinorum.
Respondeo quia :
Ista ordonnando non requiritur magna scientia,
Et ex illis quatuor rebus
Medici faciunt ludovicos, pistolas, et des quarts d'écus.]

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore.

QUARTUS DOCTOR.

Cum permissione domini præsidis,
Doctissimæ Facultatis,
Et totius his nostris actis
Companiæ assistantis,
Domandabo tibi, docte bacheliere,
Quæ sunt remedia
[Tam in homine quam in muliere]
Quæ, in maladia
Ditta hydropisia,
[In malo caduco, apoplexia, convulsione et paralysia,]
Convenit facere.

BACHELIERUS.

Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuita purgare.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere.
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore.

QUINTUS DOCTOR.

Si bonum semblatur domino præsidi,
Doctissimæ Facultati,
Et companiæ ecoutanti,
Domandabo tibi, erudite bacheliere,
[Ut revenir un jour à la maison gravis ægre
Quæ remedia colicosis, fievrosis,
Maniacis, nefreticis, freneticis,
Melancolicis, demoniacis,
Asthmaticis atque pulmonicis,
Catharrosis, tussicolisis,
Guttosis, ladris atque gallosis,
In apostemasis plagis et ulceré,
In omni membro démis aut fracturé
Convenit facere.]

BACHELIERUS.

Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuita purgare.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere.

BACHELIERUS.

Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuita purgare.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere.
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore.

IDEM DOCTOR.

Mais, si maladia
Opiniatria
[Ponendo medicum a quia]
Non vult se guarire,
Quid illi facere?

BACHELIERUS.

Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuita purgare,
Reseignare, repurgare, et reclysterizare.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere.
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore.

OCTAVUS DOCTOR.

[Impetro favorabile congé
A domino præside,
Ab electa trouppa doctorum,
Tam practicantium quam practica avidorum,
Et a curiosa turba badodorum.
Ingeniose bacheliere
Qui non potuit esse jusqu'ici déferré,
Faciam tibi unam questionem de importantia.
Messiores, detur nobis audiencia.
Isto die bene mane,
Paulo ante mon déjeuné,
Venit ad me una domicella
Italiana jadis bella,
Et ut penso encore un peu pucella,
Quæ habebat pallidos colores,
Fievram blancam dicunt magis fini doctores,
Quia plaigniebat se de migraina,
De curta halena,
De granda oppressione,
Jambarum enflatura, et effroyabili lassitudine;
De batimento cordis,
De strangulamento matris,
Alio nomine vapor hystérique,
Quæ, sicut omnes maladiæ terminatæ en ique,
Facit a Galien la nique.
Visagium apparebat boufflietum, et coloris
Tantum vertæ quantum merda anseris,
Ex pulsu petito valde frequens, et urina mala
Quam apportaverat in fiola
Non videbatur exempta de febricula;

De remediis aucunis,
Quam de ceux seulement almæ Facultatis,
Maladus dût-il crevare,
Et mori de suo malo?

BACHELIERUS.

Juro.

PRÆSES.

Ego, cum isto boneto
Venerabili et docto,
Dono tibi et concedo
[Puissanciam, vertutem atque licentiam
Medicinam cum methodo faciendi:
Id est,
Clysterizandi,
Seignandi,
Purgandi,
Sangsuandi,
Ventousandi,
Scarificandi,
Perçandi,
Taillandi,
Coupandi,
Trepanandi,
Brulandi,
Uno verbo, selon les formes, atque impune occidendi
Parisiis et per totam terram;
Rendes, Domine, his messioribus gratiam.]

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les chirurgiens et apothicaires viennent lui faire la révérence en cadence.

BACHELIERUS.

Grandes doctores doctrinæ
De la rhubarbe et du séné,
Ce seroit sans douta à moi chosa folla,
Inepta et ridicula,
Si j'alloibam m'engageare
Vobis louangeas donare,
Et entreprenoibam ajoutare
Des lumieras au soleillo,
Des etoilas au cielo,
Des flammas à l'inferno

AR. Virtutem et puissanciam
Medicandi,
Purgandi,
Seignandi,
Perçandi,
Taillandi,
Coupandi,
Et occidendi
Impune per totam terram.

Des ondas à l'oceano,
Et des rosas au printano.
Agreate qu'avec uno moto,
Pro toto remercimento,
Rendam gratias corpori tam docto.
Vobis, vobis debeo
Bien plus qu'à naturæ et qu'à patri meo :
Natura et pater meus
Hominem me habent factum ;
Mais vos me (ce qui est bien plus)
Avetis factum medicum ;
Honor, favor et gratia,
Qui, in hoc corde que voilà,
Imprimant ressentimenta
Qui dureront in secula.

CHORUS.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat,
Novus doctor, qui tam bene parlat !
Mille, mille annis, et manget et bibat,
Et seignet et tuat !

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Tous les chirurgiens et les apothicaires dansent au son des instruments et des voix, et des battements de mains, et des mortiers d'apothicaires.

CHIRURGUS.

Puisse-t-il voir doctas
Suas ordonnancias,
Omnium chirurgorum,
Et apothicarum
Remplire boutiquas !

CHORUS.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat,
Novus doctor, qui tam bene parlat !
Mille, mille annis, et manget et bibat,
Et seignet et tuat !

APOTHICARIUS.

Puissent toti anni
Lui essere boni
Et favorabiles
Et n'habere jamais
Entre ses mains, pestas, epidemias
Quæ sunt malas bestias ;
Mais semper pluresias, pulmonias
In renibus et vessia pierras,
Rhumatismos d'un anno, et omnis generis fievras,
Fluxus de sanguine, gouttas diabolicas,
Mala de sancto Joanne, Poitevinorum colicas

Scorbutum de Hollandia, verolas parvas et grossas
Bonos chaucros atque longas callidopissas!

BACHELIERUS.

Amen.]

CHORUS.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat,
Novus doctor, qui tam bene parlat!
Mille, mille annis, et manget et bibat,
Et seignet et tuat!

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

decins, les chirurgiens et les apothicaires sortent tous, on leur rang, en cérémonie, comme ils sont entrés.

CHORUS.

Puissent toti anni
Lui essere boni
Et favorabiles,
Et n'habere jamais
Quam pestas, verolas,
Fievras, pluresias,
Fluxus de sang, et dyssenterias!

FIN DU MALADE IMAGINAIRE.

POÉSIES DIVERSES.

POÉSIES DIVERSES.

STANCES.

Souffrez qu'Amour cette nuit vous réveille;
Par mes soupirs laissez-vous enflammer;
Vous dormez trop, adorable merveille,
Car c'est dormir que de ne point aimer.

Ne craignez rien; dans l'amoureux empire
Le mal n'est pas si grand que l'on le fait :
Et lorsqu'on aime, et que le cœur soupire,
Son propre mal souvent le satisfait.

Le mal d'aimer, c'est de vouloir le taire :
Pour l'éviter, parlez en ma faveur.
Amour le veut, n'en faites point mystère.
Mais vous tremblez, et ce dieu vous fait peur!

Peut-on souffrir une plus douce peine?
Peut-on subir une plus douce loi?
Qu'étant des cœurs la douce souveraine,
Dessus le vôtre, Amour agisse en roi.

Rendez-vous donc, ô divine Amarante,
Soumettez-vous aux volontés d'Amour;
Aimez pendant que vous êtes charmante,
Car le temps passe et n'a point de retour[1].

[1] On trouve ces stances à la page 201 de la première partie d'un recueil i tulé *Délices de la poésie galante*; Jean Ribou, 1666; elles sont signées lière. (Aimé Martin.)

La gloire du bel air n'a rien qui me. . . . . . . chatouille;
Vous m'assommez l'esprit avec un gros. . . . . plâtras;
Et je tiens heureux ceux qui sont morts à. . . . Coutras,
Voyant tout le papier qu'en sonnets on. . . . . barbouille.

M'accable derechef la haine du. . . . . cagot,
Plus méchant mille fois que n'est un vieux. . . magot,
Plutôt qu'un bout-rimé me fasse entrer en. . . danse!

Je vous le chante clair, comme un. . . . . . . chardonneret;
Au bout de l'univers je fuis dans une. . . . . . manse.
Adieu, grand prince, adieu; tenez-vous. . . . . guilleret.

AU ROI

SUR

LA CONQUÊTE DE LA FRANCHE-COMTÉ[1].

Ce sont faits inouïs, GRAND ROI, que tes victoires!
L'avenir aura peine à les bien concevoir;
Et de nos vieux héros les pompeuses histoires
Ne nous ont point chanté ce que tu nous fais voir.

Quoi! presque au même instant qu'on te l'a vu résoudre,
Voir toute une province unie à tes États!
Les rapides torrents, et les vents, et la foudre,
Vont-ils, dans leurs effets, plus vite que ton bras?

N'attends pas, au retour d'un si fameux ouvrage,
Des soins de notre muse un éclatant hommage.
Cet exploit en demande, il le faut avouer.

[1] On sait que Molière eut plusieurs fois l'honneur de complimenter le roi sur ses conquêtes; mais aucun de ses compliments n'avait encore été recueilli. Celui-ci fut sans doute prononcé sur le théâtre; il est resté inconnu à tous les éditeurs de Molière, et ne se trouve que dans l'édition d'*Amphitryon*, publiée en 1670 chez Jean Ribou. (Aimé Martin.)

LETTRE D'ENVOI

DU SONNET PRÉCÉDENT.

« Vous voyez bien, monsieur, que je m'écarte fort du » chemin qu'on suit d'ordinaire en pareille rencontre, et que » le sonnet que je vous envoie n'est rien moins qu'une con- » solation. Mais j'ai cru qu'il falloit en user de la sorte avec » vous, et que c'est consoler un philosophe que de lui justi- » fier ses larmes, et de mettre sa douleur en liberté. Si je » n'ai pas trouvé d'assez fortes raisons pour affranchir votre » tendresse des sévères leçons de la philosophie, et pour vous » obliger à pleurer sans contrainte, il en faut accuser le peu » d'éloquence d'un homme qui ne sauroit persuader ce qu'il » soit si bien faire.

» MOLIÈRE. »

Comme un ample théâtre heureusement fournie,
Es venu déployer les précieux trésors
Que le Tibre t'a vu ramasser sur ses bords;
Dis-nous, fameux Mignard, par qui te sont versées
Les charmantes beautés de tes nobles pensées,
Et dans quel fonds tu prends cette variété
Dont l'esprit est surpris, et l'œil est enchanté.
Dis-nous quel feu divin, dans tes fécondes veilles,
De tes expressions enfante les merveilles;
Quels charmes ton pinceau répand dans tous ses traits
Quelle force il y mêle à ses plus doux attraits,
Et quel est ce pouvoir qu'au bout des doigts tu portes,
Qui sait faire à nos yeux vivre des choses mortes,
Et, d'un peu de mélange et de bruns et de clairs,
Rendre esprit la couleur, et les pierres des chairs.
  Tu te tais, et prétends que ce sont des matières
Dont tu dois nous cacher les savantes lumières,
Et que ces beaux secrets, à tes travaux vendus,
Te coûtent un peu trop pour être répandus;
Mais ton pinceau s'explique et trahit ton silence;
Malgré toi, de ton art il nous fait confidence;
Et, dans ses beaux efforts à nos yeux étalés,
Les mystères profonds nous en sont révélés.
Une pleine lumière ici nous est offerte;
Et ce dôme pompeux est une école ouverte,
Où l'ouvrage, faisant l'office de la voix,
Dicte de ton grand art les souveraines lois.
Il nous dit fortement les trois nobles parties [1]
Qui rendent d'un tableau les beautés assorties,
Et dont, en s'unissant, les talents relevés
Donnent à l'univers les peintres achevés.
  Mais des trois, comme reine, il nous expose celle [2]
Que ne peut nous donner le travail, ni le zèle;
Et qui, comme un présent de la faveur des cieux,
Est du nom de divine appelée en tous lieux;
Elle dont l'essor monte au-dessus du tonnerre,
Et sans qui l'on demeure à ramper contre terre,
Qui meut tout, règle tout, en ordonne à son choix,

[1] L'invention, le dessin, le coloris. (*Note de Molière.*)
[2] L'invention, première partie de la peinture. (*Note de Molière.*)

Il nous enseigne à fuir les ornements débiles
Des épisodes froids et qui sont inutiles,
A donner au sujet toute sa vérité,
A lui garder partout pleine fidélité,
Et ne se point porter à prendre de licence,
A moins qu'à des beautés elle donne naissance.
Il nous dicte amplement les leçons du dessin [1]
Dans la manière grecque, et dans le goût romain;
Le grand choix du beau vrai, de la belle nature,
Sur les restes exquis de l'antique sculpture,
Qui, prenant d'un sujet la brillante beauté,
En savoit réparer la foible vérité;
Et, formant de plusieurs une beauté parfaite,
Nous corrige par l'art la nature qu'on traite.
Il nous explique à fond, dans ses instructions,
L'union de la grace et des proportions;
Les figures partout doctement dégradées,
Et leurs extrémités soigneusement gardées;
Les contrastes savants des membres agroupés,
Grands, nobles, étendus, et bien développés,
Balancés sur leur centre en beautés d'attitude,
Tous formés l'un pour l'autre avec exactitude,
Et n'offrant point aux yeux ces galimatias
Où la tête n'est point de la jambe ou du bras;
Leur juste attachement aux lieux qui les font naître,
Et les muscles touchés autant qu'ils doivent l'être;
La beauté des contours observés avec soin,
Point durement traités, amples, tirés de loin,
Inégaux, ondoyants, et tenant de la flamme,
Afin de conserver plus d'action et d'ame;
Les nobles airs de tête amplement variés,
Et tous au caractère avec choix mariés;
Et c'est là qu'un grand peintre, avec pleine largesse,
D'une féconde idée étale la richesse,
Faisant briller partout de la diversité,
Et ne tombant jamais dans un air répété :
Mais un peintre commun trouve une peine extrême
A sortir dans ses airs de l'amour de soi-même :
De redites sans nombre il fatigue les yeux,

[1] Le dessin, seconde partie de la peinture. (*Note de Molière.*)

quels coups de pinceau, formant de la rondeur,
peintre donne au plat le relief du sculpteur;
el adoucissement des teintes de lumière
t perdre ce qui tourne et le chasse derrière,
comme avec un champ fuyant, vague et léger,
fierté de l'obscur, sur la douceur du clair
ouphant de la toile, en tire avec puissance
figures que veut garder sa résistance;
malgré tout l'effort qu'elle oppose à ses coups,
détache du fond, et les amène à nous.
l nous dit tout cela, ton admirable ouvrage :
is, illustre Mignard, n'en prends aucun ombrage;
crains pas que ton art, par ta main découvert,
narcher sur tes pas tienne un chemin ouvert,
que de ses leçons les grands et beaux oracles
vent d'autres mains à tes doctes miracles :
faut des talents que ton mérite joint,
ce sont des secrets qui ne s'apprennent point.
n'acquiert point, Mignard, par les soins qu'on se donne,
is choses dont les dons brillent dans ta personne,
passions, la grace, et les tons de couleur
des riches tableaux font l'exquise valeur;
sont présents du ciel, qu'on voit peu qu'il assemble;
es siècles ont peine à les trouver ensemble.
t par là qu'à nos yeux nuls travaux enfantés
ton noble travail n'atteindront les beautés.
gré tous les pinceaux que ta gloire réveille,
ra de nos jours la fameuse merveille,
les bouts de la terre en ces superbes lieux
rera les pas des savants curieux.
vous, dignes objets de la noble tendresse
a fait briller pour vous cette auguste princesse,
t au grand Dieu naissant, au véritable Dieu,
èle magnifique a consacré ce lieu [1],
s esprits, où du ciel sont les graces infuses,
ux temples des vertus, admirables recluses,
, dans votre retraite, avec tant de ferveur,

[1] 'église du Val-de-Grâce était consacrée à Jésus *naissant* et à la Vierge, sa
; on lisait sur la frise du portique :

JESU NASCENTI VIRGINIQUE MATRI.

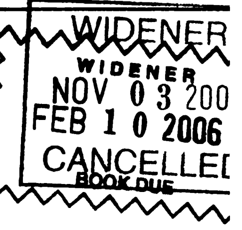
Mais la fresque est pressante, et veut, sans complaisance,
Qu'un peintre s'accommode à son impatience,
La traite à sa manière, et, d'un travail soudain,
Saisisse le moment qu'elle donne à sa main.
La sévère rigueur de ce moment qui passe
Aux erreurs d'un pinceau ne fait aucune grace;
Avec elle il n'est point de retour à tenter,
Et tout, au premier coup, se doit exécuter.
Elle veut un esprit où se rencontre unie
La pleine connoissance avec le grand génie,
Secouru d'une main propre à le seconder,
Et maîtresse de l'art jusqu'à le gourmander,
Une main prompte à suivre un beau feu qui la guide,
Et dont, comme un éclair, la justesse rapide
Répande dans ses fonds, à grands traits non tâtés,
De ses expressions les touchantes beautés.
C'est par là que la fresque, éclatante de gloire,
Sur les honneurs de l'autre emporte la victoire,
Et que tous les savants, en juges délicats,
Donnent la préférence à ses mâles appas.
Cent doctes mains chez elle ont cherché la louange·
Et Jules, Annibal, Raphaël, Michel-Ange,
Les Mignards de leur siècle, en illustres rivaux,
Ont voulu par la fresque ennoblir leurs travaux.
Nous la voyons ici doctement revêtue
De tous les grands attraits qui surprennent la vue.
Jamais rien de pareil n'a paru dans ces lieux;
Et la belle inconnue a frappé tous les yeux.
Elle a non-seulement, par ses graces fertiles,
Charmé du grand Paris les connoisseurs habiles,
Et touché de la cour le beau monde savant;
Ses miracles encore ont passé plus avant,
Et de nos courtisans les plus légers d'étude
Elle a pour quelque temps fixé l'inquiétude,
Arrêté leur esprit, attaché leurs regards,
Et fait descendre en eux quelque goût des beaux-arts.
Mais ce qui, plus que tout, élève son mérite,
C'est de l'auguste Roi l'éclatante visite;
Ce monarque, dont l'ame aux grandes qualités
Joint un goût délicat des savantes beautés,
Qui, séparant le bon d'avec son apparence,

Décide sans erreur, et loue avec prudence;
LOUIS, le grand LOUIS, dont l'esprit souverain
Ne dit rien au hasard, et voit tout d'un œil sain,
A versé de sa bouche à ses graces brillantes
De deux précieux mots les douceurs chatouillantes;
Et l'on sait qu'en deux mots ce roi judicieux
Fait des plus beaux travaux l'éloge glorieux.
  Colbert, dont le bon goût suit celui de son maître,
A senti même charme, et nous le fait paroître.
Ce vigoureux génie au travail si constant,
Dont la vaste prudence à tous emplois s'étend,
Qui, du choix souverain, tient, par son haut mérite,
Du commerce et des arts la suprême conduite,
A d'une noble idée enfanté le dessein
Qu'il confie aux talents de cette docte main,
Et dont il veut par elle attacher la richesse
Aux sacrés murs du temple où son cœur s'intéresse[1].
La voilà, cette main, qui se met en chaleur;
Elle prend les pinceaux, trace, étend la couleur,
Empâte, adoucit, touche, et ne fait nulle pause :
Voilà qu'elle a fini; l'ouvrage aux yeux s'expose;
Et nous y découvrons, aux yeux des grands experts,
Trois miracles de l'art en trois tableaux divers.
Mais, parmi cent objets d'une beauté touchante,
Le Dieu porte au respect, et n'a rien qui n'enchante;
Rien en grace, en douceur, en vive majesté,
Qui ne présente à l'œil une divinité;
Elle est toute en ses traits si brillants de noblesse :
La grandeur y paroît, l'équité, la sagesse,
La bonté, la puissance; enfin ces traits font voir
Ce que l'esprit de l'homme a peine à concevoir.
  Poursuis, ô grand Colbert, à vouloir dans la France
Des arts que tu régis établir l'excellence,
Et donne à ce projet, et si grand et si beau,
Tous les riches moments d'un si docte pinceau.
Attache à des travaux, dont l'éclat te renomme,
Les restes précieux des jours de ce grand homme.
Tels hommes rarement se peuvent présenter,

[1] Saint-Eustache. *(Note de Molière.)*
Colbert était de la paroisse Saint-Eustache, et il fut inhumé dans l'église.

Et, quand le ciel les donne, il faut en profiter.
De ces mains, dont les temps ne sont guère prodigues,
Tu dois à l'univers les savantes fatigues;
C'est à ton ministère à les aller saisir
Pour les mettre aux emplois que tu peux leur choisir;
Et, pour ta propre gloire, il ne faut point attendre
Qu'elles viennent t'offrir ce que ton choix doit prendre.
Les grands hommes, Colbert, sont mauvais courtisans,
Peu faits à s'acquitter des devoirs complaisants;
A leurs réflexions tout entiers ils se donnent;
Et ce n'est que par là qu'ils se perfectionnent.
L'étude et la visite ont leurs talents à part.
Qui se donne à la cour se dérobe à son art.
Un esprit partagé rarement s'y consomme,
Et les emplois de feu demandent tout un homme.
Ils ne sauroient quitter les soins de leur métier
Pour aller chaque jour fatiguer ton portier;
Ni partout, près de toi, par d'assidus hommages
Mendier des prôneurs les éclatants suffrages.
Cet amour du travail, qui toujours règne en eux,
Rend à tous autres soins leur esprit paresseux;
Et tu dois consentir à cette négligence
Qui de leurs beaux talents te nourrit l'excellence.
Souffre que, dans leur art s'avançant chaque jour,
Par leurs ouvrages seuls ils te fassent leur cour.
Leur mérite à tes yeux y peut assez paroître;
Consultes-en ton goût, il s'y connoît en maître,
Et te dira toujours, pour l'honneur de ton choix,
Sur qui tu dois verser l'éclat des grands emplois.
C'est ainsi que des arts la renaissante gloire
De tes illustres soins ornera la mémoire;
Et que ton nom, porté dans cent travaux pompeux,
Passera triomphant à nos derniers neveux.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.


WIDENER
WIDENER
NOV 0 3 200
FEB 1 0 2006
CANCELLED
BOOK DUE

